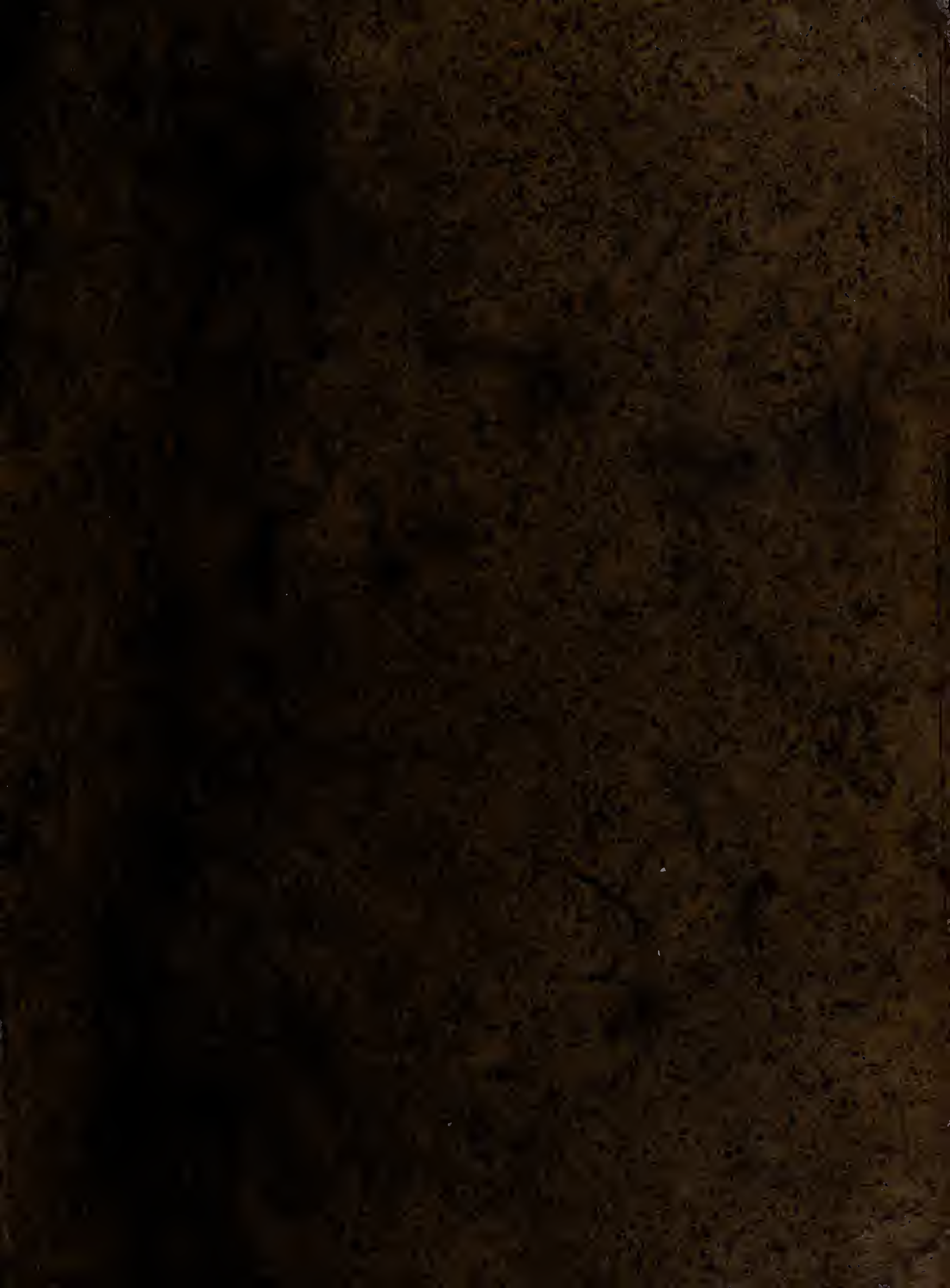


MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.



Dessiné d'après Nature par Panzi Jesuite. *Gravé par Martinet.*

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un Gouvernement qu'on admire,
Le plus grand Potentat qui soit dans l'Univers
Est le meilleur Lettré qui soit dans son Empire.

MÉMOIRES

CONCERNANT

L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES ARTS,

LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS:

Par les Missionnaires de Pekin.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez NYON, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College.

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE.

LE Recueil des Mémoires de la Chine, qu'on préſente au Public, ſur différents objets qui intéreſſent les Sciences & les Arts, eſt le fruit d'une correſpondance qu'on entretient depuis dix ans, avec les Miſſionnaires de la Chine, & avec deux Chinois que l'envie de ſe rendre utiles à leur Patrie en fit ſortir à l'âge de dix-neuf ans, pour apprendre en France les Langues & les Sciences de l'Europe. Ils y apprirent le François, le Latin, y etudierent les Humanités, la Philoſophie &c. Leurs etudes etoient déja fort avancées, lorſque les evénemens qui firent aſſez de bruit en 1763, les obligerent de ſortir de la maiſon où ils etoient, & de chercher ailleurs un aſyle & des ſecours. Le Supérieur de la Miſſion de Saint Lazare les reçut avec amitié, en attendant qu'on eût rendu compte au Roi de leur ſituation. Sa Majeſté leur accorda une penſion qui leur fournit les moyens de continuer leurs etudes: elles ſe trouverent finies au commencement de 1764. Le deſir de revoir leur patrie les détermina alors à

demander leur paſſage ſur les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, qui devoient mettre à la voile : il leur fut accordé. Mais il parut que ce ſeroit rendre un ſervice à l'Etat, que de prolonger le ſéjour de ces Etrangers en France, au moins pendant une année, qui ſeroit employée à leur faire parcourir ce que nos Arts ont de plus facile à ſaiſir & de plus intéreſſant; afin que de retour à la Chine, ils puſſent comparer ceux qui fleuriſſent dans cet Empire, en obſerver les différences avec les nôtres, & entretenir avec nous une correſpondance qui deviendroit avantageuſe réciproquement aux deux Nations.

Ce projet fut accepté par les deux Chinois; & en conſéquence deux Membres de l'Académie Royale des Sciences furent chargés, l'un, * de leur donner des leçons de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle; l'autre, ** de les inſtruire des principes de la Chymie, & de leur donner des leçons de pratique dans cet Art.

Les progrès des deux Eleves etonnerent leurs Maîtres : ils ſaiſiſſoient facilement l'explication des phénomenes de la Nature, & leur dextérité ſinguliere dans les manipulations de la Chymie, ſurprenoit l'Artiſte qui travailloit avec eux.

* M. Briſſon. ** M. Cadet,

On crut ensuite qu'il etoit important de leur faire prendre quelque teinture du dessein & de l'art de graver; puisque dans l'eloignement d'une correspondance aussi intéressante que celle dont on jettoit les fondemens, le dessein d'une machine, d'un métier d'étoffe, d'un instrument, d'une plante, devoit suppléer ce qui manque aux descriptions les plus détaillées, & les surpasser infiniment. Au bout de quelques mois, ils furent l'un & l'autre en etat de graver eux-mêmes à l'eau-forte, des vues de paysages Chinois.

On jugea aussi convenable de les faire voyager dans nos Provinces méridionales. Ils partirent pour Lyon, bien recommandés, & y prirent connoissance des Manufactures d'etoffes de soie, d'or & d'argent. C'etoit la saison de la récolte des soies; ils passerent en Dauphiné, où ils virent les opérations les plus essentielles de l'art de tirer la soie des cocons. Delà ils se rendirent à Saint-Etienne en Forez; où ils apprirent tout ce qu'on peut savoir en peu de jours sur la fabrication des armes à feu, & virent la trempe & l'emploi de l'acier.

De retour à Paris, il ne leur restoit plus que quelques leçons à prendre de l'art d'imprimer. Ils s'essayerent sur une petite Imprimerie portative, qui faisoit partie des présens que le Roi joignit à ses bienfaits.

Le moment de partir arriva : ils employerent les derniers inſtans de leur ſéjour à mettre en ordre & à revoir les journaux qu'ils avoient tenus très-exactement pendant leur voyage. On leur remit des Mémoires & des queſtions ſur tous les objets dont on deſiroit d'avoir des eclairciſſemens. Enfin ils partirent pour l'Orient, où ils s'embarquerent au mois de Décembre 1765, emportant l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui les avoient connus.

Arrivés à la Chine, ils y ont eté accueillis par nos Miſſionnaires, qui ſe ſont en même temps portés avec le plus grand zele aux travaux longs & pénibles qu'exigeoient les inſtructions dont nos deux Chinois etoient porteurs ; & ils n'ont pas manqué, depuis 1766, une ſeule année ſans envoyer quelques Mémoires pour ſervir de réponſe à ceux qu'on leur avoit remis, ou aux queſtions dont on peut dire qu'on les avoit accablés. On a déjà donné au Public en 1772 l'Art militaire des Chinois avec figures, imprimé chez Didot ; un petit Traité de la conſervation des grains, avec des figures très-bien deſſinées ; il fait le ſixieme chapitre du Traité de la Mouture Œconomique, imprimé chez Simon, *in*-4°. qui vient de paroître.

Comme le nombre de ces Mémoires eſt devenu

aſſez conſidérable & qu'on en attend chaque année de nouveaux, on a cru qu'il ſeroit utile de les raſſembler ſous un même titre & de donner au public ceux qu'on a, & ceux qui arriveront, ſans autre ordre que celui de leur arrivée, & ſans diſtinguer les genres, comme cela ſe pratique dans les Mémoires de nos Académies.

Le premier volume qu'on donne aujourd'hui préſentera d'abord un Mémoire aſſez étendu *ſur l'Antiquité de la nation Chinoiſe.* La queſtion ſur l'origine de cette nation, que quelques ſavans avoient prétendu n'être qu'une colonie d'Egypte, s'étoit renouvellée en France pendant le ſéjour de nos deux Chinois. Les partiſans de ce ſyſtême ſe fondoient ſur une reſſemblance qu'ils appercevoient dans l'ancienne ecriture Chinoiſe & dans celle des Egyptiens. Nos Chinois eurent des entretiens à ce ſujet avec M. de Guignes, de l'Académie des Belles-Lettres, & avec M. des Hauterayes, interprete du Roi, Profeſſeur en langue Orientale au college Royal. L'un & l'autre etoient d'un avis oppoſé ſur cette queſtion; mais nos Chinois n'étoient pas en etat de prendre aucun parti; il ne leur reſtoit pas, depuis neuf ans qu'ils avoient quitté leur patrie, des notions aſſez préciſes de l'écriture Chinoiſe, pour en juger avec certitude. Ils paru-

rent dans leurs premieres dépêches, après leur retour à la Chine, approuver le ſiſtême de M. de Guignes, croyant en trouver la preuve dans la comparaiſon qu'ils firent des extraits que M. de Guignes leur avoit remis de l'écriture Egyptienne, avec quelques morçeaux d'ancienne ecriture Chinoiſe, qu'ils eurent occaſion d'examiner. Mais, revenus ſur leurs pas, ils ont de concert avec nos Miſſionnaires rédigé le Mémoire en queſtion, qui développe leur ſentiment d'une maniere ſenſible, & détruit la premiere opinion.

Il n'eſt pas inutile de rappeller en peu de mots quel etoit l'etat de cette diſcuſſion littéraire en Europe, lorſque les deux Chinois quitterent la France pour retourner dans leur patrie.

M. de Mairan, de l'Académie Royale des Sciences, fut un des premiers de ce ſiecle, qui manifeſta ſes doutes ſur l'origine des Chinois, dans ſa lettre au P. Parennin, Jéſuite Miſſionnaire à Pekin, en 1734. Il avoue que la premiere idée, que les Chinois pourroient bien être une colonie des Egyptiens, lui etoit venue de l'hiſtoire du commerce & de la navigation des anciens, par le ſavant M. Huet, Evêque d'Avranches, qui jette en paſſant cette propoſition, comme un doute. Le P. Kirker avoit eté beaucoup plus loin.

La réponſe du P. Parennin à M. de Mairan, du 18 Septembre 1735, ſe trouve inſérée dans le vingt-quatrieme volume du Recueil des lettres edifiantes. Le Miſſionnaire détruit, ou s'efforce de détruire, les raiſons ſur leſquelles M. de Mairan avoit appuyé ſon ſentiment, & qui etoient tirées tant des conquêtes de Seſoſtris que de la reſſemblance prétendue des hiéroglyphes Egyptiens avec les caracteres de l'ancienne ecriture Chinoiſe. Il ajoute des preuves tirées de la différence de la religion & des mœurs des deux peuples; par exemple, que la doctrine de la métempſicoſe, ſi précieuſe aux Egyptiens & aux peuples de l'Inde, eſt en horreur à la Chine, que les caſtes & les tribus de l'Egypte ſont inconnues dans cet Empire. Enfin comment une colonie auroit-elle pénétré à la Chine, qui de tout temps a eté fermée aux etrangers, ſi ce n'eſt aux ambaſſadeurs des princes leurs tributaires?

Il paroît que M. de Mairan ſe tint pour battu. Mais pluſieurs années après, M. de Guignes renouvella le même ſyſtême, & prétendit encore que les Chinois etoient une colonie d'Egyptiens. M. des Hauterayes propoſa ſes doutes en 1759 contre le Mémoire de M. deGuignes; l'Académicien y répondit.

Pendant que cette guerre littéraire ſe pourſuivoit à Paris, M. Needham, de la Société Royale de

Londres, crut trouver ſur un buſte d'Iſis, conſervé à Turin, des caracteres Egyptiens qu'il diſoit être fort reſſemblants à ceux des Chinois. Il en prit ſoigneuſement les empreintes, & il ſe rendit à Rome dans la vue de les vérifier. Un Chinois né à Peking, etoit alors garde de la Bibliotheque du Vatican : M. Needham lui préſenta les caracteres Egyptiens de l'Iſis de Turin. Le Bibliothécaire les rejetta au premier coup d'œil, comme n'ayant aucune reſſemblance avec les caracteres Chinois. Cependant il revint quelques jours après, & préſenta à M. Needham une douzaine de caracteres de l'Iſis, qu'il avoit traduits en latin, avec le ſecours d'un dictionnaire Chinois, imprimé à Peking, en trente-ſix volumes, vers la fin du regne de l'Empereur Kang-hi. M. Needham encouragé par cet eſſai, prit à témoin pluſieurs ſavants qui ſe trouvoient à Rome dans le même temps. De ce nombre etoient le P. Jacquier, très-connu par ſes commentaires ſur Newton, M. Venuti célebre Antiquaire, M. Vilkok &c. Pour ſe mettre au fait des eſpérances de M. Needham, il faut lire ſa diſſertation *De Inſcriptione quâdam Egyptiacâ Taurini inventâ, Romæ* 1761. On y verra les précautions qu'il prit pour s'aſſurer du mérite qu'il attribue à ſa découverte.

Le Journal des ſavants du mois de Décembre de

de la même année (1761) donna l'extrait de cette dissertation. Les auteurs du Journal avancent *que la traduction du monument de Turin est supposée & fausse.* « M. de Guignes, disent-il, a vérifié tous » ces caracteres dans deux Dictionnaires de caracteres » antiques Chinois, & il n'y a pas apperçu le moindre » trait de ressemblance ». M. de Guignes n'en fut pas moins ardent à suivre son systême, attendu que si les caracteres inscrits sur l'Isis de Turin, etoient faux & supposés, ils ne prouvoient rien ni pour ni contre ce systême.

Cependant M. Needham informé de tout ce qu'on ecrivoit ou en faveur de son opinion, ou pour la détruire, imagina de chercher à la source même, c'est-à-dire à la Chine, des moyens de décider la question. Il envoya ses Mémoires aux Missionnaires de Peking, & la Société Royale de Londres s'intéressa auprès d'eux pour en obtenir la réponse. Les Missionnaires confierent le soin de la rédiger au P. Amiot, dont la lettre du 20 Octobre 1764, renverse l'opinion de M. Needham, comme M. de Guignes l'avoit fait dans le Journal des Savants de l'année 1761. Le P. Amiot décida que les caracteres gravés sur l'Isis de Turin n'avoient aucun rapport avec l'ancienne ecriture Chinoise; « Mais il ajoute » qu'il ne faudroit pas renoncer absolument à ces

» recherches ; qu'on pourroit examiner ſi, dans ces » caractères hyéroglypho-myſtiques, il ne s'en » trouveroit pas qui puſſent ſe rapporter aux carac- » teres Chinois ; & que les lumieres qu'on tireroit des » uns aideroient à expliquer les autres ».

Cette lettre curieuſe du P. Amiot fut imprimée à Bruxelles, chez Boubers en 1765, avec les inſcriptions Chinoiſes de différents âges, qui l'accompagnent. Comme elle eſt devenue rare, on a cru devoir rendre aux Savants le ſervice de la faire réimprimer dans ce Recueil. C'eſt le ſecond morceau de ce premier volume.

Le troiſieme morceau eſt l'explication d'un monument en vers Chinois, compoſé par l'Empereur Kien-long, actuellement régnant, (pour conſtater à la poſtérité la conquête du royaume des Eleuths, faite vers l'an 1757) avec des notes du P. Amiot. Ce grand Prince, (1) dont le portrait gravé d'après le deſſein original, qui a été envoyé de Peking l'année derniere, décore le frontiſpice de cet Ouvrage, réunit le genie & les talens de l'homme de lettres avec la ſcience & l'art du gouvernement. Il a fait deſſiner toutes ſes campagnes par les Miſſionnaires, & a voulu qu'elles fuſſent gravées en France

(1) Il eſt auteur du poëme Chinois, intitulé *Eloge de la ville de Mouk-den*, traduit par le P. Amiot, & imprimé en 1770, chez *la Veuve Tilliard.*

par les plus célebres artiſtes : elles lui ont été envoyées, il y a trois ans, au nombre de ſeize planches. On y reconnoît la délicateſſe & l'énergie du burin des Cochin & des le Bas : ce ſont des chefs-d'œuvre de l'art, qu'on ſaura bien apprécier à la Chine, quoi qu'en diſent les détracteurs de tout ce qui vient de cet Empire. On ne connoît la peinture des Chinois que par des figures groteſques, mal deſſinées ſur du papier, & qui n'ont d'autre mérite que la vivacité de la couleur des habillements. Mais cette maniere de juger de leur peinture eſt auſſi peu exacte que le ſeroit celle d'un Aſiatique qui ne voudroit juger de la nôtre que par les images groſſieres & mal enluminées qu'on vend par milliers dans nos campagnes; & de notre ſculpture, que par les figures en bois ou en carton, qu'on achete dans les foires pour amuſer les enfants. Il faut ſavoir qu'à la veille du départ des vaiſſeaux qui font leur retour en Europe, les artiſans de Canton, de tous les métiers, ſe font peintres pour le moment : ecrans, paravents, eventails, tout s'enleve pour nous & ſe vend bien. Quelqu'un tant ſoit peu raiſonnable peut-il penſer que ce ſont là des modeles ? Nous avons ſous les yeux des peintures à la gouache venues de Peking : elles repréſentent les unes, l'intérieur magnifique des palais de l'Empereur & des maiſons des Mandarins, des cabinets

de curiosités naturelles, &c. d'autres, des paysages charmants, des détails champêtres avec des figures dont le dessein est d'une correction etonnante; la perspective y est bien observée, & les couleurs sont d'une vivacité à laquelle nous n'avons pu atteindre jusqu'à présent.

Le quatrieme morceau de ce Recueil est le monument que le même Empereur Kien-long vient de faire elever pour consacrer à la postérité le mémorable evénement de l'emigration des Tourgouths en 1771, lesquels, au nombre de 500,000, ont quitté les bords de la mer Caspienne & les rives du Volga pour aller se ranger sous la domination de l'Empereur de la Chine.

Enfin on donne pour terminer le volume, la traduction de deux ouvrages anciens intitulés, l'un *Ta-hio*, ou *La Grande science*; l'autre *Tsong-yong* ou *Le Juste milieu*, avec une préface & des notes.

On a pour les Volumes suivans de nouveaux eclaircissemens ou preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois; des Mémoires, sur la petite Vérole, sur quelques parties de la Police Chinoise, sur les Arts utiles, sur des objets d'Histoire Naturelle, comme les abeilles, les vers à soie de différentes especes, sur le bambou, le cotonnier, &c, sur des plantes & des fleurs particulieres à la

Chine : on a des Notices ſur les pierres rares, ſur les pierres ſonores, &c. On a ſur-tout les portraits ou vies abrégées des Chinois illuſtres, Empereurs, Généraux d'Armée, Philoſophes, Légiſlateurs, Poëtes, &c. par le P. Amiot, depuis l'origine de la Nation Chinoiſe, juſqu'au dixieme ſiecle, & dont on attend le reſte inceſſamment ; car il n'eſt point d'année qui n'apporte ſon tribut.

Si, depuis que la Chine envoie en Europe des obſervations & des faits, on les eût toujours recueillis ſoigneuſement, & donnés au public à peu près tels qu'ils etoient, nous ſerions plus en etat que nous ne le ſommes de comparer les Chinois avec nous, quant aux Arts, à l'Induſtrie, aux Mœurs, au Gouvernement. Nous aurions vu il y a long-tems que cette Nation, eloignée de nous à tant d'égards, n'a pas eté moins riche, ni moins heureuſe que nous ; qu'elle l'a peut-être eté davantage : & nous aurions pu en tirer cette conſéquence utile, Qu'un certain milieu entre la groſſiere ignorance & les rafinemens des Sciences & du Goût eſt peut-être l'elément qui convient le mieux à l'eſpece humaine : & celle-ci encore, Que le Gouvernement paternel, dont les Empereurs Chinois ſe ſont rarement ecartés, & où ils ſont rappellés ſans ceſſe par le ton général des mœurs & des principes de la Nation Chinoiſe, eſt celui de

tous qui produit le plus ſûrement le bonheur des Peuples & la vraie gloire des Souverains.

On ne doit point terminer cette Préface ſans avertir que les Auteurs de ces Mémoires réclament ſouvent (on peut dire par modeſtie encore plus que par beſoin) l'indulgence des Lecteurs. « Qu'ils » prient qu'on les juge non comme des Savans, que » rien ne diſtrait de leurs études & de leurs livres, » mais comme de pauvres Miſſionnaires, qui ſe » ſont dévoués à un autre objet infiniment plus » important : ils demandent qu'on ait égard à leur » poſition dans un pays tel que la Chine, poſition » dont on n'a pas d'idée en Europe; qu'on faſſe atten- » tion que le même Miſſionnaire, forcé de répondre » à tout ce qu'on lui demande à la fois, eſt ſouvent » obligé de quitter des obſervations de Phyſique & » d'Hiſtoire naturelle, pour entamer un ſujet de litté- » rature, ou d'erudition; que de là on le fait paſſer » aux grands objets de la Légiſlation & du Gou- » vernement, d'où il faut deſcendre à des pratiques » d'Arts uſuels, de Mécanique, de Jardinage, &c. &c. » Ils ſe plaignent auſſi de ce qu'en Europe on fait » grace aux Savans, qui les premiers ont débrouillé » ou entamé un genre nouveau, & qu'on n'uſe » pas tout-à-fait de la même balance & des mêmes » poids à leur egard ; que s'il arrive à un Miſſion-

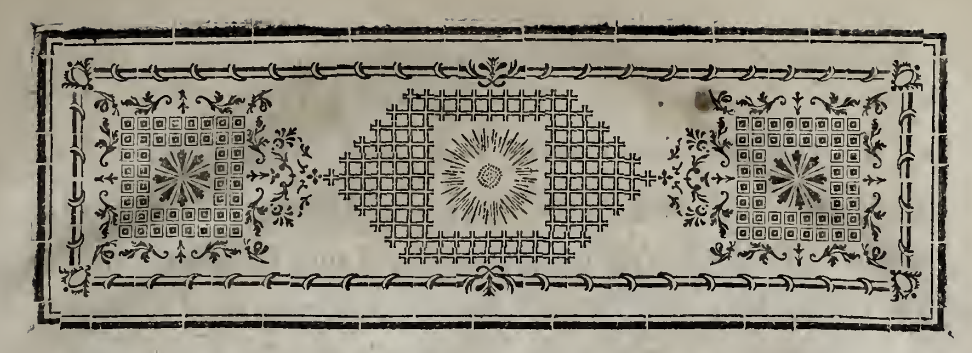
» naire de ne pas dire mot pour mot ce qui a
» eté dit par un autre, ou de gauchir ſur ſes erreurs
» & ſes mépriſes, auſſi-tôt l'un des deux eſt dé-
» claré trompeur, & tous les deux pour l'ordinaire
» des ignorans. C'eſt une raiſon pour eux ſans
» doute d'être d'autant plus ſur leurs gardes, & de
» ne rien envoyer qui ne ſoit fait avec exactitude;
» mais ils en ont une autre, plus puiſſante encore,
» c'eſt le reſpect & la reconnoiſſance : ils n'omet-
» tront jamais rien de tout ce qui ſera en eux,
» ils emploieront leurs ſoins, leurs veilles, ils ſa-
» crifieront leur repos, même leur ſanté, pour
» ſe rendre dignes de plus en plus de la confiance
» des perſonnes diſtinguées qui les protegent, &
» les honorent de leurs bontés».



FAUTES A CORRIGER.

Page 22,	*Ligne derniere*,	crédulité, &, *effacez* &.
27,	2,	*effacez* pour jamais.
30,	23,	de ſciences, *liſez* des ſciences.
31,	28,	morale, *liſez* moral.
52,	*l'avant-derniere ligne*,	Editeurs de, *liſez* du.
53,	22,	*effacez* au-delà des mers.
61,	22,	qu'il a nous, *liſez*, qu'il nous a.
368,	30,	Que les XX, ces deux X déſignent les Ruſſes.

MÉMOIRES



MÉMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS.

ESSAI SUR L'ANTIQUITÉ DES CHINOIS.

A Monſeigneur B E R T I N, *Miniſtre & Secrétaire d'Etat.*

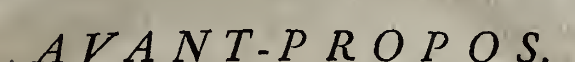
Monseigneur,

Ce n'eſt plus aujourd'hui une ſimple traduction que je prends la liberté d'offrir à Votre Grandeur. Ses deſirs que je ne pouvois ignorer, m'ont entraîné dans une nouvelle carriere ; & malgré toute ma timidité, je me ſuis haſardé à diſcuter la Queſtion ſi célebre de l'origine & de l'antiquité de ma Nation : queſtion

curieuse & piquante, mais difficile, & qui paroît être restée indécise au milieu des plus savans ouvrages. Quelque longues & pénibles qu'aient eté mes recherches, tout ce que j'en espere, c'est que les nouveaux rapports sous lesquels j'ai envisagé mon sujet, pourront réveiller les Savans & faire tomber leurs préjugés. Vous avez vu, MONSEIGNEUR, ce que la critique & l'erudition hésitoient à soupçonner; & si j'avois pu remplir les vues de VOTRE GRANDEUR, l'Europe trouveroit dans mon Essai des connoissances, des faits & des détails, qui feroient evanouir toutes les difficultés. Tout imparfait qu'il est, j'espere que VOTRE GRANDEUR voudra bien en accepter l'hommage, & y lire les sentimens que je lui dois à tant de titres. Elle y lira sûrement avec plaisir ce que j'ai eu occasion de dire sur la haute sagesse, la sublime politique, le noble désintéressement, le zele pour la Patrie, la rare vertu & la religion des grands hommes qui ont fondé notre Monarchie. Quel bonheur pour moi, si cet Essai pouvoit parvenir à la Postérité, & eterniser cette foible marque de ma vive reconnoissance, & du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,
Ko, Jés.



AVANT-PROPOS.

ON l'a dit, il y a long-tems : le menſonge a quelquefois plus l'apparence de la vérité, que la vérité elle-même : comme l'hypocrite, qui paroît au premier coup-d'œil plus homme de bien, que l'homme de bien lui-même ; ainſi en eſt-il de l'origine & de l'antiquité de notre Nation. A en juger ſur ce qu'on en a ecrit au-delà des mers, cette origine ſe cache dans les ſiecles les plus reculés, & la Chronologie n'a pas de calculs pour atteindre les générations & les epoques qui la pouſſent bien au delà du commencement de toutes les hiſtoires. On produit des autorités, on cite nos Annales, on appelle nos Savans en témoignage, on entaſſe les ſupputations, on allegue des eclipſes ; & les fables de l'ancienne Egypte qu'on reſſuſcite, achevent d'en impoſer à la multitude & de l'eblouir. Après avoir diſputé plus d'un ſiecle ſur l'exiſtence de la Chine & des Chinois, on leur en crée une pour des temps où ils n'ont pu être. Si l'antiquité qu'on donne à notre Monarchie etoit fondée, & contraire à l'Ecriture Sainte, comment tant de Sages & d'habiles Lettrés de la Dynaſtie paſſée & de la régnante, auroient-ils embraſſé la Religion chrétienne, au péril de leur fortune, de leur repos, de leur vie ? L'auteur de *la Philoſophie de l'Hiſtoire* n'a pas de bons mots pour détruire ce fait, & en infirmer les conſéquences. Mais d'ailleurs qui en Europe, parmi les Savans (je n'attaque ni leur ſavoir, ni leur réputation), qui eſt en état de raiſonner ſur nos antiquités, je ne dis pas en Erudit & en Critique qui juge, mais en homme de lettres qui les a approfondies, & en parle ſur un certain fond de connoiſſances & de recherches & d'examens ? Tous les Mémoires qu'on a envoyés d'ici en différens temps, ne peuvent ſuppléer la connoiſſance de notre bibliographie, de notre erudition

& de notre critique, qui embrassent des spheres plus immenses sans comparaison, que celles d'Europe. Ces Mémoires mêmes fussent-ils aussi exacts, aussi sûrs, aussi détaillés & aussi travaillés qu'ils doivent l'être pour appuyer une décision finale; la maniere dont on les a mis en œuvre, prouve qu'on ne les a pas toujours entendus, & que rien ne supplée les connoissances pratiques & de détail, dans tout ouvrage qui demande quelques discussions & un choix. Nous ne parlons pas de ce qu'on a ecrit dans le Nord & en France sur notre langue & sur nos caracteres, mais de ce qui paroît plus du ressort de la critique ordinaire: la partie de l'*Histoire Générale des Voyages*, par exemple, qui regarde notre Chine, est un *amphigouri* & un cahos qui doit faire naître bien des doutes sur ce que les Savans racontent des Egyptiens & des autres anciens Peuples, en compilant & rassemblant à leur maniere, ce qu'ils ont trouvé epars çà & là dans les Ecrivains de l'antiquité. Car enfin les Mémoires sur lesquels ces Savans travaillent, sont assurément moins clairs, moins détaillés, moins nombreux & moins authentiques que ceux qu'avoit en main le rédacteur de l'*Histoire Générale des Voyages*. Nous laissons au lecteur le soin de conclure comment ont eté maniés les sujets qui demandent toutes les lumieres de la critique & de l'erudition. Cette réflexion, qui prouve que la science elle-même n'est que vanité, nous a fait balancer long-tems, si nous entreprendrions de discuter la question de l'Origine & de l'Antiquité de notre nation; car quand il s'agit d'ecrire, il faut pouvoir espérer de se faire entendre, & cela n'est pas aisé en cette matiere. Des desirs, qui sont des ordres pour nous, nous ont décidés; & malgré toutes nos craintes, nous nous sommes déterminés à risquer cet Essai. La matiere n'y est pas epuisée à beaucoup près; mais nous avons pris à tâche de nous rapprocher de l'Europe autant que nous l'avons pu. Il sera aisé à ceux qui connoissent un peu notre Chine, de voir à-peu-près à quoi ils

peuvent s'en tenir. C'eſt tout ce que nous avons prétendu. Par cette raiſon, nous avons touché bien des difficultés qu'on ne ſoupçonne pas au delà des mers, & nous ſommes entrés dans des détails qui peuvent ſoutenir les regards de ceux qui ont quelques connoiſſances de nos livres, & peuvent auſſi leur donner quelques idées qu'ils n'ont point. Nous ne craignons qu'une choſe, c'eſt que le lecteur ne ſe trouve trop dépayſé, & ne puiſſe ſentir qu'à demi la force des preuves, des raiſons & des autorités que nous alléguons. Il eût fallu nous commenter nous-mêmes, ou du moins accompagner cet Eſſai d'un grand nombre de notes; & ce ſurcroit de travail etoit inconciliable avec les occupations de notre etat. Nous prions le lecteur de faire attention à ce que nous pouvions faire, & à ce que nous avons fait. D'ailleurs pour mettre des notes, il eût fallu ſavoir ſur quoi il eût convenu d'appuyer. L'idée qui nous eſt reſtée de l'Europe, ne nous dit que confuſément ce qui feroit plaiſir, ou même ce qui ſeroit néceſſaire à cet egard. Si cet Eſſai vaut la peine que nous y ajoutions des eclairciſſemens, nous prions les Gens de lettres de nous communiquer leurs remarques & leurs deſirs: nous nous ferons un plaiſir de les contenter dans tout ce qui ſera à notre portée. Pour ce moment ci, nous nous bornons à mettre ici une courte table de nos Dynaſties & de leur ordre chronologique: il ſeroit trop incommode de l'aller chercher dans d'autres livres, vû qu'il faut l'avoir aſſez préſente pour ſuivre la plûpart des articles de cet Eſſai.

TABLE DES DIVERSES DYNASTIES DE CHINE.

Noms.	Commencement. Avant J. C.	Empereurs.
Hia	. . . .	
Chang *ou* In	. . . .	
Tcheou	1122	35

Noms.	Commencement.	Empereurs.
Tſin	248	4
Han	206	25
	Après J. C.	
Han poſtérieurs	238	2
Tſin orientaux	265	15
Song	420	8
Tſi	480	5
Leang	502	4
Tchin	560	5
Song	590	3
Tang	618	20
Leang poſtérieurs	911	2
Tang poſtérieurs	924	4
Tſin poſtérieurs	937	2
Han	948	2
Tcheou poſtérieurs	951	3
Song	960	18
Yuen	1280	9
Ming	1368	16
Tai Tſin	1644	L'Empereur régnant eſt le 4

Nous n'avons mis dans cette table ni le commencement des deux premieres Dynaſties, ni le nombre de leurs Empereurs, parce que nous ne voyons rien de bien clair & de bien certain ſur ces objets. Il eſt démontré hiſtoriquement par le *Chou King*, le *Chi King*, & par tous nos livres, qu'elles ont précédé les *Tcheou*, & ont régné long-tems; mais toutes les chronologies qui donnent le nombre des années qu'elles ont duré, & celui des Empereurs qu'elles ont eus, ne ſont que des ſyſtêmes qui varient ſelon les preuves ſur leſquelles on les appuie, & qui dès-là ne ſont point déciſives. Nos Critiques & nos Savans en conviennent, comme on peut le voir dans leurs ouvrages polémiques ; mais ils s'accordent tous ſur la ſuite & l'ordre des faits qui compoſent

notre hiſtoire ancienne, & mettent notre Monarchie au niveau des plus anciennes de l'univers.

PLAN DE CET OUVRAGE.

1°. Nous crayonnerons le tableau de la poſition de nos Lettrés, par rapport à la haute antiquité.

2°. Nous donnerons une courte notice des monumens & des livres anciens qui ont echappé au naufrage des temps.

3°. Nous ferons connoître les Hiſtoriens poſtérieurs, qui ont ecrit l'hiſtoire des premiers temps.

4°. Nous parlerons des temps fabuleux, par où on a voulu faire remonter notre hiſtoire juſqu'à la création du monde.

5°. Nous examinerons à quel temps à-peu-près on peut fixer la fondation de notre Monarchie & le commencement de notre hiſtoire.

Les quatre premiers articles feront le ſujet de la premiere Partie de ce Mémoire : le dernier, dont ils ne ſont que comme les préliminaires, nous occupera tout ſeul dans la ſeconde.

Un ſavant d'Europe qui voudroit parcourir cette longue carriere, auroit l'avantage de pouvoir ſe rapprocher de temps en temps des anciens peuples de l'Aſie occidentale, & d'offrir au lecteur les plus belles fleurs de l'erudition : nous ſommes privés de cet agrément, ſans en être trop affligés. Les plus petits ecarts eloignent du but ; & comme dit Tchin-Tſée, il vaut mieux occuper le lecteur que l'amuſer : heureux qui y réuſſit, ſans l'ennuyer ! Nous nous faiſons juſtice, & ſentons parfaitement que nous ne pouvons pas même aſpirer à cette pureté de langage & à cette beauté d'elocution, qui ſeroient ſi néceſſaires pour tempérer la ſéchereſſe & le ſérieux du ſujet que nous allons traiter. Nous aurions preſque envie de dire au lecteur, comme un de nos plus célebres Miniſtres à un Prince à qui il préſentoit un Mémoire ſur les finances : Si le ton & le ſtyle de mon ouvrage

en rendent la lecture ennuyeuse, les recherches qu'il a fallu faire pour le composer, ont eté encore plus ennuyeuses pour nous.

Il ne nous reste qu'à dire un mot sur le sentiment que nous avons embrassé. Comme quelques lecteurs pourroient le rejetter sur le seul enoncé, nous les prions de ne pas nous condamner avant que d'avoir vu nos raisons. Elles peuvent n'être ni aussi fortes, ni aussi détaillées, ni aussi claires & concluantes qu'elles nous l'ont paru; mais du moins elles méritent qu'on les examine & qu'on les juge. Quelque etrangers que nous soyons dans les sciences d'Europe, nous avons etudié celle de la Religion, & nous n'ignorons pas que la chronologie des Septante, reçue & admise pendant tant de siecles, a encore ses partisans parmi des savans du premier ordre, qu'elle n'est ni condamnée ni rejettée par l'Eglise Romaine, & qu'elle a eté préférée dans son Martyrologe. Si nous nous sommes décidés pour un sentiment qui remonte moins dans l'antiquité, ce n'est donc point pour concilier notre Histoire authentique avec celle de Moyse, mais uniquement parce que nous y avons eté forcés par les raisons que nous avons détaillées, & qui sont bien supérieures à tous egards à celles de ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous ne craignons pas de prendre les Critiques les plus séveres pour juges, & de les inviter à revenir sur les pieces du procès. Quant aux objections qu'on peut tirer des Mémoires qui ont eté envoyés d'ici par de savans Missionnaires, fussent-elles consacrées par la célébrité de leur nom, elles n'ont de force que celle qu'elles tirent de nos livres; & nous croyons les avoir lus, médités & comparés assez à loisir, pour les avoir bien compris. D'ailleurs plusieurs d'entre eux ont ecrit & pensé comme nous; & on trouve dans les ouvrages des autres, des aveux dont on n'a pas voulu sentir les conséquences.

PREMIERE



PREMIERE PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

Position des Lettrés Chinois d'aujourd'hui, par rapport à la connoissance de la haute antiquité.

IL faut rendre cette justice aux Européens : ils aiment les etrangers. La douceur de leurs mœurs, la bonté de leur ame, la noblesse de leurs sentimens les conduisent à la politesse, à l'honnêteté, aux prévenances & à la générosité envers eux. Autant les autres Nations cherchent à se faire valoir & à se vanter, autant ils paroissent s'oublier, & ignorer ce qu'ils valent. Lors même qu'un etranger ne fait que leur rendre justice, ils lui en savent gré comme d'un bienfait, & ont la modestie d'être etonnés de l'estime qu'il leur témoigne. Comme nos Missionnaires nous avoient accoutumés à tout cela dans notre patrie, nous en avons eté moins surpris, quand nous avons eté en France. Nous admirions, sans en être etonnés, les egards obligeans qu'on avoit pour nous, les politesses dont on nous combloit, & les amitiés qu'on nous faisoit. Quand nous avons pu ouvrir des livres & entrer dans les bibliotheques, tout ce que nous avions vu n'a rien diminué de la surprise où nous avons eté de voir que les gens de lettres & les savans mêmes ont une affection particuliere pour les etrangers, & des préférences très-distinguées pour eux.

Ces savans, qui avoient tant d'utiles recherches à faire sur l'histoire certaine de leur patrie, ont poussé la générosité jusqu'à la laisser eparse & ensevelie dans les anciens monumens, & se

ſont appliqués avec un ſoin infatigable à epuiſer juſqu'aux plus petits détails des fables antiques & des romans des nations etrangeres; les *in-folio* ſe ſont multipliés ſous leur plume. Jamais les Babyloniens, les Aſſyriens, les Medes, les Perſes, les Egyptiens, les Phéniciens & les Grecs n'ont tant ecrit ſur leur hiſtoire, que les Européens de ces derniers ſiecles. Cette généroſité eſt d'autant plus admirable, qu'ils travaillent ſur un fond plus ingrat, ne pouvant guere eſpérer de débrouiller un cahos où les plus habiles ecrivains du ſiecle d'Auguſte avoient déſeſpéré de porter la lumiere, quoiqu'ils euſſent plus de monumens, & fuſſent plus à portée de recueillir les anciennes traditions. Ce n'eſt pas à nous à blâmer ce goût pour les etrangers, ſi eſtimable en lui-même, & ſi digne de louanges dans ſon principe; mais plus il nous eſt favorable & un heureux préjugé pour le ſujet que nous traitons, plus nous nous croyons obligés d'avouer que nos Chinois ne l'ont jamais eu; & quelqu'intéreſſans que ſoient pour eux les evénemens qui fixent les premieres epoques de notre Monarchie, la génération préſente en eſt ſi peu touchée, qu'elle daigne à peine elever ſes regards vers la haute antiquité. Les détails où nous allons entrer, en feront ſentir la raiſon.

1°. Notre gouvernement a toujours voulu avoir des ſavans & des ſciences depuis plus de trente ſiecles, mais à ſa maniere & ſelon les vues de ſa politique; c'eſt-à-dire, pour conſerver dans l'Empire la pureté de l'enſeignement public, pour maintenir les regles de la morale, pour fixer les découvertes des arts de beſoin ou utiles, pour elever la jeuneſſe dans la connoiſſance & la pratique de ſes devoirs, enfin pour diſtinguer dans la foule ceux qui ont des talens pour les affaires, & tenir occupés ceux qui n'ont que de l'eſprit. En vertu de cette façon de penſer, qui a préſidé à toutes les loix qui concernent les ſciences & les ſavans, il faut que toutes les etudes des ecoles, tous les examens qui conduiſent

aux degrés, toutes les récompenſes qui encouragent ou illuſtrent les talens, ſe rapportent à la fin qu'on s'eſt propoſée. Dès-là, les petites villes ne peuvent admettre qu'un certain nombre d'etudians au premier degré de la littérature ; les capitales des provinces ont ſeules le droit d'accorder le ſecond degré à un aſſez petit nombre de bacheliers ; & il n'appartient qu'à la capitale de l'Empire d'elever au doctorat, & encore de trois en trois ans. Autant le gouvernement eſt attentif à applanir & à ſemer de récompenſes le chemin qui conduit aux connoiſſances qu'il veut etendre ou conſerver, autant il laiſſe croître d'epines dans ceux qui menent vers celles qu'il dédaigne, ou qu'il rejette. Notre Miniſtere n'a d'autre cri que *le bien public ;* il ne veut que les Gens de lettres dont il a beſoin pour la choſe publique, & les plus beaux génies n'attirent ſes regards, qu'autant qu'ils ſe rendent utiles : il eſt ſi ſingulier à cet egard, que, tandis qu'il fait nommer dans toutes les gazettes un ſimple ſoldat qui a reçu des bleſſures à la guerre, il ne permettroit pas de dire un mot en cent ans ſur mille faiſeurs de ſyſtêmes. Le ſavoir & le talent ne ſont que des mots pour lui, quand l'etat n'en retire aucune utilité réelle.

2°. Les ſciences ont ici une athmoſphere beaucoup plus etroite qu'en Europe, & la Nation en général ne s'intéreſſe guere à ce qui s'y paſſe. Point de journaux littéraires, point de papiers publics qui annoncent les ouvrages des ſavans & leurs ſuccès. La gazette de l'Empire ne parle que des grandes compilations, des editions, ou nouveaux livres dont la Cour a chargé les Lettrés du College impérial. Les femmes ſont fermées dans leurs appartemens, où elles ne voient que leur epoux, leurs enfans & par fois quelques amies. Elles ſont auſſi peu curieuſes de littérature & d'hiſtoire, que celles d'Europe de morale & d'algebre : leur domeſtique eſt leur univers. Plus elles s'occupent à le bien gouverner, plus elles ſont heureuſes & eſtimées. On aimeroit

presque autant leur voir prendre un sabre qu'un pinceau (1); pour leur en ôter l'envie, on ne leur apprend pas même à lire. Il en est de même des artisans, des marchands, des domestiques & de presque tous les citoyens qui ne sont pas lettrés ou dans les emplois; on feroit vingt journées de chemin dans nos plus belles provinces, sans trouver un homme du peuple qui sût parler philosophie, ou discourir sur l'administration des finances, sur le meilleur plan d'education, &c. Les Mandarins de robe & ceux d'epée passent leur vie à faire leurs emplois: ils n'ont pas le loisir de lire des brochures, & encore moins d'en composer eux-mêmes. On en sera moins surpris pour les premiers, si on fait attention que, quoique leurs emplois réunissent la gestion des affaires & l'administration de la justice, ils sont en beaucoup plus petit nombre, proportion gardée, que dans aucun royaume d'Europe. Leurs occupations sont trop essentielles, trop multipliées & trop continuelles, pour qu'ils puissent suivre les evénemens de notre monde littéraire: le glaive du Prince n'est suspendu sur leur tête que par un cheveu; ils ont besoin de tout leur loisir & de toutes leurs réflexions, pour eviter des négligences qui les perdroient. Puis les cérémonies de l'Empire, les etiquettes du cérémonial, les devoirs de la politesse, le soin de leur domestique, le passage des etrangers, les voyages qu'ils sont obligés de faire à la Cour, les tiennent en haleine d'un hiver à l'autre. Quant aux Mandarins de guerre, leurs livres sont leurs armes, leurs soldats & leurs postes. Voici qui est plus etonnant: à Pe-king même, ce qui n'a trait qu'aux sciences, n'est pas un objet: la Cour, les affaires & le commerce absorbent tout. Le plébicisme littéraire y est aussi inconnu, que dans les provinces. Nos Lettrés même sont tellement subjugués par le ton du gouvernement, qu'ils laissent jouer des pieces qui ont

(1) C'est-à-dire, qu'*une plume*.

plus de mille ans, & ne ſongent pas à en rajeunir le ſtyle ſuranné.

3°. La gloire des ſuccès littéraires devient en Europe une gloire nationale : les ſavans, les beaux eſprits & les hommes de génie ſe ſuivent & ſe meſurent des yeux d'un royaume à l'autre. Les nations ſont auſſi flattées de la ſupériorité des talens, que de celle des armes. Notre Chine eſt privée de ces avantages : elle n'a autour d'elle que des barbares. Il eſt vrai qu'etant auſſi grande & plus peuplée que l'Europe, il lui ſeroit facile de trouver dans ſon ſein toutes les reſſources de l'emulation. Ses provinces ont eté des royaumes : elle pourroit les mettre aux priſes les unes avec les autres ; la politique du gouvernement s'y oppoſe. Les annales à la main, elle prouve que la rivalité des talens corrompit l'ancienne doctrine ſous la dynaſtie des Tcheou, enfanta mille erreurs, ſema l'eſprit de révolte, & changea en problêmes les vérités les plus utiles & les devoirs les plus eſſentiels. A l'en croire, il ne faut autoriſer dans les gens de lettres que l'emulation des ſervices. Auſſi, bien loin de mettre les premiers Lettrés en concurrence les uns contre les autres, elle les force de travailler à frais communs aux ouvrages dont elle les charge. La liberté de notre république des lettres n'eſt qu'une liberté précaire ; le ſceptre des loix ſuit les talens & le génie dans leurs plus brillans efforts, & le glaive de la juſtice ſe leve ſur eux au moindre ecart.

4°. La jeuneſſe de ceux qui entrent dans la carriere des ſciences, ſe paſſe à etudier notre langue & nos caracteres, la doctrine des King & les ouvrages de Confucius. S'ils ne réuſſiſſent pas, ils rentrent dans la ſphere où ils ſont nés : une boutique, un attelier, ou la charrue, les attendent, & tous les livres ſe ferment pour eux. S'ils obtiennent le degré de maître-ès-arts ou de bachelier, un examen qui revient tous les trois ans, les

oblige à continuer de compoſer & de lire, pour le conſerver. Il faut arriver juſqu'au doctorat, pour avoir droit d'entrer dans les charges, & d'être employé pour le gouvernement : le doctorat n'eſt donné qu'au concours; on ne l'obtient que par un talent diſtingué pour l'eloquence, une grande juſteſſe dans l'eſprit, & une profonde connoiſſance des loix & du gouvernement. L'Empereur choiſit parmi les nouveaux docteurs, ceux que la ſupériorité de leurs talens & de leurs connoiſſances diſtingue de la foule, & les envoie dans ſon College, pour s'y former aux emplois littéraires de la Cour, du miniſtere & des provinces. Les autres ſont deſtinés au gouvernement des peuples, & elevés aux charges ſelon leur rang; c'eſt à leur capacité, à leur application aux affaires & à leur intégrité, à décider de leur fortune. Nous laiſſons aux Sages le ſoin d'approfondir juſqu'où notre gouvernement ſait ſe ménager les reſſources du ſavoir, & ſubjuguer les ſavans; nous nous bornons à obſerver que le plan de nos etudes eſt tellement combiné, qu'il epuiſe toute l'application de la jeuneſſe, & abſorbe toutes les années où l'imagination plus fougueuſe, s'allume avec plus de danger. Diſons tout: les eſprits du premier ordre, les gens de génie ſont forcés à des etudes ſérieuſes, où la facilité ne peut ſuppléer ni la ſcience, ni la méditation; leur jeuneſſe n'a que des momens pour ſes plaiſirs, ſes caprices & les lectures de fantaiſie & de curioſité.

5°. Qui peut s'occuper chez nous des recherches de l'erudition & de la critique ? Il faut rayer de ce nombre tous ceux qui ont eté arrêtés aux premiers degrés de la littérature. Outre que l'egalité des fortunes (car on ne connoît ici ni nobleſſe, ni bourgeoiſie, ni charges vénales, ni dignités héréditaires), les réduit pour l'ordinaire à ouvrir une ecole, ou à tenir le pinceau dans un tribunal, & quand ils ont plus de talens, à ſe faire

ſecrétaires d'un Mandarin; ils ont ſi peu de loiſir, qu'il ne leur ſeroit pas aiſé d'entreprendre des ouvrages d'une certaine etendue. On ſent bien, ſans que nous le diſions, qu'avant d'entamer un ſujet de critique & d'erudition, le premier préliminaire eſt de ſavoir quels ſont les livres qui en traitent, leur degré d'autorité, les différens ſentimens qui ont eu cours, & que dès qu'on ſe propoſe de le traiter avec une certaine etendue & profondeur, on ne peut faire un pas qu'après des recherches immenſes. Mais, ce qu'on ne peut ſavoir au delà des mers, c'eſt qu'ici les livres ſont ſi prodigieuſement multipliés, que la vie d'un homme eſt trop courte pour lire en entier nos grandes Annales: il a fallu en faire l'abrégé, puis l'abrégé de l'abrégé. Il a fallu faire auſſi des bibliotheques raiſonnées, des compilations analyſées, des dictionnaires dans tous les genres, pour l'uſage ordinaire, & les ſavans eux-mêmes ſont réduits à y avoir recours, non-ſeulement pour n'être pas obligés de ſe jetter à la nage dans une mer de livres, mais encore parce que les grandes bibliotheques ſont très-rares en Chine. La fortune des particuliers eſt trop changeante, pour qu'ils puiſſent former des collections nombreuſes de livres, telles qu'on en trouve en France chez les grands & chez les gens de lettres. Les petits-fils d'un Miniſtre d'Etat ou d'un Général d'armée rentrent ici dans la foule obſcure des citoyens, ſi leur mérite perſonnel ne leur ouvre pas la carriere des grands emplois: le moyen avec cela qu'ils gardent les bibliotheques de leurs peres! D'ailleurs les Magiſtrats & les grands Officiers de l'Empire etant ſans ceſſe dans le cas de paſſer d'une province dans une autre, ont rarement le goût des bibliotheques, & ſe bornent aux livres les plus eſſentiels. Les grandes Bonzeries ſont la ſeule reſſource des Lettrés. Outre celles que le gouvernement choiſit pour être les dépoſitaires des manuſcrits les plus rares, des grandes collections, des plus belles editions,

& prévenir ainsi les accidens qui nous ont causé des pertes irréparables, il y en a plusieurs qui ont d'immenses bibliotheques, qu'on ouvre aux gens de lettres, & où ils trouvent tous nos livres anciens & modernes ; mais ces Bonzeries sont dans les montagnes, & fort loin des grandes villes. Un lettré qui a sa famille & ses affaires, n'est pas d'humeur à y aller chercher des livres ; il n'y a qu'un Bias, un Mandarin disgracié, un philosophe détaché de tout, qui puissent s'en accommoder. Si, après bien des années d'etude & d'application, il vient à bout de faire un bon ouvrage, il faut qu'il se charge des frais de l'impression à ses risques & périls. C'est encore une ruse de notre gouvernement, qui, pour quelques bons livres qu'il nous fait perdre, nous en epargne un déluge de médiocres & de mauvais. Nous ne voyons guere dans les provinces que ceux qui ont les grands emplois littéraires, ou quelques Mandarins dégoutés du tumulte des affaires, qui aient les aisances, les facilités & les secours nécessaires pour s'occuper des recherches savantes & des discussions critiques. Comme ils sont connus à la Cour, ils font offrir leurs ouvrages à l'Empereur ; & si les Lettrés du College impérial en rendent un bon témoignage, sa Majesté fait les frais de l'impression. Mais combien peu d'ouvrages sont dignes d'être présentés à l'Empereur ? N'outrons rien cependant ; la bibliographie est assez florissante dans quelques provinces du midi. Sou-tcheou est l'Amsterdam de notre Chine : les imprimeurs y sont plus accommodans que dans tout le reste de l'Empire, quand on leur porte des livres qui ont des aîles, comme on dit ici, c'est-à-dire, qui piquent la curiosité publique, & ne moisissent pas dans les magasins. Soit même que la beauté du climat délicieux où cette ville est placée, soit plus favorable aux sciences ; soit que les muses s'y soient arrêtées, lorsque la Cour se transporta dans le Pé-tche-ly, pour faire face de plus près aux peuples du nord ;
soit

ſoit enfin que la politique du gouvernement Tartare aime à y entretenir le goût des bagatelles littéraires ; le commerce des livres y eſt très-conſidérable : mais quels livres ? des poëſies, des brochures, des romans & des feuilles dignes d'amuſer les loiſirs & la curioſité d'un peuple d'oiſifs, qui n'ouvre les livres que pour varier ſes plaiſirs. Dès-là, à moins qu'un ouvrage d'erudition & de critique ne ſoit réduit à quelques feuilles, ou ecrit dans un ſtyle léger & folâtre, il ne peut pas obtenir les honneurs de l'impreſſion, ou ne ſort de deſſous la preſſe, que pour faire bâiller les lecteurs & ruiner les libraires.

6°. Les Miſſionnaires Européens comparent le College des Han-lin à l'Académie des Sciences de Paris. La comparaiſon eſt juſte à bien des egards : nos Han-lin ſont en Chine dans la république des lettres, ce que ſont en France MM. de l'Académie dans la haute ſphere des Mathématiques & des ſciences dont ils s'occupent. Le College impérial eſt compoſé des plus beaux eſprits, des plus grands génies & des plus ſavans hommes de tout l'Empire. Mais, ce qu'on ne ſait peut-être pas au delà des mers, & ce qui peint bien notre gouvernement, une partie de ces grands Lettrés eſt occupée à tenir le pinceau pour le Prince & pour le Miniſtère ; une partie eſt chargée de l'enſeignement public dans les grandes ecoles qui ſont aux quatre portes du palais ; les autres habitent un hôtel magnifique, où, loin du bruit & de la diſſipation, ils travaillent ſans relâche d'un hiver à l'autre. Chacun y eſt occupé, ſelon ſon génie & ſon talent, aux différens ouvrages dont ce corps de ſavans eſt chargé par l'Empereur ; il a ſous ſa main tous les tréſors littéraires de l'Empire, & eſt environné de toutes les aiſances & de toutes les facilités qui adouciſſent le travail. Ses momens ſont tous à lui, & on ne le preſſe jamais de finir. Un avantage encore bien précieux, les connoiſſances de ſes collegues lui ſont acquiſes. Aſſociés à ſa gloire

& reſponſables de ſes ſurpriſes les plus légeres, ils ſont auſſi intéreſſés à lui communiquer leurs lumieres, que lui à les demander. Voilà pourquoi ce qui ſort du pinceau des Han-lin, a un degré d'exactitude & de perfection dont on ne voit guere d'exemples dans le reſte de l'univers. Les editions des anciens ouvrages, les compilations, les dictionnaires, &c. ſont revus avec une attention ſi ſcrupuleuſe, on plaint ſi peu le tems qu'on y met, tant de ſavans concourent à les perfectionner, qu'il eſt comme impoſſible qu'il s'y gliſſe des fautes & des mépriſes. Ce corps célebre eſt comme l'Académie des Sciences : il ne tient à aucun ſyſtême, ni à aucune opinion ; & à moins que le gouvernement n'opprime ſa liberté, ce qui n'arrive jamais que dans des temps de trouble & de décadence, il entre dans tous les chemins que la vérité lui ouvre. Le lecteur nous prévient ſans doute, & avoue que ce Corps de ſavans eſt le ſeul qui puiſſe traiter à fond les grands ſujets, & epuiſer toutes les diſcuſſions qui eclairent la critique & fixent ſes jugemens. Oui, ſans doute : & c'eſt pour cela que ne voyant plus rien à ajouter ſur les queſtions uſées & rebattues de l'hiſtoire de nos premieres Dynaſties, il n'en parle plus que par occaſion, & dédaigne la gloire frivole d'aſſembler des nuages, ou d'en diſſiper, ſans eſpérance de montrer la vérité. Autant on s'emeut & on s'echauffe ailleurs ſur les *oui* & les *non* de notre chronologie, autant on les regarde ici d'un œil froid & indifférent. Les querelles & les diſputes littéraires de la Dynaſtie des Song ont dégouté les ſiecles ſuivans de tout eſprit de parti, de tout echaffaudage de ſyſtême, & de la puérile ſingularité des opinions. Les Han-lin d'aujourd'hui aſſemblent les pieces du procès, les mettent dans tout leur jour, diſent quelquefois leur avis, & laiſſent toujours au lecteur une pleine liberté de prononcer : ils ſont les premiers à lui fournir des preuves contre le ſentiment qu'ils paroiſſent avoir adopté. Du reſte, il ne faut pas

prendre pour leur ſentiment ce qu'ils mettent en notes, en additions & en préfaces dans les ouvrages dont ils donnent de nouvelles editions. Ils ſont dans l'uſage de laiſſer à chacun toute ſa gloire, & ils chercheroient plutôt à en allonger les rayons, qu'à les raccourcir. Voilà pourquoi, ſelon qu'ils font imprimer Sée-mat-ſien, le Tong-kien, &c. ils paroiſſent changer de chronologie: dans le fond, ils ne tiennent à aucune. Cette obſervation a echappé à pluſieurs Européens qui ont voulu ſe prévaloir de leur ſuffrage, faute de faire attention qu'il n'y avoit qu'à prendre un autre livre pour leur rendre la pareille.

7°. Pour voir la vraie poſition de nos Chinois par rapport à la connoiſſance de l'antiquité, il faut ſonger que notre république des lettres eſt détachée du reſte de l'univers, & comme iſolée au fond de l'Aſie. Voici ce qui eſt encore plus fâcheux: notre Chine etant enveloppée des ténebres de l'idolâtrie depuis près de dix-huit ſiecles, les plus eclairés entre nos lettrés ne peuvent remonter dans l'hiſtoire des premieres Dynaſties, que par des livres remplis de traditions ridicules, de fables burleſques, de contes faits à plaiſir, de ſyſtêmes pitoyables, d'opinions oppoſées les unes aux autres, &c. L'Ecole de Confucius les mépriſe; mais elle ne peut s'en paſſer, faute d'autres. Les King & les monumens les plus authentiques, très-difficiles à entendre, non-ſeulement à cauſe du laconiſme de notre langue & de l'hiérogliphiſme de nos caracteres, mais encore à cauſe de l'eloignement des temps dont ils parlent, & de la profondeur de la doctrine qu'ils contiennent, ont eté obſcurcis & brouillés horriblement par les gloſes & les commentaires de ceux qui ont voulu les expliquer. Voici comment en parle un ſage de la dynaſtie paſſée: « Kong-tſée diſcourant ſur les King, ſe plaignoit de ce que les » lacunes & obſcurités des hiſtoriens ne lui laiſſoient voir l'anti- » quité qu'à travers des nuages. Mong-tſée diſoit qu'il vaudroit

» mieux ne croire à aucun livre, que de croire tout ce qui eſt » dans les livres. Combien doit-il être plus difficile aujourd'hui » d'entendre les King, qui ne ſont venus à nous qu'à travers les » flammes, & ont paſſé par tant de mains depuis dix-neuf ſiecles? » Les commentaires mêmes ajoutent à l'embarras. On ne peut ni » les croire, parce qu'ils ſe contrediſent, ni les rejetter, parce » qu'ils nous aident à entendre le texte : il faut ſe décider ; » & il n'y a pas de bouſſole pour montrer le chemin qu'il faut » prendre, pour ne pas s'egarer dans ſes préférences. Bon gré, » malgré, il faut paſſer d'un Savant à l'autre. Trouver l'edifice » entier de la doctrine & de l'hiſtoire des premiers temps dans » des ruines eparſes, altérées & défigurées, ſans en avoir le plan » pour les aſſembler, eſt un projet que le mauvais ſuccès des plus » ſavans hommes ne laiſſe plus l'eſpérance de remplir. Le génie » lui-même n'a pas de reſſource contre la caducité des ſciences, » & les mépriſes des penſées des hommes ». *Chou-tſi tchouen hoe ouen.* Liv. I, page 25. Dans le vrai, la doctrine & l'hiſtoire des premiers temps n'ayant pas eté conſervées en entier par les livres & par la tradition, les erreurs publiques qui alloient toujours croiſſant, conduiſoient à les corrompre & à les altérer encore plus. Nos Lettrés ſont aujourd'hui à cet egard, comme les ſavans d'Ethiopie, d'Egypte, de Grece, &c. par rapport à l'Evangile. Comme ils travaillent ſur des livres remplis de fauſſetés, de menſonges & de mépriſes, les recherches de la critique ne peuvent les ſauver de bien des erreurs. Si à force de droiture d'eſprit, de pénétration & de critique, ils parviennent à entrevoir la vérité au milieu des nuages dont elle eſt environnée pour eux, le moyen qu'ils puiſſent les reconnoître avec les préjugés ſans nombre dont ils ſont remplis ? L'Europe n'a pas d'idées de cette poſition. Qu'on ne diſe pas qu'elle eſt etrangere à la queſtion de l'antiquité de notre Monarchie & de ſa premiere origine :

j'en prends à témoin l'hiſtoire de tous les peuples ; les erreurs de ſpéculation conduiſent aux erreurs de fait. Il ſeroit facile d'en pouſſer les preuves juſqu'à la démonſtration, & de les appuyer de beaucoup de détails ſur l'hiſtoire des ſectes de Foë & des Tao-ſée preſque toujours ſur le trône, ſans y monter ouvertement. Mais nous comptons ſur la pénétration du lecteur, & ſur ſon amour pour le vrai. Par cette raiſon, au lieu de revenir par des réflexions ſur ce que nous avons dit dans ce premier article, nous aimons mieux l'abandonner aux ſiennes. Tout ce que nous nous permettons de lui dire, c'eſt que notre expoſé eſt ſincere, & que plus il en ſaiſira les conſéquences, plus il ſera au niveau de la matiere que nous traitons.



ARTICLE II.

Notice des livres & monumens anciens.

C'Est aux Grecs & aux Romains que les Européens modernes doivent ce qu'ils ſavent de la haute antiquité, dont ils ne trouvent chez eux ni traces, ni veſtiges; c'eſt d'eux auſſi qu'ils ont appris la philoſophie, les belles lettres, & toutes les ſciences. Rien de plus juſte que de faire honneur de leurs ſuccès à leurs maîtres, & de rendre hommage à l'aîneſſe de ces nations dans le monde ſavant. Mais la reconnoiſſance la plus délicate & la plus généreuſe a ſes bornes, & celle des gens de lettres d'Europe ne paroît pas en avoir. Les Grecs & les Romains ſemblent ſeuls avoir droit à leur eſtime & à leurs eloges; ils n'interrogent qu'eux, du moins ils ne croient qu'eux ſur la haute antiquité. Il eſt même un certain ordre d'ecrivains modernes qui oublie l'erudition, la critique, la philoſophie & la décence, juſqu'à dédaigner d'ecouter les Juifs, & va courant de ſyſtême en ſyſtême, de chronologie en chronologie, de fables en fables, plutôt que d'ouvrir les anciens monumens de cette nation, qui, à ne les enviſager qu'en critique impartial, ſont les plus anciens, les plus complets, les mieux conſervés, les plus lumineux & les plus authentiques qu'on connoiſſe. Nous n'avons pas beſoin de faire obſerver que les Grecs ont commencé par être ſauvages, & ont paru aſſez tard ſur la ſcene du monde: leur hiſtoire le crie à qui la lit; & l'humanité rougit des perſonnages, qu'elle transforme en dieux & en héros. Celle des Romains, moins embrouillée & moins ſalie de fables ridicules, commence plus tard, & avertit dans ce qu'elle raconte de leur ignorance & de leur crédulité, &

qu'ils n'ont connu le monde de l'Europe que lorſqu'ils l'ont eu ſubjugué ; dès-là, ils l'ont connu trop tard pour etudier les annales des peuples, & en conſerver les antiquités. Tout ce que nous demandons, c'eſt qu'on ſorte quelques momens des ecoles d'Athenes & de Rome, & qu'on oublie leurs leçons, pour apprendre des choſes dont elles n'ont eu aucune idée. Tranchons le mot : le grand jour même des ſciences qui eclaire aujourd'hui l'Europe, ou n'arrive pas, ou ne répand que des fauſſes lueurs dans les régions eloignées où nous allons entrer. La Chine ſeule peut faire connoître la Chine ; c'eſt à elle qu'il faut demander la notice de ſes livres & de ſes monumens anciens.

Pour ſuppléer par l'ordre & par l'analyſe aux détails trop longs qu'exigeroit cet important ſujet que nous ne pouvons qu'effleurer, nous parlerons d'abord de nos caracteres & de leurs métamorphoſes ; puis, après avoir crayonné les principaux traits de notre hiſtoire littéraire juſqu'à la dynaſtie des *Han*, nous ferons l'enumération des livres anciens qu'ils nous ont conſervés ; & comme le Chou-king eſt la portion la plus précieuſe de cet héritage, nous finirons cet article par des diſcuſſions, qui le feront voir dans ſon vrai jour par rapport au ſujet que nous traitons.

I. *Des caracteres de l'ecriture Chinoiſe.*

1°. Il eſt inutile de demander quelle eſt l'origine de nos caracteres. La Critique ne voit que des fables, des traditions obſcures, des redites, des contradictions, des anachroniſmes & des ſyſtêmes mal combinés dans le peu qu'en ont dit les premiers ecrivains d'après l'incendie des livres par notre Eroſtrate. Soit que nos anciens Chinois aient apporté d'ailleurs (comme nous le croyons), ou inventé eux-mêmes nos caracteres (ce qu'on ne ſauroit prouver), il eſt certain qu'ils en avoient l'uſage & la

connoiſſance dès le regne de Yao. La tradition générale fait remonter les premiers chapitres du Chou-king juſqu'à ce Prince, & la critique n'oſe les rapprocher de nous que juſqu'à Yu. Or le ſtyle dans lequel ils ſont ecrits, prouve qu'on ſavoit déjà traiter l'hiſtoire avec cette naïveté & cette mâle ſimplicité qui fait le ſublime. Pluſieurs ecrivains parlent de quelques livres qu'on avoit alors, & qui ſont perdus; les anciennes traditions racontent que Yu fit graver une inſcription ſur la montagne qu'il coupa pour faire paſſer le Hoangho. Le tems l'a uſée depuis bien des ſiecles, & nos ſavans ne reconnoiſſent aucune des copies qu'on en a miſes dans certains livres, mais ils ne révoquent guere en doute qu'elle ait exiſté: *voyez Y-che, livre II, pag. 6*. Ce qui nous paroît plus déciſif, c'eſt qu'il eſt parlé de doctrine, de vers, de chanſons, de loix, &c. dans les premiers chapitres du Chou-king, & qu'aucun de nos lettrés ne paroît douter que l'ecriture n'ait eté en uſage dans les temps dont il parle. Comme on a envoyé d'ici un Mémoire aſſez détaillé ſur nos caracteres, nous nous bornerons à obſerver en général qu'ils ſont compoſés de ſymboles & d'images, & que ces ſymboles & images ne tenant à aucun ſon, peuvent être lus dans toutes les langues, & forment une ſorte de peinture intellectuelle, d'algebre métaphyſique & idéale, qui rend les penſées, & les repréſente par analogie, par relation, par convention, &c. Remarquons en paſſant une petite différence entre les anciens Grecs & nos anciens Chinois: les premiers ecrivoient au deſſous du tableau ce qui y etoit repréſenté, pour qu'on ne s'y méprît pas; & les ſeconds ſe ſervoient d'images & de peintures, pour manifeſter leurs penſées.

On diviſe nos caracteres en ſix claſſes: les *Figuratifs*, ou compoſés d'images & de ſymboles ſimples; les *Indicatifs*, ou exprimant & offrant à l'œil ce qu'ils ſignifient; les *Vocaux*, ou fixant par le ſon un ſymbole ou une image à une ſignification particuliere;

particuliere ; les *Combinatifs*, ou tirans leur ſignification de l'enſemble & de l'aſſortiſſement des images ou ſymboles dont ils ſont compoſés ; les *Développatifs*, ou qui etendent une ſignification primitive des images ou ſymboles dont ils ſont compoſés ; les *Métaphoriques* enfin, qui paſſent du ſimple au figuré. Tous les hiſtoriens s'accordent à dire qu'on les ecrivoit ſur des planchettes de bambou & ſur des pieces de toile : *Tchou-pou-oueichou : Les livres etoient de bambou & de toile.* Ce ne fut que ſous la Dynaſtie des Han, qu'on inventa le papier. Nous ne dirons rien ici des Caracteres dont la compoſition tient à notre hiſtoire, à nos mœurs, à nos anciens uſages, &c. & qu'on pourroit preſque appeller des médailles. Nous ne parlerons pas même des Ki-ouen, ou *Merveilleux*, qui tiennent aux premieres traditions des peuples, & les expriment. Les changemens divers qu'ont eſſuyés nos caracteres, & les métamorphoſes à travers leſquelles ils ſont venus juſqu'à nous, touchent de plus près au ſujet que nous traitons, & méritent la préférence.

Il ne faut que jetter les yeux ſur nos urnes & monnoies antiques, pour voir que nos caracteres ont eté différens d'eux-mêmes d'une Dynaſtie à l'autre. Cependant il ne faut pas s'en laiſſer impoſer par le premier coup-d'œil : les différences qu'ils montrent, & que la ſurpriſe réaliſe, ſe diſſipent par une comparaiſon réfléchie des uns avec les autres. Peu importe que les lignes d'un ſymbole ou d'une image ſoient ondées, pointées, crochues, terminées en pointe, aiguiſées en lame de couteau, alongées en goutte d'eau, tiſſues de plumes, d'inſectes, de ſerpens, &c ; dès qu'elles en offrent les traits eſſentiels, on néglige ces caprices de mode, & on fait grace au ſiecle qui les adopta. Plût à Dieu que nous n'euſſions que ce petit foible à reprocher à nos anciens Chinois! Mais ſoit amour de l'innovation, ſoit négligence, ſoit ignorance, ils ont réduit peu à peu nos caracteres à n'être plus que des croquis informes & comme les cadavres des

anciens. Le Miniſtre de Siuen-ouang de la Dynaſtie des Tcheou commença le premier à toucher à leur forme ancienne vers la fin du neuvieme ſiecle avant Jeſus-Chriſt. N'eût-il fait, comme on le dit, que les abréger, les ſimplifier & les analyſer pour en rendre l'ecriture plus courante & plus aiſée, il ſeroit inexcuſable d'avoir changé leur forme antique, d'autant plus parfaite qu'elle etoit plus pittoreſque. Son exemple enhardit les générations ſuivantes; & nos caracteres paſſerent par de nouvelles métamorphoſes depuis lui juſqu'à Confucius, & depuis Confucius juſqu'à la décadence de la Dynaſtie des Tcheou. Le manuſcrit du Tchun-tſieou de Tſo-tchi etoit ecrit en caracteres différens de ceux du Chou-king & des autres livres qu'on recouvra après la perſécution de Tſin-chi-hoang. Il eſt parlé dans les Annales, de pluſieurs Péi ou grandes Tables de marbre chargées d'inſcriptions ecrites en caracteres tout différens les uns des autres. Elles avoient eté elevées ſur la fin des Tcheou. A en croire les voyageurs, qui en ont vu les reſtes, les ecritures en ſont ſi différentes, qu'on ne voit pas même d'analogie entre elles. On en ſera moins ſurpris, ſi on fait attention que l'inertie des Empereurs & les rivalités des Princes feudataires remplirent alors tout l'Empire de troubles, de guerres, de diſſentions, & que chaque Prince particulier affectoit la ſouveraineté & l'indépendance juſqu'à vouloir avoir ſa maniere d'ecrire les caracteres. Ly-ſée, Miniſtre de Tſin-chi-hoang en brouilla le ſyſtême, ſous prétexte de le ſimplifier : il diminua les ſymboles & les images elémentaires, & changea la maniere de les ranger. Ce ne fut que peu à peu & à meſure qu'on recouvroit les King, qu'on vint à bout de reprendre la maniere des Anciens. Encore les Han qui ont rendu ce grand ſervice à notre littérature, faillirent-ils à tout perdre par l'ecriture Tſao-chou: ecriture à tire de pinceau, qui défiguroit les images & les ſymboles, au point de n'être plus reconnoiſſables, & en auroit effacé pour jamais

toutes les idées de l'antiquité. Les Han postérieurs les y ont fixés pour jamais par la forme analytique qu'ils leurs donnerent pour en faciliter l'ecriture & l'impression qu'on venoit d'inventer. Tout ce que nous pouvons dire de cette nouvelle forme de caractere, nommée vulgairement *Hin-chou*, c'est qu'elle a conservé leur hiéroglyphisme, & les a débarrassés de la ressemblance pittoresque des images & des symboles qui la rendoit si longue, si difficile & si gênante. Lieou-té, à qui cette belle invention est due, sera toujours regardé comme un des plus grands & des plus beaux génies qu'ait jamais produit notre Chine. Yu-tchi, qui a fait le Dictionnaire Choue-ouen, lui a rendu un service encore plus essentiel, parce que c'est à ses recherches immenses & à la vérification qu'il a faite de nos caracteres sur les anciens manuscrits & monumens que nous devons leur vraie orthographe & leur vraie signification.

Que le Lecteur eleve maintenant ses regards jusqu'aux premiers siecles de notre Monarchie, & voie combien il a dû être difficile de remonter jusque-là à travers tous les nuages dont etoient couverts nos anciens caracteres, qui furent d'abord abrégés, puis changés, métamorphosés, décomposés, brouillés; & enfin analysés. Plus il aura une vraie idée du systême de l'ecriture hiéroglyphique, plus il sentira combien ils sont epais. Qui oseroit blâmer nos Lettrés de n'avoir voulu reconnoître pour monumens anciens, que ceux dont les manuscrits ayant passé par le creuset de la critique, ont été consacrés par le sceau de l'autorité publique, & ont mérité le suffrage des Savans? Les Européens devroient se faire justice, & ne pas se porter pour Juges dans une matiere sur laquelle les plus habiles ne peuvent guere que bégayer. Il est malhonnête de parler ainsi; mais quand on a un peu d'amour pour le vrai, on ne tient pas à voir que le même homme qui persiffle nos caracteres, embouche la trompette pour les comparer aux hiéroglyphes de l'ancienne Egypte,

puis en vante l'artifice, & dit que nous n'avons pas eu assez d'esprit pour les pousser jusqu'à l'alphabet.

Finissons cet article, en avertissant ceux qui lisent nos livres de ne pas se méprendre à la vraie signification des deux mots Kou-ouen (*anciens caracteres*), qu'on trouve souvent dans nos Historiens. Leur signification varie selon le siecle où l'on en fait usage & le temps dont on parle. Le Kou-ouen des Tang, par exemple, est souvent la maniere dont on ecrivoit les caracteres sous la Dynastie des Han, maniere vieillie alors & passée de mode; & le Kou-ouen des Song, celle de la Dynastie des Tang, &c. Cette petite observation est essentielle pour suivre l'Histoire de nos caracteres & de nos King.

II. *De la naissance & du progrès des Sciences chez les Chinois.*

2°. A en croire ceux qui croient à Fou-hi, Chin-nong, Hoang-ti, &c. la Chine auroit eu des livres long-temps avant Yao, ils vont même jusqu'à les nommer; mais comme aucun de ces livres n'existe, & qu'on n'a que des preuves fort equivoques de l'authenticité des ecrits d'avant l'incendie des King qui en font mention, ce sentiment est resté sans défenseurs. Les annales des Han, disent simplement, *Il y avoit long-temps qu'on avoit commencé à ecrire des livres, lorsque Confucius fit ses extraits.* Voyez Han-chou-y-ouen. Selon celle des Soui, *On a commencé à ecrire des livres, lorsque les caracteres ont eté inventés.* Voyez Soui-kin-tsia-tchi. Ces phrases & plusieurs autres semblables que nous pourrions citer, sont bien vagues & n'articulent rien; mais on en est réduit-là quand les Mémoires manquent. Nous-mêmes en disant plus haut que les premiers Chapitres du Chou king avoient eté ecrits au plus tard sous le regne de Yu, quoique nous n'ayons allégué que la tradition commune & des convenances, nous croyons devoir avertir qu'on ne peut en donner aucune preuve

poſitive. Nous ne connoiſſons la haute antiquité que par le Chou-king, c'eſt le premier & le plus ancien de nos livres; & il dit ſi peu de choſes ſur nos deux premieres Dynaſties, qu'à s'en tenir même au témoignage qu'il ſe rend à lui-même, on ne peut ſavoir ni quand, ni comment, ni par qui il a eté ecrit. On y voit en général qu'il y avoit des Mandarins prépoſés à la conſervation & à l'enſeignement de la vraie doctrine, des Cenſeurs publics & par emploi, des Ecoles de la jeuneſſe, des Sages qui ſe diſtinguoient par leurs lumieres, & des Princes, des Miniſtres d'Etat inſtruits de l'Hiſtoire des regnes précédens. Ils en rappellent les uſages & les loix, ils en vantent la doctrine, ils en citent les maximes, & ce qu'on ne trouve que chez les Juifs & chez nous, ils parlent ſans ceſſe le langage de la Religion. Ce n'eſt pas tout, le Chou-king nous a conſervé des chanſons dignes de la plus haute antiquité, pour leur ſublime & aimable ſimplicité. Il raconte des faits qui ſuppoſent que la Muſique, la Poëſie, la Peinture & l'Aſtronomie etoient connues dès les premiers temps. Les maximes, les ſentences qu'il met dans la bouche des Sages & les diſcours qu'il leur fait tenir, ſemblent prouver que l'art de la parole etoit cultivé avec ſuccès. L'enſemble de tout cela a fait dire à nos Lettrés, que ſi le Chou-king n'avoit pas eté ecrit de regne en regne, comme ils le croient plus probable, il a dû être compoſé ſur les Mémoires des temps dont il parle. Les autres détails que nous pourrions ajouter, ſeront mieux à leur place dans les diſcuſſions où nous entrerons ſur le Chou-king.

Voici qui etonnera l'Europe : le Chou-king ne parle d'aucun autre livre, il ne donne pas même à entendre qu'il y en ait eu; & à s'en tenir aux ecrits de Confucius & de ſes diſciples, on ne peut pas aſſurer qu'on en ait ecrit d'autre ſous les deux premieres Dynaſties. Les vers de la Dynaſtie des Chang qu'on trouve dans le Chi-king, les rits anciens dont il eſt fait mention dans

le Li-ki, ont pu être conſervés par la tradition ou par les annales. Cependant nous croyons avec la plûpart de nos Savans, qu'au moins ſous la Dynaſtie des Chang, il y a eu des Recueils de Loix, de Cantiques, de Géographie & de Muſique. Confucius lui-même paroît l'inſinuer, & cite avec eloge les Inſcriptions & Sentences que le Fondateur de cette Dynaſtie avoit fait graver ſur ſes meubles & dans ſon Palais. Qu'on ne ſoit pas ſurpris de notre timidité à l'aſſurer. Les Anciens n'aimoient pas à multiplier les livres, ils y voyoient du danger; & plus on réfléchit ſur les vues de leur ſageſſe, plus on ſent que c'eſt pour cela qu'ils ont mis tant de laconiſme dans le peu qu'ils ont ecrit. Cette réflexion eſt ſi juſte, qu'on voit ce laconiſme s'affoiblir à proportion qu'on a plus ecrit. Il ſeroit facile de prouver que cette façon de penſer a eté commune à tous les anciens Peuples. La vie de nos Chinois ſous les deux premieres Dynaſties etoit trop ſimple, trop occupée & trop ſérieuſe, pour que le goût des Sciences fît eclore beaucoup de livres. Il faut faire attention qu'il y avoit alors fort peu de villes, que l'education des enfans etoit en commun, que les terres appartenoient toutes à l'Etat, qu'on etoit riche ſans patrimoine, & que les citoyens etant occupés du labourage, des arts de beſoin, ou du commerce, il n'y avoit que le petit nombre de ceux qui etoient dans les charges qui pût entrer dans le ſanctuaire de Sciences: «les Palais etoient rares, dit » Hoang-mi, & les mets exquis inconnus, les etoffes brochées d'or » n'avoient pas eté inventées, & la muſique ni la danſe n'avoient » rien de rafiné; mais les plus pauvres etoient logés, nourris, » ſans expoſer leur vie, ni s'avilir, & les plus riches vivoient de » leur travail. Un fils etoit le premier ſerviteur de ſon pere, une » epouſe le plus cher ami de ſon epoux, les freres s'aimoient, » les parens ſe cherchoient, les voiſins ſe ſecouroient, les veuves, » les vieillards & les orphelins etoient nourris par le Public; » l'autorité, la vieilleſſe & la vertu etoient reſpectées & honorées,

» les plaiſirs enfin de chaque âge ne prenoient rien ſur les devoirs.
» Les chevaux même du Prince n'etoient que des vils animaux;
» & un riche etoit à peine regardé comme un homme, lorſqu'il
» n'avoit pas de vertu. » Un mot dira tout : la chûte des Hia &
des Chang ne fut qu'une criſe de quelques mois : on donna des
Principautés aux héritiers des tyrans, & tout fut fini.

Il faut deſcendre juſqu'à la grande Dynaſtie des Tcheou, c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin du douzieme ſiecle avant Jeſus-Chriſt, pour commencer l'Hiſtoire de notre Littérature. Nos Chinois furent juſqu'alors comme les Juifs juſqu'au regne de Salomon. Citoyens ſoumis, laborieux & paiſibles, ils jouiſſoient en commun des douceurs de la vie, ſans avoir beſoin du vain ſecours des livres pour eſtimer la vertu & pour trouver le plaiſir. On n'ecrivit les Loix, a dit un de nos plus ſages Lettrés, que lorſqu'on commença à les violer, & on ne compoſa des livres que lorſque les vices eurent enfanté des erreurs. Ouen-ouang, ce Prince tant vanté par Confucius, par Mong-tſé, & après eux par tous nos Sages, n'avoit point pris le pinceau, tandis qu'il avoit régné en paix dans ſes petits Etats. Le Philoſophe Yo-tſée, ſon maître dans les Sciences, & Ya-tſée qui vivoient dans le même temps, ecrivirent des Dialogues, dont il ne nous reſte que des fragmens, pour prévenir les Peuples contre le ſcandale & l'impiété de l'infâme Tcheou, l'opprobre du Trône & l'horreur de tous les ſiecles. Ce monſtre outré des repréſentations que Ouen-ouang etoit venu lui faire, le fit enfermer dans une etroite priſon. Ce bon Prince profita de la ſolitude & du loiſir de ſa captivité, pour compoſer ſon explication des Koua de Fou-hi, ouvrage morale, politique, & philoſophique qui eſt la baſe de notre Y-king, & dont le ſtyle ſententieux & figuré, comme le demandoient les circonſtances des temps, eſt devenu obſcur & preſque inintelligible pour les ſiecles ſuivans. Quand la révolution fut faite, & la Dynaſtie des Chang détruite, Tcheou-

kong ſon fils, le plus grand homme peut-être de notre Chine, revint ſur le même ſujet, & expliqua plus en détail les ſymboles des Koua, mais en copiant le ſtyle de ſon pere, pour ménager les eſprits. On lui attribue auſſi le Tchou-li & pluſieurs Odes du Chi-king. Il eſt probable cependant qu'il ne fit que préſider à la compilation du premier, qui fut faite & rédigée, ſelon nos Critiques, ſur les anciens livres des deux Dynaſties précédentes. Ce Prince, grand homme d'Etat, grand Capitaine & bon Citoyen, avoit des connoiſſances bien rares dans les perſonnes de ſon rang. On aſſure qu'il connoiſſoit les propriétés du triangle rectangle, & on lui attribue ce qui nous reſte de plus exact des Anciens ſur l'aſtronomie, ſur les ſignes du Zodiaque & ſur leurs diviſions.

La Dynaſtie des Tcheou ayant commencé par des Princes ſi habiles, elle inſpira le goût des Sciences & le favoriſa en relevant & en multipliant les Ecoles dans toutes les Provinces de l'Empire. Les beaux vers du Chi-king en font foi. Les talens eclairés & echauffés par les rayons du Trône, prirent leur eſſor fort haut, & conduiſirent les Sciences & les beaux Arts dans les ſpheres les plus elevées de l'invention & du goût; mais dans la ſuite, les regnes des mauvais Princes, la diverſité des opinions, l'apathie du luxe & l'amour de la nouveauté arrêterent en chemin les eſprits médiocres. Le faux eclat des ſyſtêmes, le goût du merveilleux, de la frivolité & du rafinement, egarerent peu-à-peu la foule rampante des imitateurs; & la multitude qui les ſuivoit, parce qu'elle les voyoit de plus près, s'egara dans le labyrinthe du bel eſprit, & ne trouva plus le bon goût pour l'aider à en ſortir. Les grands principes devinrent problématiques, la Morale perdit ſon autorité, les mœurs ſe corrompirent; & quand Confucius naquit, la vérité à demi eclipſée ne répandoit plus que des foibles lueurs. Lao-tſée, dit-on, qui vivoit dans ce temps-là, déſeſpérant de rétablir la doctrine de l'antiquité, compoſa,

compoſa ſon Tao-te-king pour la défendre, & alla cultiver la ſageſſe chez les Peuples de l'Occident. Au commencement du cinquieme ſiecle avant J. C. le Socrate de notre Chine, Confucius eut plus de courage. Les erreurs & les déréglemens de ſon ſiecle enflammerent ſon zele; il commença à les combattre par ſes exemples, pour ſe donner droit de les attaquer par ſes diſcours. Son génie méditatif & ſublime vit les charmes de la vérité à travers les nuages epais qui s'elevoient de toutes les Cours des Princes tributaires que l'eſprit de domination & d'indépendance avoit ſéduits. Le fil des traditions anciennes lui ſervit à le conduire vers elle. Il fit plus, il lui eleva un trône avec les anciens King ou livres canoniques, qu'il revit & qu'il conſerva. En vain la jalouſie, la malice & la fureur ſe liguerent contre lui; il brava leur rage, & comme dit Mong-tſée, voyant que la vraie doctrine etoit ſi affoiblie, que les ſujets attentoient à la vie de leur Prince, & les enfans à celle de leurs parens, il compoſa ſon Tchun-tſieou, & flétrit à jamais par cet immortel ouvrage les vices & les erreurs de ſon temps. Exilé volontaire de ſa Patrie par un oſtraciſme que la Grece n'a jamais connu, il vit des diſciples innombrables venir par tout au-devant de lui, changer ſa fuite en triomphe, canoniſer ſa doctrine par leur conduite, entrer avec intrépidité dans les vues de ſon zele, & multiplier ſes enſeignemens, dont ils ſe firent les echos juſques dans les campagnes. Sa mort les diſperſa; & quoique, ainſi que l'atteſte Kong-ngan-koue, il ſe fût appliqué à leur expliquer le Chou-king qu'il regardoit comme le précis de la doctrine de l'antiquité, de trois mille, à qui il en avoit développé le ſens profond, il n'y en eut qu'un petit nombre qui en conſerva le ſouvenir. La plupart, ſelon Tſie-tchi, ayant mieux retenu ſes paroles que ſes penſées, devinrent de mauvais maîtres & firent de plus mauvais diſciples. Son petit-fils Tſeng-tſée, & le célebre Tſée-ſée, qui avoient hérité de ſes vertus comme de ſa doctrine, eleverent la voix pour la défendre. Le premier

composa le *Ta-hio ;* le second, le *Tchong-yong:* discours immortels, ouvrages de génie, moins admirables par le style sublime avec lequel ils sont ecrits que par la force, la majesté, la noblesse & le lumineux des vérités qu'ils enseignent ; mais ils ne produisirent que peu d'effet. Ceux-mêmes qui recueillirent les maximes de Confucius, & en formerent les vingt Chapitres du Lun-yu, lui prêterent souvent leurs idées & s'écarterent de ses principes. Les disciples de Confucius, dit Tchin-tsiao, ne purent convenir entre eux d'une même doctrine : chacun avoit la sienne & ses disciples particuliers. Ceux-ci se tromperent encore plus, & donnerent dans toutes sortes d'erreurs. Sou-tong-po, prétend que la vraie doctrine des King, dont Confucius avoit conservé la tradition, s'eclipsa & s'evanouit peu-à-peu dans les diverses explications qu'on lui attribuoit. Tso-kieou, pour fixer celle du Tchun-tsieou, en fit un Commentaire plein de recherches & de détails. Son Koue-yu, Ouvrage savant & intéressant, qui remonte dans les siecles les plus reculés, seroit encore plus précieux, s'il nous avoit eté bien conservé. Mong-tsée qui ne parut que long-temps après, insista avec force sur les devoirs des Princes; Yao, Chun, Yu, Tching, Tang, etoient ses héros, il les louoit d'après les King, sur leur piété, leur bienfaisance, leur sagesse, leur modestie, leur zele pour le bien public, &c. mais il avoit trop d'obstacles à surmonter pour ramener les esprits. La diversité des opinions tenoit à la diversité des intérêts & à la corruption des mœurs, il n'acquit que de la gloire & des envieux.

La Doctrine de l'antiquité & la vraie Philosophie perdirent en lui leur dernier défenseur. Il étoit digne de l'être, à en juger par les Ouvrages qui nous sont restés de lui. On n'y trouve ni la douceur, ni la modestie de Confucius ; mais on y admire une ame forte & intrépide, un Génie pénétrant & elevé, un Moraliste tranchant & décidé, un Citoyen patriote & zélé, un

Philosophe ami du vrai & du bien public, un Ecrivain enfin nourri de la lecture de l'Histoire & des Loix. Son style est plus peigné, plus fleuri & plus harmonieux que celui de Confucius; mais il n'en atteint que de loin la simplicité sublime, & ce laconisme energique qui donne du ressort aux pensées, & ouvre un si vaste champ aux réflexions. La mort de Mong-tsée, dit Tchou-hi, laissa les King sans interprete, & la doctrine de l'antiquité sans défenseur. Kong-yang & Keou-hang, entreprirent en vain de la conserver en commentant de nouveau le Tchun-tsieou de Confucius: ils travaillerent plus pour les siecles suivans que pour le leur. La vérité & le mensonge, disent les Annales, etoient sans cesse aux prises, & l'Ecole même de Confucius ne savoit plus les distinguer. La Doctrine des King condamnoit les usurpations & les entreprises des Princes tributaires & des grands vassaux de la Couronne, les Tchouang-tsée, les Lie-tsée, les Kei-tsée, les Kouang-tsée, & d'autres Novavateurs lui opposerent leur philosophie, aussi différente de celle de Confucius & de Mong-tsée, dit Ma-touan-lin, que le noir l'est du blanc, *Yu kong mong tchi hio jou heipe*. Ce savant critique fait observer qu'une erreur conduisit à l'autre, & que dès qu'on eut tourné le dos à la belle Doctrine de l'antiquité, on adopta les fables les plus absurdes, & que ceux qui n'avoient pas voulu craindre le Chang-ti, ou souverain Seigneur, finirent par craindre les esprits, les ombres, &c. La prétendue Doctrine de Lao-tsée corrompue & défigurée par mille fables ridicules, devint la Doctrine des beaux esprits, & acheva d'eteindre la Religion naturelle que la Chine avoit conservée depuis tant de siecles. Les intrigues politiques des Cours, leurs rivalités inquietes, leurs traités sans bonne-foi, leurs alliances simulées, leurs guerres sanglantes & presque continuelles, laisserent croître dans toutes les Provinces l'ivraie des systêmes, des opinions, des sectes & des nouvelles doctrines. Elles acheverent de

corrompre les mœurs, d'aigrir les esprits, d'eteindre le flambeau des sciences, d'enhardir aux forfaits, à l'oppression, à la révolte, & précipiterent enfin tout l'Empire dans les derniers malheurs.

Tsin-chi-hoang, Roi du Royaume de Tsin, ayant augmenté ses Etats de six Royaumes, méprisa les Empereurs, détruisit la Dynastie des Tcheou, & eleva son Trône sur les débris sanglans de tous ceux qu'il avoit renversés. De-là, donnant la loi à toute la Chine en vainqueur, en tyran & en grand politique, il changea la constitution du Gouvernement, anéantit tous les Etats feudataires, & ne voulut plus que ses Officiers entre les Peuples & lui. Pour se faire des défenseurs de ses complices, il laissa en patrimoine les terres qu'on avoit prises, donna les autres, occupa à des travaux pénibles les colons dépouillés, & consomma par l'oppression les injustices criantes qui les avoient changés en vils manœuvres & en esclaves. Ce préambule est essentiel pour comprendre que ses préférences pour la Doctrine des Tao-sée, & sa haine contre celle des Lettrés tenoient à sa politique, & en etoient les suites nécessaires. Car la Doctrine des Tao-sée, en remontant avant Yao, & en mettant Lao-tsée sur le Trône, sous le nom de Hoang-ti, dont il prétendoit descendre, autorisoit ses usurpations, ou du moins les coloroit aux yeux de la multitude. Celle des Lettrés au contraire l'accabloit de l'autorité des King, réclamoit les droits des Princes dépouillés de leurs Etats, & revendiquoit la communauté des terres dont la suppression remplissoit l'Empire de malheureux.

La dissimulation & le silence de Tsin-chi-hoang, firent croire aux Lettrés qu'il les craignoit. Ils eleverent la voix pour arrêter ses entreprises sacrileges contre la Religion, & en foudroyant, avec les King, les divinités ridicules, à qui sa folie lui faisoit demander l'immortalité, ils protestoient contre ses usurpations & sa tyrannie. Ly-sée son Ministre, qui avoit cru parer

ce coup en changeant la forme des caracteres, & en couvrant par là les King de ténebres qui iroient toujours s'epaississant, Ly-sée, dis-je, voyant qu'il s'etoit trompé, & qu'il n'avoit rien avancé en faisant mourir sept cent Lettrés en exil, présenta une requête à Tsin-chi-hoang, pour demander que tous les King & anciens livres fussent réduits en cendres, afin de rendre ignorans & stupides, ceux qu'il n'avoit pu effrayer par les supplices, & d'ôter aux Peuples opprimés le sentiment même de leur misere. La requête fut reçue par le tyran, & devint un Edit qui fut exécuté d'une maniere digne de tous les deux. Les livres etoient devenus rares par les troubles, les guerres civiles & les grandes révolutions qui avoient précédé. L'usage de les ecrire sur des planchettes de bambou les rendoit volumineux. Car chaque planchette longue de douze pouces, ne contenoit guere que vingt à vingt-cinq caracteres; on risquoit sa fortune & sa vie à les garder, & c'etoit faire sa cour que d'en découvrir les possesseurs. Le moyen avec cela qu'il pussent echapper aux flammes? Les plaintes mêmes que leur perte arracha à quelques Lettrés, en firent périr quatre cent soixante dans les flammes, & attirerent sur les autres un Arrêt de proscription, exécuté avec tant de barbarie, que le Prince héritier, fut exilé de la Cour pour en avoir demandé l'adoucissement. Nous n'oserions dire que ce trait d'humanité ait eté la cause de la trahison horrible du Ministre, qui après la mort de Tsin-chi-hoang, lui envoya un faux arrêt de mort, au lieu de l'inviter à venir monter sur le Trône; mais il donna lieu de croire qu'il auroit hâté le recouvrement des King. Leur grande gloire, dit Pao-te, c'est d'avoir eu jusqu'au bout des défenseurs dignes d'eux, & qu'on n'ecrivit que des rêves quand on en eut abandonné la Doctrine. Le peu d'ouvrages qui nous restent du regne de Tsin-chi-hoang & de ses fils, prouve & justifie pleinement cette derniere remarque.

Les mauvais Princes n'ont point de postérité, celle de Tsin-chi-

hoang fut enſevelie ſous les ruines de ſon Trône & de ſa Dynaſtie, qui devoient durer, diſoit-il, juſqu'à la fin du monde. Lieou-pang, ſoldat de fortune, dut l'Empire au déſeſpoir des Peuples opprimés, & à ſon courage. Il etoit trop occupé à affermir la couronne ſur ſa tête, & peut-être auſſi trop politique pour ſonger au recouvrement des King. L'Europe paroît ne pas le ſavoir : les King etoient la bulle d'or de Chine. Les retirer de leurs cendres, c'etoit réveiller les prétentions de tous les Princes feudataires ſur leurs anciens Etats. C'etoit auſſi armer contre lui tous ceux que la révolution de Tſin-chi-hoang avoit rendu paiſibles poſſeſſeurs des terres juſqu'alors communes, & le patrimoine de tout l'Empire. Les Peuples à qui le rétabliſſement de l'ancien Gouvernement auroit eté ſi avantageux, n'etoient pas aſſez eclairés pour le ſentir, & Lieou-pang l'etoit trop pour ne pas voir que, fût-il poſſible, les mœurs avoient trop changé pour qu'il pût durer. Pour tout dire, la nouvelle forme de gouvernement qui eſt celle d'aujourd'hui, etoit toute à ſon profit ; & à ne l'enviſager qu'en politique, il pouvoit la croire plus propre à aſſurer la tranquillité publique & le bonheur réel des Peuples. Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il laiſſa les King dans leurs cendres, & l'arrêt de proſcription ne fut révoqué que la quatrieme année de Ouen-ti ; c'eſt-à-dire, ſelon les Hoei-ki-tſée, vingt-deux ans après qu'il eût eté porté. Lieou-pang, appellé Kao-tſou de ſon nom d'Empereur, avoit révoqué les autres loix odieuſes de Tſin-chi-hoang, ſans toucher à celle-là. On ſe preſſa aſſez lentement de faire chercher les King, & le Tribunal chargé de les publier & enſeigner, ne fut etabli que la cinquieme année de Vou-ti, plus de quatre-vingts ans après leur proſcription. Vou-ti fut le premier Empereur de cette Dynaſtie qui fit accueil aux Lettrés & les mit dans les emplois. Les faits qui ſont conſignés dans les Annales, diſent beaucoup de choſes à qui fait attention que les gens de Lettres ne s'etoient pas

endormis ſur le recouvrement des King, puiſque dès la onzieme année du regne de Kao-tſou, un Lettré s'etoit haſardé à lui offrir un livre ſur le Gouvernement, où ils etoient ſouvent cités. On ſait d'ailleurs que ce Prince s'etoit emparé des archives & papiers de la couronne en montant ſur le Trône, & que ſon Concurrent qui réduiſit la capitale en cendres, vint trop tard pour les avoir.

Nous n'ajoutons plus qu'un mot. Si c'eſt le haſard qui a préſidé au recouvrement des King, il a bien ſervi la politique des Han, puiſque ceux qui etoient le plus à craindre ont eté trouvés plus tard, d'une maniere moins authentique & moins entiere. Cette réflexion n'a pas echappé à nos Lettrés des âges ſuivans. Nous croyons bien avec quelques-uns que le goût des Empereurs & des Impératrices en particulier pour la Doctrine des Tao-ſée, influoit dans cette indifférence pour les King, tandis qu'il favoriſoit la publication de beaucoup d'Ouvrages ſans nom qui etoient infectés des erreurs & des rêveries de cette ſecte; mais nous penſons auſſi avec les plus ſages Critiques, que ce goût même pour la Doctrine des Tao-ſée, etoit commandé par la politique. L'accueil qu'elle fit à la Doctrine de Foë le prouve. En finiſſant ces détails, remarquons que la proſcription de Tſin-chi-hoang n'eſt pas le ſeul malheur qu'aient eprouvé nos King & nos autres anciens livres. Outre que les changemens de Dynaſtie, les diviſions de l'Empire entre pluſieurs concurrens, les dominations etrangeres, les irruptions de Tartares, les tremblemens de terres, les inondations, les changemens de Capitales & tous les autres malheurs qui ſe répetent de ſiecle en ſiecle, ont eté plus funeſtes aux livres en Chine, que dans les autres pays du monde, parce que les bibliotheques y ſont plus rares; l'Hiſtoire fait une mention particuliere des quatre grands incendies; le premier à la mort de l'uſurpateur Ouang-mang, de tous les Livres d'hiſtoire, Chartes, Mémoires, Recueils de cartes, Compilations de loix,

Mémoires ſur l'agriculture, & Manuſcrits que les Empereurs de la Dynaſtie des Han avoient pu raſſembler pendant cent quatre-vingts ans ; le ſecond, lorſque Tong-tcho, s'etant emparé de la Couronne, réduiſit le Palais en cendres, & tranſporta la Cour dans les Provinces occidentales ; le troiſieme, ſur la fin de la petite Dynaſtie de Tſin ; le quatrieme enfin, quand celle des Leang fut détruite. Nous invitons les Curieux à voir le beau placet que Nieou-hong préſenta à l'Empereur Ouen-ti, de la Dynaſtie des Soui, vers la fin du ſixieme ſiecle de l'Egliſe. Ils ſeront charmés des détails curieux où entre ce Savant, pour exciter ſon Prince à réparer les pertes trop multipliées des Sciences. Combien n'en ont-elles pas fait depuis ?

III. *Quatre ſortes de livres anciens.*

3°. Les livres des Babyloniens, des Aſſyriens, des Medes, des Perſes, des Egyptiens & des Phéniciens ont eté enſevelis avec eux ſous les ruines de leur Monarchie. Les Savans de l'Europe ont beau elever la voix pour célébrer ces anciennes Nations, ils ne peuvent preſque en parler que d'imagination, puiſqu'ils ne les connoiſſent que par des etrangers qui les ayant connues trop tard, n'en ont parlé que par occaſion & ont laiſſé beaucoup d'obſcurités dans les fragmens diſparates qu'ils ont recueillis de leur Hiſtoire. Qu'on ne juge donc pas de ce qui nous reſte de l'Hiſtoire des premiers ſiecles de notre Monarchie, par les immenſes Annales des petits Royaumes modernes, mais par ce qu'ont conſervé les autres Peuples de l'Hiſtoire de la haute antiquité. Quoique ce que nous avons en ce genre ſe réduiſe en un petit nombre de volumes, on ſera etonné qu'ils aient echappé à tant de nauffrages. Etant placés, comme nous le ſommes au bout de l'Aſie orientale, & n'ayant jamais eu autour de nous que des Nations barbares & ſans lettres, il a fallu trouver

trouver chez nous ce qui nous reſte ſur l'antiquité. Nous ne le diſſimulons pas, c'eſt une raiſon de le ſuſpecter & d'en révoquer en doute l'authenticité; mais ce ne peut être que pour ceux qui ignorent notre hiſtoire littéraire, & n'ont aucune connoiſſance des diſputes, des diſcuſſions immenſes & de la timidité à croire de nos Lettrés. On l'a déja dit, & nous ne craignons pas de le répéter, il n'y a aucun livre profane ancien dans le monde, qui ait paſſé par autant d'examens que ceux que nous appellons King, par excellence, ni dont on puiſſe raconter ſi en détail l'hiſtoire, & prouver la non-altération. Ceux qui ſeront curieux de s'en convaincre, n'ont qu'à jetter les yeux ſur les Kang-lin qu'on a mis à la tête de chaque King dans la grande Edition du Palais. Ils verront avec ſurpriſe qu'on n'a jamais pouſſé ſi loin les recherches & la critique pour aucun livre profane. Nous en toucherons quelque choſe en parlant du Chou-king. Nos Savans diſtinguent quatre ſortes ou claſſes de livres anciens; donnons une petite notice de chacune.

I. Claſſe des livres anciens.

Le célebre Ma-touan-lin a remarqué fort ſagement que les evenemens ont renverſé de fond en comble le ſyſtême de Tſin-chi-hoang, & anéanti tous ſes projets. « Il avoit excepté, dit-il, de la » proſcription générale des anciens livres, ceux qui traitoient de la » Médecine, de la Divination, de l'Agriculture; & aucun de ceux » là n'eſt parvenu juſqu'à nous. Les King au contraire qu'il vouloit » anéantir, ont eté recouvrés par nos Sages, & ce qu'on avoit de » plus précieux ſur l'antiquité n'a pas eté perdu ». Le zele qu'on a eu dans tous les temps pour les King, vient moins cependant de leur ancienneté, que de la beauté, de la pureté, de la ſainteté, & de l'utilité de la doctrine qu'ils contiennent. Il ne faut que les lire pour s'en convaincre & applaudir à nos Lettrés de les avoir placés au premier rang. Si l'idolâtrie a eté ridiculiſée tant de fois par nos gens de lettres, ſi elle n'a jamais pu devenir la Religion du Gouvernement, quoiqu'elle fût celle des Empereurs, notre

Chine le doit à ſes King. Hélas! ils la conduiroient à l'Evangile, ſi elle ſavoit s'eclairer à leur lumiere, & nous ne craignons pas de dire que leur conſervation enviſagée ſous ce point de vûe, a eté pour elle une providence de miſéricorde & de ſalut.

L'Y-king. Les Koua de Fou-hi (ce ſont ſoixante combinaiſons de ſix lignes paralleles & horiſontales, dont trois ſont entieres & trois briſées), ſont le ſujet ou thême de l'Y-king. Ouen-ouang, comme nous avons dit, travailla à une explication des Koua dans ſa priſon. Son fils y ajouta la ſienne, plus dévéloppée encore & plus etendue. Confucius qui faiſoit ſes délices de la lecture de ces deux Ouvrages, eclaircit, développa, & commenta dans ſa vieilleſſe les deux textes du pere & du fils. L'Y-king eſt composé de leurs trois Ouvrages. Comme ce livre ſingulier eſt fait ſur un plan & d'après des idées qu'on ne pourroit rapprocher de l'Europe que par un long Mémoire, nous nous bornons à obſerver, 1°. que c'eſt celui des King dont le recouvrement & la premiere publication ont eté moins authentiques : 2°. que l'on ne doute plus aujourd'hui que l'ordre des Koua de Fou-hi n'ait eté dérangé, & que dans pluſieurs endroits, le texte de Ouen-ouang & de Tcheou-kong n'ait eté tranſpoſé : 3°. que les Critiques, comme on peut le voir dans le Kang-lin du grand Commentaire de l'Empereur Cang-hi, perſiſtent à regarder comme peu authentiques les appendices qu'on attribue vulgairement à Confucius. Il eſt bien remarquable que ceux qui ſont les plus ſuſpectés, ſont préciſément ceux où il eſt parlé de Fou-hi & de Chin-nong: encore faut-il ajouter qu'on ne dit point qu'ils aient eté en Chine, & qu'on articule poſitivement qu'ils ont vécu dans le Chang-kou (*dans l'antiquité ſupérieure, dans la haute & premiere antiquité*). Quelques Miſſionnaires Européens ont eu la bonhommie d'expliquer L'y-king dans un ſens prophétique & myſtique; d'autres y ont cru voir une allégorie morale & hiſtorique ſur les commencemens de la Dynaſtie des Tcheou; nos

Lettrés enthousiastes, y trouvent la pierre philosophale des Arts & des Sciences: les vrais Savans le regardent comme un tissu d'emblêmes & d'allégories sur toutes sortes de sujets, sans excepter la Religion & la Divinité, qu'on ne peut méconnoître aux grandes choses qu'il en dit dans le style le plus sublime.

Le Chou-king est le second de nos livres canoniques. Comme nous en parlerons plus bas fort au long, nous n'en faisons mention ici que pour le placer à son rang. Le Chou-king.

Le Chi-king est le troisieme. C'est un recueil de trois cents pieces de vers extraites par Confucius (quatre cent quatre-vingt-quatre ans avant J. C.) de la grande collection qu'on gardoit dans la bibliotheque Impériale des Tcheou. Ce recueil est divisé en trois parties. La premiere intitulée Koue-fong (Mœurs des Royaumes), contient les poësies & chansons qui avoient cours parmi le Peuple, & que les Empereurs ordonnoient de recueillir, quand ils faisoient la visite de l'Empire, pour juger par le ton sur lequel elles etoient ecrites, & par les maximes qu'on y trouvoit, quel etoit l'etat des mœurs publiques, les dispositions des Peuples, &c. de chaque petit Royaume. La seconde intitulée, Ya (Excellence), se divise en Ta ya & Siao ya (grande & petite excellence), l'un & l'autre contiennent des odes, des chansons, des cantiques, des elégies, des satires, des epithalames, &c. La troisieme, nommée Song (Louanges), est une compilation de cantiques & d'hymnes qu'on chantoit dans les sacrifices & dans les *Cérémonies aux Ancêtres*. Il n'y a que quelques hymnes de cette derniere partie qui soient de la Dynastie des Chang. Toutes les autres pieces, selon nos Critiques, appartiennent à celle des Tcheou. Nous ne nous arrêterons pas à examiner jusqu'où ce sentiment est fondé en preuves: dès-là que nos Savans s'accordent tous à avouer qu'il y en a plusieurs qui remontent jusqu'à Ouen-ouang, Vou-ouang & Tcheou-kong, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du douzieme

Le Chi-king.

ſiecle avant l'ere chrétienne, & que les autres ſuivent les regnes des Empereurs juſqu'à Confucius, il en réſulte que ce grand & ſingulier Recueil eſt un monument très-précieux pour cette partie de notre Hiſtoire. Il eſt clair qu'on y doit trouver des détails uniques pour la connoiſſance des mœurs dans cette longue ſuite de ſiecles; détails d'autant plus intéreſſans, que les poëſies qu'on y voit ſont plus variées, & embraſſent toute la Nation depuis le ſceptre juſqu'à la houlette. Auſſi nos Hiſtoriens en ont fait grand uſage, & avec raiſon. Nous n'inſiſtons pas ſur les preuves qu'on allegue de l'authenticité du Chi-king. Trois cents pieces de vers dans tous les genres & dans tous les ſtyles, ne prêtent pas à la hardieſſe d'une ſuppoſition, comme les fragmens d'un Hiſtorien qui eſt ſeul garant des faits qu'il raconte. D'ailleurs la poëſie en eſt ſi belle, ſi harmonieuſe, le ton aimable & ſublime de l'antiquité y domine ſi continuellement, les peintures des mœurs y ſont ſi naïves & ſi particulariſées, qu'elles ſuffiſent pour rendre témoignage de leur authenticité. Le moyen qu'on puiſſe la révoquer en doute, quand on ne voit rien dans les ſiecles ſuivans, nous ne diſons pas qui les egale, mais qui puiſſe même leur être comparé. « Les ſix vertus, » dit Han-tchi, ſont comme l'ame du Chi-King; aucun ſiecle n'a » flétri les fleurs brillantes dont elles y ſont couronnées, & aucun » ſiecle n'en fera eclore d'auſſi belles ». Nous ne ſommes pas aſſez connoiſſeurs pour prononcer entre le Chi-king, Pindare & Horace; mais nous ne craignons pas de dire qu'il ne le cede qu'aux pſeaumes de David pour parler de la Divinité, de la Providence, de la vertu, &c, avec cette magnificence d'expreſſions & cette elevation d'idées qui glacent les paſſions d'effroi, raviſſent l'eſprit & tirent l'ame de la ſphere des ſens.

Le Li-ki. Le quatrieme de nos King, eſt le Li-ki. De quarante-neuf Chapitres, il n'y en a que dix-ſept qui aient une certaine authenticité, les autres ne ſont qu'un tiſſu de fragmens & d'anecdotes

qu'on a recueillis ça & là, & qu'on a réunis ſous divers titres. Les Lettrés de la Cour de Ouen-ti, ont rédigé les deux qui traitent du Gouvernement des trois premieres Dynaſties. Ce ſont les plus curieux & les plus intéreſſans à bien des egards; mais on a toujours ſoupçonné que la politique des Han avoit fait ſupprimer bien des loix dont elle craignoit le ſouvenir. Cependant, il faut l'avouer, on trouve dans les chapitres les moins authentiques de très-beaux morceaux & des pages entieres marquées au coin de la bonne antiquité; le ſtyle en eſt ſublime; la Religion & la Morale y parlent un langage que la Philoſophie du Portique n'a jamais connu. Nous ne citerons que cette phraſe du onzieme article. « La beauté du ciel nous annonce les grandeurs du Souverain Maître de l'Univers. La fertilité inépuiſable de la terre nous montre les ſoins de ſa bienfaiſance, apprenez aux Peuples à le louer & à le remercier de ſes bienfaits ». Ajoutons pour prévenir les mépriſes, que la bigarrure des articles du Li-ki qui paſſent pour peu authentiques, ſuffiroit ſeule pour les rendre ſuſpects; mais outre qu'ils ont eté trouvés & recueillis d'une maniere obſcure & qui prête beaucoup aux ſoupçons, il eſt evident que les anecdotes qu'on y a inſérées ſur Confucius & ſur ſes diſciples, ont eté ajoutées à l'ancien Li-ki, que ce Sage avoit revu & publié. La critique d'Europe peut s'en fier à la nôtre. Les détails où entre le Li-ki ſur tout ce qui regarde les mœurs, uſages, fêtes, cérémonies & les plus petites circonſtances de la vie privée, nous perſuadent qu'on en pourroit faire un grand uſage pour approfondir cette partie ſi curieuſe de l'Hiſtoire de la haute antiquité, ou eclaircir du moins le peu qu'en ont dit les Ecrivains des autres Nations: préjugé à part, il nous paroît que les Européens voyent trop les anciens dans le faux jour de leurs mœurs & de leurs idées.

Le Yo-king, ou King de la Muſique, etoit le cinquieme, il a eté totalement perdu. Quelques Savans prétendent que les

Yo-king, ou King de la Muſique.

fragmens qu'on trouve ſur la Muſique dans le Li-ki, ſont tirés de l'ancien Yo-king. Cette conjecture eſt très-vraiſemblable, nous les avons relus exprès, & nous avons remarqué avec ſurpriſe qu'on y parle de la Religion dans les termes les plus magnifiques. La premiere penſée qui nous eſt venue, c'eſt que le Yo-king, contenant les prieres, les vœux & les cantiques qu'on chantoit dans les ſacrifices, comme l'atteſtent le Chou-king & les Ouvrages de Confucius, il eſt fort probable que les ſectes de Foë & des Tao-ſée, qui etoient toutepuiſſantes à la Cour lors du recouvrement & de la publication des King, auront employé tout leur crédit pour empêcher que celui de la Muſique ne fût mis au jour. Leurs intrigues contre le Chou-king, qui les attaquoit de moins près, appuient d'autant plus ce ſoupçon, qu'on apprenoit le Yo-king dans les ecoles, qu'on en entendoit chanter les cantiques dans les cérémonies religieuſes, que tous les Muſiciens etoient obligés de les ſavoir par cœur, & qu'il etoit très-facile d'en conſerver du moins un certain nombre. L'empreſſement ſeul de Kao-tſou à faire compoſer une nouvelle muſique, prouve qu'il ne vouloit pas recouvrer l'ancienne. Le moyen que nos Empereurs conſervaſſent une muſique qui devenoit leur condamnation! Pour finir de dire ici tout ce que nous en penſons: on n'auroit pas tant tardé à publier le L-i-ki, on ne l'auroit pas donné ſi mutilé, ſi découſu, ſi bigarré de traditions & d'anecdotes, s'il avoit parlé moins clair ſur le Gouvernement & ſur la Religion. Les Européens qui ſe ſont plaints que Confucius n'a pas aſſez parlé de Dieu & de la maniere de l'honorer, auroient dû faire attention que le Yo-king a eté totalement perdu, que nous n'avons qu'une portion de l'ancien Ly-ki, que le Chi-king & l'Y-king ſont pleins de louanges de la Divinité, & que quoique le Chou-king ſoit tout hiſtorique, il n'y a pas de page où les evénemens ne rendent hommage à ſa toute-puiſſance, à ſa juſtice, à ſa providence, à ſa ſageſſe, à ſa bonté ou à quelques autres de ſes attributs.

Les Princes de Lou, aujourd'hui la Province de Chantong, descendoient du fils aîné de Tcheou-kong, dont nous avons déja parlé. Ils avoient leurs Annales particulieres, comme tous les autres Princes feudataires de l'Empire. Confucius les continua sous le nom de Tchun-tsieou, depuis la premiere année de Yu-kong, jusqu'à la quatorzieme de Ngai-kong, qui correspond à l'an quatre cent quatre-vingt-un, avant Jesus-Christ.

Le Tchun-Tsieou.

Le Tchun-tsieou, qui est aujourd'hui le cinquieme des grands King, est un livre ecrit de génie. Notre Socrate y manie l'Histoire en homme d'Etat, en Citoyen, en Philosophe, en Savant & en Moraliste. Son laconisme naïf & sublime le force à serrer sa narration, pour présenter les faits tout nuds, & détachés, pour ainsi dire, de la chaîne des evénemens; mais ils sont dessinés, colorés, ombrés & peints avec tant de force & de feu, qu'on sent d'abord pourquoi & jusqu'où ils sont dignes de louanges ou de blâme. Nous ne connoissons point de livre en Europe, où l'on voie si bien le commencement, le progrès, le dénouement & le remede des révolutions dans l'Etat & dans les mœurs; les vrais signes de roideur ou de mollesse, de tyrannie ou de discrédit, de modération simulée ou d'inconséquence dans le Gouvernement; les différences du talent, du génie, de l'expérience, de la profondeur des vues, de la bonté du coup-d'œil & des ressources d'un esprit fécond dans les Princes & dans leurs Ministres, l'imposant d'une administration bruyante & le faux d'une politique pateline, les souterrains de la trahison & les maneges de la négociation, les premieres etincelles d'une révolte qui commence & les derniers eclats d'une ligue epuisée; la maniere enfin dont le Chang-ti (Dieu) dirige le cours des evénemens, pour elever ou renverser les Trônes, & punir ou récompenser tour-à-tour les Sujets par leurs Princes, & les Princes par leurs Sujets. Le Tchun-Tsieou, envisagé sous ce point de

vue, eſt le modele de toutes les Hiſtoires. Confucius a un ſtyle qui ne va qu'à lui. Il ſemble que chaque caractere ait eté fait pour l'endroit où il le place. Plus il eſt avare de mots, plus ceux qu'il emploie ſont clairs & expreſſifs. Nous ne dirons rien ici ſur le degré d'authenticité de ce bel Ouvrage. Cela ſera mieux placé dans le moment où nous parlerons des Commentaires qui nous l'ont conſervé; mais nous croyons devoir avertir que de très-habiles Critiques aſſurent que Confucius n'avoit pas marqué les années, & que les Editeurs les ont ajoutées d'après les Commentaires, *Pen vou nien yuë*, dit le grand examen critique des livres, article du Tchun-tſieou. Si cela etoit vrai, notre Chronologie deviendroit bien embrouillée. Ceux de ce ſentiment, s'appuient de quelques eclipſes ſuppoſées qu'on trouve dans le Tchun-tſieou, & n'admettent pas la défaite de ceux qui diſent que Confucius les a marquées, pour faire voir l'ignorance des Aſtronomes qui les avoient annoncées.

II. Claſſe des livres Chinois.

L'Y-li & le Tcheou-li.

Après les grands King dont nous venons de parler, viennent les livres du ſecond rang, improprement appellés King; les deux premiers, ſont l'Y-li & le Tcheou-li, qui faiſoit partie du grand recueil, attribué au Prince Tcheou-kong. La maniere dont ils ont eté trouvés & ſur-tout publiés, n'eſt pas aſſez articulée dans l'Hiſtoire, pour en conſtater l'authenticité & la non-altération; mais ce qui en affoiblit plus l'autorité, c'eſt qu'ils ne s'accordent pas avec le Chou-king & le Chi-king ſur bien des articles, qu'ils different en pluſieurs choſes de ce que raconte Mong-tſée, & qu'ils multiplient trop les Officiers de la Cour des Empereurs, &c. Quelques Critiques ont tâché de les défendre, en ſoutenant que les Empereurs ont fait des changemens & des additions à l'Ouvrage de Tcheou-kong, & que ce mêlange qui les rend ſuſpects, prouve au contraire l'exactitude de ceux qui les ont conſervés. Tai-tſong de la Dynaſtie des Tang, les regardoit comme d'excellens Ouvrages qui ne pouvoient

avoir

avoir eté composés que par un Sage. Ils sont très-précieux, en effet, par une infinité de détails qu'on chercheroit en vain ailleurs. A ne les envisager qu'en Antiquaire, en Politique, en Moraliste, on y trouve beaucoup à apprendre & à louer; mais pour peu qu'on en approche le flambeau de la critique, on est blessé de la puérilité des cérémonies & des etiquettes qu'ils multiplient à l'excès, & sur-tout d'un grand nombre de loix, ou plutôt de regles plus propres pour un séminaire, que pour la Cour d'un grand Prince. Nous avons cru y voir bien des choses qui ont beaucoup de rapport à ce que l'Ecriture raconte du bel ordre que Salomon avoit etabli dans son palais. Les Juifs sont venus en Chine, sous la Dynastie des Tcheou. Y auroient-ils porté les livres de Salomon? ces livres auroient-ils eté traduits? leur traduction auroit-elle eté confondue avec le Tcheou-li & mêlée avec lui, lors du recouvrement des King? Si on pouvoit le croire, le Tcheou-li deviendroit plus intelligible & bien précieux.

Les trois anciens Commentaires du Tchun-tsieou, dans lesquels on l'a retrouvé & qui nous l'ont conservé, tinrent long-temps nos Critiques en suspens, & ne furent mis qu'assez tard au nombre des petits King. Confucius ecrivoit pour son siecle. Le souvenir récent des faits qu'il raconte, les histoires publiques, les mœurs générales du temps expliquoient à tout le monde son Tchun-tsieou, & y montroient les leçons de Morale, de Politique & de Philosophie qu'il avoit prétendu y mettre. Tso-chi, Kong-yang & Keou-leang, craignirent avec raison que ce livre précieux ne fût perdu pour les siecles suivans, pour qui il deviendroit difficile à comprendre: ils le commenterent pour le leur conserver. Chacun d'eux l'a fait à sa maniere. Le premier s'est attaché à développer les faits par leurs circonstances; le second à pénétrer les pensées de Confucius & à montrer sur quels abus il vouloit frapper; le dernier s'est fixé aux paroles du texte & a tâché d'en développer le vrai sens.

Par malheur ces trois Commentateurs ne s'accordent pas toujours. Bon gré malgré, il faut que le Lecteur se décide pour un des trois. Soit même qu'il y ait de la mauvaise foi de leur part, ou que les manuscrits sur lesquels ils travailloient fussent différens, le texte n'est pas le même dans bien des endroits. Ces variantes ont fait ouvrir les yeux aux Critiques qui ont proposé des difficultés fort embarrassantes sur l'authenticité du Tchun-tsieou. Malgré cela, ces trois Commentaires tiennent un rang fort distingué parmi nos anciens livres. Tso-chi a le plus d'autorité à cause de son ancienneté; son style approche de celui des King, comme le style de Muret de celui de Cicéron.

Le Ta-hio, le Tchong-yong, le Lun-yu & Mong-tsée, qu'on appelle vulgairement Sée-chou, *les quatre livres par excellence;* sont aussi du nombre des petits King. Comme ils ont eté traduits ou plutôt paraphrasés par le P. Noel, on doit les connoître en Europe. Les deux premiers furent d'abord publiés dans le Li-ki. Ils en ont eté tirés sous la derniere Dynastie des Song, pour être mis entre les mains des etudians; le manuscrit des deux autres fut trouvé en partie avec le Chou-king, dans le mur de la maison de Confucius.

Le Hiao-king ou livre de la Piété filiale, & le Eulh-ya.

Le Hiao-king ou livre de la Piété filiale, est le huitieme des petits King, & le Dictionnaire Eulh-ya le neuvieme. On attribue le Hiao-king à Confucius, mais il est difficile de le prouver. Plusieurs Lettrés même ne veulent pas admettre qu'il ait eté ecrit sous sa dictée, ou même d'après ses enseignemens. Comme il n'a pas eté recouvré tout entier, ainsi qu'il est aisé de le reconnoître; le peu de liaison des chapitres, l'interruption des raisonnemens, les sauts du style, &c. l'ont avili aux yeux de ces Critiques, trop jaloux de la gloire littéraire de leur maître. D'autres, qui en ont jugé plus philosophiquement, ont reconnu sa sagesse & son génie, aux grands eloges qu'il donne à la piété filiale, l'appellant *la plus excellente des vertus*, *le premier lien de la société*, *le point d'appui de l'autorité.* Qui ne

reconnoîtroit pas notre Socrate à ces belles paroles? « Nos » parens nous ont donné la vie, voilà le lien au-dessus de tout » qui nous attache à eux, le titre imprescriptible de leur » royauté, & le fondement inébranlable des hautes préfé- » rences, des respects & des tendresses qui leur sont dues. » Qui n'a pas un tendre amour pour ses parens, qui n'est pas » pénétré de respect pour eux, se vante à faux d'aimer & d'ho- » norer les hommes; la nature le désavoue & l'humanité reclame » contre lui. .... Se révolter, c'est ne vouloir pas de Maître, » mépriser les Sages, c'est outrager les Loix; mais violer le res- » pect & l'obéissance filiale, c'est faire violence à la nature & » ouvrir la porte à toutes les horreurs du crime. ..... La perfe- » ction de la piété filiale, consiste dans les respects qu'on rend » à son pere, & la perfection de ces respects à les rapporter au » Tien ». A en croire Confucius, c'est par la piété filiale que les plus sages Monarques de l'antiquité gouvernoient les Peuples. Il faut ajouter que le Hiao-king a eté enseigné, commenté & expliqué par l'exemple de nos vertueux Empereurs & de nos plus grands hommes. Le Sauveur même de la Patrie ne seroit à nos yeux qu'un monstre à etouffer, s'il etoit un mauvais fils; & le citoyen le plus obscur acquiert une gloire immortelle dans tout l'Empire, lorsqu'il se distingue par sa piété filiale.

Le Dictionnaire *Eulh-ya*, est le dernier de nos petits King. Ceux qui lisent Hésiode, Homere, Pindare, Pline le Naturaliste, &c. comprendront sans peine combien est précieux un livre qui fixe le sens des mots employés par les Anciens, & en détermine la signification précise par des définitions & explications convenables. Les Critiques mêmes qui ont attaqué l'authenticité du Dictionnaire *Eulh-ya*, de maniere à réduire au silence ses défenseurs, ont eté réduits à en faire usage comme eux; mais ils se lavent de cette contradiction, en disant qu'il a eté augmenté & corrigé par les plus habiles Lettrés de la Dynastie

des Han, qui etant plus voisins de l'antiquité & travaillans sur les traditions subsistantes, etoient à portée de suppléer en partie à l'ancien. Cependant l'autorité de l'*Eulh-ya* souffre des exceptions, & on est obligé de l'abandonner sur plusieurs caracteres des King qu'il explique visiblement dans un sens moderne & inconnu aux Anciens.

III. Classe d'anciens livres.

La troisieme classe des anciens livres renferme ceux qui ont eté interpolés, altérés, changés, ou composés par des Ecrivains entêtés des rêveries des Tao-sée. On sent que des livres de cette espece ne peuvent pas concourir avec ceux des deux premieres classes, non-seulement parce qu'ils sont moins anciens, moins authentiques, moins intéressans; mais encore parce qu'ils en reconnoissent l'autorité & les contredisent, se contredisent même les uns les autres, & sont remplis de fables qui choquent le bon sens. Les moins mauvais de ces livres, sont le *Kouë-yu* de *Tso-chi* & le *Kia-yu* de Confucius. Le premier qui paroît n'avoir eté qu'altéré, est plein de détails fort curieux sur la haute antiquité; on y trouve des morceaux sur l'Histoire des Tcheou, & sur celle des petits Royaumes dont leur Empire etoit composé, qu'on chercheroit envain ailleurs & qui se concilient très-bien avec ce qu'on sait de plus authentique. Les contes & les prodiges dont il est semé, sont si postiches & si détachés des faits, qu'on ne peut pas douter qu'ils n'y aient eté ajoutés.

Pour le second, tous les Critiques ont reproché à Sée-ma-tsien d'en avoir fait usage en composant son Histoire. Confucius y tient des propos de Tao-sée, & y oublie presque entierement sa Doctrine. Cela est si sensible & si révoltant, que l'Editeur de l'exemplaire que nous avons sous les yeux, met dans la Préface que ce Recueil est sans goût & sans grace, que c'est un Ouvrage moderne & supposé, maussadement tissu de ce que rejettent les Editeurs de *Lun-yu* & du *Li-ki*. Les Ouvrages de Yo-tsée, Ya-tsée, Hoa-tsée, Tchoang-tsée, Lie-tsée, Hei-tsée, Koan-tsée,

Yen-tſée, Ouen-tſée, Chang tſée, Sée-ma-tſée, Han-fei-ſée, Hou fei-tſée & des autres Philoſophiſtes de la Secte des Tao-tſée, ont eté publiés par des Lettrés entêtés de la Doctrine qu'elle enſeigne, dans un temps où elle etoit en faveur à la Cour. Cela ſeul ſuffiroit pour les rendre ſuſpects; mais les fables, les prodiges ridicules, les idées chimériques dont ils ſont remplis, ont ſuffi pour les décrier, lorſque la manie de la mode a eté paſſée.

Comme les Européens ſont ſur la défiance, & tendres au ſoupçon, nous les avertiſſons qu'on n'a que des fragmens de la plupart de ces Ecrivains, qu'ils n'ont jamais eté publiés juridiquement, que preſque tous ſont des derniers temps de la Dynaſtie des Tcheou, & qu'on n'en imprime plus aujourd'hui que des extraits. Tous leurs livres ſont des livres de Philologie, de Morale, de Politique, de Myſticité & de Quiétiſme idolâtrique. Ils ne parlent de l'Hiſtoire que par occaſion, & tandis qu'ils circonſtancient par le menu les plus petites anecdotes des premiers âges du monde, ils ignorent abſolument toute l'Hiſtoire de la moyenne antiquité, & tombent en contradiction avec eux-mêmes d'un Ouvrage à l'autre. Quant à leur maniere d'ecrire, elle plaît à nos Lettrés beaux eſprits, & leur paroît digne, à bien des egards, de la Dynaſtie des Tcheou. On rira, ſi l'on veut, de cette imagination au-delà des mers; mais il nous paroît que leur ſtyle eſt par rapport à celui des King & de Confucius, comme le ſtyle de quelques modernes d'au-delà des mers, par rapport à celui des Boſſuet & des Péliſſon, des Boileau & des Racines, &c. la ſingularité des opinions influeroit-elle ſur la maniere d'ecrire?

Nos Critiques rangent encore ſous cette claſſe les Ouvrages de Lu-tſée, de Chan-tſée & de quelques autres Ecrivains du regne de Tſin-chi-hoang, & auſſi entêtés des rêveries des Tao-ſée; mais ils n'ont garde d'y mettre les Annales du Royaume de Tſin, qui commencent à l'an ſept cent cinquante-trois

avant J. C. qui furent exceptées de la proſcription, comme contenant l'Hiſtoire de la Maiſon de Tſin-chi-hoang, & ſont d'un ſi grand ſecours pour toute cette partie de nos Annales.

IV. Claſſe des livres anciens.

Enfin, car nous nous ennuyons d'ennuyer; la derniere claſſe de nos anciens livres contient ceux qui ſont regardés univerſellement comme ſuppoſés & faits après l'incendie, & ceux qui ſont purement romaneſques & fabuleux. Du nombre des premiers, ſont le livre San-fen, la Botanique de Chin-nong, la Médecine de Hoang-ti. Les Vers & Poëſies nommés Tſou-tſée, le Chan haï-king, les Marbres du Tcheou ſont des ſeconds. Nos beaux Eſprits font grand cas du ſtyle poëtique du Tſou tſée qui eſt très-brillant, les Commentateurs ont mille peines à l'expliquer, & nos Savans qui n'en connoiſſent pas l'Auteur, ne font uſage qu'avec beaucoup de précaution des traits de notre ancienne Hiſtoire qu'on y trouve çà & là.

Si on en excepte le Tchou-chou dont nous parlerons plus bas, & le Tao-te-king dont nous n'avons pas voulu parler, parce que nous y voyons autre choſe que la Doctrine des Tao-ſée, comme on peut s'en convaincre dans la traduction que nous avons envoyée; voilà à-peu-près tous les livres qui nous reſtent de la haute antiquité. Nos Hiſtoriens n'ont pas eu d'autres Mémoires pour ecrire nos Annales; mais il faut obſerver qu'ils ont fait uſage avec raiſon pour ce qui regardoit les Sciences, les Arts, les Loix, &c. de ce qu'ecrivirent les plus célebres Lettrés de la Dynaſtie des Han, ceux ſur-tout qui etant plus voiſins du regne de Tſin-chi-oang, ont eté plus à portée de recueillir les anciennes traditions. Malgré cela, il faut dire comme Kia-chi, qu'à dater de l'incendie de Tſin-chi-hoang & des Han, de cent livres d'Hiſtoire, à peine en a-t-on ſauvé un ou deux. Mais ce ne ſont pas les hommes d'alors qui les ont perdus: la Science s'eſt perdue elle-même ſous les ruines de ſa propre caducité.

I V. *Défaut de Monumens, tels que les Médailles, Inſcriptions, Monnoies, &c.*

4°. Les Médailles antiques, les Inſcriptions, les Marbres, les Monnoies, les Tombeaux, les Arcs de triomphe & bien d'autres anciens Monumens ont aidé les Savans d'Europe à débrouiller le cahos ténébreux de la Chronologie, à fixer la durée des regnes, à conſtater des faits intéreſſans, & à compléter la ſuite des Rois & des Princes. Ce grand ſecours a manqué à notre Chine. Le goût des Inſcriptions qu'on charge le marbre & le bronze de tranſmettre à tous les ſiecles, n'a jamais eté celui de nos bons Empereurs. Tſin-chi-hoang d'ailleurs, qui vouloit que tout ce qui l'avoit précédé fût enſeveli dans un eternel oubli, & que tout déſormais datât de lui, Tſin-chi-hoang, dis-je, elevoit d'une main dans tout l'Empire des Arcs de triomphe, des Pyramides, des Colonnes & des Tables de marbre qu'il chargeoit de ſes titres & de ſes louanges, & renverſoit de l'autre tout ce qui etoit reſté des anciennes Dynaſties. Il entroit peut-être autant de politique que de vanité dans cette conduite odieuſe. Tous les anciens Monumens, ceux ſur-tout de la derniere Dynaſtie & des Princes qui régnoient dans les Provinces à l'ombre du ſceptre des Empereurs, etoient pour lui des Monumens de honte & d'ignominie, parce qu'ils dépoſoient contre ſes uſurpations, ſes tyrannies, & l'affreux etat où il avoit réduit les Peuples, qui n'avoient plus de patrimoine dans leur Patrie, & n'etoient plus que des cultivateurs mercenaires des domaines de leurs ancêtres. Quoi qu'il en ſoit des motifs qui faiſoient agir ce Tyran, tout ce qui etoit hors de terre ne pouvant fuir les regard de ſes Officiers, ni ſes Officiers les délations de ſes Eſclaves, il n'en reſta pas même de débris. Les tombeaux, les ruines des villes, les entrailles de la terre & les canaux des rivieres ſauverent de ſa fureur des monnoies, des urnes, des vaſes de

bronze & quelques petits marbres; mais ceux qui les avoient cachés, pour la plupart n'ayant pu ſurvivre à ſa Dynaſtie & aux troubles qui en ſuivirent la chûte, ils emporterent leur ſecret avec eux chez les morts; les recherches qu'on fit, lorſque la paix eût eté rendue aux Lettrés, n'eurent preſque aucun ſuccès. On doit à d'heureux haſards le peu d'anciens Monumens qui ont eté trouvés dans la ſuite des ſiecles. L'Empereur régnant a fait graver en quarante-deux volumes, tout ce qui a paru en ce genre juſqu'à nos jours. Les plus anciens vaſes qu'on voye dans ce Recueil, ne remontent pas avant la Dynaſtie des Chang. Ils ſont chargés de peu de caracteres, fort difficiles d'ailleurs à déchiffrer; &, ce qui eſt plus fâcheux, n'apprennent rien d'eſſentiel, & qui puiſſe ſervir à l'Hiſtoire. Voilà pourquoi cette partie de nos antiquités a eté abandonnée aux Curieux qui font grand cas de ce qu'ils ont payé fort cher. Nos Etymologiſtes & & nos Grammairiens ſont ceux qui en ont plus fait d'uſage; mais ils n'y ont guere trouvé que des lueurs pour expliquer nos plus anciens caracteres & corriger l'orthographe des nouveaux. Nous avons eu entre les mains le grand Recueil dont nous parlions tout-à-l'heure, & pluſieurs autres des regnes précédens & de la Dynaſtie paſſée. Nous ſommes bons garans que les Curieux d'Europe perdroient leur peine à faire des queſtions aux Miſſionnaires ſur les epoques qu'on y peut trouver. Nos Annales font foi que nos Savans n'ont guere ſongé à en faire uſage pour cet objet. Si quelques-uns de ces Recueils avoient eté envoyés en Europe, nous avertiſſons qu'il faut bien ſe garder de vouloir aller plus avant que nos Lettrés, & chercher à trouver dans les Inſcriptions obſcures de ces Monumens, une certitude & des démonſtrations que la critique ne peut avouer. Outre que pluſieurs ne ſont connus que par les livres de la Dynaſtie des Song, dont le témoignage eſt ſujet à réviſion, il eſt certain, par les dépoſitions de l'Hiſtoire, que quelques Empereurs ont fait fondre des

des vaſes (on en fond encore tous les jours) ſur le modele vrai ou ſuppoſé des anciens. Nous n'en citerons qu'un exemple. En ſix cent quatre vingt dix-ſept, ſelon le Hoei-ki-tſée, l'Impératrice régente fit jetter en fonte neuf grands vaſes nommés *Ting*, & fit repréſenter ſur chacun, à l'imitation de ceux de Yu, une province de l'ancienne Chine, avec des montagnes, des rivieres & différentes productions. Outre cela, l'avidité du gain a fait imaginer des vaſes aſſez bien imités pour tromper les Curieux. Les caprices mêmes de leur goût favoriſent ces ſuperchéries. Ce ne ſont point les vaſes qui ſont les mieux conſervés dont ils font plus de cas, mais ceux qui à force d'être reſtés dans la terre ou dans l'eau, ſont preſque devenus terre ou une maſſe de verd-de-gris. L'Empereur a quelques pieces en ce genre qu'on dit ici n'avoir pas de prix. Il eſt aiſé d'avancer qu'elles ſont du temps de Yao, de la Dynaſtie des Hia. Un Lettré qui n'y voit qu'un métal diſſous, rejette des monumens qui ne ſe rendent aucun témoignage à eux-mêmes. Par la même raiſon, comme il ſait les cataſtrophes, les troubles, les révolutions, les incendies, &c. qui ont précédé les changemens de Dynaſtie, il laiſſe croire à qui le veut, que les vaſes & les marbres qu'on voit dans le College Impérial des Han-lin, ſont ceux des Ya & des Tcheou. Leur maſſe & les fréquentes tranſlations de la Capitale de l'Empire, lui font douter que ce ſoient même ceux que les Leang & les Tang firent ſculpter d'après ce qu'on racontoit des anciens.

Nous avons appuyé ſur ces détails pour faire l'acquit de notre candeur, & empêcher les mépriſes de ceux qui prennent une phraſe jettée, pour une diſſertation, & liſent nos livres avec des yeux trop Européens. L'hiſtoire la plus véridique eſt pleine de menſonges, pour qui oublie ce qu'elle a dit, ou ignore ce qu'elle ſuppoſe. Concluſion : Il faut que les curieux d'Europe ſe conſolent de la perte des anciens Monumens de notre Chine, comme de celle de ceux des autres anciens Peuples de l'Univers. Le

temps les a engloutis pour jamais. Tout paſſe, tout finit ; le marbre même & le bronze tombent en pouſſiere. Si quelque choſe pouvoit nous affliger en ce genre, ce ſeroit la perte des beaux *Pei* ou marbres que les Juifs venus en Chine ſur la fin des Tcheou, avoient elevés dans leur Synagogue de Kai-fong-fou. Les longues inſcriptions dont ces Pei etoient chargés, montroient, dit la tradition, la correſpondance de leur Chronologie & de leur Hiſtoire avec les nôtres. Quels monumens, s'ils nous euſſent eté conſervés ! Le grand Maître ne l'a pas permis : cela n'étoit donc pas néceſſaire pour l'accompliſſement de ſes deſſeins. Que nous importe tout le reſte ? O que toute notre Chine rend un témoignage bien ſolemnel, bien eloquent & bien lamentable de la caducité du menſonge & du néant des vanités humaines ! Kai-fong-fou, qui fut pluſieurs fois la Capitale de l'Empire & le ſiege de nos Empereurs, n'eſt plus que l'ombre d'elle-même. Elle a eté ſubmergée, brûlée & détruite pluſieurs fois. Les Pei des Juifs furent enſevelis dans ſes ruines, vers la fin du quinzieme ſiecle ; ceux qu'on y voit aujourd'hui, & les longues inſcriptions dont ils ſont chargés, ſont de quatorze cent quatre-vingt-neuf, & du commencement de cette Dynaſtie. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'eſt que nos Lettrés qui les ont faits, atteſtent que la Doctrine des Juifs eſt vraie, ſainte, utile & conforme à celle des King. Le Tribunal des cérémonies reconnut, ſous Kang-hi, que la Religion Chrétienne etoit une Religion divine ; l'Arrêt du Tribunal des crimes, de l'année derniere, qui défendoit aux Chinois & aux Tartares de l'embraſſer, articuloit clairement qu'elle *etoit exempte de menſonge & de ſuperſtition* (vou - ſie). Il faut être ici pour comprendre tous les témoignages que Dieu fait rendre aux ſoins de ſa miſéricorde, & combien eſt précieux le don de la foi. Infortunée Patrie, de quoi te ſervent toutes les ſplendeurs de la Science & de la Philoſophie ? Comment retenir nos larmes à la vue des idolâtries egalement horribles & ſtupides, dont nous ſommes environnés ?

La plume nous tomberoit de la main, si la reconnoissance ne soutenoit notre courage. Mais plus l'aveuglement de nos freres nous touche & nous attendrit, plus nous sentons tout ce que nous devons aux personnes illustres qui nous ont accueillis dans notre disgrace, nous ont ouvert l'entrée du Sanctuaire, ont procuré notre retour, & délivré notre zele de tout autre soin que celui de prêcher Jesus-Christ. Ce n'est point une vaine curiosité, c'est l'amour de la Religion qui leur a fait desirer de connoître jusqu'où le flambeau de l'Histoire eclaire les commencemens de notre Monarchie. Comment leur refuser les recherches qui dépendent de nous dans les momens que nous laisse la prédication de l'Evangile? Si les sentimens suppléoient le talent, ce foible essai seroit moins indigne de la supériorité de leurs lumieres. Mais le Seigneur est l'unique ressource de notre reconnoissance; aussi ne cessons-nous pas de le prier de leur rendre en graces & en bénédictions les bienfaits que nous en avons reçus, & dont elles ne cessent de nous combler.

V. *Le Chou-king.*

5°. Avant d'entrer en matiere sur le Chou-king le plus précieux, le plus beau & le plus ancien de tous nos anciens livres, commençons par avertir le Lecteur qu'il a eté attaqué, examiné, critiqué, avec un appareil d'erudition, une subtilité de métaphysique & une chaleur de dispute comparables aux fureurs des Hérétiques & des Impies contre les livres Saints. La politique, l'idolâtrie, la superstition, le bel esprit, l'entêtement des systêmes & l'impiété philosophique se sont succédées tour-à-tour pour en attaquer l'authenticité. Leurs efforts ont eté inutiles: & quoique le Chou-king soit la condamnation de toutes les erreurs de la Chine, il a triomphé. Tous les Savans, depuis la derniere Dynastie des Song, s'accordent à le regarder comme le plus beau & le plus essentiel de nos King. Qu'on ne se mé-

prenne pas à ce début: tout ce que nous prétendons, c'eſt de faire ſentir que la matiere que nous entamons ayant eté traitée à fond & epuiſée par nos Savans, il nous ſera aiſé d'en diſcourir avec plus d'exactitude & de profondeur. Qui a fait le Chou-king? quelle croyance mérite ſon Auteur? comment a t-il eté conſervé? quelle Doctrine contient-il? quelles difficultés fait-on contre ſon authenticité? quelle eſt l'idée qu'on en a en Chine? Voilà à-peu-près ce qu'on deſire de ſavoir ſur ce livre ſingulier, le plus ancien du monde. Nos réponſes ne peuvent pas être auſſi détaillées que celles de nos Lettrés; mais elles ſeront ſimples & ſinceres, & nous tâcherons de n'y rien omettre d'eſſentiel.

Qui a fait le Chou-king.

Nos Critiques aſſurent en général qu'on a commencé à ecrire l'Hiſtoire dès les premiers temps. Tchin-tſée, célebre Ecrivain de la Dynaſtie des Song, en fixe l'epoque au regne de Yao. Les grandes Annales diſent en pluſieurs endroits, que ſous les deux premieres Dynaſties Hia & Chang, il y avoit deux Hiſtoriographes publics à la Cour de l'Empereur, dont l'un appellé *Tſo-che*, *Hiſtorien de la gauche*, recueilloit les paroles, edits & réponſes de l'Empereur; l'autre appellé *Yeou-che*, *Hiſtorien de la droite*, tenoit regiſtre des evénemens & actions qui pouvoient ſervir à l'inſtruction publique. Le Tcheou-li articule très-clairement que ſous la Dynaſtie des Tcheou, il y avoit ſept Hiſtoriographes publics à la Cour. Le premier nommé *Tai-che*, etoit chargé de ce qui regardoit le Gouvernement général de tout l'Empire; le ſecond, nommé *Siao-che*, recueilloit ce qui avoit trait à l'Hiſtoire particuliere des Royaumes ou Etats feudataires de l'Empire; le troiſieme, nommé *Fong-ſiang*, tenoit regiſtre de ce qui concernoit l'Aſtronomie & l'Hiſtoire céleſte; le quatrieme, nommé *Pao-tchang*, rédigeoit les détails des phénomenes, des calamités & des evénemens ſinguliers; le cinquieme, nommé *Nei-che*, conſervoit les Edits, Déclarations, Ordonnances de l'Empereur, & Sentences qui faiſoient loi; le ſixieme, nommé *Ouai-che*, avoit ſoin de ce qui concernoit les pays

etrangers, leurs livres, les traductions & expéditions de la Cour; le ſeptieme enfin, nommé *Yu-che*, ecrivoit les Mémoires particuliers de l'Empereur & de la Famille Impériale. Ce ſeroit remuer le poignard dans la plaie, & cauſer d'inutiles regrets à l'Europe, que d'appuyer ſur les grandes idées que donne cette belle diſtribution & de la Dynaſtie des Tcheou, & de nos pertes littéraires. Confucius trouva cette Dynaſtie ſur le penchant de ſa ruine, & ſembla prévoir tous les malheurs qui en furent la ſuite. L'an quatre cent quatre-vingt quatre avant J. C. & deux cent ſoixante & onze avant l'incendie des livres, il prit le pinceau, & fit en cent Chapitres les extraits des grandes Annales qu'il etudioit avec un ſoin particulier depuis vingt ans. Comme il ſe propoſoit ſur-tout de conſerver les vrais principes du Gouvernement & les fondemens de notre droit public, il s'attacha dans ces extraits à ce qui pouvoit mieux en faire connoître la ſageſſe, la juſtice & l'utilité. Voilà pourquoi il préféra les diſcours, les maximes & les harangues des grands hommes de chaque Dynaſtie, au récit des faits toujours ſuſceptibles de bien des interprétations. Cependant il ne faut pas croire que le Chou-king ne ſoit qu'une compilation de harangues & de ſentences; outre qu'on y voit les evénemens qui ont donné lieu aux beaux diſcours qu'il a nous conſervés, on trouve dans ces diſcours mêmes bien des faits & des détails très-intéreſſans. Le Chou-king commence à Yao, & finit à l'an ſix cent vingt-quatre avant Jeſus-Chriſt. Tous les Critiques s'accordent à dire que Confucius ne fit que copier ſur chaque Dynaſtie, ce qu'il trouvoit dans les Annales de la Bibliotheque Impériale que ſa réputation lui avoit fait ouvrir. Il auroit tourné le dos au but où il viſoit, s'il n'avoit pas copié mot à mot les propres paroles des grands hommes qu'il tranſcrivoit ſur la foi de l'Hiſtoire. On a voulu ſoupçonner que les Annales avoient eté rédigées par les Ecrivains de la Dynaſtie des Tcheou; ce ſoupçon n'a pas pris parmi nos Savans,

parce qu'on ne peut l'appuyer d'aucune preuve, & qu'on ſait par les Ecrivains de la Dynaſtie des Tcheou, que les Dynaſties précédentes avoient leurs Hiſtoriographes. Quant à la reſſemblance du ſtyle, dont on prétend faire une objection, on répond qu'elle n'eſt pas aſſez ſenſible pour fonder un jugement, vû ſurtout que cette remarque a eté négligée par les Lettrés de la Dynaſtie des Han qui etoient plus en etat de prononcer ſur cette matiere, & que d'ailleurs un même Ecrivain ne ſe ſeroit pas exprimé ſi différemment ſur les mêmes choſes. Une queſtion plus embarraſſante, c'eſt de ſavoir quand on a commencé à ecrire les Annales dont a eté tiré le Chou-king. Depuis bien des ſiecles, les Hiſtoriographes d'une Dynaſtie préparent les matériaux de ſon Hiſtoire, ceux de la ſuivante les rédigent & les publient afin que la flatterie ſoit plus loin de leur pinceau & ne puiſſe pas les faire gauchir. En a-t-il eté de même dans la haute antiquité ? Il eſt egalement haſardeux de l'aſſurer & de le nier, parce qu'on n'en a aucune preuve déciſive. Cependant nos plus habiles Critiques Kong-ngan-koue en particulier, Kong-in-ta, Tchin-tſée, Horang-tſée, Tchou-tſée croient, d'après la tradition, que les deux premiers Chapitres *Yao-tien*, *Chun-tien*, ont eté ecrits tels que nous les avons, ſous les regnes de Yao & de Chun. Il ne faut que les lire, diſent-ils, pour voir qu'ils contiennent plutôt les matériaux d'une Hiſtoire qu'une narration, où les faits ſont liés les uns aux autres, & déployés dans leurs circonſtances. Il n'en eſt pas de même des trois ſuivans. Mong-tſé d'ailleurs & Tſo-chi en ont cité des paſſages, comme tirés du Hia-Chou, c'eſt-à-dire de la partie du Chou-king qui a eté donnée par la Dynaſtie des Hia. Nous aurions encore quelques petites diſcuſſions à ajouter ſur le fameux Chapitre Yu-Kong. Nous en faiſons grace au Lecteur pour ce moment. Elles ſeront mieux à leur place dans la ſeconde partie de cet Eſſai. Nos Scaliger & nos Grœvius aſſemblent & diſſipent des nuages de critique ſur la plupart des

Chapitres; mais outre que cette ſorte d'erudition ſeroit trop inſipide pour l'Europe, elle remonte ſi à tâtons dans l'antiquité que nous croyons faire plaiſir au commun des Lecteurs de ne pas nous y arrêter. Ceux qui auroient la curioſité de s'en amuſer, peuvent conſulter le Ou-king-ton-kao, la Bibliotheque de Matouan-lin, & les grands Commentaires du Chou-king, ſoit de cette Dynaſtie, ſoit de la précédente.

Si on regarde le Chou-king comme extrait des Annales publiques, plus les temps dont il parle ſont reculés, plus il mérite de croyance. L'innocence & la ſimplicité des mœurs des premiers âges, ne permettent pas de ſoupçonner la bonne foi & l'exactitude des Hiſtoriens publics. Si on le regarde comme ayant eté rédigé & conſervé par Confucius, il eſt moralement evident que ce Sage ne s'eſt pas trompé dans ſes choix, qu'il n'a pas voulu tromper, & que quand il l'auroit voulu, il n'y auroit pas réuſſi. 1°. Tout ce qui nous reſte de notre Socrate, tout ce qu'on en raconte, prouve qu'il etoit profondément verſé dans la connoiſſance de notre Hiſtoire, qu'il n'etoit point crédule, qu'il etoit d'ailleurs trop philoſophe & trop bon Critique pour ſe méprendre, au point de donner des choſes douteuſes en témoignage de la Doctrine de l'antiquité qu'il enſeignoit, & qu'il avoit ſi à cœur de conſerver. 2°. Un habile hypocrite ne ſacrifie pas ſa fortune, comme fit Confucius, plutôt que de trahir la vérité. Il eſt le premier des Sages qui ait parcouru les Villes & les Provinces, pour prêcher aux Peuples l'amour de la vertu. Plus intrépide & plus fidele que Socrate, il n'héſita jamais dans ſes enſeignemens, non-ſeulement ſur la Divinité en général, mais même ſur la Providence, juſqu'à dire à ſes Diſciples effrayés, *Si le Tien n'eſt pas contraire à la Doctrine que j'enſeigne, les hommes ne pourront ni la détruire, ni me nuire*; &, comme l'a remarqué un habile Miſſionnaire, les King qu'il a conſervés, ſont pleins des plus magnifiques idées ſur la ſageſſe, la

Quelle croyance mérite le Chou-king.

Providence, la Juſtice & la Toute-puiſſance du Seigneur de toutes choſes. Quant à ſa conduite, ſes ennemis mêmes ne purent l'attaquer: il n'eut qu'une femme, ſoutint ſes diſgraces en héros, & travailla toute ſa vie à exprimer ſa Doctrine dans ſes mœurs. Il eſt bien glorieux pour Confucius que les mêmes plumes qui ont tâché dans ces derniers temps d'en faire un incrédule, ſe ſoient exprimées encore plus indécemment ſur les Saints Peres & les Docteurs de l'Egliſe. 3°. Quoique les livres fuſſent aſſez rares au temps de Confucius, le Chou king etant l'Hiſtoire de la Nation & la cenſure des mœurs & du Gouvernement, il n'entre pas dans l'eſprit qu'il eût pu en impoſer dans un temps où les gens de lettres etoient en grand nombre & voyageoient d'un Royaume à l'autre.

Comment a eté conſervé le Chou-king.

Venons maintenant à la conſervation du Chou-king. Il eſt evident que les Empereurs devoient y prendre intérêt, puiſqu'il etoit plein de la gloire de leur Maiſon, conſacroit leur autorité, aſſuroit leur prééminence ſur tous les Princes de l'Empire, & articuloit les droits qu'elle leur donnoit ſur eux. Tous les Lettrés de l'Ecole de Confucius devoient auſſi le conſerver avec un grand ſoin, moins encore par reſpect pour leur Maître, qui le citoit ſans ceſſe, que parce qu'il etoit excellemment ecrit, & contenoit ce qu'on ſavoit de plus certain & de plus intéreſſant, depuis Yao juſqu'aux plus beaux jours de la Dynaſtie régnante. Les faits viennent à l'appui de ces convenances. 1°. L'Hiſtoire atteſte que le Chou-king, etoit enſeigné dans les Ecoles: 2°. il eſt cité dans les Ouvrages qui ont eté ecrits après Confucius: 3°. il eſt nommé diſtinctement dans la Requête du Miniſtre, Ly-tſée, contre les King & anciens livres. La conſervation du Chou-king ne ſouffre pas de difficulté juſqu'à la trente quatrieme année du regne de Tſin-chi-hoang; d'un autre côté, comme c'etoit celui de tous les King qu'il importoit le plus de conſerver, ſinon pour l'intérêt des Sciences, du moins pour celui de la

choſe

chose publique, il est très-probable qu'on en eût recouvré quelque exemplaire, si on se fût pressé de faire des recherches, car la Dynastie des Tsin fut détruite sept ans après l'Edit de proscription; mais, comme nous le disions plus haut, la politique du Fondateur des Han, etoit trop intéressée à négliger ce soin. Ce Prince d'ailleurs soldat de fortune & sans lettres, fut cruel dans ses défiances, jusqu'à envoyer à tous ses Généraux le bouillon des chairs d'un de ses officiers, qu'il avoit fait couper en pieces sur un léger soupçon de trahison. Ce ne fut que la cinquieme année du regne de Ouen-ty, que sur la nouvelle qu'on eut à la Cour qu'un vieux Lettré, nommé *Fou-cheng*, savoit le Chou-king par cœur, qu'on envoya des Lettrés dans le Chang-ton, où il etoit, pour copier sous sa dictée tout ce qu'il pourroit en avoir retenu.

Avant que d'aller plus loin, plaçons ici deux petites observations: La premiere, que Fou-cheng, selon Lieou-te-ming & plusieurs autres, avoit sauvé un exemplaire du Chou-king de la proscription, & ne le perdit que dans les guerres qu'occasionna le changement de Dynastie: La seconde, que notre maniere est de faire apprendre les King par cœur aux enfans même, avant que de le leur expliquer, pour mieux exercer leur mémoire, & les y graver plus profondément. A quoi il faut ajouter que le Chou-king d'aujourd'hui en cinquante-huit Chapitres, n'a que vingt-cinq mille sept-cent mots, ce qui ne va pas si loin que l'Eneïde de Virgile, à beaucoup près. Or Fou-cheng n'en put dicter que vingt-huit chapitres aux envoyés de la Cour, qui furent également embarrassés, & pour entendre le bon vieillard, dont l'accent etoit fort différent du leur, & pour trouver des caracteres convenables. Ngueou-yang, & les deux Hia-heou, célebres Lettrés de la Cour, se hâterent d'enseigner & d'expliquer le Chou-king dans les Ecoles. Ils composerent ensuite chacun leurs Commentaires, si fameux dans nos Annales, & malheureusement perdus dans les révolutions qui précéderent la Dynastie de Tang. Ngueou-

yang difoit du fien, *Il m'a fallu confulter bien des Maîtres pour entendre le Chou-king & l'expliquer.* Les defcendans de ces grands hommes, qui leur avoient fuccédé dans l'enfeignement public, n'avoient pas encore publié leurs Commentaires, lorfque le Prince Kong-ouang, fils de l'Empereur Kin-ti, faifant démolir une maifon de la famille de Confucius, pour agrandir fon Palais, eut le plaifir de trouver un ancien Manufcrit du Chou-king, qui avoit eté caché dans l'epaiffeur de la muraille. Ce Prince en donna avis à la Cour, & remit le Manufcrit à Kong-ngan-koue, treizieme defcendant de Confucius. Kong-ngan-koue etoit favant & très-verfé dans la Doctrine de l'antiquité, dont la tradition avoit toujours été le plus précieux héritage de fa famille ; mais le manufcrit etoit en vieux caracteres *Ko-teou*, qu'on n'entendoit plus, & les planchettes de bambou, fur lefquelles il etoit gravé, etoient en partie pourries de vétufté, & en partie rongées de vers. Les anciens monumens, les autres King qu'on avoit retrouvées, & le Chou-king de Fou-cheng en particulier, aiderent beaucoup ce Savant dans fon travail. A force de recherches & de confrontations, il vint à bout de déchifrer cinquante-huit Chapitres, en comptant les vingt-huit qu'on avoit déja, & qui en donnerent trente-trois, au moyen de leur véritable divifion, qu'il rétablit ; les autres ont été perdus pour jamais. Ce Savant eut la noble candeur d'aimer mieux les facrifier, que de les rifquer fur des conjectures ; mais il ajouta un grand Commentaire à l'edition de fon Chou-king. Ma-tching dit que cette edition etoit en quarante-fix volumes, & que l'auteur n'ofa pas les préfenter à la Cour ; les fauffes doctrines & la magie y etoient alors dominantes ; la vérité n'y avoit plus ni défenfeurs, ni amis. Il garda fon Ouvrage, & on n'en entendit plus parler. La jaloufie des Lettrés qui enfeignoient le Chou-king de Fou-cheng, & ne vouloient pas fe faire fes difciples, put bien y contribuer auffi pour beaucoup. Cependant fon manufcrit, ainfi que le marquent

expressément les Annales & plusieurs Ecrivains, fut demandé secrettement par la Cour, & mis dans la Bibliotheque Impériale, *Tsang-yu-pi-fou.* Sée-ma-tsien à qui elle etoit ouverte pour composer son Histoire, en fit grand usage, & chercha si peu à le dissimuler, qu'il en copia les expressions les plus heureuses, & des phrases entieres même du Commentaire, comme l'ont remarqué les Editeurs anciens & modernes de ses Annales. Néanmoins l'exemple de ce Savant ne persuada personne, au moins à la Cour: le Chou-king de Fou-cheng prévalut, & fut enseigné dans les Colleges jusques vers la fin du cinquieme siecle. Cependant plusieurs Lettrés, comme l'atteste Ma-tching, en avoient des copies, qu'ils etudioient en leur particulier: & il etoit si estimé par les vrais Savans, que Tou-lin portoit son exemplaire sur lui jour & nuit dans les temps des guerres civiles, & fuyoit de province en province pour conserver ce qu'il appelloit son trésor. Les copies s'en multiplierent peu-à-peu sous les petites Dynasties qui succéderent à la grande Dynastie des Han; mais il ne fut publié juridiquement que sous celle des Tang, en six cent quarante. L'Empereur Ou-ti de la petite Dynastie des Tsi, avoit ordonné à la vérité, près de deux siecles auparavant, qu'il seroit enseigné dans le College Impérial; & il avoit tellement prévalu, que celui de Fou-cheng etoit tombé, & comme oublié; mais comme la critique n'y avoit pas mis le sceau d'une révision publique & d'un examen approfondi, il n'avoit pas encore toute l'authenticité que demande le titre de King. Tai-tsong, sous le regne duquel la Religion Chrétienne fut prêchée & reçue en Chine, lui procura cet honneur dans la grande Edition des King, à la tête de laquelle etoit le célebre Kong-in-ta, descendant de Confucius & de Kong-ngan-koue. Cette famille si féconde en grands hommes (& la plus ancienne de l'Univers, pour le remarquer en passant), est encore aujourd'hui très-nombreuse & très-florissante. Le Chef a rang de Prince

de l'Empire, & jouit de beaucoup de privileges. Il eſt bien remarquable que l'idolâtrie, ni aucune ſecte ne ſont jamais entrées dans cette Maiſon. Les plus habiles Lettrés de l'Empire furent appellés de toutes les Provinces pour aider Kong-in-ta, & après pluſieurs années de travail & de recherches, le Chou-king parut tel que Kong-ngan-koue l'avoit arrangé. On ſuppléa à ſon Commentaire qui etoit perdu, par un autre digne de ſervir de modele en ce genre pour la clarté, l'exactitude, la préciſion, & ces aveux candides ſur-tout, qui laiſſent à la Science tous les voiles, dont le temps eclipſe une partie de la vérité. Le Chou-king n'a plus ſouffert depuis d'autre changement, que d'être mis en caracteres modernes environ un ſiecle après.

Il nous ſeroit facile d'entrer avec nos Savans dans tous les détails hiſtoriques, ſoit des différens Manuſcrits du Chou-king & des différens Maîtres qui les ont poſſédés, ſoit de diverſes Ecoles où on l'a enſeigné & des Maîtres célebres qui s'y ſont ſuccédés, ſoit enfin des nombreuſes Editions qu'on en a fait juſqu'à nos jours, & de ce qui les diſtingue les unes des autres; mais comme cela meneroit trop loin, nous nous bornons à remarquer ſur ce dernier article que les doutes des Savans ſur quelques variantes, ſur quelques changemens dans l'orthographe d'un petit nombre de caracteres, & ſur de légeres tranſpoſitions, ont eté perpétués de Dynaſtie en Dynaſtie, & ſont encore un ſujet de controverſe. La majeſté & l'autorité des Empereurs n'ont jamais pu impoſer ſilence ſur cet article au zele des Lettrés. Les marbres mêmes ſur leſquels le Chou-king avoit eté gravé pour ſervir de regle à tout l'Empire, & empêcher l'altération, furent cenſurés ſans ménagement, dès qu'ils furent placés à la porte du College Impérial. Ce trait dit tout.

Le ſtyle du Chou-king eſt un ſtyle à part, ſimple, eloquent & laconique, il touche par-tout au ſublime. C'eſt prendre le change & tranſporter ſes idées dans le Chou-king d'aujourd'hui, que d'y vouloir trouver un plan ſuivi & analyſé. Un Chapitre ne

tient point à un autre, & tous ensemble ne présentent qu'une suite d'extraits plus décousus encore & plus détachés les uns des autres, que les *Selecta* que M. Chompré a fait pour les Colleges. Les faits que raconte le Chou-king, la doctrine, la morale, la politique & la belle philosophie qu'il enseigne, en font tout le prix. Autant les Platons & les Aristotes mettent d'apprêt & de tournure dans leurs maximes, autant ils s'echaffaudent pour soutenir leurs principes, autant ils sont délicats dans le choix des détails; autant le Chou-king est simple, naturel & loyal. La vérité n'y a point d'aurore : elle paroît d'abord avec toute sa lumiere. L'eloquence des discours du Chou-king, est une eloquence de profondeur, d'energie & d'evidence. Aussi porte-t-elle la conviction jusqu'au fond de l'ame, & semble moins montrer le vrai, que le faire jaillir du fond du cœur. Le Chou-king ne menage ni passions, ni préjugés; il ne voit que l'homme dans l'homme. La justice du Chang-ti, selon lui, peut être désarmée quelquefois par sa clémence en faveur du repentir, & il en cite des exemples; mais aussi de la même main dont il caresse & couronne la vertu obscure, il foudroie les mauvais Princes sur leurs Trônes, & les ensevelit sous les ruines de leur grandeur. La Royauté n'est qu'un choix du Tien : qui en est revêtu, doit encore plus le représenter par sa sagesse & sa bienfaisance, que par des coups de vigueur & d'autorité. Le glaive qu'il a à la main le blesse, dès qu'il le porte à faux, & tout l'eclat de sa couronne ne doit pas coûter un soupir au dernier de ses Sujets. Sa gloire est de faire des heureux. Ce n'est point sur les maximes obliques d'une politique qui rapporte tout à soi, que le Chou-king fonde l'art de régner. Il en fait consister tous les secrets à maintenir la pureté de la doctrine & de la morale par les vertus naturelles, sociales, civiles & religieuses. Les exemples du Prince, selon ses principes, sont le premier & le plus puissant ressort de l'autorité : plus il sera bon fils, bon pere,

bon epoux, bon frere, bon parent, bon citoyen & bon ami, moins il aura besoin de commander pour être obéi; & plus il respectera les vieillards, honorera ses Officiers, fera cas de la vertu & s'attendrira sur les malheureux, plus il sera respecté, honoré, estimé & aimé lui-même. Il est aisé de conclure après cela, que le Chou-king représente la guerre & le despotisme, comme des incendies dont l'eclat passager ne laisse que des cendres & des pleurs. Mais, ce qui ne sera peut-être pas au goût de toute l'Europe, il prétend que les hommes ont trop de besoins & trop peu de force pour que le superflu des uns ne soit pas le nécessaire des autres; en conséquence il peint le luxe des couleurs les plus odieuses, le montre par-tout, comme l'ecueil du bonheur public, & affecte de prouver par les evénemens, que la décadence des mœurs, qui en est la suite nécessaire, a entraîné celle des deux Dynasties Hia & Chang. Le luxe, selon lui, est à l'abondance, ce qu'est la bouffissure à l'embonpoint. Que de traits encore il faudroit ajouter pour crayonner en entier la belle doctrine du Chou-king! Mais quelque durs & quelque rétifs que nous soyons à l'enthousiasme patriotique, on nous soupçonneroit d'en avoir eu un violent accès. Les PP. Gaubil & Benoît ont traduit le Chou-king, l'un en François, & l'autre en Latin: leurs traductions doivent être en France, qu'on les lise & qu'on nous juge. Le Chou-king a persuadé à la Chine, il y a plus de trente-cinq siecles, que l'agriculture est la source la plus pure, la plus abondante & la plus intarissable de la richesse & de la splendeur de l'Etat. Il n'a pas fallu faire une seule brochure pour le prouver.

Les Lettrés de la Dynastie des Han, dit Tchin-tsée, *ont ecrit plus de trente mille caracteres pour expliquer les deux premiers mots du Chou-king*. Il auroit pu ajouter qu'ils en ont ecrit encore un plus grand nombre pour les attaquer. Nous ne voyons que les livres saints qui puissent donner idée à l'Europe de la maniere

dont ce précieux monument a eté combattu, critiqué & calomnié, depuis la Dynastie des Han jusqu'à celle des Song, c'est-à-dire, pendant plus de quatorze siecles. Cette partie de notre Histoire littéraire est toujours nouvelle & piquante, à cause des faits singuliers dont elle remplie. Nos Lettrés y jouent tous les rôles que la vanité des Chefs de la littérature, l'esprit de parti, l'entêtement des systêmes, le fanatisme de la mode, l'enthousiasme de la rivalité, la souplesse de la politique, la superbe de l'erudition & la stupidité de la suffisance, jouent aujourd'hui dans d'autres climats. Lin-té a bien eu raison de le dire, *les travers ridicules, les folles opinions & les querelles puériles des gens de lettres, seroient plus utiles que leurs meilleurs Ouvrages, si on savoit les voir dans leur vrai jour.* Nous sommes circonscrits dans des limites trop etroites, pour nous embarquer dans l'Histoire des guerres littéraires qu'a occasionées le Chou-king. Nous nous bornerons à dire en général qu'on l'a attaqué, tantôt en remontant jusqu'à Confucius, & en cherchant à le faire passer pour le roman de sa doctrine, tantôt en niant la possibilité de son recouvrement, & en incidentant sur tous les faits qui sont consignés dans les Ecrivains du temps; tantôt en jettant des soupçons sur la fidélité des Editeurs, & en prétendant prouver par les troubles, les incendies des bibliotheques, les dispersions des Savans dans les guerres civiles & les changemens de Dynastie, qu'on n'a rien pu conserver d'authentique. Les uns ont cherché à détruire son authenticité, par la nature même des faits qu'il raconte, & à l'aide d'une critique qui se fait à elle-même sa mesure & ses poids; ils ont nié tout ce qui ne quadroit pas à leurs idées. Les autres ont invoqué la Chronologie & l'Erudition, pour y trouver des anachronismes & des contradictions. Ceux-ci ont pris la chose du côté de la Morale, de la Politique, &c. qu'il enseigne, & ont tâché de prouver qu'elles ne s'accordoient pas avec la doctrine des autres King, ni même avec celle de

Confucius. Ceux-là ont fait de longues listes des variantes, des transpositions de mots, des différentes orthographes des caracteres, & ont conclu que les diverses manieres dont on les a ecrits, en ont changé la constitution intime & obscurci la signification primitive, de façon à leur ôter toute croyance; puis ils ajoutoient que les caracteres *Ko* ou *Kiao-teou*, dont parle Kong-ngan-koue, sont des caracteres inconnus à toute l'antiquité, & que les autres livres qu'on trouva avec le Chou-king etoient différens. Enfin le plus grand nombre des Lettrés, ce qui est assez singulier, n'a attaqué le Chou-king, qu'en lui donnant les plus grands eloges, & n'a proposé les difficultés les plus imposantes que comme des difficultés sans conséquence, qui demandoient des eclaircissemens. Nous ne disons rien des objections particulieres aux adorateurs de Foï & aux Tao-sée; on sent que ces Messieurs avoient un intérêt particulier à attaquer un livre qui les couvre de ridicules. Mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'ils ont eté plus modérés, à bien des egards, que les libertins de la Dynastie des Tang, & les Philosophistes de celle des Song. L'Editeur du livre de Kin-hoa remarque qu'avant la Dynastie des Tang, aucun vrai Lettré n'avoit proposé de doutes raisonnés sur le Chou-king, *Tang-y-tsien-ouei-yeou-ye*. Puis, il ajoute, les Lettrés de la Dynastie des Song les ont analysés: *Song-jou-tchi*. En effet Kin-hoa, sans parler des autres, a rassemblé toutes les objections, chicanes & difficultés qu'on peut faire. Il suit les Chapitres l'un après l'autre, & incidente sur-tout ce qui prête à la critique. C'est un vrai *assemble-nuages*. Le fameux Tchou-tsée de la même Dynastie, est plus séduisant, quoiqu'il se mette moins en frais d'erudition. Il ne dit que de petites phrases; mais ces phrases tantôt plaisantes, tantôt ironiques, souvent doucereuses & patelines, toujours pleines de sel & d'esprit, sont d'autant plus dangereuses qu'il se donne pour un partisan du Chou-king. Qui ne seroit pas pris à ce qu'il dit sur le

le ſonge de Kao-tſong? Selon le texte du Chou-king, le Chang-ti apparut en ſonge à ce bon Prince, & lui dit: *Je vous donne un fidele Miniſtre. Cela etant ainſi, comme on ne peut en douter*, dit Tchou-tſée, *il faut qu'il y ait un Seigneur du ciel qui ait dit à Kao-tſong;* je vous donne un fidele Miniſtre, *Ti ſignifie bien Seigneur; mais comme il n'a pas de figure, je crains que cela ne puiſſe convenir au fait en queſtion.* Cet exemple peint Tchou-tſée, & pourroit peut-être aider à entendre le vrai ſens des livres François qui ſont ecrits dans le goût du ſien. Pour ceux de notre Chine ſur la matiere que nous traitons, nous ne balançons pas à dire que nous ne croyons pas qu'on puiſſe les entendre juſqu'à un certain point au-delà des mers, ſans s'être mis au fait de notre Hiſtoire littéraire, & du ton de chaque ſiecle. Mais peu importe de pouvoir ſuivre en Savant & en Critique l'Hiſtoire des controverſes de nos Anciens ſur le Chou-king. Plus il a été combattu, plus ſon triomphe atteſte ſon authenticité. Notre franchiſe cependant ne nous permet pas de diſſimuler qu'on n'a point répondu à pluſieurs difficultés. Les Han-lin, ou Docteurs du College Impérial, ſont de ſi bonne-foi à cet egard, qu'ils les ont miſes à la tête de leur belle edition du Chou-king, ſans s'embarraſſer d'y répondre: *C'eſt au Chou-king*, dit Fang-chi, *à ſe défendre lui-même. Si le Lecteur n'a pas aſſez de pénétration pour ſentir qu'un livre qui flétrit tous les vices, foudroie toutes les ſectes, & a fixé les regles des mœurs, les principes du Gouvernement, & les eſpérances du Sage, ne peut être un livre ſuppoſé, il ne mérite pas qu'on cherche à le lui prouver. Le ſtyle ſeul dans lequel il eſt ecrit, démontre ſon antiquité à qui a lu les plus beaux Ouvrages des Savans de toutes les Dynaſties.*

Il eſt difficile d'articuler clairement quelle eſt l'idée que notre Chine a du Choug-king. Les Empereurs & les Savans l'ont appellé *la Source de la doctrine*, — *la Manifeſtation des enſeigne-*

mens du Saint, – *la Promulgation de la loi du Tien*, – *la Mer profonde de justice & de vérité*, – *le Livre des Empereurs*, – *l'Art de régner*, – *le Cri de l'antiquité*, – *la Regle de tous les siecles*. – Mais ces phrases pompeuses & une infinité d'autres qu'on trouve dans les livres à tout propos, ne disent rien de fixe & de déterminé. On a débité au-delà des mers qu'il avoit une autorité légale & civile, fondée sur son enregistrement juridique dans les six grands Tribunaux. Cette bévue ridicule ne mérite pas même qu'on la releve. La plaisante & burlesque idée que l'enregistrement d'un livre dans les Tribunaux des Finances, des Travaux publics, de la Guerre, &c. ! Le Prince & le Magistrat ne connoissent ni n'interrogent que les Loix. Or les Loix de la Dynastie présente, n'ont emprunté que peu de chose du Chou-king ; elles s'en eloignent dans une infinité de choses, & le contredisent en plein, dans ce qui fait notre droit public & la constitution intime de la Monarchie. Dès-là, il est clair que le Chou-king ne décide de rien dans le Conseil, dans les Bureaux des Ministres & dans les Tribunaux. Il faut entrer dans notre temple des Sciences pour le voir dans sa gloire. Là, placé sur un trône, il reçoit les hommages des Empereurs, des Savans & des Sages, etend ses rayons sur toute notre République des lettres, & se fait ecouter comme le dépositaire & le témoin de l'Histoire & de la doctrine de l'antiquité. Soit que l'Empereur parle en Souverain, ou en Chef de la Littérature, il tâche de s'appuyer de son suffrage, se fait gloire d'en entendre les sens les plus profonds, ne dédaigne pas de prendre le pinceau pour le commenter, & y choisit d'ordinaire le sujet des discours qu'il fait aux Princes & aux Grands. Les Ministres d'Etat & les Censeurs de l'Empire, ont sans cesse recours à lui ; les uns pour faire goûter leurs desseins, les autres pour s'ôter l'odieux de leurs avis & leur donner plus de force. L'Orateur, le Poëte, le Moraliste, & le Philosophe

s'appuient de ses maximes, se couvrent de ses décisions, se parent de ses pensées, & s'aident de ses beautés pour atteindre au sublime. Pour les philologues, les beaux esprits & les penseurs, ils s'egaient par fois à le traiter comme leurs confreres traitent la Bible en Europe. Il n'y a que dans les Ecoles, dans le Tribunal de l'histoire & dans le Sanctuaire de l'erudition, que son autorité est irréfragable & une décision pour tout. Le Chou-king est par excellence le livre des hommes d'Etat & des Sages. Ils s'accordent à dire avec le Ly-ki, *Que ce n'est que par lui qu'on acquiert une profonde connoissance de la Religion, sans donner dans la superstition.* . . avec les Annales, *Qu'il développe & explique les traditions*, *& que si on ne le regarde pas comme le premier des King*, *on ne peut pas le regarder comme un livre.* . . . . . avec le Tchouen-che-chou; *Qu'il est egalement profond dans ce qu'il dit des esprits & des ames*, *& admirable dans ce qu'il raconte du Chang-ti*...... avec Yong-tching enfin, pere de l'Empereur régnant, qui l'a traduit en Tartare ces dernieres années, *Qu'il est le livre le plus précieux de l'antiquité*, *l'echo de la volonté du Tien & le flambeau de la sagesse.* La plume nous tombe ici de la main, & nous ne savons que dire sur la contradiction horrible de la conduite de nos Chinois, & de l'estime qu'ils font du Chou-king. Plus on y pense, moins on peut concilier dans son esprit que le même homme loue, explique, défende la doctrine du Chou-king, & fléchisse le genou devant le plâtre & le bois. Cependant, problême pour problême, celui d'un Chrétien qui fléchit le genou devant la Croix, & blasphême Jesus-Christ dans sa conduite & dans ses ecrits, est peut-être encore plus difficile à résoudre. Tout ce que nous pouvons dire de plus fort à la gloire du Chou-king, c'est que si l'idolâtrie, qui est la Religion des Empereurs & du Peuple, n'est pas devenue la Religion du Gouvernement,

c'eſt lui qui l'a empêché : il lui a même attiré bien des fois des Edits infâmans. C'eſt lui encore qui a ſervi comme d'aurore à beaucoup de Lettrés pour les conduire au pied de la Croix; & ſi la Religion Chrétienne n'a jamais eté attaquée par les Savans du College Impérial, ſi elle a eté défendue, ſans être flétrie, c'eſt qu'on a craint de condamner dans l'enſeignement de la Foi, ce qu'on loue dans le Chou-king.



ARTICLE III.

Notice des principaux Hiſtoriens qui ont ecrit l'Hiſtoire des premiers temps depuis l'incendie des livres.

COMMENÇONS cet article par examiner quelques ſoupçons que nous avons entendus en Europe. On affecte d'inſinuer que la Chine a recouvré plus d'anciens livres que l'on ne dit. Il y a même des Ecrivains qui parlent de je ne ſais quelles Annales qui remontent de génération en génération juſqu'aux premiers âges du monde. Ils nomment preſque les Hiſtoriens qui les ont compoſés. Ce qui nous frappe le plus dans tout cela, c'eſt que ceux-mêmes qui gémiſſent ſur les pertes irréparables que firent les Sciences par l'incendie des bibliotheques des Ptolomées, de celle de Conſtantinople, ſont les premiers à avoir des doutes ſur l'exécution de l'Edit du deſpotique Tſin-chi-Hoang, & à prétendre qu'on a pu tromper ſa fureur & ſauver une infinité de livres de ſes recherches. Qu'il nous ſoit permis de demander à notre tour quel Edit a fait périr, je ne dis pas, tant de livres des Anciens Grecs & des anciens Romains, multipliés par tant de copies, répandus dans tant de Royaumes, conſervés dans tant de bibliotheques; mais tant d'ouvrages de la moyenne antiquité & des plus beaux jours du Chriſtianiſme, dont il ne reſte plus aujourd'hui que les titres? Eſt-il bien ſingulier que tandis que les Nations ſavantes de l'Europe pleurent leurs pertes littéraires, qui ſembloient ſi faciles à eviter, & qui cependant ont eté ſi multipliées, notre Chine réduite à elle ſeule pour les livres, en ait perdu un grand nombre, dans une perſécution, où on ne pouvoit les ſauver qu'aux prix de ſa fortune & même de ſa vie?

Nous avons vu dans un très-ſavant Recueil, que les Lacédémoniens s'exprimoient d'une façon ſi conciſe & en ſi peu de mots, qu'ils n'avoient que faire de livres, leur etant plus aiſé de retenir ce qu'ils vouloient que de l'ecrire. Nos anciens Chinois n'en avoient-ils pas fait autant ? Quelque ſubtile & ingénieuſe que ſoit cette raiſon, nous aimons mieux dire tout bonnement d'après l'Hiſtoire, que dans les premiers âges du monde nos peuplades naiſſantes, diſperſées çà & là dans d'immenſes campagnes, etoient trop occupées à défricher la terre, à etendre leurs poſſeſſions, à vaquer au ſoin preſſant de leur ſubſiſtance, pour ſonger à compoſer des ouvrages. Nous prions les Savans d'Europe de nous dire quels furent les ecrivains des Grecs & des Romains pendant les premiers ſiecles de leurs etabliſſemens; combien ils en comptent dans leurs colonies des deux Amériques & des Indes. Ce n'eſt pas connoître l'Antiquité que de s'imaginer qu'elle fut auſſi cauſeuſe que nous: Les *Anciens*, dit Confucius, *etoient trop occupés à cultiver la vertu pour perdre le temps à diſcourir. Les bons exemples etoient leurs livres. Les paroles uſent les forces de l'ame, & les plus beaux ouvrages ſont bien courts, s'il n'y a pas beaucoup de menſonges.* Tching-tſée, qui cite ces paroles, ajoute, *les Anciens plus ſages qu'on ne l'a eté depuis, jugeoient des Sciences en Citoyens, & aimoient mieux n'avoir pas beſoin de livres que d'en faire. Les premiers qu'ils ont ecrits etoient fort courts & pleins de choſes; auſſi les méditoient-ils long-tems. Les nuages d'un moment ne donnent pas grand'pluie.* Ce que diſent Confucius & Tching-tſée, eſt atteſté par la tradition & par le témoignage des King. Les Princes, les Miniſtres d'Etat & les Sages qui parlent dans le Chou-king ne citent aucun livre, & paroiſſent ne ſavoir de l'Hiſtoire que les grands evénemens. Yo-tſée & Ya-tſée qui viennent après les King pour l'antiquité, ſont d'un laconiſme impatientant, & ne citent que des proverbes. Mais pourquoi revenir ſur ce que nous avons déja dit ? Ce ne fut que vers la

fin de la Dynastie des Tcheou que les livres se multiplierent en Chine : si nous n'en avons conservé que peu des premiers âges, c'est que nous n'en avions que peu.

Quoi, dira-t-on, les ordres des Empereurs reconciliés avec les Lettrés, ne produisirent-ils que le recouvrement d'un petit nombre de volumes ?

Puisqu'on nous pousse à bout, disons tout. 1°. Dès la fin de la Dynastie des Tcheou, tous les Princes feudataires etoient ennemis des anciens livres. Ces livres leur montroient le sceptre de l'Empereur levé sur eux, & ils cherchoient à se rendre indépendans : c'est en dire assez. 2°. Tsin-chi-hoang etoit monté sur le Trône des Empereurs, après avoir détruit toutes les Principautés ; combien plus ne devoit-il pas craindre les livres, & les haïr ? combien n'en fit-il pas disparoître avant de les proscrire, lui dont les simples desirs etoient obéis ? 3°. La politique commandoit aux Han de profiter des usurpations & des crimes qui avoient elevé si haut le trône sur lequel ils étoient montés. Voilà le point de vue où il se faut mettre pour voir la perte & le recouvrement de nos anciens livres. Ceux qui ont voulu faire soupçonner de la mauvaise-foi dans ce qu'ont raconté les Missionnaires, du petit nombre de nos anciens livres, n'ont montré que leur ignorance. Il leur faut des détails ; en voici.

Quand Ou-ti, cinquieme Empereur des Han, eut ordonné qu'on lui présentât tous les livres qu'on pourroit trouver, il en vint en si grande quantité de toutes les Provinces, que selon l'expression de l'Historien, ils formoient des montagnes dans les cours du Palais. Mais quels livres ? Des livres ecrits sous Tsin-chi-hoang, ou sous le regne de son propre trisayeul, fondateur de la Dynastie. Ce Prince, qui connoissoit bien les anciens livres, ne nomma que les six King dont nous avons parlé. Car pour les grandes Annales de l'Empire & autres grandes Collections, elles n'etoient jamais sorties de la bibliotheque Impériale des

Tcheou dont il s'etoit emparé. Ecoutons Sée-ma-tsien : *Quoique Tsin eût réussi*, dit-il dans l'introduction du Lieou-koue-piao, *à faire réduire en cendres le Chou-king, le Chi-king, &c. on en recouvra des exemplaires, parce qu'ils etoient repandus au-dehors, & que plusieurs purent en cacher ; mais tous les livres d'Histoire etoient enfermés dans la seule bibliotheque des Tcheou, voilà pourquoi ils ont eté anéantis. Perte lamentable! perte irréparable!* Mais ne pouvoit-on pas faire des recherches chez les Nations voisines de notre Chine ? Il y a plus de dix-huit siecles que cette pensée vint à nos Letrés. La Cour donna des ordres, & on fit des recherches en Corée, au Japon, dans l'Inde & jusqu'en Perse. Ces mêmes ordres ont eté répétés sans fruit pendant plusieurs siecles. Les 140 volumes qu'on recouvra sous les Han, les dix qui furent portés au célebre Ngueou-yang, les quatorze qu'on offrit sous les Tang, les 28 qui vinrent aux Song d'au-delà de la mer, &c. n'ont réparé aucune de nos pertes. Quel dommage qu'on n'ait pas su en Europe l'anecdote que rapporte Fou-tou de 2000 volumes d'anciens manuscrits trouvés sous la Dynastie des Tsin dans une caverne de plus d'une lieue, enfermée dans l'epaisseur d'une montagne ! Mais nos Lettrés qui ont payé au prix de l'or des exemplaires du Chou-king, parce qu'ils avoient quelques caracteres de plus que dans les autres, n'ont jamais pu voir une seule page de cette rare collection. Nous prions les vrais Savans qui s'intéressent à notre Chine, de jetter un coup-d'œil sur le Ouen-hien-tong-kao, sur le Yuen-kien-lei-han, sur le Tsée-chi-kin-koa, &c. Ils y liront avec surprise des anecdotes plus admirables qu'imitables sur sur le zele de nos Lettrés, pour déterrer, recouvrer, ressusciter, confronter, conserver & publier d'anciens manuscrits. Nous ne comptions pas être si longs dans ce préambule qui nous tiendra lieu de réponse à bien des questions qu'on nous a faites, & feront evanouir les soupçons.

Seigneur, disoit Li-piao à l'Empereur Ou-ti, *chaque jour nous offre*

offre bien le ſouvenir des choſes de la veille ; mais il ne nous en rend pas le ſentiment. Qui differe de les ecrire, s'expoſe à les altérer. Cette belle maxime, qui eſt devenue un proverbe de littérature & une loi de l'Etat, a valu à la Chine d'avoir des Hiſtoriographes qui ecrivent jour par jour ce que les Annales doivent conſerver à la poſtérité. Les Han, au milieu des troubles & des guerres d'une Dynaſtie commençante, avoient des Hiſtoriographes, qui, les yeux fixés ſur tout l'Empire, jugeoient les evénemens & en tenoient regiſtre. Mais comme toutes les Annales des premieres Dynaſties avoient péri dans la proſcription de Tchin-chi-hoang, qui vouloit que l'Hiſtoire commençât à lui, la Chine ſe voyoit réduite à ignorer ce qu'elle avoit eté. La diſette de monumens & la politique empêcherent long-temps les Empereurs de ſonger à réparer ſes pertes. Rappeller le ſouvenir de l'ancien Gouvernement, c'etoit aigrir le ſentiment que les peuples avoient de leur miſere, rouvrir des plaies mal cicatriſées, & inſpirer aux plus modérés la penſée de rompre des fers que leurs aïeux n'avoient pas portés. Ce ne fut que l'an cent quatre avant Jeſus-Chriſt, au commencement du ſecond ſiecle de la nouvelle Dynaſtie, que la Cour crut pouvoir riſquer l'entrepriſe d'une Hiſtoire générale de la Monarchie, depuis ſa fondation juſqu'alors.

Sée-ma-tſien, fils d'un ſavant & ſavant lui-même, fut chargé par l'Empereur, de ce grand ouvrage, & mis en cette qualité à la tête du tribunal de l'Hiſtoire. Sée-ma-tſien 104 ans avant J. C.

Son pere, qui avoit eté ſon prédéceſſeur dans cette grande charge, ſembloit l'avoir prévu; car il le fit voyager dans tout l'Empire, pour acquérir les connoiſſances locales & géographiques qui ſont ſi néceſſaires pour l'intelligence des anciens monumens, & lui laiſſa un héritage immenſe en livres, en manuſcrits & en cartes géographiques. Dès que Sée-ma-tſien eut pris poſſeſſion de ſon emploi, la Bibliotheque lui fut ouverte ;

plusieurs gens de lettres furent chargés de l'aider dans ses recherches, & il fut déchargé de tout autre soin que celui de composer ses Annales. Elles ne lui coûterent que sept années de travail. Une disgrace qu'il s'attira en prenant la défense d'un malheureux, ou plutôt ses bons mots sur le goût de Ou-ti pour la magie, le vouerent le reste de ses jours à l'infortune & à l'obscurité. Il etoit si pauvre, qu'il ne fut pas en etat de donner deux cents onces d'argent pour se rédimer du supplice infâmant de la mutilation. La satire lui a fait dire: *Qui a de quoi corrompre ses Juges, ne finit pas ses jours dans les supplices.* Pour comble de disgrace, il descendit dans le tombeau sans jouir de sa gloire. Ses Annales, dont le plan annonce un beau génie, passerent de ses mains dans la Bibliotheque impériale, où elles furent si négligées pendant long temps qu'il s'en perdit plusieurs livres.

Le Sée-ki de notre Tite-Live, est divisé en cent trente livres. Le premier commence à Hoang-ti, & finit à Yu : le deuxieme contient l'Histoire de la Dynastie des Ya: le troisieme celle des Chang: le quatrieme celle des Tcheou. Les six suivans regardent la Dynastie des Tsin & celle des Han, jusqu'à la quatrieme année de Ou-ti, qui correspond à l'an cent quatre avant Jesus-Christ; ces douze livres sont nommés *Pen-ki, Fondemens de l'Histoire.* Les suivans, dont dix nommés *Nien-piao-tipe, Des années,* sont purement chronologiques; huit nommés *Chou, Livres*, regardent le Cérémonial & la Religion, la Musique vocale & instrumentale, le Calendrier & l'Astronomie, &c.; trente nommés *Chi-kia, Familles du temps*, contiennent l'Histoire des Princes de l'Empire & de leurs Principautés; soixante & dix nommés *Lie-tchouan., Suite de Mémoires*, sont destinés à faire connoître les personnages célebres en tout genre, dont parlent les Annales. Ainsi il n'y a que trois livres pour toute la partie de notre Histoire ancienne, jusqu'à l'an onze cent vingt-deux avant Jesus-Christ: car les Chou, les Chi-kia & les Lie-tchouan ne

remontent pas avant les Tcheou. Ajoutons que ces livres, qui ne ſont que de vingt feuillets chacun, ſont remplis de gloſes & de notes dans l'edition que nous avons ſous les yeux. Que les gens de lettres donc ne s'en laiſſent plus impoſer, quand on leur dira que nos grandes Annales nommées *Nien-Eulh*, ſont de ſix cent ſoixante-huit volumes. Quoique cela ſoit vrai, à la lettre, & qu'elles n'aient pas encore entamé la Dynaſtie régnante, il eſt de fait que de ces ſix cent ſoixante-huit volumes, il n'y en a qu'un pour toute notre Hiſtoire, juſqu'à la Dynaſtie des Tcheou. Le Sée-ki eſt à la Bibliotheque du Roi, les Curieux n'ont qu'à l'ouvrir.

Nous dirons plus bas ce que nos Savans & nos Critiques reprochent à Sée-ma-tſien. Nous nous bornons dans ce moment à obſerver, 1°. que tout le monde convient que les cinq King, les Sée-chou, les trois Commentaires du Tchun-tſieou, le Koue-yu de Tſo-chi, le Kia-yu de Confucius, le Chi-pen qui a eté fait ſous Tſin-chi-hoang, à ce qu'on croit, les Annales du Royaume de Tſin, dont nous avons parlé, & le Tchun-tſieou des Han ont eté les ſeuls & uniques Mémoires authentiques dont notre Tite-Live a tiré ſon Hiſtoire : 2°. qu'il conſte par les témoignages & les regrets de nos Savans, que depuis Sée-ma-tſien juſqu'à nos jours, on n'a recouvré aucun monument, ni manuſcrit, ſur toute la partie de notre Hiſtoire, qui eſt avant la Dynaſtie des Tcheou. Dès-là le témoignage de Sée-ma-tſien ne date que des livres ſur leſquels on peut le juger. Au reſte nos Lettrés n'ont qu'une voix pour dire que le Sée-ki eſt ecrit de génie. Autant Sée-ma-tſien eſt avare de paroles, autant il eſt prodigue de penſées. Peu de mots lui ſuffiſent pour raconter, peindre, diſcuter, appeller les réflexions, ou inſinuer ce qu'il ne dit pas: & ſes mots ſont ſi heureuſement choiſis, liés, aſſortis, & ſur-tout appropriés à ſon ſujet, que perſonne n'approchera jamais autant de ſon ſtyle qu'il a approché de celui des King. Ses

portraits ſont parlans & peignent un homme tout entier. Il a fallu mettre des notes à côté du texte, à cauſe de ſon laconiſme, des caracteres anciens, & des phraſes des King, dont il eſt ſemé, & ſur-tout des mots d'etiquette de ſon temps & des métaphores dont il a enrichi notre ſtyle hiſtorique.

Pan-kou. Pan-kou, le ſecond de nos Hiſtoriens, trouva, en entrant dans ſon emploi, tous les papiers & Mémoires de Sée-ma-tſien, de de Lieou-hiang & de Pan-piao ſon pere. Ce fut ſur ce riche fond qu'il continua les Annales. Soit pour ſe meſurer avec ſon rival, ſoit pour contenter la maiſon régnante (ce qui paroît plus vraiſemblable, vu que l'Empereur Ou-ti ayant lu ce que Sée-ma-tſien diſoit de ſon pere, déchira le livre & le jetta par terre avec indignation), il commença ſes Annales à Kao-tſou, fondateur des Han, & les continua en douze livres juſqu'à Pin-ti. Dans les autres quatre-vingts-huit livres, il ſuivit & acheva de remplir le plan de ſon prédéceſſeur; c'eſt-à-dire, que comme lui, il donna huit livres de Chronologie & d'Hiſtoire des Princes, ſoixante & dix ſur les grands hommes & perſonnages illuſtres, & dix enfin nommés *Pe-tchi*, où il expoſe en grand ce qui concerne les Loix civiles & criminelles, l'Hiſtoire naturelle, terreſtre & céleſte, les Sciences & les Arts, les Mœurs & la Religion. Pan-kou avoit un grand modele dans ſon prédéceſſeur, il voulut le ſurpaſſer, & ne put pas même l'egaler. Car, comme l'a remarqué un de nos plus célebres Critiques, quoique l'on ne compte que cinquante mille mots dans ſon Sée-ki, & qu'il y en ait au moins quatre-vingt mille dans les Annales de Pan-kou, on trouve dans celui-ci beaucoup moins de choſes & de faits. Pan-kou n'a pas cette force d'eſprit, cette elévation d'idées, cette clarté raviſſante & ce ſtyle pittoreſque qui enchante dans ſon rival. Du reſte, il a fait des recherches immenſes; il a ecrit très-elégamment, & a joui quelque temps d'une réputation plus brillante que Sée-ma-tſien; mais ce n'a eté qu'après ſa mort. Car,

comme ſi le malheur & l'infortune euſſent eté attachés à l'emploi glorieux d'Hiſtoriographe, il fut diſgracié tandis qu'il mettoit la derniere main à ſon ouvrage, & finit ſes jours en priſon. Pan-kou n'eſt, à parler exactement, que l'Hiſtorien des Han. Nous n'en faiſons mention, que parce qu'il eſt revenu ſur la Chronologie de Sée-ma-tſien, & a touché bien des articles ſur le Tcheou, dont celui-ci n'avoit pas eu occaſion de parler.

Sée-ma-tchin.

Sée-ma-tſien a commencé ſon Hiſtoire *ex abrupto* par le regne de Hoang-ti, Sée-ma-tchin de la Dynaſtie des Tang, Dynaſtie des Arts d'imagination, de goût, de luxe & de plaiſir, choqué de ce que l'Hiſtoire de ſon aïeul etoit un corps ſans tête, ainſi que le diſoient les beaux Eſprits, entreprit de ſuppléer à ſes prétendues omiſſions, & de remonter juſqu'à Fou-hi. Curieux d'ailleurs de dire des choſes nouvelles & ſingulieres, comme dit l'Examen critique des livres Kieou-y-ouen, Kiang-ki-cho-ouei-kiang, il feuilleta les Livres des Tao ſée, les Commentaires des King, les Romans des temps anciens, & en tira ce qu'il trouva de moins abſurde pour faire, comme il dit, un frontiſpice au grand edifice de ſon ancêtre. Ce qu'il y a de plus eſtimable dans ce ſupplément, c'eſt qu'il eſt fort court & ne va qu'à quelques feuillets. Les Préfaces dont on l'accompagne pour le faire paſſer, ſont preſque auſſi longues que tout l'ouvrage. Nous ne dirons rien de ſon grand ouvrage intitulé *Sou-in*, parce qu'il eſt etranger au ſujet que nous traitons. C'eſt un tiſſu d'anecdotes ſecrettes, d'avantures cachées & de révolutions galantes ecrites ſur le ton de Suétone, & qui ne ſont plus lues aujourd'hui.

Sée-ma-kouang.

Sée-ma-kouang, un des deſcendans auſſi de notre Tite-Live, fut plus heureux que Sée-ma-tchin, ou le petit Sée-ma, comme on dit ordinairement, à ſoutenir la gloire d'une ſi belle deſcendance. Ce grand homme, un des plus beaux génies, des plus Savans perſonnages, des plus habiles Ecrivains & des plus grands Miniſtres d'Etat qu'ait eu notre Chine, fut ſi aimé & ſi

eſtimé, que les Peuples vouloient prendre le deuil à ſa mort pour conſoler leur douleur, & témoigner leurs regrets. Outre la continuation de la grande Hiſtoire à laquelle il travailla avec ſes collegues, il compoſa un excellent abrégé de nos Annales, dans le goût à-peu-près de celui du Préſident Henault. Comme il avoit en vue d'expliquer la vraie doctrine de l'Antiquité noyée dans la vaſte mer des livres, il s'attacha à peindre les perſonnages qu'il produit ſur la ſcene, par les actions qui les caractériſent, & à colorer leurs actions par leur génie, leurs vues, leurs intérêts, leurs défauts & leurs vertus. Sans chercher à deviner comme Tacite, ſans entrer dans l'intérieur des Palais comme Suétone, il appuie ſi à-propos ſur les circonſtances déciſives, qu'il met à la main du Lecteur la chaîne des evénemens, & le conduit de lumiere en lumiere juſqu'à leurs ſuites les plus reculées & les plus etonnantes. Son génie plus ſolide que brillant, plus droit que pénétrant, plus auſtere qu'agréable, laiſſe à l'Hiſtoire tout ſon ſérieux & toute ſa majeſté; mais, s'il ne lui fait rien dire pour chatouiller l'eſprit, il ne lui fait rien omettre de ce qui peut inſtruire, & la fait toujours parler avec cette eloquence philoſophique qui ſubjugue invinciblement, & arrache des réflexions aux ames les plus indolentes. Plus on a de goût pour le vrai, plus on goûte le Tſée-tchi-tong-kien. Le grand mérite de ce bel Ouvrage, eſt de montrer le vrai eſprit de notre Gouvernement, & de faire toucher au doigt, que chaque pas qui en eloigne approche les Princes & les Peuples de leur perte. Le Sée-tchi-tong-kien commence à la vingt-troiſieme année de l'Empereur Li-ouang, qui eſt la trois cent trente-neuvieme avant Jeſus-Chriſt, & finit à l'an neuf cent cinquante-neuf après Jeſus-Chriſt, derniere année de la petite Dynaſtie des Tcheou. Il ne s'enſuit pas de-là, ainſi qu'on l'a débité en Europe, qu'il ait regardé comme fabuleux tout ce qui a précédé l'epoque par laquelle il commence; mais,

comme il le dit lui-même, qu'en remontant plus haut, il n'auroit pas pu ſuivre l'ordre chronologique qui fait la baſe de ſon plan. Cet ordre lui tenoit ſi fort à cœur, qu'il a fait lui-même l'abrégé de ſon abrégé, dans le goût des tables chronologiques d'Europe; mais avec tant d'art que nous le comparerions volontiers à ces deſſeins des grands maîtres, qui, quoique réduits à de ſimples contours, expriment toute leur penſée.

Lieou jou, qui etoit plus bel eſprit que Sée-ma-kouang, mais moins Philoſophe, moins bon citoyen & plus littérateur que Lettré, ne penſoit pas comme lui ſur les temps d'avant Lie-ouang. Soit zele pour la ſecte des Tao-ſée, dont il etoit le partiſan ſecret, ſoit auſſi pour ſe faire un nom, il voulut lutter avec ſon collegue qui l'eclipſoit, & compoſa ſon fameux Tao-yuen qui remonte juſqu'à la création du monde. Ajoutant foi à toutes ſortes de livres, dit Ouei-tchang-tſée, *Il a joint les oui & les non*, *Ki ki che fei*, *& contredit les plus ſages Ecrivains*, *Nieou-yu-cheng-gen.* Son projet etoit que ſon ouvrage fût comme la premiere partie de celui de ſon rival: mais quoiqu'il ne donnât tout ce qui a précédé Yao, que comme des traditions qu'il ne garantiſſoit pas, & que depuis Yao il ſe fût aſſez attaché aux textes des King, la premiere partie fit tort à la ſeconde, & tout l'Ouvrage fut rejetté par le Tribunal de l'Hiſtoire. Les ſiecles ſuivans ont applaudi à cette déciſion. Lieou-jou fut plus heureux à faire paſſer le Ki-kou-lou, Ouvrage purement chronologique, qui remonte juſqu'à Fou-hi. Ceux qui attribuent cet Ouvrage à Sée-ma-kouang, ne font pas attention qu'il avoit trop de mémoire pour ſe contredire ſi vîte. Son nom ne s'y trouve que comme celui des Secrétaires des Académies dans les Ouvrages qu'elles donnent. Etant Préſident du Tribunal de l'Hiſtoire, il ne pouvoit paroître ſans ſon attache. Encore faut-il ajouter qu'il touchoit alors à cette fameuſe diſgrace que lui attira

Lieou-jou.

ſon zele pour le bien public, qu'il ſoutint en ſage, & qui finit par le triomphe le plus flatteur.

Kin-chi. Comme l'idée de Lieou-jou de remonter année par année jusqu'au commencement de la Monarchie, etoit très-bonne en elle-même, Kin-chi la ſaiſit, & profitant de divers Ouvrages, dont celui de Sée-ma-kouang avoit donné l'idée, ou avoit eté l'occaſion, du Kang-mou de Tchou-tſée en particulier, Ouvrage excellent, il compoſa le Tſien-pien du Tong-kien, pour être comme la premiere partie de cette belle Hiſtoire. Kin-chi eut la ſageſſe de ne pas remonter au-delà d'Yao, & de s'en tenir tant qu'il put, à ce que les King nous ont conſervé ſur les beaux ſiecles & la premiere origine de notre Monarchie. Lieou-jou qui s'etoit radouci au point de ne remonter que juſqu'à Hoang-ti dans ſon Tong-kien-ouai-ki, avoit ſes partiſans. Kin-chi l'attaqua ſans détour dans ſa Préface, & avança qu'on ne ſavoit rien d'authentique ſur les temps d'avant Yao, & que les fables qu'on en contoit, etoient indignes d'entrer dans une Hiſtoire. Le deſir d'enfler ſon volume & de ſuppléer aux vuides qui ſont dans les King, le fit tomber dans une partie des défauts qu'il avoit reprochés à Lieou-jou, & coudre la bure avec le brocard. Les Critiques lui rendirent tous ſes bons mots ſur Lieou-jou. Tchin-chi fit plus: pour ne pas céder la victoire à Kin-chi, ni donner dans toutes les fables de Lieou-jou, il ne fit entrer dans ſon Tſien-pien-ouai-pien, que ce qu'il trouva de plus ſupportable dans le Pen-ki du Piao-ſée-ma, & dans le Ouai-ki de Lieou-jou. Cette modération a mérité à ſon petit ouvrage d'être conſervé dans la belle collection Tſée-tchi-tong-kien-kang-mou; mais avec de petites phraſes dans la Préface, & des notes, où il eſt fort mal mené.

Le Tſée-chi-tong-kien-kang-mou eſt à la Bibliotheque du Roi, nous ne nous arrêterons pas à en tracer le plan, ce ſeroit trop louer notre Chine. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'avertir ceux qui citent nos livres, que les eloges que nos Savans

Savans ont donnés à ce grand Ouvrage, ne tombent pas egalement ſur les quatre parties dont il eſt composé, & qu'il n'y a pas aſſez de bonne-foi à donner ſous le nom général de *Tou-kien*, ou le *Siao-ſée-ma*, ou *Kin-chi*, ou *Sée-ma-kouang*. On doit ſentir par ce que nous en avons dit, combien leur autorité eſt différente. Nous ajouterons encore tout bas, qu'avant de citer, il ſeroit bon de lire les préfaces critiques & les notes, dont les Lettrés des deux Dynaſties dernieres ont enrichi ce grand Ouvrage, en le conduiſant juſqu'à la Dynaſtie des Ming. L'Académie des Sciences n'a point encore imprimé ſa profeſſion de foi ſur les ſyſtêmes de Phyſique & d'Aſtronomie qui partagent les Savans d'Europe, ni nos Han-lin la leur ſur les oui & les non de nos Chronologiſtes & de nos Savans ſur notre Hiſtoire ancienne.

Nous ne dirons rien ici du très-ſavant, très-ennuyeux & très-inſipide ouvrage de Lo-pi, de la Dynaſtie des Song : il trouvera mieux ſon quadre dans l'article ſuivant. Nous ne parlerons pas non plus de bon nombre d'autres Abbréviateurs, Compilateurs & Chronologiſtes de toutes les Dynaſties ; parce que cela nous meneroit trop loin, & que d'ailleurs les oui & les non de la plupart ne datent de rien dans notre République des Lettres. Matouan-lin fait mention des principaux dans ſa Bibliotheque, livre cent quatre-vingt-treizieme: les curieux peuvent y voir ce qu'il en dit. En revanche nous nous etendrons un peu ſur deux grands Ouvrages préſentés au célebre Empereur Kang-hi, & dont nous ne croyons pas qu'on ait entendu parler au-delà des mers. Le premier nommé *Yche*, contient en cent ſoixante livres tous les matériaux de notre Hiſtoire romaneſque & véritable, depuis la Création du monde juſqu'à la Dynaſtie des Han. Le ſavant Auteur de cette bonne compilation, voyant que les faiſeurs de diſſertations ont tous la manie de trier dans les anciens monumens ce qui favoriſe leurs idées, quelquefois même de le

Lo-pi.

présenter dans un faux jour, & d'affecter une profonde ignorance sur ce qui les embarrasse, d'où il arrive qu'on dispute toujours & que rien ne s'eclaircit, imagina de couper d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre de la dispute. Son plan est très-simple. Pour que les auteurs originaux s'eclairent & s'expliquent, se réfutent & se contredisent, se confirment & s'etaient réciproquement, il les copie mot à mot sans s'embarrasser de séparer l'or de la paille: il laisse au lecteur ce soin. Son travail se borne à suivre le cours des siecles & à rassembler sur chaque Prince & sur chaque evénement tout ce qui a eté ecrit jusqu'aux Han orientaux, qui ont commencé à régner l'an vingt-cinq de l'Ere chrétienne. Notre Savant a cru avec raison que les Ecrivains qui avoient recueilli sous les Han occidentaux les traditions d'avant l'incendie des livres, doivent être mis au rang des anciens Auteurs. Nous avons consulté bien des livres pour crayonner cet essai tellement quellement; mais nous avouons avec franchise que l'Yche est celui de tous qui nous a le plus aidés à fixer nos pensées & à nous décider.

Le Chou-king qui y est cité & copié à son rang, contraste à merveille avec les autres anciens monumens, & se rend à lui-même un témoignage auquel il est bien difficile de résister. Tout ce qu'on peut reprocher à l'Auteur de l'Yche, c'est, comme nous nous en sommes convaincus par plusieurs confrontations, de ne pas copier les fables trop ridicules de ceux qui ont parlé des temps d'avant Yao. Apparemment qu'il a cru qu'il ne falloit pas trop insulter aux Tao-sée, & que ce qu'il en cite, suffisoit pour les lecteurs intelligens.

Les premiers exemplaires de ce livre sont aujourd'hui fort rares. Si on en a en Europe, & qu'on veuille lire cet Ouvrage avec plus de satisfaction, il faut se faire une table chronologique de tous les Auteurs qui y sont cités. Ce que l'Auteur en dit dans sa préface ne suffit pas au-delà des mers, où l'on n'a pas l'Histoire de notre littérature assez présente.

Le ſecond Ouvrage, nommé en Chinois *Yu-ting-li-tai-ki-che-nien-piao*, doit peut-être ſon origine au premier. Il eſt diviſé en cent livres, & embraſſe toute notre Hiſtoire juſqu'au regne de Kang-hi. L'Auteur etoit un de ces hommes méditatifs, qui ne tiennent à aucun ſyſtême, & n'etudient que pour etendre leur ame. La difficulté de chercher dans la collection immenſe du Nien-y, dans les Kan-king, dans le Kang-mou, &c., les faits particuliers dont on a beſoin, l'embarras de diſtinguer quand l'Hiſtoire parle d'après les monumens authentiques, ou d'après les Hiſtoriens ſuſpects, la diſcordance des Chronologies, qui brouille les idées & rompt la chaîne des evénemens, les renvois inévitables d'un livre à l'autre pour l'hiſtoire particuliere de divers Royaumes du temps féodal & des Princes de l'Empire depuis les Han, tout cela, dis-je, lui fit imaginer un plan qui remédiât à tous ces inconvéniens, & fût comme l'itinéraire de l'Hiſtoire. On pourroit peut-être profiter de ſon idée pour l'Hiſtoire générale d'Europe. Après avoir pris le meilleur plan de Chronologie qu'il a pu pour les temps avant Lie-ouang, qu'on n'a jamais débrouillé, & qu'on ne débrouillera jamais, faute de monumens; il ſuit Sée-ma-kouang & ſes Continuateurs dans tous les ſiecles ſuivans, & va pas à pas d'une année à l'autre, donnant toujours une portion de page à chacune, & ne ſe gênant pas pour lui en accorder pluſieurs, lorſque les evénemens le méritent; mais une page d'une année n'enjambe jamais ſur l'autre. Il marque à chaque page les lettres cycliques & l'année du regne du Prince. Ce n'eſt pas tout, la même page eſt diviſée en pluſieurs eſpaces par des lignes horizontales. Dans le premier eſt l'Hiſtoire de l'Empereur & de l'Empire, pour l'année qui eſt marquée de la maniere que nous avons dit; dans les eſpaces inférieurs, plus ou moins multipliés ſelon le nombre des Royaumes & des Princes, on voit tout ce qui fait leur hiſtoire particuliere. Par-là on a tout d'un coup le tableau général

des evénemens de chaque année. Ce livre n'etant qu'un abrégé, ne peut qu'indiquer les faits ; mais pour la partie de notre Hiſtoire ancienne ſur-tout, il cite les Auteurs originaux, & renvoie à leurs Ouvrages pour les détails. Si les Hiſtoriens de quelque réputation ne s'accordent pas, il en avertit, & marque en quoi. Enfin pour plus grande clarté, on a mis à la tête de tout l'Ouvrage, une table qui préſente le coup d'œil général des cycles, des années, des Dynaſties & des regnes.

Le Nien piao fut revu & corrigé par les Lettrés du College Impérial. L'Empereur Kang-hi, à qui il avoit plu, voulut qu'il fût imprimé avec une magnificence digne de lui, & l'orna d'une préface où il le loue beaucoup, & rend compte avec bonté de l'intérêt qu'il a pris à la perfection de cet Ouvrage, & des additions qu'il y a fait ajoûter pour le completter. L'exemplaire que nous avons vu, mériteroit une place diſtinguée dans un cabinet, à ne le regarder même que du côté de l'impreſſion.



ARTICLE IV.

Des temps fabuleux.

TOUTES les Nations ſe touchent par le menſonge comme par la vérité. Notre Chine a ſes temps fabuleux comme l'Egypte, la Perſe & la Grece, c'eſt-à-dire, des temps que l'Hiſtoire ne peut atteindre, que ſon flambeau ne ſauroit eclairer d'aucun rayon de lumiere, & qu'elle ne fait que montrer du doigt dans les nuages des traditions antiques que l'ignorance a epaiſſis, & où la ſuperſtition voit tout ce qu'elle veut, ſans s'embarraſſer des abſurdités, des inconſéquences & des contradictions où elles ſont noyées. Nous allons examiner en courant, 1°. Quelle eſt l'origine des temps fabuleux, par où commencent nos Annales; 2°. Combien ce qu'on en raconte eſt abſurde & ridicule; 3°. Ce qu'il y a de vrai & de fondé dans les narrés fabuleux des Hiſtoriens.

1°. Bien des choſes ont donné occaſion à tout ce qu'on raconte dans l'hors-d'œuvre de nos Annales, ſur les temps qui ont précédé Yao. Nos anciens Chinois, comme toutes les autres Nations, qui datent des premiers temps de la diſperſion des enfans de Noé, ont connu les ſiecles antiques, qui ont précédé le Déluge, & en ont conſervé le ſouvenir. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ſi ce ſouvenir a eté confié à la fidélité de l'enſeignement & des traditions, ou s'il a eté conſigné dans des livres dès les premiers âges. Ce dernier ſentiment, tout nouveau qu'il paroîtra à l'Europe, eſt appuyé ſur des vraiſemblances, dont on feroit peut-être plus de cas dans une autre matiere. Car il ne faut qu'ouvrir les Ecrivains de la Dynaſtie des Tcheou, pour voir qu'on a conſervé long-temps l'idée la plus avantageuſe

des anciens livres nommés *San-fen* ou *Tien*, &c, dont il ne reste plus que les noms, & dont il est dit très-clairement qu'ils commençoient à la création, *Tsée-kai-pi*, & qu'ils contenoient la grande Doctrine. D'ailleurs, comme l'ont remarqué avant nous plusieurs Missionnaires, il est difficile de comprendre comment la Chine entiere auroit pu conserver la Religion naturelle, si la croyance publique n'eût pas eté eclairée & soutenue par des traditions ecrites. Qu'on fasse bien attention à l'idée radicale du sacrifice sanglant, & on verra qu'elle renferme une profession publique de la foi & de l'espérance du Rédempteur.

Ce n'est pas tout: on trouve dans nos King, dans tous nos anciens livres, des passages si singuliers, des proverbes & des manieres de parler si approchantes de celle des livres saints, qu'il est tout naturel d'en conclure que nos premiers Chinois avoient fait, ou porté avec eux, des livres qui contenoient la croyance des premiers âges. Nous n'osons pas toucher l'article de nos anciens caracteres; outre qu'il seroit trop difficile de nous faire entendre, les traces de la révélation y sont si sensibles, les prophéties les plus sublimes si clairement enoncées, & les faits des premiers âges, si naïvement racontés, que nous craindrions d'être pris pour visionnaires. Nous ne connoissons qu'un ou deux Ecrivains qui aient dit que les livres dont nous venons de parler existoient encore deux siecles avant la proscription de Tsin-chi-hoang; mais nous n'oserions pas même avancer que Confucius les ait vus, quoique on le trouve dans la préface du Chou-king, attribuée à Kong-ngan-koue, parce que ce Sage n'en parle dans aucun de ses ouvrages. Pour Lao-tsée, à en juger par son Tao-te-king, s'il ne les a pas lus, la tradition de ce qu'ils contenoient etoit encore bien conservée de son temps. Quoi qu'il en soit de ces livres, il est de fait qu'au commencement des Han, il ne restoit de la haute Antiquité que des fables décousues & surchargées de rêves ridicules; mais ces rêves mêmes ajoutés, prouvent

l'exiſtence de ces livres & la ſuppoſent, comme la copie ſuppoſe l'original, & la fauſſe monnoie, la véritable. L'Europe n'a pas beſoin de ſortir de chez elle pour apprendre que les faits les plus graves ſe métamorphoſent horriblement d'une génération à l'autre, dès que l'enſeignement public eſt interrompu. Ses ſiecles d'ignorance le lui expliquent : la piété de la multitude adopta des faits défigurés, confondit les temps & les lieux &c. Or ſi, malgré l'enſeignement de la foi qui ſoutenoit ſon ignorance & lui epargnoit tant d'ecarts, l'Europe ſe méprit néanmoins ſi groſſiérement dans une infinité de choſes, dans quels précipices ne doivent pas être tombés nos pauvres Chinois, dans des temps de trouble, de guerre, de révolution & d'eſclavage ? vu ſurtout que la politique des Princes aimoit à les egarer & à brouiller dans leur eſprit le ſouvenir des anciennes traditions, dont ils ne vouloient plus.

Dès le temps même de Confucius, la Religion, qui eſt la ſource & l'aliment de la vérité, etoit aux priſes avec des ſectes eblouiſſantes, qui ſubſtituoient le merveilleux & l'extraordinaire à la ſimplicité de ſes enſeignemens, les jeux & les comédies à ſes jeûnes & à ſes fêtes, des grimaces & la magie à ſa modeſtie & à ſa gravité. Après la mort de ce Sage, des eſprits légers & frivoles flatterent la corruption de leur ſiecle en ridiculiſant la Doctrine des Anciens. Leur jargon renflé de mots vuides de ſens, fait pitié aujourd'hui dans le peu qui nous reſte de leurs Ouvrages ; mais accrédité alors par la faveur des Princes, il ſéduiſoit tous ceux qui vouloient faire leur cour, & par eux, la multitude. Plus le peuple tenoit aux anciennes traditions ſur les temps d'avant Yao, plus il etoit aiſé de lui faire prendre le change, & de le conduire en quelque ſorte à l'erreur par le chemin de la vérité. L'etat d'innocence du premier homme, les félicités dont il jouiſſoit ſans travail, le fruit de vie, &c, favoriſoient les fables des Tao-ſée ſur le pays des Immortels, ſur *la*

jouiſſance de tout par l'inertie de l'ame, ſur les pêches vivifiantes....
La facilité avec laquelle les délires des viſionnaires, des hérétiques & des Thalmudiſtes ont eté crus, prouve juſqu'à l'evidence que cette Secte dut perſuader toutes les fables qu'elle imagina. Le plus fâcheux, eſt qu'elle etoit intéreſſée à en imaginer pour flatter la vanité de Tſin-chi-hoang & ſervir ſa politique. Qui ignore que les mauvais Princes ſont bien ſervis en fait de menſonges? Quelque abſurde qu'il fût de faire deſcendre ce tyran de Hoang-ti, cette origine n'etoit pas plus ridicule que celle que la Grece trouva à Alexandre, & Rome à ſes Céſars. Les fables même qu'on débitoit ſur les premiers temps, etoient pour le moins auſſi croyables que celles que le peuple d'Angleterre a crues ſi long-temps ſur le Pape, qui etoit ſi près de lui, & d'autres que bien des gens, qui ne ſont pas peuple, croient tous les jours ſur la foi des voyageurs, ou de quelque philoſophiſte moderne. Si on doit être etonné de quelque choſe, c'eſt que l'autorité des King ait pu lutter contre elles & les reléguer enfin dans les Monaſteres des Tao-ſée & dans les dernieres ſpheres du peuple.

On n'y a peut-être pas fait aſſez d'attention en Europe: Notre Chine etant ſéparée par ſa poſition, de tous les peuples policés de l'Univers, & n'ayant autour d'elle que des mers, des déſerts, des montagnes & des ſauvages, dans le temps même où les anciennes traditions etoient le mieux conſervées, il lui etoit très-difficile de les concilier avec ſes connoiſſances géographiques. Toutes les Sciences ſe tiennent par la main. Celle qui paroît la moins néceſſaire, ſauve aux autres bien des mépriſes. Les King appellent notre Chine *Tien-hia*, *Le deſſous du Ciel*, *Tchong-koue*, *Le royaume du milieu;* or quelque ſavant que fût un Lettré, dès qu'on ſuppoſe que ſes idées géographiques ne ſortoient pas hors de la Chine & des pays d'alentour qu'on connoiſſoit, le moyen qu'il ſongeât aux plaines de Sennaar & à toute l'Aſie occidentale, pour expliquer ce qu'il ſavoit de la

premiere

premiere origine des peuples & des temps d'avant le Déluge ? Les plus Savans croyoient sans doute montrer beaucoup d'erudition & de critique en l'attribuant à la Chine exclusivement. D'ailleurs il y avoit peu de communication d'un Royaume à l'autre avant Confucius : chacun restoit chez soi. Pour aller d'un Royaume à l'autre, dit le Ly-ky, il falloit aboutir à des défilés qui etoient gardés par de fortes garnisons qui ne laissoient passer personne sans l'attache du Prince de chez qui on sortoit & chez qui on alloit. Les gens de lettres connoissoient à peine la Chine entiere, comment auroient-ils connu les pays etrangers ? Les livres d'ailleurs etoient rares, & les sciences de curiosité & d'erudition peu fêtées. On n'etudioit que pour entrer dans les emplois : à quoi auroient servi des recherches qui ne menoient à rien ? Il est croyable même qu'il ne venoit pas dans l'esprit aux plus habiles de soupçonner que la Chine ne fût qu'une petite portion de la terre. Au moins est-il certain que les Ouvrages des Anciens qui nous restent, paroissent faits d'après l'idée que notre Chine etoit le centre de l'Univers, & le seul pays du monde où les Sciences & les Arts fussent cultivés. L'ignorance des Anciens alloit si loin en ce genre, qu'ils supposoient que la Chine etoit environnée de mers de tous côtés. Elle est représentée ainsi sur les plus anciennes cartes que nous ayons. Aussi un savant Missionnaire a fort bien observé que Confucius ne pouvant ni nier ce que racontoit la tradition sur les premiers âges, à cause de son universalité, ni le concilier avec la véritable histoire de la Chine & avec la Géographie de son temps, il eut la sagesse de n'en point parler. Quoique les Annales des Chang & des Theou fissent mention de quelques peuples de l'Occident qui etoient venus rendre hommage à l'Empereur, comme nos Chinois n'etoient pas sortis de chez eux, la prudence exigeoit que, puisqu'il se bornoit à recueillir ce qu'il croyoit à l'epreuve de la critique la plus

maligne, il ne s'exposât pas à des méprises qui auroient pu flétrir sa doctrine, ou plutôt celle de l'Antiquité qu'il faisoit profession d'enseigner. Les autres Lettrés, qui n'etoient pas des Confucius, bien loin de suivre son exemple, croyoient bâtir leurs systêmes sur les fondemens les plus solides, parce qu'ils prouvoient par les Annales, que la Chine avoit eté habitée avant le Japon, la Corée, la Tartarie, &c. dont les Peuples etoient originairement des colonies Chinoises & lui devoient leur gouvernement, leur ecriture & leurs loix. Que les Savans d'Europe ne s'offensent point de voir ces Lettrés en prendre occasion de s'approprier toutes les traditions anciennes, & en faire honneur à leur Patrie. Pour peu qu'on veuille se rappeller quelle fut l'ignorance des Grecs sur la Géographie du monde, les idées singulieres des Romains sur la zône torride & la zône glaciale, les délires de leurs aïeux sur les antipodes, les curieux Commentaires de quelques Savans sur Strabon, & ce qui s'est passé dans ces derniers siecles lors de la découverte de l'Amérique, des Indes & de la Chine, on verra que chaque Nation a des exemples de toutes les méprises qu'elle reproche aux autres. Nos anciens Chinois avoient tort de regarder tous les autres peuples comme des barbares; mais comment a-t-on regardé nos Chinois en Europe, dans les temps même que nos porcelaines & nos soieries désespéroient le génie inventif des artistes d'Europe? Les bêtises & l'orgueil sont de tous les pays. Combien d'Ecrivains François ont parlé d'une maniere méprisante de quelques-unes de leurs Nations voisines! Que seroit-ce, si l'antiquité, la grandeur, la richesse & la puissance d'un Empire immense les avoient eblouis comme nos Chinois? Qui dit le vrai ne craint rien. Sans autre avance que d'être né en Chine, & d'avoir vu dans nos livres des vestiges sensibles de l'Antiquité, nous avons remarqué que de très-savans Traducteurs & Commentateurs des Ecrivains d'Athènes & de Rome prennent le

change ſur une infinité de choſes qui regardent les mœurs, les uſages, les arts, &c. parce qu'ils les voyent dans le faux jour des idées de l'Europe, aujourd'hui peuplée de Nations nouvelles. Les Ecrivains d'Athènes & de Rome eux-mêmes ne ſont ni sûrs, ni exacts, lorſqu'ils parlent de la haute Antiquité, qu'ils n'ont guere vue qu'à travers les nuages de leur antique barbarie. Ciceron n'a ſu remonter que juſqu'aux Athéniens pour l'origine des loix, & dit hardiment que c'eſt de chez eux qu'elles ont eté portées dans tout l'Univers, *in omnes terras aſportatæ.*

Que de bévues donc n'ont pas dû faire nos Lettrés du commencement de la Dynaſtie des Han, eux qui n'avoient pas eu encore le temps de devenir ſavans, & qui etoient réduits à recueillir les débris de notre ancienne Hiſtoire epars çà & là, & n'avoient ni le flambeau de la Religion, ni le fil de la Géographie, ni le compas des Chronologies etrangeres pour les guider? Diſons tout, au riſque de divertir le Lecteur par notre franchiſe; l'etude des langues etrangeres a toujours eté négligée par nos Lettrés. Le Miniſtere la commande dans le Bureau des expéditions; mais comme il ne s'agit que des langues des peuples qui nous environnent, & qui ont appris de nous tout ce qu'ils ſavent, nos Sciences n'y gagnent rien. Les langues des Nations ſavantes ſont trop eloignées de la nôtre, aucun intérêt ne pouſſe à les apprendre, & aucun livre n'en facilite l'etude. Celle de nos caracteres d'ailleurs n'en laiſſeroit pas le loiſir. Par là, à remonter juſqu'avant la renaiſſance des Lettres, ſous les Han, les livres du reſte de l'Univers n'exiſtent pas pour nos Lettrés; & ſoit orgueil, ou pareſſe, politique, ou bon ſens, ils ne ſongeront pas de long-temps à y rien apprendre.

Concluſion. Les révolutions des ſiecles, la décadence de la Religion naturelle, la perte des Monumens anciens, l'obſcurité des traditions, les erreurs des Sectes, les maneges de la Politique, les perſécutions contre les Lettres & les Lettrés, & tous

les malheurs de notre République des Lettres, ont enfanté les fables qui ont brouillé & défiguré les commencemens de notre Hiſtoire. Nous pourrions encore ajouter bien des choſes ſur les changemens qu'a ſoufferts notre ecriture, ſur la néceſſité où etoit la multitude de croire ceux qui ſavoient lire nos caracteres, ſur la nature même de l'ecriture hiéroglyphique; mais le Lecteur n'a pas beſoin de nos réflexions ſur tout cela. Pour peu même qu'il ait fait attention à ce que nous avons dit ſur les ſymboles & les images qui ſont comme les elémens dont ſont compoſés nos caracteres, il comprendra, ſans que nous le diſions, que les figures des animaux unies dans un même caractere à celle de l'homme, ont contribué à faire imaginer ces monſtres ridicules que l'idolâtrie encenſe ſous le nom des plus grands perſonnages de la haute Antiquité. Paſſons au deuxieme article, & voyons combien ſont abſurdes nos contes mythologiques.

2°. Un Miſſionnaire nous a avoué, que quoiqu'il eût vu dans les livres des Payens & dans les ecrits des premiers Peres de l'Egliſe, combien affreux etoit l'etat où l'idolâtrie avoit réduit les peuples les plus ſages, les plus eclairés & les plus raiſonnables; cependant il ne le ſentoit qu'à demi, parce que d'un côté entouré dès l'enfance de tous les bienfaits de la Religion & de tous ſes triomphes, de l'autre, accoutumé à entendre louer les Grecs & les Romains & à lire leurs ouvrages comme des modeles, ſon imagination ne pouvoit arriver à la vraie idée de l'aveuglement des Nations avant la prédication de l'Evangile. Ce n'eſt qu'en voyant notre Chine, diſoit-il, que ſes yeux ſe ſont ouverts, & qu'il a compris combien ſont profondes les plaies que le péché a faites à la Nature humaine, & combien l'idolâtrie les a gangrenées.

Cela nous fait craindre qu'on ne nous accuſe de calomnier notre Patrie en racontant les fables ridicules qui font partie de la croyance de nos Idolâtres, & qu'on a miſes par maniere de ſupplément à la tête de nos Annales. On voudra concilier la

croyance de ces fables avec les idées avantageuſes qu'on a de nos Chinois, & on en viendra à ſoupçonner notre ſincérité. Les gens de lettres même, que la lecture des anciens livres doit avoir accoutumés à cette eſpece de contradiction, ne ſeront peut-être pas plus en garde contre leur imagination que les autres, & voilà comment les préjugés bouchent tous les paſſages qui conduiſent à la vérité. Car ſi nous voulions dire que ces fables n'ont aucune autorité, & ſont la riſée de tous les vrais gens de lettres, on ne manqueroit pas de nous ſoupçonner encore plus, & de nous oppoſer le témoignage de leur conduite. Du reſte, en Chine comme ailleurs, il y a auſſi loin des livres aux mœurs que des Loix au Gouvernement. Nos Lettrés vont ici au Miao comme J. J. à l'Opéra & à la Comédie Italienne.

Il faudroit copier le Tao-yuen de Lieou-jou, ou le Lou-che de Lo-pi, pour bien faire connoître combien ſont pitoyables & ridicules les fables dont on a barbouillé les prétendus commencemens de notre Hiſtoire. Ceux qui ſeront curieux de voir juſqu'où l'eſprit humain eſt capable de s'egarer, pourront conſulter ces deux Auteurs; le dernier eſt sûrement en Europe. Pour nous, nous nous contenterons de crayonner les premiers traits de cet affligeant tableau. Sur la fin des Tcheou, & au commencement des Han, c'etoit le Tao qui avoit créé le ciel & la terre. Comme le Tao eſt *trois un*, *San-y*, on ajouta peu-à-peu que le premier tira l'Univers du néant, que le ſecond débrouilla les êtres flottans dans le cahos, & que le troiſieme fit le jour & la nuit, &c. *Pan-kou* fut ſubſtitué au Tao ſous les Han Orientaux; ſelon le livre Y-ky, c'eſt lui qui eſt le Pere de l'Univers. Il ſortit du cahos comme il put: après ſa mort, ſa tête ſe changea en montagne, ſes yeux devinrent le ſoleil & la lune, ſes veines des fleuves & des rivieres, ſes cheveux des arbres, les poils de ſon corps des plantes, &c. Le grand embarras des Ecrivains, eſt de dire de quelle veine ou de quelle artere en

particulier ſortit le fleuve Jaune, le Kiang. Selon le Ly-ky, ou hiſtoire des Calendriers, Pan-kou fut long-temps enfermé dans le cahos, qui avoit la forme d'un œuf: le cahos ſe développa en dix-huit mille ans: le Ciel s'elevoit chaque jour de dix pieds; la Terre s'epaiſſiſſoit d'autant, & Pan-kou grandiſſoit avec la même porportion, pour être l'Eſprit du Ciel & le Saint de la Terre. . . . . La mere de Fou-hi devint enceinte de lui, en marchant ſur les traces d'un géant, & ſa groſſeſſe dura douze mois; quelques-uns diſent vingt-quatre. . . . . Fou-hi eut beaucoup d'eſprit & la conception fort vive dès en naiſſant. Son corps etoit comme celui d'un ſerpent, mais ſurmonté d'une tête d'homme: il régla les cinq elémens, & dirigea le cours des planetes, qui alloient à la débandade. Le cheval dragon lui porta la Mappe myſtérieuſe nommé *Hou-tou*. Au reſte ce cheval etoit l'elixir du ciel & de la terre. Les hommes de ſon temps, dit le *Ouai-ki*, s'endormoient lorſqu'ils etoient couchés, & ronfloient avec bruit, renifloient lorſqu'ils etoient debout & bâilloient à pleine bouche, cherchoient à manger lorſqu'ils avoient faim, & jettoient les reſtes, lorſqu'ils etoient raſſaſiés.

Niu-hoa, ſœur, fille & femme de Fou-hi, avoit auſſi un corps de ſerpent, avec une tête humaine. Le Li-ki dit qu'elle changeoit 70 fois de figure par jour. Kou-koug, mauvais eſprit, outré d'avoir eté vaincu dans une guerre qu'il avoit ſuſcitée, donna un coup de tête contre une des colonnes du ciel & la briſa. La voûte céleſte vint toucher la terre de ce côté; mais, dit le *Ouai-ki*, Niu-hoa, ayant pétri & purifié une pierre de cinq couleurs, elle reſſouda la voûte céleſte & la releva avec les pattes d'une tortue qu'elle coupa: puis elle tua le dragon noir & boucha avec des cendres d'ecorce de citrouille, les trous par où les eaux du ciel inondoient la terre. Sa voix etoit ſi agréable, que ſes chants faiſoient danſer tous les Aſtres.... Chin-nong fut conçu par un miracle comme tous les autres anciens perſonnages. Il naquit

ayant le corps d'un homme & une tête de bœuf. Selon le Yuen-ming-pao, il avoit un visage humain & les yeux de dragon ; trois heures après sa naissance, dit le *Ly-ki*, il marcha, le cinquieme jour il parla, le septieme il avoit toutes ses dents. A trois ans il fit une charrue avec une hache, & commença à labourer la terre. Il semoit après la pluie : quand la pluie ne venoit pas, il s'adressoit, selon le jour, au dragon noir, au dragon bleu, au dragon blanc ; ou bien il se jettoit dans le feu, quelquefois aussi il envoyoit sa fille chercher les nues. Ayant bu de l'eau de plusieurs fontaines, pour savoir celles qui etoient douces ou ameres, il enseigna au peuple à boire de celles dont l'eau etoit douce. Jou-pao ayant eté agitée par l'eclat d'un coup de tonnerre, elle conçut Hoang-ty, en accoucha sur la montagne de vie, après vingt-quatre mois de grossesse. Dès l'âge de dix ans, selon le Yuen-ki, il connut les défauts du Gouvernement de Chin-nong. Il apprivoisa, dit le *Ouai-ki*, des ours grands & petits, des léopards, des tigres, &c. & les forma à la guerre. Le redoutable Tchi-yeou qui avoit le corps d'une bête féroce, une tête d'airain, un front de fer & se nourrissoit de sable, ayant inventé des armes redoutables, causoit des troubles continuels dans l'Empire. Hoang-ti lui fit la guerre ; mais après une bataille, où il avoit tout l'avantage, Tchi-yeou ayant formé des nuages & des vapeurs qui obscurcissoient le jour, il ne vint à bout de poursuivre sa victoire, qu'au moyen d'une charrette qu'il inventa sur le champ, & qui marquant le midi, l'empêcha de s'egarer. Ce grand Prince gouverna l'Empire avec tant de sagesse, que dix mille Princes lui rendirent hommage, l'herbe Kin-y crut dans le Palais, le Fong-hoang fit son nid dans une tour de son Palais ; & le Ki-lin se promena dans les jardins..... Notre main se lasse d'ecrire ces pauvretés. Quelques Lettrés, par pitié pour le peuple des gens de lettres, ont pris la

peine de les réfuter; mais qui peut ſoutenir la lecture des livres, où on les trouve, n'eſt guere capable d'en goûter d'autres.

Nous avons affecté de parler de Pan-kou, Fou-hi, Niu-hoa, Chi-nong & Hoang-ti, parce que ce ſont les perſonnages les plus fameux de notre hiſtoire fabuleuſe. Voyons le troiſieme article, & ce qu'on peut tirer de ces fables.

3°. Quelques Miſſionnaires ont eu la patience d'etudier à fond notre Mythologie, pour tâcher de démêler les traditions primitives des fables, des contes & des rêveries où elles ſont noyées. Par malheur la plupart ont commencé par ſe faire des ſyſtêmes, & ont voulu les trouver bien clairs & bien développés dans nos vieilles chroniques, comme M. Huet le ſien, dans les fables des Grecs; comme lui auſſi, ils ont perdu leurs frais d'erudition. Il n'eſt pas poſſible de concilier d'une façon qui contente, des contes qu'on n'a que de la troiſieme & quatrieme main, & qui ſont auſſi etrangers les uns aux autres que les avantures du Jupiter, du Bacchus, de la Cybele de l'Europe & de l'Aſie idolâtres. Bon-gré, mal-gré, il faut entrer dans le labyrinthe des conciliations, & la Critique n'a pas de fil pour en parcourir les détours. Elle eſt trop heureuſe quand le bon ſens lui donne des aîles pour en ſortir. Cependant comme Grégoire de Saint-Vincent a fait des belles découvertes en cherchant la quadrature du cercle qu'il n'a pas trouvée, nos Miſſionnaires en cherchant l'hiſtoire complette du temps d'avant le Déluge & de la diſperſion des peuples dans nos anciennes fables, ont prouvé, à le faire toucher au doigt, que nos premiers Chinois avoient connu les Patriarches d'avant le Déluge, & apporté ici la foi & l'eſpérance du Meſſie, le culte religieux de la loi naturelle, l'attente d'une heureuſe eternité, &c.; mais ces ſortes de découvertes ſont trop enfoncées dans nos Antiquités, pour qu'un Européen veuille s'en approcher aſſez pour être à leur

leur point de vûe. Nous ménagerons ses pas, & ne parlerons ici que de quelques articles plus essentiels qui ne demandent aucun préliminaire.

La création du monde & de l'homme, l'etat d'innocence, la chûte d'Adam & la longue vie des premiers hommes, sont articulés aussi clairement qu'on peut le desirer dans nos anciennes Chroniques. Tous les livres qui remontent jusqu'au commencement des temps, débutent tous par la création. Les deux mots *Kai-pi*, sont consacrés à cette signification. *Celui qui est lui même son principe & sa racine*, dit Tchouan-tsée, *a fait le ciel & la terre. Il y a*, selon Lie-tsée, *une vie qui n'a point reçu la vie; & parce qu'elle n'a point reçu la vie, elle ne peut la donner.* Nous nous souvenons dans ce moment qu'une chanson des Tsin commence ainsi: *Quand le ciel & la terre furent créés (Tien-ti-kai-pi), le soleil & la lune répandoient une vive lumiere; mais maintenant*, &c., Lopi dit cruement: *Fou-hi a fait le ciel & la terre:* & Hoai-nan-tsée, *Hoang-ti a fait la lumiere & les ténebres:* la glose ajoute Hoang-ti est l'ancien Esprit qui créa l'homme au commencement, & forma les deux sexes. Le livre Fong-sou-tong va plus loin; voici ses propres paroles bien remarquables: « Quand le ciel & la terre furent créés, il n'y avoit encore » ni homme, ni peuple. Niu-hoa pétrit de la terre jaune pour en » faire l'homme. C'est là la vraie origine du genre humain. » Ces divers textes & plusieurs autres que nous pourrions citer, varient sur le vrai auteur de la création, mais ils enoncent tous le fait, & nous ne prétendons pas prouver autre chose. Observons cependant, 1°. Que nous affectons de ne citer que les livres qui remontent avant Yao, & ne faisons aucun usage des King; 2°. Que nous ne nous chargeons pas de concilier ce que le même auteur dit dans une page, avec ce qui est dans la suivante. Toutefois il ne faut rien outrer. Autant il répugne à la candeur dont nous nous piquons, de donner des bluettes qui

voltigent dans la fumée, pour une vive flamme, autant il y auroit d'injuſtice de tourner en matérialiſme des explications phyſiques du comment de la création de l'Univers, quand on a commencé par la poſer en fait. Les ſyſtêmes de Deſcartes & de Gaſſendi ſont pitoyables aux yeux de ce ſiecle ; mais ils ne ſont pas *impies :* nous mettons ce mot pour demander à ceux qui mettent nos Chinois dans la balance, de commencer d'abord par faire connoître de quels poids ils ſe ſervent.

Tous les rêves des Tao-ſée, ſur je ne ſais quel pays de délices & de félicité habités par des Sages, qui ont evité la mort en cultivant leur ame par le dégagement des ſens, la méditation & l'oubli de tout, tiennent evidemment aux traditions de l'etat d'innocence & du paradis terreſtre. L'idée de la montagne de *Mort* qu'habitoit Fou-hi, celle de la montagne de *Vie* ſur laquelle naquit Hoang-ty, indiquent des connoiſſances confuſes de notre premier pere. Ce que dit Hoai-nan-tſée du paradis terreſtre des Tao-tſée, eſt digne d'attention : *Au milieu* (du ſommet de la montagne *Kouan-lun*), *eſt un jardin, où un doux zéphire ſouffle ſans ceſſe & agite les feuilles des beaux arbres Tong, dont il eſt entouré. Ce jardin enchanté eſt placé auprès de la porte fermée du ciel : les eaux qui l'arroſent, ſont la ſource jaune qui eſt la plus elevée & la plus abondante ; elle s'appelle la fontaine d'immortalité : ceux qui en boivent ne meurent pas. Cette fontaine ſe diviſe en quatre fleuves : un entre le nord & l'orient, l'eau rouge entre l'orient & le midi, l'eau* jo *entre le midi & l'occident, l'eau de l'agneau entre l'occident & le nord. Ces quatre fleuves ſont les fontaines du Seigneur-Eſprit* (*Ty-chin*), *c'eſt par elles qu'il prépare des remedes à tout, & qu'il arroſe toutes choſes.* Selon le Chan-hai-king, *On y trouve* (dans ce jardin) *tout ce que on peut deſirer : il y a des arbres admirables & des ſources merveilleuſes.* Il eſt appellé le *jardin fermé & caché, le jardin ſuſpendu, le doux ouvrage des fleurs. . . . . la vie eſt ſortie de là, c'eſt le chemin du ciel ; mais,* ſelon lui, *c'etoit au fruit d'un arbre qu'etoit*

attachée la conſervation de la vie. La gloſe le nomme *l'arbre de la vie interminable* (*Tchang-cheng*). Tchoang-tſée décrit ainſi l'âge de la Vertu parfaite (*Tchi-te-tchi-chi*): *Alors les pieds des voyageurs n'avoient pas encore tracé de chemin ſur le penchant des montagnes, ni les barques des pêcheurs ſillonné la ſurface des eaux, tout croiſſoit par-tout de ſoi-même. On etoit par tout chez ſoi; les animaux aſſemblés en troupeau erroient çà & là dans la campagne: les oiſeaux voloient en troupe de tous côtés, & tous les fruits de la terre naiſſoient d'eux-mêmes. L'homme habitoit au milieu des bêtes: l'Univers n'etoit qu'une famille. On cultivoit la vertu ſans le ſecours de la ſcience, & on vivoit dans l'innocence, ſans eprouver les aſſauts de la concupiſcence.* Il dit encore ailleurs, *L'In & le Yang etoient dans une parfaite harmonie, les eſprits ne nuiſoient point, & toutes les ſaiſons etoient réglées: rien ne pouvoit être funeſte, ni donner la mort. Quoique l'homme eût des connoiſſances, il n'avoit pas occaſion d'en faire uſage. Cet etat ſe nomme La grande Unité. On faiſoit le bien naturellement & ſans avoir beſoin d'y penſer.*

Il eſt aſſez remarquable qu'on trouve plus de détails ſur la chûte des Anges que ſur celle de l'homme. Ne ſeroit-ce pas que celle-ci contredit la Doctrine des Tao-ſée, & qu'ils n'ont pas voulu ſe réfuter eux-mêmes? Nous ne parlerons cependant que de celle de l'homme pour ne pas trop multiplier les citations. *Le deſir immodéré de la ſcience*, dit Hoai-nan-tſée, *a perdu le genre humain.* Selon le Tong-lai-ſée, *la gourmandiſe a perdu l'Univers, & a eté la porte de tous les crimes.* L'ancien proverbe dit, *Il ne faut pas ecouter les paroles de la femme.* La gloſe ajoute, *Ces paroles indiquent que la perverſion de la femme a eté la premiere ſource & la racine de tous les maux. Après la dégradation de l'homme*, dit Lo-pi, *les animaux, les oiſeaux, les inſectes & les ſerpens commencerent à l'envi à lui faire la guerre. Après que l'homme eut acquis la ſcience, toutes les créatures furent ſes ennemies.* Finiſſons par deux textes bien ſinguliers, le premier eſt encore de *Lo-pi*, le

ſecond de *Hoai-nan-tſée : En moins de trois ou de cinq heures le ciel changea , & l'homme ne fut plus le même.... Après que l'innocence eut eté perdue , la Miſéricorde parut.*

Nous ne nous etendrons pas ſur la durée de la vie des premiers hommes. Les Tao-ſée l'ont alongée de maniere à ne pouvoir pas méconnoître qu'ils parlent des temps d'avant le Déluge. Les idées mêmes de *Tſien-tien*, Ciel antérieur & de *Heou-tien*, Ciel poſtérieur, & leurs dix Ki, ou générations, ſont contretirées de ſi près ſur la vraie hiſtoire du genre humain, que les ſoupçons mêmes de la vraie Critique ne vont pas juſqu'à douter qu'elle en ait donné l'idée. Les Tao-ſée qui ſe piquent de philoſophie & d'erudition, ſe noient en voulant paſſer le Déluge pour arriver aux premieres générations, parce qu'ils confondent, faute de principes, ce qu'ils trouvent dans leurs Ecrivains ſur l'etat d'innocence & les temps d'avant le Déluge, & ſur l'etat de l'homme déchu & les temps d'après le Déluge. Il n'y a que le glaive de la Foi de l'Egliſe qui puiſſe couper ce nœud-gordien. Il faut ajouter auſſi que ceux qui ont ecrit ſur ces matieres, lorſque les traditions etoient déja mêlées de fables, ont commencé les premiers à embrouiller la matiere. Voilà pourquoi nous avons dit que les Miſſionnaires, qui ont voulu porter la lumiere dans ce cahos, y ont perdu tout le temps qu'ils ont mis à vouloir concilier des Ecrivains qui ne ſont pas d'accord avec eux-mêmes, & ont ecrit, ſans y rien comprendre, ce qu'ils entendoient dire. Quelques Savans au-delà des mers ont ecrit ici que ces ſortes de traditions envoyées en Europe, pourroient fournir des armes aux défenſeurs de la Religion, pour fermer la bouche à quelques Incrédules qui citent ſans ceſſe la Chine, & la font ſonner fort haut dans leurs objections. Un Miſſionnaire ne peut refuſer de répondre à de pareilles demandes. Puiſqu'on permet aux ſavans des ecarts & des digreſſions de pure curioſité, nous demandons qu'on nous paſſe de mettre ici notre

réponse. Notre qualité de Missionnaire, & les ennuis que nous a coutés cet Essai, doivent nous obtenir cette grace des lecteurs les plus séveres.

1°. Il ne faut ni calcul, ni démonstration, ni lunette pour prouver que le soleil est sur l'horizon, il ne faut que des yeux. La vie seroit trop courte pour arriver jusqu'à la foi, s'il falloit y aller par le labyrinthe ténébreux de la Chronologie, de l'Histoire de tous les peuples, de la Physique, de la Métaphysique, & même de la haute Théologie. Les Prophéties etoient nécessaires pour annoncer le Messie, les miracles pour le faire reconnoître, les combats & les triomphes de l'Eglise pour justifier ses promesses: l'Evangile cru & pratiqué, prouve tout ce qui peut être prouvé & demande de l'être. Qu'etoit l'Europe, il y a deux mille ans? Tous les nuages des héréfies & de la corruption des mœurs ne sauroient eclipser la Divinité des vertus qui brillent dans l'Eglise, & qu'on ne trouve que dans son sein. Les vies de Saint-Louis, de Saint-François de Sales, & de notre Patron Saint-Louis de Gonzague, forment seules une démonstration de la Divinité de la Religion, pour qui connoît le cœur de l'homme, sait l'histoire des peuples, & a lu les plus sublimes Moralistes du Portique.

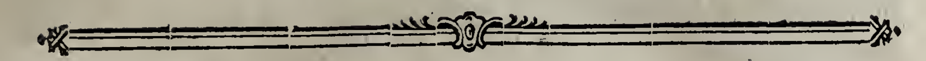
2°. Vouloir répondre à tout ce qui vient à la tête d'un peuple d'Ecrivains pantologues, c'est etendre la carriere de leurs impiétés, au lieu d'y mettre fin.

3°. Quand on enverroit d'ici des notices bien détaillées, bien exactes & bien savantes de tout ce qui rend témoignage à la Religion, non-seulement dans nos antiquités fabuleuses, mais encore dans nos King & dans nos Annales, quel en seroit le fruit? Qui attaque la Bible en furieux, deviendroit-il un agneau pour de pareilles preuves? Jamais l'Europe n'a eté si riche en Mémoires sur la Chine, & jamais la Chine n'y a eté calomniée si sottement. Les eloges que avons entendu donner à *la*

Philosophie de l'Histoire, & ce que nous y avons lu sur la Chine, est une enigme que nous n'expliquerons jamais.

4°. Nous ne tenons pas à notre façon de penser, de maniere à ne pas déférer à celle des vrais Savans. S'ils jugent qu'il seroit véritablement utile de recueillir toutes les etincelles de vérité qui brillent çà & là dans notre histoire fabuleuse, nous tâcherons de le faire avec tout le soin dont nous sommes capables. Mais nous croyons qu'il vaudroit mieux demander à notre Chine, quelle a eté sa Religion pendant plus de quinze siecles, ce qu'en racontent ses King, & sur-tout comment la haute Antiquité lui a annoncé, promis & caractérisé le Saint par excellence, qui devoit naître d'une Vierge, & mourir dans les tourmens. Nous le disons hardiment, parce que nous sommes en etat de le prouver : ce qui nous reste en ce genre, est infiniment au-dessus de ce qu'on cite des Egyptiens & des Grecs, n'eussions-nous que le Tao-te-king & le Tchong-yong. Le célebre & fervent San-tchi, disoit à la fin du dernier siecle : « Les » preuves de la Religion ont eté ecrites dans le ciel par le doigt » du Créateur, & sur la terre avec le sang de Jesus-Christ. Les » impies ont beau tremper leur pinceau dans le fiel, ils ne les » effaceront jamais : on lit egalement les premieres, & le jour » & la nuit, & le sang des Martyrs rafraîchit sans cesse les » secondes. »





SECONDE PARTIE.

A quel temps on peut fixer le commencement de l'Empire Chinois.

TOUT ce que nous avons dit dans la premiere Partie de cet Essai, ne doit être regardé que comme les préliminaires des discussions où nous allons entrer. Ces préliminaires etoient nécessaires pour mettre les Lecteurs au niveau d'un sujet que toutes les sciences d'Europe laissent au fond de l'Asie, & dont elles ne peuvent s'approcher d'un pas, sans risquer de s'egarer, si elles sont abandonnées à elles-mêmes. Mais si on a bien saisi le fond des détails où nous sommes entrés, & si on ne s'est point mépris sur le point de vue sous lequel ils montrent qu'il faut envisager nos Antiquités & les Monumens qui les attestent, il sera aisé de voir du premier coup-d'œil le vrai du sentiment pour lequel nous nous sommes décidés. Comme les opinions des Savans sont partagées sur cette matiere, & vont flottant d'un systême à l'autre, nous sentons à merveille qu'en proposant notre façon de penser, il faut en alléguer les raisons. Nous ferons plus, nous ne cacherons pas les difficultés qui pourroient les affoiblir, ou même les renverser; & en les exposant, nous ne les couvrirons d'aucun nuage. Minos avoit mis parmi ses loix fondamentales, qu'il ne seroit pas permis de révoquer en doute la sagesse & l'utilité de ses réglemens; mais il n'y a pas de Minos dans la République des Lettres. Il n'appartient à personne de vouloir subjuguer les opinions. Ces phrases despotiques, *je dis*, *je pense*, *il est certain*, aussi inconnues aux vrais Savans, qu'elles sont familieres aux Pantologues modernes, doubleroient d'insolence & d'inurbanité sous notre plume. Nous pouvons nous tromper, mais nous

ne voulons pas tromper. Par cette raiſon nous ſommes détermi-nés à diviſer cette ſeconde Partie en deux articles, afin d'avoir occaſion de dire les choſes à charge & à décharge, & de mettre le Lecteur en etat de ſe décider pour un ſentiment différent du nôtre, s'il le trouve plus probable. Nous le ſentons bien, le Lecteur voudroit avoir le plaiſir de nous voir joûter avec les Européens qui ont traité la même matiere, & nous retourner de temps en temps pour montrer par quel chemin pluſieurs ſe ſont egarés; mais nous ſommes inébranlables dans nôtre réſolution: & nous affecterons une profonde ignorance ſur tout ce qui a eté ecrit au-delà des mers en cette matiere. « Le » choc des ſentimens, dit Tchou-tſée, fait plus de bruit que de » lumiere. Prouvez que le vôtre eſt vrai, vous aurez réfuté » tous les autres. »



ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Tout ce qu'on raconte ſur les temps qui ont précédé Yao, n'eſt qu'un amas de fables & de traditions obſcures qui ne méritent aucune croyance.

COMME nous n'etions allés en France que pour apprendre à fond la Religion, & nous mettre en etat de l'enſeigner à nos compatriotes, nous avouons bonnement que nos etudes ne nous ont preſque jamais conduits hors de la ſphere de la Théologie. Le pays de la Critique, où les ſavans d'Europe ont fait tant de découvertes, eſt un pays que nous ne connoiſſons quaſi que de nom. Cet aveu tournera contre nous : nous le ſentons bien. Encore vaut-il mieux qu'on nous reproche une ignorance, dont nous n'avons pas à rougir, que la ridicule préſomption de parler de ce que nous ne ſavons pas. D'un autre côté, nos Lettrés ont une maniere de diſſerter qui ne plairoit peut-être pas au-delà des mers; & outre le danger d'ennuyer, auquel nous ſerions expoſés, nous riſquerions de rebuter l'attention du Lecteur, déja aſſez occupé par la nouveauté des choſes dont nous allons l'entretenir. Ce double embarras nous réduit à nous rapprocher de l'Europe, par le ſeul chemin qui nous ſoit ouvert, c'eſt-à-dire par celui de la Théologie. La maniere dont elle prouve & examine la certitude des faits que raconte l'Evangile, nous offre un plan de diſcuſſion tout tracé, qui eclaircira & analyſera cet article.

Y a-t-il des livres qui parlent des temps antérieurs à Yao ? A qui attribue-t-on ces livres ? Ceux qui les ont faits, ont-ils eté trompés ? Ont-ils voulu tromper ? Ces livres n'ont-ils pas eté corrompus ? Quels ſont les faits qu'on y trouve ? Les divers

Hiſtoriens qui en parlent, ſont-ils d'accord entre eux? Que diſent de ces faits les plus anciens Ecrivains? Quelle autorité ont en Chine les livres où on les trouve? Telles ſont les queſtions que nous nous propoſons, & dont les réponſes rempliront cet article.

Y a-t-il des livres qui parlent des temps antérieurs à Yao?

Oui, & en aſſez bon nombre; mais comme les derniers ne ſont que la répétition des premiers, & que depuis les Han on n'a fait aucune découverte, on peut les réduire à trois claſſes: Dans la premiere, ſont ceux qui ont eté ecrits ſur la fin des Tcheou; dans la ſeconde, ceux du regne de Tſin-chi-hoang, & dans la derniere ceux de la Dynaſtie des Han. Nous nous bornons pour ce moment à avertir 1°. qu'en réuniſſant tout ce qu'on trouve de faits dans les livres de ces trois claſſes, il y auroit tout au plus de quoi faire un juſte volume; car la plupart des Ecrivains n'ont parlé que par occaſion des temps d'avant Yao, ſur-tout les plus anciens. 2°. Que les petits King & les Hiſtoriens publics etant d'un ordre différent, nous examinerons à part ce qu'ils en diſent.

A qui attribue-t-on ces livres?

Le plus ancien qu'on connoiſſe eſt de Yo-tſée, qui vivoit, dit-on, du temps de Ouen-ouang, c'eſt-à-dire, environ onze cent quarante ans avant Jeſus-Chriſt. On ne ſait rien de lui que par Pan-kou. Il ne reſte plus que quatorze Chapitres des vingt-deux qu'on avoit du temps des Han. Ce ſont des Dialogues de morale & de politique, où il parle par occaſion de Hoang-ti, Fou-hi, &c, mais ſans articuler aucun fait. Il eſt remarquable qu'il ne dit rien de Yao, de Chun, ni de Yu. De Yo-tſée, il faut deſcendre juſqu'à Tchouang-tſée & Lie-tſée qui etoient contemporains de Mong-tſée, à ce qu'on croit communément.

Il y a des différences fort considérables dans les Ecrivains, sur le temps où ils ont vécu; voyez la Bibliotheque de Ma-touan-lin, liv. 3. Il reste d'eux plusieurs Ouvrages, où ils parlent philosophie, politique & morale d'après la Doctrine des Tao-sée, dont ils etoient de zélés partisans. Ils font mention des trois Hoang & des cinq Ty, sans dire qui ils etoient, ni où ils ont régné. Ce n'est qu'en développement de leur Doctrine qu'ils racontent par occasion quelques faits sur Fou-hi, Chin-nong & Hoang-ti. Il en est de même de Ouen-tsée, Chen-tsée, Chi-tsée, Han-fei-tsée, qui ont vécu sur la fin des Tcheou. Ce qu'ils ont ecrit sur les temps antérieurs à Yao, se réduit à quelques pages. Pour le Tchun-tsieou attribué à Lu-chi, qu'on a prétendu avoir eté le pere de Tsin-chi-Hoang, & qui fut son Ministre, c'est un livre dont on ne sait pas trop l'origine, disent les Critiques, & qui se sent bien du style des Han orientaux. Quoi qu'il en soit, il y est parlé des San-hoang, des Ou-ti, de Fou-hi, de Chin-nong, & de Hoang-ti; mais sans rien articuler sur le temps de leur regne. Les fables que raconte Lu-chi sont moins extravagantes que celle des autres Tao-sée, dans ce qui ne tient pas aux principes & à la Doctrine de la secte. Le style de cet Ouvrage est fort décousu; les Chapitres sont courts & les sujets très-variés. On dit que Lu-chi, qui etoit fort riche, promettoit une grosse somme pour chaque caractere qu'on trouveroit impropre dans son Ouvrage. Kao-tchi l'appelle, le Roi des Ouvrages de Hoai-nan-tsée: *Lu-tchun-tsieou-tsée*, *Hoai-nan-ouang-chou*. Ce Hoai-nan-tsée, qui vivoit au commencement de la Dynastie des Han occidentaux, etoit un amateur de livres, qui payoit ceux qu'on lui offroit, & encore plus ceux qu'on lui cédoit; mais comme il etoit entêté de la secte des Tao-sée, on le servoit selon son goût. Ses Ouvrages, dont le style est brillant & cadencé, sont un ample répertoire de traditions & de fables sur la plus haute antiquité; mais il ne faut y chercher ni chronologie,

ni ordre, ni critique. Il avoit fort à cœur de monter dans la haute ſphere des Ecrivains ; mais, comme dit Lieou-hiang, il eſt reſté dans celle des Hiſtoriens ſauvages ou ruſtiques, *Ye-che.* Les Européens y mettroient auſſi les Auteurs du Pe-hou-tong, du Fong-fou-tong, & de divers autres Recueils qui furent faits ſous la même Dynaſtie, lorſque la paix eut eté rendue aux Lettrés. Mais, quoiqu'il ne ſoit pas sûr que le premier ſoit du célebre Pan-kou, ni le ſecond de Ing-tchao, comme ces Ouvrages ont eté faits pour recueillir les traditions dont il reſtoit quelque ſouvenir, on ne peut reprocher au plus à ceux qui les ont faits, que d'avoir conſervé des fables ridicules qu'il falloit enſevelir dans un eternel oubli. Comme on a à la Bibliotheque du Roi la collection entiere des petits Ecrivains de la Dynaſtie des Han, nous ne pouſſerons pas plus loin cette enumération. Ceux qui voudront aller plus loin que nous, y trouveront de quoi lire long-temps, & ſe convaincre par eux-mêmes qu'à quelques circonſtances près, on ne trouve guere dans l'un que ce qu'on a trouvé dans l'autre.

Quant au Chan-hai-king, au San-fen, à la Botanique de Chin nong, & aux livres de Médecine de Hoang-ti, nous avons déja dit qu'ils ſont regardés univerſellement comme des Ouvrages ſuppoſés, & faits ſous un ancien titre par des Ecrivains ſans nom : il eſt inutile de nous y arrêter. Quelques Critiques cependant, car nous avons promis de dire le pour & le contre, trouvent le ſtyle de Chan-hai-king ſi approchant de celui des Anciens, qu'ils ſoupçonnent qu'il a eté ecrit ſur la fin de la Dynaſtie des Tcheou. Mais ils avouent en même temps qu'il a eté compoſé, ou corrompu, par un viſionnaire ridiculement entêté des chimeres des Tao-ſée. Quevedo & Cyrano n'ont rien imaginé d'auſſi extravagant que les contes qu'on trouve dans ce livre. Malgré cela, quelques bons Miſſionnaires ont eu la ſimplicité d'y trouver des choſes admirables, à la faveur des allégories

dont ils prétendoient qu'il etoit tiſſu; d'après quelques Lettrés qui ont imaginé ce miſérable expédient, pour ſauver le ridicule des chimeres qu'il décrit. Quant à l'uſage qu'on pourroit faire de ce livre, nous croyons qu'il faudroit ſe borner à y chercher les veſtiges de l'ancienne Hiſtoire, & en particulier les faits extraordinaires & miraculeux qu'il défigure le moins, par exemple, il parle d'un peuple qui ſe nourriſſoit d'une roſée ſacrée, qui avoit le goût qu'on vouloit, *Cho-yu-ki-ouei;* la gloſe ajoute qu'elle reſſembloit à de petits grains de ſucre. Cette particularité d'être la nourriture d'un peuple & d'avoir le goût qu'on vouloit, convient trop à la manne pour pouvoir la méconnoître.

Ceux qui ont fait ces livres, ont-ils pu ſe tromper? Ont-ils voulu tromper?

Que le Lecteur en juge par le peu que nous avons dit plus haut des fables abſurdes & ridicules qui compoſent l'hiſtoire des temps d'avant Yao. C'eſt Yo-tſée, le plus ancien de ces Ecrivains, qui dit que Hoang-ti connut à l'âge de dix ans les défauts du Gouvernement de Chin-nong, & qu'il le réforma. Tchouang-tſée, Lie-tſée, Ouen-tſée, &c, vivoient dans un temps de trouble, de guerre & de fermentation. Leurs Ouvrages crient qu'ils etoient des viſionnaires, qui vouloient accréditer la Doctrine de Tao-tſée, & faire leur cour, en propoſant un nouveau plan de Gouvernement & de Légiſlation. D'ailleurs il n'eſt prouvé par aucun monument qu'ils aient vu les Annales authentiques de la Bibliotheque des Tcheou; & eux-mêmes ne les citent pas. De qui Hoai-nan-tſée, Tchao-hoa, Han in, & les autres Compilateurs des Han, ont-ils tiré ce qu'ils racontent des temps avant Yao? Ils n'en ont rien dit. Ils ne citent aucune autorité: & tous nos Critiques s'accordent à dire qu'ils firent beaucoup d'uſage de ce qu'on publia ſous Tſin-chi-hoang, après que la paix fut rendue aux Lettres; & qu'ils recueillirent

toutes les traditions anciennes, telles que les débitoient les Tao-ſée. A s'en tenir à ce qu'on ſait de plus certain ſur les Ecrivains qui ont parlé des temps antérieurs à Yao, aucun d'eux n'a pu travailler ſur des monumens authentiques. D'ailleurs les Anciens avoient intérêt à publier des fables qui accréditoient la ſecte qu'ils défendoient; & les Modernes paroiſſent plus occupés à recueillir tout ce qui en reſtoit de leur temps, qu'à faire un choix des plus ſupportables.

Ces livres n'ont-ils pas eté corrompus?

Voici notre réponſe: 1°. Cette eſpece de livres n'a jamais attiré l'attention des vrais Savans, & a toujours eté abandonnée à qui a voulu en prendre ſoin. Les Jou-kiao, ou Lettrés de l'Ecole de Confucius, ne ſe ſont pas même mis en peine d'en relever les bévues, à moins qu'ils n'aient eu occaſion de traiter quelque point d'Hiſtoire particulier, ou de préſenter quelque placet aux Empereurs contre la ſecte des Tao-ſée, qu'ils foudroient ſans ménagement. Leur grande maxime, c'eſt que le menſonge ſe détruit & tombe de lui-même. 2°. Les différentes ſectes des Tao-ſée ſe battent ſur les variantes, additions & interprétations, qui leur ſont favorables ou contraires, & ne peuvent ſe vaincre, parce que les dernieres editions ont enterré les précédentes, & qu'on n'a ni anciens manuſcrits, ni détails pour remonter d'une edition à l'autre. 3°. Nos plus habiles Critiques prétendent que les livres attribués à Tchang-ſée, Kouan-tſée, &c, ne ſont pas leurs vrais ouvrages. C'eſt en particulier le ſentiment du célebre Kong-in-ta, de Tchou-tſée, &c. *Voyez* le *Sing-ly-ta-tſinen*, la Bibliotheque de *Ma-touan-lin*, la préface de *Tong-kien-kang-mou*. La ſuppoſition & altération de ces ſortes d'Ouvrages etoient très-aiſées au commencement des Han, vu la manie générale du recouvrement des livres, les troubles de l'Etat, le peu de monde qui entendoit les caracteres, la politique de la Cour, la timidité

des Jou-kiao, le crédit des Tao-ſée, & la facilité de faire courir un manuſcrit; une Province ayant peu de communication avec l'autre, & les livres etant fort rares. Il ſeroit aiſé de peſer ſur toutes les circonſtances & de les appuyer de faits; mais la choſe n'en vaut pas la peine. Il ſuffira de renvoyer le Lecteur aux plaintes des derniers Editeurs ſur les peines qu'ils ont eues de trouver une edition sûre. Les raiſons qu'ils alleguent pour juſtifier leurs ſoins & leurs préférences, atteſtent combien ces ſortes de livres attirent peu l'attention des gens de lettres.

Quels ſont les faits qu'on y trouve?

Si la publicité, l'importance, l'ordre, l'enchaînement & la vraiſemblance des faits caractériſent une hiſtoire véritable, il ne faut qu'ouvrir les livres dont nous parlons, pour voir qu'ils ne peuvent être mis au rang des Annales des Peuples. En deſcendant même juſqu'aux regnes de Chin-nong & Hoang-ti, on ne trouve aucun de ces evénemens qui tiennent à une Nation entiere, peignent ſes mœurs, marquent ſon génie, montrent ſes divers intérêts, & font connoître ſes Loix & ſon Gouvernement. Tout ſe réduit à de petites anecdotes, ou à des faits vagues & flottans que la Géographie, la Chronologie, la Phyſique n'eclairent aucunement, & qu'un merveilleux ridicule repouſſe dans le pays des rêves & des chimeres. La maniere même dont ils ſont racontés, prouve qu'ils n'ont eté recueillis que dans des ſiecles eloignés de la haute Antiquité. S'il venoit en penſée à quelque Européen de prétendre que tout ce qu'on trouve dans ces livres regarde le Monomotapa, nous ne voyons pas comment on pourroit lui prouver le contraire. Cependant la candeur dont nous nous piquons, demande que nous avertiſſions que la plupart des anciens livres qui parlent des temps antérieurs à Yao, etant des dialogues, où l'on fait parler les interlocuteurs ſur différens points de Politique, de Morale, de Phyſique

& de Philoſophie; ceux qui en ont fait uſage pour ecrire l'Hiſtoire, ſont plus blâmables peut-être que ceux qui les ont faits. Yo-tſée, Kouan-tſée, Tchouang-tſée, Lie-tſée, &c., ont fait parler les perſonnages de leurs dialogues d'après leurs idées, ſans garantir les faits qu'ils leur font raconter. Ce n'eſt pas-là une pure conjecture: Pluſieurs de ces Ecrivains Tao-ſée qui auroient fort voulu appuyer leur ſecte du ſuffrage de Confucius, ont pris le biais de le faire parler, dans des Dialogues, ou de lui faire citer des diſcours, des *Ana* : témoin le Kia-yu, le Tſai-li, &c. *Voyez Y-che, liv. 12*. Confucius joue un perſonnage ridicule dans tous ces livres. Comme les San hoang, Fou-hi, Chin-nong, &c, etoient bien moins connus que ce Philoſophe, il a eté fort aiſé de forger des anecdotes, & de leur attribuer les fables dont on récréoit le peuple. Quand la curioſité Européenne veut paſſer les mers pour entrer dans nos Bibliotheques, il faut néceſſairement qu'elle y ſoit introduite par notre Hiſtoire littéraire, & qu'elle ſoit eclairée par ſon flambeau.

Les divers Hiſtoriens & Ecrivains qui en parlent, ſont-ils d'accord entre eux?

Ici nous demandons grace au Lecteur, & le prions de ne pas exiger que nous copiions les contradictions où ils tombent ſur la ſucceſſion des prétendus Empereurs de ces temps obſcurs, ſur les découvertes qu'ils leur attribuent, ſur la durée & les evénemens de leur regne, &c. Un coup-d'œil ſur les premiers livres de Ly-che, ou même ſur les notes du Tſe-chi-tong-kien-kang-mou, ſuffit pour convaincre que ces Ecrivains ont travaillé ſur des Mémoires bien différens. Lu-chi, Kouan-tſée, Tchouang-tſée, par exemple, ſont merveilleux dans ce qu'ils racontent de la Muſique vocale & inſtrumentale, que perfectionna Hoang-ti; car quoiqu'ils ignorent les grands evénemens de ſon long regne, ils en expoſent le ſyſtême de Muſique en entier, chacun

chacun à sa maniere. Les Gazettes des différens Royaumes d'Europe, sont plus aisées à concilier sur les evénemens d'une campagne, que tout ce qu'on a sur la guerre de Hoang-ti avec Tchi-yeou. Ce Tchi-yeou lui-même, les uns en font un esprit, les autres un Prince, & quelques-uns un sujet révolté. Il en est ainsi à proportion de tout le reste.

Que disent de ces faits les plus anciens Ecrivains?

Rien du tout. Ni les King, ni les livres de Confucius, ni ceux de ses disciples, ne font mention des générations, ni des Princes, qui ont précédé Yao. Les noms de Fou-hi & de Chin-nong se trouvent dans les appendices de l'Y-king attribués à Confucius; mais outre que ces appendices sont peu authentiques & rejettés par bien des Critiques, il est difficile de concevoir pourquoi Confucius, qui affecte en toute rencontre de faire descendre sa Doctrine de la haute Antiquité, & de lui en faire honneur, n'auroit parlé de Fou-hi & de Chin-nong que dans cet endroit. Du reste, il ne dit point qu'ils aient régné en Chine. Nous reviendrons dans le moment sur cet article.

Quelle autorité ont en Chine les livres où on trouve ces faits?

Pour répondre avec plus de précision & d'exactitude à cette demande, il faut distinguer les Lettrés de la secte des Tao-sée, & les Lettrés de l'Ecole de Confucius. Cette distinction supposée, il est inutile d'avertir que les premiers croient aux Chefs & aux Docteurs de leur secte. Mais, comme il arrive dans tous les domaines du mensonge & de l'erreur, les Savans, les fanatiques & la multitude ont chacun leur maniere de croire. Les Savans se piquent de bons sens, de critique & d'erudition; & malgré leur déférence pour leurs Maîtres, ils rejettent ce qui est bisarre & ridicule, ce qui répugne, ou qui est d'un merveilleux outré, enfin ce qui ne peut absolument se

concilier avec les monumens authentiques, ou n'eſt fondé que ſur les additions des Modernes : leurs rêves ſont aſſez ſyſtématiques & aſſez ſuivis. Les Fanatiques outrent tout ; & ce qui peint bien la foibleſſe de l'eſprit humain, toute leur impétuoſité ſe porte vers ce qu'il y a de plus extraordinaire, de plus ſingulier & de plus abſurde dans ces faits imaginaires, & le défendent avec le plus de chaleur. La Multitude marche dans le chemin où elle eſt entrée, & oublie d'examiner ce que elle croit, comment elle le croit, & pourquoi elle le croit.

Quant aux Lettrés de l'Ecole de Confucius, qui ſont les Chefs de notre République de Lettres, & les ſeuls véritables Lettrés, ils ſe mocquent des Tao-ſée, & les regardent comme des faiſeurs de fables ignorans, qui ne pouvant s'appuyer de ce que raconte l'Hiſtoire depuis Yao, ſont remontés plus haut pour n'être pas expoſés à être contredits par des monumens authentiques. Si on fait un pas en avant, & qu'on ſépare ces faits de la Doctrine dont ils ſont la baſe, pour ne les enviſager qu'en Hiſtorien & en Antiquaire, les circonſtances des temps en ont rapproché ou eloigné plus ou moins les Lettrés qui tenoient à la Cour, ſuivoient la mode, ou etoient engagés dans quelque parti. Sous la Dynaſtie des Han, quoique la ſecte des Tao-ſée fût toute-puiſſante, & eût pour elle les Empereurs, qui en avoient beſoin pour eteindre le ſouvenir de l'ancien Gouvernement, ainſi qu'il a eté dit, on n'oſa pas l'expoſer aux attaques des Lettrés. La politique des Han n'etoit point gauche, tandis que d'un côté elle ſe faiſoit demander les King, qu'elle commandoit de les chercher pour gagner les Lettrés, & différoit de les publier en entier pour les tenir en reſpect ; elle faiſoit de l'autre côté publier les livres des Tao-ſée, ſans paroître s'en mêler. En Chine, comme ailleurs, la plupart des Princes ne tiennent guere à la vérité & aux menſonges, que par leurs intérêts ;

mais nos grands Empereurs, comme en font foi nos Annales, ont aimé la vérité au-dessus de tout, & les peuples n'ont eté heureux que sous leur regne. La secte de Foë qui entra en Chine sous cette Dynastie (des Han), ne lui apporta que des délires, des scandales & des troubles. Pour les petites Dynasties suivantes, les troubles de l'Etat absorberent l'attention publique. Le Gouvernement lui-même ne put jetter que quelques coups-d'œil à la dérobée sur les Gens de lettres, qui montoient & descendoient avec les evénemens, & alloient flottans çà & là au gré du vent de la faveur & de la mode. Il les poussa quelquefois vers la Doctrine des King; mais ils trouvoient la tempête dans dans le port. Des erreurs abominables, des systêmes insensés, des fureurs d'idolâtrie qui prenoient aux Empereurs au point de se faire Bonzes & Tao-sée, réduisirent les plus savans hommes de ces temps malheureux à garder un honteux silence, & même à se cacher dans les cavernes des montagnes & dans la solitude des bois. Quand les Tang furent paisibles possesseurs de l'Empire, leur puissance rassembla toutes les sciences & tous les arts autour du Trône pour en affermir les fondemens, en augmenter la majesté & en etendre la gloire. Après qu'on eut epuisé tout ce qui a trait aux King, dont on fit de si belles editions, & dont on publia de si excellens Commentaires, l'inquiétude naturelle de l'homme conduisit les esprits dans les temps anciens. On voulut trouver le bout de l'Histoire. Le moyen en effet que de beaux Esprits qui se donnoient carriere, s'arrêtassent au regne de Yao, comme de simples Commentateurs? Le goût de quelques Empereurs pour l'immortalité des Tao-sée, leur ouvrit une belle porte pour sortir des limites des King. On alla jusqu'à Fou-hi. Les Poëtes & les Philosophes s'accommodant d'une histoire d'imagination, qui donnoit des aîles à leur génie, mirent le vernis de leur art sur les fables dont elle étoit tissue. Mais comme la matiere s'epuisoit pour les Savans,

faute de pieces pour alonger le procès, & que d'ailleurs le goût du plaiſir augmentoit la frivolité & l'indolence publique, on laiſſa les livres de ſcience dans les Bibliotheques. Les Impératrices & les maîtreſſes des Empereurs prirent en main le ſceptre de la littérature, & traçant à leur gré les chemins qui conduiſoient aux honneurs littéraires, l'erudition parla par bons mots, par epigrammes, & par chanſons, pour obtenir leur ſuffrage. Quelques regnes plus heureux ne donnerent que des lueurs d'eſpérance. Les Eunuques qui etoient tout-puiſſans à la Cour, y firent rentrer la moleſſe, le luxe, & les crimes, par toutes les portes du Palais. Les ſanglantes tragédies des guerres civiles & etrangeres, des ſéditions, des peſtes, des famines & des révolutions générales envelopperent les Sciences de nuages epais, dont elles ne ſortirent que ſous la grande Dynaſtie des Song. Le Fondateur de cette grande Dynaſtie entra dans le temple des Sciences, & mit la garde des Loix à la porte, pour qu'il ne fût plus ouvert à la multitude. Les regards du Gouvernement ſe tournerent d'abord vers l'erudition & la connoiſſance de la ſavante Antiquité. On acheta les livres aux poids de l'or pour réparer les pertes du paſſé: on en fit venir de tous les royaumes voiſins: on les multiplia par l'impreſſion. L'etude des grands modeles enfanta le bon goût, la critique & la Philoſophie. La vérité ſe montra dans ſon jour; mais on ſe laſſa peu-à-peu de la regarder, & ſous prétexte de lui bâtir un trône avec des ſyſtêmes, on la couvrit de voiles. Le philoſophiſme, le bel eſprit, l'incrédulité, le libertinage la firent oublier; on en vint à tout croire & à tout nier. Les uns révoquoient en doute tout ce qui avoit précédé la Dynaſtie des anciens Tcheou; les autres remontoient au-delà de Fou-hi, & pouſſoient juſqu'à Pan-kou. Le flot des circonſtances elevoit & abaiſſoit tour-à-tour les opinions qui partageoient les Lettrés. La chûte de la Dynaſtie des Song les enſevelit toutes ſous ſes

ruines. Les Yuen, qui etoient des etrangers, ſans lettres & ſans politeſſe, ne viſerent qu'à s'etablir & à ſe maintenir par la force des armes. Il etoit réſervé à la Dynaſtie des Ming de voir les Sciences avec les yeux d'une politique ſage & eclairée, & de retenir les Savans par la chaîne des loix, pour les empêcher de donner dans les ecarts qui avoient eté funeſtes tant de fois à la choſe publique. Les fautes des générations précédentes apprirent au Miniſtere à ſe ſervir des lettres comme du feu, en s'eclairant de leur lumiere ſans être noirci par leur fumée, & en profitant de leur chaleur ſans être expoſé au péril d'un incendie. De la même main dont il excitoit l'emulation par l'appât des récompenſes, il reſſerra les ſentiers qui conduiſoient aux grades & aux degrés. En raſſemblant autour du Trône les plus grands génies, les plus ſavans perſonnages & les plus beaux eſprits de l'Empire, il appeſantit ſur eux le joug des loix, & ne leur montra que des précipices au-delà des limites qu'il leur traçoit. C'eſt à cette excellente politique que la Chine doit cette tempérance de ſavoir, qui a mis fin aux diſputes. Les Tartares qui regnent aujourd'hui l'ont adoptée, & notre République de Lettres eſt en paix.

Pour revenir maintenant à notre ſujet, ſelon que les Tao-ſée furent en faveur ou diſgraciés, que le goût des diſputes & des ſyſtêmes fut à la mode, que la demi-ſcience, l'eſprit de parti, la manie de la nouveauté, & le fanatiſme des opinions occuperent plus ou moins de terrein dans la République des Lettres, on fit uſage, ou on rejetta, on attaqua, ou on défendit les livres dont nous parlons. Mais le moyen de ſuivre la longue hiſtoire de toutes ces variations ? Il ſuffira de dire en général, que leurs défenſeurs n'ont jamais oſé les comparer aux King & aux autres livres authentiques; qu'on n'en a jamais fait uſage que pour ſuppléer au ſilence de ceux-ci, & que dans tous les ſiecles il y a toujours eu des Lettrés qui ont proteſté

contre, lors même que les Empereurs, habillés en Tao-ſée, paſſoient les journées à méditer, ou à expliquer les rêves de cette ſecte. Car, pour le remarquer en paſſant, la Religion des Empereurs a eté ſouvent fort différente de celle de l'Empire, quoiqu'ils en fiſſent les cérémonies. La derniere, qui eſt cenſée celle de l'Antiquité, ne tient le ſceptre que dans les ſacrifices, dans les prieres publiques qu'on fait pendant les calamités, & dans les livres.

Au lieu de revenir maintenant ſur ce que nous avons dit dans cet article, & d'amener le Lecteur par des réflexions, des raiſonnemens & des conſéquences, à convenir que tout ce qui précede Yao dans nôtre Hiſtoire, porte ſur des fondemens ruineux & ne mérite aucune croyance, nous aimons mieux laiſſer ce ſoin à ſa droiture & à ſa pénétration. Que pourrions-nous lui dire qu'elles ne lui aient déja dit? Il vaudra mieux nous arrêter quelques momens à examiner les ſyſtêmes qu'on a imaginés en différens temps, & qui partagent les partiſans de l'opinion que nous combattons. Cette eſpece de digreſſion, ſi cependant c'en eſt une, ſuppléera à ce que nous pourrions avoir omis, répandra plus de jour ſur ce que nous avons dit, & ſervira de préliminaire à l'article ſuivant.

Si jamais on fait l'hiſtoire des erreurs & des délires de l'eſprit humain, les ſyſtêmes chronologiques y tiendront ſûrement un rang bien diſtingué. Notre Chine pour ſa part, fournira de très-amples mémoires. Soit que les traditions confuſes des temps d'avant le Déluge en aient eté l'occaſion, ſoit que les rêves des Tao-ſée, qui les ont défigurées, aient monté les imaginations; ſoit même que le goût du ſingulier & de l'extraordinaire ait pouſſé nos Lettrés dans cette carriere, ils ont imaginé bon nombre de ſyſtêmes, ſur les temps qui ont précédé Yao. Les penſeurs ont cherché à en meſurer la durée par l'état phyſique &

moral de notre Chine : les Aſtronomes ſont montés dans les cieux, pour le demander aux aſtres & le conclure de leurs révolutions, qu'ils calculoient à leur maniere : les Phyſiciens, après avoir bâti l'Univers avec des elémens de leur invention, ont poſé en principes les conſéquences fort eloignées du Li & du Ki, du In & du Yong, qui valent bien les trois elémens de Deſcartes, mais ne valent pas mieux : les Commentateurs enfermant leur génie dans les Koua de Fou-hi, puis dans les deux tables, *Ho-tou* & *Lo-chou*, ont prétendu y montrer en traits de lumiere, l'hiſtoire de la haute Antiquité : enfin le grand nombre s'eſt attaché à recueillir ce qui a echappé au naufrage des temps, à invoquer l'erudition, à faire prononcer la critique, & à tâcher de rebâtir avec ces ruines eparſes & défigurées le grand edifice de l'Hiſtoire ancienne. La notice détaillée de tous ces ſyſtêmes fourniroit amplement de quoi remplir un bon *in-folio*, à n'y faire entrer même que ce qui ne ſeroit pas demeſurément ennuyeux. Nous ne parlerons que des trois principaux, en nous bornant même à leur partie hiſtorique. Le premier remonte par Pan-kou, juſqu'à la création du monde : le ſecond ne va que juſqu'à Fou-hi ; le dernier s'arrête à Hoang-ti. Autant ces ſyſtêmes ont eté autrefois attaqués & défendus avec chaleur, autant aujourd'hui on y prend peu d'intérêt. Les *oui* & les *non* en cette matiere ne ſont plus que des façons de penſer qui ne ſignifient rien ; au lieu qu'ils etoient des déclarations de guerre & des evénemens ſous les Dynaſties précédentes. Que le Lecteur ne s'en prenne pas à nous, ſi nous le conduiſons dans des déſerts ſtériles & inhabités, où il n'y a rien d'agréable ni d'intéreſſant à lui faire remarquer. Nous ſommes forcés par les défiances & les ſoupçons de l'Europe ſur cette matiere.

1°. Il eſt aſſez ſingulier, pour ne rien dire de plus, que les Hiſtoriens de l'Empire ſoient ceux qui ſe ſont le moins avancés

dans la haute antiquité ; & plus ſingulier encore que les partiſans les plus zélés des Tao-ſée n'aient eu le courage d'y entrer en Chronologiſtes, que ſous la grande Dynaſtie des Song ; c'eſt-à-dire plus de mille ans après que la paix eût eté rendue aux Lettrés. « Comment oſer croire, après mille ans, ce que n'ont » pas oſé croire les premiers Ecrivains, dit la préface du *Tong-» kien*. Le vrai n'eſt que trop difficile à diſtinguer dans les monu-» mens les plus authentiques, comment le trouver dans le cahos » des traditions? Qui ſe fraye une nouvelle route, s'egare, &c. » Lieou-jou, Lo-pi, Sou-tſée oſerent les premiers rompre la glace, rédiger en corps d'hiſtoire les fables & les traditions eparſes dans les livres de leur ſecte. Ces Ecrivains ne ſe ſont bien accordés qu'à compiler tout ce qu'ils ont trouvé, & à dire qu'ils ne le croyoient pas, mais qu'il falloit le conſerver à la poſtérité. Les plus médiocres Lettrés profiterent, de leurs temps mêmes & ſous leurs yeux, de la liberté & permiſſion qu'ils donnoient de ne rien croire de ce qu'ils racontoient. Pan-kou, dont on ne trouve le nom dans aucun ancien livre, & à qui ils faiſoient créer le monde, chacun à ſa maniere, les Tien-hoang, les Ti-hoang, les Gin-hoang, qu'ils faiſoient vivre des dix-huit mille ans, les batailles ſingulieres des Dieux, des Déeſſes & des Diables, dont ils rempliſſent ces ſiecles imaginaires, & les autres rêveries dans ce goût, qu'ils débitoient d'après les Tao-ſée, ne leur valurent que des epigrammes & des plaiſanteries de la part de leurs contemporains, & le mépris des générations ſuivantes. Lieou-jou, qui etoit un des Hiſtoriographes de l'Empire, eut la mortification de voir ſon Ouvrage rejetté par tous les Savans du Tribunal de l'Hiſtoire ; &, comme nous l'avons obſervé plus haut, quoiqu'il en eût retranché tout ce qui précede Hoang-ti, & ne le donnât que pour une compilation ſans conſéquence, on ne voulut pas lui permettre de le faire imprimer. Pour Lo-pi, il a beau dire que « La Doctrine des Tao-ſée dérive du temps où

» les

» les hommes changeoient ſept fois de figure en un jour; qu'il eſt » triſte qu'on ne puiſſe pas eclaircir les faits de la haute & primitive antiquité; que la fête de Pan-kou ſe célebre le dix-huit » de la dixieme lune; que Lou-tſun avoit un mulet à trois langues, dont le corps etoit couvert d'ecailles & la reſpiration » parfumée; que les Kouei, ou Silphes, ſortant des eclairs, demeuroient dans les eperviers, entroient dans le dragon, ſe promenoient en charrette, & ſe fermoient dans une boëte; que l'eſprit jaune a un gros ventre, qu'il eſt ſorti du troiſieme ciel, » que ce fut lui qui inventa l'art de régner, &c. » En admirant les prodigieuſes recherches de ce Savant, on le plaint de n'avoir travaillé que pour les foux. Car il eſt bon de ſavoir que ces rêveries ne ſont pas ſorties d'une ſeule tête, & qu'il lui a fallu lire tous les livres de la Secte, pour compoſer les premiers volumes de ſon Lou-che. Un fait encore plus etonnant, c'eſt qu'ils ont eté commentés & enrichis de notes dignes du texte. Il eſt inutile de dire qu'aucun Savant n'a jamais ſongé à réfuter au long ce qui a eté ecrit ſur les temps antérieurs à Fou-hi. Ces ſortes d'ouvrages ne s'impriment plus. Les Tao-ſée eux-mêmes les ont comme abandonnés. Cependant vu que l'eſprit humain eſt naturellement ſoupçonneux, & qu'il auroit pu arriver que les générations ſuivantes, ne voyant plus les livres dont nous parlons, auroient imaginé du myſtere dans le peu de ſoin qu'on auroit eu de les conſerver, on en a mis un petit echantillon dans les abrégés des Annales, avec des notes & correctifs convenables. Comme nous ſuppoſons que ce premier ſyſtême n'a pas beſoin d'être réfuté, nous nous bornerons à remarquer, 1°. Que les idées de cette haute Antiquité portent toutes ſur la tradition conſtante & uniforme de la création du monde. « Quoiqu'on ne » puiſſe pas démêler la vérité des faits à travers les nuages dont » ils ſont enveloppés, dit un Editeur du Lou-che, cependant ils » ſuppoſent des temps avant Fou-hi: il faut en conſerver la

» tradition ſans prétendre l'expliquer : » Tſun-eulh-pou-lun. Confucius s'eſt contenté de dire : *Il y eut d'abord le ciel & la terre, enſuite tous les êtres, & enfin un homme & une femme.* 2°. Qu'il eſt bien ſingulier qu'on trouve l'origine de la ſemaine dans l'hiſtoire de la création de quelques Tao-ſée, hiſtoire d'ailleurs pleine de variantes & de fables ridicules, & que ce ne ſoit que dans ces temps reculés qu'on mette des vies de mille ans, de dix mille ans, &c. Quelques Tao-ſée ont tâché de prouver que ces années n'etoient que des mois lunaires, & ils en alleguent des preuves fondées ſur leurs traditions ; mais plus ils s'eloignent en cela de la plupart de leurs Ecrivains, plus, ſans le ſavoir, ils ſe rapprochent de la vérité. 3°. Que ſous le regne de Tſin-chi-hoang, & au commencement de la Dynaſtie des Han, quelques Tao-ſée aſtronomes imaginerent des périodes de cent mille, deux cent mille, & trois cent mille ans, plus ou moins, ſelon que le demandoit leur ſyſtême, pour ramener les ſept planettes, le ſoleil & la lune, d'après je ne ſais quelle hypotheſe, à certains points du ciel, & bâtir ſur ces conjonctions idéales des influences de paix, de bonheur & de gloire, qui changeoient la face de l'Univers. Comme il s'agiſſoit ſur-tout de flatter la vanité des Empereurs, on voulut appuyer ces ſyſtêmes du témoignage de l'Hiſtoire, & on ſe donna carriere dans les temps inconnus, reculant ou avançant ſans ſcrupule les regnes des Princes qu'on imaginoit avant Yao. C'eſt-là la véritable origine de cette Chronologie giganteſque, qui n'etant appuyée que ſur les fondemens ruineux d'une Aſtronomie ignorante, s'evanouit en fumée à la moindre lueur du calcul. 4°. Que le fameux Lao-tſée ayant voyagé dans l'Occident, les Juifs etant venu en Chine ſur la fin de la Dynaſtie des Tcheou, celle des Han ayant eu des relations avec les Indes, la Perſe & peut-être auſſi avec les Romains, il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Tao-ſée en auront appris bien des choſes qu'ils auront racontées à leur

maniere, pour les adapter à notre hiſtoire. 5°. Que ce fut préciſément dans le temps que Sée-ma-kouang, & les autres Critiques ne voyoient que ténebres dans notre Chronologie, avant Ouang-lié des Tcheou, que l'on affecta de remonter bien au-delà des King, comme pour les réfuter de plus loin. Fou-mi lui-même, de la Dynaſtie des Tſin poſtérieurs, tout zélé qu'il etoit pour ſa ſecte, n'avoit pas oſé remonter avant Fou-hi. Plus il etoit ſavant, plus il craignoit de ſe couvrir de ridicules en adoptant les rêves de ſa ſecte. 6°. Yang-tſée, Lettré du temps des anciens Tcheou & bon Tao-ſée, comme l'on ſait, avouoit ſans détour que l'Hiſtoire de la premiere Antiquité etoit totalement perdue, *Tai-kou-tchi-che-mie :* Car, pour le remarquer en paſſant, on diſtingue trois antiquités dans les Annales & livres Chinois: *Tai-kou*, l'antiquité qui touche au commencement du monde ; *Chang-kou*, celle qui remonte juſqu'à Yao, qui eſt le commencement de l'hiſtoire authentique ; *Tchoug-kou*, l'antiquité mitoyenne, qui embraſſe les ſiecles ecoulés entre Confucius & Tcheou-kong.

2°. Fou-hi a eté plus heureux en Europe que chez nous. On le regarde aſſez au-delà des mers comme le Fondateur de notre Monarchie ; au lieu que nos Hiſtoriens ont affecté de n'en pas parler, & que ceux qui en parlent ne le font entrer dans nos Annales que par maniere de ſupplément, & uniquement pour en dire quelque choſe. Sée-ma-tchin de la Dynaſtie des Tang, eſt le premier qui lui ait procuré cet honneur. On a continué depuis à mettre ſon Pen-ki à la tête du Sée-ki de Sée-ma-tſien, ſous le nom de ſupplément ; mais en mettant en notes, 1°. Que depuis la création, toutes les générations ne font que l'hiſtoire d'une famille, *Tſée-kai-pi-y-hia*, &c. 2°. Que les anciens monumens etant perdus, on ne peut ni diſcourir, ni raiſonner ſolidement ſur la haute Antiquité, *Kou-chou-ouang-y*, &c. 3°. Que quoi-

qu'on ne puiſſe pas concilier le peu qu'en ont dit le Tſai-li, le Tcheou-li, &c, on a mis ce qu'on a trouvé de plus vraiſemblable pour remplir ce vuide, *Pou-kine.* On a le livre en Europe : on peut vérifier ce que nous avançons d'après deux editions que nous avons ſous les yeux : l'une eſt de la Dynaſtie paſſée, l'autre du regne de Chun-chi, premier Empereur de celle-ci. Les notes de la premiere ſont & plus abondantes & plus curieuſes. Sée-ma-tſien n'a pas oſé remonter plus haut que Hoang-ti ; encore en a-t-il eté blâmé, comme nous le ferons voir dans le moment. On ne trouve rien ſur le célebre Auteur des Koua de l'Y-king, ni dans nos monumens authentiques, ni dans les livres anciens, qui mérite quelque croyance & puiſſe être cité dans l'Hiſtoire publique d'une Nation. Le moyen que des Ecrivains publics & un Corps de Savans manquent de jugement au point de commencer des Annales par des fables ridicules qui choquent le bon ſens, & n'ont pas même pour elles le préjugé d'être conſignées dans des livres anciens. Cette licence n'eſt ſupportable dans Tite-Live, que parce que les premiers Romains etoient réduits à ficher un cloû dans la muraille du temple de Minerve pour marquer les années. De pareils Mémoires excuſent tout. Les derniers editeurs du Kang-mou, qui ont voulu parler de Fou-hi, pour faire honneur aux appendices de l'Y-king, où il eſt nommé, ont eté réduits à dire d'après les Tao-ſée, *Qu'il a eté le Roi de la vertu du bois, — Qu'il etablit ſa Cour au lieu nommé Tchin, — Qu'il apprit au Peuple à chaſſer, à pêcher & à nourrir des troupeaux, — Qu'il traça les Koua & fit les caracteres des livres, — fit des Mandarins ſous le nom de Dragon, — inventa le Kia & le Che* (ce ſont deux inſtrumens de muſique) : c'eſt aſſurément bien peu de choſe pour une vie de cent quarante-cinq ans. Mais c'eſt ce qu'ils ont trouvé de plus ſupportable. Encore a-t-il fallu qu'ils ſe contrediſent, en donnant à Fou-hi l'invention des caracteres, qu'ils attribuent enſuite à

Tſang-kiai, ſous le regne de Hoang-ti. Cela ne contentera pas les curieux d'Europe, mais voudroit-on qu'ils diſent comme le Dictionnaire Pin-tſée-tſien, que le corps de Fou-hi n'a eté formé qu'après la création, & que ſon ame exiſtoit auparavant? ou que, comme Lo-pi, ils lui fiſſent epouſer Niu-hoa qui etoit ſa fille & ſa ſœur? &c. Si on n'a pas aſſez de fables, on peut les augmenter de la groſſeſſe de ſa mere, qui dura douze ans ſelon l'Y-ki, du cheval Dragon, qui lui porta le type des Koua, comme dit le San-fen, de la muſique céleſte que lui apprit une Nymphe, ainſi que le rapporte Hoai-nan-tſée, &c. Si on cherche des ſujets de diſſertation, on pourra examiner ſi la mere de ce Roi du bois, fut rendue féconde, ou par un eclair, ou parce qu'elle marcha ſur les traces d'un géant, ou par l'impreſſion du vent; ſi le nom de Fong lui fut donné, parce qu'il etoit né chez la Nation du feu, ou parce que le vent eſt le ſymbole de l'exemple des Rois; s'il avoit neuf têtes ou une ſeule, un viſage d'homme ou une tête de ſerpent; s'il a fait le ciel & la terre, ou s'il n'eſt que le Roi des eſprits, &c. Pour nous, comme tout ce qu'on débite ſur Fou-hi & ſur les regnes ſuivans eſt ſorti de la boutique des Tao-ſée: voici notre mot. Le grand Kang-hi, le Louis XIV de notre Chine, par l'eclat & la gloire de ſon long regne, travailla & fit travailler plus d'un demi-ſiecle à ſon grand Commentaire de l'Y-king. Malgré cela, il a mieux aimé ne rien dire de Fou-hi, Auteur des Koua, qui en ſont la baſe, que de deshonorer ſon pinceau, en copiant ce qu'on en raconte de plus ſupportable. Quelques Miſſionnaires ont cru reconnoître en lui le Patriarche Enoch; mais ces ſortes de conjectures ne peuvent être pouſſées, parce que les Tao-ſée ont tout brouillé, & qu'en raſſemblant d'autres convenances, comme ſon mariage avec Niu-hoa, les noms qu'il donna aux plantes & aux animaux, ſa qualité de premier Roi, de Chefs des hommes, &c, on pourroit dire auſſi bien que c'eſt Adam.

3°. On a imprimé en Europe, qu'à dater de Hoang-ti, l'Hiſtoire de notre Chine eſt certaine & authentique ; nous ne l'ignorons pas : mais nous ſavons auſſi que ce n'eſt pas en Europe qu'on peut prononcer définitivement ſur cette matiere, au moins ſans avoir vu toutes les pieces & les avoir examinées en Savant & en Critique. Toutefois nous tiendrons parole, & continuerons à paroître ignorer les diſcuſſions d'au-delà des mers ſur le ſujet que nous traitons. Si nous pouvions eſpérer qu'on voulût (nous avons preſque dit, qu'on pût) nous ſuivre dans celles où nous devrions entrer, pour ne laiſſer aucune porte ouverte derriere nous, nous parcourrions plus de pays que nous ne ferons, mais pour abréger nous n'en irons pas moins au but. Le ſyſtême qu'il s'agit d'examiner porte tout entier, 1°. Sur le ſentiment qu'a adopté Sée-ma-tſien, le pere de notre Hiſtoire. 2°. Sur les Tchon-chou, Manuſcrits en bambou, trouvés ſous Vou-ty, Fondateur des Tſin, vers la fin du troiſieme ſiecle après Jeſus-Chriſt, & qu'on dit être de la Dynaſtie des anciens Tcheou. 3°. Sur ce qu'il eſt parlé des San-ouang & des Ou-ty dans les petits King & dans la plupart des livres des Tao-ſée. Tout cela peut eblouir à ſix mille lieues, & même embarraſſer ; il n'en eſt pas de même ici.

C'eſt une fatalité commune à toutes les anciennes hiſtoires prophanes : elles commencent, comme le monde, par le cahos & par les ténebres. Les recherches, l'erudition & la critique des plus célebres Hiſtoriens ont echoué contre la vanité de s'illuſtrer en flattant l'orgueil de leur Nation par une haute antiquité. Ils ont mieux aimé débuter par des fables obſcures & ridicules pour la reculer d'autant, que de ſacrifier un petit nombre d'années. Notre Sée-ma-tſien eſt peut-être à cet egard celui de tous les Hiſtoriensqui mérite le plus d'indulgence. En ne faiſant que ſe prêter aux fables qui avoient cours de ſon temps, il pouvoit s'avancer pluſieurs ſiecles de plus dans la nuit de l'Antiquité,

& ſuppléer aux faits par des prodiges & des choſes extraordinaires. Il ne l'a pas fait, & a commencé ſes Annales *ex abrupto* par le regne de Hoang-ti. Nous ne ſommes pas aſſez injuſtes pour refuſer à ſa droiture & à ſa ſincérité la louange qu'elles méritent ; mais elles ne nous eblouiſſent pas. Nous y voyons au contraire, avec nos plus célebres Critiques, beaucoup d'art & de fineſſe. Comment cela ? C'eſt que pour peu qu'il eût voulu ſe laiſſer entraîner par le torrent de la mode & aller plus haut, il ſe ſeroit ôté le pouvoir de peindre Hoang-ti en grand, & de mettre ſon Trône auſſi haut qu'il le falloit pour contenter la vanité, ou plutôt la politique des Han, qui vouloient deſcendre de ce Prince, pour avoir le droit d'être ſes ſucceſſeurs, & de profiter de toutes les uſurpations tyranniques de Tſin-chi-hoang, qui avoit anéanti notre droit public. Nous n'inſiſterons pas ſur les raiſons qui appuient ce ſoupçon : le Lecteur doit en ſentir la ſolidité, pour peu qu'il ſe rappelle ce que nous avons dit plus haut de la poſition critique des Lettrés, de la vogue qu'avoit la ſecte des Tao-ſée, & des fables dont on offuſquoit les peuples, pour leur ôter juſqu'au ſentiment de leur miſere. Nous nous contenterons d'obſerver que Sée-ma-tſien etoit à la Cour, que Vou-ty, par l'ordre duquel il compoſoit ſon hiſtoire, etoit un Empereur victorieux, conquérant & deſpotique, un maître impérieux, jaloux & ſoupçonneux, & un bel eſprit entêté des rêveries des Tao-ſée, (dont Hoang-ti eſt le patriarche,) juſqu'à faire elever une tour, ſur laquelle un génie de grandeur giganteſque tenoit en l'air, le bras tendu, un grand baſſin d'or pour recevoir la roſée du ciel, avec laquelle on pétriſſoit la pouſſiere impalpable de perles, de ſaphirs & de diamans qui compoſoit le breuvage de l'immortalité. D'ailleurs ce Prince, qui avoit reculé toutes les frontieres de l'Empire, & recevoit des tributs des peuples les plus eloignés, avoit ouvert les ports de Chine, & laiſſoit vènir les etrangers juſques dans ſa Capitale.

Il falloit que l'Hiſtoire de l'Empire répondît à l'idée qu'il vouloit en donner, & qu'aucun des peuples de l'Aſie occidentale qui etoient venus en ambaſſade, ne pût lui diſputer l'antiquité. Quoi qu'il en ſoit, la poſition de notre Tite-Live etoit très-critique, & on ne ſauroit trop le louer d'avoir eu l'intrépidité de mettre dans ſa préface : *Beaucoup de gens parlent des Ou-ti de l'antiquité ; mais le Chou-king eſt le ſeul livre authentique qui nous reſte, & il commence à Yao. . . . . Divers Ecrivains nomment Hoang-ti ; ce qu'ils en racontent n'eſt ni vraiſemblable, ni lié. . . Il eſt difficile de parler du Lettré Tchin.* Il dit dans un autre endroit : *N'ayant trouvé que des faits douteux, je ne puis tranſmettre que des doutes, Y-tſée-tchouen-y.* Un Hiſtoriographe public qui s'exprime ainſi, dans une poſition comme la ſienne, dit bien des choſes à qui entend la valeur des termes.

Sée-ma-tſien parlât-il avec la plus grande aſſurance, il ne mériteroit de croyance qu'autant qu'il diroit des choſes raiſonnables & fondées en preuves. Le ton tranchant d'un Ecrivain n'en impoſe qu'aux ſimples, ſa réputation ne ſubjugue que les ignorans, & ſes déciſions ne ſont des oracles que pour ceux qui ne penſent pas. Sée-ma-tſien a parlé de Hoang-ti en Tao-ſée & en courtiſan. Il eut ſelon lui, l'uſage de la parole peu de jours après ſa naiſſance, – il régla les cinq elémens, – il apprivoiſa des ours, des tigres, des léopards, &c. Sée-ki, liv. I. Puis il le repréſente comme donnant des Loix à dix mille Royaumes, gouvernant d'immenſes Etats, faiſant fleurir toutes les Sciences & tous les arts, & régnant en Prince egalement ſage, puiſſant & magnifique. Nous ne nous arrêterons qu'à ces derniers articles. Car pour les fables, ayant eu à choiſir, on doit lui ſavoir gré de ſa modération. Mais comment lui paſſer de repréſenter l'Empire de Chine ſous Hoang-ti, dans un etat de puiſſance & & de ſplendeur, auquel on ne voit ni commencement, ni ſuite, & qui eſt démenti par ce que racontent le Chou-king, & les autres

autres monumens authentiques, comme il ſera montré plus bas? Où mettre les dix mille Royaumes que couvroit l'ombre de ſon ſceptre? Notre Tite-Live n'eſt pas comme celui de Rome, qui a dit ce qu'il a voulu ſur Romulus & ſur la fondation de l'Empire Romain, ſans qu'on ait pû le contredire, faute de mémoires. Les ſiecles nous ont conſervé les livres ſur leſquels Sée-ma-tſien a compoſé ſon Hiſtoire. Pan-kou, qui en a eté le continuateur, articule poſitivement dans ſa préface, qu'il a travaillé ſur les King, ſur le Tchun-tſieou de Tſo-chi, ſur le Kia-yu, ſur le Chi-pen, &c. On n'a pas beſoin du témoignage de Pan-kou, il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur la Collection Y-che, dont nous avons parlé, pour voir qu'il a pris dans les livres des Tao-ſée, tout ce qu'il débite ſur Hoang-ti. On pourroit les citer à chacune de ſes phraſes. Or, outre que ces livres ne ſont ni anciens, ni authentiques, qu'ils ſont remplis d'ailleurs de fables abſurdes, qui leur ôtent toute croyance, juſqu'à dire *qu'il a eté enlevé & porté dans les Cieux ſur un nuage radieux* &c, il eſt de fait qu'il s'eſt emancipé juſqu'à raconter les choſes à ſa maniere, qui ne tient à la leur que par un point. Sans doute, un Hiſtorien a droit de conſulter la Critique ſur les livres qu'il trouve, & où il puiſe le fond des evénemens qu'il met en œuvre; mais peut-il préſenter les choſes ſous la face qu'il lui plaît? Peut-il habiller les faits les plus fabuleux en faits hiſtoriques? Peut-il choiſir ceux qui lui plaiſent, & rejetter ceux qui ne quadrent pas à ſes idées? Donnons un exemple: Sée-ma-tſien dit ſimplement: « Tchi-yeou cauſant du trouble & n'obéiſſant pas à Hoang-» ty, celui-ci aſſembla les Princes, lui livra bataille dans le deſert de » Lou, & l'ayant pris, il le fit mettre à mort ». Or voici comment les livres dont il a tiré ce fait le racontent: Selon le Chi-ki, Hoang-ty envoya contre lui le Dragon volant & obéiſſant, qui le précipita dans la vallée noire des malheurs. Selon le Tcheou-chou, autrefois, au commencement du monde (Si-tien-tchi-

tchou), Tchi-yeou n'ayant pas voulu reconnoître le grand Roi par excellence, le Tien ſuprême ordonna à Hoang-ti de le tuer. Selon le Ho-tou, les Tchi-yeou etoient quatre-vingt & un freres, qui avoient des corps de bêtes féroces, parloient la langue des hommes, avoient la tête & le col de fer, ſe nourriſſoient de ſable. Hoang-ty ne pouvant arrêter les ravages qu'il faiſoient, tourna ſes regards vers le Ciel en ſoupirant. Le Tien envoya une Vierge céleſte qui lui donna des armes avec leſquelles il ſubjugua Tchi-yeou. Selon le Chan-hai-king, Tchi-yeou ayant gagné le maître du vent & de la pluie, il cauſa un orage horrible, mais la Vierge céleſte vint au ſecours de Hoang-ty, diſſipa l'orage & tua Tchi-yeou. Nous ne diſons rien du tambour céleſte qui s'entendoit à plus de trois cent lieues, des nuages de fleurs qui couvroient Hoang-ty pendant le combat, &c. Le Lecteur ſent aſſez quel fond on peut faire ſur des Ecrivains qui débitent de pareilles rêveries. Ajoutons, 1°. que les livres où on les trouve, & dont Sée-ma-tſien a tiré ſon hiſtoire de Hoang-ty, ne s'accordent aucunement ni ſur le temps, ni ſur le lieu, ni ſur les circonſtances du combat, ou des combats, contre Tchi-yeou; car il y en a qui en comptent juſqu'à cinquante-deux. 2°. Que ſelon le San-fen, Tchi-yeou etoit ſorti des bords de la fontaine de l'Agneau, que nous avons vu être dans le paradis terreſtre de Hoai-nan. Nous inſiſtons ſur cette circonſtance, parce que nous trouvons que Tchi-yeou etoit le Chef des neuf peuples noirs, *Kicou-lie-kun*, le Capitaine des eſprits malins & folets, *Li-mei-che*, le premier auteur des troubles & la cauſe de tous les crimes, *Tchi-tſo-louan-ugo*, & que le Tcheou-li met ſa révolte au commencement du monde. Il nous ſemble voir à travers les nuages de toutes ces fables, que Tchi-yeou eſt le Dragon dont il eſt dit dans l'Y-king, ſon orgueil l'a aveuglé, il a voulu monter au Ciel, il a eté précipité dans les entrailles de la terre. Quoi qu'il en ſoit de cette con-

jecture, que nous hasardons, comme elle s'est présentée à nous, il résulte de ce que nous venons de dire, que Sée-ma-tsien, a ecrit cette portion de nos Annales, plutôt en homme d'esprit qu'en Historien. Mais dès-là son sentiment, ou plutôt son narré, ne prouve rien pour les temps antérieurs à Yao.

Qu'on ne croye pas cependant que nous cherchions à faire des vaines chicanes au pere de notre Histoire, pour nous débarrasser de son témoignage. Nos plus célebres Critiques, comme on peut le voir dans la Bibliotheque de *Ma-touan-lin*, *Liv. 191;* dans le *Sin-li-ta-tsiuen*, *Liv. 55;* dans le *Tsai-che-kin-hoa*, *Liv. 67*, *&c*, se sont tous accordés à lui reprocher d'avoir travesti des fables en faits. Les Annales des Soui accusent le pere de notre Histoire *d'avoir aimé à trouver des faits*, *& d'en avoir ecrit de vils & méprisables.* Celles des Han, dans la partie Heou-han-chou, disent qu'il n'avoit pas parlé d'abord des anciens temps (c'est-à-dire de *Hoang-ty*, par où il commence, & des autres Empereurs qu'il met avant Yao), & qu'il les ajouta ensuite à son Histoire, ne rougissant pas de déshonorer son pinceau par des faits indignes de la majesté des Annales. Pan-kou, son successeur, l'accuse ouvertement d'avoir fait usage des livres des Tao-sée, jusqu'à leur donner la préférence sur les King. Tchou-tsée lui reproche d'avoir recueilli des traditions fabuleuses, & de n'avoir pas approfondi l'histoire de l'antiquité; mais comme ce Savant est un Janus, qui tourne le dos en montrant le visage, ses *oui* & ses *non* ne font pas autorité. Kia-tsi le blâme fortement d'avoir osé parler sur le même ton de Hoang-ty & de Yao, & de n'avoir pas fait sentir quand il commençoit à entrer dans la grande lumiere du Chou-king. Hi-kou-fang ne lui pardonne pas de s'être eloigné des King pour alonger ses Annales avec les fables & contes ridicules des Commentateurs. Fou-yuen soutient que quand on le juge sur les monumens authentiques, on le trouve

plein de faits dénués de preuves & de puérilités messéantes. Ma-yang, selon une note du Tong-kien, fit un livre exprès pour réfuter les faits supposés & incertains par où il commence ses Annales. (Nous ne connoissons point cet ouvrage). A s'en tenir même aux aveux des Editeurs de Sée-ma-tsien, & à la maniere dont ils s'y prennent pour le justifier, on sent qu'ils glissent sur l'article que nous lui reprochons, & n'osent pas entreprendre de le tirer au clair.

Venons maintenant aux Tchou-chou, ou Manuscrits en bambou. Les calculs astronomiques d'un Européen ne prouveront jamais l'authenticité de ces manuscrits, parce que, avant tout, il faudroit qu'il prouvât 1°. Qu'il entend le texte du livre, ce est qui plus difficile que bien des gens ne le croyent. 2°. Qu'un Ecrivain, qui a la simplicité, ou peut-être la mauvaise foi de composer une histoire de fables, ne s'ôte pas le droit d'être cru sur des dates. 3°. Que le texte qu'on a trouvé à moitié rongé des vers & ecrit en caracteres Ko-teou, si difficiles à entendre cinq siecles auparavant, a eté bien rendu, & n'a pas eté plié au systême du fameux Fou-mi, qui parut peu d'années après. 4°. Que le recouvrement de ces Manuscrits n'a pas eté, comme celui de tant d'autres, un tour d'adresse des Tao-sée. Du reste, dès que nous reconnoissons que les anciens livres des Tao-sée parlent de Hoang-ty, on doit sentir que si nous rejettons des Manuscrits trouvés au commencement de la petite Dynastie des Tsin, ce n'est pas pour repousser leur témoignage. Des ecrits sans nom d'Auteur, inconnus à tous les Ecrivains antérieurs, & pleins de fables ridicules, ne seront jamais un poids dans la balance de la Critique. Nous n'en parlerons que parce qu'on en a parlé.

Voici ce qui nous persuade qu'ils ne méritent aucune croyance. 1°. Ils furent trouvés dans des temps de troubles, dans le moment même d'une révolution. 2°. Après qu'ils eurent eté trans-

crits en caracteres Ly-tsée, d'habiles Lettrés du Tribunal de l'Histoire, qui avoient eu ordre de l'Empereur de les examiner, déciderent, quoique Sa Majesté eût paru en faire grand cas, qu'ils ne méritoient point l'attention des Historiographes de l'Empire. *Voyez* les Annales des Soui-kin-tsie-tchi. 3°. Dans les longues controverses qu'a occasionnées l'Histoire & la Chronologie des premieres Dynasties, ils n'ont jamais eu aucune autorité chez les Savans. 4°. Il est de fait que les Tao-sée ont supposé plusieurs Manuscrits. Le bon Nan-hoai-tsée pour sa part en présenta beaucoup qui furent rejettés comme proscrits, & cela dans le temps que tout l'Empire etoit en mouvement pour trouver & recouvrer d'anciens livres. Voilà pourquoi on ne nomme aucun livre des Tao-sée (nous avions oublié d'en avertir) qui ait eté publié après un examen juridique. Si l'on en excepte peut-être le Tao-te-king, qui seul pouvoit passer par cette epreuve. Tout préjugé national à part, il nous paroît que la Critique d'Europe peut s'en fier à nos Savans dans une matiere qui est à leur portée, & pour laquelle ils ne laissent pas d'avoir d'assez bonnes avances. Ce seroit probablement trop exiger des gens de lettres d'au-delà des mers qui entendent nos livres, que de vouloir qu'ils remarquassent comme Hong-jong-tsai, Ly-hiun-yeu, &c, en quoi le style, les expressions, la forme des caracteres & des tablettes du Tchou-chou & du Tcheou-chou, prouvent qu'ils ont eté faits sous les Han & même après Ming-ty. Mais pour peu qu'ils fissent attention aux fables ridicules dont ils sont remplis, ils diroient que fussent-ils de la fin de la Dynastie des Tcheou, ou même plus anciens, comme l'ont prétendu quelques Tao-sée, ils ne seroient d'aucune autorité, même pour la Chronologie. La belle epoque pour la cinquantieme année du regne de Hoang-ty, que l'apparition de l'oiseau Fong-hoang à la septieme lune : *Tsi-yue-fong-niao-tchi.*

Il est dit dans le Tcheou-li, « *l'Historiographe des choses du*

» *dehors, prit les livres des trois Hoang & des cinq Ty, & en fit un* » *Ouvrage nommé les quatre parties* ». Ces paroles qui n'articulent rien, & sur lesquelles on ne peut hasarder que des conjectures, faute de Mémoires qui aident à les expliquer, ont donné lieu à des discussions infinies : parce qu'elles sont dans un des petits King, & que les Tao-sée s'en prévalent pour prouver les temps antérieurs à Yao. On peut réduire à cinq, toutes les explications qui en ont eté données. Un Missionnaire les appelloit les *Points enflés*, tant ils portent sur peu de chose. Selon la premiere, qui n'est adoptée que par les mystiques & les contemplatifs des Tao-sée, les trois Hoang sont *Y*, *Hi* & *Ouei*, dont Lao-tsée a dit, « Tao *est vie*, le premier a engendré le second, les deux » ont produit le troisieme, les trois ont fait toutes choses. Celui » que l'esprit apperçoit, & que l'œil ne peut voir, se nomme » *Y*; celui que le cœur entend & que l'oreille ne peut ouir, se » nomme *Hi*; celui que l'ame sent & que la main ne peut tou- » cher, se nomme *Ouei*: Ne cherche point à pénétrer les pro- » fondeurs de cette Trinité; son incompréhensibilité vient de » son unité. Au-dessus d'elle il n'y a point de clarté, au-dessous » il n'y a point d'obscurité, elle est eternelle, ineffable, &c. » *Tao-te-king*. Les Tao-sée appellent *Y*, *Hi* & *Ouei*, Ye-san, l'unité, trinité, ou plus littéralement peut-être *un trois*. Les cinq Ty, selon eux, sont les cinq personnages sous lesquels Lao-tsée a paru dans le monde. Ce sont cinq especes d'incarnations. Ce systême est trop etranger à l'Histoire pour nous y arrêter. Cependant nous croyons devoir remarquer que les Commentateurs du Li-ki impérial, publié sous le dernier Empereur, après avoir discuté les sentimens des Lettrés sur les San-hoang & les Ou-ty, prétendent que ces mots ne désignent que deux noms, sous lesquels le Chang-ty a eté adoré & célébré. Pour entendre cette explication, que nous ne mettons ici que pour les curieux, il faut savoir que les nombres de *trois* & de *cinq*, sont des *conglobatifs*

ſous leſquels nos anciens livres ont coutume de déſigner l'univerſalité des choſes, d'après les idées & les façons de parler ordinaires. Ainſi nous diſons, « *San-kan-pou* déſigne les trois devoirs eſſen-
» tiels & primitifs qui lient l'homme à l'homme. Savoir du pere
» & du fils, du Prince & du ſujet, du mari & de la femme »;
« *San-tſou*, les trois générations, pere, fils & petit-fils; *San-tſi*,
» les trois parentés du côté du pere, du côté de la mere & du côté
» de l'epouſe; *San-ouei*, les trois retranchemens, dans la jeuneſſe
» des plaiſirs criminels, dans l'âge mûr des diſputes & des pro-
» cès, dans la vieilleſſe de l'avarice », &c. Il en eſt de même du nombre *cinq:* nous diſons *Ou-tchang*, *les cinq toujours;* c'eſt-à-dire la philanthropie, la juſtice, la civilité, la prudence & la ſincérité; *Ou-lo*, *les cinq bonheurs*, la longue vie, les richeſſes, la paix, la vertu & une bonne mort. Nous diſons auſſi les cinq ſens, les cinq paſſions, les cinq convoitiſes, les cinq odeurs, les cinq ſaveurs, les cinq couleurs, les cinq ſons, les cinq elémens, les cinq points, le nord, le midi, l'orient, l'occident, & le milieu, &c. Or, ſelon ces Lettrés, en diſant le *San-hoang*, *Ou-ty*, c'eſt comme ſi l'on diſoit le Souverain des trois, le Seigneur des cinq, ce qui déſigne le Chang-ty, ou l'Etre ſuprême d'une maniere très-claire, très-noble, & très-expreſſive. Chaque langue a ſon génie: il faut le connoître pour entendre ce qui paroît le plus ſimple. Nous trouvons en effet dans nos uſages que le mot *Hoang*, ſignifie le *Tien enfermé en lui-même*, & *Ty*, le *Tien gouvernant l'Univers*. Voyez la belle requête de *Li-kouang*, où il prétend prouver que le mot *San*, quoique collectif & conglobatif, doit être entendu comme ſuperlatif, & que *San-hoang*, ſignifie trois fois Souverain. Voyez le *Tong-kien*, ſur le ſacrifice ſolemnel à Ou-ty, ſous la Dynaſtie des Han, & ſur-tout l'eloquent placet du célebre Tong-yuen, dans le beau Recueil Li-tai-ming-tchin-tſeou-y. *Art. des Sacrifices.*

Dans la ſeconde explication des Tao-ſée, les Sang-hoang

ſont les Hoang céleſtes, les Hoang terreſtres, & les Hoang hommes qui vécurent chacun dix-huit mille ans. Les Ou-ty, ſont les *cinq* Princes qui leur ſuccédèrent. Pour ceux-ci, il n'eſt pas aiſé de les nommer. Les Savans Tao-ſée ne ſont pas d'accord. Chacun nomme les ſiens. Ils en raiſonnent à-peu-près comme les Savans d'Europe ſur les ſuites des anciens Rois d'Egypte. Ces Ouvrages ſont excellens, ſelon Li-chi, pour refroidir les imaginations trop vives & trop ardentes. Quand quelqu'un de ſes diſciples avoit trop ſuivi la fougue de ſon génie dans ſes poëſies, il le condamnoit à en lire quelques pages.

La troiſieme explication, qui eſt celle du Siao-ſée-ma, & de tous ceux qui font entrer Fou-hi, Niu-hoa & Chiu-nong dans notre Hiſtoire, eſt une de celles qui ſouffre plus de difficultés, parce qu'en les prenant pour les trois Hoang, il ſe trouve que Hoang-ty ne vient pas immédiatement après, pour commencer les cinq Ty, & que l'on compte plus de cinq Empereurs entre Chiu-nong & Yao, ce qui fait un terrible embarras. Chacun cite ſes autorités; mais un Tao-ſée en vaut bien un autre, & il eſt impoſſible de les concilier. Les faits, la ſuite des evénemens, l'ordre des générations ſeroient une bonne bouſſole pour cela, mais ces Meſſieurs ne ſavent que des noms.

Le quatrieme ſyſtême, eſt un mêlange du ſecond & du troiſieme. Il ne mérite aucune attention, parce qu'il brouille tout & n'eclaircit rien. Il ne mérite pas même le nom de ſyſtême, auſſi ne le trouve-t-on plus que dans quelques abrégés des Annales pour les enfans.

Le dernier enfin met Yao, Chun & Yu pour les trois Hoang, comme qui diroit, *Empereurs par excellence*, puis en les joignant à Tching-tang, Fondateur de la Dynaſtie des Chang, & à Ou-ouang, Fondateur de celle des Tcheou, il trouve le nombre des cinq Ty. C'eſt le ſyſtême de pluſieurs Interpretes

&

& Commentateurs du Chou-king qui ont pris ce biais pour tranquillifer les défenfeurs outrés du Tcheou-li. Mais, comme l'a remarqué notre Scaliger, dans fon favant Tou-chou-pien, 1°. La diverfité des fyftêmes, les diftances qui les féparent l'un de l'autre, leurs diverfes fortunes & l'impoffibilité de les conduire jufqu'à une certaine vraifemblance, prouve leur peu de folidité. 2°. Quelques recherches qu'on ait faites, on n'a rien pu trouver dans les King & dans les autres anciens monumens, qui favorife l'idée des modernes fur les San-hoang & les Ou-ty. 3°. Ce n'eft que fous Tfin-chi-hoang & fous les Han que l'Hiftoire a commencé à en parler. Notre Auteur après s'être egayé à dire des bons mots fur les fables, les contradictions, les idées fingulieres & la fauffe erudition des faifeurs de fyftêmes, continue ainfi d'un ton plus férieux : « Depuis qu'on a commencé à ecrire des livres dignes » d'être crus, il n'y en a point de comparables pour l'antiquité, » la fageffe & l'authenticité, à ceux que Confucius nous a laiffés : » favoir le Chou-king, le Chi-kin, &c. Or il n'y eft point fait » mention des San-hoang, ni des Ou-ty. Il en eft de même de » ceux que lui & fes difciples ont ecrits en différens temps & fur » diverfes matieres. Comment n'en auroit-il rien dit, s'ils euffent » eté connus de leur temps, eux qui etoient fi pleins de refpect » pour la haute antiquité, & fe prévaloient en tout de fon témoi» gnage ? Comment cette découverte finguliere a-t-elle eté » réfervée aux Commentateurs de la Dynaftie tyrannique de » Tfin ? N'eft-il pas vifible que ces demi-Lettrés ont voulu » flatter l'orgueil intolérable de Tfin-chi-hoang, en faifant pa» roître ces perfonnages imaginaires, & lui faire leur cour, en » confacrant par le fceau de l'Antiquité le nom faftueux & » fuperbe de Hoang, qu'il avoit pris ? Voilà la véritable origine » de tout ce qui en a eté dit. » *Voyez Tou-chou-pien, Liv. 78.* Ce Savant Ecrivain de la Dynaftie des Ming, n'a fait que

répéter ce que nos plus célebres Lettrés avoient dit ſous les Dynaſties précédentes. Selon Tſi-chi, les fables qu'on débite ſur les trois Hoang & les cinq Ty, ſont ſi abſurdes qu'elles ne méritent pas d'être examinées. Le célebre Kong-in-ta, prétend qu'ils ne datent que du regne de Tſin-chi-hoang, & que qui ignore qu'ils n'ont jamais exiſté dans l'antiquité, n'eſt pas cenſé diſciple de Confucius, *Pou-tchi-kou-vou-ki-gin*, *Tchong-ni-ouei-tang-tao*. Le Savant Hou-chi, après avoir obſervé que les Savans des différentes Dynaſties, qui en ont voulu parler, en ont raiſonné chacun à ſa maniere, & que chaque ſiecle a vu les ſyſtêmes monter & deſcendre, & ceux qui les ſoutenoient, varier dans leurs principes, preuves & autorités, finit par dire qu'on ne peut pas même diſcuter ce ſujet ſolidement, *Mo-tchi-ting-lun*. Il nous ſeroit aiſé de multiplier les citations & les témoignages ; mais, comme dit le proverbe : « il ne faut pas porter » un rocher pour ecraſer une fourmi ».

Nous laiſſons au Lecteur le ſoin d'examiner juſqu'où nous avons prouvé que tout ce qu'on raconte ſur les temps qui ont précédé Yao, n'eſt qu'un amas de fables & de traditions obſcures, qui ne mérite aucune croyance. Pour nous, il nous paroît qu'à en juger loyalement, & ſans s'hériſſer de critique, on doit convenir qu'il faut avoir une crédulité de ſectaire, pour y voir autre choſe qu'une idée confuſe des temps d'avant le déluge, & des premiers deſcendans du Patriarche Noé, ſoit qu'une génération en ait tranſmis le ſouvenir à l'autre, ſoit qu'il ait eté recouvré par le commerce avec les etrangers, puis altéré & brouillé par les rêves des Tao-ſée. Nous ne reviendrons pas ſur ce que nous avons dit dans la premiere Partie, de la poſition de nos Chinois, par rapport à la connoiſſance de l'Hiſtoire ; poſition qui les a comme mis dans la néceſſité de s'approprier tout ce qu'ils ont connu de la haute

Antiquité. Malgré celà, ſoit que les voyages de nos Chinois dans les pays etrangers, ou la venue des etrangers en Chine, nous aient procuré des connoiſſances qui nous ont eclairé, ſoit que le flambeau de la critique & de l'erudition ait répandu aſſez de lumiere pour montrer le vrai à ceux qui le cherchoient, ſoit que l'autorité des King & de Confucius ait oppoſé une digue inſurmontable aux fables qui devoient inonder notre république des Sciences; il eſt de fait qu'on peut plutôt reprocher des doutes & des mépriſes à nos Lettrés, que des erreurs crues & adoptées : doutes qu'on a conſervés de ſiecle en ſiecle : mépriſes dont on eſt ſouvent revenu, & contre leſquelles les vrais Savans ont toujours réclamé. Ceux d'Europe ſont equitables : nous ſommes perſuadés qu'ils nous traiteront avec honnêteté, & qu'ils ſe ſerviront pour notre Nation de la balance où ils peſent les Egyptiens, les Babiloniens, les Phéniciens, les Grecs & les autres peuples de l'Antiquité, qui tenoient le ſceptre dans le temple des Sciences, avant que les Nations ſavantes de l'Europe modernes en euſſent connu l'entrée. Voici notre dernier mot : Nos monumens les plus anciens, les plus authentiques & les plus ſacrés ne ſe ſont point mépris ſur l'Antiquité: c'eſt d'après eux qu'il faut nous juger. Nous nous inſcrirons en faux contre quiconque dira que nos King & ce qu'ils nous apprenent ſur l'Hiſtoire de notre Nation, remonte avant Yao. Ce n'eſt pas tout, nous avançons hardiment que tout ce qui va plus haut dans les Annales, n'a jamais eté regardé ici que comme ce que les Grecs racontent de leurs temps fabuleux, & les François de Pharamond & de ſes premiers ſucceſſeurs. Si on a quelques doutes là-deſſus, qu'on ſe donne la peine de lire les Préfaces du Sée-ki, de Sée-ma-tſien & du Tſée-tchi-tong-kien-kan-mou. Les phraſes qui courent en Europe ſur cette matiere ſont ſi fauſſes, que le bel Ouvrage *Ki-che-nieu-*

piao, &c, imprimé, comme nous avons dit, par ordre de Kang-hi, & consacré par une Préface de sa main, ne commence qu'à Yao. Le silence que l'on y garde sur tout ce qui a précédé Yao, est d'autant plus marqué, qu'on y a fait usage pour les deux premieres Dynasties, des livres des Tao-sée, sans même en excepter Lo-pi.



ARTICLE II.

A en juger par ce qu'on ſait d'authentique ſur Yao, Chun & Yu; l'origine de la Nation Chinoiſe ne peut remonter que d'une ou deux générations au-delà d'Yao.

De bons Miſſionnaires, qui avoient porté en Chine plus d'eſprit que de diſcernement, plus de piété que de critique, plus d'imagination que de ſang-froid, ayant trouvé dans le Commentaire du Chi-king, par le fameux Han-fei-tſée, « Que Ouen-» ouang avoit conduit ſoixante & douze perſonnes ſur un vaiſ-» ſeau », bâtirent à la hâte un ſyſtême, qui avoit sûrement le mérite de la nouveauté; & prétendirent que ce Prince venu en Chine par eau, de je ne ſais où, l'avoit connue & peuplée le premier. Puis pour ſe débarraſſer du témoignage ecraſant du Chou-king, du Chi-king, du Li-ki, &c, ils décidoient ſans façon que c'etoient des livres, ſinon d'avant le déluge, du moins de peu de temps après; que ces livres n'avoient aucun rapport avec notre Hiſtoire, & qu'il falloit les entendre dans un ſens purement myſtique & allégorique, typique & figuratif. En conſéquence, ils y trouvoient des choſes merveilleuſes, des prophéties en bon nombre, & des ſymboles du regne ſpirituel du Meſſie, qu'ils prouvoient très-bien avoir eté connu, eſpéré & attendu dans les beaux jours de la Dynaſtie des Tcheou. Ce ne ſera pas nous aſſurément qui attaquerons ce dévot & pieux ſyſtême, qui, enviſagé ſous un certain point de vue, donne une plus grande idée de nos King, que tout ce qu'on en a dit de plus avantageux. Quelque riſible que ſoit la mépriſe, bien des Savans d'Europe ne l'auroient pas evitée, ſi nos King avoient eté en Grec ou en Syriaque, & qu'on leur

eût communiqué les plaintes & les lamentations de nos plus célebres Lettrés ſur la perte des traditions anciennes, qui en expliquoient le vrai ſens & en montroient la vraie Doctrine. Plaintes d'autant plus ſéduiſantes, qu'ils les auroient trouvées ſoutenues par les cris bruyans de quelques Tao-ſée habiles, qui s'emportent contre les petits Littérateurs mondains, aſſez audacieux pour entendre & expliquer les King dans un ſens hiſtorique & littéral. Le pas eſt encore plus gliſſant pour de bons Miſſionnaires, que le zele dévore & qui arrivent de l'Europe avec le préjugé général, que le ſoleil eclaire l'Occident de tout ſon diſque, & ne laiſſe tomber ſur le reſte de l'Univers que le rebut de ſes rayons. Le moyen de s'imaginer que des Sauvages de l'Orient euſſent ecrit des Annales, composé des poëſies, approfondi la Morale & la Religion, avant que les Gres, Maîtres & Docteurs de l'Europe, euſſent appris à lire! Comment ſe perſuader que tant de ſiecles avant le regne d'Alexandre, ils euſſent pris dans ces livres un ton de ſublime, de vérité, de nobleſſe, d'eloquence & de majeſté, dont on ne trouve que des lueurs dans les chefs-d'œuvre de Rome, & qui les mettent au premier rang après les livres ſaints, pour la Religion, la Morale & la haute Philoſophie. Les explications myſtiques qu'on débitoit en Europe ſur les hiéroglyphes d'Egypte, acheverent de leur monter l'imagination, parce nos anciens caracteres, ſur-tout les Ki-ouen, & les Koua de l'Y-king donnent encore plus de priſe à de pieuſes & ſavantes rêveries. Le Savant M. Huet voyoit Moyſe dans tous les Dieux du Paganiſme, même dans Priape & dans Vulcain. Nos bons Miſſionnaires, trompés par quelques caracteres vraiment typiques, hiſtoriques, allégoriques, &c, crurent voir toute la Religion dans les autres. Une découverte réelle les jettoit dans cent mépriſes, & les attachoit encore plus fortement au ſyſtême dont ils s'etoient prévenus. Cependant leurs recherches pour le

prouver, les conduisirent à une erudition etonnante, qui leur ouvrit tous nos livres, les familiarisa avec nos plus Savans Ecrivains, leur fit bien connoître & approfondir le génie de notre langue, les initia dans tous les secrets de nos mœurs, de nos usages, de nos loix, de notre histoire, civile & littéraire, leur facilita la prédication de l'Evangile, & finit par les désabuser eux-mêmes, & par les mettre en etat de faire remarquer aux Lettrés néophytes les traces sensibles de la Religion & de la révélation qui brillent dans tous les King. Nous ne craignons pas de le dire, le systême des Figuristes, pour nous servir de l'expression d'un Savant, à l'envisager dans ses suites, a eté très-utile à ceux-mêmes qu'il a le plus egarés. Ce mot nous echappe; tel Savant d'Europe qui en a parlé avec le plus de mépris, devoit presque toute son erudition Chinoise aux Mémoires & aux Recherches de ses défenseurs, qu'il n'a presque jamais cités.

Quant au systême encore plus singulier de ceux qui rapprochent la fondation de notre Monarchie jusques vers le septieme siecle avant l'Ere chrétienne, nous nous tenons d'avance pour battus, si on attaque cet article avec les armes victorieuses qu'on tire de l'Egypte. La Critique, la Science, l'Erudition, j'ai presque dit, la vérité, sont une monnoie qui ne vaut que pour ce qu'on la prend; & très-souvent le coin auquel elle est marquée, fait plus à sa valeur que la matiere dont elle est faite. L'Europe au fond ne peut que gagner à se débarrasser de notre Histoire ancienne, qu'elle ne peut suivre, qui contredit ses idées, avilit ses goûts chéris, & lui demande des Olympiades pour plus de mille ans avant que ses peuples eussent cessé de vivre en Iroquois. Nier avec confiance ce qui gêne, assurer de même ce qui accommode, est le bon parti. Du moins, si on s'abaisse jusqu'à donner des preuves de ce qu'on avance, il faut commencer par poser en principe, que nos Lettrés n'entendent ni

nos caracteres, ni nos King, faute d'être montés ſur les pyramides d'Egypte, pour les voir dans leur vrai jour. Pour nous qui faiſons profeſſion de marcher ſous leur banniere, & de devoir à leurs recherches tout ce que nous ſavons ſur notre Hiſtoire, nous entrerons avec eux dans un autre chemin pour trouver la fondation de notre Monarchie, & remonter juſqu'à notre premiere origine. Ce que nous pouvons faire de plus pour le Lecteur, c'eſt de prendre le plus court, de couper droit tant que nous pourrons, & de ne nous arrêter que des inſtans dans les endroits où ceux dont nous parlons font de longues pauſes. Ce ſeroit ſans doute nous rapprocher beaucoup plus de l'Europe que de paſſer d'abord en Egypte; mais elle eſt ſi couverte de nuages, que nous craindrions de prendre ſon *Iſis* pour la vérité toute nue.

Avant tout, nous ſuppoſons qu'on n'a pas perdu de vue ce que nous avons dit ſur l'origine, la conſervation, le recouvrement, l'authenticité, & l'autorité du Chou-king, le plus précieux, le plus ancien & le plus reſpectable monument de l'Antiquité que nous ayons. Le creuſet des examens, des critiques & des contradictions dont il eſt ſorti tout rayonnant de gloire pour être le flambeau de notre Hiſtoire, le témoin de la croyance des premiers âges, le défenſeur des loix ſociales, le juge des Empereurs, le bouclier de la morale & la condamnation de toutes les Sectes idolâtriques, le creuſet, dis-je, par où il a paſſé, n'a fait que conſtater ſon antiquité & lui donner une autorité qui ecraſera toujours tous ceux qui entreprendront de le combattre. Le Chou-king ſe rend témoignage à lui-même, par les choſes qu'il dit & par la maniere dont il les dit. Il eſt regardé ici comme le fondement de notre Hiſtoire authentique; de maniere que tous les doutes finiſſent où il commence, & que tout ſyſtême, tout témoignage & toute Chronologie plient ſous ſon autorité.

Nos Savans ont une maniere de raiſonner ſur le Chou-king, qui

qui abrégeroit bien nos discussions si nous pouvions en faire usage. « Confucius, dit *Tchong-ting*, commence par Yao ce » qu'il nous a conservé sur la haute antiquité. Tout ce qu'on » raconte sur les temps antérieurs à Yao est un déluge de » fables, *hung-hoang.* Mais depuis ce Prince, l'Histoire appuiée » du témoignage du Chou-king, parle le langage de la vérité ». Ce témoignage est décisif, parce que, outre que le Chou-king est le plus ancien monument que nous ayons, les faits qu'il rapporte s'eclairent & s'appuient réciproquement, sont prouvés par nos mœurs & par nos loix, ont pour eux toutes les traditions, & ne sont contredits par aucune histoire. Le Chang-chou, selon la belle préface du Tong-kien, « ne commence qu'à » Yao & à Chun : il ne touche point aux temps antérieurs, » parce que le sage ne débite point des extravagances & ne » transmet point des doutes. Il ne prend le pinceau que pour » montrer des vertus à imiter, & des vices à fuir. Tout ce qu'il » dit est digne de croyance ». De ces principes, & d'autres pareils etablis, nos meilleurs Ecrivains concluent que c'est à Yao que commence notre Histoire authentique. Qui oseroit le nier ? Pour nous qui connoissons les défiances de l'Europe, sur tout ce qui vient des pays etrangers, autrement que par la Grece & le *Latium*, nous sentons à merveille qu'il faut ici des raisons, des preuves & des détails aux Savans. Cela ne sera pas difficile : & quelque respect que nous ayons pour les lumieres des Savans de l'Europe, quelque défiance que nous ayons des nôtres, nous leur demandons pour toute grace, de voir s'ils pourroient fournir pour ce qu'ils débitent sur les Babyloniens, les Assyriens, les Egyptiens, les Phéniciens & les Grecs, des particularités aussi concluantes que celles que nous allons leur présenter.

Pour nous placer mieux à leur point de vue & rapprocher d'eux notre Chine, nous examinerons successivement la Géographie,

le Gouvernement, les Mœurs, la Population, les Sciences & la Religion des temps de Yao, de Chun & d'Yu, telles que le repréſentent le Chou-king & nos autres anciens livres. Ces ſix articles, à ce qu'il nous paroît, epuiſeront la matiere. S'ils concourent egalement à montrer que le regne de ces trois Princes fut comme l'enfance de notre Monarchie & de notre Nation, ſi tout y annonce un peuple nouveau & un Empire qui n'a pas encore pris ſa conſiſtance, il ſera evident qu'à en juger par ce qu'on ſait de plus certain & de plus authentique ſur cette haute antiquité, on ne peut pas faire remonter notre origine beaucoup au-delà d'Yao. Les premiers Chapitres du Chou-king, comme il eſt naturel, ſeront le centre & le point d'appui de nos diſcuſſions; mais nous ferons uſage auſſi de nos autres livres d'avant & d'après l'incendie. « Il faut choiſir les pierres pour » paver le chemin & en conſtruire les ponts », diſoient nos Anciens; « mais tout juſqu'aux décombres eſt bon pour les » applanir ».

I. *Géographie des temps d'Yao, Chun & Yu.*

« Les cœurs des hommes, dit *Pan-kou*, ſont plus différens » que leurs viſages: voilà pourquoi ils voient & entendent ſi » diverſement les mêmes choſes ». Cette obſervation philoſophique, ſi propre à réſoudre les problêmes qui naiſſent de la diverſité des opinions, ne contente pas quand il s'agit de l'ancienne Géographie de Chine. Plus on interroge les livres, moins on peut concevoir qu'on ait pu allier l'idée du regne de Hoang-ty, avec ce qu'on ſait de l'etat de la Chine au temps d'Yao. Où trouver les dix mille Royaumes qui payoient tribut? Où mettre Hoang-ty lui-même avec ſa Cour? Le Savant Matouan-lin n'a point trouvé de Géographie pour ce temps-là. Voyez ſa Préface ſur la Géographie, qui commence ainſi:

V

« Autrefois du temps d'Yao, Si-yao-chi ». Que ceux qui tiennent bon pour le regne de Hoang-ti, commencent par faire la Géographie de ses Etats. Cent calculs astronomiques ne donnent pas un pouce de terre. Les Tao-sée de la Dynastie des Song voulurent en faire une ; mais comme ils manquoient de Mémoires & y suppléoient d'imagination, il fallut la reléguer dans le pays des fables.

Nous respectons beaucoup les lumieres & l'erudition profonde des Savans qui ont construit des vaisseaux, & y ont embarqué des familles de la dispersion de Sennaar, pour les conduire en Chine par le Golphe Persique. Aussi ne nions-nous pas le fait; il peut avoir eu lieu pour nos Provinces Méridionales ; mais comme nous laissons à côté les conjectures & les systêmes, pour nous en tenir aux monumens qui parlent de ces temps reculés, nous pensons que la Colonie qui a peuplé notre Chine, y est venue par terre du côté de l'occident. Il ne nous paroît pas même que la critique puisse opposer aucune difficulté à ce sentiment. Toutes nos Annales, toutes nos Géographies, tous nos Livres anciens & modernes s'accordent à dire avec le Chou-king, que Yao, Chun & Yu regnerent dans le Chen-si ; Que c'est-là qu'ils avoient leur Cour, & que leurs successeurs fixèrent leur Capitale. Un coup-d'œil sur la carte de notre Chine, montrera d'abord que cette Province est la premiere que dut trouver la Colonie, en venant des plaines de Babylone, & allant vers l'Orient. Nous n'entreprendrons pas de tracer la route qu'elle suivit ; mais les pays qu'on fait parcourir aux Titans, à Osiris, à Bacchus, à Codor-la-homor, & que parcourent les caravanes qui viennent du fond de la Moscovie jusqu'à Kang-tcha-ka, les courses des Arabes, des Tartares nos voisins, des Nations des deux Amériques, expliquent comment nos aïeux ont pu venir en Chine des plaines de Sennaar ; & les Missionnaires Grecs qui aboutirent au Chen-si sous la

Dynaſtie des Tang, ainſi que l'atteſte le monument de pierre trouvé en mille ſix cent vingt-cinq, expliquent pourquoi ils y entrerent par cette Province. Nous avons toujours trouvé fort extraordinaire que les mêmes Ecrivains qui ne ſe ſont pas trouvés embarraſſés pour fournir des vivres & des fourrages aux armées innombrables qu'ils donnent à Ninus, à Semiramis, à Seſoſtris &c, aient tant de difficultés à propoſer ſur la ſubſiſtance d'une Colonie, qui s'avance à petites journées avec ſes troupeaux, comme faiſoient les Patriarches dans des temps moins reculés, & comme font encore les Tartares, dont la main eſt levée ſur tous les peuples de l'ancien monde, & qui ſont montés ſur tous leurs trônes d'un bout de notre hemiſphere à l'autre. Les pays d'ailleurs qui nous ſéparent aujourd'hui de la mer Caſpienne & de la Perſe, pouvoient n'être pas alors ce qu'ils ont eté depuis. Euſſent-ils eté auſſi peu fertiles, dès que la Colonie qui venoit peupler notre Chine, s'y trouvoit engagée, le plus convenable etoit de pouſſer en avant, & de marcher vers l'Orient. Quoiqu'il ne ſoit plus poſſible de raconter les changemens qui ont dû ſe faire dans les pays qu'elle fut obligée de parcourir, l'hiſtoire des révolutions arrivées dans toutes les parties de notre Globe, donne lieu de conjecturer qu'ils n'en ont pas eté exempts. Les faits les plus frappans ſe noient dans les livres, & y ſont comme perdus pour les Critiques. Dès qu'il s'agit de Géographie ancienne, ils oublient ce que les hiſtoires de tous les pays nous diſent des inondations, des tremblemens de terre, des volcans, des ouragans, des pluies de ſable & de pouſſiere qui ont changé les campagnes les plus fertiles en déſerts. Le tremblement de terre qui arriva au Canada en mille ſix cent ſoixante-deux, explique les anciennes Géographies, & prouve qu'il ne faut pas traiter de fabuleuſes les deſcriptions qui ne ſont plus vraies. L'etat même où nous allons voir qu'etoit la Chine au temps d'Yao, ſemble prouver que les pays dont nous parlons,

etant encore humectés des eaux du déluge, n'etoient pas ſi ſtériles qu'ils le ſont devenus depuis, & que les autres au contraire, pleins de marais & de rivieres profondes, auroient eté plus difficiles à traverſer.

Il eſt dit de je ne ſais quel Aſtronome, qu'il tomba dans un puits, parce que tout occupé des aſtres, il contemploit le ciel au lieu de regarder à ſes pieds. Ceux qui calculent les conjonctions des planettes & les eclipſes, pour trouver le commencement de notre Monarchie, courent grand riſque de s'embourber dans les marais dont etoit couverte toute la Chine avant Yao. Voici comment le Chou-king fait parler ce bon Prince, *Chap. Yao-tien.* « L'Empereur dit aux quatre Kio : Les eaux » immenſes du déluge ſe ſont répandues, & ont tout inondé & » ſubmergé. Les montagnes ont diſparu dans leur ſein; les col» lines y ont eté enſevelies. Leurs flots mugiſſans ſembloient » menacer le ciel. Les peuples pouſſent des ſoupirs, qui pourra » les ſecourir »? Il ne faut que lire ces paroles avec attention, pour voir que Yao parle d'une inondation univerſelle & de l'etat où elle avoit laiſſé la Chine; car, comme le remarquent pluſieurs habiles Critiques, ce texte eſt détaché de tout ce qui précede; il n'y a rien dans le commencement & dans la fin du Chapitre qui annonce un fait récent : Yao ne parle du déluge que pour commander des travaux, & on ſait que le Chou-king n'eſt qu'un extrait de divers morceaux des Annales. Il eſt naturel d'en conclure qu'il faut ſuppoſer ce qui eſt omis & interrompu, pour entrer dans la penſée de l'Abbréviateur qui ne vouloit parler que des travaux de Yu. Comme cette matiere cependant eſt toute neuve pour l'Europe, nous allons entrer dans quelques eclairciſſemens pour prévenir les défiances. Le mieux peut-être ſeroit de couper la tête du Goliath avec ſon ſabre, & de citer ici ce que Hoai-nan-tſée, Lie-tſée & les autres Tao-ſée racontent du déluge arrivé ſous Niu-hoa, lorſque des eaux

immenſes inondoient tout, & que les pluies ne diſcontinuoient pas & que, comme dit Fong-ſou-tong, Niu-hoa vainquit l'eau par le bois & fit un vaiſſeau propre à aller fort loin. Mais comme tous les ecrits des Tao ſée ne ſont ni anciens, ni authentiques, nous n'aimons pas à en faire uſage. Nous aimerions encore mieux avoir recours à nos anciens caractères, & montrer le tableau naïf du déluge dans les images & ſymboles dont ils ſont compoſés. Lopi, *art. Soui-tchi*, après avoir raconté que les ſaiſons furent changées, le jour & la nuit confondus, ajoute: « Il y » eut alors de grandes eaux dans tout l'Univers »: Tang-che-tchi-chi, Tien hia-ta-choui, « qui réduiſirent les hommes à la condi» tion des poiſſons; Kiao-gin-ye-yu ». Un ſeul caractere peint tout cela avec plus d'energie, comme on peut s'en convaincre dans les Dictionnaires *Tchouen-tſée-hoei* & *Choue-ouen*.

Pour revenir au texte du Chou-king, le Commentaire impérial l'explique dans un ſens qui ſuppoſe & prouve le déluge univerſel. 1°. Il remarque que Mong-tſée dit que les eaux qui viennent contre le cours de la nature ſe nomment *Kiang-choui*, & que le Kong Choui du texte a la même ſignification, *Kiang-choui-tche*, *Kong-choui-ye*. 2°. Il prétend que ces eaux n'etoient pas encore toutes ecoulées, *Eulh-ouei-ſie*. 3°. Il convient qu'elles avoient eté immenſes, au point d'envelopper les montagnes de tout côté, & de s'elever au-deſſus des collines, *Pao-ki-ſée-mien..Kia-tchou-ki-chang*. 4°. Il va juſqu'à dire qu'elles etoient ſans limites, inondoient tout, & ſembloient remplir l'eſpace qui ſépare le ciel de la terre, *Iou-man-tien-ye*. Le célebre Kong-in-ta ajoute qu'elles avoient ſubmergé les animaux, les maiſons, &c. Or comme le Chou-king, quelque ſublime qu'en ſoit le ſtyle, eſt un livre purement hiſtorique & ſans poëſie, il eſt difficile de ne pas reconnoître le déluge à cette deſcription. Cela a fait une grande difficulté pour les Commentateurs, & a mis les Tao-ſée en etat d'attaquer les Lettrés ſur

l'autorité du Chou-king. Ils demandent où s'etoit réfugiés Yao & ſon peuple, badinent ſur la maniere dont s'y prit Yu pour faire ecouler les eaux, &c.

Les Han-lin Commentateurs du Chou-king n'entrent dans aucune diſcuſſion à cet egard, & ſe contentent de citer ce texte de Tchin-tſée. « Dans cet ancien temps, il y avoit peu d'habitans, » chacun habitoit à ſon gré ſur les hauteurs, les eaux répan- » dues dans les vallées ne nuiſoient pas; mais les hommes ſe » multipliant peu-à-peu, on ſongea à etendre les habitations & » à faire ecouler les eaux. . . . . Ce n'eſt pas du temps de Yao » que les eaux furent ſi funeſtes, *Kai-y-kieou* ». Ce texte eſt clair & déciſif. Nous prions ceux qui entendent le Chinois de faire attention à la derniere phraſe: Tchin-tſée n'eſt pas le ſeul qui s'exprime ainſi. Si les Han-lin ne citent que lui, c'eſt que, comme dit le proverbe, « quand le clou eſt entré, on perd ſes » coups de marteau à frapper ſur la tête »: Houn-gan-koue dit la même choſe dans ſon Commentaire du *Tchun-tſieou*, *tom. I. chap. 4.* « L'inondation, ſelon lui, n'etoit pas arrivée au temps » de Yao, mais remontoit juſqu'au commencement. Les eaux » n'avoient pas encore pu s'ecouler, Yu y travailla & elles en- » trerent dans les canaux qu'il creuſa. Tcha-chi dit : les maux » que cauſoit l'inondation, etoient un mal ſi ancien, qu'il n'y avoit » pas d'eſpérance qu'elles s'ecoulaſſent d'elles-mêmes. C'eſt ce » qui affligeoit le peuple, &c ». Le moyen en effet de fonder une colonie & de s'etablir dans un pays à moitié ſubmergé ? D'un autre côté ayant fait tant de chemin pour venir s'y etablir, comment retourner ſur ſes pas ? Yao avoit certes bien raiſon de ſoupirer & de demander qui pourroit tirer le peuple de cet embarras. Mong-tſée qui a tant parlé de Yao & de Chun, peint encore d'une maniere plus déciſive en quel etat etoit alors la Chine, en conſéquence du déluge. « Sous Yao, » dit-il, l'Empire n'etoit pas encore formé, les eaux du déluge

» ſtagnantes de tous côtés couvroient les campagnes. Ce qui
» n'etoit pas ſubmergé etoit couvert d'arbres touffus ou d'herbes
» ſauvages, & rempli de bêtes féroces ſans nombre. Aucune
» des cinq eſpeces de grains ne croiſſoit nulle part: les bêtes des
» bois dévoroient les hommes : on ne voyoit par-tout que des
» traces d'animaux & d'oiſeaux. Yao en avoit le cœur percé de
» douleur & s'aſſocia Chun, pour l'aider à régler toutes choſes.
» Chun ordonna à Ye de mettre le feu aux bois & aux herbes
» pour découvrir les campagnes & donner la chaſſe aux bêtes
» féroces: Ye exécuta ſes ordres, & les bêtes féroces effrayées
» allerent chercher d'autres aſiles. Yu de ſon côté, chargé de
» faire ecouler les eaux, creuſa neuf canaux pour faciliter leur
» ecoulement dans les rivieres & les conduire à la mer. Après
» ces grands ouvrages, la Chine put être cultivée & nourrir ſes
» habitans ». *Mong-tſée*, *chap. 3*. Il répete la même choſe plus
bas en termes différens. « Les eaux venues contre le cours de
» la nature inondoient encore la Chine : elle n'etoit qu'un repaire
» de ſerpens & de dragons : le peuple n'avoit ni ſéjour, ni
» demeure fixe. Il etoit réduit à monter ſur les arbres dans les
» plaines, & à ſe loger dans les cavernes ſur les montagnes. Yu
» eleva des digues, creuſa des canaux, les oiſeaux & les ani-
» maux qui nuiſent aux hommes, furent diminués, & le peuple
» put avoir une demeure commode & tranquille». Nous n'avons
aucune réflexion à faire ſur ces textes : ils diſent trop claire-
ment que Yao etoit un des premiers Chefs de la Colonie qui a
peuplé la Chine; & que vu l'etat où elle etoit, elle ne commen-
çoit que d'être habitée. Les Savans n'ont pas beſoin que nous
leur rappellions combien tous ces détails ſont conformes à ce
qu'ils ont lu dans les anciens ſur les premieres Colonies de
l'Occident, ſur les Héros chaſſeurs, &c.

Comme l'article que nous traitons eſt très-intéreſſant pour
l'Europe, & que, à moins de pouſſer les choſes juſqu'à la
démonſtration,

démonſtration, les Savans dont nous renverſons les ſyſtêmes feront des difficultés ſans nombre, nous voulons bien lever le voile qui leur cache notre ancienne Chine & la leur faire voir, le flambeau de l'hiſtoire & de la critique à la main, telle qu'elle etoit dans les temps dont nous parlons.

Les Hiſtoriens de Yu dans la célebre deſcription de la Chine, qui fait un Chapitre entier du Chou-king, intitulé *Yu-kong*, ne ne parlent nulle part de villes, de cités, ni de villages. Ils la décrivent préciſément, comme les premiers voyageurs Européens ont décrit l'Amérique, en traçant le cours des rivieres, marquant ou indiquant les lacs & etangs qu'on trouvoit en différens endroits. La Gloſe ancienne ajoute que Yu eut la gloire de donner des noms à tous les lieux dont il parle. Cette maniere de deſcription qui ſemble ſi propre à fixer la vraie topographie d'un Empire, a changé, à bien des egards, le beau Chapitre Yu kong en une enigme géographique. On y reconnoît la Chine en général, comme la Paleſtine dans le livre de Joſué, & la France dans les Commentaires de Céſar; mais l'erudition & la critique echouent dans les détails, parce que 1°. Les noms de la plupart des endroits ne ſont plus les mêmes. 2°. Quand on a traduit les anciens caracteres en caracteres modernes, on a omis bien des images & ſymboles, qui etant pittoreſques, auroient ſervi à en indiquer la ſignification. 3°. Les tremblemens de terre & les inondations cauſées par les débordemens des grands fleuves, ont fait des changemens conſidérables dans la plupart des Provinces. Ce que les Annales en racontent depuis la Dynaſtie des Han juſqu'à nos jours, prouve ce qui a dû arriver dans cette longue ſuite de ſiecles qui l'a précédée. Voyez le 301 & le 302e livre de la Bibliotheque de Ma-touan-lin. 4°. Le cours de pluſieurs rivieres a eté détourné & changé par les Empereurs; on a deſſéché des etangs; on en a creuſé d'autres;

on a réuni plusieurs petites rivieres; on a divisé les grandes en plusieurs bras & ruisseaux, soit pour les affoiblir, soit pour etendre la navigation, & pour faciliter les arrosemens des ris. Pour expliquer en détail le Chapitre Yu-kong, il faudroit que l'Histoire eût conservé les détails & les circonstances de tous ces changemens, & il y en a un très-grand nombre dont elle ne dit rien. A cette occasion nous remarquerons en passant que les Savans d'au-delà des mers qui ont demandé une explication développée du Yu-kong, n'ont pas probablement soupçonné que pour tirer au clair ce grand morceau de Géographie, & le mettre au niveau de l'Europe, il faudroit faire un petit abrégé de plusieurs *in-folio.* Qu'ils songent à la Géographie sacrée de Bochard, & qu'ils comparent la Judée à la Chine. Un mot, une indication, un fait suffisent pour nos Lettrés qui sont versés dans l'Histoire, & ont tous les noms & toutes les grandes epoques présentes à l'esprit; mais pour un Européen, il faudroit mettre à chaque ligne le pourquoi du pourquoi. Ce qui n'est que difficile ici, devient obscur & embrouillé pour lui, & par-dessus tout, très-ennuyeux. Comment se tirer vis-à-vis de lui de certains endroits qui mettent nos Savans aux prises les uns avec les autres? Car la franchise & la candeur dont nous nous piquons, ne nous permettent point de dissimuler que ce Chapitre est le plus epineux & le plus embarrassant de tout le Chou-king. C'est quelque aveu dans ce goût apparemment qui aura fait imaginer que le Chapitre Yu-kong est une description de l'ancienne Egypte. A moins d'avoir trouvé la pierre philosophale de l'erudition, il est absurde & ridicule de vouloir faire quadrer le Yu-kong à la Géographie de l'ancienne Egypte. Les deux grands fleuves Niang & Hoang-ho, qui valent bien le Nil, culbutent toutes les combinaisons, & il n'y a pas d'inscription au monde qui puisse faire fondre les montagnes sans nombre

dont il eſt parlé dans ce Chapitre. Quant à la belle défaite de quelques Tao-ſée, qui prétendent qu'il n'y eſt pas fait mention de villes, parce que Yu travailloit pour tous les ſiecles à venir, & que les villes peuvent être ruinées, au lieu que les montagnes ne changent pas, l'obſcurité du Yu-kong prouve combien cette défaite eſt miſérable. Les Han-lin ont regardé comme ſi hors de vraiſemblance ce que diſent ces Tao-ſée, pour trouver un *ubi* à leur Hoang-ti & lui faire des Etats, qu'ils ont commencé bruſquement l'article de la Géographie dans leur grand Ouvrage ſur l'Agriculture, par ce qui en eſt dit dans le Chou-king. Voyez *Kin-ting*, *Cheou-chi-tong-kao*, *Liv. VIII. pag.* 2.

Ceux qui ont quelque idée de notre Chine ancienne, ſavent que notre Chine n'a eté habitée & défrichée que peu-à-peu. Le Chen-ſi, ou Ki-tcheou, par où a commencé l'Empire, ſelon l'expreſſion de Tchou-tſée, fut le ſéjour de la Cour juſques vers la fin des Tcheou, & comme la matrice de la population & la racine de la force de l'Etat; non par ſes richeſſes, ſa fertilité & ſon abondance (il eſt fort inférieur à cet egard à la plupart de nos Provinces, ſur-tout à celles du Midi); mais parce que, comme le premier habité, il a eté le premier cultivé & le plus peuplé. Le nom même de Tai-yuen-fou (*ville de la premiere origine*) que portoit l'ancienne Capitale, indique la choſe. Il ſembleroit plus naturel de penſer que la Colonie alla habiter d'abord les beaux pays du Kiangnan & du Kiang-ſi; mais, outre que ces pays etoient alors des déſerts couverts de bois & de marais, les premiers défrichemens faits en arrivant durent fixer la Colonie, ainſi qu'il eſt arrivé en ces derniers temps aux Européens qui ſe ſont etablis dans l'Amérique & dans les Indes, quoiqu'ils y fuſſent arrivés avec des ſecours & des connoiſſances que ne pouvoient pas avoir nos aïeux, qui d'ailleurs etoient preſſés de ſe fixer, & ſe croyoient trop heureux de trouver le Chen-ſi

au ſortir du déſert de Cha-mo. Il eſt dit dans le Chapitre Chun-tien du Chou-king, que Chun etablit douze Tcheou, & déſigna douze montagnes. Sur quoi le célebre Tchang-ko-lao remarque dans ſon excellent Commentaire qu'il fit pour Kang-hi enfant, « qu'avant ce temps l'Empire etoit borné au ſeul diſtrict de Ki-» tſien, *Chi-tien-hia-tchi-yeou-ki* ». L'examen critique du Chou-king, intitulé *Kang-chou-tong-kao* obſerve que le mot *Tcheou*, comme le repréſente l'ancien caractere, indique un pays environné d'eau de tout côté, & coupé de canaux dont l'entre-deux eſt habitable; puis il ajoute : « Qu'avant l'ecoulement des » eaux dirigé par Yu, il n'y avoit point de diviſion de Tcheou » : *Voyez Liv. I. pag. 6*. Le mot de *Tcheou* eſt employé aujourd'hui pour ſignifier les quatre parties du monde, les provinces de l'ancienne Chine, &c. Il eſt très-probable qu'on ſe borna d'abord à de petits deſſéchemens, & nous croyons qu'à s'en tenir à ce qu'on ſait de plus certain, on pourroit réduire à fort peu de choſe, la carte de Chine d'alors. Le Yu-kong même n'embraſſe pas toute celle d'aujourd'hui. La belle carte compaſſée & réduite que les Han-lin ont mis à la tête du Chou-king, ne contient qu'une partie du Pe-tche-li & du Chang-tong. Les belles Provinces du Tche-kiang, du Kiang-ſi, du Fou-kien, Kouang-tong, Kouang-ſi & Yun-nan y ſont omiſes. Nous reviendrons plus bas ſur ce fameux Chapitre.

Il ſeroit trop long de détailler comment notre Chine eſt devenue peu-à-peu le pays du monde, où il y a le plus de villages, de bourgs & de villes de toutes les grandeurs. Nous nous bornerons ici à quelques faits & obſervations que nous croyons déciſifs. 1°. Sous les deux premieres Dynaſties, il eſt très-peu parlé de villes dans l'Hiſtoire, & il n'eſt fait mention d'aucun ſiege. On voit au contraire dans le Chou-king & dans les Annales, que les Empereurs tranſportoient leur Cour d'un lieu à un autre. Pan-keng de la ſeconde Dynaſtie voulant tranſporter la

ſienne à Yu, dit au peuple : « Nos anciens Empereurs conſul-
» toient le Tien avant de rien entreprendre d'important. C'eſt
» en lui obéiſſant qu'ils ne s'opiniâtroient pas à reſter dans un
» même lieu. Ils changeoient cinq fois de Capitale ». *Voyez le Chap. VII. de la II. Partie du Chou-king :* il eſt très-curieux. Or ſi après tant de ſiecles depuis Yao, la Capitale de l'Empire paſſoit ainſi d'un lieu à l'autre, avec tous ſes habitans, ce qu'il faut bien remarquer, il eſt clair que les villes etoient rares & peu de choſe. Dans le vrai au commencement même de la troiſieme Dynaſtie, la Capitale n'etoit guere compoſée que de la Maiſon de l'Empereur, de ſes Officiers, des ouvriers & manœuvres de la Cour & des Marchands, qui à certains jours, vendoient dans les marchés du Palais, le ſuperflu des Domaines impériaux & des tributs des Provinces. Ce ne fut que vers le milieu de cette Dynaſtie, que le ſéjour de la Cour devint une vraie Capitale. Encore faut-il avertir que Lo-yang ne peut pas être comparé aux grandes Villes des Dynaſties ſuivantes, lorſque Tſin-chi-hoang eut détruit l'ancienne adminiſtration des terres. Juſqu'alors, il ne pouvoit y avoir beaucoup de villes ; & on en compte en effet très-peu dans les anciens livres. Ceux qui y reſtoient, alloient travailler dans les champs, comme l'hiſtoire le raconte des Grecs, des Romains & de tous les anciens peuples. On ſongeoit ſi peu à s'y fortifier, que l'ancien proverbe diſoit : « les murs de la ville ne ſont pas finis, il y a
» peu de ſoldats, le Royaume n'y perd rien ». 2°. La premiere diviſion de la Chine, telle que la donne le Chou-king pour la Dynaſtie des Hia, fut de neuf Tcheou ou Provinces. Celle du Ki-tcheou etoit au centre de la demi-lune qu'elles formoient. Chaque Province avoit ſon Prince, comme nous le verrons plus bas, & l'Empereur gouvernoit par lui-même celui de Ki. Au centre, etoit la Cour environnée des terres du Domaine & des autres terres enſemencées, au milieu deſquelles demeuroient

les colons epars çà & là, par pelotons de huit familles. Après les terres ensemencées venoient les pâturages, il y avoit beaucoup de troupeaux sous les premieres Dynasties. Les bois faisoient le troisieme cercle & entouroient les pâturages. Quelques Savans, qui citent leurs autorités, mettent une enceinte pour les fruiteries & le jardinage entre les terres labourées & les pâturages. Mong-tsée semble faire allusion à cela, *Chap. Ouang-tchong*, lorsqu'il distingue les sujets de l'intérieur du Royaume, en sujets des *marchés* & en sujets des *champs*, & ceux du dehors en sujets des *jardins* & en sujets des *déserts*. Remarquons en passant que si l'Egypte se gouvernoit dans ces premiers temps comme la Chine, il pourroit bien se faire que la terre de *Gessen* fût la terre destinée aux pâturages. Selon cette explication qui est très-naturelle, & qui peut servir aussi pour les voyages des Patriarches avec leurs troupeaux, plusieurs beaux esprits & savans par extrait, ont eté la dupe de leur ignorance & de leur impiété, en critiquant les narrés de Moïse. Le Cardinal *Cusca* a ecrit autrefois de *Doctâ ignorantiâ :* peut-être seroit-il à-propos d'ecrire aussi de *Ignarâ scientiâ*. Notre Chine peut fournir de bons Mémoires sur la partie de l'Ecriture-Sainte, qui tient aux mœurs & à l'histoire de l'antiquité. Pour revenir à ce que nous disions, toutes les Provinces etoient divisées comme celle de l'Empereur, & se touchoient par les bois dont elles etoient environnées. On ne passoit de l'une à l'autre que par un seul chemin public, qui alloit d'une Capitale à l'autre, & etoit gardé sur les frontieres, à des passages nommés *Kouei*. Les Anciens disoient *Kieou-tao, les neuf chemins*. Il faudroit trop de détails pour bien développer cette carte politique & aronomique de notre Chine ancienne. Les conséquences qu'elle offre sont d'autant plus décisives, qu'elle représente la Chine du douzieme siecle avant J. C. au commencement de la troisieme Dynastie. Ce ne fut en effet que sous les Tcheou

que les Etats feudataires & principautés s'etant multipliés peu-à-peu, les bois & les pâturages disparurent entre les limites. Voyez le *Tong-tien* de *Tou-po*, *Ma-touan-lin*, & la grande Collection *Tou-chou-pien*, &c. A quoi se réduisoit donc la Chine cultivée & habitée tant de siecles auparavant? L'etat où l'avoit trouvé Yao & les ouvrages qu'il fallut faire pour la cultiver, disent tout. 3°. Tai-kang, un des descendans de Yu, etant allé à la chasse dans le Ki-tcheou sur les bords du fleuve Lo, négligea les soins du Gouvernement, jusqu'à y passer cent jours loin de sa Capitale. Heou-y profita de l'indignation des peuples pour l'empêcher de repasser le fleuve, & l'arrêta: puis se fit reconnoître Empereur. On sent ce que devoit être un pays où le Prince pouvoit être cent jours à la chasse sans savoir ce qui se passoit dans ses Etats, & être arrêté au passage d'un fleuve de maniere à perdre la couronne sans ressource. A-propos de chasse, elle a eté commandée en Chine par la loi jusque vers la fin de la troisieme Dynastie, pour empêcher les bêtes féroces de ravager les moissons & de trop se multiplier. Ces grandes chasses se faisoient quatre fois l'année par recrues & par corvées. Au printems & en eté on se bornoit à donner l'epouvante aux bêtes sauvages: dans les deux autres saisons on les traquoit, & on les tuoit. Les deux premieres se nommoient *Tien-lie*, *chasses pour les champs*. Nous laissons aux Savans à examiner si ces chasses, qui etoient commandées par les Princes en personne, ne sont pas la vraie & premiere origine du droit de chasse, & comment une corvée est devenue un droit honorifique, en devenant une désolation pour les cultivateurs, dont elle etoit la défense. Pour nous, nous nous contenterons d'observer que ces chasses dont il est tant parlé dans le Chi-king & le Li-ki, sous la Dynastie des Tcheou, devoient être bien plus nécessaires sous celles des Chang & des Hia, ou, ce qui fait plus à notre sujet, qu'elles prouvent qu'il y avoit bien peu de pays défriché au temps dont

nous parlons. 4°. Il eſt dit dans les Annales, que le fils de Kie, dernier Empereur de la Dynaſtie des Hia, ſe retira dans les déſerts du nord avec ſes freres & ceux qui voulurent le ſuivre. Or ces déſerts du nord etoient une partie du Pe-tche-li d'aujourd'hui. Il nous ſemble même avoir lu que c'etoit fort près de l'endroit où eſt aujourd'hui la Capitale de l'Empire. Les Annales racontent encore que la vingt-ſixieme année du regne de Siao-y, vingtieme Empereur de la ſeconde Dynaſtie, Tan-fou quitta les environs de la Cour, & alla fonder une Principauté dans la partie la plus occidentale du Chen-ſi, avec une Colonie qu'il y conduiſit. Voici comme le Chi-king en parle. « Telle qu'on » voit la coloquinte, qui pouvoit à peine couvrir ſa racine de ſon » ombre, etendre au loin ſes bras tortueux couronnés de ver- » dure, ſe multiplier & ſe reproduire en mille branches, telle fut » notre Maiſon dans ſon origine & dans ſon agrandiſſement. » Tan-fou habitoit entre les rives du Tſou & du Tſi, un antre » champêtre creuſé dans le rocher; des cabanes & des chau- » mieres percées de petites cheminées, etendoient cette hum- » ble demeure: il monte à cheval, cotoye la rive occidentale » du fleuve & arrive avec ſon epouſe fatiguée au pied du mont » Ki. Les plaines & les champs de cette fertile région n'etoient » couverts alors que d'arbres ſauvages, parmi leſquels croiſſoient » çà & là le Kin, la chicorée & quelques tiges d'orge. Après qu'on » eut conſulté l'auguſte Tien & fait des ſacrifices, arrêtons-nous » ici, dit Tan-fou, cette contrée nous offre un ſéjour agréable, » bâtiſſons-y nos maiſons. On traça les limites des champs, on » détermina différentes habitations, on régla comment on enſe- » menceroit & on cultiveroit la terre, &c ». L'etendue de ce Royaume qui fut le berceau des Tcheou, ne fut d'abord, ſelon Mong-tſée, que de ſoixante & dix Li, c'eſt-à-dire de ſept lieues. Selon les Annales encore, la vingt-neuvieme année de Tſon-kia XXIIIe Empereur de la même Dynaſtie, les deux fils aînés

de

de Fou-tan allerent auſſi fonder une Colonie & une Principauté dans le Kiang-nan, où ils trouverent des fugitifs à demi-barbares qui les reçurent à bras ouverts. Enfin l'on trouve que ſous le regne de Tching-ouang, ſecond Empereur de la troiſieme Dynaſtie, des Ambaſſadeurs etrangers etant venus à la Cour, le Prince Tcheou-kong, dont nous avons parlé plus haut, leur donna une eſpece de bouſſole pour qu'ils puſſent retrouver le chemin de leur pays & s'en retourner chez eux. Ces différens faits conſignés dans nos Annales, où il y a ſi peu de choſes ſur ces premiers temps, donnent lieu de conclure ce que devoit être la Chine tant de ſiecles auparavant ſous Yao, & ſont comme la chaîne par où il faut remonter pour arriver juſqu'à lui, & pour bien ſentir le vrai de la deſcription que nous avons donnée du Ki-tcheou, d'après les monumens les plus authentiques. Ce n'eſt qu'après le VIII[e] ſiecle avant Jeſus-Chriſt qu'on voit les Principautés ſe multiplier, s'etendre & devenir de véritables Etats. Encore faut-il remarquer que toute la partie méridionale de la Chine, ce qui comprend la moitié du Kiang-ſi, le Fou-kien, le Kouang-tong, le Kouang-ſi & le Yun-nan, etoient regardés comme des pays à moitié ſauvages juſqu'au temps de Confucius. Mong-tſée dit à Ouen-kong dans un de ſes dialogues, que Chin-leang du Royaume de Tſou (il etoit partie dans le Hou-kouang & partie dans le Kiang-ſi) ayant appris qu'on enſeignoit dans le nord la doctrine de Tcheou-kong & de Confucius, s'y rendit pour l'etudier, & que quoiqu'il n'en eût pas pénétré toute la profondeur, il réuſſit à réformer les mœurs barbares de ſes compatriotes.

Concluſion : ſoit qu'on s'en tienne à l'etat de la Chine au temps d'Yao, ſoit qu'on examine ce qu'elle a eté de ſiecle en ſiecle, de Dynaſtie en Dynaſtie, juſqu'au commencement des Olympiades des Grecs, onvoit qu'il eſt impoſſible qu'elle ait eté habitée long-temps avant Yao, vu ſur-tout qu'il y a eu peu de

guerres, & que le Gouvernement etoit egalement favorable aux défrichemens & à la population.

Il ne resteroit plus qu'à examiner d'où venoit la Colonie qui aborda la premiere en Chine, & duquel des Patriarches descendent nos Chinois. Un bon Missionnaire, en recueillant toutes nos antiques traditions, a cru voir & prouver par l'ordre des Généalogies & la ressemblance des faits, que Yao est le Patriarche Jectan. C'est assurément nous faire beaucoup d'honneur. Le nom de Tang que porte Yao, & sur-tout la vraie Religion, que la Chine a conservée tant de siecles, pourroient appuyer ces conjectures. Mais nous nous sommes renfermés dans le Chou-king.

II. *Gouvernement des temps d'Yao, Chun & Yu.*

Aucun Royaume n'a commencé par le despotisme. Le despotisme est le dernier période des accroissemens, ou plutôt de l'abus de l'autorité. Cette maxime de fait est encore plus vraie pour les premiers temps. Les Chefs des Colonies qui repeuplerent le monde après le déluge, etoient des peres de famille. Plus par conséquent on verra que l'autorité d'un ancien Prince a eté une autorité de préséance, de direction, de prépondérance, de bonté, de conciliation & de sagesse, comme celle du Chef d'une nombreuse famille, plus il est naturel d'en conclure qu'elle est peu eloignée de sa source. Or telle fut celle de Yao. Quelques Chronologistes prétendent que le Chou-king ne commence qu'à sa 60e année, & citent le Lio-tang-kien-kan. A les en croire, la durée antérieure de son regne qu'ils placent je ne sais où, a eté l'occasion & l'origine de notre cycle de soixante ans. Nous avons vérifié ces paroles qu'on cite, « Yao ignorant encore s'il » pourroit fonder un Empire ». 1°. Elles sont tirées de Lie-tsée dont le témoignage est de peu d'autorité. 2°. Elles sont prises dans un sens contraire au contexte. Voyez le *Y-che*, où le texte

eſt tout entier, *Liv. IX. pag.* 2. Du reſte, nos habiles Critiques ſont fort embarraſſés pour fixer à quelle année de ce Prince commence le Chou-king, & quoique nous rejettions le texte de Lie-tſée, nous penchons fort à croire que, ſoit que toute la colonie ne fût pas aſſemblée, ſoit qu'elle ne fût pas aſſez nombreuſe pour prendre une forme de Gouvernement, Yao ne commença en effet que fort tard à régner. Comme ce point n'eſt pas eſſentiel, nous ne nous arrêterons pas à le diſcuter d'après les inductions & conſéquences qu'on peut tirer du Chou-king; mais nous devons faire remarquer que le Chou-king ne ſuppoſe nulle part aucun regne avant Yao, & qu'il eſt ecrit dans le Tchou-yong, article 30: *Confucius commença l'Hiſtoire par Yao & Chun: Tſou-chou-yao-chun*: le caractere du mot *Tſou* que nous traduiſons *commença*, eſt compoſé d'une image de *tour* & du ſymbole de *ſacrifice*. Il ſignifie proprement *aïeul*, *chef de famille*, *principe*, *origine*; mais comment rendre en François toute la ſignification d'un pareil caractere? Nous n'oſons en donner l'analyſe telle qu'on la trouve dans les livres. On nous ſoupçonneroit à coup sûr de l'avoir forgée, pour rapprocher Yao de la tour de Babel; & on nous accuſeroit de l'avoir rêvée à plaiſir, de l'avoir rêvée, ſi nous diſions que l'image *tour* toute ſeule, ſignifie par métaphore, *s'en aller*, *ſe ſéparer*, *fils qui quitte ſon pere*. Voilà pourquoi nous n'avons pas oſé faire uſage de bon nombre de caracteres, qui ſont fort au-deſſus de toutes les médailles. Mais le Chou-king ſuffit pour examiner quelle etoit l'autorité de Yao, & comment celle de ſes ſucceſſeurs s'eſt accrue peu-à-peu, comment la ſucceſſion à la Couronne eſt devenue héréditaire, quels furent d'abord les premiers emplois publics & par quelles loix on ſe gouvernoit; enfin ce que les divers monumens apprenoient de la choſe publique. Les conſéquences des détails où nous allons entrer, ſont trop près de ce que nous voulons prouver, pour que nous nous chargions de les montrer &

de les développer. Il faut bien que le Lecteur nous aide & s'aide lui-même par ses réflexions.

1°. Quand il fut question du calendrier, Yao donna ses ordres. « L'Empereur dit: Vous Hi & Ho, vous aurez soin que » l'année soit de trois cens soixante-six jours », &c. *Chap. Yao-tien.* Quand on songea à s'etablir solidement & à former la grande & décisive entreprise de l'ecoulement des eaux pour cultiver les terres & se fixer où l'on etoit, Yao demanda l'avis des quatre Kio. « Le peuple affligé soupire dit ce Prince, après avoir décrit l'etat » où le déluge avoit laissé les campagnes, qui pourra le secourir? » On nomma Pe-kouen. Hélas! reprit Yao, ce n'est pas l'homme » qu'il faut: il est indocile & ennemi de la concorde. On pourra » le déposer, répondirent les quatre Yo. Il n'y a pas d'inconvé- » nient à essayer son talent. Qu'il aille donc, & que la Reli- » gion guide ses pas, dit Yao ». Il travailla neuf ans & ne réussit point. *Ibid.* Yao etoit plus clairvoyant & plus sage que les quatre Yo; mais il n'etoit pas assez maître pour suivre ses lumieres. Nos Commentateurs font honneur à la vertu de ce Prince de sa déférence, en avouant cependant qu'il ne pouvoit pas faire autrement. Voyez *Kong-in-ta*, *Tsin-tsée*, &c. *Il ne pouvoit pas ne pas plier*, dit le premier, *Pou-te-pou-fou; & il etoit obligé d'abandonner ses espérances à la décision de l'evénement.* Chun etant monté sur le Trône, assembla les Chefs de la Colonie pour délibérer sur les affaires & nommer aux emplois. Chun dit aux quatre Yo: « Y a-t-il quelqu'un qui pût faire revivre les belles » années de Yao par ses soins & son application? Je le mettrois » à la tête des affaires: sa sagesse & sa docilité en faciliteroient » l'expédition & le bon ordre. L'assemblée nomma *Pe-yu*, qui » avoit eté chargé des ouvrages: Cher Yu, lui dit Chun, vos » travaux pour l'ecoulement des eaux justifient ces suffrages, » appliquez-vous désormais aux affaires », *Chap. Chun-tien.* Yu s'etant excusé, & ayant indiqué Tsi-tsie & Kao-yao, comme

plus propres que lui à ce grand emploi; Chun tint bon, & ſoit pour faire honneur à ceux qui l'avoient nommé, ſoit pour etendre ſon autorité, il prit occaſion d'en former trois emplois, ſans mettre la choſe en délibération. Voici le texte du Chou-king: « Yu ſe proſterna la face contre terre, & pria le Prince de faire » tomber ſon choix ſur Tſi-tſie, ou ſur Kao-yao. Levez-vous, » lui dit le Prince, & obéiſſez; – puis reprenant la parole, il dit » à Ki (c'eſt le même que Tſi-tſie ou Heou-tſi), vous connoiſ-» ſez la miſere du peuple, apprenez-lui à cultiver les différentes » eſpeces de grains: il dit à Sie, le peuple n'eſt pas aſſez uni, les » cinq degrés de ſubordination ſont mal gardés; je vous nomme » *Sée-tou*; – adreſſant enſuite la parole à Kao-yao, les habitans » du midi & de l'orient cauſent du trouble, je vous nomme » *Che* ». *Chap. Chun-tien.* Après ces trois nominations, Chun n'alla pas plus avant, & demanda de nouveau, *Y a-t-il quelqu'un dont je puiſſe me ſervir pour les ouvrages?* L'aſſemblée nomma *Tchoui. Ibid.* Pour peu de connoiſſance qu'on ait de l'Hiſtoire des peuples, on voit que toutes les Monarchies anciennes ont ainſi commencé. Himor, Roi des Sichimites ne conſent aux propoſitions des enfans de Jacob qu'après avoir conſulté ſes ſujets. Denis d'Halicarnaſſe, Diodore de Sicile, diſent la même choſe des Rois d'Egypte. Il nous ſemble même qu'Ariſtote dit quelque part que les Rois propoſoient au peuple ce qu'on avoit délibéré dans le Conſeil. Quelle affreuſe diſtance de l'autorité de Yao & de Chun, à celle des Kie, des Tcheou & des Tſin-chi-hoang opprimant leurs ſujets, ecraſant le peuple d'impôts, prononçant des arrêts d'exil, de confiſcation & de mort, au gré de leurs caprices. « L'autorité impériale en eſt venue à » remplir tout l'eſpace qui ſépare le ciel & la terre, dit Han-» chi, les hommes ſe ſont rapétiſſés à proportion que le Trône » des Empereurs s'eſt elevé, & les peuples ſeroient quelquefois » trop heureux s'ils les diſtinguoient des animaux les plus vils,

» ou même les traitoient comme ceux qui ſont à leur ſervice ».
Il n'eſt pas poſſible de dire ici comment l'autorité impériale crut ſi prodigieuſement pendant la premiere Dynaſtie. Les faits ſur leſquels il faudroit inſiſter ne ſont pas garantis par le Chou-king; mais il atteſte que l'infâme Kie, qui en fut le dernier Empereur, bien loin de conſulter les Princes de l'Empire, mépriſoit leurs repréſentations, & en vint juſqu'à condamner à mort les Sages qui eurent le zele & l'intrépidité de lui parler pour les peuples. Qu'on nous permette de rendre juſtice en paſſant à nos Lettrés. Quoique louangeurs enthouſiaſtes & outrés de Yao & de Chun, ils ont l'equité & le bon ſens de convenir qu'une autorité comme la leur ne ſuffiroit plus aujourd'hui. « Le plus léger mouvement » d'une rame, dit Ting-pe, ſuffit pour une nacelle qui vogue » ſur un petit etang, & le plus fort gouvernail ne l'eſt pas trop » pour un grand vaiſſeau qui ne réſiſte aux flots de la mer que » par ſa grandeur, n'avance que par l'etendue de ſes voiles, doit » diriger le vent qui le pouſſe, eſt ſouvent expoſé à d'horribles » tempêtes, & n'a quelquefois qu'un inſtant pour eviter les » ecueils & le naufrage. Lui donner un aviron pour gouver- » nail, &c. Un Empereur vertueux ne ſauroit avoir trop d'au- » torité, puiſqu'il ne s'en ſert que pour faire des heureux. S'il » viole les loix qui la dirigent, il violera egalement celles qui » la reſtraignent & la reſſerrent, &c ».

2°. Yao etant accablé de vieilleſſe, ſongea pluſieurs fois à s'aſſurer un ſucceſſeur. La premiere fois qu'il mit la choſe en délibération, on lui propoſa ſon fils. Yao, qui etoit un bon Prince, & préféroit le bien commun à la grandeur de ſa maiſon, répondit en ſoupirant : « il eſt faux, & ennemi de la paix : » Comment pourrois-je jetter les yeux ſur lui » ? *Chap. Yao-tien.* La choſe en reſta là. Quelque temps après, il mit encore le choix de ſon ſucceſſeur en délibération. Kiang-teou lui propoſa Kong-kang en le louant; mais Yao ſe contenta de répondre.

« Il parle d'or lorſqu'il n'y a rien à faire, & gâte tout lorſqu'il eſt
» employé. Il paroit avoir de la religion, & ſon orgueil menace
» le ciel. *Ibid.* Enfin la troiſieme fois Yao dit aux quatre Yo :
» Je regne depuis ſoixante & dix ans, vous pouvez reprendre
» mon autorité, ou choiſir quelqu'un à ma place. O Prince,
» répondirent les quatre Yo, il n'y a qu'une vertu eminente
» qui puiſſe occuper cette dignité ſuprême ſans la flétrir. Pro-
» poſez-moi donc quelqu'un qui en ſoit digne, reprit Yao, ſans
» avoir egard à l'obſcurité où il vit. Les ſuffrages de l'aſſem-
» blée ſe réunirent pour Chun, qui n'avoit aucun rang, & n'e-
» toit pas encore marié. Fort bien, dit Yao, j'en ai entendu
» parler, faites-le moi connoître. Un des quatre Yo répon-
» dit, &c ». *Ibid.* Sur le bon témoignage qu'on rendit de Chun à Yao, il lui donna ſa ſeconde fille en mariage & le fit entrer dans les affaires. Trois ans après Yao aſſocia Chun à l'Empire. « Venez, cher Chun, lui dit-il, j'ai etudié votre conduite &
» vos diſcours, j'ai vu pendant trois ans que vous vous condui-
» ſiez & parliez en Sage, le Trône vous eſt dû, &c ». *Chap. Chun-tien.* Cependant après la mort de Yao, Chun, qui avoit régné ſous lui, ſe cacha & ne monta ſur le Trône, que parce que, comme diſent les Annales, tout l'Empire ſe donna à lui, *Tien-hia-kouei-chun.* Les quatre Yo avoient donné Yu à Chun pour premier Miniſtre, ou plutôt pour *aide*, car le nom de premier Miniſtre préſente des idées qui ne vont pas à ces temps reculés, Chun l'aſſocia à l'Empire, ſans mettre la choſe en délibération. « Je ſuis décidé, il y a long-temps, lui dit-il, & vous
» ai choiſi, perſonne ne peut vous refuſer ſon ſuffrage ». *Chap. Yu-Mo.* Le Chou-king ne dit rien du ſucceſſeur de Yu. Ce fut ſon fils, ſelon les Annales. Il eut cependant un compétiteur ; mais les intrigues de celui-ci echouerent contre l'aſcendant qu'avoit pris la Maiſon régnante. La couronne a toujours eté héréditaire depuis. L'Empire s'etant agrandi & peuplé pendant les

trois premiers regnes, qui furent de cent cinquante-huit ans, c'eût eté exposer la tranquillité publique, disent nos Lettrés, que d'attendre une election pour le Trône, ou même de l'en faire dépendre. Celui qui y etoit assis d'ailleurs, avoit trop de graces à accorder pour ne pas l'acheter à ses enfans aux dépens de la chose publique. La succession héréditaire fut fixée & dévolue au fils aîné de l'epouse légitime, quoique cadet de ses freres. Il y en a un exemple célebre dans nos Annales. Tcheou, le Néron de notre Chine, avoit deux freres aînés, mais il etoit fils de l'Impératrice. Cette Princesse, louée dans l'histoire pour sa vertu & sa sagesse, ne vouloit pas que son fils montât sur le Trône, parce qu'elle ne l'en croyoit pas digne, & avoit engagé l'Empereur son epoux à préférer le fils d'une concubine. Les Grands lui représenterent que les loix lui donnoient l'Empire, comme etant fils de l'Impératrice, & que si on les violoit dans un point si capital, ce seroit leur ôter toute leur force. Les Lettrés ajoutent que celui, qui fait naître les Princes & gouverne le monde, donne aux peuples des maîtres tels qu'il les veut pour les châtier ou pour les récompenser. « Celui qu'il voudra sur le » Trône, dit Tchin-tsée, y montera toujours. S'il a des aînés, la » mort les poussera dans le tombeau. Lisez nos Annales, & » vous verrez le dernier fils d'une concubine monter sur le Trône » que la mort de tous ses freres lui avoit laissé ». Que les Savans d'Europe décident si la loi salique de France vient de Pharamond, de Clovis ou de Philippe, elle date chez nous du petit-fils de Yu. Les filles n'ont pas même de patrimoine.

3°. Nos Historiographes ont eu beau rassembler tout ce qui a eté dit & ecrit sur Yao, Chun & Yu, & parler d'eux en termes magnifiques, le Chou-king vient toujours à la traverse, & ne dit rien qui annonce un Royaume un peu considérable. Yao nomme des Astronomes pour faire le calendrier, Pe-kouen pour l'ecoulement des eaux, & choisit Chun pour son successeur : voilà

voilà tout ſon regne, qui fut de cent ans. Ce ne fut que ſous Chun que l'Etat commença à ſe former. Ce Prince, après ſon couronnement, c'eſt-à-dire, après le ſacrifice qu'il fit pour prendre poſſeſſion du Trône, car encore une fois les expreſſions ordinaires ne vont pas à ces premiers temps, aſſembla vingt-deux perſonnes; ſavoir les quatre Yo, ou Chefs des quatre collines, les douze Mou ou Mandarins, qui gouvernoient le peuple (Mou ſignifie Paſteur), les ſix Officiers de ſa Cour; & commença à créer des emplois, en confirmant ceux qui etoient chargés de quelque partie de l'adminiſtration. Ki fut prépoſé pour veiller à l'Agriculture, & Tſie aux Familles, pour y entretenir la paix & l'union; Kao-yao eut ordre défendre la Colonie des incurſions & brigandages des fugitifs qui s'etoient avancés dans les terres, & Tchoui de diriger le travail des artiſans. Y fut commis pour avoir ſoin des fourrages, de la coupe des bois, de la chaſſe, & Kouei de la Muſique & de l'inſtruction des enfans. Ou nous nous trompons bien, ou tout cela n'annonce pas un Empire qui a dix mille Rois tributaires comme Hoang-ti; mais bien une Colonie, qui commence à prendre conſiſtance & à ſe policer. Voici qui eſt plus brillant : Chun n'etant encore que gendre de Yao & ſon premier Miniſtre, « quand les Officiers venoient au Palais, il rendoit compte par ecrit de leurs affaires à l'Empereur, & faiſoit préſent d'un char à ceux qui avoient bien gouverné le peuple ». *Chou-king*, *Chap. Chun-tien*.

4°. De bons Lettrés ont cherché à trouver toutes nos loix dans les premiers Chapitres du Chou-king. C'eſt une manie comme celle de Madame Dacier qui voyoit le théiſme le plus ſublime dans les poëſies d'Homere. Ces premiers Chapitres ſont en effet très-beaux, & dignes d'être lus & médités par tous les Princes. Qui ſaiſiroit bien les excellens principes dont ils ſont remplis, feroit de très-bonnes loix. Nos Sages

& nos grands Empereurs en ont tiré ce que nous avons de mieux dans les nôtres. Cependant tout ce qui a trait aux loix civiles, se réduit à un petit discours que fit Chun à son couronnement, & aux ordres qu'il donna aux Officiers qu'il nomma. Les voici : « Chun ayant fait ouvrir les portes, & s'etant mis » dans un endroit d'où il pouvoit être entendu de tout le monde, » il adressa la parole aux douze Mou. Que les grains abondent » en tout temps, dit-il; que la bonté & la douceur réunissent » les cœurs; que les gens de bien jouissent de l'amour & de la » vénération du public, & que leur probité & leur vie irrépro- » chable les en rendent dignes. Si on veille avec soin sur le choix » des Officiers, les Man du midi & les Y de l'orient se soumet- » tront. Quant aux Officiers, il dit à Ki, vous connoissez la » misere du peuple, apprenez-lui à cultiver les diverses especes » de grains; à Sié, le peuple n'est pas assez uni, les cinq degrés » de subordination sont mal gardés, je vous nomme Sée-tou, » que la Religion dirige votre zele : c'est par la douceur qu'il » faut persuader les cinq devoirs. A Yao-kao, les habitans du » midi & de l'orient causent du trouble ; il y a des vols, des bri- » gandages, des fornications, des supercheries, je vous nomme » *Che* ». *Chap. Chun-tien.* Chun ne dit rien à ceux qu'il chargea de veiller sur les ouvriers & de présider à la chasse, &c. Nous parlerons plus bas de ce qui concerne la Musique & la Religion. Voici quelques traits qui annoncent mieux un gouvernement. Chun n'etant encore qu'associé à Yao pour l'administration publique, faisoit la visite de tous les districts de cinq ans en cinq ans. Les autres quatre années, les Mandarins venoient rendre compte à la Cour de l'etat des choses. Ce bon Prince commençoit cette visite par la partie orientale de ses Etats : trois mois après il visitoit celle du midi ; après trois mois encore celle de l'occident, & finissoit par celle du nord. « Dans chaque district, dit le Chou-king, il examinoit si

» le calendrier etoit exact, si les poids, les mesures, les jauges » & la musique avoient souffert quelque changement, & si l'on » observoit les cinq Li ». *Chap. Chun-tien.* Tout cela, comme on voit, prouve que la Colonie n'etoit pas composée de sauvages, & etoit sortie d'une métropole policée, ce qu'il faut toujours supposer & ne jamais perdre de vue, si l'on veut concilier le Chou-king avec lui-même. Mais cela prouve aussi qu'il falloit que les soins du Gouvernement fussent bien bornés, puisque le Prince avoit le loisir de faire de pareils voyages & de s'y occuper de ces détails. Cela prouve encore que les Etats de Yao n'etoient pas bien etendus. Un Gouverneur de Province n'a pas trop de temps dans une année pour faire sa tournée, quoiqu'il ne s'arrête que dans les principales villes. Ajoutons que ces voyages n'ont commencé que vers la fin du regne de Yao, apparemment parce que la Colonie commençoit à s'etendre.

Quant aux loix criminelles, il est dit dans le même Chapitre, qu'après que Chun eut fait la division des districts & tracé les limites, ce qui donne lieu de croire qu'il n'y en avoit pas auparavant, « il fit ecrire les loix, distingua cinq especes d'exil pour » correspondre aux cinq supplices. Le fouet etoit la punition des » Mandarins, mais on pouvoit s'en rédimer avec de l'argent. » *Chap. Chun-tien.* Chun dit plus bas à Kao-yao : les cinq sup- » plices ont leurs habits ; les cinq habits se portent en cinq en- » droits ; les cinq sortes d'exil ont leur district fixé, & dans cha- » que district il y a trois demeures déterminées... Il envoya » Kong-kong en exil à Yeou-tcheou ; Hoang-teou à Tson-chan : » il relégua Sun-miao à San-ouei. Pe-kouen fut chargé de liens » & relégué à Yu-chan. Tout le monde applaudit au châtiment » de ces quatre criminels, & admira la clémence du Prince ». *Ibid.* Avant d'aller plus loin, plaçons ici quelques observations essentielles pour saisir le vrai sens de ces textes. 1°. Les interpretes du Chou-king s'accordent assez à dire qu'il n'y avoit

point de ſupplices ſous le regne de Yao, & qu'ils n'etoient pas néceſſaires. La vertu & la douceur de ce bon Prince ſuffiſoient, diſent-ils, pour empêcher les fautes, ou du moins en prévenir les ſuites. Son exemple perſuadoit l'amour de la vertu, & conſervoit l'innocence des mœurs publiques. Les Lettrés ont pris occaſion de cette belle réputation de Yao, pour prêcher les Empereurs, & nous croyons qu'elle a beaucoup contribué à rendre les exécutions odieuſes à notre Politique; & quoiqu'elle ait le glaive toujours levé, il eſt de fait qu'elle eſt plus avare de ſang que celle de bien des pays où elle a la croix ſur le front. Les convulſions où elle entre, les cris qu'elle jette quand il lui faut ſigner un arrêt de mort, ſont plus effrayans en quelque ſorte que les ſupplices. Qu'elle entend bien l'art ſublime d'en augmenter, d'en etendre, d'en perpétuer la crainte & l'horreur, qui ſont l'unique choſe qu'elle puiſſe y chercher! Comme Chun & Yu cependant n'etoient pas moins vertueux que Yao, quelques Lettrés ont eu l'attention de faire remarquer que l'Empire etant alors moins etendu & moins peuplé, il etoit plus aiſé d'y maintenir le bon ordre; au lieu que les familles s'etant multipliées & etendues à proportion qu'on défrichoit les terres, il ne pouvoit pas ſe faire qu'il n'y eût des abus qu'il falloit arrêter par la crainte des ſupplices. 2°. Quelques Commentateurs ont cru que les cinq ſupplices etablis par Chun, etoient 1°. une marque ineffaçable ſur le front: 2°. l'amputation du bout du nez: 3°. l'amputation du bout des pieds: 4°. la caſtration: 5°. la mort. Mais outre que le texte du Chou-king ne le dit pas, & n'en donne aucun exemple, les plus ſavans interpretes croient que les ſupplices corporels n'ont commencé que ſur la fin des Hia. On n'en voit en effet aucune trace dans l'Hiſtoire avant ce temps-là, même dans les livres des Tao-ſée les moins authentiques. Tching-tſée, qui ecrivoit ſur la fin de la Dynaſtie des Tcheou, & l'Auteur du Pe-hon-tong, qui vivoit ſous celle des Han, diſent clairement

que les ſupplices, ou plutôt les punitions, n'etoient ſous le regne de Chun que des habits infâmans qu'on obligeoit les coupables de porter, & qui marquoient le genre de leur crime. L'Empereur Ouen-ty de la Dynaſtie des Han, le dit formellement dans un de ſes Edits. Voici ſes propres paroles : « Sous le regne de » Chun, un bonnet coloré, des habits extraordinaires etoient la » punition des coupables, & le peuple intimidé n'oſoit violer la » loi. Et maintenant que la loi condamne aux ſupplices, les cri» mes ne tariſſent pas ». Ou-ty de la même Dynaſtie dit la même choſe dans une ordonnance. Cette tradition paroît d'autant plus certaine que Tchouang-tſée, Kouang-tſée, &c, ſuppoſent toujours que dans ces premiers temps, la vertu des Empereurs rendoit la crainte des ſupplices inutile. Confucius dit lui-même, qu'il y a de la cruauté à ſe ſervir des ſupplices pour punir l'infraction des loix. Peut-être eſt-ce pour cette raiſon que ſous les premieres Dynaſties, il etoit comme permis aux fils, freres, parens & amis de ceux qui avoient eté tués, de venger leur mort par celle du meurtrier. Nos plus ſages moraliſtes en faiſoient un devoir. Leurs maximes en ce genre ſont effrayantes, & comme l'a remarqué le célebre Auteur du *Ta-hio-yen-y-pou*, ils ne ſe feroient jamais exprimés ainſi, ſi la loi eût parlé. « Elle » ne ſe chargeoit pas de la punition des homicides, parce que, » dit-il, elle croyoit les empêcher plus efficacement, en laiſſant » ce ſoin à ceux qui etoient plus intéreſſés à les venger ; la par» tie publique pouvant être ſéduite ou déſarmée par l'intérêt » de l'Etat ». La loi a parlé depuis ; mais l'ancien uſage eſt reſté en préjugé d'honneur & de piété filiale qui l'a bravée, comme celui des duels au-delà des mers. Aujourd'hui toutefois on eſt plus ſoumis, & quand le Magiſtrat ſe hâte de faire juſtice, on ſe contente de le preſſer ; mais ſi le Magiſtrat a la lâcheté d'uſer de diſſimulation, on ſe porte hardiment aux plus violens excès. Il faut ajouter néanmoins que les Anciens en vengeant l'homicide

par l'homicide, s'exposoient eux-mêmes à la mort, d'où il arrivoit, ou que les familles s'accommodoient, ou que les meurtriers s'exiloient de leur pays & fuyoient dans un Royaume etranger. Pour revenir aux loix pénales de Chun, le Commentaire impérial observe que les caracteres dont se sert le Chou-king, signifient à la lettre, *représentation*, *habit*, & que ceux qui ont voulu qu'il y eût alors des supplices corporels, ont eté obligés de recourir à un sens métaphorique qui fait violence au texte. 3°. L'exil avoit lieu quand on ne pouvoit pas administrer des preuves assez décisives du délit, ou quand les circonstances en diminuoient la malice ou la griéveté. 4°. Les habits d'infâmation & de châtiment etoient différens selon les crimes. Il paroît qu'on les portoit au Palais les jours de cérémonie & d'assemblée, dans les marchés les jours de foires, ou hors de la maison, à la campagne comme à la ville. On sent combien ils devoient humilier les coupables & tous leurs parens, lorsque c'etoit pour toute la vie. C'est en cela sur-tout que l'exil etoit plus doux. Il faudroit entrer dans bien d'autres détails pour faire connoître l'esprit des loix pénales de Chun, mais ce que nous avons dit, suffit pour faire voir ce que devoit être la Nation pour qui elles etoient faites.

5°. Nous l'avons déja observé, on ne trouve point sous les regnes d'Yao, de Chun, & de Yu, ces evénemens qui annoncent une grande Nation, une grande Monarchie, & vu les détails où entre le Chou-king, on ne peut pas soupçonner qu'il ait pu les omettre. Cela embarrasse ceux qui veulent du regne d'Hoang-ti. L'Auteur du *Tsien-pien* a pris le biais de recourir aux Ecrivains Tao-sée, & de tirer parti de leurs fables. Autant vaudroit sans doute composer l'Histoire de Charlemagne d'après la fable des quatre fils Aimond, ou celle de Louis XII, d'après les romans qu'on a composés sur lui & sur les principaux personnages de son temps; mais le commun des Lecteurs n'y regarde

pas de ſi près. Que doit-ce être en Europe ? Du reſte la maniere de tirer parti des fables, c'eſt de les habiller en faits hiſtoriques. Donnons-en un exemple : Voici comme s'exprime le Tſien-pien ſur Yao. « A la cinquieme année que Tchong des » Y du midi vint rendre hommage & offrit une grande tortue ». Ce fait ainſi raconté n'a rien qui choque la vraiſemblance hiſtorique & donne quelque idée du regne de Yao. Mais, 1°. le Chou-y-ki ecrit ſous la Dynaſtie des Han, dont ce fait eſt tiré, ne dit point l'année. Le texte porte ſimplement *Tang-tchi-chi*, *du temps de Tang*. Tang eſt un ſurnom de Yao. 2°. Il ne nomme point les peuples du midi Y, dont il eſt parlé dans le Chou-king. 3°. La tortue offerte etoit une tortue *céleſte* qui avoit mille ans & quatre pieds en quarré ; ſon ecaille etoit couverte de caracteres Ko-teou, où on liſoit le nom & les fêtes des Empereurs depuis la création du monde. Cette tortue ſe nommoit *Tortue calendrier*. Voyez la Collection *Kouang-hang-chou*, ou bien l'*Y-che. Liv. IX*, *p. 5*. Le Tſien-pien dit encore, « à la ſeptieme année, le Ki-ling vint ſe promener ſur le bord du lac » Mao : le Fong-hoang fit ſon nid ſur une plate-forme du Palais ». Cela eſt tiré auſſi du Chou-y-ki. Le Ki-ling & les Fong-hoang ſont des êtres typiques & ſymboliques qui n'ont jamais exiſté, & dont les Tao-ſée ont eu la ſimplicité de faire des êtres réels. Le Tſien-pien auroit dû parler auſſi de *l'herbe calendrier*, du *dragon céleſte*, de *l'oiſeau de cinq couleurs*, de la *roſée ſucrée*, des *dix ſoleils* ſur-tout, qui parurent dans le ciel, ſelon Hoai-nan-tſée, & auroient réduit la terre en cendres, ſi Yao n'en eût percé neuf de ſes fleches, &c. Les Tao-ſée, qui ne ſont occupés que de rêves, n'ont inventé que des fables dont le ridicule ſaute aux yeux, & laiſſe l'Hiſtoire de Yao, de Chun & de Yu, telle que la raconte le Chou-king, c'eſt-à-dire ſans aucun de ces evénemens qui caractériſent une grande Monarchie, une Monarchie même ancienne, & qui a pris ſa conſiſtance;

mais si ces conteurs avoient jugé à-propos d'inventer des guerres, des traités de paix, de négociations, des principautés, &c, l'authenticité du Chou-king auroit eté persiflée encore plus en Europe qu'ici. Il faut cependant rendre justice aux Editeurs du Tsien-pien, ils ont eu l'attention de mettre des notes pour avertir que les niaiseries tirées des Tao-sée ne méritent aucune croyance. Voyez *Liv. II. pag. 5*. Pour Sée-ma-tsien, il a pris le parti de s'en tenir au Chou-king. Mais voulant soutenir le ton de grandeur qu'il a pris en parlant de Hoang-ti, il aide au texte, crée des Princes, compose une Cour, enfle les evénemens, sans se mettre trop en peine de sauver la vraisemblance. Ce sont plutôt des gasconnades que des mensonges. On a le Chou-king & le Sée-ki à la Bibliotheque du Roi : nous prions les curieux de les comparer & de se convaincre par eux-mêmes de ce que nous disons. Il seroit fort aisé de pousser plus loin nos remarques sur ceux qui ont voulu ajouter au Chou-king. Mais outre que ces discussions sont ennuieuses & trop peu à la portée de la plupart des Lecteurs, nous en dirons assez pour eclairer le point que nous traitons, en continuant à suivre notre plan.

III. *Mœurs du temps d'Yao, &c.*

Nous souhaitons beaucoup d'applaudissemens & d'admiration aux Savans qui ont voulu prouver que les hommes des premiers âges ne valoient pas mieux que ceux d'aujourd'hui. Cette opinion envieuse ne fera jamais fortune en Chine. Tous les monumens qui nous restent de la haute Antiquité, toutes les fables même qu'on en débite, rendent témoignage à l'innocence & à la douceur des mœurs de nos ancêtres sous les heureux regnes de Yao, de Chun & de Yu. Cette innocence & cette douceur de mœurs, sont, selon nous, une preuve décisive que ces bons Princes furent les premiers Chefs de la Colonie, qui s'etablit en Chine.

Chine. Qu'on ouvre les Annales de tous les anciens peuples de l'Asie : plus on remontera vers leur ancienne origine, plus on y trouvera cet amour du bien public, cette estime générale de la vertu, cette vie frugale & unie, cette humanité de sentiment & de conduite, cette franchise & ce désintéressement, &c, dont il ne reste que le masque, quand une fois le faste & le luxe nés à l'ombre du Trône, regnent dans les premiers ordres de l'Etat, par le mépris, l'oppression & la servitude des peuples. Remarquons avant d'aller plus loin: 1°. Qu'il ne faut pas confondre les Colonies formées à l'ecole des enfans du saint Patriarche Noé, avec ces brigands epars dans les forêts, que des Chefs habiles ont eut l'adresse de rassembler & de réunir en corps de Nation. Encore peut-on dire, à en juger par les premieres peuplades de la Grece, que la vertu creusa & cimenta les fondemens des Royaumes & Etats qu'ils etablirent. 2°. Qu'il y a de la méprise dans la maniere dont ce sujet a eté traité par quelques Ecrivains. Ils ont confondu les vices de l'homme avec les mœurs générales des Nations. Cette distinction cependant est nécessaire, si l'on veut raisonner avec une certaine justesse. Conclure d'un fait particulier contre tout un siecle ou toute une Nation, ainsi que l'ont fait plusieurs Auteurs, c'est afficher egalement la mauvaise-foi & la malignité. Nous supposons cette distinction dans ce que nous dirons. On a fait des fautes : il y a eu des crimes sous les regnes de Yao, de Chun & de Yu, nous l'avouons avec le Chou-king ; mais nous prétendons que ces fautes & ces crimes n'etoient que comme des plaies extérieures, le levain des vices n'avoit pas passé dans les mœurs. Le corps de l'Etat etoit sain & vigoureux. C'est bien peu connoître les hommes que de ne vouloir trouver aucun citoyen vicieux dans une Nation, pour reconnoître que ses mœurs sont innocentes ; c'est être bien injuste que de rendre la multitude coupable des fautes de quelques particuliers. La somme totale des vertus &

des vices eſt ce qui décide. Une femme diſoit en louant ſon vieux temps : « on comptoit alors les filles qui faiſoient parler » d'elles, on compte à préſent celles ſur qui on n'a rien à dire »? Nous adopterions volontiers ce mot pour le temps dont nous parlons, en l'etendant à tous les ordres de l'Etat, à toutes les conditions & à tous les âges. Mong-tſée dit que les fautes etoient alors comme des eclipſes de ſoleil & de lune, *Ioue ye yue tche che.*

Quel pere que Yao ! Il demande à toute la Nation qu'on lui indique un homme digne de s'aſſeoir avec lui ſur le Trône & de l'occuper après ſa mort. Bien loin de préparer le choix de ſon fils par la ſéduction des promeſſes & des intrigues, il rejette les ſuffrages qu'on donne à ce fils, & déclare publiquement, pour lui donner l'excluſion, qu'il a des défauts qui doivent empêcher qu'on ne jette les yeux ſur lui. Sa conduite répondit à ſes diſcours. Quand on lui eut fait connoître le mérite de Chun, il lui donna ſa fille en mariage, pour s'aſſurer de ſa vertu, & lui aſſurer le Trône, s'il en etoit digne. *Il fit préparer le trouſſeau de ſa fille & l'envoya ſur les rives du Kouei-Joui, pour être l'epouſe de Chun. Allez*, lui dit-il, *& que la Religion guide vos pas. Chap. Yao-tien.* Quoique Chun fût devenu ſon gendre, ce ne fut qu'après avoir etudié ſa conduite pendant trois ans qu'il l'aſſocia à l'Empire. Il lui remit le ſouverain pouvoir, dit Hoei-nan-tſée, comme on ſe décharge d'un peſant fardeau.

Quel fils que Chun ! Voici le témoignage qu'en rendirent les Grands à Yao, lorſqu'il demanda qu'on le lui fît connoître. « Il » eſt fils de Kou : ſon pere eſt un inſenſé, ſa marâtre une mé- » chante femme, & ſon frere un orgueilleux. Malgré cela ſa » patience & ſa piété filiale ne ſe ſont jamais démenties. Ses ver- » tus vont toujours croiſſant, & aucune faute n'en obſcurcit la » beauté ». *Chap. Yao-tien.* Mong-tſée raconte que ſa marâtre lui fit eſſuyer toute ſorte de mauvais traitemens, le rendit odieux

à ſon pere, & chercha pluſieurs fois à le faire périr. Ce grand homme n'en témoigna jamais aucun reſſentiment. Au contraire, plus il etoit maltraité, plus il redoubloit de ſoins pour témoigner ſon reſpect & ſon amour. Affligé & inconſolable de ne pouvoir pas gagner les bonnes graces de ſon pere & de ſa mere, il ſe noyoit dans ſes larmes, & pouſſoit des ſoupirs vers le ciel. Ses exemples immortels ont conſacré chez nous tous les devoirs de la piété filiale, & ont valu, à cette vertu, une prééminence eclatante ſur toutes les autres vertus, ſur tous les mérites & ſur tous les talens. Un ſiecle tranſmet à l'autre les grandes & ſublimes idées qu'il nous en a données. La Politique parle à cet egard comme la Morale, & elle a eu la nobleſſe de la lier à toutes les loix pour leur communiquer ſa force & ſa douceur. Cent millions d'hommes n'auroient eu qu'une voix pour pouſſer des cris d'indignation & d'horreur contre le cynique qui auroit eu la brutalité de dire en Chine, ce qu'il a imprimé ailleurs. Nous ſommes encore ſi barbares, qu'il eût fallu le traiter comme un incendiaire ou un empoiſonneur public pour calmer les peuples alarmés. Nos Sages ont remarqué que Chun fut vertueux juſqu'à craindre la Royauté. Il ſe cacha après la mort de Yao, & il fallut le forcer à monter ſur le Trône. Mong-tſée dit « qu'il l'auroit quitté, comme on » quitte ſes ſouliers, pour aller ſe coucher ». Ce Philoſophe craignant qu'on n'attribuât la vertu de ce grand homme à ſa complexion & à ſon caractere, « dit que quand il demeuroit dans » la vallée de. . . . il n'avoit rien qui le diſtinguât des colons » avec leſquels il etoit ; mais que quand la renommée lui eut » porté les belles maximes & les grands exemples de Yao, il » s'elança dans la carriere de la vertu, comme les fleuves Kiang » & Ho dans les plaines immenſes qu'ils arroſent de leurs eaux. » Rien ne put arrêter la rapidité de ſa courſe ». Puis il ajoute que, quoique gendre de Yao & aſſocié à l'Empire, il ſe regardoit comme un malheureux proſcrit, parce qu'il ne pouvoit ni

gagner ſes parens à la vertu, ni s'en faire aimer. Voyez *le Chap. Ouen-tchong.*

Quel ſujet que Yu! Son pere avoit echoué dans la grande & eſſentielle entrepriſe de l'ecoulement des eaux, & avoit eté diſgracié: voici le témoignage que lui rendit Chun, en l'invitant à s'aſſeoir avec lui ſur le Trône: « l'inondation reſſerroit » tous les cœurs par la crainte & la triſteſſe. Tout ce que vous » avez entrepris, vous l'avez exécuté; tout ce que vous avez » commencé, vous l'avez fini, ſans autres reſſources que celle » de votre ſageſſe. Vos travaux ont ſauvé l'Etat. Votre econo-» mie a eté le ſoutien de votre famille. Votre modeſtie ſurpaſſe » vos ſuccès & egale votre vertu. Perſonne dans l'Empire ne » vous eſt comparable en valeur, & il ne vous echappe pas un » mot à votre louange. Perſonne ne réunit tant de ſortes de mé-» rites, & vous paroiſſez l'ignorer ». *Chou-king, Chap. Yu mo.* Ce grand homme diſoit de lui-même, en parlant de ſes travaux, « je ne me permis que d'être quelques jours à Tou-chan, » auprès de mon epouſe. Les careſſes & les pleurs de mon fils » au berceau, ne furent pas capables de m'arrêter. Je ne pen-» ſois qu'à arpenter les terres incultes & à elever des digues ». *Ibid. Chap. Y-tſy.* Il s'oppoſa trois fois à ſon election, & ne céda qu'aux ordres réitérés de Chun. Quel homme etant preſſé de monter ſur le Trône, a jamais dit comme lui? « Ma vertu eſt » trop foible pour une ſi haute dignité. Les peuples ne conſenti-» roient pas à m'y voir elevé. Kao-yao a une vertu mâle & » bienfaiſante: elle a brillé aux yeux de tout l'Empire; les peu-» ples l'aiment & l'honorent. Grand Prince tournez vos penſées » vers lui. Plus vous penſerez à ce qu'il eſt, plus il vous plaira, » & plus vous le trouverez digne de votre choix. Quelque bril-» lante que ſoit ſa réputation, elle eſt encore au-deſſous de ſon » mérite. Prince, ſongez à ſes ſervices ». Si notre Chine a eté préſervée du préjugé egalement injuſte & ſtupide qui

couvre le fils de la honte des fautes de ſon pere, & en perpétue la punition de race en race, elle le doit au grand Yu, qui pleura en bon fils la proſcription de ſon pere, & répara ſes fautes en bon citoyen. Que les Sages examinent combien notre Gouvernement a gagné de poſer en principe, que les fautes ſont perſonnelles & ne deshonorent que ceux qui les font.

Quel Magiſtrat que Kao-yao! Ce que Yu diſoit tout-à-l'heure eſt bien glorieux à ſa mémoire. Chun enchérit en l'appuyant de ſon témoignage. « Si les grands & les petits ont gardé ces loix, » lui dit-il, c'eſt parce que vous veilliez ſur leur obſervation & » mainteniez les cinq devoirs. Faiſant la fonction de Che, vous » vous êtes ſervi avec tant de ſageſſe, de la crainte des châti» mens pour maintenir le bon ordre, que vous m'avez fait attein» dre au vrai but du Gouvernement. La crainte des punitions » les a rendues inutiles. Le peuple s'eſt porté de lui-même au » bien & à la vertu. Toute la gloire en eſt due aux ſoins de » votre vigilance ». *Ibid. Chap. Yu-mo.* Ce grand Magiſtrat ayant voulu ſe défendre de ces louanges en attribuant à la douceur, à la clémence & à la bonté de ſon Prince le ſuccès des ſoins de ſon zele: Chun lui répondit noblement, « je me fais » juſtice. Mon inclination panchoit vers cette maniere de gou» verner; mais vous m'y avez déterminé. Si tous les cœurs ſe » ſont tournés vers la vertu, c'eſt l'ouvrage de vos ſoins, & la » gloire vous en eſt due. *Ibid* ».

Quels courtiſans que ceux de Yao, de Chun & de Yu! Ils ſe rendent juſtice les uns aux autres ſans détour & ſans reſtriction: ils propoſent pour les emplois ceux qu'ils en croient dignes, & ont la modeſtie de préférer les autres à eux. Quand il s'agit de donner un ſucceſſeur à Yao, la vertu de Chun ne perd rien à leurs yeux pour être enſevelie dans une campagne; ils le propoſent, ils appuient leur ſuffrage par des eloges, & ſoutiennent le choix de Yao, juſqu'à chercher Chun, qui

s'etoit caché après la mort de Yao, & le forcer à monter sur le Trône.

Quel peuple enfin que le peuple Chinois dans ces heureux tems ! Tout ce que nous avons dit de ses Chefs, prouve qu'il aimoit la vertu, & donne une grande idée de la sienne. Voici un trait qui, selon nous, le peint en entier. « La vingt-quatrieme année » du regne de Chun, Yao mourut. Le peuple pleura sa mort » comme on pleure celle d'un pere & d'une mere, & porta le » deuil pendant trois ans. Un triste & morne silence régna entre » les quatre mers, & on n'entendit aucun chant de joie ». *Chap. Chun-tien.* Les Ninus, les Sesostris, les Cyrus, les Alexandre, les César, &c, n'ont jamais eu une pareille oraison funebre. Mais eussent-ils mérité d'être ainsi regrettés, eux qui n'etoient arrivé au faîte de la grandeur qu'à force de répandre le sang humain; leurs sujets n'etoient pas assez vertueux pour être ainsi touchés de leur mort. Celle du bon Roi Saint-Louis, la gloire de la France & le plus grand Roi qu'elle ait eu, à n'en juger que selon les idées de nos Sages, celle de Saint-Louis, dis-je, ne fit verser tant de larmes dans toutes les Provinces, que parce que la piété & l'amour de la vertu avoient passé de son cœur dans celui de ses sujets, & rendu les François à cette Religion de cœur & à cette probité nationale que les malheurs des temps avoient affoiblie. La sensibilité & la reconnoissance ne tiennent à l'ame que par la vertu. Les Chang & les Tcheou, dit l'Hi-tsée, « recevoient des montagnes d'or & d'argent en tribut : » Yao recevoit des vertus. Chacun sous son regne se réjouis» soit du bien que faisoient les autres, comme s'il l'eût fait lui» même, & etoit affligé des fautes qui se commettoient comme » s'il en eût eté coupable ». Mong-tsée fait dire à Yao, donnant ses ordres à Sié, « exhortez, encouragez, animez, redressez, » soutenez, aiguillonnez mon peuple. Quand vous l'aurez rendu » maître de son cœur, poussez-le avec force dans les bras de la » vertu ».

Si on veut bien connoître le ton des mœurs publiques ſous les regnes de Yao, de Chun & Yu, il faut voir quelles etoient les maximes de leur politique. En voici quelques-unes ſelon l'ordre des Chapitres du Chou-king. « Un Prince ne peut régner avec » gloire qu'en ſe dévouant généreuſement aux ſollicitudes con» tinuelles du Gouvernement. Un Magiſtrat ne peut remplir » ſon emploi qu'en allant au-devant du travail & de la peine. » *Chap. Yu-mo.* Le malheur ſuit le crime & le bonheur la vertu, » comme l'echo ſuit la voix, & l'ombre celui qui marche. *Ibid.* » La vertu du Prince conſiſte à bien gouverner; bien gouver» ner, c'eſt procurer au peuple les beſoins & les commo» dités de la vie, en ſe ſervant avec ſageſſe, & en diſpoſant » avec economie de l'eau, du feu, des métaux, des bois & » des grains. La vertu perſuade le devoir: l'amour du devoir » etend les reſſources du travail & de l'induſtrie; les reſſources » du travail & de l'induſtrie multiplient les aiſances & les dou» ceurs de la vie, & tous les cœurs ſont unis. Les neuf bran» ches du Gouvernement tendent à cet unique but. Si un Prince » l'atteint, les chanſons du peuple annoncent ſon bonheur & » ſon innocence. Alors un mot de louange aiguillonne la vertu, » & une menace effraie le vice. *Ibid.* Le cœur de l'homme eſt » foible, l'innocence ſe flétrit d'un rien: ſoyez pur, ſoyez un, » & vous ſerez dans la voie du juſte milieu. Fermez l'oreille aux » bruits vagues & incertains, ne ſuivez que des conſeils long» temps médités & réfléchis. Si un Prince ne ſe fait pas aimer, » le peuple ſe fait craindre. Le peuple a beſoin d'un Prince, » mais le Prince n'eſt rien que par le peuple. Reſpectez votre » autorité, & que votre ſageſſe en ſoit l'appui. *Chap. Kao-mo.* » Quand l'indulgence eſt ſans foibleſſe, la complaiſance ſans » molleſſe, la droiture ſans opiniâtreté, l'affabilité ſans baſſeſſe, » le zele ſans imprudence, la fermeté ſans rudeſſe, l'economie » ſans avarice, & la hardieſſe ſans injuſtice, l'homme eſt

» véritablement vertueux, & le bonheur le ſuit dans quelque » carriere qu'il marche. *Ibid.* Chun diſoit à ſes Grands, vous êtes » comme les bras, les pieds, les yeux & les oreilles du corps » politique dont je ſuis le chef: ſi je veux environner le peuple » de ma protection, c'eſt par vous que je la rends ſenſible & » efficace; ſi je veux répandre de la force & de la vigueur » dans toutes les parties de l'Etat, c'eſt par vous que je les » vivifie; ſi je veux veiller ſur l'Aſtronomie, ſur l'etude de » la nature, ſur les aſſemblées publiques, ſur les cérémonies » religieuſes, ſur les arts, ſur l'agriculture, & diſtinguer le mérite » par des titres honorifiques; c'eſt à vous de m'eclairer de vos » lumieres; c'eſt par vous que mon oreille doit entendre, &c». *Chap. Ye-tſi.* Le Chou-king nous paroit ſi avili & ſi différent de lui-même dans notre François, que nous n'avons pas le courage de pouſſer plus loin ces citations. Quelque médiocre cependant que ſoit notre traduction, nous croyons qu'elle ſuffit pour prouver qu'on ne s'eſt jamais exprimé ainſi dans le conſeil d'un Prince vicieux qui regne ſur une Nation corrompue.

Si nous voulions ſortir du Chou-king & interroger tous les Ecrivains d'avant & d'après l'incendie, nous les entendrions parler des regnes de Yao, Chun & Yu, comme les Poëtes de ceux de Saturne & de Rhée. Confucius, Tſeng-tſée & Mong-tſée ont donné le ton. Les Tao-ſée eux-mêmes en parlent comme les Lettrés, ſans ſonger à leur grand Hoang-ti, dont ils n'ont garde de vanter ainſi la vertu. Les Empereurs de toutes les Dynaſties ne ſe ſont crus bien loués qu'autant qu'on les comparoit à ces bons Princes, & qu'on leur diſoit qu'ils marchoient ſur leurs traces. Mais ce qui eſt plus eſſentiel & plus concluant, nos plus grands hommes d'Etat & nos plus profonds Politiques ont poſé en principe, d'après les idées que tous les ſiecles ont eu de ces premiers temps, que la vertu eſt le point d'appui de l'autorité, & l'innocence des mœurs publiques, le vrai but du

Gouvernement.

Gouvernement. L'Europe verroit peut-être avec confusion dans nos livres, que notre politique est moins indulgente pour les vices que la sienne, les attaque de plus près, les flétrit avec plus de courage, & paroît mieux sentir combien ils sont funestes à la tranquillité publique & au bonheur des peuples. Que de Mandarins fouettés, dégradés & punis, si on exposoit en vente des estampes dans le goût des Antiopes, des Ganimedes, des Leda & des Vénus de la savante Grece! Nous invitons les curieux à lire ce qu'ont ecrit Tching-te-sieou, Tchang-teou-tu, &c, sur cette importante matiere. Les noms de Yao, de Chun & de Yu s'y trouvent souvent, comme dans tous nos bons livres de politique & de morale, & toujours avec des louanges & des eloges, qui attestent combien tous les siecles ont eté persuadés de ce que le Chou-king raconte de leur vertu & de celle de nos premiers aïeux. Nous n'ajoutons plus que ces deux mots. Hoai-nan-tsée assure que Chun fit bâtir des maisons pour les vieillards qui etoient sans enfans, & fit des chansons pour adoucir les travaux des cultivateurs. Selon le Choué-sée, Yu se mit à verser des larmes en voyant un criminel qu'on conduisoit garotté. « Hélas, dit-il aux gens de sa suite qui en paroissoient etonnés, le » peuple se portoit de lui-même à son devoir sous les regnes » fortunés de Yao & de Chun. Il ne fait des fautes maintenant que parce que je ne sais pas régner ». Voyez *le Tong-kien.*

IV. *Population des temps d'Yao, Chun, &c.*

La population est l'ouvrage des années. Une Nation peu nombreuse ne peut pas dater de loin, sur-tout si elle est gouvernée par de bonnes loix, eclairée par les arts, & si, comme dit l'Ode, « chacun boit tranquillement l'eau de son puits, & se » nourrit des fruits de son champ ». Ce que nous avons dit jusqu'à présent, d'après le Chou-king, donne assez à entendre

que la Chine etoit bien peu peuplée dans les temps dont nous parlons, & que notre Nation etoit alors comme au berceau; l'innocence des mœurs publiques en particulier eſt une preuve. Mais comme ce point eſt déciſif, nous avons jugé qu'il ſeroit bon d'appuyer ſur les détails, & d'en donner une eſpece de démonſtration.

1°. La Généalogie de Yao, de Chun & de Yu fait un grand article dans la Chronologie de nos Hiſtoriens, & en eſt comme la baſe; mais, nous oſons le dire d'après nos plus ſavans Critiques, le ſilence du Chou-king, les contradictions des autres livres, la diverſité des opinions, la ſingularité des deſcendances, la difficulté de les concilier, les formes diverſes ſous leſquelles elles ont paru, les révolutions des ſyſtêmes & les objections inſolubles qui les pulvériſent, laiſſent la critique à ſec. Elle ne trouve pas même de quoi appuyer des vraiſemblances. Sée-matſien fait deſcendre Yao, Chun & Yu de Hoang-ti. Ce n'eſt qu'une ſuite de ſon ſyſtême ſur cet Empereur imaginaire, par qui il a commencé notre Hiſtoire. Il falloit trouver une Généalogie à Kao-tſou, Fondateur de la Dynaſtie des Han, & une Généalogie qui, pour les raiſons que nous avons dites, le fît deſcendre d'un Empereur avant Yao. Cependant comme ce Savant tenoit plus à ſa gloire qu'à ſa fortune, en flattant ſes maîtres il ne voulut pas s'avilir aux yeux des gens de Lettres, il dit ſans détour dans la Préface de ſon treizieme livre, « *San-tai-* » *chi-piao*, il y a beaucoup de vuide dans les Mémoires qui » nous reſtent, on ne peut pas les tirer au clair. *To-kine-pou-ko-* » *lou*, j'ai eté obligé de me ſervir de Manuſcrits ſans nom & » ſans autorité pour les rédiger ». Il convient encore qu'il n'a rien trouvé dans les King, ni dans les ouvrages de Confucius & de ſes diſciples, qui pût le conduire d'une génération à l'autre, & que les autres livres ſont pleins d'anachroniſmes & de contradictions. Il eſt remarquable que ſes Généalogies ſont ecrites

dans le ſtyle de celles de l'Ecriture-Sainte. « Hoang-ti engendra » Chao-hao, Chao-hao engendra Tchun-hio, Tchun-hio engen- » dra, &c ». Pan-kou, qui fut le ſucceſſeur de Sée-ma-tſien, revint ſur les Généalogies, & remonta, comme il put, juſqu'à Fou-hi. Mais 1°. il a rélégué ſon Kou-kin-gin-piao à la fin de ſes tables chronologiques & généalogiques des Princes dont il paroît le plus content. 2°. Il ne dit point ſur quels Mémoires il a travaillé, & ne donne cette table que pour un à-peu-près, & un abrégé de ce qu'on dit, *Ta-lio yao ;* en avouant encore qu'il ne connoît la haute Antiquité que par les King & leurs Commentaires, qui ne remontent pas avant Yao. 3°. On ſait qu'il ecrivoit ſous un Empereur entêté de ſa deſcendance de Hoang-ti, & encore plus des rêves des Tao-ſée, & puis de Foë. 4°. Cette partie de ces Annales a eté faite ſur les Mémoires laiſſés par Lieou-chi, qui entendoit mieux les belles lettres que les matieres d'erudition & de critique, comme ſes ouvrages en font foi. 5°. La note qui eſt à la fin de la préface de ce livre, obſerve que les ſix ſyſtêmes qu'on a ſur ce ſujet ſont ſi embrouillés & ſi différens qu'on ne peut y rien comprendre, & que Pan kou lui-même s'eſt trompé dans ſes raiſonnemens, *Ki-cho-lun-tſée-tcha-tſo ;* mais que ces ſortes de mépriſes ſont inévitables à cauſe de la diſette des monumens, de la confuſion des noms, & de la diverſité des ſentimens. La note finit par ces mots, « c'eſt un cahos où aucune erudition » ne peut porter la lumiere », *Vou-kiai-y-ki-kien-yeou-mei.* Voyez *Han-cho. Liv. XX.* Ceux qui citent Sée-ma-tſien & Pan kou ne devroient pas omettre ces petites obſervations, ne fût-ce que pour faire preuve de bonne-foi. Ces deux célebres Hiſtoriens ne pouvoient pas s'empêcher de faire ces aveux, parce qu'ils ont eté forcés de dire en mille occaſions que les monumens leur manquoient ſur cette haute Antiquité. Aucun Lettré d'ailleurs ne pouvoit ignorer qu'ils etoient réduits ſur cette matiere aux livres des Tao-ſée, livres peu anciens & pleins de contradictions.

Enfin il eſt impoſſible de tirer au clair les Généalogies qui vont plus haut que Yao. Ma-touan-lin dit dans ſa Préface, « Que » vouloir les diſcuter, c'eſt faire des livres ſur des mots en l'air : » *Y-kong-yen-tchou-chou ;* qu'on ne trouve rien pour appuyer » un ſentiment, *Vou-cho-kao-ting ;* mais qu'à commencer à la » Dynaſtie des Hia, on peut ſe fonder ſur le témoignage des » anciens monumens ». Le célebre Auteur du Tou-chou-pien eſt plus décidé encore. Il prouve très-ſavamment que les Généalogies qu'on a données pour les plus probables, ne ſont appuyées que ſur des fondemens ruineux. 1°. Parce qu'elles admettent la ſucceſſion héréditaire du Trône, qui n'a commencé qu'après Yu. 2°. Parce que, ſelon ces Généalogies, le nombre des générations varie entre Hoang-ti & Yao, les uns en mettant quatre, les autres cinq, quelques-uns n'en voulant que trois, & d'autres en comptant ſix, ſans pouvoir donner des raiſons plus déciſives les uns que les autres. 3°. Parce que, ſelon ces Généalogies, Chun qui ſuccéda à Yao, ſe trouve à la huitieme génération de Hoang-ti, & que Yu qui ſuccéda à Chun, n'eſt qu'à la cinquieme. La même diſproportion a lieu dans tous les ſyſtêmes. 4°. Parce que le Fondateur de la Dynaſtie des Tcheou ſe trouve à la dix-neuvieme génération, depuis le regne de Yao, & celui de celle des Chang à la dix-ſeptieme ; ce qui choque toute vraiſemblance. La Dynaſtie des Hia ayant eu dix-ſept Empereurs, & celle des Chang vingt-huit ; le moyen de mettre d'un côté quarante-cinq générations, & dix-neuf de l'autre ? Voyez *le Tou-chou-pien. Liv. LXVIII.* Ce célebre Critique finit toutes ſes diſcuſſions, en diſant que le ſentiment de notre Tite-Live ne fait pas même un préjugé en cette matiere : parce qu'il ne le garantit pas lui-même, & que, comme dit Mong-tſée, « il » vaudroit mieux qu'il n'y eût point de livres, que de croire tout » ce qui eſt dans les livres ».

Nous l'avons inſinué en parlant des temps fabuleux : quelques

Miſſionnaires ſe ſont donné la peine de parcourir le labyrinthe de ces anciennes Généalogies, & ont cru que la Genèſe leur fourniſſoit un fil ſecourable pour ſe retrouver par-tout, en s'attachant à certains noms, faits & circonſtances, trop conformes à ce qu'elle raconte pour n'être que des haſards, & trop noyés dans les fables & les imaginations des Tao-ſée, pour que la Critique ſeule puiſſe les voir dans leur vrai point de vue. Que ceux qui ſont verſés dans la ſorte d'erudition qu'il faut avoir acquis pour pouvoir dire juſqu'où leur prétention eſt fondée, exercent leur critique ſur les Mémoires que ces Miſſionnaires ont envoyés autrefois en Europe; pour nous qui ne reconnoiſſons de bouſſole que les King dans la haute Antiquité, nous ne nous engagerons pas dans de pareilles diſcuſſions. C'eſt chercher quelques paillettes d'or dans des montagnes de ſable & de terre, en riſquant encore de ne tirer que de l'oripeau du creuſet. Quant aux King, nous l'avons dit, & nous ne ſaurions trop le répéter, ils ne font mention d'aucun Prince avant Yao, ni aucune alluſion à ce qui s'eſt fait avant lui: ce qui eſt d'autant plus etonnant, que ceux qui parlent dans le Chou-king affectent partout de ſe prévaloir des maximes, de la doctrine, des loix de l'antiquité, & des evénemens des premiers âges.

2°. Voici qui nous paroît bien concluant contre toutes les Généalogies & deſcendances qui remontent avant Yao. Il y a deux odes dans le Chou-king ſur l'origine des deux familles Chang & Tcheou, qui ont occupé le Trône ſi long temps. Les Auteurs de ces odes font deſcendre la premiere de Ki-tſi, & la ſeconde de Heou-tſi, tous deux contemporains de Yao, & mis dans les emplois ſous le regne de Chun. Tous les Généalogiſtes modernes ont fait remonter ces deux familles juſqu'à Hoang-ti, dont ils les font deſcendre. Mais eſt-il vraiſemblable que ſi elles l'euſſent reconnu pour la premiere tige & le chef de leur race, des Poëtes qui ecrivoient dans un temps où

tous les anciens monumens ſubſiſtoient, auroient paſſé ſous ſilence une origine ſi illuſtre pour les faire deſcendre des Officiers de Chun? Les Chang & les Tcheou avoient-ils moins d'intérêt que les Tſin & les Han à ſe rapprocher du Trône par leur deſcendance de Hoang-ti, eux qui y monterent ſans pouvoir alléguer d'autre droit que le choix & les ordres du Tſin? Comment ſe perſuader que des Poëtes, qui ont profité des hardieſſes de leur art, pour dire que les meres de Ki-tſi & de Heou-tſi les avoient conçus par miracle, comment ſe perſuader, dis-je, qu'ayant eu recours à cet expédient pour illuſtrer leur origine, ils n'euſſent pas même fait mention de Hoang-ti, s'ils l'avoient connu? Cette obſervation, qui eſt ſi naturelle, a echappé à preſque tous les Européens qui ont ecrit ſur cette matiere. Que le Lecteur examine juſqu'où elle prouve que les Chang & les Tcheou ne connoiſſoient pas de deſcendances plus anciennes que celles du regne de Yao, & regardoient ceux qui avoient vécu avec lui, comme les premiers Chefs de la Colonie, & les peres de notre Nation.

3°. Selon le Chou-king, Chun créa des emplois lorſqu'il monta ſur le Trône. Heou-tſi fut chargé de préſider à l'agriculture. Les imaginations des Européens un peu montées par celles de quelques-uns de nos demi-Lettrés, ont fait de cette charge une grande dignité, dont les ſoins ſe bornoient à diriger de loin par des ordres les travaux pénibles de l'agriculture. N'en déplaiſe aux uns & aux autres, ce n'eſt pas ainſi que parle le Chi-king. L'ode Cheng-min du Ta-ya repréſente cet illuſtre chef de la maiſon des Tcheou, arrachant de mauvaiſes herbes, labourant, ſemant, faiſant la moiſſon dans le pays de Tai, & portant ſur ſes epaules les gerbes dont le grain etoit deſtiné pour les ſacrifices. Il falloit qu'il y eût bien peu de monde en Chine, pour que le Surintendant & Directeur général de l'Agriculture, nommé à cette charge, comme à une des premieres de

l'Empire, travaillât lui-même & mît ainsi la main à l'œuvre. Toute la prééminence de Heou-tsi, selon le Poëte, c'etoit d'être à la tête des travaux, & d'avoir des gens pour l'aider, *Yeou-siang-tchi-tao.* L'agriculture, à la vérité, a toujours eté en honneur chez nous, & les images des travaux des champs, n'ont rien de bas & de vil à nos yeux, comme chez bien des peuples; mais un Poëte qui ne prend que la fleur de son sujet, n'auroit eu garde de s'appesantir sur ces détails rustiques, s'il n'y avoit eté forcé par les narrés de l'Histoire. Au surplus, il est bien remarquable qu'il débute ainsi. « *Lorsque notre Nation etoit encore » au berceau* ». Celui qui a célébré l'origine des Chang, ne s'exprime pas moins clairement. « *Les terres*, dit-il, *etoient submer- » gées & cachées sous les eaux; Yu les fit paroître & les desſécha : » ce fut là l'epoque des accroissemens & de la force du Royaume* ». Voyez l'avant derniere ode du *Chi-king.* Il nous seroit facile de pousser l'induction, & de prouver qu'il en etoit des autres emplois, comme de celui de Heou-tsi; mais nous en toucherons quelque chose dans l'article suivant. Puis, comme dit le proverbe, « Quand les epines croissent dans les jardins, il croît de » l'herbe dans les cours ».

4°. Le caractere *Min* qui s'ecrit selon les anciens par une femme nue qui a de grosses mamelles, signifie en général *Nation*, les *Nations.* Le Savant livre Lieou-chou-tsin-ouen, dit *pag. 12, du Liv. III.* que cette femme est représentée nue, parce que quand l'homme fut créé il etoit nud. « Il n'y avoit point encore » d'habits: il habitoit dans les campagnes couvert de sa seule inno- » cence, & etoit véritablement le fils du Tien. Ses grandes ma- » melles, dit un ancien, marquent que toutes les Nations sont » sorties d'une seule mere, & que tous les hommes sont freres »: comme s'exprime le célebre marbre Si-min, du temps des Tcheou, *Min-ou-tong-pao*, ou *Hiong-ty-chi.* Le Chou king se sert du mot *Ming*, *Nation*, pour désigner nos Chinois en général;

mais à la mort de Yao, il commença à faire usage des deux mots *Pe-ſing*, qui ſignifient littéralement *les cent noms*, & dans l'uſage ordinaire *le peuple*, comme chez les Juifs *les douze tributs*. Pluſieurs Etymologiſtes & Antiquaires prétendent que cette expreſſion tire ſon origine du nombre des familles qui habiterent d'abord le Ki-tcheou. Ils en alleguent pour preuve que l'ancienne tradition, qui le dit, eſt appuyée par les images & ſymboles dont ce caractere eſt compoſé, & que quoique la Nation ſe ſoit prodigieuſement multipliée, elle ne compte que cent noms de familles; toutes les autres etant ſorties des premieres qui habiterent le Ki-tcheou. Nous ne donnons cette opinion que pour ce qu'elle peut valoir, n'etant fondée ſur aucun monument certain; mais il eſt de fait qu'on ne compte guere en Chine que cent noms propres, ou noms de familles, & que c'eſt là ce qui a donné occaſion à ces ſurnoms qui embarraſſent l'Hiſtoire. Il eſt de fait encore que les perſonnes qui ont le même nom de famille, ne peuvent pas ſe marier enſemble. C'eſt un empêchement dirimant, ſelon notre Juriſprudence, & il ne vient pas à l'eſprit que la raiſon de parenté n'en ait pas eté la vraie occaſion & la ſeule cauſe, pour les temps dont nous parlons. Mais dans ce cas, à quoi ſe réduiſoit alors la Nation ?

5°. Les familles ne devoient pas être bien nombreuſes ſous les premieres Dynaſties, puiſque, comme nous l'avons prouvé, il n'y avoit guere qu'un tiers de la Chine d'habité, & que ceux qui gardoient les troupeaux etoient fort ſéparés les uns des autres; en ſorte, comme dit *Kouan-tſée*, que les habitans qui etoient eloignés de dix lieues les uns des autres ne ſe connoiſſent pas & n'avoient aucune relation enſemble. Les villages & les villes, comme nous l'avons déja obſervé auſſi, ne s'agrandirent que ſous les Tcheou. Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire qu'anciennement il y avoit peu de perſonnes & de familles, *Kou-tche-hou-keou-chao* : c'eſt la phraſe bannale de tous ceux qui

qui ont parlé de l'antiquité. Ma-touan-lin ajoute : « mais les » hommes etoient vertueux & avoient des talens, ils se multi- » plierent d'un siecle à l'autre, & avec eux les vices & la mi- » sere ». Cette multiplication ne devoit pas avoir eté si rapide, puisque, selon le sentiment commun, les Tcheou ou Provinces ne comptoient que deux mille cinq cens familles au commencement du regne de Yu. Encore ne voudrions-nous pas garantir ce nombre, qui n'est fondé sur aucun monument authentique. Pour les dénombremens qu'on trouve dans quelques Ecrivains, comme ils ont eté faits d'après des systêmes de population aussi hasardés que ceux qu'on a imaginés en Europe pour examiner si le nombre des hommes avoit diminué ou s'etoit augmenté, ils ne signifient rien : tous les chiffres du calcul ne sont que des zéros en cette matiere, quand ils contredisent les faits. Cependant comme les mensonges imprimés en imposent toujours au grand nombre des Lecteurs, & font naître des doutes aux plus sages, nous finirons cet article par examiner ce que l'Histoire raconte des guerres de la Dynastie des Hia & du nombre des Princes tributaires. Ou nous nous trompons bien, ou ces deux points coulent à fonds tous les calculs faits & à faire, & démontrent combien la Chine etoit peu peuplée.

La premiere guerre dont il soit parlé dans le Chou-king, est celle dont Chun chargea le grand Yu, lorsqu'il l'eut associé à l'Empire. Pour comprendre ce que c'etoit que cette guerre, il faut faire attention que Chun, en chargeant Kao-Yao de la police, lui dit que les habitans du midi causoient du désordre par leurs vols, leurs brigandages, &c, & qu'il falloit les contenir & les châtier par des supplices. Il est naturel d'en conclure que ces Man-y n'etoient que des fugitifs qui s'etoient retirés dans les bois, comme les Negres qu'on nomme *Marons* à l'Isle de France, & venoient désoler la Colonie. Sans cela il auroit eté ridicule de charger le Chef de la police de les contenir, & plus

ridicule encore de lui dire de les condamner aux ſupplices décernés par la loi. Cette explication ſi naturelle eſt confirmée par ce que Chun, Yu, Kao-yao, &c, diſent en pluſieurs endroits: ſavoir que ſi les loix ſont bien gardées & les mœurs innocentes, les San-miao & les Man-y, ne tarderont pas à ſe réformer. Il paroît que ces fugitifs s'etoient multipliés peu-à-peu, & que l'aſſociation de Yu à l'Empire fit quelques mécontens qui ſe joignirent à eux. Quoi qu'il en ſoit, voici le texte entier du Chou-king ſur cette guerre : Chun dit à Yu : « Yeou des Miao n'eſt » pas ſoumis ; marchez contre lui, & faites-le rentrer dans le » devoir. Yu, comme Général de l'armée, parla ainſi aux Capi» taines: les troupes ſont aſſemblées, ecoutez mes ordres. Les » Miao cauſent du trouble : Yeou leur Chef eſt un inſenſé qui » n'ecoute pas la voix de la Religion, mépriſe les autres inſo» lemment, ſe croit ſeul eclairé, tourne le dos à la vérité, & » renonce à la vertu. Il a beau dire que le Sage eſt dans le déſert » & l'Inſenſé ſur le Trône, la Nation le rejette & lui refuſe ſa » protection. Le Tien va l'accabler de malheurs : obéiſſons, » vous & moi, aux ordres du Prince, & puniſſons leurs crimes. » Le ſuccès dépend de l'union de nos cœurs & de nos forces. » Les Miao réſiſterent un mois. Y dit à Yu, la vertu touche le » Tien : il n'eſt point de cœur ſi eloigné d'elle qu'elle ne charme. » L'orgueil n'attire que des malheurs. La modeſtie appelle & » commande les ſuccès. Le Tien ne ſe départ jamais de cette loi. » Chun etant occupé du labourage ſur la montagne Li, ſe » proſternoit chaque jour dans ſon champ, il ſe noyoit dans ſes » larmes, & pouſſoit des ſoupirs vers le Tien miſéricordieux, » pour ſon pere & ſa mere, s'attribuant tout le tort, & ſe recon» noiſſant ſeul coupable. Il ne paroiſſoit devant ſon pere » qu'avec cette aimable timidité, & cette attention inquiete » qui expriment ſi bien le reſpect & l'amour. Kou en fut touché » & traita ſon fils avec plus de bonté. Une conduite irréprochable

» touche le cœur de l'esprit. Les Miao pourroient-ils y résister ?
» Ce que vous dites est bien vrai, répondit Yu, en le remer-
» ciant : Il congédia les troupes sur le champ & s'en retourna à
» la Cour, où il ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir & régner la
» vertu : des fêtes innocentes & des exercices utiles succéde-
» rent à la guerre. Deux mois s'etoient à peine écoulés, que
» Yeou & les Miao rentrerent dans le devoir & se soumirent ».
Chou-king, Chap. Yu-mo. Les Géographes anciens & modernes ne s'accordent pas sur le pays où etoient les Miao. Les uns les mettent dans le Ho-nan, les autres dans le Hou-kouang ; & quelques-uns en petit nombre, dans le Kiang-nan, c'est-à-dire sur les frontieres du Ki-tcheou. Quant à cette guerre, il est evident que c'etoit une espece de guerre de famille. Sée-ma-tsien lui-même avoue que les peuples dont il parle dans le Chou-king, descendoient de Kong-kong, de Sou-pé, &c ; que nous avons vu plus haut avoir eté exilés par Chun. Nous aurions bien des réflexions à faire sur le narré du Chou-king, mais nous nous en reposons sur le Lecteur. Il ne seroit pas honnête de nous prévaloir de tous nos avantages.

La guerre qui fut occasionnée par la révolte des partisans de Yeou-hou qui se révolterent contre Ki-ti, fils de Yu, dut être plus considérable que celle des Miao : le Chou-king n'a conservé que la harangue de l'Empereur à ses troupes. La voici : les six King etant assemblés, le Prince dit en soupirant. « O
» vous les hommes des six sortes d'affaires (nous traduisons
» mot à mot à notre ordinaire), Yeou-hou intimide le peuple,
» renverse les cinq devoirs, néglige & rejette les trois liens de
» la société. Le Tien veut lui ôter la vie par nos armes. J'adore
» la volonté suprême du Tien & exécute sa vengeance. Vous
» qui êtes à la droite, si vous ne combattez pas à la droite,
» vous ne respectez pas sa volonté ; vous qui êtes à la gauche,
» si vous ne combattez pas à la gauche, vous ne respectez pas

» ſa volonté ; vous qui êtes à cheval, ſi vous ne gardez pas vos » rangs, vous ne reſpectez pas ſa volonté. Ceux qui ſeront » fideles, ſeront récompenſés avec leurs aïeux, ceux qui ſeront » indociles, ſeront punis dans le Tou (lieu des ténebres), moi-» même je les traiterai comme des rebelles ». C'eſt la premiere fois qu'il eſt parlé dans le Chou-king de deux aîles & de cavalerie. Quant aux ſix King dont etoit compoſée l'armée, on ne ſait pas de combien d'hommes ils etoient. Comme on ne peut en parler que par conjecture, le Commentaire impérial rapporte les différentes opinions, & n'en adopte aucune. Ki-ti fut vaincu, ſelon le Hoei-ki-tſée & les autres Hiſtoriens. Ses Généraux vouloient haſarder une ſeconde bataille. Gardons-nous en bien, répondit ce Prince. « Non pas que mes Etats ſoient mé-» priſables, & mon peuple peu nombreux ; mais ſi je n'ai pas » remporté la victoire, c'eſt que ma vertu eſt trop imparfaite, » & que je ne travaille pas aſſez à la réforme des mœurs ». Que de fleuves de *ſang* taris dans leur ſource, ſi l'Europe avoit eu le Chou-king, au lieu de ſon Homere & de ſon Virgile, de ſon Thucydide & de ſon Tite-Live. Une Nation meſure ſa gloire ſur le nombre de ſes homicides, & les eſprits ſont ſi faſcinés, qu'on lit, en triomphant, des gazettes de mort, de dévaſtation & de carnage, qui feroient frémir d'horreur un ſauvage. A quoi ont abouti ces guerres ſanglantes & continuelles qui dépeuplent l'Europe depuis deux ſiecles, & ont fait couler le ſang des Chrétiens dans toutes les parties de la terre ? Nous invitons les curieux à faire le calcul de ceux à qui elles ont coûté la vie ; & ils comprendront ſans peine, pourquoi celle d'un ſeul citoyen peſe plus dans la balance du Chou-king que cent lieues de conquêtes.

La troiſieme guerre dont il eſt parlé ſous la Dynaſtie des Hia, eſt celle que Tchong-kang fit aux Aſtronomes Hi & Ho. Quelques Critiques d'au-delà des mers ont relevé les bévues &

les méprises du récit du Chou-king. Indépendamment qu'il est ridicule, dit-on, que des petits-fils & arriere-petits-fils de Chinois, s'avisent de porter le nom de leurs ancêtres, ensorte que l'on trouve sous Tchong-kang des descendans des Astronomes du temps de Yao, il est comique & risible de dire qu'un Empereur envoye une armée contre des calculateurs de minutes. Que répondre? Nos premiers Chinois etoient des sauvages, la barbarie de leurs mœurs avoit passé dans leur Gouvernement, & nous nous en sentons encore: le sixieme fils de l'Empereur regnant a la Surintendance de l'Ecole de Mathématique. Quant à ce qui a trait dans cette guerre au sujet que nous traitons, elle montre que la Monarchie commençoit à se former. 1°. L'Empereur chargea de cette guerre un Prince. 2°. Il est parlé de cent Mandarins, *Pe-kouan*. 3°. Il est fait mention de la Maison de l'Empereur. 4°. On voit que les coups de force & de vigueur commençoient à être nécessaires. « Si la compassion de l'amitié l'emporte sur la vérité de la justice, dit le Général à ses troupes, » tout est perdu; mais si une juste sévérité l'emporte sur la compassion de l'amitié, les affaires réussissent ». 5°. Il est dit qu'il y avoit des loix & une discipline militaire. Ces progrès marquent ceux de la population.

Pour venir maintenant à l'article des Principautés, il faut supposer, d'après *Sée-ma-tsien*, *Pan-kou*, & les autres Historiens, qu'on ne sait rien de certain, & qu'on n'a aucun détail sur celles des deux premieres Dynasties. Les Annales ne commencent à parler de Principautés qu'à la Dynastie des Tcheou. Le célebre Auteur du Nien-piao, a eté lui-même obligé de laisser en blanc l'espace destiné dans chaque page pour les Annales particulieres des Princes de l'Empire. On convient néanmoins assez généralement qu'il y eut des Princes feudataires sous les Hia & sous les Chang; mais leurs Etats devoient être bien peu considérables, puisque selon le témoignage de Mong-tsée, celle des Chang,

qui détruisit la Dynastie des Hia, n'etoit que de dix lieues en quarré; & celle des Tcheou qui détruisit la Dynastie des Chang de sept lieues. A quoi il faut ajouter encore que l'une & l'autre etoient limitrophes du Ki-tcheou, & avoient commencé par des Colonies & des défrichemens, ainsi qu'il a eté dit plus haut dans l'article de la Géographie. Qu'on ne se méprenne donc pas au langage du Tong-kien & des autres Historiens qui parlent sans cesse des Princes de l'Empire, & les supposent, d'après la fable du regne de l'Empereur Hoang-ti, qui reçoit l'hommage de dix mille: en ayant mis dans des temps si reculés, ils ne pouvoient s'empêcher d'en créer pour les siecles suivans. Le mensonge ne se soutient que par des mensonges. Mais n'y est pris que qui oublie de réfléchir & de remarquer que tous ces Princes ne donnent que des mots à l'Histoire, & ne fournissent pas un fait. Cependant on lit dans le Chi-king, que Tching-tang, avant d'attaquer l'infâme Kie, subjugua d'abord les Royaumes de Ouei & de Kou, puis alla dans celui de Ou; mais c'est tout ce qu'on en sait; & il y avoit alors bien des siecles que les Hia etoient sur le Trône. Du reste on ne sait point quelle etoit l'armée de Tching-tang. La harangue de ce Prince peut aider à en juger. « Les Hia sont coupables de beaucoup » de crimes, le Tien veut qu'ils soient punis. Ne dites pas, notre » Prince n'a pas compassion de nous, nous sommes à la veille » de faire la moisson, il veut nous conduire à la guerre pour » punir les Hia. J'ai prévu vos représentations; mais les Hia » sont coupables: je crains le Chang-ti, je n'oserois pas différer » leur punition, &c »; on sent ce que devoit être l'armée d'un petit Etat composé de colons. On sent encore combien peu etoit puissant celui qu'elle vainquit. Kie, selon les Annales, fut battu deux fois, puis il se retira dans le Kiang-nan, où Tching-tang le laissa tranquille: ce qu'il n'auroit pas fait sûrement, si ce beau pays avoit eté peuplé & défriché.

Ce qu'on trouve à la fin du Chapitre Yu-kong, peut faire une difficulté, au moins en imposer. On y voit en effet les dénominations de Heou, de Nan & de Pé, qui ont eté en Chine sous les premieres Dynasties, ce qu'etoient en France les *Duchés*, les *Marquisats* & les *Comtés* dans le temps féodal. Mais à en juger par ce qu'on sait de plus certain sur cette haute antiquité, il est probable que ce n'etoit que des noms de districts, si tant est qu'ils aient eté en usage avant les Tcheou. Car en parlant des tributs, il est marqué qu'on portoit des grains à l'Empereur, ou avec la paille, ou en epis, ou mondés, selon qu'on etoit plus ou moins eloigné de la Capitale. Nos Savans entrent ici dans de longues discussions, & examinent si ces districts etoient dans les cinquante lieues quarrées du Ki-tcheou, que l'Empereur gouvernoit par lui-même, ou si c'etoit des districts particuliers enclavés dans les Provinces. Les sentimens sont partagés; mais quoique le plus grand nombre penche à croire qu'ils etoient dans le Ki-tcheou, comme les preuves pour ou contre se réduisent à des traditions fort incertaines, on ne peut se fier ni aux unes, ni aux autres. Allons encore au-devant d'une difficulté bien eblouissante pour l'Europe, & qui en a imposé à la plupart des Savans qui ont voulu raisonner sur nos Antiquités. Les grands travaux de Yu dans toute la Chine pour l'ecoulement des eaux, le défrichement des terres, tant de canaux creusés, &c, ne semblent-ils pas supposer que la Chine etoit déja toute peuplée? N'est-il pas parlé dans le Yu-kong des tributs que portoient les différentes Nations? N'y est-il pas fait mention des habitans des Isles de la mer? De pareilles difficultés ne peuvent être eclaircies sans quelques observations préliminaires sur ce fameux Chapitre le plus curieux, le plus intéressant, mais aussi le plus difficile du Chou-king. Nous nous y arrêterons d'autant plus volontiers, qu'elles sont un prélude nécessaire pour l'article des Sciences & des Arts qui va nous occuper, & un supplément

à ce que nous pouvons avoir omis dans les précédentes. Un Européen qui lit le Chapitre Yu-kong dans une traduction, se trouve à mille lieues de toutes ses idées sur la haute antiquité. Plus il le relit, plus il est frappé des détails géographiques de ce beau morceau. La maniere dont il articule le cours des rivieres, la position des montagnes, les bornes des Tcheou, la fertilité absolue & comparée des différens endroits & leurs productions en tout genre, le frappent tellement, que pour peu qu'il ne soit pas en garde contre ses préjugés, ils le conduisent à soupçonner nos Chinois d'avoir composé le Yu-kong d'imagination & après coup, ou à conclure que la Chine etoit presque au temps de Yu, ce qu'elle est depuis tant de siecles. La chose est toute simple, quiconque n'est remonté dans la haute antiquité qu'en suivant les Grecs & les Romains, n'a pu arriver que jusqu'où ils l'ont conduit, c'est-à-dire, jusqu'aux siecles de barbarie & d'ignorance, d'où ils datent leur origine. Le moyen d'imaginer après cela qu'il y ait eu au fond de l'Asie orientale, dans des temps bien reculés & bien antérieurs, une Nation qui a commencé par être ce que les Grecs & les Romains ne devinrent que peu-à-peu. La raison ferme les yeux, la science s'endort, l'imagination etonnée se cabre, & on ne se souvient plus que les Assyriens, les Babyloniens, les Egyptiens, &c, ont eté policés, cultivés & savans dès leur premiere origine. On oublie même la Genèse, & on ne veut plus voir que des especes de brutes changées en hommes, dans les premiers Fondateurs des Royaumes & des Empires; mais comme nous l'avons déja répété plusieurs fois, dès qu'il s'agit de la haute antiquité, il faut sortir de dessous la férule des Grecs & des Romains qui ne l'ont pas connue.

D'un autre côté, ce seroit donner à gauche, que de transporter dans les premiers âges les connoissances que les révolutions des siecles ont etendues & perfectionnées. Ne rien croire

&

& trop croire ſont deux excès. La pente qui mene au dernier eſt bien rapide, quand on trouve le Yu-kong eclairci & enluminé dans une traduction de bon goût. Les demi-Savans en particulier ne ſauroient s'arrêter en pareil chemin, & vont toujours en avant, quitte à s'egarer à force de courir. Ils vous bâtiſſent un ſyſtême entier ſur quelques phraſes qui les ont eblouis : ils y adaptent, de gré ou de force, toutes les autorités, font joindre les faits à leurs idées, & couvrent de fables & de grands mots la queue de poiſſon de la belle tête de femme qu'ils ont peinte.

Avant de citer le Yu-kong, & d'en tirer des conſéquences pour ou contre un ſyſtême, il faut ſavoir 1°. Que ce Chapitre eſt le nœud gordien du Chou-king, moins parce que le texte eſt difficile à entendre, que parce que l'erudition la plus vaſte ne le ſuit qu'à tâtons, & eſt forcée de s'arrêter dans bien des endroits ſans pouvoir avancer d'un pas. 2°. Que c'eſt ſur-tout par le Yu-kong qu'on attaque le Chou-king, & que ſes plus zélés défenſeurs, pouſſés à bout ſur quelques endroits, ont eté réduits à dire avec Tching-tchi, qu'on n'a eu aucun intérêt ni à le ſuppoſer ni à l'altérer; qu'on y reconnoît evidemment la Topographie de la Chine, & qu'ayant eté conſervé par Confucius & les Anciens qui etoient plus en etat d'en juger, les difficultés qu'on objecte ne ſuffiſent pas pour le faire rejetter. 3°. Que quelques Lettrés Tao-ſée ont pris le biais de l'expliquer dans un ſens allégorique, prétendant qu'il etoit impoſſible de concilier les différentes explications des Savans, & que, comme dit la grande Gloſe, la vérité etant une, il s'enſuit qu'il faut l'expliquer d'une autre maniere, qui pare à cet inconvénient. 4°. Que les plus habiles interpretes des King ont fait des ouvrages à part pour tâcher de l'eclaircir, & que le célebre Tchin-tſée, qui avoit vieilli dans l'etude de l'Antiquité, avoue lui-même dans ſon placet à l'Empereur, que malgré tous ſes ſoins & toutes ſes

recherches, il n'ose se flatter que son Commentaire l'ait bien eclairci, *Ki-kan-ouei-neng-yeou-ming*. Ce n'est pas là sûrement une affectation de modestie, les Lettrés des deux dernieres Dynasties ont donné des interprétations fort différentes des siennes sur plusieurs endroits, & ceux de la Dynastie regnante ont pris le parti, dans un grand Commentaire en deux volumes, de laisser au Lecteur le soin de se décider entre les explications les plus probables des Savans, qu'ils ont recueillies, sans en adopter aucune.

Nous avons dit plus haut d'où vient cet embarras; & pour peu que le Lecteur se souvienne de ce que nous avons raconté sur la composition & les métamorphoses de nos caracteres, & sur la maniere dont le Chou king a eté recouvré, publié & conservé, il lui est très-aisé de comprendre qu'un morceau de Géographie si ancien doit être fort difficile, vu que Strabon & Pline, beaucoup plus modernes, & ecrits dans un style moins concis sans comparaison, sont quelquefois très-obscurs, au milieu de tous les Savans Commentaires qui les accompagnent. Les difficultés du Yu-kong disparoissent dans une traduction sans qu'on puisse en faire de reproche au Traducteur, parce qu'il faut qu'il opte & se décide. Si le Lecteur cependant n'est pas instruit, il table sur cette traduction, & on sent à quoi il s'expose quand il s'en sert pour echaffauder un systême.

Revenons maintenant à l'objection tirée du Chapitre Yu-kong; car nous n'avons pas prétendu donner le change au Lecteur ni eviter d'y répondre. Les Critiques les plus célebres de toutes les Dynasties s'accordent à dire que ce fameux Chapitre a eté ecrit long-temps après les cinq premiers qui composent l'Histoire de Yao, de Chun & de Yu, & que c'est pour cela qu'il a eté mis non seulement après, mais en a encore eté détaché de façon qu'il est à la tête d'un autre livre, & commence l'Histoire de la Dynastie des Hia. Mais quand a eté ecrit

le Yu-kong ? « Selon Kong-in-ta, il n'a eté ecrit par les Hiſto-
» riens qu'après que l'ouvrage de l'ecoulement des eaux & des
» défrichemens fut fini ». Selon Lin-tchi, il n'y a pas de doute
que le Chapitre Yu-kong n'ait eté ecrit par les Hiſtoriens de la
Dynaſtie des Hia. Hoang-tchi dit qu'il a eté mis à la tête de leur
Hiſtoire pour en être la couronne & montrer la ſource de leur
autorité. Tchang-chi prétend qu'à proportion qu'on fit des canaux & qu'on défricha des terres, on en tint regiſtre. Ces mémoires furent recueillis à meſure qu'on les préſentoit. Les Hiſtoriographes les rédigerent dans la ſuite, & y firent des additions pour compléter l'ouvrage & faciliter les ſoins du Gouvernement. Voyez pluſieurs autres citations & autorités dans l'examen critique, intitulé *Kouan-kien. Liv. I, pag.* 29 & 30. Le célebre Tchou-tſée va plus loin, & prétend qu'on n'ecrivit d'abord des travaux de Yu, que ce qu'on en trouve dans les premiers Chapitres, & que la Chine etant plus connue & plus peuplée, on en fit comme l'exorde du fameux Chapitre Yu-kong, pour donner de ſuite la deſcription hiſtorique, géographique & politique de tout l'Empire, abſolument néceſſaire pour bien ſuivre les détails de l'Hiſtoire. Car il ne faut pas oublier que le Chou-king eſt composé de divers morceaux des grandes Annales. Selon le célebre Chan-tchi, un des plus ſavans hommes de la derniere Dynaſtie, à en juger par le Tcheou-li & le Dictionnaire Eulh-Ya, il paroît que les Hiſtoriens mêmes de la Dynaſtie Chang, ont ajouté bien des choſes au Yu-kong, pour qu'il embraſſât les nouvelles terres dont l'Empire avoit eté augmenté. Les Auteurs de la Géographie générale ecrite ſous cette même Dynaſtie, ſoupçonnent, pour les mêmes raiſons, que le Prince Tcheou-kong dont nous avons parlé pluſieurs fois, refondit en entier ce Chapitre, *Kai-Yu-kong*, & marqua exactement les limites de neuf Provinces, dont l'Hiſtoire en effet ne parle que ſous cette Dynaſtie. Voyez l'excellent livre *Kung-chou-kao-ſou*,

Examen familier des livres. Liv. II. pag. 5 & 6, ouvrage très-rare aujourd'hui, & que nous n'avons pu avoir qu'un jour. Il n'en est pas en effet d'une description géographique comme d'un récit historique, on peut y faire des additions sans conséquence. Cette observation est fondée sur ce que le Chapitre Yu-kong a eté renvoyé au commencement de l'Histoire des Hia, quoique ce soit sous le regne de Yao qu'on a fait les défrichemens, & tous les ouvrages pour l'ecoulement des eaux, &c, & sur ce que le texte ne parle de Yu, & ne le nomme que dans les premieres phrases à l'article du Ki-tcheou, par lequel il commence & dans lequel seul il est fait mention d'ouvrages; car dans tout le reste du Chapitre il n'est point question d'ecoulement des eaux, ni d'ouvrages. Voici ces phrases : « Yu divisa les terres, » s'ouvrit des chemins dans les montagnes en coupant des bois, » & reconnut les grandes montagnes & les grandes rivieres du » Ki-tcheou. Etant à Hou-mou, il poussa ses troupeaux depuis » Leang jusqu'à Ki; puis il défricha Tai-yuen jusqu'au midi de » Yo. De Tang-hoai, il eleva une digue jusqu'à Tchong ». Tout le reste du Chapitre n'est qu'une description des huit autres Tcheou; de leur fertilité, des tributs, &c, comme l'a fort bien remarqué le Commentateur du Tsien-pien. Voyez *le Tong-kien-kang-mou. Liv. II. pag.* 25. Mais si la majeure partie du Yu-kong ne regarde pas les temps dont nous parlons; si, ainsi que le pensent nos Savans, elle a eté ecrite fort tard, toutes les objections qu'on en tire, tombent à plat & ne demandent aucune réponse. Or voici des raisons qui nous le persuadent encore plus fortement que les autorités que nous avons citées.

1°. Vu l'etat où le Chou-king, Mong-tsée & tous les Anciens représentent la Chine sous Yao, vu la maniere dont Chun parle de Yu; il est evident que ce grand homme ne fut occupé pendant treize ans qu'à abattre des bois, à donner la chasse aux bêtes féroces, à faire défricher des terres, &c. Ecoutons-le

raconter lui-même ses travaux, « les campagnes etoient cou-
» vertes d'eau, & le peuple consterné : Je montai sur les mon-
» tagnes, je fis abattre des bois, j'imaginai des traîneaux, j'en-
» gageai le peuple à se nourrir de sa chasse. Je fis creuser neuf
» canaux qui se déchargeoient dans les rivieres & par les rivie-
» res dans la mer ; j'introduisis les rivieres en ruisseaux dans les
» champs; j'enseignai à cultiver la terre & à préparer des ali-
» mens. Ce qui etoit en abondance dans un endroit, me servoit
» pour ceux qui etoient dans la disette ». *Chou-king*, *Chap. Y-tsi.* Or de quelque maniere qu'on entende de pareils détails, pour peu qu'on se mette en peine de les concilier avec les faits que nous avons rapportés d'après le Chou-king & les Annales, il est evident que les travaux de Yu ne peuvent regarder qu'un petit pays. Nous ne savons pas où quelques Européens ont pris les fables qu'ils ont débitées sur les grandes levées, les digues, &c, que Yu fit faire pour contenir les fleuves Hoang-ho & Kiang. 2°. L'etat géographique & politique des neuf Tcheou ou Provinces, tel qu'il est dans le Yu-kong, est un ouvrage de bien des années ; à en juger par le temps que les Missionnaires ont mis à lever la carte de l'Empire, eux qui avoient bien d'autres secours & bien d'autres facilités que Yu. Car voici comme parlent les interpretes du Chou-king. « Il etoit obligé d'aller de montagnes en montagnes,
» de hauteur en hauteur pour pouvoir s'avancer ». *Tchin-tsée*.
« L'eau couvrant le bas des plaines, il n'y avoit pas de commu-
» nication d'un endroit à l'autre. *Y-tchi.* Il falloit abattre des
» bois pour percer des chemins dans les collines & ouvrir des
» communications. *Kong-in-ta.* On elevoit des balises de bois
» de distance en distance pour se reconnoître. *Sée-ma-tsien.* On
» donnoit des noms aux endroits, à proportion qu'on s'avançoit ».
Y-tchi. Voyez le *Yu-king-tsi-kiai*, où cet article est bien traité. Or le moyen d'imaginer que Yu ait pu parcourir ainsi les neuf Provinces dont il est parlé dans le Yu-kong ? 3°. Tchou-tsée

remarque malignement, à sa maniere, qu'il y a bien des mots & des détails dans le Yu-kong; pour qu'il ait eté fait dans un temps si reculé, *Yu-ki-hao-si.* Des terres à peine sorties de dessous les eaux, ne montrent pas si vîte les richesses de leur sein, ajoute-t-il, & ce n'est pas dans un temps où l'on etoit embarrassé pour nourrir le peuple, qu'on pouvoit songer à chercher des choses curieuses. Ceci fait allusion aux mines, pierres rares, plantes singulieres, &c, dont il est parlé dans la description de quelques Provinces. Pour nous, nous nous contenterons d'observer qu'il n'est pas possible que Yu ait marqué les différens degrés de fertilité des neuf Tchou; puisqu'outre que plusieurs n'ont eté cultivées & défrichées que bien long-temps après lui, comme il a eté dit, une pareille détermination qui faisoit regle pour les impôts, a dû être fondée sur des expériences de bien des années. La maniere même dont le Yu-kong parle des impôts & tributs, ne peut convenir, selon nos plus habiles Critiques, qu'à la Dynastie des Hia finissans, au plutôt. 4°. L'Histoire ne dit rien jusques vers le commencement des Chang, d'où l'on puisse conclure que la Chine ait eté auparavant telle que la représente le Yu-kong; & si l'on veut l'expliquer à la maniere de ceux qui environnent Hoang-ti de grandeur & de magnificence, on tombe dans des contradictions avec le reste du Chou-king, dont il n'est pas possible de se tirer: comme on le sentira aisément pour peu qu'on fasse attention aux détails où nous sommes entrés, & à ceux où nous entrerons encore. Mais c'est trop nous arrêter sur cet article: ce que nous venons de dire suffit pour tranquilliser le Lecteur sur les objections eblouissantes qu'on a tant fait valoir. Si la chose en valoit la peine, nous pourrions pousser plus loin nos discussions, suivre le texte entier du Yu-kong pas à pas, & faire voir par exemple, quels habitans des Isles de la mer se trouvoient dans le Ki-tcheou ou Chen-si, qui est une Province des plus méditerranées de toute la Chine. Au reste,

on pourroit répondre à ceux qui voudroient abſolument que tout le Yu-kong datât du temps de Yu, ſans examiner ce qu'on en penſe ici & ce qu'en diſent nos Critiques, que Yao ayant régné cent ans & Chun quarante, cet eſpace de temps eſt plus que ſuffiſant pour que Yu, en mourant, ait pu laiſſer la Chine dans l'etat où elle eſt repréſentée dans le Yu-kong. Que d'ailleurs, ſe fût-il concentré dans le Ki-tcheou, il pouvoit envoyer à la découverte & fixer, ſur ce qu'il avoit appris des autres Provinces, les impôts qu'on pouvoit en tirer, ainſi qu'il eſt arrivé ſous toutes les Dynaſties, quand on a ſongé à s'etendre par des Colonies & des défrichemens. Combien de contrées de l'Amérique dont on a donné la carte & la deſcription dans ces derniers temps avant qu'elles fuſſent peuplées, ou même à la veille de l'être ! Si ce qu'on y dit de leurs mines, productions & curioſités prouve les connoiſſances des Européens, ce qu'on trouve dans le Yu-kong ſur celles de Chine prouvera celles de Yu, & c'eſt tant mieux.

V. *Arts & Sciences, au temps de Yao, Chun & Yu.*

On peut juger de ce qui s'eſt fait dans la Chine, par ce qui eſt arrivé dans l'Aſie occidentale. Les premieres Colonies qui s'y etablirent après la confuſion des langues, y porterent les Arts & les Sciences d'avant le déluge, conſervées par les enfans de Noé, & peut-être perfectionnées par leurs premiers deſcendans. Des rebelles, des malfaiteurs, des fugitifs & des mécontens, quittant la Métropole & cherchant leur ſalut dans la fuite, ſe réunirent pour leur commune défenſe, & réduits par leur ſituation à vivre de leur chaſſe & de leurs vols, ils ne laiſſerent à leurs enfans que la barbarie & l'ignorance de la vie qu'ils avoient menée. Nos Man-tſée, nos Y-tſée, nos Miao-tſée ont ainſi commencé, autour de nos anciens Chinois. Cette

obſervation qu'on n'a pas voulu faire dans pluſieurs livres, eſt la ſolution naturelle du problême de la barbarie de quelques Nations moins anciennes que celles chez qui on trouve les Sciences & les Arts. Dès leur premiere origine, au temps même de Confucius, les habitans des Provinces du Kouang-tong & du Kouang-ſi, etoient comme les peuples de la Grece, lorſque les Colonies Egyptiennes & Phéniciennes vinrent les policer. C'eſt pour ces peuples tombés ainſi dans la barbarie, que des eclairs de génie & d'heureux haſards ont eté néceſſaires pour réinventer les Sciences & les Arts. Mais les renvoyer aux morceaux de bois flottant ſur l'eau pour les conduire à l'idée de barque, c'eſt inſulter la nature humaine d'une maniere egalement ridicule & indécente. Qu'un Cynique qui ſe confond avec les bêtes par ſes mœurs, & ſe met même au-deſſous d'elles par des excès qu'elles ignorent, s'exprime ainſi, on en eſt plus humilié que ſurpris. Quand c'eſt un homme de Lettres qui s'oublie juſques-là, on regarde le ciel & on rougit d'être ſur la terre. Encore une obſervation qui n'a pas moins eté omiſe. A la fondation d'une Colonie, le grand intérêt de l'agriculture & des etabliſſemens abſorbe tout. Nous en prenons à témoins toutes les nouvelles Colonies des Européens dans les Iſles & dans l'Amérique. Les Arts de goût & d'agrément n'y arrivent que pour s'y morfondre. Force eſt à ceux qui les y ont portés de s'occuper de quelques travaux utiles. Du moins les maîtres n'y ont pas des diſciples, & ſans les vaiſſeaux qui y portent autant de beſoins que de ſecours, il faudroit y réinventer la peinture, ſi l'on vouloit des tableaux.

Ces deux obſervations ſuppoſées (qui a lu l'Hiſtoire ancienne l'Hiſtoire des Colonies d'Europe doit en ſentir la ſolidité), nous allons entrer dans la queſtion des Arts & des Sciences au temps de Yao. Plus le Lecteur aura ſoin de ſe les rappeller, mieux il ſaiſira le vrai de nos détails.

Les

Les têtes des plus beaux eſprits ſe rétréciſſent dès qu'ils entrent dans le temple des Sciences, & il arrive par fois que l'erudition y laiſſe la raiſon bien à l'etroit. C'eſt le plus grand malheur de nos plus célebres Lettrés. Yao, Chun & Yu n'etoient que de bonnes gens, & ils ont la manie d'en vouloir faire des Sages & de grands Princes. Quand la Colonie qui etoit venue en Chine ſe fut fixée dans le Chen-ſi, on ſe mit à chaſſer pour vivre, on bâtit des cabanes, & on enſemença les endroits les plus découverts. Tout etabliſſement devoit commencer ainſi dans ces temps reculés. Comme la Colonie croiſſoit ſous le regne de Yao, il fallut ſonger à couper des bois & à défricher de nouvelles terres, comme il eſt dit dans les textes que nous avons cités. Les plaines etant inondées ou couvertes de marais, Yu fut chargé de les deſſécher, ſes travaux durerent treize années, parce qu'ils embraſſoient toute la Colonie qui ſe multipliant de jour en jour avoit beſoin de s'etendre. « Heou-tſi, dit Mong-tſée, apprit » au peuple à labourer la terre, à l'enſemencer & à faire la » moiſſon des cinq eſpeces de grains; après cela il y eut des » vivres », *Ko-te-eulh-tche. Chap. Ouen-tchong.* Heou-tſée peut avoir découvert quelque nouvelle eſpece de grain, comme on le dit communément; & s'être rendu habile dans l'agriculture, par les expériences & ſes obſervations ſur la nature du climat & ſur les différentes terres. Sée-ma-tſien dit en effet qu'il s'etoit appliqué dès ſon enfance à l'agriculture (ce qui eſt très-conforme aux louanges que lui donne le Chi-king), & que le ſuccès de ſes tentatives l'avoit encouragé à de plus grandes entrepriſes; mais l'agriculture etoit connue & pratiquée avant lui. Chun etoit occupé du labourage à Li-chan, lorſque Yao lui donna ſa fille en mariage. Yu raconte de lui-même qu'il avoit appris au peuple à cultiver les nouvelles terres. . . . . Tout cela précéda de pluſieurs années la nomination de Heou-tſi à la charge de Directeur de l'agriculture. Les interpretes du Chou-king

remarquent fort bien que ses enseignemens d'Agriculture ne devoient s'entendre que des terres nouvellement desséchées & qu'il falloit défricher, & que sa grande expérience & son habileté etoient nécessaires pour décider ce qu'on y devoit semer selon les endroits. L'autorité dont il fut revêtu servoit à faire plier la multitude, & à assurer le succès de l'entreprise, par le droit qu'elle lui donnoit de commander & de diriger les travaux des Colons. « Vous connoissez les besoins du peuple, lui dit » Chun, en le nommant à cet emploi important, apprenez-lui » à cultiver, selon les saisons, les cent especes de grains ». *Chap. Chun-tien.* Ces mots, selon les saisons, cent especes de grains, disent beaucoup dans le langage plus que laconique du Chou-king. Il ne faut que rapprocher ce plan d'agriculture de l'etat où nous avons vu qu'etoit la Chine, pour voir qu'on n'alloit pas par tâtonnemens & par essais ; mais qu'on traitoit cette grande partie de l'administration d'après des connoissances développées qu'on ne pouvoit pas avoir acquises si vîte, & qu'on avoit apportées d'ailleurs. Des levées, des canaux, des coupes de bois, &c, ne sont pas des tentatives incertaines de barbares qui cherchent des moyens & s'essayent. Combien même de peuples policés qui n'ont pas assez de courage pour entreprendre de pareils travaux ? Où en auroient eté nos Chinois, s'il leur avoit fallu des siecles de délibérations pour tenter des desséchemens & des défrichemens ?

Quels etoient les grains qu'on cultivoit alors ? La tradition veut que ce furent les mêmes que ceux qu'on cultive aujourd'hui. Il ne faut pas se méprendre aux cent especes de grains dont nous venons d'entendre parler Chun. Le mot cent, n'est qu'une dénomination générale qui indique conglobativement les herbages, les légumes & différentes sortes de grains. « Le Tien bénit les » bleds de Heou-tsi, dit le Chi-king, il avoit préparé de belles » moissons pour le peuple en riz, en froment, en panis & en

» mil noir ». Il eſt parlé dans une autre Ode, du chanvre, & dans le Li-ki des pois & des feves qui entroient dans les offrandes de certains ſacrifices. Voilà ce qu'on ſait de plus certain ſur les grains qu'on cultivoit dans cette haute antiquité, en y ajoutant le coton, plante dont il eſt fait mention dans pluſieurs anciens livres. Mais l'Agriculture eût-elle eté bornée à cela, il falloit qu'on eût déja bien des connoiſſances, vû que la culture de ces diverſes eſpeces de grains demande des ſoins bien différens; « & que, comme dit Chun, ils etoient dirigés ſelon les ſaiſons ». Que nos anciens Chinois etoient de bonnes gens! Nous trouvons en ce moment dans le Tcheou-li, « que les cinq eſpeces » de grain dont on ſe nourriſſoit en ſanté, etoient employées en » remedes dans la maladie ». Il n'y a plus guere que nos pauvres cultivateurs qui daignent ſavoir la maniere de s'en ſervir à cet uſage. Ces recettes antiques ſont une bonne reſſource pour les Miſſionnaires qui courent les Provinces, & graces à Dieu, elles nous ont auſſi bien guéris au beſoin, que l'auroient pu faire les médecines qui ont le plus enrichi les marchands & fait ſuer la Chimie. Combien ne nous ont-elles pas ſauvé de Miſſionnaires dans des cabanes où ils auroient pris des pleuréſies en Europe. O vous parens vertueux & ſenſibles, qui ne les avez pas oubliés, ſoyez tranquilles ſur leur conſervation. Les tendreſſes paternelles du Dieu tout-puiſſant qu'ils annoncent, ſuppléent aux ſoins qu'ils auroient trouvés auprès de vous, & que la pauvreté de nos Néophites ne peut pas leur procurer. Plus ils paroiſſent abandonnés en mille rencontres, & privés des ſecours les plus néceſſaires, plus la grace de Jeſus-Chriſt les ſoutient, les fortifie & les conſole. Interrogez l'Hiſtoire de nos Miſſions, & vous verrez que les ſantés les plus délicates ont tenu aux plus pénibles travaux, & ſont arrivées à la vieilleſſe à travers les maladies & les infirmités. Puis, quand le martyre manque à un Miſſionnaire, quelle plus douce mort que celle qui eſt

environnée de plus de dénuement & de pauvreté? Mais où allons-nous nous egarer? Que le Lecteur pardonne cet ecart à une main fatiguée de tenir la plume avec des yeux mouillés de larmes. Nous etions en miſſion dans les montagnes, nous n'avons pas pu faire nos derniers adieux à l'illuſtre Ma-joſeph qui a préféré l'ignominie de l'exil & de l'eſclavage à la faveur de ſon Prince. Son fils unique eſt mort à l'armée, victime de ſa charité pour un Proſélyte qu'il avoit gagné à Jeſus-Chriſt; ſon petit-fils lui a eté enlevé au berceau: quels coups pour un cœur comme le ſien! Ils l'ont préparé au triomphe de ſa foi. Les infideles qu'il gouvernoit peu de jours auparavant avec tant de bonté, n'ont pu voir ſans admiration que ſes chaînes, ſes plaies & ſes gardes lui laiſſoient toute la ſérénité de ſon front, & ſon exil les affligeoit preſque autant qu'il lui cauſoit de joie. Quel ſpectacle que celui des congratulations de ſes parens qui etoient accourus en foule pour le féliciter & l'embraſſer, & des reproches que lui faiſoit ſa vertueuſe epouſe de ne l'avoir pas miſe en cauſe, comme il le lui avoit promis. Il ne s'en juſtifioit qu'en diſant qu'il n'en avoit pas eu l'occaſion, & il n'a pu l'empêcher de le ſuivre, qu'en lui oppoſant le beſoin qu'avoient de ſes ſoins les petits orphelins que leur fils a laiſſés. Que de brochures foudroyées & anéanties par ce qui s'eſt paſſé à la vue de tout Pe-king dans le procès & dans la condamnation de ce fervent Néophite! Il faut en vérité que les impies ſoient bien pouſſés à bout & bien ignorans, pour venir chercher en Chine des objections contre la Religion. Il eſt aiſé ici d'entendre, d'expliquer, de concilier, & de prouver ce qui embarraſſe au-delà des mers dans les actes des Martyrs: il nous ſeroit bien plus doux de nous en occuper, que de l'ennuieux & ſtérile ſujet que nous traitons. Mais puiſque nous en ſommes chargés, continuons malgré nos douleurs & l'accablement de la ſaiſon.

L'Agriculture, telle que nous venons de la repréſenter, ſuppoſe

néceſſairement la connoiſſance de pluſieurs arts. Dès qu'on labouroit, qu'on ſemoit & qu'on faiſoit la moiſſon, il falloit qu'on eût des inſtrumens de labourage & d'agriculture. Par une conſéquence qui n'eſt pas moins evidente, on ſavoit donc monder le bled, le moudre, & en faire une nourriture. Les greniers dont etoit chargé Chun, prouvent auſſi qu'on ſavoit le conſerver. Puiſqu'on elevoit des digues, qu'on ouvroit des canaux, qu'on détournoit des rivieres & des ruiſſeaux, on entendoit donc le nivellement des terres & la pouſſée de l'eau, on avoit donc des inſtrumens propres à exécuter & à faciliter tous ces ouvrages. Ces conſéquences ſont trop immédiates pour qu'il ſoit beſoin de les prouver. Il faut bien ſe garder cependant de les pouſſer trop loin, en leur appliquant les idées qu'on a aujourd'hui des arts de beſoin les plus ſimples. A en juger par une eſtampe du *ſoc* & de la *charrue* de ces temps reculés qu'on trouve dans les anciens Commentaires du Chou-king & du Li-ki, les inſtrumens dont on ſe ſervoit etoient aſſez groſſiers ou plutôt fort ſimples; quelle qu'en ſoit la raiſon, preſque tous nos Arts d'aujourd'hui, même les plus délicats, ſe rapprochent beaucoup de l'antiquité à cet egard. Les inſtrumens dont ils ſe ſervent, ſont en petit nombre, peu diſpendieux, & faits de maniere à etonner les Européens qui voyent l'elégance & la délicateſſe des ouvrages qui ſortent des mains de nos Artiſtes. Par une ſuite encore de cette façon de penſer que nous avons héritée des Anciens, autant le Gouvernement montre de magnificence dans les edifices & dans les monumens qu'il eleve pour rendre témoïgnage de la ſplendeur de l'Etat, & honorer la choſe publique, autant il met de ſimplicité & de modeſtie dans les ouvrages qu'il entreprend pour faciliter, augmenter, perfectionner la navigation intérieure, l'agriculture, les tranſports, les arts de beſoin & tout ce qui regarde le bien public. Il en retranche les dépenſes ſuperflues pour etendre plus loin les néceſſaires.

Quant à l'architecture, le peu qu'en disent le Chou-king & les Anciens, n'en donne pas grande idée. Les caracteres anciens de maison, de salle, d'appartement, qui en sont probablement le vrai type, ne sont pas même l'ebauche des desseins de ce qu'on a eu depuis. On prétend assez généralement que celui *de palais* a eté inventé sous la Dynastie des Chang. Hoai-nan-tsée, Lu-chi, &c, décrivent la maison du bon Yao comme une cabane de laboureur. Le toît, selon eux, etoit de paille & de terre, les pluies de l'eté y faisoient croître l'herbe & le couvroient de verdure. Après la porte d'entrée, qui etoit tournée au midi, venoit une grande cour où etoit la salle d'audience. Au bout de cette cour entourée de murailles, etoit une grande salle où l'on gardoit les poids & les mesures, pour les marchés qui se tenoient dans cette enceinte. Au-delà de cette salle etoit une seconde cour, au fond de laquelle etoit l'humble maison où le Prince demeuroit avec sa famille. La salle d'audience etoit elevée de terre, & les degrés par où on y montoit, etoient faits de gazon. Comme on etoit obligé d'attendre pour être admis à son tour à l'audience, on avoit planté des arbres aux portes, pour que les Officiers & le peuple pussent y être à l'abri du soleil. Le Chou-king dit que Chun avoit imprimé aux quatre portes du Palais un air de grandeur & de majesté qui inspiroit le respect. Les portes du midi, de l'orient & de l'occident donnoient sur la grande cour; celle du nord servoit pour les usages domestiques de la maison de Yao, derriere laquelle elle etoit. C'est encore aujourd'hui le plan général de tous les grands Palais. Le Chou-king dit encore, dans le même Chapitre Chun-tien, « que Chun à son couronnement fit ouvrir les quatre portes de la salle d'audience, pour être entendu de tout le monde ». Ce qui etoit alors nécessité à cause de la petitesse de ce bâtiment, est devenu depuis une etiquette de grandeur & une loi de l'Etat pour le bâtiment auguste que les Européens appellent

la ſalle du Trône. Il eſt elevé ſur une haute plate-forme de marbre blanc, orné de tout ce que notre architecture a inventé de plus magnifique, & ouvert en effet aux quatre points cardinaux par de grandes portes qui donnent ſur la belle gallerie dont il eſt environné. Le Trône de l'Empereur eſt elevé au milieu ſur une eſtrade couverte de riches tapis. C'eſt de ce Trône que Sa Majeſté reçoit les hommages des Princes tributaires, des Princes de ſon ſang, des grands de l'Empire & des premiers Magiſtrats de tous les Tribunaux, proſternés à terre dans la grande cour qui eſt au bas de la plate-forme, comme Chun les recevoit de la ſalle d'audience où il etoit. Car, pour le remarquer en paſſant, ce que les Européens mal inſtruits regardent comme le triomphe d'un deſpotiſme dont on n'a pas même l'idée en Chine, n'eſt que la conſervation d'un ancien uſage. Du reſte, il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit de ce Trône que l'Empereur reçoive les placets des Miniſtres & des Députés des Tribunaux à qui il donne audience tous les jours pour les affaires de l'Empire. Il y a une ſalle deſtinée à cet uſage, où ils ſont introduits, & où on lui parle avec plus de liberté peut-être qu'à aucun autre Prince du monde. L'Empereur ne monte ſur ſon Trône que pour les grandes cérémonies. Il y montera, par exemple, ſous peu de jours, pour recevoir les congratulations & les hommages de tout l'Empire, à l'occaſion de ſa ſoixantieme année; mais avant cela, & c'eſt une particularité qui peint bien notre Gouvernement, il ira lui-même en cérémonie ſe proſterner neuf fois aux pieds de ſa mere, aſſiſe ſur un Trône elevé, & lui rendre tous les hommages qu'il va recevoir. Bien plus, comme la quatre-vingtieme année de l'Impératrice tombe l'an prochain, l'Empereur a voulu que pour augmenter la pompe, les réjouiſſances & la célébrité de cette grande fête, on réſervât pour alors les ſommes immenſes que la Capitale & les Provinces avoient deſtinées à lui en donner une à lui-même,

cette année, ſelon l'uſage. Ce n'eſt pas que l'Impératrice mere ait ici par elle-même aucun pouvoir, il eſt tout entre les mains de l'Empereur. Mais ſa piété filiale ne peut rien refuſer à ſa mere : il aime à lui faire honneur de toutes les graces qu'il accorde à ſon peuple, & l'année prochaine il fera des largeſſes à tout l'Empire, & accordera la grace de tous les criminels, afin de tourner vers elle toutes les bénédictions de ſes ſujets.

Quant aux maiſons des particuliers, le peu de magnificence de celle de Yao, prouve qu'elles devoient être bien ſimples. Cependant il nous paroît que le plan de ce Palais ruſtique, indique des connoiſſances ſur la maniere de bâtir, & que les eſſais ne ſont jamais ſi réguliers. Quelques Ecrivains de la baſſe Antiquité ont dit que Chun fut occupé quelque temps à faire cuire de la brique, & Sée-ma-tſien l'a mis dans ſon Hiſtoire ſur la foi de leur témoignage. Nous n'oſerions cependant le garantir, parce que le Chou-king n'en dit rien; mais comme on le trouve auſſi dans le Tcheou-li, & que les caracteres ou plutôt les images de *brique* & de *tuile* ſont de la plus haute antiquité, il eſt difficile de le nier. Peut-être même pourroit-on ajouter que notre maniere de la cuire, qui eſt différente de celle d'Europe & dont on ne trouve pas d'origine, peut venir des environs de la tour de Babel, ainſi que la mode encore ſubſiſtante, de bâtir des tours iſolées. Ceux qui ont cru que cette mode avoit commencé avec la Religion de Foë ſe ſont trompés. Cette malheureuſe idolâtrie n'eſt entrée en Chine que ſous les Han, & il eſt parlé de ces tours dans la plus haute antiquité. Nos fables en mettent une fameuſe ſous Fou-hi. Une des plus renommées dans nos Hiſtoires, eſt celle du Hou-kouang, dont la baſe avoit mille pas de diametre & mille pieds de hauteur, on montoit au haut par un chemin en ſpirale. Nous trouvons dans quelques livres du temps de Han, que Yao fit faire trois de ces tours; mais la plus remarquable dans l'antiquité eſt celle que

que fit bâtir le dernier Empereur de la Dynaſtie des Hia, qui coûta des ſommes immenſes & acheva d'irriter le peuple contre lui. Il eſt ſingulier que, ſe voyant menacé par les Sages, de la colere du Tien, il entreprît ce monſtrueux edifice pour réſiſter, dit un Auteur, aux ſurpriſes de l'eau. *Yu-choui-tchi-yang.*

Nous n'avons que peu de choſe à dire ſur les vêtemens & la tiſſéranderie, les alimens & la maniere de les préparer, les meubles d'uſage & la matiere dont ils etoient faits. Tous les Ecrivains anciens s'accordent à dire que Yao, Chun & Yu etoient vêtus de ſimple toile en eté, & de peau d'agneau en hiver. Leur bonnet, ou plutôt le bandeau qu'ils replioient autour de leur tête, etoit pareillement de toile en eté & de peau en hiver. La ſoie qu'avoit trouvé l'epouſe de Hoang-ti avoit diſparu. Le célebre & Savant auteur du Choue-ouen, a prouvé que tous les caracteres où entre l'image de ſoie, ne remontent pas avant la Dynaſtie des Tcheou, & que tous ceux qui regardent les habits des anciens, ne ſont compoſés que des images de poil & de chanvre. Nos Savans examinent, ſi on faiſoit des etoffes de laine & de coton dans cette haute antiquité. Le *oui* & le *non* en cette matiere vont flottant çà & là ſur des paſſages de la moyenne antiquité, qui ne décident rien. Ce que nous trouvons de plus remarquable en cette matiere, eſt une requête préſentée à l'infâme Tcheou, où le cenſeur fait contraſter les habits de laine & de toile dont tout le monde avoit eté vêtu juſqu'à lui, c'eſt-à-dire juſqu'à la fin de la ſeconde Dynaſtie, avec les habits de brocard & de diverſes couleurs qu'il avoit introduits. Cependant il eſt dit dans une autre requête, que Yu ayant une robe de coton, dont la doublure etoit d'une couleur différente, un Sage lui fit des repréſentations ſur les ſuites que pouvoit avoir cette nouveauté, & il eut la modeſtie de renoncer à cette petite diſtinction. Mais il réſulte de-là qu'on connoiſſoit de ſon temps l'art de teindre les etoffes, la choſe ſeroit décidée, ſi nos Commentateurs

Ff

n'avoient pas un penchant ſi marqué pour tourner en magnificence tout ce qui a trait au cérémonial & aux diſtinctions des Mandarins. A les en croire, ce qui eſt dit des habits des Mandarins dans le Chapitre Chun-tien & Y-tſi du Chou-king, prouve qu'on faiſoit uſage des cinq couleurs, le blanc, le violet, le rouge, le jaune & le noir, pour diſtinguer les grades, & de divers ſymboles en broderie, ou en peinture, pour marquer les emplois. Mais comme le remarquent les Critiques, il n'eſt point parlé de couleurs dans le texte, & le mot *Siang* image, dont ils font une broderie ou une peinture etant employé ailleurs pour déſigner l'ecriture & les caracteres, il eſt tout naturel de lui laiſſer cette ſignification, qui eſt la plus ancienne & la plus aiſée à concilier avec la ſimplicité des mœurs de ces premiers temps, & avec l'hiſtoire des âges ſuivans. Car, pour le remarquer en paſſant, tout ce qu'on débite ſur Hoang-ti, s'evanouit après lui. On ne trouve aucun veſtige, dans les âges ſuivans, de toutes les belles inventions & magnificences dont on décore ſon regne imaginaire. Ceux qui veulent tenir pour ce roman, prennent le biais de peindre en beau tout ce qui regarde Yao, Chun & Yu, mais ce platrage tombe ſous les regnes ſuivans, il faut en revenir à l'Hiſtoire. D'ailleurs, qui ignore que les ornemens dont parle le Chou-king ſe nommoient *Ouen*, d'où eſt venu *Ouen-tchang*, *diſcours oratoire*, *l'art d'ecrire*, comme qui diroit, *images qui s'eclairent réciproquement*. Les Grammairiens s'appuyent des textes du Chou-king ſur les habits, pour prouver que l'ecriture etoit alors connue, & ils prouvent très-bien que les Commentateurs du Chou-king ont eté réduits à copier d'anciens caracteres, pour donner la vraie figure de leurs prétendus ſymboles. Le texte ne dit point quelle eſpece d'emploi en particulier chacun déſignoit; mais celui de *riz* ne pouvoit convenir qu'à celui qui etoit chargé de l'agriculture, celui de *hache* à celui qui préſidoit à la coupe des bois & à la chaſſe, ceux de ſoleil, de lune, &c,

aux Aſtronomes. Il ſeroit fort aiſé d'alléguer des autorités & de citer bon nombre de paſſages en faveur de ce ſentiment; mais il vaut mieux avouer bonnement qu'on ne peut rien garantir ſur cet article, non plus que ſur bien d'autres, faute de monumens anciens. On eſt réduit aux opinions des Commentateurs, qui ſont venus plus de deux mille ans après. Leurs différentes manieres de citer les traditions, prouvent qu'elles etoient bien embrouillées. Ceux qui liſent nos livres ne doivent jamais perdre de vue cette obſervation eſſentielle, ſous peine de tomber dans une eſpece de cahos. Il y a tel Commentaire où l'on donne les plus petits détails de la vie d'Yao. Or il eſt de fait qu'on n'en trouve aucun dans le Chou-king ſur la plupart des choſes, & qu'on eſt réduit au Chi-king, au Li-ki, au Tcheou-li, qui ne remontent au plus qu'à la Dynaſtie des Chang. Hoai-nan-tſée, Hou-tſée, le livre Lieou tao, & d'après eux bien des Ecrivains, diſent que Yao ſe nourriſſoit de légumes, d'herbages & de fruits. Nous doutons beaucoup que cette grande tempérance dont on le loue, allât juſque-là. Car outre que les Tao-ſée ont cherché à accréditer leur doctrine en parlant ainſi, ce qui rend leur témoignage fort ſuſpect, il ne paroît pas raiſonnable qu'on laiſſât pourrir le gibier qu'on tuoit à la chaſſe, & qu'on nourrît des troupeaux pour ne pas manger de viande. Il eſt certain d'ailleurs que, comme dit l'Y-king, on offroit un ſacrifice au Chang-ti tous les ſept jours, & que l'on mangeoit la chair de la plupart des victimes. Le Li-ki outre cela marque les différentes eſpeces de viande qu'on ſervoit à l'Empereur, ſelon la ſaiſon. Il eſt probable que cette etiquette, comme preſque toutes les autres, datoit des premiers uſages. Si les anciens caracteres de table, de banc, de lit, de vaſe, de couteau, &c. ſont la vraie image de ce qu'ils etoient dans leur origine, on peut dire en aſſurance qu'il n'y entroit pas beaucoup d'art; mais cela prouve auſſi que tous ces meubles etoient connus & en uſage. Comme les Savans

d'Europe concluent que quelques Nations anciennes etoient sauvages & à demi barbares, parce qu'on ne trouvoit pas dans leur langue des mots propres à exprimer les choses les plus nécessaires pour les besoins, usages & commodités de la vie ; par un raisonnement contraire, on doit conclure que nos premiers Chinois avoient déja bien des connoissances, puisque nos plus anciens caracteres sont tissus des images de toutes ces choses. Voyez *Lieou-chou-tsin-hoen.*

Nous ne dirons rien des arts de luxe & d'agrément. Quoique leur origine, comme l'ont remarqué de savans Ecrivains, remonte aussi haut dans l'Histoire que celle des arts les plus nécessaires, on n'en trouve pas de vestiges pour les temps dont nous parlons. On ne s'y attend pas même, quand on songe qu'on alla chercher Chun derriere une charrue pour le conduire sur le Trône. Rome en etoit au même point, lorsque ses plus grands Capitaines quittoient le soc de la charrue pour prendre l'épée. Ici qu'on nous permette de dire que nous avons toujours eté surpris & scandalisés de voir les admirateurs des peuples du Paraguai murmurer contre les Juifs, à cause de leur peu de goût pour les arts de luxe & d'agrément. Nos Lettrés seroient plus equitables. Sans autre discussion qu'un calcul fort simple de la somme totale des douceurs de la vie & de leur juste répartition, ils s'ecrieroient avec admiration que le Gouvernement des Juifs est le chef-d'œuvre de la sagesse, & que le nôtre n'en approcha que sous les heureux regnes de Yao, de Chun & de Yu. « O heureux temps, ô heureux siecle, dit le célebre Pe-lin, un habit » ne coûtoit pas des années de travail, une ecuelle de terre ne » valoit pas un héritage; mais les plus pauvres avoient de quoi » se couvrir, selon chaque saison & leur patrimoine. On ne pré» maturoit pas les fruits; la viande ne se fondoit point en sauce; » mais les plus mal partagés avoient du riz en abondance & ne » le mangeoient jamais seul: les couleurs & le vernis ne cachoient

» point la vieillesse des meubles ; mais il ne pleuvoit pas dans » la maison du laboureur, & ses enfans avoient leur lit ».

En en effet, toutes les découvertes & inventions de ces derniers siecles n'ont point augmenté les douceurs de la vie pour le plus grand nombre des hommes, & ce n'est pas en etendant la sphere des arts de luxe & d'agrément que le bon Henri IV eût exécuté son sublime projet de mettre le moindre de ses sujets en etat d'avoir une *poule au pot* le Dimanche. Nous n'avons garde de mettre parmi ces arts de luxe ce qui regarde la métallurgie, la navigation, les voitures, les armes, &c, mais nous ne pouvons entrer dans aucun détail faute de monumens. On trouve dans quelques Recueils, de petites pieces de monnoie qu'on prétend être du regne de Yao. Mais il est bon de savoir qu'on n'a commencé à en parler qu'au commencement du second siecle après Jesus-Christ, & que la lettre de *monnoie* ne se trouve point dans toute l'Histoire de la premiere Dynastie. D'ailleurs les pieces prétendues & deniers de ce temps-là, qu'on montre dans les cabinets des curieux & des antiquaires, ne sont marquées d'aucun coin. On peut les dire de tel temps qu'on veut. Les Ting, ou grands vases de cuivre, qu'on dit que Yu fit fondre, & sur lesquels il fit graver la carte de chaque Province & les principales productions, prouveroient qu'on avoit poussé bien loin sous son regne l'art de fondre les métaux ; mais le Koue-yu de Tso chi, est le premier livre où il en soit parlé : & outre que ce livre est suspect & rempli de fables, la maniere dont il s'exprime ne peut s'accorder avec le Chou-king. On alloit à la chasse sous le regne d'Yao ; on fit la guerre sous celui de Chun ; on avoit donc des armes offensives & défensives. On ne sait rien sur la matiere dont elles etoient faites, sur leur formes & sur leurs différentes especes. Les caracteres de barque & de charrette sont des plus anciens que nous ayons. Le premier se se trouve lié d'une maniere si surprenante à plusieurs images ou

ſymboles, qu'il eſt impoſſible de n'y pas reconnoître des alluſions à l'arche de Noé. Mais ce ſujet demanderoit à être traité à part; il ſuffit pour celui que nous traitons, que l'invention en fût connue, & l'uſage commun, dès le temps d'Yao.

C'eſt la tradition commune confirmée par le Li-ki, par le Tchou-li, &c, que dans le partage des terres fait ſous Chun & Yao (perſonne ne le dit plus ancien, ce qui eſt bien remarquable & bien déciſif), on donnoit un quarré de neuf cent arpens de terres à huit familles, elles en cultivoient chacune cent pour elles, & cent en commun pour le Gouvernement, qui en tiroit tout le revenu. Ce partage des terres, preſque fraternel, indique evidemment des connoiſſances ſur l'arpentage, la géométrie & l'arithmétique. Les Savans d'Europe qui en qualifient les anciens Egyptiens, voudront bien permettre que nos anciens Chinois partagent avec eux cette gloire. En revanche, nous ne trouverons pas mauvais qu'ils la reſſerrent à leur gré; parce que nous ne pouvons dire juſqu'où alloit & où s'arrêtoit leur capacité. Quelques Savans parmi nous ont cru que les tables ou types Ho-tou & Lo-chou etoient des tables de réductions pour la diviſion des terres. Si cela etoit, comme elles ſont certainement de la plus haute antiquité, il ſeroit bien glorieux pour les Géometres d'Europe d'en trouver la théorie, que nous avons perdue. Pour ce qui regarde l'arithmétique, il eſt evident qu'on en connoiſſoit alors les principales regles, puiſque l'Aſtronomie, *renée* ſi tard en Europe ſavoit calculer, ſuivre & prédire les révolutions des corps céleſtes. Comme cette matiere a eté diſcutée par des Aſtronomes, nous nous bornerons à un ſimple expoſé de ce qu'on trouve dans les premiers Chapitres du Chou-king. Le Lecteur peut être tranquille ſur l'exactitude & la fidélité de notre traduction. Duſſions-nous faire des phraſes louches, nous nous tiendrons collés au texte par le mot à mot le plus ſtrict: « ainſi il (Yao) donna ſes ordres à Hi & à

» Ho. Le Tien ſuprême a droit à nos adorations & hommages.
» Faites le calendrier du ſoleil, de la lune, des conſtellations &
» des etoiles. La Religion recevra des hommes les temps qu'ils
» lui doivent. Nous ordonnons à Hi-tchong de demeurer à Yu-y,
» autrement Yang-kou; d'y obſerver avec ſoin le lever du
» ſoleil, d'egaliſer & de graduer ſon mouvement à l'orient. Les
» jours mitoyens & la conſtellation Niao déſignent le milieu du
» printemps. Le peuple ſe diſperſe alors, les animaux & les
» oiſeaux ſubiſſent le joug de l'amour. Nous ordonnons à Hi-
» chou de demeurer au Nan-kiao, d'y egaliſer & graduer les
» variétés du midi pour la ſolemnité du ſolſtice. Les plus longs
» jours & la conſtellation Ho fixent le milieu précis de l'eté.
» Le peuple cherche l'ombre, les oiſeaux ont moins de plumes,
» & les animaux un poil plus court. Nous ordonnons à Ho-
» tchong de demeurer à l'occident, au lieu nommé *Mei-kou*,
» d'y obſerver exactement le coucher du ſoleil, d'egaliſer & de
» graduer ſon mouvement à l'occident. Le racourciſſement du
» jour, la conſtellation Hia fixent le milieu de l'automne. Le
» peuple reſpire alors, les oiſeaux pouſſent de nouvelles plumes,
» & les animaux ſe couvrent d'un poil plus fourni. Nous ordon-
» nons à Ho-chou de demeurer à Lou-fang, autrement Yu-tou,
» d'y egaliſer & déterminer le dernier période des changemens
» de l'année. La brieveté des jours, la conſtellation Mao déter-
» minent le milieu de l'hiver: le peuple ſe ferme alors dans les
» maiſons, les animaux, les oiſeaux ſont bien munis contre le
» froid. L'Empereur dit, Hi & Ho l'année ſolaire eſt de trois
» cent ſoixante-ſix jours. Ayez egard à la lune intercalaire pour
» déterminer les quatre ſaiſons & l'année civile. Les différens
» travaux ſeront dirigés & réglés par-là, & les fruits qu'en reti-
» rera l'Etat, plus abondans ». *Chap. Yao-tien.* Un Aſtronome
auroit donné ſans doute un air plus aſtronomique à ces ordres;
un Aſtronome y chercheroit probablement bien des choſes qu'il

n'eſt pas poſſible d'y trouver, ſoit parce que l'enoncé de ce texte n'eſt pas aſſez particulariſé, ſoit parce que on ne peut plus dire aujourd'hui quelles ſont les conſtellations dont il eſt parlé. Pour nous, nous y trouvons tout ce qui fait à notre ſujet; ſavoir, 1°. Qu'on cherchoit à approprier à la Chine les connoiſſances aſtronomiques qu'on y avoit portées. 2°. Qu'on connoiſſoit alors les ſolſtices & les equinoxes, & qu'on s'aidoit du lever & du coucher des etoiles pour les mieux fixer. 3°. Qu'on diſtinguoit l'année ſolaire de l'année civile, & que celle-ci étant lunaire, une lune ajoutée de plus, certaines années, les ramenoit l'une vers l'autre. Il paroît par le Chun-tien, & par tout le reſte du Chou-king, que les mois n'avoient point de nom particulier. On diſoit la ſeconde, la troiſieme, la quatrieme lune, &c. Nous laiſſons au Lecteur le ſoin de rapprocher ces connoiſſances aſtronomiques du temps de Yao, de l'etat où nous avons vu dans les articles précédens qu'etoient la Chine & la Colonie. Pour peu qu'il mette de droiture & de bonne-foi dans ſes raiſonnemens, il ne peut qu'en tirer les mêmes conſéquences que nous. Si la Chine avoit eté habitée depuis long-temps, comment l'Aſtronomie, qui a traîné une ſi longue enfance chez les peuples les plus eclairés, comment l'aſtronomie, dis-je, auroit-elle pris ſon vol ſi haut? Au lieu qu'en diſant que nos aïeux l'avoient apportée des bords de l'Euphrate, tout ſe concilie & s'explique d'autant plus clairement & naturellement, qu'on ſait par l'Hiſtoire que les Babiloniens, les Aſſyriens, les Egyptiens, &c, etoient auſſi avancés qu'eux dans cette ſcience dès leur premiere origine. Avertiſſons en paſſant ceux qui ont la curioſité de lire nos anciens livres, qu'il faut bien diſtinguer le texte du Chou-king, des explications verbeuſes des Commentateurs. Les Critiques ont fort bien remarqué que ces Commentateurs, très-médiocres Aſtronomes, ont voulu trouver dans les ordres du bon Yao, toute l'aſtronomie; & comme ils ne connoiſſoient que celle de leur temps, leurs

leurs explications ſont différentes, ſelon la Dynaſtie ſous laquelle ils vivoient. Mais c'eſt un témoignage rendu à l'univerſalité & à l'antiquité de la tradition, que l'Aſtronomie du temps de Yao etoit plus eclairée que celle des générations ſuivantes. Nous invitons les Critiques d'Europe à nous dire d'où vient une pareille tradition, & pourquoi il n'y en a pas de ſemblables ſur les arts d'adreſſe, d'imagination & de goût. Cependant, à en croire nos Commentateurs, ces arts auroient eté déja pouſſés bien loin. On lit dans le Chun-tien, que Yao ayant remis la couronne à Chun, Chun, le premier jour de la premiere lune vint dans le Ouen-tſou, où eſt le Siuen-ki-yu-heng, pour epurer les ſept loix du Gouvernement, qu'il offrit un ſacrifice au Chang-ti, &c. Nos Commentateurs ont fait des quatre caracteres Siuen-ki-yu-heng, une belle ſphere armillaire, où l'on voyoit tout le jeu & tous les rapports des mouvemens céleſtes. Cette piece curieuſe etoit faite de Yu, pierre de grand prix, qui tient le milieu entre le marbre & les pierreries les plus dures. Elle etoit ornée de pierres précieuſes, & armée d'un tube. Quoique le Chou-king ne diſe rien là, ni auparavant, ni après, qui ait aucun rapport avec l'Aſtronomie, quoiqu'il ſoit difficile d'imaginer pourquoi on auroit mis une ſphere dans un temple, quoi même qu'on ne ſache pas bien quand on a commencé à connoître les planetes, cela ne les a pas arrêtés; &, comme ſi une Dynaſtie avoit légué à l'autre la deſcription de cette prétendue ſphere à amplifier, elle s'eſt accrue & perfectionnée au point, que depuis la venue des Européens à Pe-king, le Siuen-ki-yu-heng eſt devenu une ſphere très-exacte. Qu'on ne s'imagine pas cependant au-delà des mers, que la critique ferme les yeux ſur de pareilles rêveries. Les Auteurs de l'examen du Chou-king avertiſſent que l'idée de faire une ſphere du Siuen-ki, doit ſa premiere origine à une prétendue inſcription du temps des Tcheou, qui donne la deſcription d'une eſpece de ſphere, ſous le nom Siuen-ki-yu-heng.

Quelle diſtance de là juſqu'à Yao ! D'ailleurs on ne trouve rien dans les King & dans les autres livres d'avant l'incendie, qui faſſe ſoupçonner qu'on ait connu la ſphere & ſon uſage avant les derniers temps des Tcheou. On trouve au contraire que le Siuen-ki-yu-heng etoit, ſelon d'anciens Commentateurs, un aſſortiment de vaſes bien travaillés, dont on ſe ſervoit pour les grandes cérémonies ; d'autres diſent des tables de pierre ſur leſquelles etoient gravées les loix, & la boëte où on les enfermoit ; & quelques Grammairiens ont ſoutenu que les caracteres Siuen-ki & yu-keng, ſignifioient des conſtellations ; mais les autorités qu'ils citent ne ſont pas aſſez anciennes pour appuyer leur ſentiment, &c. Voyez *Chang-chou-tong-kao, Liv. III. pag. 1 & 2, & le Commentaire Impérial, Liv. II. pag. 9 & ſuivantes.* Puiſque nous avons tant fait que de nous arrêter à cette bagatelle, nous obſerverons en paſſant que les noms propres, les noms des choſes, ne ſignifient plus rien quand la tradition n'en a pas conſervé l'idée. La liaiſon du diſcours, la répétition des mêmes caracteres, la confrontation des autres anciens livres etoient une reſſource pour les Editeurs & Commentateurs du Chou-king, par rapport à la plupart des mots ; mais comment faire pour ceux qui ne s'y trouvent qu'une fois, comme le Siuen-ki, & dont on ne voit aucune mention ailleurs ? Les vrais Savans avouent ſans détour qu'on ne peut en ſavoir la vraie ſignification. Ainſi en eſt-il de tous les anciens livres. Combien de noms d'animaux, de plantes, de meubles, &c, dans Homere, dans Hérodote, dans Pindare, &c, qui ne ſont plus aujourd'hui que des mots morts & vuides d'idées, comme diſent nos Grammairiens ! Tout ce que nous prétendons au reſte, c'eſt de précautionner le Lecteur contre les charlataneries des Commentateurs. Les hommes d'avant le déluge ont eté les premiers à jouir de la raiſon ; ils vivoient aſſez long-temps pour s'avancer de découvertes en découvertes dans les plus hautes ſpheres des

ſciences; ils pouvoient avoir du génie, & il n'etoit pas défendu à l'eſprit d'invention de deſcendre ſur eux. Nous ne ſerions point etonnés qu'on eût eu une ſphere dès le temps de Chun. Les Colonies de la diſperſion de Sennaar, ſe muniſſoient de ce qui pouvoit leur être plus utile, commme celles d'Europe qui vont en Amérique, & les Aſtronomes Hi & Ho ne devoient pas oublier un pareil inſtrument; mais nous n'oſons faire dire au Chou-king ce qu'il ne dit point, & qui va ſi peu à l'endroit en queſtion, que quelques Commentateurs, pour ſauver la vraiſemblance, ont eu recours à un dôme ouvert qui laiſſoit voir le ciel. Mais de toutes les interprétations, celle qui nous paroîr la plus liée au texte & la plus conforme à l'analyſe des caracteres, eſt celle des tables de pierre ſur leſquelles etoient ecrites les loix. On ſent qu'elles devoient paroître dans un ſacrifice où Chun prenoit poſſeſſion de l'Empire.

Ce que nous venons de dire de l'Aſtronomie, eſt confirmé, par ce qu'on trouve dans le Chou-king ſur la Muſique, la Poëſie & la Danſe; Chun ayant nommé, comme nous avons vu, pluſieurs Officiers, l'un pour veiller ſur l'agriculture, l'autre ſur la police, celui-là ſur les bois & les fourrages, celui-ci ſur les ouvriers, il en nomma un auſſi pour préſider à la Muſique. « L'Empereur adreſſa la parole à Kouei: Je vous charge, lui dit-il, de » préſider à la Muſique: enſeignez-la aux fils des grands, pour » leur apprendre à allier la droiture avec la douceur, la politeſſe » avec la gravité, la bonté avec le courage, la modeſtie avec » le mépris des vains amuſemens. Les vers expriment les ſenti» mens de l'ame, le chant paſſionne les paroles, la muſique » module le chant, l'harmonie unit toutes les voix & accorde avec » elles les divers ſons des inſtrumens. Les cœurs les moins ſenſi» bles ſont touchés, & l'homme s'unit à l'eſprit ». *Chap. Chun-tien.* Comme nous ſuppoſons que le Lecteur n'a pas beſoin de nos réflexions & en fait, peut-être plus qu'il ne veut, ſur ces paroles

d'un Empereur qui avoit quitté la bêche pour prendre le ſceptre; nous nous bornerons à dire que le Surintendant de la muſique en parle en Muſicien enthouſiaſte, quelques Chapitres plus bas. A en croire Kouei, quand d'habiles joueurs battent avec grace du Ming-kieou, & touchent avec légéreté du Kin-che, les hommes les plus inſenſibles ſont touchés, l'allégreſſe les gagne & leur ame ſe paſſionne par des tranſports délicieux. « La muſique, » dit-il, dans la langue des Poëtes, anime la pierre & en tire des » ſons qui font treſſaillir & bondir de joie les animaux, & réu- » niſſent dans les bras de la paix les cœurs les plus eloignés ». Remarquons, pour prévenir les mépriſes de ceux qui ne ſavent pas tout, que nous avons des inſtrumens faits d'une pierre dont le ſon eſt plus doux, plus harmonieux que celui d'aucun métal. C'eſt une découverte dont nos premiers Chinois nous ont fait héritiers. Kouei continue ainſi: « Le Prince aime à entendre » chanter: redoublez vos efforts pour accomplir les volontés » ſuprêmes du Tien; ſoyez attentif au moment, profitez de » l'occaſion ». La même chanſon dit encore: « Que les hommes » en place aient la force & la ſoupleſſe du bras, qu'ils aient la » vîteſſe & la légéreté du pied; que le Souverain dirige & » domine comme Chef, toutes les entrepriſes ſeront couron- » nées d'un heureux ſuccès ». Kao-yao cite la chanſon ſuivante dans le même Chapitre. « Quand le Chef eſt eclairé, les mem- » bres ſont ſains, & tout le corps de l'Etat plein de force & de » vigueur. Si le Chef s'amuſe à des frivolités, les pieds & les » mains s'engourdiſſent & tout le corps dépérit ». *Chap. Y-tſi.* Lu-tſée raconte que Yao ſe promenant dans la campagne, entendit un enfant qui chantoit, « Protege-moi, inſtruis-le peu- » ple, c'eſt-là ta grande affaire; nous ſommes ſans ſageſſe & » ſans expérience, notre devoir eſt de t'obéir ». Yao à qui cette chanſon avoit fait plaiſir, fit approcher cet enfant & lui demanda qui lui avoit appris cette chanſon. L'enfant répondit que c'etoit

ſon maître. Le maître de muſique interrogé à ſon tour, dit que c'etoit une ancienne chanſon. Que les Savans d'Europe nous permettent de leur demander s'ils ne reconnoiſſent pas la bonne antiquité dans ce que nous venons de citer du Chou-king ſur la muſique. Il en réſulte très-clairement qu'on avoit déja bien perfectionné cette ſcience. Il n'eſt plus poſſible de dire ſûrement quels etoient les inſtrumens dont il eſt parlé, ni en quoi conſiſtoit la meſure & la cadence des vers de ce temps-là; mais c'eſt beaucoup de ſavoir qu'on avoit divers inſtrumens à corde & à vent, & que la Poëſie etoit déja au ſervice de la Muſique. De quelque maniere qu'on s'y prenne pour les comparer l'une & l'autre aux récits des Grecs ſur ce qu'elles furent d'abord chez eux, on ſent qu'elles n'etoient pas nées en Chine & y avoient eté apportées d'ailleurs. L'innocence en particulier & la ſageſſe qui les caractériſe, ſont comme le ſceau des premiers âges d'après le déluge. Le ſeul fait atteſté par les king & par tous les livres, qu'elles etoient toutes conſacrées à augmenter la pompe & la ſolemnité des fêtes de la Religion, nous paroît une preuve déciſive & ſans replique de leur antiquité. Les Anciens ont parlé beaucoup des cantiques que firent Yao, Chun & Yu pour les ſacrifices au Chang-ti ; il n'en reſte plus que les titres; mais l'uſage d'en chanter pendant les ſacrifices, s'eſt conſervé de génération en génération; & encore aujourd'hui, la muſique la plus auguſte & la plus magnifique que nous ayons, eſt celle du grand ſacrifice dans le Tien-tan ; quoiqu'elle ne ſoit pas comparable ni pour le nombre des voix, ni pour celui des inſtrumens à celle des Tcheou ou même des Han & des Tang. Qui ignore que les plus beaux pſeaumes de David ont eté faits pour être chantés dans les ſacrifices? Combien d'odes dans Pindare & dans Horace qui etoient deſtinées auſſi à cet uſage? Plus on etudie la haute antiquité, plus on trouve qu'elle a donné le ton à tout. Le cantique de Moïſe ſur le paſſage de

la mer Rouge, atteſte l'ancien uſage de raconter en vers les ſentimens qu'inſpiroient les grands évenemens. Le Chi-king nous en a conſervé un grand nombre d'exemples. La chûte en particulier des deux grandes Dynaſties Hia & Changy eſt décrite avec une magnificence de poëſie, & ſur-tout avec des principes de religion & des maximes de morale qui les mettent au premier rang, après les poëſies inſpirées par l'Eſprit-ſaint. On en a la traduction en Europe : qu'on les liſe ſans prévention, nous ne craignons pas qu'on nous démente. Le Chou-king nous a conſervé une preuve encore plus ancienne de cet uſage. Quand Tai-kang fut détrôné, ſes freres pleurerent ſon malheur dans les beaux vers dont la premiere ſtrophe commence ainſi, « Qu'êtes-vous devenues grandes maximes de notre auguſte aïeul » (il parle du grand Yu) ? On ſe rapproche ſans péril du peuple par les ſentimens, diſoit-il, mais on riſque tout à le repouſſer par l'oppreſſion. Le peuple eſt le point d'appui de l'autorité. Si le peuple eſt dévoué à ſon Prince, le Trône où il eſt » aſſis ne ſauroit être renverſé. Hélas ! la plus haute puiſſance » laiſſe un Prince ce qu'il eſt par lui-même, un courtiſan, une » femme peuvent terraſſer ſa vertu. Des ecarts ſont ſuivis par » des chûtes, l'indignation publique eclate, & diſſipe l'illuſion » qui l'a trompé. J'ai le ſceptre à la main, & je crains comme ſi » j'etois une corde à demi uſée que ſix chevaux fougueux tirent » avec violence. O vous qui êtes elevés ſur la tête des autres, » comment pouvez-vous ne pas ecouter la Religion » ? *Chap. Ou-tſée-tchi-ko, IIe Partie du Chou-king.* Nous n'ajoutons que ce mot. Les vers des Anciens tirent toute leur beauté de ce laconiſme naïf & energique qui fait le ſublime. Il n'y a, par exemple, que ſoixante & deux ſyllabes ou mots dans ceux que nous venons de citer. Si nous avions à chercher l'origine de la poëſie, nous dirions que la briéveté des mots monoſyllabiques a dû forcer à une déclamation lente & modulée, dès qu'on elevoit la

voix & qu'on vouloit être entendu de loin. La cadence & la mesure n'auront eté imaginées que pour lui donner de la grace & la diriger. Cette conjecture est fondée sur une observation. Quand nos paysannes font leurs complaintes sur un tombeau, pour peu qu'elles elevent la voix, le génie de notre langue les oblige à peser sur tous les mots & à traîner ceux qui finissent la phrase, & sans autre rhythme ou mesure que leur respiration, elles font ces phrases presque toutes egales.

Pour revenir à notre sujet : autant l'article que nous venons de traiter embarrasse nos Savans, autant il nous paroît quadrer à notre sentiment sur l'antiquité & la vraie origine de notre Nation. L'etat où etoit la Chine du temps de Yao, Chun & Yu, les défrichemens, le commencement visible de la Monarchie, les bornes etroites de la population, la simplicité presque rustique des maisons, des habits & de la nourriture, leur paroissent difficiles à concilier avec ce que nous venons de dire sur les Arts, sur l'Astronomie, sur la Musique, la Poésie, &c. Comme ils ne peuvent rejetter le Chou-king, & que c'est du Chou-king lui-même que vient la difficulté, ils s'en tirent fort mal. Au lieu qu'en se rapprochant de la Genèse, comme nous faisons, & en partant du principe, que nos premiers Chinois etoient une des Colonies de la dispersion de Sennaar, rien n'embarrasse, les contradictions apparentes disparoissent ; tout s'explique sans biais & sans entrer dans les convulsions des sophismes. Nos premiers Chinois etoient précisément dans la position des Colonies Européennes au Canada, au Brésil, au Pérou, &c.

A-propos de Sciences & d'Astronomie, disons un mot à la dérobée sur notre Chronologie. Si elle venoit au secours de votre sentiment, diront bien des Lecteurs, elle le fortifieroit d'autant, & vous seriez en bon chemin pour gagner votre cause. Au lieu que si vous la laissez à côté, comme vous l'avez annoncé, trois ou quatre additions culbuteront votre Chou-king &

vous. L'avis eſt ſage ; mais comme nous n'avons de cauſe ni à gagner ni à perdre, nous déclarons avant tout, que ce n'eſt point chez nous une ruſe de guerre d'avoir evité de nous embarquer ſur la mer orageuſe des calculs chronologiques. Moyennant le chemin que nous avons pris, ce n'eſt pas à nous à chercher les Chronologiſtes, mais bien à eux à venir nous joindre, s'ils ne veulent pas ſe fourvoyer : ſi nous faiſons ici une petite pauſe, notre intention n'eſt que de faire faire la pirouette à certains enoncés d'un Ecrivain moderne qui n'a guere plus lu l'Evangile que nos livres, & qui a oſé imprimer les ignorances les plus groſſieres ſur l'antiquité de nos King & de nos Annales. Comme lui & bien d'autres ont voulu faire peur aux ſimples, de notre Chronologie, nous les prions d'agréer ce que nous dirions ici, « qu'il n'y a pas de Lettré à la Chine qui ne ſache » qu'il y auroit de la démence à ne pas voir que notre Chrono- » logie ne remonte d'une maniere, je ne dis pas certaine & indu- » bitable, mais probable & ſatisfaiſante, que juſqu'à l'an huit » cent quarante-un avant Jeſus-Chriſt. Sied-il bien à des Poë- » tes, Philoſophiſtes & Chroniqueurs, de conteſter ſur un point » regardé comme décidé depuis bien des ſiecles par les plus » ſavans hommes de la Chine ? » Comme nous ne demandons » pas qu'on nous croie ſur notre parole, voici nos preuves. 1°. Le Chou-king marque la durée de quelques regnes ; mais il ne la marque pas de pluſieurs, & il y a un grand nombre d'Empereurs dont il ne dit abſolument rien. 2°. Le Chou-king parle d'une eclipſe ſous le regne de Tchong-kang, mais il ne dit point l'année, ni la grandeur, ni le temps de cette eclipſe, & les ſept ſentimens de nos Chronologiſtes qui la placent à tâtons les uns à une année, les autres à l'autre, prouvent que ce point d'appui eſt plus inébranlable au-delà des mers qu'ici. 3°. Le Chou-king ne donne ni la durée d'aucune Dynaſtie, ni l'epoque fixe d'aucun evenement, par où on pourroit remonter ou

descendre aux autres, par des *à-peu-près* & des probabilités. 4°. Aucun des King ne supplée au silence du Chou-king sur tous ces objets. Nous défions qui que ce soit d'attaquer ces quatre assertions, ou en général ou en particulier. Reste donc pour suppléer au silence des King à avoir recours aux livres de Confucius & de son Ecole, ou à ceux des autres Ecrivains d'avant l'incendie.

Quant aux premiers, outre qu'aucun n'est historique, on voit en bien des endroits par les réponses de Confucius, qu'on savoit fort peu de chose de son temps, sur la Dynastie des Hia. Tsée-sée lui fait dire dans le Tchong-yong en parlant du cérémonial, cet objet si important, selon nos idées: « Les monumens du » Royaume de Ki ne subsistent plus pour en constater l'authenti- » cité ». Qu'on feuillete les Sée-chou, on les a en France en Chinois & en Latin, tout ce qu'on y trouvera, c'est que Mong-tsée met cinq cents ans entre Confucius & Ouen-ouang, cinq cents entre Tching-tang & Chun, & cinq cents entre Ouen-ouang & Tching-tang, Fondateur de la Dynastie des Chang. Reste à avoir recours aux autres Ecrivains d'avant l'incendie. Laissant à côté la maniere dont ils ont eté conservés & publiés, & jusqu'où ils méritent d'être crus; nous nous contenterons d'observer qu'on ne trouve dans aucun, ni catalogue des Empereurs, ni suite de dates & d'epoques, ni abrégé d'Histoire de la Monarchie. Ils ne parlent des anciens temps que par occasion, & de maniere que la critique la plus indulgente est forcée d'avouer qu'ils ne s'accordent pas avec les King, très-peu avec eux-mêmes, & presque jamais les uns avec les autres. Quelques esprits soupçonneux ont imaginé du mystere dans la disproportion & distance des systêmes chronologiques de Sée-ma-tsien, de Pan-kou, de Hoang-fou-mi, Sée-ma-kouang, &c. Voici de quoi les tranquilliser. 1°. On sait que l'année a changé de nom d'une Dynastie à l'autre, & a commencé en différens

temps, en ſorte que la onzieme lune des Hia etoit la premiere des Tcheou & la douzieme des Chang; & que ſous les Tcheou, ces trois manieres de compter avoient lieu toutes-à-la-fois en différens Royaumes; & ce qui embarraſſe encore plus, on ne ſait pas la regle qu'on ſuivoit ſous leurs deux premieres Dynaſties pour l'intercalation des lunes. 2°. Le nombre des Empereurs de chaque Dynaſtie n'eſt fondé ſur aucun monument certain; & il y en a beaucoup des premieres dont on ne dit que le nom. On a ſuivi Sée-ma-tſien qui en a donné le catalogue le premier, & quelquefois auſſi on l'a racourci, croyant qu'on pouvoit ne pas croire ce qu'il a eu la candeur de ne pas garantir. 3°. Les Tao-ſée ont pouſſé le regne de Yao dans l'antiquité pour s'approcher de Hoang-ti: les Aſtronomes ſe ſont décidés ſur l'epoque qu'ils ont fixé, bien ou mal, pour l'eclipſe de Tchong-kang: les autres ont pris la Chronologie par laquelle ils croyoient pouvoir mieux concilier le Chou-king avec les Ecrivains d'après l'incendie à qui ils donnoient la préférence. Quant au Kia-tſée, ou cycle de ſoixante ans, dont on a fait tant de bruit au-delà des mers, on ne ſait point quand il a commencé, & on n'en trouve aucun veſtige dans les King. Auſſi un Lettré du ſiecle paſſé, quoiqu'infidele, a prouvé que tous les fondemens de notre Chronologie avant l'epoque de huit cent quarante-un, portent en l'air, & vont flottant d'un ſyſtême à l'autre, ſans qu'on puiſſe les fixer, faute de monumens authentiques. Pour bâtir après avoir détruit, il imagine de recourir aux livres des Européens, & de s'aider de leur Chronologie pour fixer la nôtre. L'expédient n'eſt pas heureux, à moins qu'on ne trouvât des correſpondances de faits & d'epoques, telles que celles du marbre des Juifs dont nous avons parlé dans la premiere Partie. Notre Hiſtoire ancienne etant toute iſolée pour les temps qu'il importeroit le plus de connoître & d'eclaircir, & ne tenant par aucun endroit à celle des autres peuples, de quoi celle-ci peut-

elle nous ſervir? Notre Savant l'a compris, & s'eſt fait des aîles pour aller chercher mieux dans le ciel. Comme il y trouvera beaucoup d'Européens, ils lui apprendront l'Aſtronomie, & lui à ſon tour leur dira bien des choſes ſur l'incertitude des catalogues anciens des etoiles, & l'embarras de dire ſur preuves, quelles ſont celles dont il eſt parlé dans le Chou-king, le Chi-king, &c.

Pour nous, ſi nous avions à dire ce que nous penſons, nous donnerions la préférence à Mong-tſée, dont le texte eſt clair & authentique, & mérite d'autant plus de confiance qu'il répete la même choſe pluſieurs fois. Comme il donne des nombres ronds, les Chronologiſtes trouveroient fort bien le moyen de les débiter, comme ils ont fait ceux de Sée-ma-tſien & des autres anciens Hiſtoriens, qui n'avoient oſé donner que la ſomme totale de la durée des Dynaſties. On a d'abord haſardé de déterminer la durée des regnes; puis on a tenté quelques epoques dans la Dynaſtie des Chang; on en a trouvé auſſi pour les regnes de celle des Hia; enfin on eſt venu à bout de mettre l'année à tout ce qu'on ſait de l'ancienne Hiſtoire, & même quelquefois la lune. Il faut eſpérer que l'on ſaura un jour l'heure, la minute de chaque fait; pourquoi non? Outre que cette méthode nous ôte le ſentiment de notre ignorance, qui n'eſt que trop amere ſur une infinité d'autres choſes, elle eſt très-commode pour etudier l'Hiſtoire, où les dates ſont ſi peu de choſe, pour l'inſtruction qu'on y cherche! L'unique inconvénient qu'il y auroit à craindre, c'eſt que dans mille ans ou deux, ont crût chaque fait déterminé ſur des monumens authentiques, ou du moins ſur de bons calculs d'eclipſes. Mais tant pis pour nos arriere-neveux, comme dit Lan-té, « s'il donnent dans le » panneau. L'incertitude des faits les plus récens, doit leur » apprendre juſqu'où il faut compter ſur les Anciens. Dès que » je ſais que Sée-ma-kouan s'eſt trompé ſur la Chronologie des

» Han, il eſt aiſé de ſavoir juſqu'où je dois compter ſur celle » des Tcheou, des Chang & des Hia, dont on ne raiſonne » que par des *à-peu-près* & des probabilités ».

VI. *Religion du temps d'Yao, Chun & Yu.*

Les Cenſeurs des livres en Europe ſont trop bons de paſſer les ignorances & les ridiculités qu'on dit de nos Chinois ſur l'article de la Religion. Si les *oui* & les *non* d'au-delà des mers pouvoient être entendus d'ici, ils apprêteroient bien à rire à nos Lettrés. Un Miſſionnaire n'en a pas d'envie; & nous avouons ſans détour que nous avons eu le cœur percé de douleur de voir des zélés défenſeurs de la Religion s'exprimer en inſenſés & en ignorans ſur notre Chine. Nous ſentons toute la force de ces termes, & nous les trouvons encore trop foibles, parce que nous croyons qu'il eſt horrible de calomnier la miſéricorde divine & une longue ſuite de générations. Que les mécréans faſſent des athées & des idolâtres de tous nos Chinois anciens & modernes, nous n'en ſommes pas ſurpris; mais que les Tertulliens, les Minutius & les Arnobes modernes nous abandonnent lâchement à ces mécréans, malgré le témoignage de nos Annales, de nos King, de nos Loix, &c, notre raiſon ne trouve pas de raiſon pour les excuſer. Il eſt bien difficile que l'ignorance ſeule ſoit ſi près de la méchanceté. Qu'on nous paſſe ces vivacités; nous avons vu, avec amertume, combien les mépriſes de quelques Ecrivains ont refroidi le zele des gens de bien pour notre infortunée Patrie, & ont eté funeſtes à la propagation de la Foi. Puiſſent les races futures ignorer ce qui s'eſt paſſé dans ces derniers temps à la honte du nom Chrétien! « Qui voit les ſacrifices avec les yeux de la Religion, » dit Tchang-tchi, ſe conſole de tous les périls, par l'eſpérance » de mêler ſon *ſang* à celui des victimes, lorſqu'il défend l'autel ».

Mais quelle eſpérance reſte-t-il à un Miſſionnaire qui . . . . . . ? Dévorons nos craintes, nos larmes & nos douleurs, & revenons à notre ſujet.

Nous avons tâché d'être exacts dans tous les autres articles de ce Mémoire, & de ne rien avancer que d'après nos plus habiles Lettrés; malgré cela, comme nous avons plus lu les livres de Religion que les livres d'Hiſtoire & d'erudition, & que nous avons eté obligés de parler ſur toute ſorte de ſujets, la plupart aſſez difficiles à diſcuter & à eclaircir, il peut nous être echappé des mépriſes. Pour ce dernier article nous ſavons trop comme on penſe en Europe, pour avancer un ſeul mot que nous ne ſoyons en etat de prouver, & que le Lecteur ne puiſſe vérifier ſur les livres que nous citons. Ce n'eſt qu'à regret, & la rougeur ſur le front, que nous nous haſardons à parler ainſi aux adorateurs de la Croix; mais avares & enorgueillis de la lumiere divine dont elle les eclaire, ils oublient ce qu'ont eté leurs peres. Il faut leur prouver les miſéricordes de Dieu, & que ſa patience etonnante à ſupporter leurs ingratitudes eſt mille fois plus incompréhenſible que l'effuſion de ſes graces ſur les enfans prodigues de la Gentilité. Autant cette divine patience alarma d'abord notre foi, autant elle l'a affermie & eclairée, autant elle a enflammé notre zele pour nos compatriotes, & augmenté notre eſpérance pour leur converſion. Ce n'eſt plus par les châtimens dont Dieu punit ſon peuple, qu'il ſe manifeſte à l'Univers: c'eſt par les excès attendriſſans de ſa bonté & de ſa miſéricorde infinie; & l'impie qui en prend occaſion de calomnier ſa juſtice, rend par-là le plus eclatant témoignage de la force & de la puiſſance de la croix de Jeſus-Chriſt qu'il blaſphême. Ce préambule etoit néceſſaire.

Avant que de parler de la Religion de nos anciens Chinois, nous avertiſſons 1°. Que nous ne diſcourons qu'en Diſſertateurs, en Critiques & en Hiſtoriens. Si nous avions à prouver la néceſſité, la beauté, les avantages & la divinité de la Religion

chrétienne, par le témoignage que nos King rendent à l'ancien Teſtament & nos Annales à l'Evangile, nous nous y prendrions d'une toute autre maniere. Il ne s'agit ici que de l'antiquité de la Nation Chinoiſe. C'eſt par rapport à cet objet que nous allons diſcuter ce que le Chou-king nous a tranſmis de la Religion des temps d'Yao.

2°. Les noms ſous leſquels le Chou-king parle de l'Etre ſuprême, ſont ceux de Tien, *Ciel*; Chang-tien, *Ciel ſuprême*; Chang-ti, *Seigneur ſuprême*; Haang-chang-ti, *Souverain & ſuprême Seigneur*. Nous ne nous arrêterons pas à prouver que ces noms ſont auſſi ſignificatifs & auſſi clairs que ceux de *Dieu*, de *Seigneur*, de *Tout-puiſſant*, &c, dont on ſe ſert en François: les idées que nous verrons qu'on y attache & qui y ſont liées le démontrent. En voici la preuve tirée du Chou-king. Pour mieux préſenter les dents de la lime aux ſerpens de l'incrédulité, nous allons traduire en Latin les textes que nous citons, afin de ſuivre juſqu'à la conſtruction des phraſes.

« Proprium eſt Hoang-chang-ti infundere hominibus cognitionem veri amoremque boni & illis concedere ut à ratione non deflectant ». *Chap. Tang-kao.* La gloſe *Ge-kiang*, ou des Régens de l'Ecole Impériale développe ainſi ce texte : « Hoang-chang-ti, ut primum creat homines, dat illis regulam maximè rectam quæ dicitur in textu, Tchong Sen, naturalis rectitudo. Homines illam cum vitâ recipiunt ; ſequi & nunquam deſerere neceſſariam & immutabilem rationem dicitur in textu *Hang-ſing* ſive *conſtans natura* ; prout datur à Tien vocatur *rectitudo* ; prout recipitur ab hominibus vocatur *natura* ».

» Tien omnia penetrat & intelligit ». *Ibid. Chap. Yue-ming*, *II. Partie*. La gloſe *Ge-niang* développe ainſi ce texte. « Quàm altum, quàm ſublime & ſuper omnia elevatum eſt Tien ! Tien nihil æquius, Tien nihil juſtius, ſummè ſpirituale eſt, ſummèque intelligens: aures non habet, & nihil eſt quod perfectè non

» audiat; oculis non aſpicit, & nihil eſt quod clarè non videat.
» non modo in regni adminiſtratione, ſive utili, ſive honeſtâ,
» in populorum vitâ, ſive bonâ, ſive malâ, nihil eſt quod poſſit
» effugere perſpicacitatem Tien; ſed in ipſis domorum penetra-
» libus obſcuriſque locis nihil eſt ipſi abditum: omnia perluſtrat,
» omnia examinat & nihil prætermittit. Hic eſt ſenſus verborum
» *Tien, omnia penetrat & intelligit.*

Ego non poſſum non laudare tuam virtutem: & dico con-
» ſtans eſt & ſemper eadem: hâc Chang-ti places ». *Ibid. Chap. Tang-kao.* La gloſe dit: « Qui cum tali virtute offert Chang-ti
» ſacrificia, certè quidem ratione illius virtutis quam videt,
» benignè reſpicit ad ejus munera.

» Jam igitur immolo nigrum bovem ad atteſtandum Chang-
» tien ſpiritum regem ut non mihi imputetur crimen (impii Regis)
» Hia ». *Ibid. Chap. Tang-kao.* La gloſe dit « *Tching-tang* ut
» miſſus à Tien in omnibus negotiis Tien conſulit, inquiritque
» quænam ſit illius voluntas.

» Hæc omnia non-ne ſcripta ſunt in corde Chang-ti ». *Ibid. Chap. Tang-kao.* La gloſe dit: « Bonum & peccatum ſingulatim
» ſcripta ſunt in corde Chang-ti. Quantum-vis excelſum ſit
» Tien, audit, & nihil ipſum latet. Bonum ſine mercede, ma-
» lum ſine pœnâ numquam dimittit.

» Cogitanti mihi & de officio meo mecum magnâ reverentiâ
» meditanti in ſomno Ti oſtendit mihi fidelem miniſtrum ».
Chap. Yue-ming, Premiere Partie. La gloſe dit: « Puro, ſincero,
» fideli ac memori animo cœleſtia meditanti viſus eſt Chang-ti
» in ſomnis mihi, ut indicaret fidelem miniſtrum.

» Geſtantes inter brachia liberos, trahenteſque ſuas uxores
» cum fletu & lacrymis clamabant ad Tien...... Tien populi
» vocibus & gemitibus commotum eſt, & amanter miſit libera-
» torem ». *Ibid. Chap. Tchao-kao.* La gloſe dit: « Ex quo im-
» pius Kie habenas imperii ſuſcepit, non coluit virtutem,

» non usus est sapientum consiliis: populi miseriam suam & ejus » crudelitatem ferre non valentes omnes simul liberos suos & » uxores Tien cum lacrymis obtulerunt, Tienque opem implo- » ravere. Tien est ipsa charitas & misericordia, non sustinuit » totius imperii populos tam miserè jacere & affligi, sed aman- » ter formavit principem omni virtute adornatum & in solio col- » locavit.

» Multi imperatores ex familiâ Yu sunt in cœlo ». *Chap. Tchao-kao*. La glose dit: « Etiam post imperatorem Tching-tang » non defuere in hâc familiâ boni reges. Eorum (Ling) animæ » sunt in cœlo ».

Nous avons mis ce dernier texte pour faire voir quelle etoit la grande espérance de la Religion. Nous aurions pu en ajouter bon nombre d'autres pour mieux développer encore les idées que le Chou-king donne de la Divinité; mais ce livre est en Europe. Les curieux peuvent se donner la satisfaction de se convaincre par leurs yeux, que qui attaque l'Ecriture-sainte a dû calomnier des livres qui lui rendent un si beau témoignage, & confondent l'impiété par la haute antiquité qu'elle invoque. Ajoutons encore pour les ames trop tendres au scrupule & à la défiance, 1°. Que quand le souverain Pontife a défendu à l'Eglise de Chine de se servir des mots Tien & Chang-ti, bien loin de décider qu'ils n'etoient pas dans l'antiquité, le nom Chinois du véritable Dieu, ce qui n'a jamais eté mis en question, & ne pouvoit pas y être mis, il n'a pas même dit qu'ils ne le fussent pas encore; mais il a simplement défendu de s'en servir. Défense de pure discipline & digne de la sagesse du Pasteur des Pasteurs, parce les ténebres de l'idolâtrie couvrant presque toute la Chine, il faut que le nom adorable de Dieu ne soit exposé à aucune equivoque, ni obscurci par aucune ignorance & brille à tous les yeux de toute la lumiere dont l'environne la foi. 2° Que Yao, Chun & Yu, ayant vécu dans les temps les plus voisins du saint

Patriarche Noé & de ſes enfans, on ne peut s'inſcrire en faux contre le témoignage du Chou-king rendu à leur croyance & à leur Religion; puiſque l'Ecriture elle-même atteſte celle de Job, du Roi de Salem, des Ninivites, dans des temps qui en etoient bien plus eloignés. Quelle difficulté trouve-t-on à croire que Dieu a eté connu & adoré par un des premiers peuples de la diſperſion de Sennaar, dans le temps que la terre etoit encore toute trempée des eaux du déluge ? A moins de poſer en principe qu'on ne croira que ce qu'on voudra, comment réſiſter au témoignage d'un livre reconnu pour authentique par une Nation entiere dont il eſt la condamnation ?

Le Chou-king commence par ces paroles que nous avons déja citées: Ainſi il (Yao) donna ſes ordres à Hi & à Ho. « Le Tien » ſuprême a droit à nos adorations & à nos hommages. Faites » un calendrier, &c.... La Religion recevra des hommes les » temps qu'ils lui doivent ». *Chap. Yao-tien.* On eſt etonné en Europe de ce que le calendrier eſt ici une affaire d'Etat. C'eſt que ces paroles du Chou-king l'ont conſacré. Ainſi en eſt-il de preſque toutes nos loix fondamentales. Leur racine, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ſe trouve dans le Chou-king. Mais pourquoi Yao avoit-il le calendrier ſi à cœur ? Pourquoi en fait-il le premier objet de ſes ſoins ? C'eſt, diſent les Commentateurs, qu'ayant mis pour premiere loi, pour principe, pour fondement, pour motif & pour fin de toutes les autres loix, les hommages & les adorations que l'homme doit à Dieu, il falloit fixer pour jamais les jours & les temps qui doivent être ſpécialement conſacrés à l'accompliſſement de ce grand devoir. Voyez *les Commentaires Ta-tſiuen... King-ting... Yang-kiai, &c.* Cette raiſon eſt aſſurément très-ſolide; mais ne pourroit-on pas dire auſſi que Yao, habitant ſous un nouveau ciel, voulut approprier au Ki-tcheou & fixer pour jamais les jours conſacrés à la Religion, par leur correſpondance annuelle déterminée par l'Aſtronomie ?

Le texte ſuppoſe en effet qu'il y avoit déja un calendrier & des fêtes etablies. Il ne dit pas non plus qu'il s'y fût gliſſé aucune erreur, ni qu'il fût queſtion de faire aucun changement. Il commence par le calendrier à cauſe de ſon importance, & parce que la Colonie, n'ayant pas encore pris ſa conſiſtance, c'etoit preſque la ſeule choſe qu'on pût fixer, & qu'à différer on riſquoit de perdre les connoiſſances qu'on avoit. Car il faut bien remarquer que Yao détaille à Hi & Ho ce qu'ils doivent faire, & ne leur laiſſe déterminer que pour l'avenir les equinoxes & les ſolſtices. Quoi qu'il en ſoit, voici comment nos Commentateurs raiſonnent ſur ce texte par rapport à la Religion. « Avant de parler du calendrier, dit Lu-chi, Yao commence d'abord par dire qu'il faut adorer le Tien; il ne peut plus le perdre de vûe. Le calendrier réglé, il parle des temps que la Religion doit recevoir des hommes; parce que ayant etabli qu'il faut adorer le Tien, il doit y avoir des temps pour lui rendre hommage. Ainſi l'honneur qui eſt dû au Tien, & les hommages que lui rend la Religion, ſont à la tête de tout, *Kiai-y-kin-king-ouei-tcheou* ». Voyez le Commentaire Impérial, *Liv. I. pag. 9.* « L'homme vertueux (le texte dit *le Saint*, mais nous n'oſons pas nous ſervir de ce mot) gouverne les hommes pour ſervir le Tien. C'eſt pour cela qu'il a ſi à cœur le culte & la Religion. Ayant ſi à cœur la Religion, qui honore le Tien, il veille avec ſoin ſur les epoques du calendrier. Plus il s'applique à gouverner ſon peuple, plus il eſt exact à lui faire donner à la Religion le temps qu'il lui doit. A quelque choſe que s'applique l'homme vertueux, il ne peut faire un pas ſans la Religion: à plus forte raiſon en fait-il ſa grande affaire, quand il ne gouverne les peuples que pour ſervir le Tien ». *Ibid. pag. 10.* Ce dernier texte eſt de Tchin-chi. Que les curieux ſe donnent la peine de voir dans le *Yuen-kien-lei-han*, ce qu'on a penſé de Dynaſtie en Dynaſtie ſur le calendrier. Nous ne garantiſſons

pas toutes les idées de nos Lettrés & de nos Savans ſur cet objet. Mais ſi on ſépare le calendrier de la Religion, nous ne voyons pas pourquoi ils diſent ſi cruement que les bons Empereurs, les vertueux Empereurs, en ont fait le grand objet de leurs ſoins, & que la décadence & négligence du calendrier a eté dans tous les temps un ſigne de décadence & de révolution. Il eſt de fait que le calendrier des ſacrifices & jeûnes qui les précedent, a eté dans tous les ſiecles le premier objet de réforme des Fondateurs des nouvelles Dynaſties. Les Européens ne tiennent ici au Gouvernement que par lui; & comme celui de la Dynaſtie préſente a eté réformé & réglé pour la partie aſtronomique par les Miſſionnaires, cette Dynaſtie les conſervera toujours à Pe-king. Ce n'eſt pas là une pure conjecture, l'Empereur Yong-tching le dit à tout l'Empire, lorſqu'il renvoya les Miſſionnaires des Provinces, & garda ceux de la Capitale. Le *Yuen-kien-lei-han*, fait mention de cinquante-huit changemens de calendrier juſques vers le milieu de la derniere Dynaſtie. Voyez *Liv. XII, pag. 18. & ſuivantes.* Quelle perte que celle du calendrier du temps de Yao! Il eſt probable que ce qu'on trouve dans le Li-ki, le Tcheou-li, en contient une partie, mais on ne peut pas l'aſſurer juſqu'à un certain point. Nous avions penſé à en donner ici la notice, & à faire connoître l'année eccléſiaſtique des temps reculés; mais cela nous meneroit trop loin: ce ſujet eſt aſſez curieux & aſſez intéreſſant pour mériter d'être traité à part.

Le Chou-king parle de la Religion de Yao, de Chun & de Yu, nous dira-t-on; mais en quoi conſiſtoit cette Religion? Qu'en diſent les Commentateurs du Chou-king? Ce qui nous reſte à dire ſur ces Patriarches de notre Nation, ne laiſſera aucun doute, à ce que nous eſpérons, ſur le vrai objet, la vraie fin de leur Religion; & ſur la ſainteté du culte qu'elle commandoit. Quant à ce qui regarde les Commentateurs, il eſt aiſé de preſſentir qu'environnés de nuages des l'idolâtrie & de mille ſectes

insensées, & n'ayant plus le flambeau de la tradition pour les eclairer, ils ont dû donner dans tous les ecarts, dans toutes les méprises & dans toutes les contradictions des Juifs, des Schismatiques & des Hérétiques, qui ont commenté l'Ecriture-sainte. Le proverbe dit, « je crois au King & ne crois pas à la glose » : *Sin-king-pou-sin-tchouen.* Nos Lettrés ont la bonne-foi d'avouer eux-mêmes qu'ils ne comprennent pas, ou ne comprennent qu'à demi ce qu'il y a de plus sublime & de plus essentiel dans la Doctrine des King. Savans, Antiquaires, Critiques, Philologues, Grammairiens, Historiens, tous s'accordent à le dire, & à en avertir le Lecteur dans leurs préfaces & dans le cours de leurs ouvrages. L'Empereur Kang-hi ayant lu les judicieuses & savantes réflexions de Ming-hoang sur les méprises des Commentateurs, il mit au bas en note : « les interpretes des King » courent après de vains phantômes, & s'egarent en cherchant » le vrai sens. La vraie Doctrine du Saint ne peut pas eclairer » l'Empire dans leurs ouvrages ». Ces réflexions font toucher au doigt leurs illusions & leurs méprises. Lui-même il ne se flattoit pas de pouvoir les eviter, comme on peut voir dans la préface de son Yking. Y-ong-tching son fils, & l'Empereur regnant, son petit-fils, ont parlé le même langage dans leurs préfaces sur les grands Commentaires des King, qu'ils ont fait faire, ou réimprimer. C'est un fait que tous ceux qui entendent le Chinois peuvent vérifier fort aisément. Le très-célebre Tching-te-sieou, un des plus grands hommes de la Dynastie des Song, dit dans le 28[e] Liv. de son *Ta-hio-yen-y*, *pag. 4* : « Depuis les Han, tous » les Lettrés qui ont paru, n'ont pas pu saisir la vraie idée de la » justice qu'opere la Religion : le seul Tching a dit : Voir le Sei- » gneur en tout, & ne voir que lui, c'est ce qui s'appelle Reli- » gion. N'opposer aucune résistance à ses volontés, c'est être » dans l'unité, ou ne voir que lui & le voir en tout ». Quoique nos Lettrés ne saisissent pas les sens sublimes de ce que dit le

Chou-king ſur la Religion, cependant, ſoit que les enſeignemens de l'Ecole de Confucius les aient aidés, ſoit que leur conſcience & leur raiſon aient fait retentir au fond de leur cœur ces vérités de tous les inſtans, qui ſubjuguent ceux mêmes qui les contrediſent, il eſt démontré qu'on ne trouve rien de comparable chez les Grecs & chez les Latins, à ce qu'ils diſent en commentant pluſieurs endroits du Chou-king. Au reſte, moins ils pénetrent dans les profondeurs de la Doctrine & de la Religion des temps dont nous parlons, plus ils rendent témoignage à la vérité de nos citations. Il faut que le ſens *obvie* du texte les y force pour qu'ils s'elevent ſi haut, & parlent un langage qu'ils n'entendent qu'à demi, & qui les condamne. Nous n'ajoutons plus qu'un mot: ſi les Lettrés de toutes les Dynaſties ſe ſont elevés avec tant de force contre les ſectes idolâtriques des Tao-ſée & de Foé, lors même que les Empereurs les environnoient de toute leur puiſſance (Voyez *la collection Kou-ouen*); ſi la Religion du Gouvernement eſt encore dans tout ce qui eſt de rit & ſolemnel celle des Tcheou, c'eſt-à-dire, un Déïſme mêlé de quelques ſuperſtitions, quoique les Tartares, qui ſont ſur le Trône, ſoient idolâtres; ſi la Doctrine de l'Empire & des Lettrés eſt fondée ſur la croyance d'un Dieu qui gouverne & regle tout, quoique notre Nation ſoit preſque toute idolâtre, & que les Lettrés qui parlent le plus eloquemment de la Divinité, aient la plupart des idoles dans leurs maiſons & aillent au Miao; c'eſt au Chou-king qu'on en eſt redevable. Les Européens n'ont pas beſoin de nos réflexions pour expliquer des contradictions ſi monſtrueuſes & ſi incroyables, ils en trouvent la ſolution chez eux.

Yao commence par dire qu'il faut adorer le *Tien ſuprême* & lui rendre des hommages. Voici comment nos Commentateurs parlent de ce grand devoir. Nous ce citerons que le Commen-

taire Impérial. « Il n'y a pas un mot dans les cinquante-huit
» Chapitres du Chou-king qui ne se rapporte au Tien ; il n'y a
» pas un seul caractere qui ne soit dirigé vers la Religion ». *Liv. I. pag. 3.* « La Doctrine de Yao, Chun & Yu a sa racine
» dans le cœur, elle se nomme *Vertu*, *Philantropie*, *Religion* &
» *Perfection* ; mais ces mots ne disent qu'une seule & même
» chose ». *Liv. I. pag. 3.* « Le Chou-king commence par
» le mot *King* : à quelqu'endroit qu'on l'ouvre, c'est la premiere
» idée qu'il présente, on ne peut en bien goûter la lecture que
» par elle. Le Chou-king tout entier ne s'en eloigne jamais. *Ibid.*
» Yao est le premier homme & le premier sage dont il est parlé ;
» sa vertu est la premiere chose par où il se fait connoître, & la
» Religion le premier mot qu'il prononce. Les mille mots & les
» dix mille paroles des Sages & des Saints, soit pour les grandes
» choses, soit pour les petites affaires, se rapportent toutes à la
» Religion. . . La Religion est comme la racine & la source
» de tout bien. Qui suit la Religion arrive à la sagesse ». *Ibid, pag. 4.* « Ces deux mots, Religion & Sagesse, embrassent & epui-
» sent toute l'idée de la vertu qui fait le Saint ». *Ibid. pag. 5.*
» La Religion est l'ame de la vertu de Yao, ses rayons sont sa
» sagesse, sa noblesse lui imprime un air de grandeur, sa péné-
» tration eleve ses pensées, elle se manifeste au-dehors par le
» respect, la déférence, &c. *Ibid.* Voulant faire l'eloge de Yao,
» on nomme d'abord sa Religion, comme pour les peindre tou-
» tes d'un seul trait, & on en finit le tableau par louer sa sagesse.
» Le cœur de cet homme de bien etoit toujours rempli de la
» crainte & du respect avec lesquels il faut servir le Chang-ti.
» C'est en cela que paroît la haute sagesse dont il etoit eclairé ».
Ibid. pag. 6. Comme tous les Lecteurs ne sont pas au fait de la maniere dont sont composés nos Commentaires, nous croyons devoir avertir que presque tous ces passages ne sont que des

citations. Les Han-lin qui ont fait celui que nous copions, ont fait une espece de chaîne des explications données par les plus célebres Commentateurs de toutes les Dynasties.

Yao, en rejettant Kong-kong qu'on lui proposoit pour successeur, allegue d'abord qu'il n'est fort & sage qu'en paroles, puis il ajoute qu'il paroît avoir de la Religion, mais que son orgueil menace le Tien; en conséquence il lui donne l'exclusion. *Chap. Yao-tien.* Les Commentateurs observent trois choses là-dessus. 1°. Que Yao, comme plein de sagesse & de religion, avoit pénétré Kong-kong, qui en imposoit aux autres, & obligea Chun dans la suite à le punir. 2°. Qu'il lui donna l'exclusion, parce que n'ayant pas la crainte du Tien, il n'etoit pas propre à gouverner les hommes. « Le but du Gouvernement, dit Lu-» chi, etant de le faire honorer par les hommes ». 3°. Que les paroles & la conduite, l'extérieur & l'intérieur sont toujours en contradiction, quand on détourne ses regards de dessus le Tien.

Yao ne voulut pas refuser son suffrage qu'on lui demandoit pour Pe-kouen, & consentit, comme il a eté dit plus haut, qu'il entreprît de faire ecouler les eaux. Le Chou-king lui fait dire « qu'il aille, & que la Religion guide ses pas ». Puis il ajoute que Pe-kouen travailla neuf années sans aucun succès. Les Commentateurs prétendent que si Pe-kouen trompa l'attente publique, ce ne fut pas faute de talent, puisqu'il avoit réuni tous les suffrages dans une chose où tout le monde etoit si intéressé; mais parce que son cœur n'etoit pas pur, & qu'il perdit de vûe celui qu'il devoit adorer. « La Religion de Yao, dit » Lu-chi, n'avoit pas pénétré dans son cœur ». Voyez le Commentaire Impérial, *Liv. I. pag. 33.* Il est bien remarquable que Yao ne parle que de Religion à un Officier chargé d'une entreprise si importante. Le célebre Tong-chi en donne pour raison que les regles de la politique de Yao etoient les loix de la Religion. « Tout commence, dit-il, par la Religion, chez Yao,

» elle eſt le but de tout ». Cette aſſertion, quelque outrée qu'elle ſoit, à juger de l'antiquité par les idées qu'on en a en Europe, eſt fondée ſur le témoignage du Chou-king. « Que la Religion » guide vos pas, dit-il à ſa fille, quand il la donna en mariage à » Chun. Chun lui-même, quand il eut chargé Sie de la police, » ſe contenta de lui dire », que la Religion dirige votre zele : « c'eſt par la douceur qu'il faut perſuader les cinq devoirs ». *Chap. Chun-tien.* Quand il eut nommé à tous les emplois, quoiqu'il eût recommandé en particulier à chacun de ſes Officiers de ſe bien comporter, ou de faire ſon emploi avec ſoin, il finit par dire à tous : « ecoutez ſans ceſſe la voix de la Religion : que » chaque moment augmente vos mérites dans ce que vous faites » pour le Tien ». *Ibid.* Nous invitons les curieux à lire ce que diſent Hou-chi & Ouang-chi ſur ces dernieres paroles. Ils ſont cités dans le Commentaire Impérial, *Liv. II. pag. 57.* Nous n'oſons rapporter leurs paroles, parce qu'on nous accuſeroit sûrement de leur faire dire ce que nous voulons.

Nous l'avons dit en parlant des King, le Yo-king, ou King de la Muſique, a eté perdu. Les Amateurs, les Savans & les Muſiciens d'Europe regretteront ſans doute la perte d'un livre qui auroit donné tant de lumieres ſur la Muſique de la haute antiquité, dont on trouve par-tout les louanges, & qu'on ne connoît pas. Pour nous, nous la regrettons, parce que nous ſommes perſuadés qu'outre les beaux cantiques qu'on chantoit dans les ſacrifices & dans les grandes ſolemnités, elle contenoit encore la morale, la doctrine & les enſeignemens de la Religion. Voici nos raiſons : 1°. Il eſt certain que nos anciens Chinois, comme les autres peuples, avoient fort peu de livres & qu'ils mettoient en chant leurs plus belles maximes & les evenemens les plus célebres. 2°. Chun, comme nous l'avons vu, parle à celui qu'il charge de la Muſique, de maniere à faire entendre que c'etoit lui qui devoit inſtruire la jeuneſſe & la former à la

vertu. On voit en effet que, quand les Ecoles furent etablies, l'etude de la Musique faisoit une partie essentielle de l'education dans toutes les Provinces de l'Empire. 3°. Le Li-ki, art. *Yo-ki*, cite ces trois anciens proverbes : « Voulez-vous être instruit ? » etudiez la Musique avec soin. . . . La Musique est l'expression & l'image de l'union de la terre avec le ciel. . . . Avec » le Cérémonial & la Musique, rien n'est difficile dans l'Empire ». Pour bien comprendre cette derniere maxime, il faut savoir que le même Li-ki dit que la Musique agit sur l'intérieur, qu'elle nous fait entrer en commerce avec l'esprit, que sa fin principale est de régler les passions de l'homme, qu'elle enseigne au pere & aux enfans, aux Princes & à leurs sujets, aux maris & aux femmes, leurs devoirs réciproques ; que le Sage trouve dans la Musique des regles de conduite, &c. Les Lettrés vont encore plus loin, & enchérissent sur toutes ces idées, jusqu'à dire qu'elle est le point d'appui de l'autorité, le plus fort lien de la société, le nœud des loix, &c. Comment concilier tout cela, si elle n'etoit pas l'interprete de la Religion & l'oracle de l'enseignement ? 4°. Les King, les Annales & tous les anciens livres s'accordent à dire qu'elle fut dans l'antiquité l'objet continuel des méditations des Sages, & des soins du Gouvernement. Chun en faisant la visite de l'Empire, s'informoit si on n'y avoit rien changé. Comment croire qu'il n'etoit question que de notes & de chant ? 5°. Selon l'Ecole de Confucius, les cérémonies & la musique sont le moyen le plus sûr, le plus prompt & le plus efficace pour réformer les mœurs & rendre l'Etat florissant. . . . les cérémonies sont sans force & la musique languissante sans la religion & la vertu. . . . Pan-kou n'a pas craint de dire que la Doctrine des King toute entiere, tend à prouver la nécessité de la musique & des cérémonies. Voyez *Han-chou-li-yo-chi*. Cette phrase de Nqueou-yang-sieou est encore plus remarquable : « Sous les trois premieres Dynasties, tout le Gouvernement

» dérivoit de l'unité, les cérémonies & la musique embrassoient » tout l'Empire. Après les trois premieres Dynasties, le Gouver- » nement fut divisé dès sa source. Les cérémonies & la musique » ne furent plus qu'un nom vuide & sans réalité ». Voyez *Ta-hio-yen-y-pou. Liv. 37, pag. 7.* 6°. Les Poëtes & les Orateurs nomment la musique « l'echo de la sagesse, la maîtresse & la » mere de la vertu, le héraut des volontés du Tien, l'appel & » la lumiere de la vertu. Selon eux, elle montre le Chang-ti & » conduit l'homme vers lui ». Voyez *Yuen-kien-lá-han. Liv. 184, pag. 23, &c.* 7°. Encore aujourd'hui les premiers livres qu'on met entre les mains des enfans, sont de petits vers techniques qu'ils apprennent en chantant, & qui sont comme le précis de la Morale, de l'Histoire, &c. Pour tout dire, la perte du Yo-king, celui de tous les King qui avoit le plus de cours & etoit le plus répandu, nous a toujours fait soupçonner que la Religion qu'il enseignoit n'a pas peu contribué à sa perte. Nous nous sommes etendus sur cet article, parce que nous sommes persuadés qu'il peut donner lieu à des recherches en Europe qui confirmeroient nos conjectures.

Si l'enseignement de la Religion n'etoit pas confié à la Musique, on ne peut lui disputer d'avoir eté chargée de chanter les louanges du Chang-ti dans les sacrifices. Tous les enfans apprenoient la musique dans l'antiquité. Nous invitons les curieux à chercher pourquoi on choisissoit les plus vertueux pour composer les chœurs, & pourquoi on les obligeoit à une modestie de novice dans toutes les cérémonies. Dire alors d'un enfant qu'il chantoit pendant les grands sacrifices au Chang-ti, c'etoit avoir fait son eloge.

Quand Yao se fut démis du souverain pouvoir entre les mains de Chun, le premier acte d'autorité que fit Chun, fut de sacrifier au Chang-ti. Voici le texte du Chou-king : « Le premier » jour de la premiere lune, il (Yao) se démit du souverain pouvoir

» dans le Ouen-tſou. . . . . Il (Chun) offrit le ſacrifice Lei au » Chang-ti ». *Chap. Chun-tien.* Les Commentateurs examinent pourquoi Yao dépoſa le ſouverain pouvoir aux pieds des autels, & pourquoi Chun offrit un ſacrifice pour en prendre l'inveſtiture, & diſent d'excellentes choſes; mais Mong-tſée a epuiſé ce ſujet en quelques phraſes. Après avoir examiné pourquoi Yao choiſit Chun, & après avoir loué la ſageſſe de ſon choix, finit par dire que Yao ne pouvoit pas donner l'Empire à Chun, puiſqu'il n'etoit pas à lui: Que le Tien avoit rendu Chun digne de lui ſuccéder, & que le Tien le lui donna, *Tien-yu-tchi.* Yao ne fit que le propoſer au Tien, comme les Grands propoſent des Magiſtrats à l'Empereur pour leur ſuccéder. Mong-tſée dit encore que Yao mettant Chun en poſſeſſion du ſouverain pouvoir, le déclara d'abord Chef des ſacrifices, pour montrer la ſource & l'excellence de ſon autorité; puis le mit à la tête des affaires pour en faire voir l'etendue & la ſupériorité. Les Empereurs détrônés ont ſenti eux-mêmes que le ciel les rejettoit, parce qu'ils avoient abuſé de l'autorité qui leur etoit confiée. « Les peu» ples, comme dit Tchoang-tſée, ſont dans la même idée, & » ne voient plus leur Prince dans celui qui n'eſt plus l'homme » du Tien ». Cette façon de penſer générale, qui ôte tout-à-coup à un Empereur toute reſſource, date de la plus haute antiquité, comme on peut voir dans le Chou-king & le Chi-king. L'idolâtrie l'a affoiblie; mais elle ſurnâge & fait trembler les Empereurs ſur leurs Trônes. Que de choſes à dire ſur l'union du Sacerdoce & de l'Empire, & ſur le grand privilege qu'a l'Empereur, de pouvoir ſeul ſacrifier au Chang-ti, union & privilege qui datent de Yao & de Chun, & n'ont jamais eté ſéparés du ſouverain pouvoir. Ici nous oſons elever la voix & dire hardiment, que quiconque etudiera ſans préjugé ce que nous a tranſmis l'antiquité. 1°. Sur les diverſes eſpeces de ſacrifices, ſoit d'holocauſte, ſoit d'expiation, ſoit d'action de graces, ſoit

de demande & de vœux. 2°. Sur le jeûne, la continence, la ſolitude & les oblations qui précédoient les grands ſacrifices. 3°. Sur le jour & le lieu où on les offroit, le jour etoit immuable & il n'y avoit qu'un temple dans tout l'Empire. 4°. Sur le choix, la qualité, la préparation & le nombre des victimes. 5°. Sur l'eclat, la pompe, la magnificence & la majeſté des cérémonies dont ils etoient accompagnés; qui examinera, dis-je, toutes ces circonſtances, ne pourra pas s'empêcher d'avouer que notre Religion etoit celle de Noé, qui nous avoit eté tranſmiſe par Yao, Chun & Yu. Nous n'ajouterons qu'un mot; encore aujourd'hui, le jour où l'Empereur ſacrifie au Chang ti, eſt le jour où il paroît le plus grand Monarque du monde par la multitude des Princes, des Seigneurs, des Grands, des Officiers dont il eſt environné. Sa marche quand il va au Tien-tan, a l'air d'un triomphe. Tout ce qui paroît au Tien-tan ne ſert qu'à cet uſage, & eſt digne de l'Empereur par ſa magnificence; tous les vaſes des offrandes ſont d'or, &c. Mais tout cela n'eſt que pour donner plus d'eclat à la maniere dont il ſe proſterne, ſe traîne à terre, parle de lui-même (en priant le Chang-ti & en faiſant les fonctions de Sacrificateur, au nom de tout l'Empire), dans les termes les plus humbles. Hélas! l'idolâtrie du Prince & des ſujets qui adorent Foë & Pouſſa en leur particulier.... O mon Dieu! ayez pitié de mon infortunée Patrie.... La pompe des ſacrifices augmenta ſans doute avec la grandeur de l'Empire. Mais on voit que dès le temps de Chun, ils avoient toute la magnificence qu'ils pouvoient avoir. Il en eſt de même de tout ce qui regarde le culte religieux; on n'en trouve l'origine dans aucun ſiecle. Il faut remonter juſqu'aux temps dont nous parlons, qui encore n'en montrent que la pratique & l'uſage, & ne diſent rien qui puiſſe faire ſoupçonner qu'ils en ont vu l'inſtitution. Quel beau ſujet à traiter, ſi on pouvoit ſe donner carriere & raſſembler tout ce qu'on trouve dans les King ſur un objet ſi intéreſſant! Ce que

nous avons lu nous persuade que Moïse sur la plupart des choses qui regardent le culte, ne fit que consacrer, ordonner, fixer par des loix, ce qui avoit eté etabli par les premiers Patriarches d'après le déluge. Il paroît que le sacrifice etoit, dans la haute antiquité, un devoir de religion avant que de rien entreprendre d'important; car il est dit dans le Chou-king, que Chun faisoit un sacrifice toutes les fois qu'il sortoit pour faire la visite de l'Empire. Puis quand il etoit de retour, il offroit un sacrifice dans le temple Y-tsou, & immoloit un taureau. Une pareille conduite exprime bien eloquemment combien etoit fervente la piété de ces temps-là. Car ces sacrifices etoient en surcroît du sacrifice qui s'offroit tous les sept jours, comme il est dit dans l'Y-king, & des sacrifices annuels pour le commencement de l'année, pour la prospérité des moissons, pour rendre graces de la récolte & en offrir les prémices, &c.

Quelques Missionnaires ont paru surpris de voir que Chun etant en voyage, offroit des sacrifices sur les montagnes. C'est, à ce qu'il nous paroît, un scrupule de préjugé & de défiance; car outre, comme ils le savent très-bien, qu'il n'y avoit qu'un temple, ainsi que tous les interpretes du Chou-king en conviennent, il ne faut que se souvenir de l'etat où etoit alors la Chine, pour voir que les plaines etant à demi inondées, on habitoit sur les montagnes, & que dans le cas d'offrir un sacrifice, il etoit convenable de choisir l'endroit où il pouvoit se faire avec plus de solemnité. Si la superstition a corrompu depuis ce que Chun faisoit très-innocemment, il y a de l'injustice à vouloir lui en faire un crime. Si nous etions moins timides à hasarder nos conjectures sur une pareille matiere, nous ne serions pas embarrassés de prouver que cet usage date des premiers âges du monde, paroît justifié par l'exemple des Patriarches, que les plus grands Mysteres de la Religion se sont accomplis sur des montagnes, & enfin que le grand sacrifice du Calvaire, dont tous les autres

ſacrifices ont tiré leur prix, & n'etoient qu'une foible image, a pu conduire Chun ſur les montagnes pour y offrir les ſiens. Mais ce ſeroit peut-être exciter une tempête que de montrer l'eſpérance & la foi du Meſſie ſi près de nos peres. Cependant il ſeroit aiſé de démontrer que la foi & l'eſpérance d'un Dieu Sauveur, ſont peintes en traits de lumieres dans nos anciens monumens, & qu'on ne trouve rien de comparable à ce qu'ils racontent, de ſes ſouffrances & de ſon triomphe, de ſa mort & de ſa gloire, dans aucun des livres des Gentils de l'Occident.

Chun n'avoit garde d'oublier la Religion en créant les charges & les emplois qui ſéparerent le Prince du peuple, & donnerent à la Colonie la forme d'un Empire naiſſant. Il demanda aux quatre Kio: « Y a-t-il quelqu'un qui puiſſe préſider avec » nous aux trois Li? L'aſſemblée nomma Pe. Soyez Tchi-tſong, » lui dit Chun, veillez ſur vous-même jour & nuit avec une reli- » gieuſe frayeur. O qu'il faut que votre cœur ſoit droit & votre » conduite pure & innocente! Pe-y ſe proſterna la face contre » terre, pour demander que le Prince fît tomber ſon choix ſur » Kouei ou ſur Long. Obéiſſez, lui dit le Prince, & ſoyez pé- » nétré des plus vifs ſentimens de la Religion ». Les trois Li auxquels Pe-y fut chargé de veiller, etoient le jeûne, les prieres & les ſacrifices: ou ſelon d'autres, les ſacrifices au Chang-ti, les honneurs qu'on rendoit aux eſprits céleſtes & les funérailles des morts. Le titre de Tchi-tſong ſignifie, « qui préſide au culte, qui » dirige le culte ». Voici quelques phraſes des Commentateurs ſur les belles paroles de Chun à Pe-y. « *Jour & nuit*, c'eſt-à-dire » d'un ſoleil à l'autre, en ſorte que ſa Religion eût toujours les » yeux ouverts ſur toutes ſes actions, pour que ſa droiture & ſa » pureté n'en reçuſſent aucune atteinte. . . . *Droit*, c'eſt-à-dire » que ſon cœur fût dégagé de tout intérêt propre, & exempt » de tout défaut. Quand la Religion enracine la droiture dans » l'intérieur, elle n'y laiſſe aucun détour ni retour d'amour-propre.

» Alors le cœur eſt pur & ſerein, la concupiſcence ne le ſouille » d'aucun deſir terreſtre, & il peut entrer en commerce avec » l'eſprit. . . . Celui qui eſt rempli de religion, eſt rempli de » droiture, & quand la droiture remplit ſon intérieur, il peut » préſider au culte & en régler la pompe. . . . La droiture du » cœur fait la droiture de l'homme : La vraie droiture vient de » la Religion. Dès qu'on manque de Religion, on eſt faux : » c'eſt là le cœur de l'homme. La pureté eſt la continuité de » droiture. Qui eſt droit, eſt pur. Qui n'eſt pas droit, eſt ſouillé. » Dès qu'on manque de pureté & de droiture, il eſt bien diffi- » cile de ſervir l'eſprit. Voilà pourquoi le texte nomme *le jour & la nuit* pour marquer la non interruption. . . . L'Empereur eſt » à la tête du culte qu'on rend au Seigneur du ciel & de la terre. » Le Tchi-tſong eſt ſon aide dans ce qui regarde le culte: mais » à moins que ſon cœur ne ſoit uni au Seigneur du ciel & de la » terre, & uni par la vertu à la ſageſſe de l'eſprit, il n'eſt pas » digne de préſider au culte. Les deux mots *jour* & *nuit* lui enſei- » gnent la maniere de s'unir à l'eſprit, &c. ». Que le Lecteur l'avoue avec candeur, s'il ne lui eſt pas venu dans l'eſprit que nous prêtions à nos Chinois les phraſes que nous avons enten- dues au Séminaire, il a penſé tout au moins que nous avons feuilleté bien des livres pour trouver de ſi belles choſes dans leurs ouvrages. Nous à notre tour nous avouons notre malice ; comme nous connoiſſons les défiances & les incrédulités de l'Europe ſur tout ce qui touche la Religion, nous avons affecté de nous en tenir au Commentaire Impérial ſur les paroles citées du Chun-tien. Voyez *Liv. II. pag. 49*. Si nous voulions nous aider de divers Commentaires & Ouvrages, nous enverrions d'ici de terribles coups de foudre à bien des Ecrivains qui ont trop compté ſur l'ignorance des gens de Lettres en parlant de notre Chine. Les pauvres gens ! ils ne ſavent pas eux - mêmes qu'ils montrent le chemin qu'il faut prendre pour applatir leur

orgueil. Nos King, dont ils parlent à l'avanture, ſont des carquois pleins de traits contre leſquels leur audace n'a pas de bouclier; s'ils en avoient la moindre idée, il ne leur viendroit pas plus en penſée de les citer, que le portrait qu'a fait l'Apôtre des Nations, des Philoſophes de ſon temps dans ſon Epître aux Romains. « Les calomnies & les menſonges, dit notre Pan-kou, » ſont les dernieres convulſions de la probité expirante ». Pour revenir au texte du Chou-king, la maniere dont notre Chun parle à Pe-y, n'a pas beſoin de nos réflexions pour que le Lecteur y voie combien la Religion etoit chere à ſon cœur, & combien il ſouhaitoit & vouloit que celui qu'il chargeoit d'en maintenir la pureté & la ſainteté, fût lui-même pur & ſaint. La dignité de Tchi-tong a donné naiſſance depuis au Tribunal des cérémonies, compoſé aujourd'hui de bien des chambres, dont la juriſdiction embraſſe tout ce qui a trait au cérémonial religieux, politique & civil; mais la religion, le culte & la doctrine ſont ſon principal objet. Ce Tribunal redoutable eſt une eſpece d'inquiſition bien ſévere. Nous renvoyons le Lecteur aux gazettes de l'année derniere, ſur la maniere dont a eté eteinte une ſecte qui avoit fait quelques progrès dans le Kiang-nan.

Finiſſons le portrait de la Religion de Yao, de Chun & de Yu, ou plutôt de leur ſiecle, parce que le Chou-king nous a conſervé de leurs maximes. Voici comment Yu parloit à Chun. « O qu'il faut veiller avec ſoin ſur ſoi-même! que cette » vigilance doit être vivifiée par la Religion, pour conſerver la » paix du cœur, pour ſe tenir ſans ceſſe dans les bornes du » devoir, pour ne s'egarer jamais dans les ſentiers perdus de » l'oiſiveté, pour ne ſe ſouiller jamais par des plaiſirs coupables, » pour nommer aux emplois ſans acception de perſonnes, frapper ſur les abus ſans héſitation & ſans délai, ſuſpendre ſes » réſolutions dans les choſes douteuſes, ne rien décider qu'a» vec une pleine connoiſſance, préférer le bien de l'Etat aux

» vains

» vains applaudissemens de la multitude, & ne sacrifier jamais
» le peuple à ses passions, pour eviter enfin le double ecueil de
» l'indolence qui laisse tout perdre, & de la précipitation qui perd
» tout. Mais aussi qui, &c. ». *Chap. Yu-mo*..... « Fortifiez & epu-
» rez votre vertu, disoit Kao-yao, que vos projets soient dictés
» par la sagesse, & vos résolutions approuvées par les Sages. Mais
» lui dit Yu, comment pouvoir y réussir? Pensez à l'eternité (*Sée-*
» *yong*), lui répondit Kao-yao, si vous voulez cultiver votre ame
» & l'orner sans cesse de nouvelles vertus ». *Chap. Kao-mo* «. O qu'il
» est dangereux d'entraîner ses sujets par son exemple dans les pré-
» cipices de la molesse & de la volupté! Veillez, Seigneur, & veil-
» lez sans cesse; craignez & craignez sans cesse. Ce qui finit avec
» le jour, ce qui ne dure pas jusqu'au lendemain a des suites qui
» atteignent les siecles les plus reculés. Ne rendez pas inutiles les
» soins de vos Mandarins: ils sont plus les Officiers du Tien que
» les vôtres. C'est le Tien qui a chargé les hommes du joug des
» loix, c'est le Tien qui a etabli les distinctions du rang & des
» conditions. Les loix sont un trésor sans prix, les distinctions
» sont une source de bien: mais ce n'est qu'autant qu'on est
» fidele, & que la crainte du péché, l'amour de la religion &
» l'esprit de concorde poussent tout le monde vers le bien. La
» vertu est tendrement chérie du Tien: qu'elle jouisse des distin-
» ctions marquées pour chaque rang: le Tien a le crime en horreur,
» que les cinq supplices le punissent selon sa griéveté. Appliquez-
» vous, Seigneur, appliquez-vous sans relâche aux soins du Gou-
» vernement. Le Tien est sagesse & vérité; mais c'est avec les
» yeux des peuples qu'il regarde les Princes. Le Tien est terri-
» ble dans ses vengeances, mais c'est par les mains du peuple
» qu'il punit les Princes. Ce qui est le plus bas touche ainsi ce
» qui est le plus elevé. Que la Religion vous guide, & vous
» posséderez la terre ». *Chap. Kao-yao*.... « Ne perdez jamais
» de vûe le vrai but du Gouvernement. Ce n'est ni par les finesses

» d'une vaine politique, ni par les coups d'autorité qu'on regne:
» c'est par la justice. Vous ne serez secondé par vos Officiers,
» qu'autant que vous serez appliqué vous-même aux affaires.
» Vos soins décideront de vos succès. Montrez-vous digne du
» choix du Chang-ti, & le Tien à son tour soutiendra son choix
» par ses faveurs ».

Nos Critiques sont partagés sur l'Auteur des portraits de Yao, de Chun & de Yu, par où commencent les trois premiers Chapitres du Chou-king, & qui en sont comme le préambule; mais soit qu'ils soient de l'Auteur des anciennes Annales, dont le Chou-king a eté extrait, ce qui paroît plus vraisemblable, soit que, comme quelques-uns le disent, ils soient sortis du pinceau de Confucius, ils n'en ont pas moins d'autorité. Les voici:
« Yao fut surnommé *Fan-hien* (c'est-à-dire plein de mérite).
» Sa Religion & sa sagesse, la pureté de ses mœurs & la modé-
» ration de ses desirs, rendoit la paix de son ame inaltérable. Sa
» droiture & sa modestie lui facilitoient tous les egards & tous les
» sacrifices de la déférence. Sa gloire etendit par-tout ses rayons, &
» son nom fut egalement cher aux grands & aux petits. Yao enfan-
» toit la vérité dans les cœurs, & les gagnoit à la vertu. La concor-
de, sous son heureux regne, resserra les liens de ceux que le sang
» avoit unis. Elle gagna de famille en famille dans tout le peuple.
» Le peuple fut instruit, & la discorde bannie de tout l'Empire.
» La Nation entiere prit son essort vers la vertu & l'aima, &c. ».
Chap. Yao-tien. « Chun, fut surnommé *Tchong-hou* (c'est-à-dire
» orné de vertu), parce qu'il fut associé à la gloire de son pré-
» décesseur, son habileté & sa prudence, sa sagesse & ses lumie-
» res, sa bonté & sa douceur, sa droiture & sa probité lui firent
» au loin une grande réputation, malgré l'obscurité où sa vertu
» etoit comme eclipsée & le conduisirent sur le Trône. Chun
» consacra les devoirs par son exemple, & en rendit l'observa-
» tion générale. Chargé de l'administration des affaires, il y

» etablit un grand ordre, & en aſſura le ſuccès. Nommé pour » recevoir ceux qui demandoient audience, il avoit imprimé » aux portes du Palais un air de grandeur & de majeſté. Envoyé » enfin dans les montagnes, les orages, la pluie & le tonnerre » ne purent jamais ni le troubler, ni l'arrêter ». *Chap. Chun-tien*.... « Le grand Yu, ſurnommé *Ouen-ming* (c'eſt-à-dire » la ſplendeur du Trône), remplit les quatre mers des rayons » de ſa ſageſſe, il fut un véritable adorateur du Chang-ti ». *Chap. Yu-mo*. Les Commentateurs ſont partagés ſur la raiſon de la briéveté de l'eloge de Yu: les uns diſent que c'eſt parce qu'il eſt loué en pluſieurs endroits des cinq premiers Chapitres, les autres parce que ces deux phraſes ne laiſſent rien à ajouter. Que le Lecteur décide. Nous pourrions ajouter bien des choſes aux portraits de ces grands hommes, & ouvrir quelqu'autre livre que le Chou-king. Mong-tſée a preſque egalé Confucius, quand il a parlé de leur religion & de leur vertu; mais il s'eſt ſurpaſſé lui-même dans ce qu'il dit des epreuves auxquelles le Chang-ti mit la vertu de Chun. « Pour fortifier ſon cœur par la ſouffrance » & le rendre capable des plus grandes choſes par la patience ». Nous invitons les curieux à lire avec attention ce que ce Philoſophe dit de ces grands hommes, & ils avoueront que ceux de la Grece n'ont jamais peint ainſi leurs Sages, faute de connoître la religion. Auſſi ne craignons-nous pas de nous arrêter; & ſommes-nous bien perſuadés qu'il y a des Lecteurs qui trouveront que nous nous ſommes trop etendus, & qu'il y a tel mot qui ſeul dit toute leur religion, & ſuffit pour prouver ce que nous avons avancé. Pluſieurs ſavans Lettrés de la Dynaſtie paſſée & de la régnante ont eté conduits à l'Evangile, ou puiſſamment confirmés dans leur foi, par la maniere dont nous venons de voir que le Chou-king peint la religion des heureux temps de Yao, Chun & Yu. Ils ne ſe laſſoient pas d'admirer que ne pouvant pas lire l'Ecriture & s'aſſurer par eux-mêmes de toute

l'Hiſtoire-ſainte, la bonté divine eût permis que le Chou-king leur eût eté conſervé d'une maniere ſi ſinguliere, pour lui rendre témoignage, & les mettre en etat de ſe convaincre par eux-mêmes de la vérité de tout ce que leur en enſeignoient les Miſſionnaires. Qu'on faſſe bien attention à cette providence de Dieu ſur notre Nation, & on ſera etonné de la multitude des graces qu'elle renferme. Quand le flambeau de la révélation a eu diſſipé tous les nuages qui environnoient nos King, ils y ont vu une infinité de choſes qu'ils n'y avoient pas remarquées, & plus ils les ont etudiés & approfondis, plus ils y ont trouvé de témoignages rendus à la prédication de l'Evangile. L'illuſtre martyr de Jeſus-Chriſt, le Prince Jean, avoit eté ſi touché lui-même de la conformité de la Doctrine du Chou-king ſur la Divinité, ſur le culte qui lui eſt dû, ſur les eſpérances de la Religion, avec ce qu'en enſeignoient les Européens, qu'il ſe ſeroit converti ſur le champ, s'il n'avoit eté arrêté par le Myſtere de l'Incarnation, qui confondoit ſa raiſon, & lui fit différer ſon baptême tant d'années, après même qu'il eût converti pluſieurs de ſes freres. Auſſi a-t-il mis la religion de Yao, de Chun & de Yu, à la tête des motifs de crédulité qu'il propoſe à nos Chinois pour embraſſer la foi, ainſi que l'avoient fait avant lui pluſieurs ſavans Néophites de la Dynaſtie paſſée. Les ouvrages des uns & des autres ſont à la Bibliotheque du Roi. Nous renvoyons à ces précieux monumens de leur zele, ceux qui nous ſoupçonneroient nous-mêmes d'avoir haſardé quelque choſe dans ce que nous venons de dire ſur la religion de nos premiers Chinois. Que les apologiſtes & défenſeurs de la religion, qui ſont au-delà des mers, examinent, ſi au lieu d'abandonner nos antiquités aux impies & aux mécréans, ils n'auroient pas dû au contraire en faire uſage pour les ecraſer par leur témoignage: témoignage qui remonte plus haut qu'aucun livre qu'ils puiſſent citer, développe, à certains egards, ce que la Genèſe ne fait

qu'insinuer, & est d'autant plus décisif, qu'aucun livre après l'Ecriture ne porte avec soi autant de preuves de son authenticité que notre Chou-king. Pour nous qui ne parlons ici qu'en Critiques & en Dissertateurs, nous croyons que pour peu qu'on fasse attention à ce que nous avons dit dans cet article sur la religion de nos premiers Chinois, il est comme démontré que les temps de Yao, de Chun & de Yu etoient fort voisins de la grande dispersion des peuples de la plaine de Babylone. Il n'est pas hors de vraisemblance que la Religion, trouvant moins d'obstacles dans cette haute antiquité, a pu se conserver plus long-temps dans toute sa pureté. Cependant pour peu qu'on connoisse le cœur humain, & qu'on soit versé dans l'Histoire, on sent que la Religion de nos Chinois au temps dont nous parlons, tenant pour ainsi-dire à sa racine, avoit une force, une pureté, & une ferveur qui ne passe guere les premieres générations dans un peuple entier. D'ailleurs les autres King, les Annales, les anciens livres, les anciennes traditions, les fables même, tout s'accorde à donner la palme au siecle de Yao sur tous les siecles suivans, & les Tao-sée, les partisans & admirateurs de Hoang-ti, n'ont jamais osé, nous ne disons pas lui donner les louanges qu'ils prodiguent à Yao, Chun & Yu, mais même le comparer à eux; & cela seul, à ce qu'il nous paroît, prouve la fable, & la supposition de son regne.

Conclusion: Si on veut disputer, chicaner, differter & faire des livres pour les avoir fait, on peut incidenter sur tout ce que nous avons dit dans ce Mémoire & se hérisser de difficultés. Mais si on cherche sincerement à savoir jusqu'où notre Histoire authentique remonte dans l'antiquité sur le témoignage des King, & des livres anciens qui nous restent, les discussions & les détails où nous sommes entrés, rapprochent assez la Chine de l'Europe, pour qu'un bon esprit puisse voir à quoi s'en tenir.

C'eſt tout ce que nous avons prétendu en compoſant cet ouvrage. Quoique nous n'ayons rien négligé pour mériter la confiance du Lecteur par nos recherches, notre exactitude & notre franchiſe, toutefois, nous avons touché tant d'articles difficiles à débrouiller, qu'il nous ſera ſans doute echappé quelques mépriſes. Comme nous n'avons d'autre intérêt que celui de la vérité, nous remercions d'avance ceux qui auront la bonté de les relever. Qu'ils nous permettent cependant de les avertir qu'il en eſt de nos Antiquités, comme d'un plafond, il faut être à leur point de vûe pour les bien voir. Si on n'y eſt pas, tout ſe brouille, tout ſe défigure & menace ruine. Si les Savans trouvoient que nous n'avons pas aſſez développé quelque article, ou voyoient quelque difficulté embarraſſante que nous n'avons pas apperçue, nous nous ferons un devoir de répondre aux queſtions qu'ils daigneront nous faire, pour peu qu'elles ſoient à notre portée. Mais autant nous ſerons charmés d'obliger les vrais gens de Lettres, & de leur témoigner combien nous ſommes pénétrés de reſpect & d'eſtime pour eux, autant nous ſerons inébranlables dans notre réſolution de ne rien répondre aux Preux & Chevaliers, qui ne cherchent qu'à guerroyer & à rompre des lances. Pour les incrédules, qui ne manqueront pas de dire, de crier que notre amour pour la Religion nous a fait pallier la vérité, nous n'avons que ce mot à leur dire: Nous ſommes nés dans le ſein de l'idolâtrie, les premiers rayons de la Foi nous ont déſabuſés du monde, le deſir d'etudier à fond la Religion nous a conduits en Europe, les diſgraces que nous y avons eſſuyées n'ont fait qu'augmenter notre zele. La France, malgré ſes offres généreuſes, eſt devenue pour nous une terre d'exil. Dès qu'elle nous a eu ouvert la porte du Sanctuaire, nous nous ſommes rendus à notre Patrie, où nous nous ſommes dévoués aux travaux & aux périls des Miſſions: nous eſpérons finir nos jours dans cette carriere; &

nous brûlerions ſur le champ cet Ouvrage, ſi nous ſoupçonnions qu'il pût plaire par quelque endroit aux ennemis de la Religion; nous les avons vus de trop près pour ne pas les mépriſer; nous les connoiſſons trop pour les craindre; & nous ſommes trop sûrs de ce que nous avons avancé pour ne pas les braver.



AVIS

A V I S

DE M. NEEDHAM, de la Société Royale des Sciences & de celle des Antiquaires de Londres, &c, sur la Lettre qui suit.

IL me paroît peu néceſſaire de prévenir le Lecteur, ſur le mérite extraordinaire de la ſavante Lettre, que la Société Royale de Londres m'a confiée, pour la rendre publique. Il ſuffit de dire, qu'elle diſcute un ſujet infiniment curieux, & très-peu connu en Europe, d'une maniere abſolument nouvelle; qu'elle analyſe la nature de la Langue Chinoiſe, avec une clarté frappante; que la maniere de préſenter les différentes choſes dont elle traite, & les conſéquences qui s'enſuivent, eſt très-ingénieuſe; qu'en un mot, cette Lettre, dont il n'a paru juſqu'ici qu'un ſimple extrait dans les Tranſactions Philoſophiques, *répond d'une maniere très-ſatisfaiſante aux queſtions intéreſſantes, que cette célebre Société a faites aux ſavans Jéſuites de la Cour de Pekin, & mérite bien d'être communiquée toute entiere, & telle qu'elle a eté ecrite, à tous les ſavans de l'Europe.*

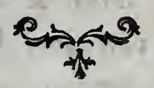
L'unique choſe que je dois me propoſer ici, eſt de mettre le Lecteur au fait de la matiere qui y eſt traitée, & des raiſons qu'on a eues, tant en Europe qu'à la Chine, d'entrer dans des recherches & des diſcuſſions de cette nature. Dans cette vue, je vais, en peu de mots, en rapporter l'origine, les progrès & les principales circonſtances.

Etant à Turin en 1761, j'examinai certaines pieces Egyptiennes qui s'y conſervent dans le cabinet de Sa Majeſté le Roi de Sardaigne. Il me vint alors à l'eſprit d'avoir une eſquiſſe d'un ancien Buſte d'Iſis, portant ſur le front, ſur les joues, & ſur la poitrine, pluſieurs caracteres inconnus. Je crus entrevoir dans ces caracteres une reſſemblance très-ſenſible, tant pour la

forme, que pour la diſpoſition, avec les caracteres Chinois, & j'eus ſoin d'en faire tirer une copie fidelle. M. Alberti, Profeſſeur à l'Académie Royale des Fortifications & très-habile Deſſinateur, voulut bien, à ma priere, faire une eſquiſſe du Buſte, que l'on avoit juſqu'alors reconnu pour être celui de la Déeſſe Iſis, & une copie des caracteres qui y ſont inſcrits.

Cette même année, etant arrivé à Rome, j'employai un Chinois, né à Pekin & attaché à la Bibliotheque du Vatican, à rechercher ſi les caracteres inſcrits ſur ce Buſte etoient connus dans ſa Patrie, & s'il n'y avoit pas moyen de le prouver par les différens Dictionnaires Chinois, qui ſe trouvent dans cette riche Bibliotheque. Pendant cette recherche, je m'appliquai de mon côté, avec une aſſiduité conſtante, à copier moi-même & à faire copier par mes amis, un grand nombre de différens caracteres qui ſe trouvent à Rome ſur des Obéliſques & autres monumens indubitables d'Egypte; afin de fournir nouvelle matiere au travail de l'interprête Chinois, en cas que nos premieres recherches ſur les caracteres d'Egypte fuſſent heureuſes, & de prévenir, en accumulant des preuves tirées des autres monumens inconteſtables du Pays, les doutes qu'on pourroit former contre l'antiquité ou la vraie origine du Buſte.

La Societé Royale de Londres ayant jugé à-propros de conſulter les ſavans Miſſionnaires de la Chine ſur les Obſervations de M. de Needham, elle en reçut la réponſe qu'on va lire, & que nous avons cru devoir inſérer dans ce Recueil de Mémoires, quoiqu'elle ait eté déja imprimée, afin qu'elle faſſe corps avec les autres Ouvrages qui y ſont & ſeront compris.





LETTRE
SUR LES
CARACTERES CHINOIS,
PAR
LE RÉVÉREND PERE ****,
De la Compagnie de JESUS.

A PE-KING, ce 20 Octobre 1764.

MESSIEURS,

Les Hiéroglyphes de l'ancienne Egypte & les monumens qui nous les conſervent, ſont ſi ſinguliers dans l'Hiſtoire des Peuples, qu'il ne faut pas être ſurpris qu'ils aient piqué, dans tous les ſiecles, la curioſité des Amateurs de l'antiquité & des Savans. Nos Bibliotheques ſont remplies des doctes & laborieuſes recherches, qu'ils ont faites pour en expliquer les myſteres. Malheureuſement la critique n'y a vu que des conjectures & des incertitudes, plus pénibles encore pour l'eſprit que l'ignorance la plus avouée. Que n'a-t-on pas fait depuis le renouvellement des Lettres en Europe, pour dire quelque choſe de mieux ſur ce grand

ſujet que les Grecs & les Romains ? Mais quel en a eté le ſuccès? Les nouvelles obſervations de M. Needham font eſpérer quelque choſe de plus heureux pour la gloire de notre ſiecle ; il a comparé les Caracteres Chinois avec les Hiéroglyphes d'Egypte, il y a trouvé une reſſemblance, du moins une analogie, qui lui fait croire qu'on pourra enfin ſavoir le ſecret des myſteres de Memphis, & rompre la barriere de ténebres qui nous empêche de faire remonter nos connoiſſances juſqu'aux temps les plus voiſins du déluge ; quelle conquête pour la république des Lettres, ſi elle a jamais lieu ! Vous le ſavez, Meſſieurs, le docte Kirker eut autrefois la même penſée, & l'abandonna d'abord ; le célebre M. de Mairan l'a eue depuis, & s'en eſt dégoûté ſur les réponſes du P. Parennin. Il eſt beau d'avoir plus de courage que ces grands Hommes, & d'oſer courir des mers, où ils ont craint de faire naufrage. Mais comme la modeſtie eſt inſéparable du vrai ſavoir, le docte Obſervateur s'adreſſe à la Société Royale, pour ſavoir la route qu'il doit ſuivre, & juſqu'où il peut s'avancer ; & vous, Meſſieurs, non contens de lui communiquer vos lumieres, ces lumieres ſi brillantes & ſi utiles aux progrès des Sciences, vous appellez la Chine à votre aide, & lui demandez des réponſes que les Bibliotheques refuſent à vos recherches. Meſſieurs, ſi la mort ne vous avoit pas enlevé le P. Gaubil, que vous honoriez de votre eſtime, vous auriez eu le plaiſir de le voir la juſtifier par un Mémoire ſavant & raiſonné, où ſon erudition ne vous auroit rien laiſſé à deſirer ſur les anciens monumens de la Chine. Il n'eſt plus : c'eſt moi qui ſuis chargé de répondre à la Lettre ſi polie, dont vous nous avez honorés. Pardonnez cet aveu à ma franchiſe: ſi je conſultois mon reſpect pour vos lumieres & les malheureuſes circonſtances du temps préſent, je laiſſerois tomber ma plume, ou ne la prendrois que pour vous faire agréer mes excuſes & mon ſilence. Mais quand des Savans du premier ordre font des

queſtions, il eſt de la modeſtie d'y répondre. Je le dois encore par reconnoiſſance pour les témoignages précieux de votre eſtime que vous daignez bien nous donner, tandis que l'Europe retentit des calomnies, qui viennent nous flétrir aux yeux des idolâtres, juſqu'en cette extrémité du monde. Je ne me diſſimule pas que, pour répondre d'une maniere ſatisfaiſante aux queſtions que vous propoſez, il faudroit des connoiſſances que je n'ai jamais recherchées, des ſecours qui me manquent, un loiſir que je n'ai pas, ſur-tout ce goût délicat, ce diſcernement exquis, cette critique eclairée & ſavante que l'Europe admire en vous. Mais je me flatte que vous voudrez bien vous ſouvenir que je ſuis Miſſionnaire, & m'accorderez à ce titre beaucoup d'indulgence & de bonté : à mon tour, Meſſieurs, je vous promets de l'application, de l'exactitude & un amour tendre pour la vérité. Si je ne frappe pas au but, ce ne ſera ni par préjugé de ſyſtême, ni par envie de dire du neuf. Il ne faudra s'en prendre qu'à ma mal-adreſſe & à mon ignorance. Dans ce cas je reconnoîtrai mes torts avec plaiſir, & me ferai volontiers l'echo de qui dira que je me ſuis trompé.

Voici comment je conçois l'etat de la queſtion. M. Needham a obſervé que les Symboles ou Caracteres Hiéroglyphiques de l'Iſis de Turin paroiſſent ſemblables à pluſieurs Caracteres Chinois, tels qu'on les trouve dans le grand Dictionnaire Tching-tſée-tong, ſur quoi il conjecture : 1°. Que les Caracteres Chinois pourroient être les mêmes, à bien des egards, que les Hiéroglyphes d'Egypte. 2°. Qu'on pourroit découvrir le ſens des Hiéroglyphes par la ſignification comparée & appropriée des Caracteres Chinois. On prie de diſſerter ſur ce point d'erudition, & de voir juſqu'où la connoiſſance des Caracteres Chinois eſt favorable ou contraire aux conjectures du ſavant Obſervateur.

Avant d'entrer en matiere, je dis ſans détour qu'il faudroit

un volume de recherches & de détails pour mettre l'Europe ſavante en etat de prononcer, peut-être même de ſaiſir jusqu'à un certain point, les preuves de fait, d'hiſtoire, de critique & de grammaire qu'il faudroit mettre en œuvre pour traiter à fond ce ſujet. Car enfin les Sciences de Chine ſont encore bien médiocrement connues en Europe, & quand quelqu'Amateur des langues etrangeres les auroit appriſes, comme MM. Fourmont & Bayer, il y a encore bien loin de cette ſorte d'erudition jusqu'au point d'hiſtoire & de grammaire qu'il s'agit d'eclaircir. Par-là il eſt vrai de dire que la nature même de mon ſujet me réduit fort à l'etroit, & que ſi je veux être entendu, il faut me borner à parler aux yeux ou à l'eſprit, ſans dépaïſer l'imagination. J'y viſerai; mais je demande qu'on me paſſe des détails, des notes, des citations & quelques mots Chinois que j'aurai l'attention de ſouligner & de traduire. Il faudroit, pour plus grande exactitude, ecrire en Caracteres Chinois les textes originaux que je citerai; mais je crois que cela ſeroit inutile, vû qu'on ſeroit fort embarraſſé de les vérifier. Pour tout ce qui n'eſt qu'elégance de ſtyle, politeſſe de langage, je profiterai ſans ſcrupule des privileges d'un habitant de l'Aſie.

Le docte Voſſius etoit enthouſiaſmé de l'antiquité des Chinois; le ſavant Abbé Renaudot la nioit avec une eſpece d'acharnement: voilà les hommes. Pour moi, ſans diſcuter ce point d'hiſtoire & de chronologie, je ſuppoſe comme un fait qu'il ſeroit difficile de nier, que les Chinois ſubſiſtoient en corps de nation dès les temps des grandes emigrations qui ſuivirent la confuſion des langues. L'antiquité des Egyptiens date de la même epoque; par-là il eſt naturel de croire que ces deux grands peuples ont quitté à-peu-près en même temps les plaines de Sennaar; l'un pour venir au fond de l'Aſie Orientale (*a*), l'autre pour aller habiter ces vaſtes campagnes de l'Afrique qu'arroſe le Nil. Si les Savans vouloient décider quand a commencé l'ecriture, ſoit

avant, ſoit après la diſperſion des enfans de Noé; ils trancheroient bien des difficultés. En effet, ſi elle eſt poſtérieure à cette ſéparation des grandes familles qui ont repeuplé l'univers; ſi chaque Nation a inventé la ſienne, les Chinois n'auront plus rien de commun avec les Egyptiens, & il ſeroit inutile de chercher à expliquer les Hiéroglyphes des uns par les Caractères des autres, vû ſur-tout qu'ils habitoient des climats ſi eloignés, & qu'on n'a pas le moindre indice qu'il y ait eu aucun commerce entre ces deux grands peuples, dans les temps ſi reculés des obéliſques de Thébes & d'Héliopolis. Dans la ſuppoſition au contraire que les Lettres aient eté inventées avant le déluge, & conſervées par les enfans de Noé à leurs deſcendans, il eſt croyable, que les Chinois & les Egyptiens ayant puiſé à la même ſource, il doit y avoir eu long-temps bien de la reſſemblance entre la maniere d'ecrire des uns & des autres. Cette ſeconde ſuppoſition a bien des avantages ſur l'autre du côté de la probabilité & de la vraiſemblance (*b*), & on en conclut fort bien qu'en comparant aujourd'hui les Hiéroglyphes d'Egypte avec les Caractères Chinois, on peut eſpérer d'expliquer les uns par les autres. Tout ce que je craindrois, c'eſt qu'on n'attaquât cette conſéquence à cauſe de la confuſion des langues. En effet, quoique la Genèſe ne diſe pas qu'elle ait entraîné la différence des ecritures, il eſt naturel de penſer que ceux qui bâtiſſoient la Tour de Babel, en perdant l'idée commune des ſons & des mots de la langue qu'ils parloient tous, perdirent auſſi celle des Lettres & des Caracteres qui les exprimoient: peut-être ſeroit-ce une maniere d'expliquer la différence des ecritures, ſi ancienne dans l'hiſtoire des peuples.

Mais revenons à M. Needham. Quel que ſoit ſon ſyſtême ſur le commencement de l'ecriture, je penche à croire que s'il y a jamais eu une véritable reſſemblance entre les Caracteres Chinois & les Hiéroglyphes d'Egypte, le temps l'a effacée,

de maniere à n'être preſque plus reconnoiſſable aujourd'hui. Pour rendre la choſe plus ſenſible, il faut remonter plus haut que le Dictionnaire Tching-tſée-tong, dont s'eſt ſervi le docte Obſervateur, & crayonner en peu de mots le tableau hiſtorique de la langue Chinoiſe & de ſes Caracteres.

La langue Chinoiſe eſt une des plus anciennes du monde, la ſeule probablement qui ait toujours eté parlée & ſoit encore vivante. A-t-elle toujours eté la même depuis plus de quarante ſiecles qu'elle dure? Je n'oſerois l'aſſurer; mais il me paroît que le petit nombre & la briéveté de ſes mots ont dû la préſerver de bien des altérations. Les plus grandes n'ont guere pu tomber que ſur la prononciation. On diſtingue dans la langue Chinoiſe. 1°. Le *Kou-ouen* (c), langage des *King*, & autres livres ecrits dans ce goût. Les harangues du *Chou-king* & les chanſons du *Chi-king*, prouvent qu'on l'a parlé autrefois; il eſt prodigieuſement laconique. 2°. Le *Ouen-tchang*, langage des compoſitions relevées & des livres. A quelques proverbes près, quelques axiomes & formules de complimens, on ne s'en ſert pas en parlant. 3°. Le *Kouan-hoa*, langage des gens en place. C'eſt le ſeul qu'on parle à la Cour, dans les bonnes compagnies, dans les Lettres, & le ſeul qui ait cours dans tout l'Empire. 4°. Le *Hiang-tan*, patois. Chaque Province, chaque ville, & preſque chaque village a le ſien. Malgré ſes variétés, la langue Chinoiſe ne compte que 330 mots environ. On en conclut en Europe qu'elle eſt peu abondante, monotone & difficile à entendre. Mais il faut ſavoir que les quatre accens nommés *ping*, uni; *chang*, elevé; *kiu*, diminué; *jou*, rentrant, quadruplent preſque tous les mots par une inflexion de voix auſſi difficile à faire comprendre à un Européen, que les ſix prononciations de l'E François à un Chinois. Ils font plus, ils donnent une certaine harmonie & une cadence marquée aux phraſes les plus ordinaires pour la clarté; voici ce qui décide: les

les Chinois parlent auſſi vîte que nous, diſent plus de choſes en moins de mots, & s'entendent.

C'eſt à l'Hiſtoire à raconter l'origine des Caracteres. *Il* (Fou-hi) *traça les huit koua, & fit les caracteres, les livres* (*d*). Ces paroles ſont comme le narré précis du fait que l'Hiſtorien développe enſuite en ces mots: « Le livre *Ouai-ki* dit, La vertu & les » talens de Fou-hi s'accordant avec le haut & le bas, il ſe con- » forma à la beauté des oiſeaux du ciel, des bêtes fauves, & du » cheval-dragon portant ſur ſon dos une mappe; il leva les yeux, » conſidéra la figure du ciel; il les baiſſa, examina avec ſoin » toutes les choſes de la terre, rechercha la nature de celles du » milieu, il commença à tracer les huit *koua*....... Ainſi fit-il » briller ſa ſublime pénétration; en commençant les livres, il fit » ceſſer l'uſage des nœuds dans les cordes pour le gouverne- » ment. La maniere d'ecrire conſiſte en ſix choſes, la premiere » à imiter la figure, la deuxieme à emprunter, la troiſieme à » indiquer les choſes, la quatrieme à peindre la penſée, la cin- » quieme à changer & echanger, la ſixieme eſt dans les ſons & » les accens: toute la raiſon & la doctrine des livres eſt appuyée » ſur les Caracteres des livres, & les Caracteres ſur les ſix » façons ». Je gliſſe ſur le ton de ce narré pour en copier un ſecond du regne de Hoang-ti. Il (*Hoang-ti*) créa ſix Miniſtres & un Mandarin pour l'hiſtoire. « Le *Ouai-ki* dit que Hoang-ti » créa Tſang-kiai Mandarin de l'hiſtoire, avec un nommé Kiai- » ſong; que Tſang-kiai conſidérant & imitant les veſtiges de » divers animaux terreſtres & volatiles forma les Caracteres ». Puis l'Hiſtorien cite ce texte d'un Critique: « Moi Nan-ſuen, » examinant le livre *Ouai-ki*, je trouve que Che-hoang-chi eſt » l'Empereur Tſang, que ſon nom eſt *Kiai*, que c'eſt le pre- » mier qui a inventé les Caracteres. On dit encore que l'Em- » reur Hoang-ti a fait hiſtorien Tſang-kiai. Lequel des deux eſt » vrai? De plus on dit que Tſang-kiai etoit avant Fouhi, &

» que Fou-hi inventa les livres. Quand Fou-hi donc traça ses » *koua*, il y avoit déja des caracteres. Il n'est pas possible d'e- » claircir ce qui nous vient par tradition d'un temps si eloigné ». Je m'en tiens à cette conclusion si naturelle du Critique Chinois. Pour l'histoire, ou plutôt la fable des traces d'oiseaux, elle n'est bonne qu'à bercer les enfans. Tout ce qui m'en plaît, c'est qu'elle sert à prouver que les Chinois, ne sachant pas le fait de l'invention des lettres, l'ont défiguré pour l'adapter à leur histoire. Plût à Dieu que ce fût le seul (*e*).

Je définis les Caracteres Chinois tels que je les conçois dans leur origine, des images & des symboles qui parlent à l'esprit par les yeux, images pour les choses sensibles, symboles pour les spirituelles. Images & symboles qui ne sont liés à aucun son, & peuvent être lus dans toutes les langues. Le livre *tse-ho-leang-tsin* (*f*) divise les Caracteres en six especes, *Lo-chu*, qui reviennent à ce que dit l'histoire citée plus haut. La premiere, dite *siang-hing*, figure, image, est une vraie peinture des choses sensibles; ainsi on voit dans les anciens Caracteres des arbres, des oiseaux, des vases &c, grossierement dessinés. La seconde dite *tchi-tche*, indication de la chose, se fait par une addition à la figure ou au symbole, qui met la chose qu'on veut exprimer sous les yeux: par exemple le Caractere de *petit*, placé sur celui de *grand*, peut signifier *pyramidal*, terminé en pointe. La troisieme, dite *hoei-y*, *jonction d'idée*, consiste à joindre deux caracteres pour exprimer une chose qu'ils ne signifient ni l'un ni l'autre pris séparément: par exemple la figure de *bouche* placée à côté de celle de *chien* pour dire *aboyer*. La quatrieme *Kiai-in*, *explication du son*, doit son origine à la difficulté de tracer d'une maniere assez distincte toutes les especes de poissons, d'animaux, vases, arbres, &c. Pour y suppléer, on imagina de mettre le Caractere simple d'un son à côté de la figure. Par exemple, le Caractere du son *Ya* à côté de la figure d'oiseau pour désigner une *Canne*, celui de *ngo* pour un *Oye*, &c. La cinquieme

dite *Kia-ſié*, *idée empruntée*, métaphore, a ouvert un champ immenſe à l'invention des Caracteres, ou plutôt à la maniere de s'en ſervir. En effet, en vertu du *Kia-ſié*, un Caractere eſt quelquefois pris pour un autre, choiſi pour exprimer un nom propre, détourné à un ſens allegorique, métaphorique, ironique, pouſſé même juſqu'à l'antiphraſe en lui donnant un ſens tout oppoſé à celui où il eſt employé ailleurs. Il faut avouer que cette cinquieme claſſe donne à la langue Chinoiſe une force & une vivacité de coloris qu'aucune autre langue ne peut atteindre. Mais elle eſt auſſi une des principales cauſes de ſes obſcurités (*g*). Le ſens figuré d'un Caractere n'a pas toujours de l'analogie avec le ſens propre. La ſixieme, dite *tchouen-tchou*, *développement*, *explication*, ne conſiſte qu'à etendre le ſens primitif d'un Caractere, ou à en faire des applications détaillées. Ainſi le même Caractere eſt tantôt verbe, tantôt adverbe, tantôt adjectif ou ſubſtantif. Ainſi encore le Caractere *ngo* qui ſignifie *mal*, ſert à exprimer *haine*, *haïr*, *difforme*, &c. Les *Lo-chu*, — tels que je viens de les décrire ſont comme les ſources d'où découlent tous les Caracteres d'une maniere egalement ſimple, claire & naturelle. Cependant pour répandre encore plus de jour ſur une matiere naturellement obſcure pour l'Europe, je vais placer ici quelques obſervations ou développemens de ce que je viens de dire d'après le Grammairien Chinois. Les idées ſimples des objets ſenſibles ont eté les plus faciles à exprimer. La figure d'un *cheval*, par exemple, indique un *cheval*, celle de l'*œil* indique l'*œil*, &c. Mais il y a bien loin de là juſqu'à peindre les idées abſtraites, ſpirituelles & métaphyſiques. Les images de tout ce que la nature offre à nos regards, ne ſont d'aucun ſecours pour cela. Il a fallu tracer des figures ſymboliques deſtinées à les exprimer : figures arbitraires dans l'inſtitution, mais fixées après par l'uſage. Les ſymboles & les images trouvées, il ſemble que tout eſt fait ; cependant

il n'en va pas ainsi, parce qu'il est impossible de les varier & de les multiplier en proportion des objets sensibles & intellectuels. Que faire donc? Ce qu'ont fait les Chinois avec beaucoup d'intelligence & de goût (si tant est qu'on puisse leur faire honneur de cette invention). Fixer le nombre des images & des symboles, puis opérer sur ce nombre par différentes combinaisons: 1°. En mettant deux, trois, quatre fois la même image ou le même symbole pour former un seul Caractere: deux arbres, par exemple, pour désigner un *bosquet*, trois pour une *forêt*. 2°. En mariant une image à une autre image, un symbole à un symbole; par exemble, le symbole de *peu* avec celui de *force* pour exprimer *foible*. 3°. En accouplant un symbole avec une image: ainsi le symbole de *joie* avec l'image de *bouche* exprime le *ris*. 4°. En unissant un symbole à deux images, ou bien encore plusieurs symboles à plusieurs images en nombre impair ou egal. J'abandonne aux calculateurs le soin de nombrer les Caracteres qu'on peut former ainsi avec les 200 symboles & images primitives, qui sont comme les elémens & les matériaux de tous les Caracteres. Les Caracteres trouvés & combinés en aussi grand nombre qu'il faut pour composer un discours, ou plutôt pour le peindre, il n'y a plus qu'à les placer dans l'ordre des idées qu'on a conçues. Qui les verra comprendra mes pensées, comme je comprens celles d'un Peintre dans un tableau d'histoire; avec cette admirable différence, que, dans le tableau du Peintre, la magie des couleurs rend les objets comme sensibles à mon ame, & la fait sortir d'elle-même pour prêter la vie, le sentiment, les passions, &c. aux figures que l'œil me montre, au lieu que les Caracteres ne font que réveiller ses idées, & lui font trouver en elle-même ce qu'ils expriment. L'illusion n'y a point de part. Ce n'est pas assez, le tableau ne peint qu'un instant d'un fait unique, & occupe un grand espace, au lieu qu'une page de caracteres etale à mes yeux le passé, le présent, l'avenir, me montre plusieurs evenemens, & rapproche

les choſes les plus diſparates, ſans m'allarmer ſur la vraiſemblance; elle fait plus, elle réveille mes penſées, m'en donne de nouvelles, & me conduit par une route de lumiere dans les eſpaces intellectuels; mais cela peut mieux être ſenti qu'exprimé. Il faut lire les beaux endroits des *King* pour comprendre combien les Caracteres Chinois bien aſſortis & bien liés ont de force & de grace, d'energie & d'aménité, de grandeur & de ſimplicité. Je définirois volontiers les Caracteres Chinois, l'algebre pittoreſque des Sciences & des Arts. Dans le vrai, une phraſe de bon ſtyle eſt auſſi débarraſſée de tous les intermédiaires, que la démonſtration algébrique la plus fermement crue (*h*).

A moins de donner un démenti aux Chinois & au petit nombre des Caracteres des anciens temps qu'ils ont conſervés, il n'eſt pas poſſible de nier que dans l'antiquité la plus reculée on ne ſe ſervît de figures ou images des choſes ſenſibles & de ſymboles pour former des Caracteres dans le goût à-peu-près des Hiéroglyphes d'Egypte (*i*). Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil ſur quelques-uns de ces Caracteres que j'ai fait copier pour en être convaincu (voyez les figures Pl. 3. 4. 5. 6. &c.). Mais les Chinois n'avoient-ils pas dès-lors l'art de rapetiſſer ces figures & de les réduire à quelques traits par l'analyſe & l'abréviation. A en juger par quelques Caracteres anciens, il paroît qu'on en réduiſit pluſieurs à certains traits aſſez mal aſſemblés, probablement pour la commodité de l'ecriture (*k*). Quoi qu'il en ſoit du temps où ont commencé ces abréviations, elles etoient néceſſaires. 1°. Parce que ſans cela l'ecriture auroit eté trop difficile. 2°. Parce qu'il auroit fallu des volumes pour dire peu de choſes. En effet à moins d'être deſſinateur, comment tracer d'une maniere agréable tant de figures & de ſymboles? La difficulté augmente, quand on ſonge que pluſieurs Caracteres etoient compoſés de divers ſymboles & images, dont la réduction devoit être bien touchée, pour n'être pas déſagréable, ſur-tout vis-à-vis des

autres Caracteres qui etoient moins composés. Il seroit naturel de croire qu'on ne se servoit des images & symboles entiers & tracés dans leur juste proportion que pour les grands monumens, où l'espace ne manquoit pas; encore ne nierois-je point qu'on eût recours aux Caracteres analysés, pour certains endroits moins avantageux. Le fait qui paroît evident, dont il conste par ce qui reste de monumens, c'est que les figures & symboles ont passé d'un contour assez régulier à quelques traits assemblés bisarrement, & que ces traits eux-mêmes ont eté décomposés & fondus en six lignes simples — ȷ ↘ ɟ ㄗ ȷ (*l*), dont sont composés aujourd'hui tous les Caracteres. Les plus simples de ces caracteres sont faits d'une ou de deux de ces lignes, on en compte jusqu'à vingt, trente & même davantage dans les plus composés *; pour eviter la confusion & l'obscurité que cette grande abréviation auroit causées, on a fixé le nombre des lignes des Caracteres, qui représentent pour les 200 images & symboles elémentaires dont nous avons parlé. Ces abréviations ainsi fixées se nomment *pou*, classes ou tribunaux, comme traduit M. Fourmont; par exemple, le *pou* de l'*homme*, de la *femme*, des *arbres*, des *maladies*, de *grand*, de *petit*, de *vase*, &c. Enfin pour plus grande clarté & pour ranger les Caracteres dans les Dictionnaires, il y a dans chaque Caractere un *pou* distinctif qui domine, & sous lequel on le place. Ce *pou* distinctif est la partie du Caractere qui influe le plus dans sa signification, sauf les exceptions & les bisarreries dont la langue Chinoise n'est pas plus exempte que les autres. Un coup d'œil sur le Dictionnaire *Tching-tsée-tong* rendra sensibles tous ces détails.

Le malheur, & le très-grand malheur des Caracteres Chinois, c'est que ces abréviations ont eté faites peu-à-peu en divers lieux & sans regle; de façon qu'il y a tel Caractere qui

---

* J'ai vu de ces Caracteres qui ont jusqu'à 56 traits. *Editeur.*

a eté abrégé, ou pour mieux dire tronqué, défiguré d'un très-grand nombre de manieres. La plupart l'ont eté à n'être pas reconnoiſſables. Pour donner quelque idée de ce que je dis, j'ai fait copier quelques variantes de quatre Caracteres (*m*) (Voyez les Planches 5 & 6). On doit juger par cet echantillon, combien affreuſement ont dû être défigurés les Caracteres qui ſont tiſſus de pluſieurs autres. Car les divers Caracteres qui ſe réuniſſent pour n'en faire qu'un ſeul, ſe courbent, ſe couchent, s'alongent, ſe rapetiſſent, ſe reſſerrent, pour que chaque trait ſe loge de façon que tous enſemble puiſſent faire le vis-à-vis d'un Caractere ſimple, & n'occuper pas plus de terrein que lui. Une pareille contrainte doit déja défigurer beaucoup les Caracteres elémentaires réunis pour n'en former qu'un ſeul; mais dès qu'on y ajoute des abréviations & des variantes, il eſt clair qu'ils ne doivent plus être reconnoiſſables. Pour le dire en paſſant, c'eſt là une des choſes qui a rendu l'edition des *King* ſous les *Han* ſi difficile, & peut-être la principale cauſe de leur obſcurité (*n*). En effet les images & ſymboles primitifs d'un caractere etant altérés, le moyen d'en trouver le ſens! Il n'eſt plus ſelon la regle des *Lo-chu*, — des ſix manieres de comparer ou des ſix combinaiſons. La décompoſition des Caracteres elémentaires, dont il eſt compoſé, ne donne plus ſa vraie analyſe. Plus on cherche le ſens qui doit réſulter de leur aſſemblage, plus on s'en eloigne, parce que cet aſſemblage n'eſt pas le vrai. C'eſt quaſi, comme ſi on liſoit *délires* pour *délices*; ce changement du C en R ſubſiſtant, toutes les ſignifications qu'on cherchera à *délire* ne parviendront jamais à l'idée que préſente *délices*. Si la comparaiſon cloche, c'eſt qu'elle ne préſente pas aſſez clairement combien un Caractere Chinois s'eloigne de ſa vraie ſignification, par l'altération de quelqu'un des traits qui le compoſent. L'incendie des livres a rendu le mal ſans remede. Quand la paix fut rendue aux lettres, on n'epargna ni ſoins, ni

recherches pour recouvrer les *King* & autres anciens livres ; mais peu d'exemplaires ayant echappé aux flammes, & s'etant assez mal conservés, on fut privé du grand secours des confrontations pour découvrir les Caracteres primitifs. L'ecriture avoit changé, la tradition etoit presqu'eteinte, il falloit être savant pour déchiffrer les manuscrits. Comment pousser la discussion jusqu'aux variantes, & démêler dans des abréviations presque inconnues, quels etoient les symboles & images dont un Caractere etoit tissu (*o*)? Les Editeurs n'y epargnerent pas leurs peines ; mais chacun avoit son systême & ses conjectures. Qui oseroit dire que l'edition qui a prévalu n'ait pas bien des Caracteres errés ? qu'elle soit même la meilleure ? Les Savans qui ont travaillé depuis sur l'analyse des Caracteres, ne sont pas d'accord entre eux, & apportent chacun des raisons capables de suspendre le jugement des Critiques. Cette variété d'opinions en a mis beaucoup dans l'orthographe ; si on peut appeller ainsi la maniere d'ecrire un Caractere avec tel ou tel *pou ;* aussi a-t-elle eté flottante & incertaine pour bien des Caracteres jusqu'au grand Dictionnaire *Kang hi-tse-tien* qui l'a fixée (*p*).

Finissons cet article par une remarque qui est essentielle. Tout ce que je viens de dire des variantes & des abréviations des Caracteres, est indépendant des cinq sortes d'ecritures que comptent ordinairement les Lettrés. La premiere se nomme *Kou-ouen,* c'est la plus ancienne, & il n'en reste presque plus de vestiges. La seconde *Tchoang-tsée*, a succédé au *Kou-ouen*, & a duré jusqu'à la fin de la Dynastie des *Tcheou.* C'est celle qui etoit en usage du temps de Confucius, & dont les abréviations & les variantes ont eté les plus funestes. La troisieme *Li-tsée* commença sous le regne de Chi-hoang-ti, fondateur de la Dynastie de *Tsin*, & le grand ennemi des Lettres & des Lettrés. La quatrieme *Hing-chou* est destinée à l'impression, comme chez nous la lettre ronde & l'italique. La cinquieme *Tsao-tsée* fut

ſut inventée ſous les *Han*, & auroit tout perdu ſi elle avoit prévalu. C'eſt une ſorte d'ecriture à tire de pinceau qui demande une main bien légere & bien exercée; mais elle défigure les Caracteres au-delà de toute expreſſion; elle n'a cours que pour les ordonnances des médecins, les préfaces des livres, les inſcriptions de fantaiſie, &c. (*Voyez ces cinq ſortes d'ecritures dans les* trois premieres Planches). Pour revenir aux variantes & abréviations, quoiqu'il ſoit vrai de dire que ces différentes ecritures en ont augmenté le nombre, cependant les trois dernieres ont fait fort peu de mal: en voici la raiſon: elles ont eté dirigées par des Savans, conſacrées par l'autorité publique, & portent plus ſur la forme générale des Caracteres que ſur leur orthographe. Auſſi les Lettrés ne ſe plaignent-ils que de ce qu'elles ont fait périr les anciens Caracteres, qu'il auroit eté bon de conſulter pour avoir la vraie analyſe de pluſieurs d'aujourd'hui, qu'ils croient mal ecrits & défigurés. Je comparerois preſque ces différentes manieres d'ecrire le Chinois, aux différentes ecritures qui diſtinguent les manuſcrits d'un ſiecle de ceux d'un autre, & les variantes & abréviations de ces mêmes Caracteres à ces mots barbares ou eſtropiés des ſiecles d'ignorance, que l'on n'entend qu'à la faveur d'un gloſſaire, qui ne rencontre pas toujours juſte; encore les gloſſateurs Chinois ne ſont-ils pas auſſi sûrs que les nôtres, parce que les monumens leur ont manqué dans des recherches encore plus délicates.

Je me ſuis bien etendu ſur la partie hiſtorique des Caracteres Chinois; mais je ne m'en repens pas. Perſonne que je ſache n'a envoyé ces détails en Europe, & faute de les ſavoir, les plus habiles ſont expoſés à bien des mépriſes; mais l'eſſentiel, c'eſt qu'ils vont tourner en principes pour diſcuter les conjectures du ſavant M. *Needham*. En effet, pour que les ſymboles gravés ſur l'*Iſis* de la Bibliotheque Royale de Turin, fuſſent réellement ſemblables aux Caracteres Chinois qu'on cite, il faudroit 1°.

qu'ils fuſſent compoſés dans le goût des Caracteres Chinois. 2°. Ecrits de quelqu'une des cinq manieres ou ecritures différentes que nous avons indiquées. Voyons ce qui en eſt.

Nous l'avons déja dit, les Caracteres Chinois ſont de deux eſpeces: les elémentaires, qui ne vont guere qu'à 200; les compoſés, qu'on dit monter juſqu'à 80000; les ſimples, ſoit ſymboles, ſoit images, ne peuvent exprimer que les idées ſimples, par conſéquent ils ne peuvent ſeuls former une phraſe, un diſcours qui ſuppoſent pluſieurs idées complexes & dérivées. Or les Caracteres qui ſont ſur l'*Iſis*, ſont tiſſus de trop peu de traits pour être des Caracteres compoſés, ſi tant eſt qu'ils ſoient des vrais Caracteres. Ils ne peuvent donc pas exprimer des idées complexes & dérivées, ni par conſéquent ſignifier rien de lié & de ſuivi. Je ſais que le ſtyle lapidaire, le ſtyle des inſcriptions jouit de bien des privileges; mais je ne crois pas qu'il puiſſe n'être qu'une pure nomenclature. Du moins je ne me rappelle pas d'en avoir vu d'exemple dans aucune inſcription ancienne. J'oſe ajouter que c'eſt contre le génie de la langue Chinoiſe, dès qu'on ſuppoſe un certain nombre de Caracteres. Ainſi à n'enviſager l'inſcription de l'*Iſis* que ſous ce point de vue, elle n'a point une vraie analogie avec les Caracteres de la langue Chinoiſe, & ce ſeroit peine perdue que d'y chercher un ſens ſuivi.

Pour la reſſemblance & conformité des ſymboles de l'*Iſis* avec les Caracteres Chinois cités par M. Needham, j'avoue qu'elle eſt ſenſible, en particulier pour ceux des N°s 2, 3, 8, 9 & 31. On verra plus bas ce que je penſe de cette reſſemblance, & l'uſage qu'on en pourroit faire; mais pour ce moment je me borne à obſerver qu'il y a pluſieurs de ces ſymboles dont le contour & les traits ſont différens de ceux des Caracteres Chinois. Voici qui eſt plus déciſif: l'enſemble de tous ces Caracteres n'a rien de Chinois. Un coup d'œil ſur quelque

livre que ce ſoit, ſuffit pour s'en convaincre. Qu'on les compare avec les cinq différentes ecritures dont nous avons parlé plus haut, on n'y trouvera pas mieux ſon compte (*Voyez les Planches* 1, 2 & 3). Enfin pour n'avoir rien à me reprocher à cet egard, j'ai fait copier une ſuite d'inſcriptions anciennes qui paſſent chez les Antiquaires pour être du temps des *Chang* (*q*), c'eſt-à-dire de plus de 1500 ans avant J. C. & la comparaiſon que j'en ai faite avec le ſymbole de l'*Iſis*, m'a convaincu qu'il s'y trouve autant de différence qu'entre une page d'Arabe & une de Tartare. Si on veut recevoir en Europe le témoignage des Chinois, j'ajouterai qu'on a fait voir l'inſcription de l'*Iſis* à des *Han-lin*, ou Lettrés du premier ordre, & à des Savans, qui par etat doivent connoître les anciens Caractères : les uns & les autres ont dit qu'elle n'etoit pas Chinoiſe, & qu'ils ne pouvoient point l'expliquer. Les Mandarins & les maîtres de langues ont dit auſſi qu'ils n'avoient vu aucune ecriture dans le tribunal des traductions qui y reſſemblât. Moi-même je l'ai comparée à huit ſortes de Caractères etrangers à la Chine, la plupart anciens, & je n'ai rien remarqué qui indiquât la moindre reſſemblance.

Concluſion. Il me paroît très-douteux que les ſymboles de l'*Iſis* de Turin puiſſent s'expliquer par les Caractères Chinois. Je ne vois aucun jour même à combiner un ſens ſuivi par la ſignification rapprochée des Caractères cités dans le *Tching-tſée-tong*: cependant avant de renoncer aux conjectures de M. *Needham*, qui pourroient conduire à bien des découvertes, je crois qu'il ſeroit à propos de pouſſer l'examen plus loin & de prendre les choſes ſous un point de vue, où le vrai ne peut echapper. Ce n'eſt pas en cherchant des reſſemblances & des à-peu-près dans un Dictionnaire moderne (*r*), Dictionnaire d'ailleurs qui fourmille de fautes, où l'on ne peut trouver un fil ſecourable pour parcourir les détours du labyrinthe des

Hiéroglyphes de l'ancienne Egypte ; il faut prendre les choſes de plus haut, & ſe tracer une route plus courte, plus sûre & plus naturelle.

Voici comment je conçois la choſe, d'après le peu de connoiſſance que j'ai des Hiéroglyphes d'Egypte & des Caractères Chinois. 1°. Comme ce n'eſt qu'en remontant dans la plus haute antiquité qu'on peut rapprocher les Hiéroglyphes Egyptiens des Caractères Chinois, je m'attacherois à choiſir ce qu'il y a de plus ancien chez l'un & l'autre peuple. Je ne voudrois pas même me borner à une idée vague d'antiquité : on ne peut que gagner beaucoup à fixer d'après l'hiſtoire l'epoque des obéliſques, momies & autres anciens monumens dont on voudroit expliquer les Hiéroglyphes, parce qu'il ſeroit plus facile d'interroger la partie de l'Hiſtoire de la Chine & de ſes Caractères, qui pourroient aider à en trouver l'explication. 2°. Je ne prodiguerois pas mes recherches à tous les Hiéroglyphes indifféremment, je préférerois les plus ſouvent répétés, les mieux conſervés, les plus eſſentiels & ceux ſur leſquels les anciens nous ont laiſſé des traditions & des conjectures. Si la Chine m'en donnoit l'explication, j'aurois un point d'appui & une porte ouverte à mille découvertes ; ſi au contraire elle ne m'offroit aucun ſecours, je m'arrêterois tout court & je ne perdrois pas mes pas à errer à l'aventure dans les ténebres. 3°. Comme il eſt de fait que l'idolâtrie eſt très-ancienne en Egypte & fort moderne en Chine, dès que je trouverois des traits d'idolâtrie dans les Hiéroglyphes, je les abandonnerois à leur ſort, n'irois pas conſulter la Chine ſur des erreurs qu'elle a eu le bonheur d'ignorer. 4°. La croyance d'un Dieu créateur, rédempteur, rémunérateur ; la tradition de l'etat d'innocence, du péché originel, du déluge ; le culte religieux par la priere, les offrandes & les ſacrifices etant communs à tous les anciens peuples, par leur deſcendance commune de Noé, je m'attacherois à ces grands objets, non-ſeulement pour

consoler ma foi, mais encore pour avoir un point fixe de confrontation, & me donner une regle assurée de vérification. 5°. Sans me faire un systême de trouver une entiere conformité entre les Hiéroglyphes d'Egypte & les Caracteres Chinois, je profiterois des connoissances qu'on a de la langue Chinoise, pour débrouiller le chaos des Hiéroglyphes, en appliquant à ceux-ci la notice historique & grammaticale de ceux-là. Revenons sur chacun de ces articles.

C'est une grande avance en matiere de recherches d'avoir des bornes tracées, au-delà desquelles ou sait sûrement qu'on perdroit ses pas. Quelqu'attachée que soit la Chine à tout ce qui lui vient des temps anciens, elle a eu le sort, à bien des egards, de tous les autres Empires. Les grandes, révolutions les changemens de Maîtres, la décadence des Lettres ont effacé peu-à-peu les vestiges de l'antiquité ; les loix ont varié, le cérémonial a eté changé, la tradition altérée, l'ecriture défigurée, &c. Si je ne sais de quel siecle à-peu-près sont les Hiéroglyphes qu'on me présente, le moyen de promener mes recherches de Dynastie en Dynastie, & de suivre les détails de tout ce qui pourroit me donner des lumieres ; vu sur-tout que depuis l'incendie des livres, ce n'est qu'en battant bien du pays qu'on peut chercher les traces de l'antiquité, eparses çà & là dans une forêt de livres, aussi ennuieux à parcourir que difficiles à entendre (*f*) ? Ce n'est pas que les Chinois n'aient des compilations & des recueils fort vastes distribués avec méthode ; mais comme les Hiéroglyphes etoient inconnus aux Savans qui ont présidé à ces grands ouvrages, il n'est pas possible de conjecturer où ils ont placé ce qui peut y avoir du rapport (*t*).

Les Hiéroglyphes ne sont pas comme nos alphabets, dont la connoissance de quelques lettres donne la clef. Cependant il est naturel de croire, que si on savoit sûrement le sens de quelques-uns, on auroit bien de l'avance pour arriver à la connoissance

des autres. C'eſt dans cette vue que j'ai fait copier les Hiéroglyphes que j'ai trouvés les plus ſemblables à quelques anciens Caracteres Chinois. Sur la premiere colonne ſont les Hiéroglyphes tirés de Kirker. Dans la ſeconde, les anciens Caracteres Chinois qui leur reſſemblent. Dans la troiſieme, ces mêmes Caracteres ecrits à la maniere d'aujourd'hui (Voyez les Planches 6, 7 & 8). J'aurois pu conſulter Kirker pour rapprocher la ſignification des uns & des autres; tout bien conſidéré, j'ai cru qu'il valoit mieux m'en tenir à la ſignification littérale de chaque Caractere Chinois, telle qu'on la trouve dans les Dictionnaires. Cela ſent moins le ſyſtême & prête plus aux conjectures & aux découvertes. Je ne nierois pas que plus de recherches ne puſſent alonger la liſte (*u*). Mais je doute qu'on aille jamais bien loin par ce chemin. Il me ſemble qu'on avanceroit plus par le moyen des animaux, oiſeaux, plantes & autres figures myſtérieuſes des obéliſques. Pour peu qu'il y eût de reſſemblance à cet egard entre la Chine & l'Egypte, ce ſeroit une bonne veine. *Le chien*, *le crocodile*, *le bœuf*, *le ſerpent*, *&c.* pourroient donner matiere ici à des recherches. Il faudroit qu'on en fît en Europe ſur les animaux myſtérieux de Chine; ſçavoir, le *dragon*, le *fong-hoang*, le *Ki-lin* & la *tortue*. Voici en peu de mots ce qu'en diſent les livres. Il eſt parlé du *dragon* dans l'*Y-king* & le *Li-ki*. Selon le livre *Choue-ouen*, le dragon eſt couvert de longues ecailles jauniſſantes, il a de l'intelligence, de la pénétration, il peut à ſon gré ſe rendre viſible ou inviſible, ſe rapetiſſer ou s'alonger. Dans le printems il eſt au-deſſus des nues, & en automne au fond des eaux. Je gliſſe ſur bien d'autres fables, parce qu'elles ſont trop modernes. On repréſente le *dragon* avec une groſſe tête chargée de cornes, une vaſte gueule armée de dents & bordée de deux crocs ou barbes faites comme des ſerpentaux. Ses aîles ſont larges, & tiſſues d'une peau légere comme celle de la chauve-ſouris; ſes pattes, au nombre de quatre, ſont

terminées par des griffes crochues & perçantes comme celles de l'epervier. Les ecailles qui couvrent tout ſon corps, vont toujours en diminuant juſqu'au bout de la queue qui eſt prodigieuſement longue. On le voit ſouvent repréſenté la gueule béante contre le ſoleil. Les habits de l'Empereur & des princes ſont chargés de pluſieurs figures de dragons; mais il n'appartient qu'à l'Empereur de l'avoir avec cinq griffes & la tête de face..... Il eſt parlé du Ki-lin dans l'Y-king, le Li-ki, les Seé-chou, &c. Selon les Ecrivains Chinois il a le corps de daim, la tête de brebis, la queue & les pieds de bœuf, les cuiſſes de cheval. Il eſt couvert d'ecailles, & a une corne au milieu de la tête dont le bout eſt de chair. Quand il marche il ne fait point de tort aux plantes, & n'ecraſe aucun inſecte. Sa voix reſſemble au ſon d'une cloche, le fond de ſa couleur eſt jaune, mais le jeu de ſes ecailles y fait briller les couleurs de l'arc-en-ciel, il vit mille ans.... Le *fong-hoang* a la tête d'un coq, le bec d'une hirondelle, le cou de ſerpent, le corps d'oie, la queue de poiſſon. Il brille de différentes couleurs, dit Cong-ing-ta, naît dans un antre de pierre rouge, ne boit que de l'eau de fontaine, ne mange que du fruit de bambou; ſur ſa tête eſt ecrit le caractere de *vertu*, ſur ſes âiles celui d'*obéiſſance*, ſur ſon dos celui de *juſtice*, ſous ſon ventre celui de *fidélité*, ſur ſa poitrine celui de *charité!* Il ne paroît que ſous le regne des Empereurs qui font fleurir le bon ordre & les loix : il eſt parlé du *fong-hoang* dans le Chou-king & le Chi-king..... Selon Eulh-ya, il y a dix ſortes de tortues, la premiere ſe nomme *chin-kouei*, la ſeconde *ling-kouei*, la troiſieme *mi-kouei*, la quatrieme *pao-kouei*, la cinquieme *ouen-kouei*, la ſixieme *tchi-kouei*, la ſeptieme *chen-kouei*, la huitieme, *tſé-kouei*, la neuvieme *choui-kouei*, la dixieme *ho-kouei*. Tous ces noms ſont moins pour indiquer diverſes eſpeces de tortues, que pour marquer ſes propriétés, le lieu où on la trouve, la figure qu'elle a, &c. On trouve des choſes admirables ſur les Caracteres qui

ſont ſur ſes ecailles, ſur la longueur de ſa vie, ſur ſon uſage pour la divination, &c. mais ce n'eſt pas dans les livres anciens. Les trois King, Y, Chou & Li-ki qui en parlent, ne diſent rien de tout cela. Ces quatre animaux ſont les ſeuls qui proprement ſoient myſtérieux chez les Chinois (x). Il ſeroit bon d'examiner ſi on les trouve ſur les Hiéroglyphes. Peut-être même ſeroit-il bon de comparer les anciennes armes, les vaſes des ſacrifices, les habits, meubles, & généralement tous les anciens monumens de Chine & d'Egypte. Des découvertes en ce genre pourroient conduire à d'autres bien eſſentielles. On a envoyé autrefois à Rome & à Paris de belles collections des antiquités Chinoiſes. Il ſeroit aiſé de les conſulter.

Pour les Hiéroglyphes où l'on trouve Oſiris, Anubis, Orus, Serapis, Iſis, &c. il eſt inutile de chercher à les expliquer par les Caracteres Chinois. L'Y-king, le Chou-king, le Chi-king, le Li-ki, le Tchun-tſieou, les Sée-chou, le Tao-te-king, & généralement tous les anciens livres que j'ai vus, ne diſent pas un mot qui y ait trait. Au ſurplus, il me paroît démontré hiſtoriquement que l'idolâtrie n'eſt entrée en Chine que ſous les Han. Il y avoit du temps de Confucius, & plus anciennement encore, un culte ſuperſtitieux des eſprits; mais ce culte ne reſſemble en rien à ce que l'hiſtoire raconte des ſuperſtitions des Egyptiens. J'ai examiné avec ſoin les planches gravées des vaſes antiques, cloches, boucliers, drapeaux, caſques & autres monumens anciens; je n'y ai trouvé aucun veſtige d'idole, ni même de figure humaine: aujourd'hui encore l'ancien uſage de ne point faire de ſtatues & de bas reliefs ſubſiſte, de façon qu'on n'en trouve que dans les temples ou chapelles d'idoles. L'architecture Chinoiſe ne connoît pas nos maſes, nos caryatides, nos termes, nos buſtes, nos génies, &c. Je n'ai pas vu une ſeule tête humaine dans tous les monumens qui décorent les arcs de triomphe, les portes

portes de ville, les palais de l'Empereur & les appartemens où je ſuis entré.

Nul Empire au monde où les Sciences ſoient plus eſtimées qu'en Chine, & où elles touchent de plus près au reſſort du gouvernement. Cependant les Chinois ne font cas des ſciences, qu'autant qu'elles influent au bien de la choſe publique. Tout ce qui lui eſt etranger ou inutile, ils le négligent ſans le mépriſer. Ils ne croient pas que la vie d'un citoyen ſoit aſſez à lui, pour l'etendre à tout ce que les révolutions des ſiecles, la diſtance des lieux, ou les ténebres de l'antiquité ont comme pouſſé loin de la ſphere de leurs connoiſſances. Que nous importe de ſavoir, diſent-ils, ce que nos peres ont ignoré ſans danger, & ce que nous apprendrions ſans fruit, peut-être même pour devenir plus avides de ces connoiſſances ſtériles qui affament l'ame de nouveautés, & augmentent en elle cette intempérance de ſavoir, ſi fatale dans tous les temps aux bonnes mœurs & à la vérité. Quoi qu'il en ſoit de cette façon de parler & de l'uſage qu'on pourorit en faire en Europe, elle ne peut avoir lieu par rapport aux recherches propoſées ſur les Hiéroglyphes, ſi elles ont pour but des connoiſſances dont la Religion peut tirer avantage contre l'impiété, ſi opiniâtre de nos jours à combattre l'evidence & à ſe faire un bouclier des ténebres qui nous cachent la vraie croyance de quelques anciens peuples. Pour revenir au plan de recherches que je propoſe, voici le principe d'où je pars. Noé etoit un juſte, un grand Patriarche, un ſaint inſtruit de tout ce que les enfans de Dieu d'avant le déluge ſavoient de la Religion. Cette Religion ſainte, il l'aima, il en remplit les devoirs, juſqu'à trouver grace aux yeux de l'Eternel, & en obtenir d'echapper avec ſa famille à ce déluge affreux qui noya la terre avec tous ſes habitans. Noé vécut 340 ans après être ſorti de l'Arche, & vit par conſéquent pluſieurs générations de ſes deſcendans, qui tous le révéroient comme leur Pere, leur Chef &

leur Roi. Donc il se fit un principe de conscience de montrer la Religion, d'en envisager les mysteres, d'en articuler les dogmes & d'en maintenir le culte extérieur. Donc il s'y employa de toutes ses forces, & n'epargna rien pour prémunir sa famille contre les périls de l'impiété. La terre encore mouillée des eaux du déluge, mille traces subsistantes de ses ravages, la sainteté de ses mœurs, l'autorité de son exemple, le crédit de son grand âge, tout concouroit à donner de la force à ses paroles, du poids à son témoignage & du succès à son zele & à ses soins. En effet on trouve des traces sensibles de la Religion de Noé chez tous les anciens peuples; & ce qui est frappant, plus on remonte vers le temps de ce grand Patriarche, plus ces traces de Religion sont sensibles, plus elles sont pures & aimables (*y*); qui voudra même y faire attention, trouvera que l'idolâtrie, qui a si long-temps lutté contre les anciennes traditions, a mieux réussi à les corrompre qu'à les détruire. Ses fables (*z*) supposent d'anciennes vérités, ses superstitions un culte de Religion, comme la fausse monnoie en suppose de véritable. Mais ce n'est pas ici le lieu d'appuyer ces observations. Noé a enseigné la Religion à ses descendans, l'Egypte l'a conservée au moins quelques siecles; outre qu'il est aisé de le conclure de quelques textes de la Genèse, l'histoire profane en fournit des preuves qu'on ne peut rejetter: il en est de même de la Chine. Il n'y a qu'à ouvrir les King pour s'en convaincre; je crois même qu'il seroit aisé de prouver que le Théïsme a eté la Religion publique de cet Empire jusqu'à Tsin-chi-hoang, fondateur de la quatrieme Dynastie, 230 ans avant J. C. & que si depuis elle a eté moins pure, moins universelle, moins triomphante, le premier rang qu'elle a toujours tenu, les combats qu'elle a rendus, les victoires qu'elle a remportées, le témoignage unanime de l'histoire & des livres prouvent evidemment qu'elle a toujours subsisté, & subsiste encore malgré tous les efforts de l'impiété, de l'idolâtrie & d'une

foule de ſectes. Cela ſuppoſé, comme l'ecriture eſt de toute antiquité chez les Egyptiens & chez les Chinois, ſi elle eſt la même, elle aura exprimé de la même maniere, les mêmes dogmes, les mêmes faits, le même culte. Ainſi, par exemple, en comparant les Hiéroglyphes Egyptiens ſur la Divinité avec ce qu'en diſent les Chinois par leurs plus anciens Caracteres, on trouvera le point précis de reſſemblance de leurs deux Caracteres; ou on ſe convaincra que, quoique Hiéroglyphes l'une & l'autre, elles s'expriment différemment. Cette ſorte de comparaiſon eſt d'autant plus ſûre, qu'ayant déja une idée claire de l'objet de la reſſemblance, c'eſt comme un compas qu'on porte ſur deux grandeurs dont ont cherche l'égalité, ou ſi l'on veut encore, comme l'original de deux tableaux qu'on veut comparer. Faiſons l'eſſai de cette maniere de procéder.

Parmi les anciens Caracteres Chinois qui ont eté conſervés, on trouve celui-ci △ qu'on a ecrit depuis 亼. Selon le Dictionnaire de Kang-hi, ce Caractere ſignifie *union*. Ecoutons les Chinois ſur ſon analyſe (*aa*). Selon le Choue-ouen, ce livre ſi vanté, △ eſt *trois unis en un*. Il dérive des Caracteres 入 *jou* entrer, pénétrer, & Ye, 一 un, d'où il conclut que △ c'eſt trois, unis, pénétrés, fondus en un. Lieou-chou-tſing-hoen qui eſt une explication raiſonnée & ſavante des plus anciens Caracteres s'exprime ainſi : « △ ſignifie union intime, harmonie, le » premier bien de l'homme, du ciel & de la terre, c'eſt l'union » des trois Tſai. (Tſai, ſignifie principe, puiſſance, habilité, » dans le Tao); car unis, ils dirigent enſemble, créent & nour- » riſſent. L'image 王 (trois unis en une ſeule figure) n'eſt pas ſi » obſcure en elle-même, cependant il eſt difficile d'en raiſonner » ſans ſe tromper, il n'eſt pas aiſé d'en parler ». Je connois la délicateſſe de notre ſiecle, & la rigueur des plus ſages Critiques, dès qu'il s'agit de Religion. Malgré cela, j'oſe conjecturer que le Caractere △ pourroit avoir eté chez les anciens Chinois le

ſymbole de la très-adorable Trinité. Car outre que les paroles que je viens de citer, donnent lieu de le penſer, on trouve dans les anciens livres une foule de textes qui font croire que les anciens Chinois connoiſſoient ce grand myſtere. Le livre Sée-ki dit: *Autrefois l'Empereur ſacrifioit ſolemnellement de trois en trois ans, à l'eſprit Trinité & Unité* 神 三 一. *Chin-ſan-ye.* On connoît en Europe le fameux texte de Lao-tſée« Tao (*bb*) eſt un par nature. » Le premier a engendré le ſecond; deux ont produit le troiſieme; les trois ont fait toutes choſes ». Mais je doute qu'on ait vu celui-ci qui me paroît ſingulier: « Celui qui eſt comme viſible » & ne peut être vu, ſe nomme *Khi;* celui qu'on peut entendre & qui ne parle pas aux oreilles *Hi;* celui qui eſt comme » ſenſible & qu'on ne peut toucher, ſe nomme *Ouei;* en vain » vous interrogez vos ſens ſur tous trois, votre raiſon ſeule peut » vous en parler, & elle vous dira qu'ils ne ſont qu'un, au deſſus » il n'y a point de lumiere, au-deſſous il n'y a point de ténebres. » Il eſt eternel. Il n'y a point de nom qu'on puiſſe lui donner, » il ne reſſemble à rien de tout ce qui exiſte. C'eſt une image » ſans figure, une figure ſans matiere. Sa lumiere eſt environnée » de ténebres. Si vous regardez en haut vous ne lui voyez point » de commencement, ſi vous le ſuivez vous ne lui trouvez point » de fin. De ce qu'il etoit le Tao de tous les temps, concluez » ce qu'il eſt; ſavoir qu'il eſt eternel, c'eſt un commencement » de ſageſſe ». Le Commentaire dit des choſes ſi fortes & ſi claires, que je n'oſe les traduire, pour ne pas effaroucher les eſprits. D'ailleurs, comme il n'eſt pas d'une haute antiquité, on n'en pourroit rien conclure pour la queſtion des Hiéroglyphes. Pour les textes cités, ils ſont très-anciens. Malgré cela, tout ce que je demande, c'eſt qu'on les regarde comme la Palinodie d'Orphée, & la fameuſe lettre de Platon à Hermias. Or à ne les prendre que ſur ce pied, il eſt naturel d'en conclure que les anciens Chinois ayant quelque connoiſſance du myſtere adorable de la très-ſainte Trinité, le Caractere △ en etoit probablement

le ſymbole. Cela ſuppoſé, il faudroit examiner ſi l'on trouve quelque Hiéroglyphe Egyptien qui reſſemble au Caractere △, & ſi les (*cc*) explications qu'en donnent les Anciens, s'accordent avec celles que j'en viens de donner d'après les Chinois, il me ſemble que ſi elles etoient à-peu-près les mêmes, on ſeroit en droit de conclure que les Chinois & les Egyptiens ont puiſé cette idée à la même ſource, & probablement auſſi la maniere de l'exprimer par l'ecriture hiéroglyphique. La choſe ſeroit evidente, ſi cette reſſemblance s'etendoit à un certain nombre de Caracteres & de Hiéroglyphes: mais quels avantages n'en retireroit-on pas pour expliquer les autres? Les conjectures ſe changeroient en probabilités, & les probabilités en evidence; mais qui aura le courage de ſe dévouer & d'entreprendre des recherches egalement longues, dégoûtantes & difficiles? On riſque encore d'être criblé des bons mots d'un certain genre de Savans. Qui ſait même s'ils ne m'affubleroient pas des epithetes d'eſprit borné, d'ame foible & encroutée de petites idées de Religion, ſi ces vues que je propoſe, leur etoient communiquées; comme ſi on ne montroit de vrai ſavoir qu'en epouſant des ſyſtêmes qui dégradent la raiſon, ou en parlant avec profondeur ſur des rêves métaphyſiques?

Enfin la connoiſſance qu'on a des Caracteres Chinois pourroit ſervir à débrouiller le cahos des Hiéroglyphes d'Egypte. Le nombre en eſt ſi grand, qu'il pourroit bien ſe faire que ce ne fût que la différente maniere de les tracer qui les eût ainſi multipliés. Les Chinois ont fait les variantes, ou plutôt les ſynonymes de leurs Caracteres; peut-être qu'en deſcendant des plus anciens Hiéroglyphes aux plus modernes, on viendroit à bout de diſtinguer ceux qui ne ſont que ſynonymes. Il eſt incertain ſi les figures & ſymboles elémentaires des Caracteres Chinois n'ont pas eté réduits en petit dès les premiers temps pour la commodité de l'ecriture. Peut-être qu'il en aura eté de même en Egypte, & que

les Hiéroglyphes composés d'images & de figures, n'auront eté employés que dans les grands monumens, les obélisques, &c. & que sur les petites pieces, comme momies, bas-reliefs, inscriptions, on se sera servi d'Hiéroglyphes abrégés & réduits à quelques traits en la façon des Caracteres Chinois. Dans ce cas on se donneroit bien des avances en cherchant quels sont les grands Hiéroglyphes dont les petits sont les abrégés. Jusqu'ici on a toujours donné un sens complet, une signification propre à chaque figure hiéroglyphique. Ne pourroit-on pas essayer d'en réunir plusieurs, pour en former un seul à la maniere des Caracteres Chinois, & voir ensuite s'ils ne seroient pas plus faciles à expliquer ? Tous les expédiens que je propose, paroîtront peut-être ridicules en Europe, mais il faut faire attention que je parle d'après la supposition, qu'il y a beaucoup de ressemblance, ou du moins une certaine analogie entre les Hiéroglyphes Egyptiens & les Caracteres Chinois. Si elle est réelle, ces divers expédiens peuvent conduire à quelques découvertes essentielles. Enfin je crois qu'il faudroit profiter de toutes les indications que peut donner la notice des Caracteres Chinois ; par exemple, il y a des Caracteres Chinois qui ne sont point composés selon la regle des Lo-chu dont nous avons parlé, mais d'après certains faits, usages, traditions, &c. qu'on a voulu conserver à la postérité par les figures & symboles dont on les a tissus. Donnons des exemples. La lune intercalaire *jun-yue* qui revient sept fois en dix-neuf ans pour accorder les années solaires avec les lunaires, s'exprime par la figure de *porte* au milieu de laquelle est le caractere de *Roi.* La raison de cela, c'est que jadis à cette lune l'Empereur se tenoit à la porte du temple pour faire le sacrifice, au lieu qu'aux autres il entroit dedans, le caractere *tcha*, qui signifie ecriture, est composé de trois caracteres, *couteau*, *union*, *bambau*, parce qu'autrefois on gravoit les caracteres sur des petites planchettes de bambou qu'on lioit les unes aux autres. Le

caractere *ting, vase*, signifie aussi *renouveller*, parce qu'à chaque changement de Dynastie ,on fondoit de nouveaux *ting* pour les cérémonies des ancêtres. Le nombre de ces caracteres historiques, allégoriques, typiques, &c. est très-grand (*dd*). Ne pourroit-il pas se faire qu'il y eût des Hiéroglyphes dans ce goût? Mais le moyen de les distinguer, & quand on pourroit y réussir, comment en trouver la vraie signification? Il me semble que s'il y en avoit quelques-uns dans ce goût qui eussent trait à la Religion, à ses prophéties, ses promesses, ses traditions, ses dogmes, &c. il seroit plus aisé d'expliquer l'enigme. Quelques exemples tirés des Caracteres Chinois feront entendre ma pensée; mais avant d'aller plus avant, je déclare qu'on ne doit prendre ce que je vais dire que comme des conjectures pour lesquelles je ne demande pas plus de croyance que si elles n'avoient point trait à la Religion; du reste je n'ai aucune précaution à prendre contre cette critique sourcilleuse & hérissée de petits préjugés impies, qui n'a que des eclats de rire pour tout ce qui offusque les idées dont elle berce son incrédulité & ses délires. Le Caractere de *barque, vaisseau*, est composé de la figure de *vaisseau*, de celle de *bouche* & du chiffre *huit*, ce qui peut faire allusion au nombre des personnes qui etoient dans l'arche. On trouve encore les deux Caracteres *huit* & *bouche* avec celui d'*eau* pour exprimer navigation heureuse: si c'est un hasard, il s'accorde bien avec le fait. . . . Le Caractere *kieou*, qui signifie *pervers, intérieurement, mauvais*, est composé du Caractere *mien*, *elevé au-dessus* & de celui de *kieou*, *neuf*. Seroit-il hors de vraisemblance que c'est une allusion à Lucifer? vu sur-tout que l'Y-king se sert de ce Caractere pour désigner le dragon, dont il dit: *il gémit de son orgueil*, & plus bas: l'*orgueil l'a aveuglé; il a voulu monter au ciel, & il s'est abîmé dans le sein de la terre.* A cette occasion, je remarquerai que dans le *Chan-hai-king*, livre très-ancien, j'ai vu un serpent représenté avec neuf têtes humaines; il y a encore

un tigre & un paon à neuf têtes; & ce qui eſt ſingulier dans le paon, il en a une qui eſt plus groſſe que les autres, & occupe le milieu. Ceci peut ne rien ſignifier ; mais il eſt ſingulier qu'on ne trouve point de ces monſtres à quatre, ſix, huit têtes. . . . . . Le Caractere *chi* qui, ſelon Choue-ouen, ſignifie *exciter au bien, détourner du mal*, eſt composé du Caractere *chi*, *montrer*, & des deux Caracteres *mou, arbre ;* ces deux arbres ne feroient-ils pas celui de la ſcience du bien & du mal & l'arbre de vie. . . . . Le Caractere *lan*, *convoiter* eſt composé de deux *mou*, *arbre*, au milieu deſquels eſt le Caractere de *niu*, *femme ; ouang*, *perdre* eſt composé du Caractere *ouang*, *ſe cacher*, *mourir* & de celui de *niu*, *femme ;* cela s'accorde bien avec le péché d'Eve.... Voici des Caracteres d'un autre genre & que l'on peut regarder comme prophétiques. Selon Tchang-ſien, Critique fameux, les anciens Chinois ſe ſaluoient en s'abordant par ces deux mots *vou yang*, *ſans agneau ;* on donnera tel ſens qu'on voudra à ce ſalut ſingulier, mais il me paroît que le Caractere *yang*, *agneau*, eſt employé dans pluſieurs Caracteres, de façon à faire conjecturer que la ſignification qui y etoit attachée, indiquoit l'Agneau ſans tache immolé pour le ſalut du monde: je ne ferai que les indiquer. *Yang*, *agneau* avec *ſin*, *cœur* ſignifie triſteſſe, inquiétude (la figure d'agneau eſt placée ſur celle de cœur); avec *ti*, *grand*, beauté, charmes innocens; avec *yen*, *parole*, expliquer; avec *cong*, *ouvrage*, envoyé; avec *Kiun*, *Chef*, Roi; avec *ngo*, *moy*, juſtice, ſainteté; avec *yen*, *maiſon*, ecole; avec *pao*, *embraſſer*, honorer intérieurement, adorer. . . . . . On feroit une longue nomenclature de ces ſortes de mots; car, comme diſoit le célebre Li-koang-ti dans une requête à Kang-hi, *les livres anciens ſont pleins de mots obſcurs en eux-mêmes ;* c'eſt pourquoi il faut les expliquer (*ee*) d'une maniere ſpirituelle & non vulgaire; & pour le dire en finiſſant, quoique je ſois bien eloigné de croire à ces analyſes & explications des anciens Caracteres, comme à des

des preuves très-concluantes de l'ancienne croyance des Chinois, je pense cependant qu'il ne faut pas les rejetter, & que si elles etoient confirmées d'ailleurs par des textes formels des King, ou autres anciens livres, elles seroient revêtues d'un degré d'autorité, capable d'entraîner les suffrages des plus epineux critiques (*ff*).

Revenons aux Hiéroglyphes, & disons qu'il faudroit examiner si on n'en trouveroit pas dans le goût de ces Caracteres Hiéroglypho-mystiques. Les lumieres qu'on tireroit des uns aideroient à expliquer les autres. En un mot, je pense que si on n'a egard à bien des choses qui ont pu influer sur la signification des Hiéroglyphes, on ne parviendra jamais à les expliquer d'une maniere satisfaisante. A quoi bon des détours ? S'il y a une vraie ressemblance entre les Hiéroglyphes d'Egypte & les Caracteres Chinois, & qu'on veuille en profiter pour les expliquer, on n'y réussira jamais que par des recherches immenses, une critique plus timide que celle de ce siecle, & une longue application à débrouiller les Hiéroglyphes & à les classer jusqu'à un certain point : peut-être même les plus savans auroient-ils besoin encore du secours de la Chine, mais ce secours de qui l'espérer ? Les Missionnaires ont un objet plus sérieux & plus pressant. D'ailleurs quelqu'un de ceux qui sont à Peking eût-il le courage de rendre service en consacrant à des recherches difficiles, le peu de loisir que lui laissent ses occupations journalieres ; il faut songer qu'il n'a aucun de ces secours qui facilitent cette sorte d'etude, & que ce ne seroit qu'en lui digérant les matieres, en allégeant son travail, en lui donnant des aisances, qu'il pourroit remplir sa tâche. En général, on n'a pas assez d'egard en Europe à la position d'un Missionnaire. L'equité demanderoit qu'on le jugeât, non pas d'après ce qu'on voudroit de lui, mais d'après ce qu'il est à portée d'exécuter dans une terre etrangere, où l'on ne trouve aucun des secours

les plus néceſſaires qu'avec des recherches & des emprunts fort difficiles, & où le défaut ſeul de copiſtes double ce qu'il y a de plus ennuyeux dans tout ouvrage de longue haleine: d'ailleurs, puiſque l'occaſion s'en préſente, je n'en ferai point myſtere. Bien des Miſſionnaires ſont dégoûtés de travailler pour l'Europe: lors même, diſent-ils, que nous n'avons cherché qu'à être utiles à la Religion & aux Sciences, on a empoiſonné ce que nous avons dit de plus innocent; on nous a prêté des vues coupables; on a défiguré, calomnié, corrompu nos relations les plus innocentes, enſorte que nous avons eu le chagrin de nous voir cités dans des ouvrages de ténebres deſtinés à combattre la Religion que nous prêchons au péril de notre vie, & à qui nous avons ſacrifié tous les agrémens de la condition humaine: le moyen, avec cela que la plume ne nous tombe pas des mains! Que les morts enterrent les morts (*gg*): pour moi, je l'avoue, il m'en a coûté de me mettre au-deſſus de bien des craintes, ce n'eſt qu'en tremblant que j'ai haſardé cette réponſe à la queſtion propoſée ſur les conjectures du ſavant M. Needham. Toute ma confiance, c'eſt que mes intentions ſont pures, & que je parle à des ſages qui ne prendront pas de la main gauche ce que je leur préſente de la droite. Leur probité ſera mon apologie.

Je finis, Meſſieurs, en vous demandant de me lire avec des yeux pleins d'indulgence & de bonté. Un ecrivain, qui travaille de lui-même pour le public, doit ſe précautionner contre la critique, & n'a droit d'obtenir grace que ſur des fautes qu'il n'a pu eviter. Je ne ſuis pas dans ce cas. Si j'ai pris la plume, ce n'eſt que pour avoir l'honneur de répondre à votre lettre, & vous témoigner l'envie que j'aurois de vous obliger. Ne me jugez pas comme un homme de lettres; mais comme un pauvre Miſſionnaire qui tâche d'etudier Jeſus-Chriſt crucifié, de le faire connoître, de l'aimer de

tout ſon cœur & eſt fort neuf, & fort ignorant, en toute ſorte de ſcience & de littérature. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
**** *de la Comp. de JESUS.*

P. S. Cette Lettre, avec les Notes & Figures, a eté lue par deux anciens Miſſionnaires de notre maiſon, très-verſés dans les ſciences Chinoiſes, & ils l'ont approuvée. Si quelques endroits demandoient des eclairciſſemens, je me ferai un plaiſir de les donner, ſi je ſuis en etat de le faire. Il faudra adreſſer les lettres au R. P. BENOÎT, Supérieur de la réſidence des Jéſuites François à Pe-king.

NOTES.

MA Lettre finie, j'ai remarqué qu'elle eſt pleine d'aſſertions, qui demandent des preuves ou des eclairciſſemens. J'aurois pu attendre qu'on les demandât; mais j'ai mieux aimé les mettre en forme de Notes, pour ſervir de preuves de ma ſincérité & de ma bonne volonté. Si elles ne ſuffiſent pas, je répondrai avec plaiſir à tous les doutes qu'on me fera l'honneur de me propoſer. Je prie ſeulement de faire attention qu'on doit me faire grace pour tout ce qui n'eſt qu'erudition Européenne. Je ſuis réduit à cet egard à des réminiſcences qui peuvent me tromper, & que je ne puis vérifier faute de Livres.

Page 278.

(*a*) Le célebre M. Freret, veut *quelques ſiecles* pour ce voyage, à cauſe des reſtes du déluge, de la longueur & de la difficulté des chemins. *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Tome XV.* Pour l'article des reſtes du déluge, outre que l'Ecriture dit *arefacta eſt terra* avant la ſortie de Noé de l'Arche; il eſt evident que le long eſpace de temps qui s'etoit ecoulé depuis cette ſortie juſqu'à la diſperſion des peuples, etoit ſuffiſant pour effacer ces prétendus reſtes du déluge. D'ailleurs les plaines de Sennaar etoient habitées, celles de l'Egypte pouvoient l'être: pourquoi n'en auroit-il pas eté de même de celles de l'Aſie Orientale? Je crois bien que la Colonie qui vint en Chine, ne fit pas le voyage en quelques mois. Mais les marches des grandes armées de Bacchus, d'Alexandre, de Tamerlan, de Gengiskan, &c. celles mêmes des Sauvages des deux Amériques, prouvent qu'il falloit moins de *quelques ſiecles*. Que dis-je? L'Empereur, actuellement regnant en Chine, a envoyé des Colonies dans les nouvelles conquêtes d'Yli & Irquen, & elles n'ont employé que quelques mois à y arriver, malgré les montagnes, les rivieres & les déſerts qu'il a fallu traverſer. Puis ſeroit-il incroyable qu'on ſe ſervît de vaiſſeaux? L'Ecriture même ne ſemble-t-elle pas l'inſinuer en diſant des enfans de Japhet: *ab his diviſæ ſunt inſulæ gentium?* qui a dit aux Savans que les premieres Colonies marchoient à l'aventure ſans ſavoir où s'adreſſoient leurs pas? Indépendamment des connoiſſances géographiques que Noé pouvoit avoir eues avant & après le déluge,

il me paroît que ce pere des peuples etoit trop ſage pour ne pas prévoir la diſperſion néceſſaire de ſes enfans, & trop prudent pour ne pas la préparer, ſoit en envoyant à la découverte, ſoit en faiſant des recherches propres à la diriger. Si on ne veut pas admettre qu'il vécût encore au temps où elle ſe fit : ſes fils y auront préſidé, chacun pour leur famille, ne faiſant partir une Colonie que quand ils lui auroient trouvé une bonne contrée. Cela eſt d'autant plus probable qu'on voit par la Genèſe, qu'ils partageoient en quelque ſorte l'Univers entre eux trois; tous ceux d'une même famille allant d'un côté, & ne ſe mêlant pas avec les autres. J'ai vu dans l'Hiſtoire Chinoiſe, que Hoang-ti ne pouvant pourſuivre ſon ennemi à cauſe d'un brouillard epais, monta ſur un char ſurmonté d'une figure, dont la main indiquoit le Sud : cela reſſemble bien à la Bouſſole. Or ſi Hoang-ti s'en ſervoit, eſt-il hors de vraiſemblance qu'elle datoit des plaines de Babylone, & que les autres nations qui en etoient ſorties, comme les Chinois, l'avoient emportée pour diriger leur marche. Enfin, je ne puis me perſuader que les enfans de Noé marchaſſent à l'aventure dans leurs emigrations. Leur ignorance eût-elle eté telle qu'on veut la dire, il auroit eté de la Providence de Dieu, qui les avoit forcés par un miracle à ſe diſperſer, de leur en faciliter les moyens. J'ajoute que ce que nous en ſavons, prouve qu'elle a eté conduite avec beaucoup d'intelligence. Voyez Bochard & les autres Commentateurs de la Genèſe.

Page 279.

(*b*) Kirker ne paroît pas en douter dans ſon Obéliſque Pamphile. On trouve auſſi dans Euſebe, dans Joſephe, dans Ammien Marcellin, des preuves aſſez concluantes de l'invention des lettres avant le déluge. Pour en dire ici ma penſée, il m'a toujours paru bien dur à croire que l'invention de l'ecriture ait eté auſſi tardive qu'on le dit dans bien des Livres. L'Ecriture parle d'une ville bâtie, de l'invention de la Muſique, & de l'art de travailler les métaux avant le déluge. Cela ſuppoſe bien d'autres connoiſſances : en effet, pourquoi le génie de l'invention auroit-il attendu juſqu'après le déluge pour deſcendre ſur la terre ? Les premiers hommes etoient-ils des barbares, eux qui ont vécu dans les plus beaux jours du monde; qui ont joui des prémices de la raiſon, & hérité des connoiſſances du premier homme ? Ne s'eſt-il pas ecoulé aſſez de temps entre la création & le déluge, pour qu'ils aient pu inventer & perfectionner les arts, les ſciences & l'ecriture, &c. Il me paroît difficile

d'en douter, & encore plus, que Noé n'ait pas conſervé à ſes enfans toutes les connoiſſances qui pouvoient leur être utiles. J'oſerois preſque aſſurer qu'il l'a fait. Quels ſont les plus anciens peuples que nous connoiſſions? Les Chaldéens, les Babyloniens, les Egyptiens & les Chinois. Or on trouve chez eux, dès le commencement, les arts, les ſciences, l'ecriture : preuve palpable qu'ils etoient un héritage de leurs peres, & non pas le fruit tardif de l'invention & du progrès. Qu'on examine la date de ces grands ouvrages, dont tous les ſiecles ont admiré la magnificence, & qu'aucun n'a pu egaler. Mais pour ne parler que des Chinois, on trouve chez eux l'Aſtronomie & la Muſique dès le temps de Fou-hi. Hoang-ti fit elever un palais, conſtruire des barques, ecrire des livres, exécuter une ſphere. Ne voulût-on rien croire des temps qui ont précédé Yao, il ne faut que lire le Chou-king, ce livre ſi ancien & ſi authentique, pour être convaincu que les arts & les ſciences fleuriſſoient ſous ſon regne. Les tributs ſeuls que lui offroient ſes ſujets & les grands ouvrages de Yu, qui ſubſiſtent, prouvent que dès-lors on avoit pouſſé bien loin toutes les connoiſſances. Mais ſi les Chinois, les Chaldéens, les Aſſyriens & les Egyptiens ont eu dès le commencement les ſciences & les arts, pourquoi n'en auroit-il pas eté de même des autres? *Non eſt priorum memoria*, dit le Sage. Cette ignorance eſt-elle une raiſon de tout nier? Notre malheur en Europe c'eſt de ne connoître l'antiquité que par les Grecs & les Romains, qui ſont des peuples modernes, comparés à tant d'autres. Puis quel fond peut-on faire ſur ce qu'ils racontent des anciens temps? Eux qui ſont venus ſi tard, n'ont pu débrouiller le commencement de leur hiſtoire, & n'ont trouvé aucuns monumens chez eux pour celle des autres peuples. Bien en prend aux Chinois d'avoir chez eux des preuves invincibles de leur antiquité; car ſur le ſilence des Grecs & des Romains, on n'auroit pas manqué de la traiter de fabuleuſe. La choſe auroit eté démontrée, ſi ce grand Empire etoit tombé dans la barbarie de l'Egypte, de la Chaldée & de l'Afrique. J'ai un vrai regret de voir les Savans ſubjugués par les ecrits des Grecs & des Romains, ne regarder les Noachides que comme des pâtres à demi-barbares : ce préjugé peut conduire à bien des erreurs. Il eſt plaiſant de voir que tel Ecrivain, qui croit à la tour de Babel, ſe donne la torture pour expliquer comment la vue des branches de deux arbres qui ſe touchoient, donna la premiere idée d'une cabane.

Page 280.

(*c*) On compte aujourd'hui cinq King, l'Y-king, qui eſt un commentaire ou explication des Koua, ou lignes de Fou-hi. Si les Chinois excedent dans l'eſtime qu'ils en font, les Européens ne l'entendent pas aſſez pour avoir droit de n'en faire aucun cas. . . . . Le Chou-king eſt un fragment conſidérable de l'ancienne hiſtoire, ou plutôt un extrait de quelques harangues & faits importans des trois premieres Dynaſties. . . . . Le Chi-king eſt un recueil de chanſons, odes, cantiques & autres poéſies de la plus haute antiquité. . . . . Le Li-ki eſt une compilation des débris de l'ancien Li-ki, de quelques traits d'hiſtoire & de diverſes ſentences & réponſes de Confucius, recueillies par ſes diſciples. . . . . Le Tchun-tſieou contient les annales du Royaume de Lou : elles ſont ecrites dans le goût de l'abrégé de l'hiſtoire de France du Préſident Hainaut, mais avec tous les avantages du laconiſme & de l'energie des Caracteres Chinois. Ces cinq King ſont, je crois, les livres profânes les plus anciens du monde. Le Chou-king a eté traduit par le R. P. Benoît, le Chi-king & le Li-ki par le R. P. de la Charme, les manuſcrits du Chou-king & du Chi-king ſont en Europe.

Page 281.

(*d*) J'ai choiſi la grande hiſtoire, faite ſous la Dynaſtie des Song, 11 ſiecles après Jeſus-Chriſt, elle ſe nomme *Tſée-tchi-tong-kien-kang-mou*, c'eſt celle que Kang-hi fit traduire en Tartare, & qu'il décora d'une Préface, où il la loue beaucoup.

Page 282.

(*e*) Les Chinois ont eté par rapport à l'Hiſtoire, comme nos anciens Géographes, par rapport à l'Aſie orientale & à l'Amérique avant les découvertes de ces derniers ſiecles. Ceux-ci adaptoient le mieux qu'ils pouvoient, aux pays connus, ce qu'ils trouvoient dans les anciens livres de tant de contrées & de climats qu'on ne connoiſſoit plus, ils décompoſoient les noms, en arrangeoient les deſcriptions, corrigeoient les poſitions pour les faire cadrer à ce qu'on ſavoit de leur temps, & croyoient montrer en cela beaucoup d'erudition & de critique. Combien de choſes ne rejettoient-ils pas comme fabuleuſes, dont on a découvert la vérité, après que nos vaiſſeaux eurent doublé le Cap de Bonne-Eſpérance. Les Chinois en auront fait autant pour l'hiſtoire des premiers temps & des autres peuples ; ils auront voulu tout concilier avec leur hiſtoire

particuliere & avec leur géographie, & ils auront tout brouillé ; mais cela est excusable, vu qu'ils ne connoissoient point la sphéricité de la terre, & ne voyoient autour d'eux que de petits peuples à demi-barbares & de vastes mers. Qu'on se souvienne de la maniere dont Horace parloit de l'Angleterre & du détroit de Gilbratar. C'est merveille de voir les anciennes Géographies des Chinois, faites d'ailleurs par des gens habiles, qui ont traité à fond ce qui regarde la Géographie de la Chine pour toutes les Dynasties. J'ai eu entre les mains une ancienne carte où la Chine est représentée quarrée & environnée de vastes mers, semées d'autant d'isles que les Chinois comptoient de peuples & de Royaumes. Le moyen avec cela que les plus habiles n'aient pas cru montrer beaucoup de discernement, d'erudition & de critique, en adaptant à la Chine tout ce que la tradition ou l'histoire leur avoit conservé des temps antérieurs au déluge, ou à la dispersion des enfans de Noé, tant il est vrai que l'ignorance des faits, entée sur un certain savoir, est le fléau de la vérité & une source féconde d'erreurs. Nos expériences devroient nous rendre plus timides à prononcer. La Chine est aujourd'hui assez connue en Europe. Mais que de bons mots ne disoient pas les Savans & les Critiques, lorsqu'on commençoit à parler de ce vaste Empire? On démontroit que la grande muraille etoit un ouvrage trop insensé pour avoir eté projetté, trop dispendieux pour avoir eté entrepris, trop long pour avoir eté exécuté : les bonnes raisons ne manquoient pas. Cependant la grande muraille existoit & existe encore : je l'ai vue. Jamais peut-être il n'y a eu tant de crédulité & d'incrédulité que dans ce siecle. On croit pour ne point croire : belle philosophie !

Page 282.

(*f*) Lieou-eulh-tchi (*) dit en termes exprès : *nous ne pouvons découvrir le sens de beaucoup d'endroits des King*, parce que nous ne savons plus le *sens métaphorique de plusieurs caracteres.*

Page 283.

(*g*) On peut croire en Europe que les eloges qu'on donne à la langue

(*) C'est un ouvrage en quatre volumes, fait sous le regne de Kang-hi; on y trouve comme l'extrait de tout ce qui a eté dit de mieux sur les Caracteres Chinois, en particulier dans la savante & belle Préface qui occupe les premiers volumes du Choue-ouen de Tchang-tsien.

Chinoise,

Chinoiſe, ſont un peu exagérés, peut-être même outrés. Mais j'oſe aſſurer que ce qui eſt bien ecrit, eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut en dire. Toutes nos langues d'Europe n'ont rien qui puiſſe donner idée de la force & du laconiſme pittoreſque de certains morceaux. Un ſeul caractere fait tableau, les bons Ecrivains connoiſſent & employent avec ſuccès toutes les figures que les Grecs & les Romains ont employées avec tant d'art dans leurs ouvrages. Le génie de la langue Chinoiſe & de ſes caracteres leur donne une nouvelle force, les vers réuniſſent tout à la fois la meſure, la rime, & une ſorte de breves & de longues plus délicates encore que celles du Grec & du Latin. On vante l'harmonie imitative d'Homere. Elle eſt très-familiere à la poéſie Chinoiſe; au lieu de dire, par exemple, on entend le bruit des tambours; le Chi-king dit, on entend le *tang tang* des tambours. *Liv.* 3, *Ode* 6. Cette citation n'eſt pas des plus heureuſes, mais c'eſt la ſeule qui me vienne. A la faveur du *Ouen*, la poéſie Chinoiſe exprime, ſans ſortir du ſtyle le plus ſublime, les choſes les plus triviales, & que nous ne pouvons nommer dans nos vers. On a voulu douter qu'elle eût de l'harmonie, etant compoſée de mots tous monoſyllabes. Je n'ai que ce mot à dire. Qui ne ſait que Quinault avoit réduit tout ſon Dictionnaire poétique à quelques centaines de mots preſque tous fort courts? Si on l'examinoit bien, peut-être trouveroit-on que les mots les plus eſſentiels ont eté & ſont encore fort courts, *ciel*, *air*, *eau*, *feu*, *mort*, *main*, *œil*, *pied*, *corps*, *cœur*, *dos*, *pain*, *fruit*, *bois*, *voir*, *ouir*, *&c.* Je ne déſeſpérerois pas d'expliquer par le Chinois comment nous les avons alongés, mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en faire l'eſſai.

Page 285.

(*h*) M. Freret, qui a traité ſi ſavamment la chronologie de Chine, & a cité avec tant de modeſtie des manuſcrits inconnus, M. Freret rejette ce ſentiment: je reſpecte le ſien comme celui d'un ſavant dont la probité, la modeſtie & l'immenſe erudition charmeront la poſtérité; mais je crois devoir lui préférer celui des Chinois, qui eſt fondé ſur leur hiſtoire. J'ai actuellement ſous les yeux un livre où on a recueilli pluſieurs Caracteres Kou-ouen, qui ont echappé au naufrage des autres; il me paroît démontré ſur leur figure & conformation, que les anciens Caracteres etoient des vraies images & ſymboles, & non des ſignes

repréſentatifs arbitraires, ſans aucun rapport avec la choſe ſignifiée. Ceux qui ont traité le plus à fond cette matiere, parmi les Chinois, déſignent les anciens Caracteres par les noms de *ſiang* image, *hing* figure. Ils gémiſſent de ce que la plupart ſont perdus.

Page 285.

(*i*) Je l'ai conjecturé d'après les Caracteres Kou-ouen, où j'ai trouvé des figures aſſez bien deſſinées, enſuite réduites à un croquis aſſez informe, & puis à quelques traits.

Ibidem.

(*k*) Il y en a qui en comptent juſqu'à 7, mais il n'y en a eſſentiellement que ſix qu'ils tracent ainſi (*), — ⟆ ⟍ ⟆ ⟅ ⟆

Page 286.

(*l*) J'ai choiſi exprès pour exemple 1°. des Caracteres elémentaires, c'eſt-à-dire du nombre des 200 dont nous avons parlé, afin qu'on puiſſe juger juſqu'où les variantes ont pu défigurer les Caracteres compoſés des 708 autres, où l'on compte juſqu'à quarante & cinquante des traits, dont nous avons tracé la figure dans la Note précédente. 2°. Les Caracteres qui etoient jadis de vraies images, afin qu'on touche au doigt & à l'œil comment ils ont eté décompoſés & métamorphoſés.

Page 287.

(*m*) Il y a pluſieurs raiſons de l'obſcurité des King qu'il ſeroit trop long de déduire ici; mais il me paroît très certain que l'altération des Caracteres a dû changer le ſens de bien des textes. Cette altération eſt ſi ſenſible, que quoique l'edition commune ſoit la ſeule qui faſſe foi, les Commentateurs ne craignent pas de propoſer des doutes ſur pluſieurs Caracteres, & de prouver, ſelon la maniere dont ils expliquent un texte, que tel & tel Caractere doit être ecrit différemment de ce qu'il eſt; ils ont même le courage de dire que pluſieurs ſont faux & errés.

(*) *N.B.* C'eſt ici la huitieme forme du ſecond Caractere.

Page 287.

(*n*) Le travail des Editeurs etoit d'autant plus difficile, que les manuſcrits d'alors etoient des planchettes de bambou, qui n'ayant échappé aux flammes, que parce qu'elles avoient eté cachées dans les tombeaux, les creux des murailles, &c. etoient rongées des vers, pourries ou à demi effacées en bien des endroits. Or comme l'ecriture etoit changée, il etoit doublement difficile de les déchiffrer. Enfin comme ces manuſcrits furent trouvés dans différentes Provinces de petits Royaumes, dont l'ecriture etoit différente, cette diverſité augmentoit l'embarras & ajoutoit à cette enigme.

Page 288.

(*o*) Quand je dis que le Dictionnaire de Kang-hi a fixé l'orthographe, cela doit s'entendre en ce ſens : que dans les compoſitions publiques & dans tout ce qui a rapport à la cour, on eſt obligé de s'y conformer; mais cela n'empêche pas qu'on ne ſe ſerve encore dans bien des livres de différentes manieres, ſoit anciennes, ſoit abrégées, ſoit vulgaires, d'ecrire le même Caractere. Il eſt ſi difficile d'ecrire correctement, que les plus habiles s'y trompent. Pluſieurs Mandarins & Lettrés furent trouvés en faute, l'année derniere, parce que l'Empereur remarqua trois ou quatre Caracteres errés dans un volume d'hiſtoire qu'on lui avoit préſenté. Ce fut une affaire fort ſérieuſe, & qui cauſa la diſgrace de pluſieurs. Cette rigueur paroît outrée; mais elle eſt néceſſaire. Un Caractere changé ou altéré peut avoir de grandes ſuites dans les requêtes qu'on préſente à l'Empereur, & dans les copies que l'on tire de ſes ordonnances.

Ibidem.

(*p*) Le nombre des diverſes ecritures monte à bien plus de cinq; mais je me ſuis borné aux principales. Ceux qui ſavent l'hiſtoire de notre ecriture depuis le regne d'Auguſte juſqu'au ſeizieme ſiecle, ne ſeront pas ſurpris de ces variétés. Les Savans qui ont ſué à déchiffrer d'anciens manuſcrits, comprendront aiſément ce qu'il a dû coûter aux Lettrés & aux Antiquaires de Chine, qui etoient aux priſes, non pas avec un petit nombre de lettres, mais avec un nombre prodigieux de Caracteres différens.

Page 291.

(*q*) En faiſant copier ces inſcriptions en aſſez grand nombre, j'ai eu en vue qu'on pût s'en ſervir pour chercher dans les Hiéroglyphes ceux qui pourroient reſſembler à quelques-uns de ces Caracteres très-anciens, & pour qu'on vît s'il y a quelque jour d'expliquer les uns par les autres.

Ibidem.

(*r*) On ne peut ſavoir cela en Europe : mais ſe ſervir de ce Dictionnaire pour les Hiéroglyphes Egyptiens, c'eſt comme ſi on prenoit un Robert-Etienne pour déchiffrer les légendes des médailles & les inſcriptions antiques, &c. La raiſon en eſt toute ſimple, le Tching-tſée-tong n'a que les Caracteres Hing-chou, & par haſard quelque Kou-ouen qu'on trouve encore dans des anciens imprimés. Or il faut tout ce que la Chine a de plus ancien pour les Hiéroglyphes, vu que les derniers même remontent bien haut dans l'antiquité.

Page 293.

(*ſ*) Dans les grandes révolutions qui ont donné à la Chine de nouveaux maîtres, preſque tous les monumens en cuivre ont eté fondus, les bibliotheques des Empereurs détrônés ont eté brûlées avec leur Palais; de ſorte qu'il ne reſte preſque plus de monumens anciens. Dans l'Empire Romain, les médailles, les arcs de triomphe, les bas reliefs, les grands edifices, les tombeaux, &c. nous ont conſervé bien des particularités & des dates de l'Hiſtoire Romaine : en Chine il n'y a rien de tout cela. Il y avoit autrefois quelque *pei*, ou grandes tables de marbre blanc chargées de Caracteres : mais à peine en reſte-t-il quelques fragmens. Les Chinois n'ont jamais eu beaucoup de goût pour ces ſortes de monumens qu'on deſtine à la poſtérité la plus reculée. A un changement de Dynaſtie on détruit tout ce qui rappelleroit le ſouvenir de la famille détrônée. On ne fait pas même grace aux tombeaux, & cela eſt néceſſaire dans un pays où les morts occupent tant de place, & où il n'y en pas trop pour les vivans. L'Empereur a quelques *cou-tong*, *vaſes* & autres petites pieces fort anciennes ; mais outre que la plupart ne ſont chargées d'aucuns caracteres, il n'eſt pas poſſible de les voir. On dit que l'Empereur a donné ordre de faire graver tous les anciens monumens de l'Empire. Quand cela ſeroit, ils n'en ſeront pas plus rendus publics.

Page 293.

(t) On le croira difficilement en Europe; mais c'eſt un fait: les Chinois ont une quantité prodigieuſe de livres dans tous les genres, ſur toutes les matieres & de toutes les formes. De ce côté-là nous n'avons rien à leur apprendre; j'oſe dire même qu'ils ont des collections & des compilations d'un très-bon goût. Combien d'excellens livres en Chinois qui pourroient inſtruire l'Europe, ſur-tout pour les loix, le gouvernement, les arts de beſoin, l'hiſtoire naturelle, &c?

Page 294.

(u) Pour pouſſer plus loin cette ſorte de recherches, il faudroit avoir une copie exacte des Hiéroglyphes qu'on connoît, & je n'ai pu que parcourir quelques volumes de Kirker. Cependant la plus grande difficulté ne vient pas de ce côté-là. Comme on néglige depuis long-temps les anciens Caracteres, qui ſont les ſeuls dont on peut faire uſage, ce n'eſt qu'en frappant à bien des portes, & en s'adreſſant à des Antiquaires, qu'on peut avoir ce qui reſte de Kou-ouen. Or cela eſt bien difficile pour un etranger, encore plus pour un Miſſionnaire, qui n'a pas un jour à lui. Je dis ce qui reſte de Kou-ouen; car le nombre de ces ſortes de Caracteres ne va pas bien loin, & je doute même que tous les Caracteres de ce petit nombre ſoient d'une bien haute antiquité: je ne garantirois pas même qu'il y en eût aucun qui fut du remps de Rameſſes & Seſoſtris.

Page 296.

(x) Il eſt parlé dans le Chi-king de quelques plantes & oiſeaux, de maniere à me perſuader qu'on leur attribuoit ſymboliquement bien des propriétés; mais il eſt très-difficile de ſavoir quels ſont aujourd'hui ces plantes & ces oiſeaux. Les Commentaires ne ſont pas d'accord, & ne donnent que des conjectures pour tout ce qui eſt venu en Chine à la ſuite des ſectes ſuperſtitieuſes & idolâtres, on ne peut en faire uſage. Cependant je ne voudrois pas garantir que la *cigogne*, le *cerf*, le *lichen* & l'*agaric*, n'aient eté adoptés par ces ſectes d'après l'antiquité; j'en ai des preuves démonſtratives pour d'autres choſes. Les Koua de Fou-hi, par exemple, qui ſont en Chine avant toutes les ſectes, ont eté adaptés dans leurs livres à leur dogme & à leur morale. C'eſt bien pis pour

les autres King: comme il n'etoit pas poſſible d'en rejetter l'autorité, chaque ſecte a pris le biais de les commenter à ſa maniere, & de les entremêler de fables dans le goût de celles dont les Thalmudiſtes & quelques anciens hérétiques ont ſouillé l'Ecriture-ſainte. Les Lettrés ne liſent pas ces livres; mais ils en impoſent aux ſots & aux ignorans, qui, en Chine comme ailleurs, ſont en bon nombre. A ce propos je remarquerai en paſſant que Vouti, ſous qui ſe fit la premiere edition des King, etoit infatué de toutes ſortes de ſuperſtitions, & que ſa mere, qui etoit lettrée, croyoit à la ſecte de Foé. Il pourroit bien ſe faire que cela eût influé dans le choix des Critiques & Editeurs qui préſidoient à ce grand ouvrage. Cependant je crois qu'il eſt très-difficile qu'ils aient rien pu altérer, au moins d'eſſentiel. Les Lettrés auroient crié pour des omiſſions, de légeres additions, des préférences dans les variantes, &c. Je n'en répondrois pas: le fait, c'eſt que l'edition d'aujourd'hui a prévalu & que les autres ne ſont plus.

Page 298.

(*y*) Cela eſt evident, par ce que l'Ecriture dit de l'Egypte, d'Abimelec, de Melchiſedech, de Laban, de Jetro, de Job, de Balaam, de la Reine de Saba, d'Hiram, Roi de Tyr, de Ninive, &c. On en trouve encore bien d'autres preuves dans les Auteurs anciens, comme on peut le voir dans Voſſius, Huet, Beaurier, Thomaſſin, Mourques, & les autres qui, à l'exemple des ſaints Peres, ont recueilli les précieux reſtes des anciennes traditions.

Ibidem.

(*z*) Le profond Bacon l'a penſé & l'a cru, *Ipſi certè fatemur*, dit-il, *nos in eam ſententiam propendere, ut non paucis antiquorum Poëtarum fabulis myſterium infuſum fuiſſe putemus, neque nos movet quod iſta pueris ferè & Grammaticis relinquantur & vileſcant ut de ipſis ſententiam contemptive feramus...... quin contra...... videntur eſſe inſtar tenuis cujuſdam auræ quæ eſt traditionibus nationum magis antiquorum in Græcorum fiſtulas inciderunt.* Il faudroit copier tout ce que ce grand homme dit ſur ce ſujet; mais ſon ouvrage eſt entre les mains de tout le monde. Avec un peu de ſoin & d'application il ſeroit fort aiſé de démêler les faits hiſtoriques des Fables dont les Ecrivains poſtérieurs les ont habillés. Par exemple,

qui ne reconnoît pas le Paradis terrestre & l'etat d'innocence dans ce que dit le Sée-ki *du grand temps de la nature parfaite ;* Tchang-tse, de l'âge *de vertu epurée ;* & Chan-hai-king du pays des délices, nommé *Kouen-lun-chan ?* Qui peut douter que Niu-oua raccommodant les voûtes du Ciel avec une pierre de cinq couleurs, ne soit le fait de Noé & de l'arc-en-ciel défiguré ? Mais à-propos de Noé & du déluge, je ne doute pas que les anciens n'aient appliqué à quelques inondations particulieres ce que la tradition leur avoit appris du grand déluge. Il y a trop de ressemblance entre les déluges Egyptiens, ceux de Deucalion, d'Ogygès, ceux des Incas de l'Amérique, des Indiens, des anciens Gaures, &c. pour qu'ils ne soient pas les mêmes racontés différemment ; le temps seul où ils les placent en est une preuve. Mais pour ne parler que des Chinois, le Révérend Pere de la Charme remarque fort bien dans sa traduction du Kia-tse-hoei-ki (ce sont des annales, elles sont eu Europe), que le Chou-king ne dit point que le déluge, dont il est parlé dans le Chapitre Yao-tien, soit arrivé sous Yao. Voici le texte traduit littéralement : *L'Empereur dit, hélas de l'univers ! des eaux immenses sont répandues ! O qu'elles sont elevées ! elles entourent les collines, surpassent les montagnes, elles montent jusqu'au ciel.* Avant d'aller plus loin, il faut remarquer 1°. que c'est un *ex abrupto*, & que ce texte n'est point lié avec ce qui précede. 2°. Que le Chou-king, comme tous les livres anciens, est ecrit sans emphase & sans poésie, & qu'ainsi il faut prendre cette phrase dans le sens *obvius*, c'est-à-dire d'un déluge tel que celui de Noé. C'est en effet dans ce sens que le fameux Commentaire de Kong-in-ta & les autres expliquent jusqu'à dire : *les bœufs, les chevaux, les chars, tout fut enseveli sous les eaux ; eaux si elevées qu'elles paroissoient remplir le vuide qui sépare le ciel de la terre.* Mais dans ce cas où se seroit réfugié Yao avec toute sa cour ? Que seroient devenus les peuples ? L'objection est embarrassante. Les Chinois l'on sentie sans la résoudre. . . . . Selon eux, c'est Yu qui remédia au déluge, je traduis ainsi les deux Caracteres Hong-choui, qui à la lettre signifient *immenses eaux ;* mais dans le Chapitre Yu-kong, où sont rapportés les travaux de Yu, on ne voit que des forêts abattues, des chemins percés dans les montagnes, de nouveaux lits creusés aux rivieres, des digues elevées contre les crues des eaux, des canaux ouverts pour la communication des Provinces. Ces ouvrages, dont quelques-uns subsistent, n'ont

aucun rapport avec l'ecoulement des eaux d'un déluge, tel qu'il eſt décrit au Chapitre Yao-tien. Le célebre Lopi, un des plus ſavans & des plus laborieux Antiquaires de Chine, a ſenti la difficulté & a cherché à la réſoudre. Il dit lui-même qu'il n'a epargné ni peines ni recherches ; qu'il a conſulté les plus célebres Hiſtoriens & Interprêtes, qui tous, ſelon lui, ne diſent que des abſurdités, ſur-tout ceux qui prétendent que Yu avoit commencé ſon ouvrage par les endroits les plus bas & les plus près de la mer. Car, dit-il, *ſi l'eau s'elevoit au-deſſus des montagnes, il eſt evident qu'elle devoit être encore plus profonde dans les lieux les plus bas ; dans ce cas comment la faire ecouler ? Cela ne ſe peut.* Je crois que tout le monde ſera de l'avis de Lopi à cet egard. Mais qu'il faille entendre le texte du Chou-king dans un ſens métaphorique & myſtérieux comme il le dit, c'eſt s'eloigner de la tradition ; c'eſt faire violence au texte, c'eſt *Deus in machina.* Il me paroît plus ſimple & plus naturel de dire que les Compilateurs ou Editeurs du Chou-king auront appliqué fort mal-à-propos à quelque inondation arrivée du temps de Yao, ce que l'Hiſtorien racontoit du déluge univerſel. Cette conjecture eſt d'autant plus fondée, que les Critiques Chinois conviennent qu'il y a pluſieurs textes du Chou-king, du Tchong-yong, &c. qui ont eté placés dans des endroits où ils ne font pas de ſuite ; uniquement pour les conſerver, parce qu'ils etoient très-authentiques. D'ailleurs la tradition des Savans porte que Confucius réduiſit à 100 Chapitres les 3240 que contenoit l'ancien Chou-king, encore ces 100 Chapitres n'ont-ils pas eté conſervés, car Kong-ngan-koue ne put en déchiffrer la moitié, lorſqu'on les trouva ſous les Han, bien des années après l'incendie des livres; mais ce point & bien d'autres méritent des diſſertations détaillées, & elles auroient leur utilité.

Page 299.

(*aa*) Lieou-eulh-tchi dit qu'en cherchant le ſens primitif, le ſens intime d'un caractere, il faut conſidérer le ſens des parties dont il eſt compoſé, ce qu'il nomme, & le ſens qui réſulte de leur aſſemblage qu'il nomme *Chun.* Cette maniere de procéder eſt auſſi sûre que ſi, par exemple, pour expliquer le mot *tout-puiſſant*, on examinoit ce que ſignifie *tout* & *puiſſant* pris ſéparément, & puis qu'on cherchât ce qu'ils peuvent ſignifier ne faiſant qu'un ſeul mot.

Page

Page 300.

(*b b*) Tao, dans le discours ordinaire, signifie *regle*, *loi*, *sagesse*, *vérité*, *voie*, *parole*. Dans le texte cité il signifie *la Divinité*. Cette interprétation n'est pas de moi, elle est fondée sur ce que *Lao-tse* dit lui-même, le *Tao est un abîme de perfections qui contient tous les êtres. . . . . Le Tao qu'on peut décrire n'est pas le Tao Eternel. . . . . Le Tao est à lui-même sa regle & son modele.* Et Hoai-nan-tsée : *Le Tao conserve le ciel, soutient la terre, il est si elevé qu'on ne peut l'atteindre, si profond qu'on ne peut le sonder, si immense qu'il contient l'univers, & néanmoins il est tout entier dans les plus petites choses, &c.* Le Chou-king, dit, *le cœur du Tao, est infiniment délicat & subtil.* Je pourrois accumuler bien des textes & des citations ; mais de pareilles matieres demandent quelque chose de plus qu'une Note. Et je ne demanderai jamais d'être cru en les traitant, que lorsque j'aurai donné des preuves du meilleur alloi. Ce qui ne seroit pas difficile.

Page 301.

(*c c*) Dans la liste des caracteres que j'ai crus ressembler aux Hiéroglyphes Egyptiens, on trouve le caractere △ vis-à-vis de l'Hiéroglyphes △ : mais comme la figure n'est pas exactement la même, je n'ai pas osé pousser mes conjectures jusqu'à l'examen, puis je n'ai pas les livres qu'il faudroit.

Page 303.

(*d d*) Il n'y a qu'à lire le Choue-ouen pour en être convaincu. Plusieurs de ces caracteres ont servi à eclaircir bien d'anciens usages, coutumes, faits, &c. ce sont les Médailles de Chine.

Page 304.

(*e e*) C'est peut-être à quoi n'ont pas fait assez attention ceux qui ont plaisanté sur les Missionnaires qui se recrioient sur l'analyse de quelques caracteres, & leur allusion sensible à quelque point de notre croyance. Cicéron se mocque quelque part de Chrysippe de ce qu'il vouloit faire des Stoïciens, d'Orphée, d'Hésiode, d'Homere, &c. & il avoit raison. Mais ce n'est pas le cas des Missionnaires qui croient trouver des traces de la Religion des premiers temps dans les Caracteres Chinois. Si la

manie des ſyſtêmes ſe mettoit de la partie, il faudroit rire de la bonhommie de ces Miſſionnaires, ou plutôt la leur paſſer en faveur des découvertes réelles. Mais rejetter tout ce qu'ils diſent, parce qu'ils rencontrent mal quelquefois, c'eſt couper un arbre au pied, parce que pluſieurs de ſes fruits ne ſont pas mûrs, ou ſont piqués de vers. Lao-tſe dit, *Les eſprits du premier ordre reſpectent les plus petites découvertes, & en profitent pour en faire de grandes; ceux du ſecond ne les remarquent pas, ou les négligent; ceux du dernier en viennent aux eclats & montrent leur ignorance.*

La Chine eſt le Pérou & le Potoſi de la république des Lettres. Au lieu de chicaner les Miſſionnaires, il faudroit les encourager à exploiter des mines fort difficiles à fouiller. L'admirable, c'eſt que les Gens de Lettres qui devroient le mieux ſentir leur poſition, & qui ſont les plus délicats Critiques, envoient quelquefois à un pauvre Miſſionnaire cinq à ſix commiſſions littéraires ſur différens ſujets, dont le moindre, pour être bien traité, demanderoit des années de travail & de recherches à un homme de cabinet, qui auroit tout ſon temps à lui. Le proverbe Chinois dit: *Si vous voulez qu'un chou pomme, ne lui ôtez pas le cœur.*

Page 305.

(*ff*) J'en ſuis fâché pour ceux qui parlent ſi hardiment ſur l'athéïſme prétendu des Chinois anciens & modernes; mais je crois facile à prouver hiſtoriquement que les anciens Chinois ont connu long-temps & adoré le vrai Dieu, ont eu connoiſſance même du Meſſie à venir. Pour les modernes, il peut y avoir des *Athées* & des *Matérialiſtes* de cœur & de conduite. Les Jou-kiao, ou vrais Lettrés ſont Théïſtes dans la ſpéculation, & peu dans la pratique, à en juger par ce qui paroît. Pour le peuple, il eſt clair qu'il n'eſt pas Athée. Quoi qu'on en diſe, je ſoutiens qu'on feroit couper la tête ici, ou même mettre en pieces, un Auteur qui imprimeroit certaines maximes que j'ai lues en Europe, dans des livres, malheureuſement trop répandus. Le tolérantiſme Chinois ne va pas juſqu'à ce qui attaque la ſubſtance des loix & les premiers liens de la ſociété. A propos du prétendu athéïſme des Chinois; je dis ſans détour, que c'eſt calomnier l'Egliſe Romaine, que de dire qu'elle a déclaré que les Chinois etoient des Athées: il n'y a que des forcénés, des ennemis de tout bien, qui puiſſent tenir un langage ſi calomnieux & ſi faux. Tout ce que Rome a décidé, c'eſt que les Miſſionnaires ne ſe

ſerviroient pas des mots *Tien* & de *Chang-ti* pour annoncer le vrai Dieu, parce qu'elle a cru que la ſignification de ces mots n'etoit pas aſſez claire, aſſez préciſe, aſſez formelle & aſſez exempte du ſoupçon des equivoques & de ſuperſtitions, & qu'elle a voulu que le nom ſacré du Très Haut fût auſſi pur, auſſi ſacré, auſſi auguſte, qu'il peut l'être parmi les idolâtres, n'etant qu'à lui, ne caractériſant que lui, & le repréſentant toujours plein de majeſté, de ſainteté, de toute-puiſſance, de grandeur, de miſéricorde & de juſtice. C'eſt un point de diſcipline qu'elle a décidé, & non un point de grammaire & d'hiſtoire Chinoiſe. Malheur à ceux qui veulent rendre ſes décrets odieux, pour rendre les Miſſionnaires haïſſables!

Page 306.

(*gg*) Je ſais que le ſuffrage des vrais Savans & des gens de bien les en dédommage; mais un Miſſionnaire doit toujours être inconſolable de ſe voir cité dans des ouvrages de ténebres & de menſonges.

Chou pou tſin yen yen pou tſin y.

書不盡言言不盡意

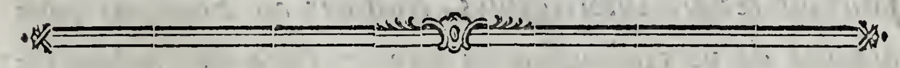
Libri non exhauriunt verba verba non exhauriunt ideas.





EXPLICATION

Du Monument gravé sur la pierre en vers Chinois, composés par l'Empereur, pour constater à la postérité la conquête du Royaume des Eleuths faite par les Tartares Mant-choux, sous le regne de Kien-long, vers l'an 1757.



A MONSEIGNEUR BERTIN,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

DANS la lettre que vous fites ecrire, il y a deux ou trois ans, à nos Peres Chinois, vous demandiez qu'on vous donnât quelques connoissances particulieres de cette partie de la Tartarie que l'on appelle le pays des Eleuths, ou des Zongores. J'attendois pour vous satisfaire, de pouvoir être assez instruit moi-même, pour ne rien avancer que de bien certain ; j'attendois aussi

que la Carte, que l'Empereur a donné ordre de graver, fût rendue publique.

L'année derniere je fis l'acquisition du Monument, qui décrit en vers Chinois, les principaux actes d'une Tragédie, dont, pour ainsi dire, j'ai été le spectateur. Je l'envoyai à la Bibliotheque du Roi, avec promesse d'en faire la traduction dans mes premiers momens de loisir. Une révolution au moyen de laquelle une Nation entiere se trouve anéantie, mérite, sans doute, d'occuper une place dans les fastes de l'Univers.

Je me mis donc en devoir de remplir ma promesse: mais je trouvai des difficultés insurmontables, pour pouvoir rendre intelligibles, traduits en François, des especes de vers didactiques que les Chinois, même les plus instruits dans leur langue, ne peuvent entendre, s'ils n'ont l'histoire du temps à la main. Je renonçai à traduire, & je pris le parti d'expliquer.

J'avois gardé, pour mon instruction particuliere & comme des modeles d'eloquence & de la plus pure diction, la plupart des ecrits que Sa Majesté fit paroître dans le temps, tant pour justifier ses démarches, qu'il craignoit qu'on ne taxât, que pour annoncer, après tant de pertes, des succès dont il vouloit qu'on ne doutât point. J'ai relu ces différentes pieces, & je les ai enchâssées par lambeaux, & dans le texte & dans les notes, lorsqu'il m'a semblé qu'il le falloit pour pouvoir

être compris. Ainsi c'est toujours l'Empereur qui parle ; c'est presque toujours lui qui explique : on peut l'en croire sur ce qu'il dit.

J'aurois pu joindre ici une Carte, telle quelle, du pays des Eleuths ; j'ai mieux aimé différer à l'année prochaine, parce que je pourrai l'avoir, pour lors plus exacte & beaucoup plus complette.

Les nouvelles Hordes de Tartares, Tourgouths & autres, qui, l'année passée & cette année encore, sont venus se mettre sous l'obéissance de l'Empereur, au nombre de plus de cent mille familles, ont fait naître dans l'esprit de ce grand Prince, l'idée de joindre la carte de leur pays à la carte déja faite du pays des Eleuths. Il y a déja plus de cinq mois qu'un de nos Peres Géographes est parti pour remplir cet objet. A son retour, je tâcherai de me procurer le fruit de son travail, que je joindrai à l'explication du monument que l'Empereur vient de faire elever en Tartarie, en mémoire de l'evenement singulier de l'arrivée de ces Tartares ; evenement dont il se trouve flatté, & dont il s'est applaudi, beaucoup plus qu'il n'avoit fait des evenemens les plus glorieux de son regne. A entendre ces Tourgouths & les autres Tartares, il y a plusieurs autres peuples qui se disposent à suivre leur exemple. Si les transmigrations qu'ils annoncent ont lieu, j'aurai l'honneur de vous en informer. En attendant,

je vous ſupplie de vouloir bien agréer ce que je prends la liberté d'envoyer cette année, & de ne pas douter du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, AMIOT, M. D. L. C. D. J.

A PE-KING, le 4 Octobre 1772.

MONUMENT



MONUMENT

DE LA CONQUÊTE DES ELEUTHS.

C'EST ici la quatrieme année depuis que mes troupes ont commencé la guerre au-delà des frontieres occidentales de mon Empire. Par combien d'actions mémorables, tant les Généraux que les Officiers, & les Soldats eux-mêmes ne se sont-ils pas distingués ! Il est naturel qu'après avoir eté si long-tems absens de leur Patrie, ils souhaitent de la revoir ; du milieu du sang & du carnage, leurs cœurs ne se sont point encore si fort endurcis, qu'ils ne dirigent quelques tendres soupirs vers leurs familles. Il est raisonnable qu'après avoir couru tant de dangers, & surmonté tant d'obstacles, ils desirent de jouir enfin du repos ; il est juste que je pense moi-même à le leur procurer.

On n'entreprend rien, sans se proposer quelque objet ; on prend des moyens qu'on croit efficaces, pour faire réussir son entreprise. Si l'on tire l'épée, c'est pour qu'elle agisse ; mais on la remet dans le fourreau, lorsqu'on a obtenu ce pourquoi on la faisoit agir.

Quoiqu'à raison de la très-grande distance qui sépare ces lieux de ceux où j'ai porté la guerre, il ne m'ait pas eté permis d'aller combattre en personne, je puis dire néanmoins que j'ai combattu. J'ai fait comme au jeu des Echecs : j'ai placé toutes les pieces & je les ai fait agir à propos.

C'est avec une répugnance extrême que je me suis déterminé à armer mes guerriers ; c'est lorsqu'il ne m'a pas eté possible de m'en dispenser, que je les ai fait marcher contre les rebelles ; c'est pour châtier des brigands qui ne reconnoissoient plus aucun

frein, que j'ai employé la force de tant de bras. Je vais détailler les motifs de mon entreprise; & en prenant cette grande affaire depuis son origine, j'en continuerai l'exposition succinte, jusqu'à la fin qui l'a si glorieusement terminée.

L'empereur, mon aïeul, fut contraint autrefois de châtier les Eleuths, & de réprimer leur insolence par la force de ses armes. Trois fois ces téméraires oserent provoquer son courroux; & trois fois mon illustre aïeul se mit à la tête de ses six Ché pour combattre en personne (1).

Tels que des loups attroupés, qui voyant, quoiqu'au loin encore, des chasseurs venir à eux, se dissipent d'eux-mêmes, & s'enfuient avec précipitation, chacun vers sa propre taniere, pour s'y mettre à couvert du malheur dont il se croit menacé: tels les Eleuths à la vue de nos troupes, & au seul bruit de nos armes, se séparoient, se dispersoient & se rendoient par diverses routes dans les lieux les plus reculés de leurs possessions. Rentrés en apparence dans le devoir, ils paroissoient ne vouloir plus s'en ecarter; ils etoient tranquilles jusqu'au départ de nos guerriers. Nos troupes cessoient-elles de les observer; ils recommençoient leurs courses, ils exerçoient leurs brigandages comme auparavant, c'etoient les loups qui revenoient assouvir leur rage sur une proie qu'ils avoient abandonnée à regret.

C'est ainsi que le perfide Tsé-ouang-reptan se conduisit d'abord. On le vit alternativement se montrer & disparoître, repa-

(1) Les six Ché sont six corps de troupes, sans lesquels un Empereur de la Chine ne fait jamais la guerre en personne. Chaque Ché est composé de douze mille cinq cents hommes. Ainsi les six Ché composent seuls une armée de soixante-quinze mille hommes. Ils doivent être rendus au camp, vers le même temps à peu-près que l'Empereur, quel que soit le chemin qu'ils aient pris; car ils ne suivent pas tous une même route, pour ne pas affamer les lieux par où ils passeroient. C'est à la tête de ces troupes, ou corps de troupes que les Chinois appellent du nom de *Ché*, que *Kang-hi* combattit contre les Eleuths.

roître de nouveau, puis courir à perte d'haleine dans les déserts de sa domination, pour y trouver un asile où il pût se remettre de ses frayeurs (2).

Vaincu par nos troupes, défait, mis en fuite & abandonné des siens, Kaldan, se voyant sans ressources, s'etoit donné la mort par le poison. Chargé du cadavre de son pere, suivi d'un petit nombre des siens, Septen-Paltchour s'etoit refugié chez Reptan.

Nous voulions que Kaldan, quoique mort, fût puni, comme

(2) *Tse-ouang-Reptan* n'etoit originairement que le Chef d'une petite horde soumise au Roi des Eleuths.

Le Royaume des Eleuths, dit *Kang-ki*, dans l'histoire de la conquête qu'il en fit, *est un grand Royaume situé au Nord-ouest de la Chine. Son nom n'a pas toujours eté le même. Quand ils erigerent leurs possessions en Royaume, ils se déclarerent nos vassaux. Le premier de leurs Rois qui vint, en cette qualité, nous rendre hommage, se faisoit appeller* Kousi-han (*le Roi* Kousi). *Il vint pour la premiere fois sous le regne de* Chun-tché. *L'Empereur le traita en Roi, lui donna un sceau particulier & le décora du titre de* Sourê (*qui signifie* eclairé). *Il lui accorda toutes les prérogatives accordées déjà aux autres feudataires, & le fit inscrire dans les Registres de l'Empire sous le nom de* Souvê Kousi-han (*le Roi eclairé* Kousi).

Ses descendans Orchirtou-han, & Abatai-noien, *ayant choisi le pays qui est à l'Ouest du* Loang-ho, *pour être le lieu de leur séjour, furent appellés du nom de Mongoux-Eleuths. Après eux* Tchetchen-ombou *ayant remporté une célebre victoire sur ceux qui portent des bonnets blancs, reçut pour cette raison tous les honneurs dus à son mérite, & l'Empereur lui donna ou lui confirma les glorieux titres de* Patour, *& de* Tousiétou Patour Tag-tsing, *mots mongoux, qui font allusion aux qualités guerrieres qu'il employa si à propos pour purger son canton des Brigands qui l'infestoient.*

Un des descendans de Tousiétou Patour Tag-tsing, *se fit nommer le vaillant* Taidji, *parce que l'Empereur voulut bien lui accorder ce titre. C'est le vaillant* Taidji *connu par les Mongoux sous le nom de* Talaï-Patour Taidji, *qui vint avec les siens habiter le pays de* Hou-hou-nor *où ils fixerent leur séjour. On les appella les Eleuths Mongoux de* Hou-hou-nor.

Hotohotchin, *pere de* Kaldan, *avoit pris le nom de* Patour Taidji; *& comme il s'etoit etabli au Nord de la Montagne Altaï, lui & les siens furent appellés les Eleuths Mongoux du Nord.*

Hotohotchin *eut pour successeur, après sa mort, son fils, du nom de* Sengue. *Ce* Sengue *etoit frere cadet*

on punit les rebelles, afin de servir de préservatif à ceux qui seroient tentés de l'imiter. Reptan, pour nous satisfaire, déterra son corps, lui coupa la tête & nous l'envoya : nous voulumes encore avoir entre nos mains Septen-paltchour, le fils de ce perfide; Reptan nous le livra de même. Reptan n'etoit cependant qu'un traître, qui cherchoit à nous en imposer pour parvenir plus sûrement à son but (3). Mais qui n'eût pas eté trompé par

de Kaldan. *Ils etoient l'un & l'autre d'un même pere & d'une même mere : mais* Kaldan *s'etant mis fort jeune au service du grand Lama, s'étoit fait Lama lui-même, & avoit laissé tous ses droits à son frere* Sengue. *Leur pere* Hotohotchin *avoit eu d'une femme du second ordre deux autres fils, dont l'un portoit le nom de* Tchetchen, *& l'autre celui de* Patour. *Ceux-ci, jaloux de* Sengue, *parce qu'ils ne se croyoient pas aussi bien partagés que lui, tant en terres qu'en bestiaux, le pilioient toutes les fois qu'ils en avoient l'occasion. La haine qu'ils conçurent contre lui alla si loin, qu'ils le massacrerent enfin, & se partagerent ses dépouilles.*

Kaldan *apprit, dans sa solitude, la mort tragique de son frere, & le désordre qui régnoit dans le reste de sa famille. Il obtint du grand Lama toutes les dispenses qui lui étoient nécessaires pour pouvoir rentrer dans ses droits, & quelques secours de troupes pour lui en faciliter les moyens. Ce* Kaldan, *quoique Lama dès sa plus tendre jeunesse, étoit naturellement cruel & sanguinaire, il ne quitta pas ses inclinations. Il etoit dans son centre quand il avoit les armes à la main; & quand ils les eut prises une fois, il ne les quitta plus qu'à la mort.*

Il attaqua ses deux freres Tchetchen & Patour, *les vainquit, les fit mourir, s'empara de tout ce qui leur avoit appartenu, & se fit déclarer* Taidji. *Ses premiers exploits militaires lui avoient trop bien réussi, pour en rester là ; il en tenta d'autres. Sous le moindre prétexte, il attaquoit les Taidji ses voisins ; & comme il etoit courageux, qu'il entendoit très-bien la guerre, & que d'ailleurs il les prenoit au dépourvû, il ne manquoit guere de les vaincre. C'est ainsi qu'il se les rendit tributaires, les uns après les autres, & qu'ayant réuni sous sa domination les trois hordes principales des Eleuths, il forma un grand Royaume qui fut appellé le Royaume des Eleuths.*

Telle est l'origine de ces Tartares Mongoux, auxquels on donne ici le nom d'Eleuths. *Kang-hi* qui etoit très au fait de ce qui les regarde en a ainsi parlé, & je n'ai pas cru m'écarter de mon sujet en rapportant ce qu'il en a dit. On ecrit en Europe *Eluth*, je ne sais trop pourquoi. Leur véritable nom ecrit à la Tartare est *Oloth*, les Chinois l'écrivent par les trois caracteres *Ngo-to-tê*, & je l'ecris *Eleuth* pour approcher de plus près de la maniere dont on le prononce ici.

(3) *Reptan* comblé de bienfaits de l'Empereur, avoit témoigné sa

de si belles apparences ? Soumis à tous nos ordres, & les exécutant à point nommé, il ne nous laissoit aucun sujet raisonnable de le soupçonner. Nous le laissames jouir en paix de la liberté & de toutes les prérogatives dues à son rang.

Profitant de notre bonne-foi, & ne se voyant plus observé par des troupes qui n'eussent pas manqué de le châtier, aussitôt qu'il se seroit rendu coupable, il se fortifia peu-à-peu, il agrandit le pays de sa domination, il augmenta le nombre de ses sujets; & quand il se crut assez fort pour pouvoir exécuter impunément de plus grands projets, il porta ses armes au loin, ravagea plus d'une fois le Si-tsang, & n'epargna pas même ceux d'entre les Mongoux qui etoient le plus immédiatement sous notre protection (4). Il ne posa jamais les armes, le reste du temps que vécut encore mon auguste aïeul. Il fallut sans cesse envoyer contre lui; sans cesse il fallut le combattre; il fallut toujours le poursuivre après l'avoir vaincu. Jamais il ne put succomber entierement sous nos armes victorieuses. Battu d'un côté, il reparoissoit bien-tôt d'un autre, pour se faire battre encore; mais il echappoit toujours.

Yong-tcheng (5) mon pere ne crut pas devoir imiter en

reconnoissance par une soumission sans bornes à tous les ordres qu'on lui intimoit de sa part; mais cette soumission n'etoit qu'apparente. C'étoit un artifice de sa part pour tromper plus sûrement son bienfaiteur, en l'engageant à retirer ses troupes. En effet, il ne se vit pas plutôt libre de l'inquiétude que lui causoit le voisinage des armées impériales, qu'il porta le ravage & la désolation par-tout. Il fallut renvoyer des troupes; mais comme *Reptan* s'etoit fortifié de plus en plus, qu'il etoit rusé, & qu'il avoit une parfaite connoissance de tout le pays; on ne put jamais le détruire, quelques efforts que l'on fît pour pouvoir en venir à bout. Il se défendit en brave ou se tira d'affaire en rusé, pendant tout le temps que *Kang-hi* fut encore sur le Trône.

(4) On appelle du nom général de *Si-tsang* toutes les hordes des Tartares qui sont depuis les confins de la Chine proprement dite jusqu'aux frontieres de la Moscovie. Cependant on entend plus particuliérement par *Si-tsang* les hordes qui sont plus près du Tibet & sous la domination immédiate du Grand Lama.

(5) *Yong-tcheng*, en montant sur le Trône, n'etoit pas sans inquié-

cela mon aïeul; il prit une toute autre conduite. Persuadé qu'il suffisoit d'entretenir la paix dans le voisinage de nos frontieres; il n'y laissa de troupes qu'autant qu'il en fallut pour les garder. Dédaignant une guerre dans les formes avec des brigands, il n'envoya pas des armées contre eux pour les combattre en son nom; mais instruit, peu après, des ravages que ces mêmes brigands faisoient impunément parmi les Mongoux ses sujets, il n'hésita plus sur ce qu'il avoit à faire. Il donna du secours aux siens, sans compromettre pour cela sa gloire.

Des provisions abondantes de grains, des sommes d'argent considérables, différens corps de troupes fraîches & exercées, tout cela fut destiné pour la Tartarie. On en fit deux parts, dont l'une fut envoyée sur les frontieres de l'Occident, & l'autre moitié sur les frontieres du Nord. Des Officiers capables & expérimentés furent choisis pour la distribution. C'est à ceux d'entre les Mongoux qui seroient opprimés par Tsê-ouang-Raptan qu'on devoit prêter main-forte, & fournir les autres secours. Foibles moyens dont tout l'effet fut d'engager le rebelle à mieux cacher ses desseins perfides (6).

tudes du côté de ses freres. Il en avoit un sur-tout qui etoit actuellement à la tête d'une armée dont il étoit très-aimé. Il n'en falloit pas davantage pour répandre la crainte dans le cœur d'un Prince naturellement soupçonneux. Sous prétexte de vouloir faire goûter à ses sujets toutes les douceurs de la paix, il rappella les troupes qui étoient en Tartarie, & laissa les Tartares se disputer entr'eux leurs droits respectifs sur des terres & des déserts qui n'influoient en rien au bonheur & à la Majesté de l'Empire Chinois. Mais il ne fut pas long-temps sans comprendre qu'il falloit sur les frontieres quelque chose de plus qu'un petit nombre de soldats pour les garder. S'il ne se fût hâté de secourir les siens, *Tsê-ouang-Raptan* n'eût pas tardé à les subjuguer, & à lui débaucher peu-à-peu tous ses Mongoux. Malgré les secours abondans d'hommes, d'argent & de provisions qu'il fit passer en Tartarie, il ne laissa pas de se voir enlever des hordes entieres. Cela ne l'inquiéta pas beaucoup. Il avoit dans sa propre Cour des affaires d'une toute autre importance; & c'est à les terminer qu'il mit tous ses soins.

(6) *Tsê-ouang-Raptan* voyant les troupes impériales toujours prêtes à voler au secours des Mongoux qu'il attaqueroit, se tint en apparence dans les bornes du devoir;

En me désignant son successeur à l'Empire, mon auguste pere n'oublia pas de me donner ses instructions pour le bien gouverner : « *Ne prenez les armes*, me dit-il, *que lorsqu'il ne vous » sera pas possible de faire autrement. Ceux qui sont répandus au-delà*

mais il n'etoit ainsi tranquille que pour cacher aux yeux des Mongoux eux-mêmes ce qu'il tramoit pour les perdre. Le peu de temps qu'il fut dans l'inaction, il l'employa à se fortifier, & à former une ligue avec le *La-tsang-han* qu'il trouva le moyen de mettre dans ses intérêts.

Ce Roi de *La-tsang* avoit un fils qui s'appelloit *Tan-tchong; Tsé-ouang-Raptan* avoit une fille qui étoit à peu près du même âge, il la donna en mariage à *Tan-tchong*. Quelque temps après il se brouilla avec le pere de son gendre, lui tendit des piéges, & vint à bout de le faire tuer. Il s'empara de ses Etats, au préjudice de tous ceux de la famille du mort auxquels la succession au Trône de *La-tsang* appartenoit de droit.

Indignés d'une pareille conduite, presque tous les Chefs des différentes hordes se liguerent contre *Raptan;* mais celui-ci les battit presque toujours, les fit fuir devant lui & porta la dévastation dans toutes leurs terres. Voyant qu'ils ne pouvoient résister seuls à un ennemi si puissant, ils eurent recours à l'Empereur, & le supplierent de vouloir bien les délivrer d'un homme qui etoit, disoient-ils, pire qu'une bête féroce, d'un brouillon & d'un perturbateur du repos public, dont les ravages, après avoir désolé tout leur pays, s'étendroient à coup sûr sur les possessions même de l'Empire.

Yong-tcheng eut egard à leurs prieres, & pensa tout de bon à les secourir. Comme le *Si-tsang* etoit le pays qui se ressentoit le plus des fureurs de *Tsé-ouang-Raptan*, le *Si-tsang* fut celui que l'Empereur mit d'abord à couvert en y envoyant un bon nombre de troupes. La principale des hordes du *Si-tsang* avoit alors *Ta-tsereng* pour Chef.

A la tête de ses propres troupes, & de celles qu'on lui envoya de la Chine, *Ta-tsereng* donna la chasse à tous les brigands, vint à bout de contenir dans le respect tous les autres chefs des hordes voisines, & se fit craindre de *Tsé-ouang-Raptan* lui-même. C'est de ce *Ta-tsereng* que descend *Ta-oua-tsi*, dont on aura occasion de parler dans la suite comme d'un des principaux mobiles de la guerre qui a eteint pour toujours, ou tout au moins pour long-temps, le Royaume des *Eleuths*. C'est le même que M. l'Abbé *Chappe* appelle le *Noyon-Débatchi*, apparemment d'après la relation ou la prononciation des Russes. Son véritable nom ecrit à la Tartare est *Tavouatsi*. Les Chinois l'écrivent par les trois caracteres *Ta-oua-tsi* qui expriment fort bien le son du nom Tartare.

Du reste, ce *Ta-tsereng* ne fut pas long-temps sans se révolter lui-même. Il abandonna le lieu où il

» *de nos frontieres, provoqueront de temps en temps votre juste courroux, ainsi qu'ils l'ont fait sous le regne de mon pere, & sous le mien. Il est bon que vous sachiez, du moins en général, quelles sont en cela leurs prétentions & leurs vues. Je vais vous en instruire.*

» *En nous provoquant sans cesse, pour nous engager à leur faire la guerre, les Eleuths ont deux intentions principales, la premiere est de se faire un nom parmi les autres Mongoux leurs voisins. En osant se mesurer ainsi avec les troupes de l'Empire, en les battant séparément & en détail, lorsqu'elles ne sont point encore remises des fatigues d'une longue route, & avant qu'elles aient pu se réunir pour former un corps d'armée, ils se rendent redoutables, & se croient en etat de donner la loi.*

» *La seconde raison, c'est pour nous engager à dégarnir nos frontieres d'un côté, en nous attaquant, tout-à-coup, d'un autre. Ils font alors leurs excursions, dans les lieux d'où l'on a retiré les troupes, & y exercent en sûreté leurs brigandages. Fiers ensuite de leurs prétendus succès, enflés de tous ces petits avantages, qu'ils envisagent comme autant de victoires qu'ils ont remportées sur nous, ils se font craindre de leurs voisins, grossissent insensiblement le nombre de leurs amis & de leurs alliés, se soustraient à l'obéissance qu'ils nous doivent, & se croient en etat de soutenir tous nos efforts dans une guerre en forme.*

» *Ne vous laissez point prendre à leurs artifices : n'entreprenez de les faire rentrer dans le devoir, que quand vous serez sûr des moyens que vous mettrez en usage pour vous faire obéir* (7) ». Ainsi parla

faisoit son séjour, après avoir massacré la plus grande partie des troupes impériales qui y etoient habituées, & s'enfonça avec les siens dans le désert.

(7) *Yong-tcheng* donne ces instructions à son fils pour le prémunir contre les artifices des Eleuths, dont, malgré toute sa politique, il fut lui-même la dupe, en tombant dans les piéges qu'ils lui avoient tendus. Il veut aussi lui insinuer par-là que s'il est tombé dans quelques fautes, c'est parce qu'il s'etoit ecarté de la route qui lui avoit été tracée par *Kang-hi.* L'Empereur rappelle toutes ces particularités pour persuader à ses sujets que la conduite

mon

mon pere; & toutes ces paroles pénétrerent jusques dans le fond de mon cœur.

qu'il a tenue envers les Eleuths lui avoit eté tracée par son pere ; Quoi qu'il en soit, *Yong-tcheng* n'envoya d'abord que de petits corps de troupes, dont les Eleuths avoient l'adresse d'empêcher la réunion en les attaquant en détail, & en les dispersant. Ce ne fut qu'à la derniere extrémité qu'il se détermina enfin à envoyer un secours considérable d'hommes & d'argent au Roi de *La-tsang*. Après le départ du perfide *Ta-tsereng*, les chefs des différentes hordes de *La-tsang* s'assemblerent pour procéder à l'election d'un autre Han. En même temps, ils députerent un nommé *Loptsang-Tankin* avec la qualité d'Ambassadeur, pour venir à Pekin assurer, au nom de tous, à Sa Majesté Impériale qu'ils n'avoient rien tant à cœur que d'être & de demeurer eternellement les fideles vassaux de l'Empire. *Loptsang-Tankin* arriva à la Cour, & y fut bien reçu. Peu de temps après arriverent de nouveaux Ambassadeurs pour faire les mêmes protestations que *Loptsang-Tankin*, au nom du *Han* nouvellement elu.

Sur des assurances si positives, l'Empereur qui avoit envoyé un assez bon nombre de gens de guerre tant contre *Ta-tsereng*, que pour garder les frontieres, crut que la soumission volontaire de celui qui avoit eté substitué aux rebelles, & de tous les autres chefs des hordes voisines, alliées ou tributaires, le dispensoit d'entretenir des troupes qui ne pouvoient être d'aucun usage. Il leur envoya l'ordre de revenir.

Celles qui gardoient les frontieres du côté de l'Occident, furent les premieres à l'exécuter; mais elles eurent à peine fait une ou deux journées de chemin, que les Eleuths les poursuivirent comme des ennemis, en massacrerent un grand nombre, & pillerent presque tout leur bagage. Après ce premier coup de main, ils se transporterent dans tous les lieux où l'Empereur avoit etabli des haras, & en enleverent tous les chevaux. Ils s'en servirent pour remonter leurs gens & coururent avec précipitation vers les frontieres du Nord, où ils se porterent aux plus violens excès. Ils prirent au dépourvu des hommes sans défiance, dans le temps qu'ils se disposoient à un retour paisible, & en massacrerent un grand nombre. Ils pillerent ensuite tout ce qui tomba sous leur main.

L'Empereur, informé de leur perfide conduite, pensa sérieusement à les châtier. Il avoit donné une de ses filles en mariage à un Prince Mongou, nommé *Tchering*, lequel ayant joint ses propres troupes à celles dont l'Empereur le nommoit général, eut bientôt nettoyé le pays de tous les brigands qui l'infestoient. Après avoir remporté chez eux victoire sur victoire, il vint à bout d'exterminer leurs chefs. A l'exception d'un, tous les

Je montai ſur le Trône. Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit m'aider à le remplir avec gloire, je rappellai le ſouvenir des inſtructions qui m'avoient eté données. *Régnons en paix*, me dis-je à moi-même, *que la tranquillité de mes ſujets ſoit le doux fruit de mon Gouvernement : les Tartares nos voiſins paroiſſent avoir oublié leurs anciennes querelles, & dépouillé leur fureur ; entretenons la bonne intelligence qui regne parmi eux. Le Si-tſang parfaitement ſoumis à nos ordres, ſemble faire dépendre ſon bonheur de ſa ſoumiſſion, tâchons de lui perſuader que nous ſommes ſans défiance ; donnons-lui des preuves d'une entiere ſécurité. Les troupes, qui gardent nos frontieres, tiennent, il eſt vrai, tous les Mongoux des environs en reſpect ; mais elles font naître l'idée de la guerre, & les empêchent de quitter les armes ; rappellons ici nos guerriers.*

L'exécution ſuivit de près le projet. Mes troupes eurent ordre d'abandonner inceſſamment un pays où je les croyois déſormais inutiles. Je les rappellai dans leur patrie ; mais en les rappellant, je fis ſavoir mes intentions aux Eleuths, & je les inſtruiſis ainſi en peu de mots: *Ne doutant point que vous ne ſoyiez fideles, je veux bien vous laiſſer libres de vous conduire ſelon vos loix, & à votre gré. Si vous perſiſtez dans votre obéiſſance, je continuerai à vous accorder ma protection, & à vous combler de bienfaits ; mais, ſi par l'effet d'une inconſtance qui ne vous eſt que trop ordinaire, vous venez à vous écarter de votre devoir, comme vous l'avez fait tant de fois, ſoyez sûrs que les châtimens les plus rigoureux vous feront expier vos fautes.*

autres périrent, ou les armes à la main, ou par le ſupplice des criminels. Celui qui echappa ſe nommoit *Erteñi.* On prétend qu'il ſe réfugia chez une puiſſance etrangere, d'où quelques efforts que l'on ait tenté, il n'a jamais eté poſſible de le retirer.

Juſqu'à préſent je n'ai rapporté des Eleuths que ce qui ſe paſſa ſous les regnes de *Kang-hi* & de *Yong-tcheng.* Ce que je dois dire s'eſt paſſé ſous le regne de *Kien-long.* On me pardonnera la longueur de mes remarques en faveur des connoiſſances qu'elles donnent d'un peuple qu'on ne connoît guere en Europe.

La crainte, plus que tout autre motif, fit ſur les Eleuths, l'impreſſion que j'en attendois. Ils rentrerent en eux-mêmes, ils témoignerent du regret de leur conduite paſſée; ils proteſterent de nouveau qu'ils ſeroient déſormais des vaſſaux ſincérement fideles.

Leur Roi, qui avoit pris le nom de Kaldan, m'envoya des Ambaſſadeurs pour me prier de l'agréer au nombre de mes ſujets, & de vouloir bien le reconnoître pour tel, en acceptant les hommages & le tribut qu'il me faiſoit offrir en cette qualité.

Je reçus avec bonté ces Ambaſſadeurs; je leur répondis que j'acceptois volontiers & les hommages qu'ils me rendoient, & le tribut qu'ils m'offroient au nom de leur maître; je les chargeai de l'aſſurer de ma protection & de ma bienveillance; je les comblai de bienfaits, & je les renvoyai chargés de dons.

Charmé de mes bontés, Kaldan fut fidele à ſa promeſſe & coula le reſte de ſes jours en paix. Mais Atchan, ſon fils, le perfide Atchan (8) ne marcha pas ſur ſes traces. Il courut à pas de géant dans la carriere des crimes; il en commit de toutes les ſortes. L'enumération en ſeroit ici inutile. Il ſuffit de dire que les Chefs des différentes hordes, le regarderent comme un monſtre dont il falloit purger la terre. Ils chercherent chacun en particulier, les moyens d'en venir à bout.

Plus adroit, plus ruſé, plus heureux que tous les autres, le Lama Torgui ſe mit à la tête d'une troupe de déterminés (9). Bien-tôt ſes parens & ſes amis, ſuivis de tous les mécontens

(8) *Atchan* eſt le nom que *Tſé-ouang-torgui-Namoutchar*, Roi des Eleuths après *Kaldan* ſon pere, portoit dans ſon enfance. C'eſt par mépris qu'on lui donne ici ce nom. On n'en agit ainſi qu'à l'égard des hommes les plus vils.

(9) *Torgui* etoit fils du Roi des Eleuths; mais ſa mere n'etoit qu'une concubine, ou une femme du ſecond ordre, ce qui, ſuivant les Loix des Mongoux, l'excluoit poſitivement du Trône, tant qu'il y auroit des Princes de la femme légitime. D'ailleurs, il etoit cenſé avoir renoncé à tous ſes droits, en ſe faiſant *Lama*. Les Lamas ſont, comme l'on ſait, en très-grande conſidération chez les Mongoux.

de ſa propre famille, ſe joignirent à lui. Il marcha contre Atchan; l'attaqua, le vainquit & lui fit ôter la vie. Profitant de ſa bonne fortune, & faiſant valoir l'eſpece de droit que ſa naiſſance lui donnoit au Trône des Eleuths, il ſe fit déclarer Roi, au préjudice des héritiers naturels, qu'il trouva le ſecret de faire périr en peu de temps l'un après l'autre.

Ta-oua-tſi, l'un des prétendans à ce Trône, uſurpé par le Lama Torgui, ſe mit ſur les rangs. Iſſu du ſang royal, & deſcendant en droite ligne de Tcholos-han (du Han, ou du Roi de Tcholos), il crut qu'au défaut des fils ou des freres légitimes d'Atchan, il devoit régner ſur les Eleuths. A l'inſtigation de Amourſana (10) il prit les armes, battit Torgui & le dépouilla, comptant profiter ſeul de ſes dépouilles.

Sortant comme lui du ſang du Roi de Tcholos, quoique d'une branche collatérale, & de l'un des plus petits rameaux, Amourſana n'avoit pas moins d'ambition. Si, ſans ſe donner comme un des prétendans au Trône, il ſouffla ſecrétement le feu des diſſentions & de la guerre; s'il arma Ta-oua-tſi contre l'uſurpateur Torgui, c'etoit pour les détruire l'un par l'autre, ou les affoiblir tellement l'un & l'autre, qu'il ne lui fût pas difficile de les détruire lui-même, quand le temps de faire valoir ſes prétentions ſeroit arrivé (11).

(10) Après que le Lama *Torgui* ſe fut emparé des Etats d'*Atchan*, les deux Princes *Ta-oua-tſi* & *Amourſana*, qui croyoient leurs droits mieux fondés que ceux de l'uſurpateur, ſe liguerent ſecrettement, allerent chez les *Haſaks*, leur demanderent des troupes, & s'en ſervirent pour détrôner *Torgui*.

Amourſana, dit l'Empereur, *fut le mobile de toute cette affaire, quoiqu'il parût n'y entrer qu'en ſecond. Sa politique etoit de détruire* Ta-oua-tſi *&* Torgui *l'un par l'autre, & de s'élever lui-même ſur leurs débris.* On verra bien-tôt comment il fut la victime de cette fauſſe politique qui le porta à avoir recours à l'Empereur, pour venir à bout de ſes deſſeins.

(11) Le Roi de Tcholos eſt le premier des trois qui ſe partageoient autrefois le pays des Eleuths. *Ta-oua-tſi* & *Amourſana* deſcendoient de l'un de ces Rois. Le nom d'*Amourſana* eſt auſſi dénaturé dans

Il arriva, ce temps, aussi-tôt après la mort du Lama Torgui, il vit que Ta-oua-tsi se faisoit reconnoître: temps de confusion & d'horreur, où la justice n'avoit pas la voix assez forte pour se faire entendre, ni l'autorité légitime assez de pouvoir pour se faire obéir.

A la tête des siens, c'est-à-dire d'un petit nombre d'hommes qui lui etoient dévoués, il se proclame insolemment Chef des Eleuths; & pour en imposer à toutes les hordes, comme si déja, d'un consentement unanime, elles l'eussent reconnu pour tel, il ose arborer l'etendart royal. Il le fait flotter devant sa tente; il s'en fait précéder & suivre toutes les fois qu'il va d'un endroit à l'autre (12).

Séduit par cet appareil de grandeur, sans trop s'embarrasser si c'est à juste titre ou par usurpation qu'on le fait ainsi briller à leurs yeux, les trop crédules Eleuths se rendent en foule sur les bords d'Ily, d'où Amoursana prétendoit donner des loix à toute la contrée (13); ils s'etendent autour de celui qu'ils croient bonnement être leur Chef, & lui rendent les mêmes hommages qu'ils

la relation de M. l'Abbé *Chappe*, que celui de *Ta-oua-tsi*. Il appelle celui-ci *Débatchi*, & celui-là *Amour-Saman*. C'est *Amoursana* qu'il faut dire. On peut s'en fier à l'Empereur & à ses Secrétaires. Ils entendent aussi bien la langue des Mongoux, que celle des Mantchoux & des Chinois. Ils disent *Amoursana*.

(12) Les Eleuths campent sous des tentes; ils ne sont dans leurs hameaux, villages & especes de villes, qu'environ deux ou trois mois de l'année; & encore n'y a-t-il que les plus considérables d'entr'eux, qui daignent s'y retirer. Chaque chef de famille arbore un etendart devant sa tente. Cet etendart est plus ou moins grand, suivant le rang de celui qui l'arbore.

(13) Les bords de la riviere d'Ili ont eté depuis long-temps le séjour de prédilection des Rois des Eleuths. Il n'y avoit point de villes. Ils y campoient sous des tentes, tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre. L'Empereur y a fait bâtir une ville qui devient chaque jour plus peuplée. C'est-là qu'on envoie aujourd'hui & les Chinois & les Tartares qui ont mérité la peine de l'exil.

La Cour de Pékin, sous les Empereurs Chinois, avoit partagé les Peuples qu'elle regardoit comme ses tributaires en plusieurs dépar-

rendoient ci-devant au Souverain reconnu légitime par toute la Nation.

Ta-oua-tſi n'apprit pas ſans effroi ce qui ſe paſſoit loin de lui. Il en fut dans de mortelles alarmes. Les ſoucis cuiſans, les inquiétudes dévorantes ne l'abandonnent plus depuis qu'Amourſana s'eſt mis ſur les rangs, pour lui diſputer le Trône. Il veut réprimer l'audace d'un concurrent qui devient chaque jour plus redoutable; il veut le chaſſer d'Ily; il reprend les armes; il recommence une nouvelle guerre.

Les trois Tſereng pour ſe ſouſtraire aux horreurs qu'ils prévoient, abandonnent leur patrie, & ſans craindre les fatigues ni les dangers auxquels ils vont s'expoſer par une longue & pénible route, ils ſe rendent avec leurs familles & leurs ſujets ſur les frontieres de mes Etats pour y vivre en sûreté ſous ma protection (14).

Leur exemple fit impreſſion ſur l'eſprit d'Amourſana. Il conſulta ſes intérêts, & ſe mit en devoir de le ſuivre. Convaincu qu'il ſeroit tôt ou tard une victime que Ta-oua-tſi trouveroit moyen d'immoler à ſon ambition, il me ſupplia de vouloir bien permettre qu'il vînt ſe jetter à mes pieds en qualité de vaſſal fidele, ainſi que je l'avois permis aux trois Tſereng & à quelques autres d'entre les principaux des Eleuths. Je lui accordai ce qu'il demandoit. Il vint, je le vis, je l'interrogeai moi-même plus d'une fois,

temens, parmi leſquels on donna à quelques-uns le nom de *Ouci*. Les Eleuths etoient au nombre des *Oucis*, & tenoient le premier rang parmi les quatre *Oucis* généraux.

(14) Les trois *Tſereng* ſont, le premier *Tſereng*, Taidji de *Tourbeth ;* le ſecond *Tſereng-Oubaché*, & le troiſieme *Tſereng-Mouko*. Ces trois Chefs de hordes vinrent à la tête de leurs gens dans les terres de l'Empire. Sa Majeſté leur aſſigna les lieux où ils pouvoient s'établir, leur fit donner des troupeaux & tout ce dont ils pouvoient avoir beſoin pour ſe procurer une honnête ſubſiſtance.

Ce nom de *Tſereng* eſt fort commun parmi les Mongoux. On verra bientôt une autre *Tſereng* généraliſſime des armées impériales. Celui-là n'eſt point Mongou ; il eſt Montchou & d'une famille diſtinguée.

pour savoir, de sa propre bouche, sur quels fondemens solides il appuyoit ses prétentions au Royaume qu'il disputoit. Par la maniere dont il m'exposa ses prétendus droits, je fus presque convaincu qu'ils etoient légitimes. Je le consolai, je relevai ses espérances, je le comblai de toutes sortes de bienfaits, je l'elevai au plus brillant des honneurs (15).

Mon intention n'etoit pas d'abord d'entrer dans une guerre, dont je ne voyois aucune utilité pour l'Empire : je ne voulois que faire du bien aux hommes. Content de mettre à couvert de la fureur de leurs ennemis, ceux des Eleuths, qui avoient recours à moi, je leur assignai dans le pays de Kalkas, des terres, où ils pussent trouver pour leurs troupeaux & pour eux-mêmes la même subsistance qu'ils eussent trouvée dans leur propre pays, dans les temps tranquilles de la plus douce paix.

Cependant l'inconstance, qui n'est que trop ordinaire à ce peuple, me donna quelqu'inquiétude (16). Je réfléchis au peu de fond qu'il y a à faire sur leur fidélité, & je craignis sur-tout qu'en les envoyant, ainsi en grand nombre, chez une Nation dont ils ont eté long-temps les ennemis, ils n'y entrassent comme

(15) *Amoursana* ayant appris que les trois *Tsereng*, après avoir mis leurs gens en sureté dans les terres de l'Empire, avoient obtenu de l'Empereur la permission de venir, en personne, lui rendre hommage, pria Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la même grace. Il obtint ce qu'il souhaitoit, vint à *Gé-ho* où etoit alors la Cour, & fut admis en céremonie au nombre des vassaux de l'Empire. L'Empereur lui fit des présens considérables, le nomma *Choang-tsin-ouang*, c'est-à-dire, *Prince du premier ordre, à double titre*, & lui assigna des terres, &c. dans le pays de *Kalkas*.

(16) L'Empereur n'eut de l'inquiétude sur l'inconstance des Eleuths, qu'après que *Ta-oua-tsi* l'eut, en quelque sorte, insulté. Ce Prince envoya des Ambassadeurs qui devoient traiter au nom de leur maître, avec Sa Majesté Impériale, comme de Souverain à Souverain. Ce fut cette fausse démarche qui le perdit sans ressources.

L'Empereur qui se fût contenté de l'avoir pour vassal, s'il etoit venu se déclarer tel lui-même, ne le regarda plus que comme un ennemi, & se détermina à lui faire la guerre. Voici comme il s'explique dans le manifeste qu'il publia avant que de la commencer.

« *Ta-oua-tsi* n'est qu'un traître & » un usurpateur. Il m'envoya l'eté » dernier (la dix-neuvieme année

*

des loups dans une bergerie. Je changeai d'avis. Je crus qu'il etoit plus expédient, & pour la gloire de l'Empire, & pour la tranquillité de Kalkas, & pour les vues particulieres des Eleuths eux-mêmes, de donner à ceux-ci un prompt ſecours d'hommes & de proviſions & de les envoyer à la conquête de leur propre pays, que de les expoſer à ne payer que de la plus monſtrueuſe ingratitude leurs bienfaiteurs & leurs hôtes.

Inſtruits de mes dernieres intentions, Amourſana ne put plus contenir au-dedans de lui-même, la joie dont il etoit pénétré, il me la témoigna par les ſentimens les plus affectueux d'une reconnoiſſance qui paroiſſoit ſincere. Je le nommai Grand Général, je lui remis moi-même le ſceau de cette dignité, je déſignai le nombre & la quantité des troupes qu'il devoit commander. Mais afin qu'il fût toujours sûr d'être obéi par les miens, je lui donnai pour Lieutenant & pour conſeil, dans tout ce qu'il

» de *Kien-long*, c'eſt-à-dire en 1754, » des Ambaſſadeurs pour me demander du ſecours, en m'aſſurant avec beaucoup d'audace » qu'il etoit héritier légitime du » *Tchong kar*, &c.

» Plein d'un ſtupide orgueil, il » oſa me parler dans ſa lettre, » comme il eût fait à ſon égal. On » voit bien que c'eſt un barbare qui » ignore juſqu'aux premieres des » Loix que le Ciel intime à tous » les hommes, celles d'une légitime ſubordination.

» Pluſieurs hordes d'Eleuths, qui » redoutoient ſa tyrannie, ont imploré ma protection contre lui. » Moi, qui ſuis le fils du Ciel, pouvois-je me diſpenſer de me déclarer pour ces malheureux? Pouvois-je leur refuſer mon ſecours? » Je leur ai permis de venir s'etablir dans les terres qui ſont de » ma domination. Ils y vinrent en » foule, & le nombre de ceux qui » s'y rendent encore augmente chaque jour. N'eſt-il pas à craindre » que la multitude de ces nouveaux » habitans, ne cauſe tôt ou tard » quelque dommage à l'Empire? » Pour obvier à cet inconvénient, » j'ai penſé à les renvoyer chez » eux, avec un bon nombre de » troupes qui les aideront à s'y » maintenir, &c. »

On ne ſauroit mieux juſtifier la réſolution que prit l'Empereur d'entreprendre enfin la guerre. Les Grands, tant Chinois que Tartares, ne furent pas parfaitement perſuadés par ces diſcours qu'on faiſoit paſſer juſqu'à eux. Ils continuerent à faire des repréſentations, & l'Empereur perſiſta dans ſon projet & fit la guerre.

voudroit entreprendre, un de mes plus fideles sujets, un homme connu & respecté, le vaillant Panti (17).

En me déterminant ainsi à faire la guerre, je n'eus point en vue d'agrandir mes Etats; je ne cherchai point un prétexte pour m'autoriser à exiger de mes Peuples de nouvelles contributions (18). Mon Empire est le plus vaste qui soit dans l'univers, c'est le plus peuplé, c'est le plus riche. Mes coffres regorgeoient d'argent; mes magasins étoient remplis de toutes

(17) Quoique *Panti* n'eût que le titre de Lieutenant Général sous *Amoursana*, il avoit néanmoins toute l'autorité, & *Amoursana* ne pouvoit rien faire que de son consentement. C'est ce vaillant *Panti* qui, à la tête de cent cinquante mille hommes, surprit les ennemis, les mit en fuite, & leur enleva un millier de familles, sans perdre un seul des siens. C'est en récompense de cette belle action en particulier que l'Empereur l'honora du titre de *Tsée*, le fit un des premiers Capitaines de ses gardes, lui donna une somme d'argent considérable, & le combla d'eloges & d'honneurs. On verra bientôt comment, & à quelle occasion ce brave homme perdit la vie.

(18) Ce que dit ici l'Empereur a trait aux représentations qui lui furent faites dans le temps, pour le détourner de cette guerre. Tous les Princes, tous les Grands, tous ceux de son Conseil, à l'exception de *Fouheng*, son premier Ministre, etoient d'avis qu'il ne falloit point se mêler des querelles que les Eleuths avoient entr'eux, parce que si l'Empereur prenoit parti, il falloit nécessairement qu'il fît la guerre, de maniere à ne pas commettre la Majesté de l'Empire. Ils lui représenterent tous les inconvéniens présents & à venir, & lui parlerent surtout de frais immenses qu'on seroit indispensablement obligé de faire pour entretenir des armées dans un pays si éloigné.

C'est en partie pour leur prouver que tous les frais d'une guerre si dispendieuse, n'etoient point à charge à l'Empire, ni onéreuse au Peuple, que l'Empereur affecta de faire des dépenses extraordinaires pendant le temps même de la guerre. Il doubla plus d'une fois la paye aux soldats même qui n'étoit point à la guerre, lorsque leurs camarades remportoient quelques avantages considérables sur les ennemis, ou se distinguoient par des actions de bravoure au-dessus des ordinaires; il fit des largesses au peuple pour le soulager dans sa misere, pendant les grands froids d'un hiver rigoureux, il fit réparer les grands chemins, elever de nouveaux edifices, dessécher des marais & changer en fertiles rizieres des lieux qui ne produisoient ci-devant que des joncs. *Je n'ai pas fait tant de dépenses*, dit ce Prince, en réponse

ſortes de proviſions. J'avois de quoi fournir abondamment aux frais de la plus longue guerre, de quoi ſoulager mes Peuples dans les calamités imprévues, de quoi entretenir des multitudes d'ouvriers, en les employant aux travaux publics ou utiles.

Comme le Ciel & la Terre, je dois tout-à-la-fois couvrir & porter. Je pris les armes pour ſecourir des malheureux qu'on opprimoit, pour châtier des oppreſſeurs, & pour rétablir le bon ordre & la tranquillité parmi mes vaſſaux & leurs alliés. Mes guerriers des huit Bannieres, mes guerriers *Solon* (19), ſont des guerriers dont la valeur ne s'eſt jamais démentie, ils forment des corps toujours ſuivis de la victoire quand ils ont combattu. Bien différens de ces braves que Tou-fou (20) chante dans ſes vers, mes Mantchoux & mes Solons ne ſe ſont jamais pâmés de douleur en s'arrachant à leurs familles; jamais ils n'ont délibéré s'ils abandonneroient, ou non, leurs jeunes épouſes; jamais ils n'ont verſé des larmes en les quittant. Au ſeul mot qui déſigne une juſte guerre, leurs cœurs s'épanouiſſent, la joie brille dans leurs yeux, ils voudroient déja

aux repréſentations d'un des cenſeurs de l'Empire, *pour mon plaiſir, mon avantage particulier, ou mon amuſement. J'ai eu en vue l'utilité publique; j'ai cherché à occuper utilement quelque dix mille hommes, qui n'ont d'autre reſſource, pour vivre, que le travail de leurs mains. J'ai voulu décharger mes magazins de ce qu'ils avoient de ſurabondant, & faire circuler un argent qui n'étoit qu'en entrepôt dans mes coffres, &c.*

(19) Les ſoldats *Solons* ſont ici les meilleures troupes. *Un ſoldat Solon*, dit quelque part l'Empereur, *en vaut dix des autres*. Le pays des *Solons* n'eſt pas loin de celui des Mantchoux. Il étoit libre, & s'attacha volontairement à la fortune de la Dynaſtie régnante, avant la conquête de la Chine, à condition qu'il ſeroit ſur le même pied que celui des Mantchoux; ce qui lui fut accordé.

(20) *Tou-fou* eſt un Poëte célébre qui floriſſoit vers l'an de Jeſus-Chriſt 740, ſous le regne de *Hiuen-tſoung*, ſixieme Empereur de la Dynaſtie des *Tang*. Il compoſa entr'autres poéſies, des éloges qui lui acquirent de la célébrité. Il chanta les guerriers, mais il leur fait faire des adieux trop tendres à leurs familles, au gré de l'Empereur, qui les repréſente ne s'en ſéparants qu'à regret. Les guerriers Mantchoux & Solons ont moins de tendreſſe, & plus de réſolution.

commencer le combat. La circonstance favorisoit leur inclination, elle etoit digne de moi ; pouvois-je ne pas en profiter (21)?

L'année Y-haï (22), je fis partir mes Chés (23) : sûrs de courir à la victoire, ils franchissent gaiement tous les obstacles ; ils arrivent, la terreur les avoit devancés. A peine ont-ils le temps de bander un arc, de tirer une fleche, que tout se soumet. Ils donnent la loi, Ta-oua-tsi est pris ; on me l'amene. Les Eleuths consternés, mais pleins de confiance en mes bontés, attendent que je leur choisisse moi-même un maître pour les gouverner ; je leur donne Amoursana. Ils le reconnoissent ; ils lui rendent hommage ; la paix & la tranquillité regnent dans ces cantons.

Pour opérer un changement si merveilleux, l'espace de cinq mois suffirent. Sans doute que mes Ancêtres en apprenant que les Mantchoux d'aujourd'hui etoient tels encore que dans leur origine, tels que ceux de leur temps, en ont tressailli d'aise & nous ont applaudi.

Mais, ô vicissitude des evénements ! O inconstance déplorable du cœur humain ! Les Eleuths commençoient à goûter les doux fruits d'un tranquille repos, quand leur nouveau Chef, dont l'orgueil se trouvoit trop resserré dans les bornes de la dépendance de mes ordres, conçut l'insensé projet d'exciter de nouveau leur audace, & de ranimer leur fureur (24).

(21) On a vu jusqu'à présent comment l'Empereur prépare les esprits à ce qu'il doit dire sur la guerre qu'il ne peut pas se dispenser d'entreprendre. Il n'en dira cependant que les principaux événements. Je tâcherai de suppléer à ses omissions.

(22) L'année *Y-haï* est la douzieme du Cycle de 60. C'est la vingtieme année du regne de *Kien-long*. Elle répond à l'an de Jesus-Christ 1755.

(23) Voyez dans la premiere Note ce que j'ai dit sur les Chés.

(24) *Amoursana* s'étoit flatté que l'Empereur feroit mourir *Ta-oua-tsi* son prisonnier ; mais il ne put jamais l'obtenir, quelqu'instance qu'il fit pour cela. Au contraire l'Empereur reçut *Ta-oua-tsi* avec la même distinction que s'il

Tel qu'un loup, après avoir assouvi la faim qui le dévoroit, va chercher hors de l'endroit où il vient de se rassasier, de quoi faire un nouveau carnage; tel le perfide Amoursana, peu content d'exercer, sous ma protection, une autorité légitime dans les lieux que je lui avois assignés, veut aller chercher ailleurs des alimens qu'il croit plus solides pour sustenter sa téméraire ambition.

Il commence par répandre sourdement de faux bruits, les bruits les plus injurieux (25); il jette l'alarme parmi les Mongoux; il seme la défiance, mere de la discorde, dans le cœur

eût été un Prince étranger, qui de son plein gré, & sans y être forcé, venoit lui rendre hommage. Non-seulement, il ne le traita pas en prisonnier, mais il lui donna un Palais à Peking: il le décora du titre de *Tsin-ouang*, c'est-à-dire de Prince du premier ordre, lui donna pour le servir, le nombre d'Officiers convenable à cette dignité & lui fit l'honneur de l'admettre chaque jour en sa présence.

Sa politique, en tout cela, étoit d'avoir toujours un concurrent à opposer à *Amoursana*, supposé que celui-ci vînt à se révolter, comme il ne manqua pas d'arriver. Mais la mort de *Ta-oua-tsi* ne lui permit pas de mettre en exécution ce qu'il avoit projetté. Ce Prince infortuné, ne pouvant s'accoutumer à la gêne indispensable de son nouvel état, se laissa dominer par le chagrin, & mourut en très-peu de temps, laissant un fils unique, très-jeune encore, qui ne tarda pas à le suivre dans le tombeau. L'Empereur avoit décoré du titre de Comte le fils unique de *Ta-oua-tsi* & se seroit servi de lui s'il avoit vécu, comme il l'eût pu faire de *Ta-oua-tsi* lui-même, & peut-être même avec plus d'avantage.

(25) *Amoursana* n'avoit d'autre ambition que celle d'être véritablement Roi des Eleuths, & il n'en avoit guere que le titre, sous la protection dont l'Empereur l'honoroit. Il se voyoit, malgré tous les titres dont il étoit décoré, & tous les honneurs dont on l'accabloit, il se voyoit, dis-je, sans autorité comme sans crédit. Son pouvoir étoit subordonné aux Lieutenants de l'Empereur, il étoit sans cesse observé; on le contrarioit dans toutes ses résolutions, on le gênoit dans toutes ses démarches; il prit ses précautions pour pouvoir conserver sa liberté. Peut-être ne fût-il pas venu sitôt aux dernieres extrémités, si l'Empereur eût différé de le mander. Sa Majesté, sous prétexte de vouloir honorer son mérite en présence de toute sa Cour, lui donna ordre de s'y rendre. *Amoursana* n'eut garde d'obéir; & pour colorer aux yeux des Mon-

des Eleuths ; il les indiſpoſe contre les miens ; & auſſi-tôt qu'il a achevé d'ourdir ſa trame, il ſe livre aveuglément aux plus cruels excès que puiſſe inſpirer une barbare fureur.

Il leve l'etendart de la révolte, ſe met à la tête de ceux qu'il a ſéduits ; & d'un pas rapide, parcourt tous les environs d'Ili, pille, ſaccage, fait main-baſſe ſur tout ce qu'il rencontre, maſſacre deux de mes Généraux qu'il prend au dépourvu (26) ; & après avoir diſperſé le peu de Mongoux qui etoient ſous leurs ordres, il court renverſer & détruire les fortins & les redoutes que j'avois fait elever de diſtance en diſtance, pour la ſûreté du pays, tombe tout-à-coup ſur tous les lieux qui ſervoient d'entrepôt pour approviſionner mes troupes & pour relayer mes courriers, & vint inſolemment juſqu'aux environs de Palikoun où il oſe etablir ſon camp (27).

Un evénement ſi imprévu, & auquel on avoit ſi peu lieu de s'attendre, répandit la conſternation partout. Chacun le racontoit à ſa maniere, & y ajoutoit quelque choſe ; on eût dit que tout

goux, une déſobéiſſance qu'ils euſſent très-certainement déſaprouvée, ſi elle leur eût d'abord paru telle, il répandit le bruit que l'Empereur vouloit leur enlever à tous, tant aux Mongoux, proprement dits, qu'aux Mongoux Eleuths, le plus précieux de tous les biens qui eſt la liberté, en les ſoumettant à des Gouverneurs particuliers.

Il n'en fallut pas davantage pour ameuter une Nation ſi jalouſe de ſes droits. Les Eleuths ſe déterminerent dès-lors à ſecouer un joug qu'ils enviſageoient comme inſupportable. Ils prirent les armes & ſe mirent ſous la conduite du rebelle, pour me ſervir de l'expreſſion conſacrée pour déſigner *Amourſana*, qui venoit de les ſéduire.

(26) Le brave *Panti* fut le premier des deux généraux qui furent maſſacrés par *Amourſana ;* ne s'attendant point à une révolution ſi prompte, il avoit diſperſé ſes troupes en différens quartiers pour la garde des paſſages, & autres lieux importans. Il fut ſurpris, n'ayant preſque perſonne autour de lui. *Aïongan*, le ſecond des généraux maſſacrés, n'étoit pas plus ſur ſes gardes que *Panti*. Comme lui il avoit diſperſé ſes troupes, & comme lui il fut la victime de ſa trop grande ſécurité.

(27) *Palikoun* eſt une des principales villes du pays des Eleuths, ou priſe autrefois par les Eleuths. Elle eſt en-deçà de la riviere d'Ily. Il y avoit alors une forte garniſon.

étoit perdu ſans reſſources. Ce n'étoit dans tous les lieux, voiſins & éloignés, qu'un même bourdonnement, inſpiré par un même motif de crainte.

Semblables à ces bruyants inſectes (28), qui étourdiſſent tous les paſſants, par un cri qui n'eſt jamais différent de lui-même, mes Officiers, tant généraux que ſubalternes, Mantchoux & Mongoux; mes Grands de tous les Ordres, répétoient ſans ceſſe ces mêmes môts : *Il faut abandonner Palikoun & ſes dépendances; il faut finir cette funeſte & inutile guerre.* Je m'abſtiendrai de nommer ici, ceux qui oſerent, ſur cela me faire des repréſentations que leur courage auroit ſans doute déſavouées, hors des circonſtances d'une terreur panique. Pour moi, loin d'adhérer à de ſi lâchés conſeils, je n'en demeurai que plus ferme dans ma premiere réſolution. Le nouveau crime des rebelles fut un nouveau motif qui me fit redoubler d'efforts. Je nommai des Généraux à la place de ceux que la fureur venoit d'immoler (29). Je fais partir des troupes fraîches; je donne les ordres les plus précis; il faut périr ou prendre le rebelle.

Aurois-je pu le prévoir! Ceux ſur qui je comptois le plus, mes Généraux, ſont ceux-là même qui font manquer l'entrepriſe (30). Arrivés ſans obſtacles juſqu'au terme de leur deſti-

(28) J'ai conſervé le mot de *bourdonnement* qui eſt dans le texte, au lieu des deux eſpeces de cigales dont l'une eſt appellée *Tiao* & l'autre *Tang*, je me ſuis ſervi des mots d'*inſectes bruyants* qui les déſignent aſſez.

(29) Les deux Généraux qui furent ſubſtitués à *Panti* & à *Aïongan*, ſont *Tſereng* & *Yu-pao*, à la premiere nouvelle que les Eleuths eurent de la marche des nouvelles troupes que l'Empereur envoyoit contr'eux, ils ſe ſéparerent & ſe retirerent chacun dans leur canton; laiſſant *Amourſana* ſe tirer d'affaire comme il pourroit. *Amourſana* ne tarda pas à ſe retirer lui-même.

(30) *Tſereng* & *Yu-pao*, jaloux l'un de l'autre, n'etoient jamais d'un même avis ſur ce qu'il falloit faire. Ils s'etoient mis à la pourſuite d'*Amourſana*, & etoient ſur le point de le forcer dans un petit réduit où il lui etoit preſqu'impoſſible de s'échapper, lorſque leur méſintelligence les fit ſe déſiſter d'une entrepriſe dont l'un & l'autre vouloient

nation, ils étoient sur le point de se couronner de gloire; ils alloient prendre Amoursana, lorsque leur mésintelligence donna le temps à ce perfide de mettre par une prompte fuite ses jours en sûreté.

Voyant que leur proie leur avoit echappé, & que s'ils avoient manqué de la saisir c'etoit uniquement leur faute, ils eussent dû la réparer. Instruits à temps de la fuite du rebelle, ils eussent dû courir après lui, le poursuivre & l'atteindre. Ils ne jugerent pas à propos de se conduire ainsi. Contents de visiter deux ou trois coins du district de Ta-ouan (31), ils crurent avoir tout fait, & resterent tranquilles. De tels hommes n'etoient point faits pour commander mes troupes, je nommai d'autres Généraux (32), qui ne firent pas mieux.

peut-être s'attribuer exclusivement la réussite.

(31) Il n'y a point aujourd'hui de pays nommé *Ta-ouan*. C'est un nom purement Chinois qui désigne le pays des Hasaks. Ce pays formoit anciennement un Royaume, & c'est ce Royaume que les Chinois appellerent du nom de *Ta ouan*.

(32) En nommant d'autres Généraux, l'Empereur ordonna que *Tsereng*, & *Yu pao* viendroient à Pekin pour rendre compte de leur conduite. Son intention etoit de les faire mourir, après les avoir interrogés lui-même. C'est ainsi qu'il s'en expliqua dans le temps. Les Eleuths le tirerent de cet embarras en massacrant les deux Généraux qu'ils surprirent en chemin n'etant que très-médiocrement escortés.

Taltanga & *Yarhachan* ne s'etant pas mieux conduits dans la suite, que *Tsereng* & *Yu-pao*, dont ils avoient pris la place, furent les victimes de leur négligence. Ils furent décapités à Pekin, l'année d'après. A en juger par les apparences, *Taltanga* sembloit être moins coupable. Il est vrai qu'il laissa echapper *Amoursana*; voici comment la chose se passa.

Les Hasaks, quoique soumis en apparence à l'Empereur, dans un temps où ils croyoient avoir tout à craindre de lui, ne lui etoient rien moins que fideles. Ils favorisoient *Amoursana* & lui fournissoient sous main, les provisions & les autres choses dont il pouvoit avoir besoin. Après qu'il se fut retiré chez eux, ils penserent à le sauver: n'etant pas assez forts pour s'opposer à l'armée Impériale, ils eurent recours à l'artifice. Ils envoyent des députés au Général, pour le prier d'epargner leur pays. Ils lui dirent qu'*Aboulaï* leur Han

Moins coupables, en quelque ſorte, que ceux qu'ils remplaçoient, leur inaction eut néanmoins les ſuites les plus funeſtes. Taltanga fut la dupe de ſa crédulité & la triſte victime de la fourberie

vouloit ſe ſaiſir, ſans eclat, de leur ennemi commun, & le lui livrer de même; qu'il ne falloit attendre que l'eſpace de quelques jours, parce qu'*Aboulaï* etoit en chemin pour ſe rendre ſur les frontieres, où il s'aboucheroit avec le général, pour conclure enſemble ce qu'il y auroit à faire, &c.

Taltanga, trop peu défiant, ajouta foi à ce qu'on lui diſoit. Il crut qu'*Aboulaï*, etant vaſſal de l'Empire, n'oſeroit lui manquer dans une occaſion auſſi eſſentielle; & malgré tout ce que purent lui dire ſes officiers, il ſe tint tranquille dans ſon camp.

Nous devons faire la guerre avec honneur, répondoit-il à ceux qui le preſſoient d'entrer chez les Haſaks, *les Haſaks nous promettent de nous livrer* Amourſana. *Pourquoi leur témoigner mal-à-propos de la défiance? Si nous entrions chez eux, malgré eux, ils prendroient le prétexte d'une légitime défenſe, pour tomber ſur nous, & nous faire tomber dans toutes ſortes de piéges, d'où nous ne ſaurions nous tirer, dans un pays qui nous eſt inconnu. Ils ſont nos amis; pourquoi nous en ferions-nous mal-à-propos des ennemis? En attendant quelques jours, nous atteindrons le but, & nous epargnerons le ſang.*

Les différentes hordes qui s'etoient jointes à lui contre *Amourſana*, indignées d'une conduite dont elles prévoyoient les effets, ſe retirerent de dépit, & ſe rendirent chacune dans leur canton.

Cependant *Aboulaï* ne venoit pas. Il avoit profité du temps pour faire ſauver *Amourſana*, en lui fourniſſant des chevaux de poſte, des chameaux & toutes les proviſions néceſſaires à ceux qui entreprennent une longue route. Quand il le crut en ſûreté, il envoya faire ſes excuſes au Général de ce qu'il n'alloit pas lui-même le ſaluer, *parce qu'il avoit honte de lui dire en face que l'ennemi avoit trompé ſa vigilance, & s'etoit enfui chez les Ruſſes.*

Quand l'Empereur eut appris que ſes généraux avoient manqué pour la deuxieme fois, par leur faute, de prendre ou d'exterminer *Amourſana* comme ils le pouvoient très-aiſément, il caſſa tous les Officiers généraux, les appella à la Cour pour les interroger lui-même, & les fit mettre à mort publiquement, *pour ſervir*, a-t-il dit, *d'exemple aux autres*. Mais pour qu'on ne l'accuſât pas de cruauté, ou de trop de rigueur, il inſtruiſit les Princes & les Grands de la mauvaiſe manœuvre de ceux à qui il avoit confié le commandement de ſes troupes, dans un ecrit qui fut communiqué aux principaux officiers des huit bannieres. Je trouvai moyen, dans le temps, de m'en procurer une copie que je retrouve aujourd'hui dans mon porte-feuille. Je crois qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici l'abrégé.

fourberie des Hasaks. C'en étoit fait d'Amoursana, si la ruse des amis de ce perfide ne l'eût tiré cette fois encore, du

Il donnera une idée de l'etat des affaires, pendant la guerre, & de la maniere dont on gouverne dans cette Cour Tartaro-Chinoise.

» La premiere fois qu'*Amour-» sana* se sauva d'Ily ; *Tsereng* & » *Ya-pao* avoient le commande-» ment des troupes que j'avois en-» voyées du côté de l'Occident. » Au lieu de poursuivre le rebelle, » ils se tinrent tranquilles dans leur » camp, & lui laisserent ainsi tout » le temps dont il avoit besoin pour » s'aller mettre en sureté. Instruit » d'une conduite si peu digne de » la confiance que je leur avois » témoignée, j'eus quelque peine » d'abord à me persuader qu'elle » fût l'effet de la négligence ou de » la lâcheté. Je les appellai à la » Cour pour les interroger moi-» même & les châtier suivant que » je les trouverois plus ou moins » coupables. Ils se disposoient à » exécuter mes ordres ; déjà ils » étoient en chemin, lorsqu'investis » de toutes parts, par une troupe » de brigands, ils furent miserable-» ment massacrés.

» Un de leurs Lieutenants géné-» raux que j'avois mandé de même » qu'eux, ayant pris une autre » route, arriva à Peking. Je l'in-» terrogeai à plusieurs reprises, il » ne lui fut pas possible de dissimu-» ler la vérité ; il me dit tout & » m'avoua sa propre faute, avec » la même franchise qu'il me dé-» couvrit celle des deux généraux.

» *Nous eumes des avis certains*, » me dit *Tchala Founga* (c'est le » nom du Lieutenant général) » *qu'*Amoursana *n'étoit qu'à une » petite journée de distance, & que » pour peu que nous voulussions faire » de diligence, nous l'atteindrions » & le prendrions au dépourvu.* Yu-» pao *fut averti le premier ; il ne fit » aucun cas de l'avis. Il se contenta » de répondre qu'il le feroit savoir à* » Tsereng, *& qu'ils prendroient ensem-» ble leur résolution.* Tsereng *aussi peu » ardent que* Yu-pao, *refusa de mar-» cher, alléguant pour prétexte qu'il » n'avoit pas des chevaux en nombre » suffisant. Cependant après avoir » délibéré plus mûrement, nous con-» clûmes que* Yu-pao *iroit le premier » à Toursoun.* (Toursoun est le » nom de l'endroit où se trouvoit » alors *Amoursana*), *que* Tsereng » *le suivroit, supposé que son secours » lui fût nécessaire.*

» *Pendant toutes ces délibérations, » le temps s'écouloit, &* Amoursana » *instruit que nous n'étions pas fort » éloignés, quitta* Toursoun *pour » aller camper ailleurs. Nous n'avions » alors des vivres que pour quatre » jours, nous manquions de chevaux ; » nous ne nous mîmes pas en devoir » de le poursuivre ; mais nous retour-» names à Ily, pour y vacquer aux » autres affaires dont Votre Majesté » nous avoit chargés.*

» Telle a été, de l'aveu même » de *Tchala-founga*, la conduite de » mes Généraux ; conduite impru-» dente & lâche, digne du dernier » supplice.

mauvais pas où il s'etoit imprudemment engagé. *Pourquoi entrer, à main armée, chez des Peuples qui ne ſont point vos ennemis, qui*

» *Ils n'avoient pas*, diſent-ils, » *des chevaux en nombre ſuffiſant, & » le peu qu'ils en avoient, étoit dans » un état à ne pouvoir rien entre- » prendre;* c'eſt ce qu'ils ont oſé » m'écrire. Comment eſt-il donc » arrivé que ces mêmes chevaux » ſi foibles & en ſi petit nombre, » ayent été aſſez forts & en nombre » ſuffiſant pour pouvoir tout de » ſuite, pour ainſi dire, aller chez » les *Haſaks* ſous la conduite de » *Taltanga ?* Si *Tſéreng* n'avoit » point de chevaux, comment » pouvoit-il promettre à *Yu-pao* » de le ſuivre & de lui prêter » ſon ſecours, ſuppoſé qu'il en » eût beſoin? quelques jours d'in- » tervalle ſuffiſent-ils pour faire » trouver des chevaux dans un pays » où la guerre avoit fait fuir les ha- » bitans naturels? *Ils n'avoient*, » diſent-ils, *des vivres que pour quatre » jours*...... De quoi ont-ils donc » vécu, le mois entier qu'il leur » a fallu employer pour arriver à » Ily, dans un pays qui etoit pour » lors dans la diſette de tout? Com- » ment ont-ils pu faire pour trouver » leur ſubſiſtance d'un mois? *Ils » n'avoient de vivres que pour quatre » jours*....... N'étoit-ce pas une » raiſon de plus, pour uſer de dili- » gence à aller contre l'ennemi, & » lui enlever ſes vivres? *Tchala- » ſounga* & *Oulden*, ſont auſſi inex- » cuſables que *Tſéreng* & *Yu-pao*. » En qualité de Lieutenants géné- » raux, ils avoient ſous eux des » corps de troupes en aſſez grand » nombre pour pouvoir exécuter » mes ordres, s'ils avoient eu à » cœur la gloire de mes armes. J'ai » interrogé *Oulden* de même que » *Tchalaſounga*, il réſulte egale- » ment de ſes réponſes que ſi *Amour- » ſana* n'a pas eté pris, c'eſt uni- » quement la faute des miens. *Il eſt » vrai*, m'a dit *Oulden*, *que* Tſê- » reng *m'a donné quelques troupes » pour aller contre le rebelle; mais il » etoit trop tard. J'appris en chemin » faiſant, qu'*Amourſana *avoit dé- » campé, & qu'il etoit déja bien loin » du lieu où j'avois ordre de l'al- » ler chercher. Sans me mettre en de- » voir de le pourſuivre, je donnai » avis de tout à* Tſêreng. *Quelque » temps après, j'appris que les Ma- » hométans qui ſont leur ſéjour, non » loin d'Ili, avoient rencontré le baga- » ge mal eſcorté de la petite armée d'*A- » mourſana, *qu'ils avoient profité de » l'occaſion & l'avoient enlevé; qu'*A- » mourſana *revenant ſur ſes pas avoit » uſé de repréſailles contre les Maho- » métans, & leur avoit enlevé à ſon » tour tout ce qu'il avoit pu.... Sur » cela, j'ecrivis à* Tſêreng *de m'en- » voyer un renfort de cinq cens hom- » mes, dans l'intention de m'aller » joindre aux Mahométans, pour » pourſuivre* Amourſana.

» Yu-pao *avoit déja marché con- » tre le rebelle & ne l'avoit point » atteint, il revenoit ſur ſes pas, » quand il rencontra mon courrier. » Celui ci lui ayant montré les dépê- » ches dont il etoit chargé, parce » qu'elles etoient autant pour lui que*

ne vous ont fait aucun mal, & dont vous n'avez point à vous plaindre, dirent les traîtres Hasaks au trop crédule Taltanga? *Pour-*

» *pour* Tsereng, *il ne put retenir sa* » *colère en les lisant. Il s'echappa* » *même en termes injurieux contre* » *moi. Ton maître*, dit-il au cou» rier, *veut faire l'important, mais* » *je n'en suis pas la dupe. Dans tout* » *ce qu'il propose, il n'a d'autres vues* » *que son intérêt particulier. . . . . Il* » *lui rendit ma lettre, en lui disant de* » *la porter à* Tsereng, *à qui elle etoit* » *adressée en premier lieu.* Tsereng » *l'ayant reçue, la déchira par mé-* » *pris, après l'avoir lue en présence* » *même du courier, & pour toute ré-* » *ponse, il m'ôta le commandement* » *des troupes qui etoient ci-devant sous* » *mes ordres, & m'enjoignit d'aller* » *trouver* Yu-pao *qui me donneroit* » *tel emploi qu'il jugeroit à propos;* » *j'obéis exactement. Arrivé près de* » Yu-pao, *je lui renouvellai mes* » *instances pour avoir un certain nom-* » *bre de troupes à la tête desquelles je* » *me proposois d'aller à la poursuite* » *d'*Amoursana. *Il me donna par dé-* » *rision cinquante hommes.*

» *Dans l'espérance qu'il se ravise-* » *roit, je ne laissai pas de partir avec* » Eltengue. *Nous allâmes jusqu'à* » Kourméton, *mais si harassés & si* » *exténués par la fatigue & le défaut* » *de nourriture, que nous eûmes tou-* » *tes les peines du monde à nous réta-* » *blir. Faute de chevaux, nous etions* » *allés sur des chameaux que nous* » *fûmes obligés de manger sur la* » *route. De cinquante hommes, il ne* » *nous en restoit plus que vingt-cinq.* » *On nous dit à* Kourméton, *qu'A-* » moursana *etoit déja bien loin. Votre* » *Majesté sait tout le reste, je n'ai plus* » *rien à lui dire.*

» Si cette guerre a si mal réussi » jusqu'à présent, à qui doit-on en » attribuer la faute? Jugez-en vous» même, par l'exposé que je viens » de faire des démarches de ceux » de mes Généraux qui devoient » aller à l'ennemi par le côté de » l'occident.

» Ceux qui devoient aller par le » nord, ne firent pas mieux. *Ha-* » *taha*, tranquille dans son camp, » ne voulut jamais en sortir pour se » mettre à la poursuite d'*Amour-* » *sana* qui se sauvoit, & qu'il au» roit infailliblement atteint, pour » peu qu'il eût usé de diligence. » *Fouté*, *Alikoun* & les autres, » m'ont instruit en détail de tout, » & je ne vous dis rien ici que je ne » l'aie appris de la bouche de ceux » d'entre les coupables que j'ai in» terrogés moi-même.

» Quelle etoit donc l'intention » de presque tous mes Officiers » Généraux en se conduisant si mal? » Les uns laissent echapper le re» belle, dans le temps qu'ils n'ont » qu'un pas à faire pour se saisir de » lui; les autres ne veulent pas se » donner la peine de le poursuivre. » Les uns s'attirent la haine des Prin» ces Mongoux, dont ils avoient les » plus grands secours à attendre, » les irritent, & semblent vouloir » de gaieté de cœur les avoir pour » ennemis; les autres se laissent » tromper comme volontairement » par les perfides Hasaks; tous

quoi porteriez-vous la désolation dans nos Terres? Pourquoi ravageriez-vous nos campagnes? Pourquoi dévasteriez-vous nos villages & nos hameaux? Votre ennemi est chez nous; soyez-en bien aise. C'est comme si vous en etiez déja maître. Nous n'attendons pour vous le livrer que l'arrivée d'Aboulaï notre Prince, qui de retour

» semblent être d'accord pour faire » echouer une entreprise qu'ils au» roient pu, dans une seule campa» gne, conduire à une heureuse fin. » Avoient-ils attention de se des» honorer? Vouloient ils le laisser » echapper sans coup férir, ou » mourir de faim & de misere dans » un pays etranger? Ce n'etoit » point-là, sans doute ce qu'ils pré» tendoient. Il ne m'a pas eté diffi» cile de pénétrer quelles etoient » leurs vues. Ils vouloient me faire » envisager mes propres projets, » comme des projets chimériques, » en tâchant de me persuader que » l'exécution en etoit impossible. » Ils vouloient que ne m'annonçant » que des pertes & des mauvais » succès, je prisse de moi-même » la résolution de finir une guerre » que j'avois entreprise contre leur » avis, & dont ils n'espéroient reti» rer aucun profit pour eux-mê» mes, &c. »

Telle fut l'espece de manifeste que fit l'Empereur pour se justifier, aux yeux des Princes & des Grands, des mauvais succès qu'on avoit eus jusqu'alors. Il fit paroître plusieurs autres ecrits contre la conduite de ses Généraux, à mesure qu'on lui annonçoit des evenemens sinistres. Toutes ces pieces sont comme autant de Philippiques, dans lesquelles, avec toute la noblesse de son rang, il s'eleve contre la paresse, la lâcheté & les autres défauts dont il croit que ceux qui sont à la tête de ses armées se sont rendus coupables. Le pathétique qui y regne ne seroit pas désavoué par un Démosthène. Il ne déploie pas moins son eloquence, quand il s'agit de louer. Il fait valoir une belle action par tous les endroits qui peuvent la rendre digne d'eloge.

Je dois dire, avant de finir cette longue note, qu'à l'exception de *Panti*, *d'Ayoungan*, *de Hoki*, & d'un petit nombre d'autres, dont les noms & les tablettes consignées dans la salle des Grands Hommes qui ont bien mérité de l'Empire (*Koung-tchen*, *Tsée-Tang*, c'est le nom Chinois de cette salle), passeront avec gloire, jusqu'à la postérité la plus reculée, presque tous les autres Officiers Généraux, qui ont servi les deux premieres campagnes ont péri misérablement, ou par le fer des ennemis, ou par la trahison des alliés en Tartarie, ou par le supplice des criminels à Peking, ou se sont défaits eux-mêmes, pour éviter les châtimens dont ils se croyoient menacés.

dans peu, d'un voyage qu'il a entrepris, doit venir lui-même vous le préſenter.

Séduit par cet artificieux diſcours, Taltanga ſe déſiſte de ſa pourſuite, il arrête l'ardeur des ſiens qui n'attendoient que le moment de fondre ſur leur proie. Officiers & ſoldats, Mant-choux & Mongoux, lui font en vain les plus vives inſtances, pour obtenir ce qu'il eſt bien réſolu de ne pas leur accorder: *Bien-tôt*, leur dit-il, *ſans aucun travail de votre part, ſans vous expoſer à répandre une goutte de ſang, vous ſerez les maîtres du ſort d'Amourſana. Fiez-vous-en à moi-même, à la bonne-foi des Haſaks. Ils m'ont promis de me le livrer; ils me le livreront ſans doute. J'attens tranquillement ici l'effet de leur promeſſe. Qu'on n'inſiſte plus à vouloir me faire changer, je m'en tiens à ce que j'ai réſolu.*

Les Chefs Mongoux répliquent; ils s'obſtinent, ils paſſent de la raillerie, aux reproches, & des reproches à l'indignation; ils ne ſont point ecoutés. Se croyant mépriſés, ils s'irritent, ſe ſéparent, & ſe retirent chacun à la tête des ſiens dans ſon canton.

Comme le malade que le défaut d'une reſpiration libre avoit entraîné juſqu'aux portes de la mort, revient tout-à-coup au chemin de la vie, reprend peu-à-peu ſes forces & toute ſa vigueur, lorſque par un effort imprévu, la nature bienfaiſante diſſipe la cauſe du mal; ainſi Amourſana que la frayeur de ſe voir ſi près de mes troupes avoit mis aux derniers abois, ſe trouva tout-à-coup à l'aiſe, reprit ſes eſprits, ranima ſon courage, & courut ſe préparer à de nouvelles perfidies dans des lieux plus eloignés de nous.

Taltanga abandonné des Mongoux dans un pays qu'il connoiſſoit à peine, & où tout etoit trahiſons & pieges, ne crut pas devoir expoſer le petit nombre des Mant-choux qui formoient alors les ſeules troupes qu'il pût commander, à périr de miſere, ſans aucune eſpérance de ſuccès. Il prit le chemin du retour, en attendant que des circonſtances plus favorables fiſſent naître

d'autres evenemens. Ce fut en vain. Sa faute, du nombre de celles qui ne se réparent jamais, eut les suites les plus funestes.

Hoki, l'intrépide Hoki, qui vendit si cher sa vie, mais qui malgré sa valeur, fut enfin accablé par le nombre, Hoki fut la premiere victime que les barbares Hasaks immolerent à leur fureur, aussi-tôt qu'ils se crurent en etat de pouvoir tout entreprendre impunément.

Nima, Payar, Sila, Mangalik & quelques autres Chefs des hordes auxiliaires, trament sourdement la plus horrible des trahisons. Sous les voiles de l'alliance & de l'amitié, sous les dehors trompeurs de la soumission & de la dépendance, ils entretiennent la sécurité des miens, ils les attirent dans leurs pieges, ils les massacrent inhumainement (33).

(33) *Nima*, *Payar*, *Sila*, *Mangalik* & les autres Chefs des hordes, qui avoient joint leurs troupes à celles de l'Empereur, étoient les uns ennemis personnels d'*Amoursana*, & les autres amis ou alliés de *Taoua-tsi*. Ils eussent voulu que *Taltanga* fût entré chez les *Hasaks* pour se saisir de celui contre lequel ils avoient armé : mais *Taltanga* n'ayant jamais voulu les satisfaire, tant parce qu'il étoit persuadé qu'ils ne le pressoient ainsi que pour satisfaire plus promptement leur haine, ou pour d'autres intérêts qui leur etoient propres, parce que, comptant sur les promesses & la bonne foi des Hasaks, il ne doutoit point qu'il n'eût bientôt le rebelle en sa disposition. *Bientôt*, leur disoit-il, *nous serons les maîtres du sort d'Amoursana, sans avoir exposé la vie des sujets de l'Empereur notre maître. Un bon Général doit être le pere de ses soldats; le premier de ses soins doit être de ménager leur sang. Si nous entrons chez les Hasaks malgré eux, ils s'armeront contre nous, il nous faudra combattre, & pendant que nous serons aux mains avec eux d'un côté,* Amoursana *se sauvera par un autre. Pourquoi, par trop de précipitation, nous attirerions-nous de nouveaux ennemis? Les Hasaks nous ont promis de nous livrer* Amoursana, *aussi-tôt après l'arrivée d'*Aboulaï. *Attendons jusqu'à ce temps, & nous aurons ce que nous souhaitons, &c.*

Tous ces discours n'etoient point du goût de ces Tartares à qui il étoit évident que le général se laissoit tromper. Ils se mutinerent & se séparerent, comme je l'ai dit plus haut. Ils firent plus : ils comploterent de tomber sur les troupes de l'Empereur lorsqu'elles s'y attendroient le moins, pour prévenir les hostilités qu'ils craignoient de leur part.

Payar, l'un des principaux Chefs

Tchao-hoei que des arrangemens militaires avoient depuis quelque temps eloigné de ces lieux, apprend cet affreux désordre & revient sur ses pas. Il n'avoit alors sous lui qu'un petit nombre de troupes; il les disperse pour recueillir tous ceux d'entre les soldats de Hoki que la terreur avoit dissipés après le massacre de ce Général; pour tomber sur les différens partis des de ces hordes auxiliaires, se retira le premier, & massacra en se retirant, tous ceux qu'il put prendre au dépourvû. *Taltanga* reconnut ses fautes lorsqu'il ne fut plus temps de les réparer. Après l'avoir amusé pendant plusieurs jours, les Hasaks lui dirent enfin, qu'*Amoursana* ayant eu vent de ce qui se tramoit contre lui, avoit quitté brusquement leur pays, & s'étoit sauvé du côté des Russes.

Cependant les Généraux apprirent confusément la nouvelle de cette catastrophe. Comme ils ignoroient que la défection des hordes fût générale, du côté des Hasaks, qu'elle eût été concertée entre les Chefs, ils crurent que *Payar* étoit seul rebelle, & que les autres ne s'etoient retirés que parce qu'on avoit manqué de prendre *Amoursana*, chez les Hasaks Ils conclurent qu'il falloit seulement aller contre *Payar*, le prendre & l'envoyer à l'Empereur qui le châtieroit, comme il le jugeroit à propos. Le général *Ho-ki* fut choisi pour aller à la tête du corps de troupes qu'il commandoit contre ce rebelle.

Ho-ki se rendit d'abord chez *Mani* qu'il croyoit fidele & entiérement dévoué à l'Empereur, parce que Sa Majesté l'avoit comblé de bienfaits, & l'avoit décoré du titre de *Ouang* ou de Prince. Il lui dit le sujet qui l'amenoit, & le pria de de vouloir bien l'aider de ses troupes & de ses conseils, pour ne pas manquer le perfide *Payar*.

Comme cette aventure est racontée en détail dans un écrit que l'Empereur adressa à ses Grands, dans le temps, & que cét écrit se trouve encore dans mon porte-feuille, en Tartare Mantchoux, je vais le traduire, ou tout au moins, l'abréger.

» *Yarhachan*, Général des troupes
» qui sont aux environs de Parkol,
» m'a envoyé un écrit conçu en
» ces termes.

» *Yarhachan*, votre Esclave, est
» ici à la tête de ce qui lui reste
» de troupes, en attendant les or-
» dres de Votre Majesté.......
» Aujourd'hui sont arrivés ici deux
» *soldats Solons*, qui m'ont fait part
» de ce dont ils avoient été les
» tristes témoins. *Nous sommes*,
» m'ont-ils dit, *des Soldats du gé-*
» *néral Ho ki, lequel ayant eu ordre*
» *de marcher contre Payar, qui s'étoit*
» *révolté, voulut s'aboucher aupara-*
» *vant avec le Prince* Mani, *pour*
» *recevoir de lui quelques conseils, &*
» *un secours de troupes. Arrivé chez*
» Mani, *notre général lui fit part de*
» *son dessein. Vous avez ordre*, dites-
» vous, *d'aller contre* Payar, répon-

rebelles, qui par différentes routes se rendoient, sans trop de précautions, dans les endroits où il faisoient ci-devant leur séjour; pour observer tous les mouvemens des Mongoux afin de lui en donner avis, & pour répandre par-tout un bruit confus de l'arrivée prochaine des formidables armées que j'envoyois contre les rebelles, & pour faire rentrer dans le devoir tous ceux

» dit Mani; *obéissez, pour moi, je* » *ne puis ni vous suivre, ni vous* » *aider de mes troupes; mais je puis* » *vous donner un bon conseil; il ne* » *tiendra qu'à vous de le suivre. Il* » *n'est pas sûr que* Payar *se soit ré-* » *volté; vous n'en avez aucune preuve* » *bien certaine. Ce qui est arrivé en* » *dernier lieu, peut avoir été fait par* » *ses gens à son insçu; attendez d'être* » *mieux instruit. Voici, ce me semble,* » *un moyen infaillible de savoir le* » *vrai, envoyez quelques-uns de vos* » *gens chez* Payar, *pour l'inviter à* » *venir ici, pour recevoir des ordres* » *que vous avez à lui intimer de la* » *part de l'Empereur. S'il vient, c'est* » *une marque certaine qu'il n'est pas* » *révolté: s'il tergiverse, & que sous* » *différens prétextes, il s'excuse de* » *venir, vous pourrez alors le pour-* » *suivre à main armée.*

» *Notre Général comprit fort bien* » *que* Mani *ne lui parloit ainsi, que* » *pour lui donner le change. Voyant* » *qu'il n'avoit aucun secours à atten-* » *dre de lui, il prit son parti. Vous ne* » *voulez ni me suivre, ni me secourir* » *de vos troupes,* repliqua-t-il, *j'irai* » *à la tête de mes soldats, le prendre* » *moi-même au milieu de son camp. Il* » *y aura du sang répandu; mais ce* » *sera votre faute: ce sera à vous que* » *l'Empereur en demandera compte.*

» *Croyez-moi,* lui répondit encore Mani, *ne vous pressez point* » *tant; ou si vos ordres sont si précis* » *que vous ne puissiez pas ne pas aller* » *chez* Payar, *allez-y à la bonne* » *heure; mais n'y allez pas à la tête* » *de vos troupes. Prenez seulement* » *avec vous quelques-uns de vos gens,* » *& allez, sans lui montrer aucune* » *défiance, lui demander des eclaircis-* » *semens sur ce qui est arrivé. S'il* » *voyoit au contraire que vous allez* » *dans le dessein de le combattre, il se* » *croiroit dans la nécessité de se défen-* » *dre & leveroit tout de bon l'etendart* » *de la révolte, supposé qu'il ne l'eût* » *pas encore fait. Notre Général trou-* » *va qu'il pensoit bien, & voulut sui-* » *vre son conseil. Il prit, avec lui une* » *trentaine d'hommes, du nombre des-* » *quels nous etions, & nous nous ren-* » *dîmes dans l'endroit où nous sa-* » *vions qu'etoit* Payar.

» *Aussi-tôt que nous fûmes apper-* » *çus, les soldats de* Payar, *sans* » *vouloir nous permettre d'aller plus* » *loin, nous décocherent une grêle de* » *traits, qui nous mit dans la néces-* » *sité de leur vendre cher notre vie.* » *Nous voulûmes parler; il ne fut* » *pas possible de nous faire entendre.* » *Nous nous défendîmes avec tant de* » *vigueur, qu'après leur avoir tué* » *tous ceux qui étoient à portée de* » *de nos armes, nous les contrai-* » *gnîmes à nous laisser retourner sur*

qui

qui pendant ce temps de troubles s'en etoient ecartés. Ayant ainsi fait tout ce qu'il lui etoit possible de faire dans des circonstances si fâcheuses & si imprévues, il tourna ses pas vers l'orient & vint se rendre à Ily.

Là, méditant, à loisir, sur les causes de tous les revers qu'on avoit essuyés jusqu'alors; s'instruisant, dans le plus grand détail,

» *nos pas ; mais ils revinrent bientôt* » *à la charge. Accablés par le nombre,* » *presque tous nos gens périrent.*

» *Notre Général reçut une fleche* » *dans la cuisse. Il tomba, & ne put* » *plus se relever. Nous etions auprès* » *de lui pour tâcher de lui donner* » *quelque secours. Il ne voulut pas* » *nous le permettre. Mais arrachant* » *de son bonnet la plume de paon* » (qu'il portoit comme marque » d'une de ses dignités), *il nous la* » *remit en nous disant : j'ai reçu de* » *grands bienfaits de l'Empereur : il* » *m'a fait Général : je n'ai pas pu* » *vaincre ses ennemis, il faut au* » *moins que je périsse sous leurs traits.* » *Il est essentiel pour le service de Sa* » *Majesté, qu'elle sache de quelle ma*» *niere j'ai péri. Portez cette plume* » *au Tsong-tou de Parkol, & racon*» *tez-lui exactement tout ce que vous* » *savez. Nous n'abandonnerons pas* » *notre Général*, lui répondîmes» nous ; *nous périrons ici avec lui,* » *en le défendant, ou nous l'emporte*» *rons sur nos épaules jusqu'à Parkol.*

» *Tous vos discours sont inutiles,* » nous répliqua le Général, *faites* » *ce que je vous ordonne ; il y va du* » *service de l'Empereur. Tout ce que* » *vous pourriez faire pour moi ne me* » *sauveroit pas la vie, & vous péririez* » *vous-mêmes inutilement. Partez :* » *un moment plus tard vous n'y serez* » *plus à temps. Dites au* Tsong-tou » *de Parkol de se tenir prêt à tout évé*» *nement ; car les ennemis iront bien*» *tôt à lui. Ajoutez-lui que cet avis* » *vient de moi.*

» Ayant reçu cet écrit d'*Yarha*» *chan*, continue l'Empereur, je vis » que les affaires alloient très-mal de » ces côtés-là, & que tout y etoit » en désordre. Malgré mon inclina» tion à la paix, il a fallu me ré» soudre à continuer la guerre. Je » savois bien à la vérité, que tous » les Tartares de ces cantons sont » inconstans & sans bonne foi ; » qu'il ne falloit pas se fier à eux, » & qu'ils etoient tous à peu-près » de même caractere qu'*Amour*» *sana ;* mais je dissimulois. J'espé» rois qu'au moins la crainte de » mes armes les contiendroit dans » le respect. Je m'attendois qu'ils ou» vriroient enfin les yeux sur leurs » véritables intérêts. La lettre d'*Y*» *arhachan*, & celle de *Tsong-tou* » de Parkol m'ont enfin déterminé » au parti que je ne prends jamais » qu'aux dernieres extrémités.... » *J'ai vu la face des affaires*, m'écri» vit en dernier lieu *Ting-koui* » (Tsong-tou de Parkol), *& j'ai* » *jugé que les Eleuths ne se rendoient* » *en foule aux environs de mon dis*» *trict, que pour venir tout à coup* » *fondre sur nous, & nous enlever le*

de l'etat préſent des affaires, s'informant des intérêts particuliers de tous les Chefs des hordes, il forma le plan général d'une campagne, dont les opérations devoient nous ramener les ſuccès, & m'en fit part.

J'etois ſur le point d'abandonner Amourſana à ſon mauvais ſort : la perfidie des Mongoux qui habitent ces régions eloignées, m'avoit preſque déterminé à finir une guerre que je n'avois entrepriſe que pour leur faire du bien, lorſque je reçus les importantes inſtructions de Tchao-hoei.

L'expoſition claire & préciſe de ſon projet, la ſageſſe des meſures qu'il vouloit prendre pour le faire réuſſir, me ramenerent à mon premier deſſein. Il m'en eût trop coûté, pour ne pas tirer vengeance de tant de trahiſons & de perfidies; pour laiſſer tant de crimes impunis. Malgré mon penchant pour la paix, je pris la plus ferme réſolution de pouſſer, à toute outrance, une guerre déja commencée. J'ordonnai que des troupes fraîches ſe rendiſſent en hâte, vers les régions d'Ily; je leur enjoignis de ſe conformer en tout aux ordres qui leur ſeroient intimés, en mon nom, par Tchao-hoei, à qui, dès-lors, je donnai le titre & toute l'autorité de grand Général.

L'année Ting-tcheou (1757) deux nouvelles armées partent pour ſe rendre à un même terme, par deux chemins oppoſés, le nord & le midi. Les Eleuths ſont plus acharnés que jamais les

» peu de troupes qui nous reſte. Pour » conſerver, au moins, Parkol, j'en » ai fortifié la garniſon, à laquelle » j'ai ajouté douze cents hommes que » j'ai fait venir des différents endroits » d'à l'entour. Les Eleuths qui faiſoient mine de vouloir nous inveſtir, » ſe ſont retirés plus loin, quand ils » ont ſû ce que j'avois fait..... oſe» rois-je, en frappant la terre du front » avec le plus grand reſpect, ſupplier » Votre Majeſté de nous envoyer du » ſecours, &c.».

J'entre peut-être dans mes notes dans un détail trop minutieux. Ce détail met au fait de l'etat où ſe trouvoient alors les troupes de l'Empire; etat pitoyable qui eût duré juſqu'à leur deſtruction totale, ou à leur expulſion du pays, ſi *Tchao-hoei* n'avoit pas paru ſur la ſcene.

uns contre les autres. Mes armées entiérement délabrées par tant de malheurs arrivés coup ſur coup, ne ſont plus en état de ſe faire craindre & de les contenir. Ils ne connoiſſent plus de frein ; ils arment les uns contre les autres ; ils ſe déchirent mutuellement ; ils ne reſpirent que les factions & les révoltes, que les brigandages, les meurtres & les trahiſons. Le Han de Tcholos eſt aſſaſſiné par ſon neveu Tchana-karpou, qui s'empare de ſes Etats. Celui-ci ne porte pas loin la peine dûe à ſon crime. Il périt à ſon tour, maſſacré par Kaldan-Torgui. Le Taidji-Tavoua ſe met ſur les rangs à la tête des ſiens, il vient fondre ſur Kaldan-Torgui, le bat, le prend priſonnier, & lui fait couper la tête. Il me l'envoya cette tête, afin que je la fiſſe expoſer publiquement pour ſervir d'epouvantail aux rebelles.

La renommée inſtruiſit bien-tôt Amourſana de ce déſordre affreux. Les circonſtances lui parurent des plus favorables pour travailler à ſe rétablir. Il ramaſſe les débris de ſon armée, & reprend le chemin d'Illy. Sa troupe groſſit à chaque pas, déja il ſe croit en poſſeſſion du Royaume des Eleuths.

Dans cette perſuaſion il s'avance à grands pas, il arrive ; mais quelle fut ſa ſurpriſe quand il vit Tchao-hoei venir audevant de lui, à la tête d'une partie des nouvelles troupes que je leur envoyois ! L'air aſſuré de mes Guerriers, leur contenance fiere, le bon ordre qu'ils gardoient dans leur marche, l'epouvanterent. Il n'attendit pas qu'ils fuſſent à portée de pouvoir lui lancer des traits ; mais avec cette précipitation que la frayeur ſeule peut inſpirer, ſans ſavoir s'il etoit pourſuivi, ſans s'embarraſſer ſi les ſiens pouvoient le ſuivre, il marche ſans prendre haleine, la nuit comme le jour, & courut ſe cacher dans le pays de Ta-ouan.

Tchao-hoei (34) ſe décharge ſur Fou-té du ſoin de le pour-

(34) *Tchao-hoei* eſt celui en particulier à qui l'Empereur doit le ſuccès de ſes armes. Ce grand homme dirigeoit tout avec tant de

ſuivre, tandis qu'il va lui-même raſſembler les hordes diſperſées, recueillir celles qui voudront ſe ſoumettre, domter celles qui réſiſteront, & travailler, en achevant de réduire toute cette contrée, à y fixer la tranquillité qui en etoit exilée, à y rappeller la concorde, & à y faire naître tous les avantages d'une douce paix.

ſageſſe, ſavoit ſi bien tirer parti de tout, poſſédoit dans un ſi haut degré l'art des reſſources, avoit tant de fermeté dans les revers, tant de conſtance à ne jamais perdre de vue ſon principal objet, qu'il a enfin couronné ſa difficile entrepriſe des plus glorieux ſuccès, contre l'attente univerſelle, & au-delà même de ce que ſon maître pouvoit raiſonnablement eſpérer de lui, ou de tout autre qu'il eût pu choiſir en ſa place.

Cependant, malgré tant de grandes qualités, il n'a pas reçu de ſes contemporains le tribut d'eloges dont il etoit digne. J'ai vu ici (& je le rapporte avec plaiſir, pour la conſolation des perſonnes d'un mérite diſtingué, qui pourront lire cette remarque); j'ai vû la pâle envie, la baſſe jalouſie, & l'ignorance craſſe, le taxer de témérité, ou tout au moins, d'imprudence, quand par une ſuite de certains evenements qu'il lui etoit impoſſible de prévoir, mais dont il lui eſt toujours revenu de la gloire, il s'eſt trouvé réduit aux extrémités les plus fâcheuſes, contraint de paſſer les rivieres à la nage, de traverſer les déſerts, de franchir les montagnes, ſans vivres, ſans munitions, & preſque ſans ſoldats; l'accuſer enſuite d'en vouloir impoſer à ſon maître, lorſqu'avec une douceur de ſtyle & une clarté qui lui etoient propres, il lui annonçoit les plus brillans ſuccès.

On lui prodiguoit ſans peine les vaines epithetes de beau diſcoureur, de fin courtiſan, de bel eſprit, d'homme aimable; mais on lui refuſoit obſtinément le titre qu'il méritoit le mieux, celui de grand Général. Quelques réflexions ſur la maniere dont il forma ſon plan, dans des circonſtances où tout paroiſſoit déſeſpéré, ſur celle dont il l'exécuta, & ſur les ſuccès qui ont enfin couronné ſon entrepriſe, auroient dû, ce ſemble, faire revenir ſur ſon compte ceux là même qui etoient les plus défavorablement prévenus.

Cet habile Général a trop bien réuſſi dans une guerre entrepriſe contre l'avis de tous les Princes & de tous les Grands; dans une guerre qui a mis le deuil dans tant de familles des plus diſtinguées de l'Empire, dont les unes pleuroient des peres ou des enfants, & les autres des freres ou des neveux exécutés publiquement, comme coupables de crimes d'Etat: il a reçu trop d'eloges & de bienfaits de la part de ſon maître, pour qu'on ait pu être juſte à ſon egard. A ſon

Fou-té part, pourſuit pas à pas le rebelle, ne perd pas un moment, & arrive preſque auſſi-tôt que lui ſur les frontieres de Ta-ouan. Il l'eût atteint, ſans doute, s'il n'avoit eté qu'à la tête de quelques corps de troupes, ou d'un petit nombre de braves; mais il conduiſoit une armée entiere, il devoit ſe faire craindre par-tout; par-tout il devoit donner la loi.

Ceux de Ta-ouan n'attendent pas qu'il les ſomme; ils ſe ſoumettent à lui. Ils lui demandent de les recevoir au nombre de mes ſujets; ils le ſupplient de vouloir bien faire conduire, juſques dans la Capitale de mon Empire, quelques-uns de leurs principaux, pour me rendre hommage en leur nom. Déja il eſt maî-

retour de ſa glorieuſe expédition, l'Empereur environné de toute la majeſté du Trône, alla au-devant de lui juſqu'à une demi journée de la Capitale, le conduiſit en triomphe, avec tout l'appareil des grandes cérémonies, dans l'un de ſes propres palais, l'eleva à la dignité de Comte de l'Empire, le mit au nombre des Miniſtres d'Etat, & lui fit l'honneur de déſigner une Princeſſe de ſon ſang, ſa propre fille, pour être l'epouſe de ſon fils.

Tchao-hoei, tout entier dans les ſoins pénibles du miniſtere, jouiſſoit en paix de la faveur de ſon maître, & de toute ſa gloire, lorſqu'après deux ou trois années, ſa ſanté commença à s'altérer. Il ſentit ſes forces diminuer ſenſiblement, & prêtes à l'abandonner. Il n'en tint compte, & ne diſcontinua pas pour cela ſes travaux. Il ſe contenta de prendre quelques médecines corroboratives, & du *Jen-cheng* pour ſe ſoutenir. Cette merveilleuſe racine le ſoutint en effet pendant quelque temps; il crut même avoir repris toutes ſes forces, & s'en félicitoit déja. Mais ces forces d'emprunt, n'ayant d'autre principe qu'une agitation extrême dans le ſang, acheverent bientôt d'epuiſer en lui la ſource de la vie. Il mourut quatre jours après s'être abſenté de la Cour, pour aller jouir, diſoit-il, d'un peu de repos dans ſon hôtel. L'Empereur l'alla voir, quoiqu'il fût déja mort; mais il voulut qu'on ſuppoſât qu'il etoit encore en vie, & en etat de recevoir ſa viſite. On l'habilla, on l'aſſit ſur une chaiſe, & Sa Majeſté dit en entrant dans ſon appartement : *Je vous ordonne de reſter comme vous êtes; je viens vous voir pour vous exhorter à ne rien oublier, pour rétablir promptement votre ſanté. Un homme tel que vous eſt encore néceſſaire à l'Empire.* Après ces mots elle ſe retira. Quelques heures après on divulgua la mort de *Tchao-hoei*, l'Empereur ordonna que ſon portrait ſeroit mis dans la ſalle des grands hommes qui ont bien mérité de l'Empire.

tre de leur pays; ils lui en donnent la libre entrée, ils lui fournissent tous les secours nécessaires, pour qu'il puisse le parcourir. C'est en vain, le traître qui s'y etoit refugié, n'y est déja plus.

Instruit que le Ta-ouan ne pouvoit être pour lui un lieu d'asyle, Amoursana le traverse précipitamment, dirige sa fuite vers le nord, & va s'enfoncer, pour n'en sortir jamais, dans les vastes régions de Lo-cha. Le Ciel ne l'y laissera pas jouir tranquillement de son crime. Il doit à ceux, qui seroient tentés de devenir rebelles, un exemple de terreur qui puisse les contenir (35).

A la premiere nouvelle que je reçus ici qu'Amoursana s'etoit enfui dans ces pays lointains, les Princes & les Grands me présenterent à l'envi leurs fatiguantes suppliques. *Il est inutile*, me disoient les uns, *de faire courir encore après un rebelle qui voit sans obstacles toute la terre devant lui. Il est déja parvenu dans les climats reculés du nord, laissons-l'y finir sa misérable vie, sans nous embarrasser davantage de son sort. Nous donnons des loix à Ily*, disoient les autres, *nous sommes les maîtres de tout le pays des Eleuths, contentons-nous de le garder. Pourquoi nous inquiéter à l'occasion d'Amoursana? Il s'est retiré chez les Russes, qu'il y reste. Il ne faut pas commettre la Majesté de l'Empire, en demandant, ou en exigeant qu'on nous le livre.*

Un troisieme sentiment, & c'etoit celui du grand nombre, etoit pour qu'on finît la guerre à quelque prix que ce fût. *Le Royaume du Tchoung-kar*, disoient ces hommes endormis dans le sein du repos, à qui l'indolence & la mollesse tiennent lieu de

(35) Les Chinois appelloient anciennement des noms de *Lo-cha* & *Lo-tcha*, le pays de la domination des Russes. Après avoir traversé le *To-ouan*, c'est-à-dire les *Hasaks*, ou le pays des *Hasaks*, qui est le même que celui que M. l'Abbé Chappe appelle dans sa Carte de la Russie & de la Tartarie boréale du nom de *Kosaccia-horda*, *Amoursana* se réfugia dans la Sibérie. On n'a pas su ici que les Russes lui eussent donné asyle, on a cru seulement qu'ils l'avoient laissé errer à son gré dans les déserts de leur domination.

tout, *est trop eloigné* du centre de l'autorité, pour que nous puissions le gouverner long-temps. Abandonnons-en le soin à qui voudra le prendre. Qu'importent à la gloire du Royaume du milieu, des terres incultes, & un peuple plus qu'à demi sauvage (36)?

C'est ainsi, je me le figure, que lorsqu'un riche particulier fait bâtir dans quelque quartier fréquenté de la ville, un nouvel edifice pour des usages dont il sait seul la destination; les oisifs qui voient avancer l'ouvrage, donnent inconsidérément des avis qu'on ne leur demande point, & raisonnent sans savoir le dessein du maître, chacun, comme il se trouve affecté.

Je fis de ces représentations absurdes tout le cas qu'elles méritoient. Je n'en tins compte & je les méprisai. Je renouvellai mes instructions & mes ordres à Tchao-hoei; j'animai Fou-té (37) à ne pas laisser ralentir son ardeur.

(36) Dans un ecrit que l'Empereur fit paroître dans le temps, il s'éleve avec force contre tous ces donneurs d'avis. Il invective en particulier contre ceux qui etoient du sentiment qu'il falloit abandonner le pays des *Eleuths*.

(37) Il est temps que je fasse connoître cet homme célebre, qui a imprimé la terreur de son nom dans l'esprit de tous les Tartares. *Fou-té* est, après *Tchao-hoei*, celui de tous les Généraux qui a le mieux mérité de l'Empire, dans la guerre contre les *Eleuths*. Peut-être n'eût-il pas eté effacé par *Tchao-hoei* lui-même, s'il eût eté en etat de former un plan, & d'en combiner toutes les parties, avec autant d'intelligence & de facilité qu'il en avoit lorsqu'il s'agissoit de l'exécution; si aux plus brillantes des qualités qui constituent l'homme de guerre, & qui font regarder comme un Héros celui qui les possede, il eût joint celles qui font l'homme de société, & le citoyen aimable. Mais elevé en Tartarie par les *Moutchoux-Solon* ses compatriotes, il avoit passé sa jeunesse à s'endurcir aux fatigues de la chasse, ou à s'exercer au milieu d'un camp. Il s'en faut bien qu'il eût cette aménité, cette douceur de caractere, & cette souplesse que contractent pour l'ordinaire ceux qui respirent de bonne heure l'air de la Cour. Il etoit franc, mais un peu rude; il ne pouvoit en aucune maniere se déguiser. Il eût choisi d'être le dernier des soldats, plutôt que le premier des courtisans. Dans l'enceinte d'une ville, il etoit comme embarrassé de sa personne; il etoit

Cependant le Ciel irrité hâte le tems de sa vengeance. Une maladie affreuse est l'instrument dont il se sert, pour accabler du poids de sa justice, le scélérat qui a provoqué son courroux. Il l'atteint, lorsqu'il se croit à l'abri de toute poursuite; il tranche le noir fil de ses jours, lorsqu'il se promettoit de jouir de la vie parmi les douceurs, au moins, de la liberté.

Ainsi périt à la fleur de l'âge celui dont la perfidie avoit fait

tout-à-fait hors de sa place à la Cour. Des tentes, un camp, des soldats, c'est tout ce qu'il lui falloit. Avec cela rien ne lui etoit impossible. Endurer les plus pénibles travaux, les fatigues les plus rudes; souffrir la faim & la soif; marcher, la nuit comme le jour, à travers des déserts arides, ou les lieux pleins de marécages; se battre, pour ainsi dire, à chaque pas, autant contre les elémens que contre les hommes, c'est ce qu'on lui a vu faire pendant le cours d'une guerre qui a mis au nombre des Provinces de l'Empire tous les pays de la domination du *Tsong-kar.* Aussi l'Empereur en faisoit un si grand cas, que pour toute réponse à une bravade d'une puissance etrangere qui lui vantoit ses canons à minute, il ne dit que ce peu de mots : *Que les XX fassent usage de leurs canons à minute, je leur enverrai* Fou-té.

Ce brave guerrier, dont le portrait eût eté placé parmi ceux des plus illustres Héros, s'il fût mort sur le champ de bataille, a failli à perdre la tête par le supplice des criminels, au retour de ses glorieuses expéditions. Un petit mandarin dans le district duquel *Fou-té* avoit exigé des chevaux pour l'armée avec un peu trop de rigueur, l'accusa de malversation. L'Empereur fit examiner l'affaire dans toute la rigueur de la loi, & il se trouva que l'accusateur disoit vrai. *Fou-té* fut convaincu d'avoir détourné à son profit, quelques chevaux qu'il avoit envoyés dans les haras qu'il possede en Tartarie. Tout autre que lui eût eté condamné à mort; mais en considération de ses services, l'Empereur, qui l'avoit décoré du titre de *Heou*, & lui avoit donné d'autres emplois honorables, le cassa de tout, & le condamna à une prison perpétuelle, sans vouloir jamais entendre à se servir de lui dans les autres guerres qui sont survenues ensuite. Ce fut seulement l'année derniere, c'est-à-dire, après environ une dixaine d'années de prison, qu'on lui rendit enfin la liberté, à l'occasion de l'amnistie générale qui eut lieu lorsqu'on célébra la quatre-vingtieme année de l'âge de l'Impératrice-mere. L'Empereur l'a mis au nombre de ses Gardes, mais il a refusé constamment de lui donner aucun emploi dans l'armée, contre ceux du Royaume de Mien, quoique ses Grands & ses Ministres l'en aient sollicité plus d'une fois.

naître

naître tant de désordres, avoit fait inonder les campagnes de tant de sang. Abandonné des siens que la crainte de contracter son mal avoit déja dissipés, à peine, dans cette terre etrangere se trouve-t-il quelqu'un qui veuille rendre les honneurs funebres à son corps.

Quoique séparés de nos climats par des distances immenses, les peuples du nord nous sont unis par les liens des traités; la bonne intelligence a toujours régné entre eux & nous. Il ne leur etoit plus possible de livrer entre nos mains Amoursana vivant; des usages sacrés parmi eux les empêchant de nous le livrer mort; ils firent voir d'abord son infect cadavre, & ensuite ses ossemens, à ceux que j'avois envoyés pour le reconnoître (38).

(38) *Amoursana*, voyant qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui chez les *Hasaks*, qui venoient de se soumettre à *Fou-té*, abandonna leur pays & se sauva chez les Russes, avec tous ceux des siens qui purent ou voulurent l'accompagner. Il erra pendant quelque temps dans les déserts de la Sibérie, plutôt en vagabond qu'en Prince fugitif qui cherchoit un asyle. Il y fut attaqué de la petite vérole, maladie qui, ne faisant point dans la Tartarie, les mêmes ravages qu'elle fait dans le reste de l'univers, parce qu'elle est presque inconnue dans ces climats, est regardée par les Tartares comme le fléau le plus terrible dont se serve la Divinité, quand elle veut châtier les hommes. Cette cruelle maladie, en enlevant de ce monde celui contre lequel tant d'hommes etoient armés, ne fit pas cesser pour cela les poursuites que l'on avoit commencées. Ne pouvant avoir *Amoursana* vivant, on voulut l'avoir mort. L'Empereur fit ecrire plusieurs fois en Russie pour demander son cadavre, *afin*, disoit-il, *de faire sur les ossemens de ce rebelle le même exemple de terreur, qu'il eût donné sur son corps animé du soufle de la vie*. Les Russes répondirent d'abord qu'ils ignoroient dans quel endroit *Amoursana* etoit mort; ils promirent ensuite de montrer son cadavre aux Commissaires que l'Empereur voudroit envoyer pour le vérifier, & ils tinrent leur promesse; mais ils refuserent constamment de le livrer, malgré les sollicitations qu'on leur en fit faire d'ici à plusieurs reprises: *Chaque nation*, dirent-ils, *a des usages qui lui sont sacrés. Un des plus sacrés parmi nous, est de ne point exposer à l'ignominie les froids restes d'un malheureux qui s'étoit refugié dans les terres de notre domaine... Votre ennemi est mort, nous vous avons montré son cadavre, cela doit vous suffire*, &c.

Fou-té pourſuivoit cependant le reſte des rebelles. Pluſieurs de ceux, qui ayant ſuivi Amourſana dans ſon crime, n'avoient eté ni aſſez prompts, ni aſſez réſolus, pour l'imiter dans ſa fuite, furent pris, ou exterminés en ſe défendant. Les autres, ſe trouvant ſans Chef, qui pût les raſſembler & ſe faire obéir, chercherent à ſe faire des protecteurs de tous les peuples chez leſquels ils alloient mandier un petit coin de terre, pour leur ſervir d'aſyle. Fou-té les ſuivit par-tout; par-tout il les combattit & les vainquit (40). Il fit plus : il mit par occaſion, ſous un même joug vingt-cinq hordes entieres, qui juſqu'alors n'avoient connu d'autre frein que celui de leur volonté propre, ni d'autres loix que celles de la liberté.

Toutes ces Nations qui voient plus tard que nous le ſoleil ceſſer, chaque jour, d'eclairer le pays qu'elles habitent, tremblent aux ſeuls noms de Tchao-hoei & de Fou-té. Les unes m'envoient des Ambaſſadeurs, pour reconnoître mon autorité

(39) Les différens peuples chez leſquels les *Eleuths* fugitifs cherchent un aſyle, ſont les différentes Hordes des Tartares, connus ici ſous les noms de *Pourouths*, *Fangouths*, *Tourgouts*, & autres.

(40) Les deux Généraux *Tchao-hoei* & *Fou-té* pourſuivirent les rebelles, & tous ceux qui s'étoient rangés de leur parti par deux routes différentes, le premier du côté de la petite Boucharie, en deſcendant vers le midi, & le ſecond du côté des *Haſaks*, en remontant vers le nord. Ils reçurent l'un & l'autre les ſoumiſſions de toutes les Hordes intermédiaires, firent main baſſe ſur tout ce qui leur réſiſtoit, firent quantité de priſonniers qu'ils dépayſerent, firent mourir les plus coupables, & ecrivirent à l'Empereur pour ſavoir ſes intentions ſur les priſonniers de marque.

Sa Majeſté voulut les voir à Peking, & les interroger elle-même. On les amena, & ils furent exécutés à mort comme rebelles, parce qu'il ſe trouva que la plupart d'entr'eux avoient eté ci-devant décorés de pluſieurs titres honorifiques de la part de l'Empereur, & avoient reçu grand nombre d'autres bienfaits. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ne furent pas traités ſimplement en ennemis, mais en ſujets rebelles.

Quiconque reçoit un Mandarinat de l'Empereur, ſe déclare par là même ſon ſujet. Ainſi les Tartares en recevant de Sa Majeſté les titres de *Ouang*, de *Koung*, de *Heou*, ſe déclarent par là-même les vaſſaux & les ſujets de l'Empire.

ſuprême & me rendre hommage ; les autres, par la crainte de mes armes, ſe diſperſent dans les pays lointains ; les plus audacieuſes s'attachent aux rebelles Eleuths, courent les mêmes périls, ſubiſſent un même ſort, & ſont domtées comme eux. Les plus diſtingués d'entre les coupables ſont envoyés à Pe-king, pour y recevoir les châtimens dûs à leur crime ; les autres ſont rigoureuſement punis dans les lieux reſpectifs par mes Généraux.

La Juſtice a dicté ſes loix ; j'ai tâché de la ſatisfaire : la clémence me ſollicite ; il eſt temps que je la produiſe avec tout ſon appareil de douceur. Les terres de la domination de Tchong-kar ne ſont pas entiérement déſertes. Elles ſont aſſez vaſtes pour former pluſieurs petits Etats, le nombre des hommes qui ne les ont pas abandonnées eſt plus que ſuffiſant encore pour mériter des ſoins particuliers de ma part (41). Je m'applique de tout

(41) Dès que l'Empereur ſe crut entiérement maître de tout le pays des *Eleuths*, il n'eut rien de plus preſſé que de donner à ces peuples des Princes de leur nation pour les gouverner. Il fit publier une amniſtie générale, tant pour ceux qui, s'étant ſauvés par la crainte de ſes armes, voudroient revenir dans les lieux qu'ils habitoient ci-devant, que pour ceux qui avoient combattu contre ſes troupes. Il leur promit à tous qu'il les laiſſeroit vivre à leur maniere, en leur donnant des maîtres de leur nation ; mais pour être toujours en état de les oppoſer les uns aux autres en cas de guerre ou de rebellion, il partagea l'autorité entre tant de perſonnes, que ce ne put être que par une eſpece de prodige qu'elles priſſent les armes, ou ſe révoltaſſent toutes d'un commun conſentement.

Il créa quatre Rois ou *Han*, & vingt-un *Poulo* ou Seigneurs. Les quatre Han furent : le premier, le Han de *Tcholos ;* le ſecond, le Han *Hountéhé ;* le troiſieme, le Han de *Chonote ;* & le quatrieme, le Han de *Tourbeth.* Il voulut que ces Princes puſſent ſe choiſir tels ſucceſſeurs qu'ils jugeroient à propos ; mais il ſe réſerva de confirmer l'election, & de donner l'inveſtiture à ceux qui ſeroient choiſis. Pour ce qui eſt des vingt-un *Ngan-ki,* ou ſeigneurs, il déclara qu'il vouloit toujours être le maître de nommer qui il jugeroit à propos, afin d'engager ceux qui etoient en poſſeſſion de ces dignités à ne pas ſe négliger dans l'exercice de leurs devoirs, & à inſtruire leurs enfans de maniere

mon pouvoir à chercher les moyens de les rendre heureux. N'en trouvant point de plus efficace que celui de les laiſſer vivre à leur maniere, je rétablis l'ancienne forme de leur Gouvernement.

Avant la tyrannie de Kaldan-Tſêreng, qui, contre les droits les plus ſacrés, oſa réunir tous les Eleuths ſous ſa puiſſance, ces peuples etoient partagés en quatre grandes tribus, gouvernées chacune par un Prince particulier du nom de *La-té*. Ils compoſoient entre eux tous vingt-une hordes ſéparées, dont les chefs s'appelloient *Ngan-ki*. Je leur rendis, ſous différens noms, & leurs La-té & leurs Ngan-ki. Je créai quatre Rois ſous le titre de *Han*; je nommai vingt-un Chefs de hordes, ſous des titres plus ou moins relevés, ſuivant le nombre plus ou moins grand des familles qu'ils dominoient.

Je déterminai que la dignité de Han, ſeroit, ſous mon bon plaiſir, tranſmiſſible de pere en fils : je me réſervai, excluſivement à tout autre, la nomination de vingt-un Chefs pour avoir toujours en main de quoi récompenſer, ſuivant leur goût, ceux d'entre eux qui ſe diſtingueroient par leur fidélité, leur valeur ou d'autres genres de mérite. Je nommai un Comte, pour être à la tête d'eux tous, pour m'inſtruire de leur conduite, & faire paſſer juſqu'à moi leurs demandes, leurs plaintes réciproques, & tout ce dont ils voudroient m'informer. Je ne leur preſcrivis d'autres loix que celles qui ſont obſervées par mes Mongoux des huit Bannieres.

à les rendre capables de leur ſuccéder.

Il déſigna *Ta-oua-tſi*, qui etoit pour lors à Peking, pour être l'un des *Han*. Sa politique en cela, etoit de contenir dans le devoir tous ceux des Tartares, tant Eleuths, qu'autres, qui etoient de la faction de *Ta-oua-tſi*, & de les oppoſer à *Amourſana* & à tout ſon parti, en cas de beſoin. La mort de *Ta-oua-tſi*, arrivée peu de temps après ſa détention à Peking, rompit toutes les meſures de l'Empereur, & fit que les Eleuths cabalerent plutôt qu'ils n'euſſent fait, pour ſecouer entiérement le joug, & ſe rendre indépendants de la Chine, comme ils l'avoient été ci-devant.

A de si eclatans bienfaits, j'ajoutai des dons de toutes les sortes. Je leur distribuai de l'argent & des vivres; je leur fis donner des instrumens ruraux & des ustensiles; je leur prodiguai tous les secours nécessaires, pour les mettre en etat de pouvoir se procurer ensuite, par eux-mêmes, de quoi mener une vie douce & tranquille dans l'abondance & dans la joie. C'est ainsi que je tâchai de me conformer au Ciel dont les opérations ne tendent qu'à la production des choses, & qui nous donne la vie à tous.

Je connoissois déja le naturel inquiet de ces peuples inconstans. Je savois que par la nature de leurs défauts, & de leurs vices, ils approchoient plus du sale Sapajou (42) que de l'homme, dont ils ont cependant l'empreinte & dont ils portent l'auguste nom; mais, je l'avoue, je n'imaginois pas qu'ils pussent être plus féroces que les Ours, plus cruels & plus intraitables que les Yu-ki (43). Leur perfide conduite ne m'en convainquit, pour leur malheur, que trop tôt. En les comblant de biens, je ne fis que leur prêter des aîles, pour fuir avec plus de rapidité; en voulant les rendre heureux, je ne fis que les fortifier, pour résister avec plus de vigueur à l'autorité légitime. Ils briserent la douce chaîne dont je m'etois servi pour les attacher, ils mirent en pieces la main qui les flattoit (44).

Leurs déprédations imprévues, leur fureur subite réveillerent

(42) L'espece de singe auxquels l'Empereur compare ici les Eleuths s'appelle en Chinois *tsin*. Ces sortes de singes sont les plus sales, les plus bisarres, & les plus ridicules de tous. J'ai adouci un peu les traits, en les comparant aux sapajous.

(43) Le *Ki-yu*, dit un Dictionnaire Chinois, *est un quadrupede qui a les griffes d'un tigre, la tête d'un dragon, & le corps d'un renard: c'est le plus cruel & le plus indisciplinable de tous les animaux. Il se tient dans les lieux marécageux.* Je crois que c'est un animal fabuleux. Les Poëtes Chinoïs se servent souvent de la comparaison du *ki-yu* quand ils veulent exprimer la plus horrible des cruautés.

(44) En secouant le joug, les Eleuths massacrerent impitoyablement tous les Officiers & les soldats de l'Empereur qui vouloient les contenir dans le devoir.

mon courroux, comblerent la meſure de mon indignation. Ils ne méritoient plus de vivre, je réſolus de les exterminer, en ne confondant pas toutefois les innocens avec les coupables. Si leur propre terre va s'abreuver encore de leur ſang; ſi leurs femmes & leurs enfans vont ſervir dans l'eſclavage, hors des lieux qui les ont vû naître, que la faute en retombe toute ſur ceux qui m'y ont forcé.

Kaldan-Torgui que j'avois choiſi moi-même pour gouverner les Tcholos, à qui j'avois donné le titre de Han, en lui accordant toutes les prérogatives attachées à cette dignité ſuprême, devint tout-à-coup un monſtre, dont je fus contraint de purger la terre (45). Je le fis mettre en pieces; j'eteignis ſa race, & je changeai en un vaſte déſert, cette région malheureuſe dans laquelle les perfides Tcholos faiſoient ci-devant leur ſéjour.

Payar, le traître Payar, que ma ſeule bonté avoit elevé au rang ſublime des Han, non moins coupable que Torgui, termina, comme lui, au milieu des ſupplices, une vie, dont tant de fois il s'etoit rendu indigne de jouir. Ses ſujets diſperſés, réduits à l'eſclavage, ou mis à mort, n'ont laiſſé après eux que le ſouvenir de leur exiſtence ſous le nom de Hountéhé (46). Las de voir couler tant de ſang, je m'etois déterminé preſque à faire grace aux Chonotê-Chaktourman, que je leur avois donné pour Roi, mais il noua, dans les ténebres du ſecret, les plus noires intrigues contre les miens. Ses ruſes, ſes brigues, toutes ſes menées percerent à travers les ombres dont il les enveloppoit.

(45) *Kaldan-Torgui*, quoique décoré du titre de *Han*, n'avoit de la Royauté que l'appareil extérieur: il voulut s'en procurer la puiſſance, & ſe rendre indépendant. Il ſe révolta.

(46) Par ce que j'ai rapporté ci-deſſus de *Payar* à l'occaſion du Général *Ho-ki*, il eſt aiſé de conclure que ſi l'Empereur l'avoit décoré du titre de *Han*, il ne l'avoit fait que pour s'accommoder aux circonſtances. D'ailleurs *Payar* etoit chez les ſiens. Il n'etoit pas facile de l'en arracher de force.

Yarhachan, celui de mes Généraux qui campoit près de Pali-koun, eclaira de plus près ses démarches, le suivit, pour ainsi-dire, pas à pas, & parvint enfin à découvrir que si les Chonotê n'etoient pas aussi téméraires que les Tcholos & les Hountéhé, ils n'en etoient pas pour cela moins perfides ; que s'ils ne se montroient pas encore tels qu'ils etoient, c'est qu'ils vouloient prendre des mesures efficaces & parvenir plus sûrement à leur but. Leur projet de révolte parut si bien constaté ; les preuves en parurent si evidentes, que mon Général ne crut pas devoir attendre des ordres plus précis de ma part, pour se porter contre eux aux dernieres des extrémités.

Il apprit que Chaktourman devoit le prendre au dépourvu & l'attaquer : il l'attaqua le premier, lorsqu'il s'y attendoit le moins, le battit, le prit prisonnier, le fit exécuter publiquement hors des portes de Pali-koun, & livra à la fureur de mes soldats indignés tous ceux d'entre les Chonoté qui n'avoient pas pu mettre leurs jours à couvert par une prompte fuite (47).

Les vingt-un Ngan-ki qui avoient favorisé, ou qui suivoient actuellement tous ces traîtres Tcholos, Hountéhé, & Chonoté rentrerent dans le néant d'où je les avois tirés. Les uns périrent par le fer de mes guerriers, les autres par les mains des exécuteurs de ma Justice ; un petit nombre se sauva dans les pays lointains (48), ceux qui resterent furent distribués à mes grands

(47) Si le Général *Yarhachan* qui répandit le sang de tant de malheureux n'eut pas de preuves bien certaines qu'ils alloient sûrement se révolter, on peut croire que le supplice ignominieux qu'il endura lui-même à Peking, peu de temps après sa cruelle expédition, pour une faute assez légere, en apparence, est un châtiment ordonné par la Providence, en vue de son premier crime.

(48) C'est dans ces circonstances si terribles pour tous les Eleuths, que les vingt mille familles, dont M. l'Abbé *Chappe* parle dans sa courte relation, se retirerent en Russie ; mais ces mêmes familles sont revenues du consentement de l'Empereur.

tant Mont-choux que Mongoux, pour les ſervir en qualité d'eſclaves.

De tant d'hommes à qui j'avois fait du bien, il n'y eut que le Han des Tourbet qui reſta fidele. Toujours conſtants dans la pratique exacte de l'obéiſſance à mes ordres, ni lui ni ſes ſujets ne s'etoient point encore démentis en rien. Ils avoient ſuivi les loix que je leur avois données, ils avoient gardé tous les uſages que je leur avoit preſcrits. Je n'avois aucune raiſon de les eteindre ; je les laiſſai ſubſiſter. Ils exiſtent encore, en corps de Nation ; ils cultivent paiſiblement leurs terres ; ils nourriſſent en liberté leurs beſtiaux ; ils viennent ici faire le commerce. Puiſſent-ils, en me donnant chaque jour de nouvelles preuves de leur fidélité, m'engager à leur accorder chaque jour de nouvelles graces ! Si le Ciel punit, tôt ou tard, ceux qui ſe roidiſſent contre ſes ordres, ou qui, par leur ſcélérateſſe, provoquent ſon juſte courroux : ceux qui lui ſont conſtamment ſoumis, & qui pour aboutir à leurs termes, ne ſuivent d'autres ſentiers que ceux de la vertu, reçoivent auſſi, tôt ou tard, la récompenſe de leurs mérites. C'eſt-là un point de doctrine reçu généralement de toutes les Nations ; c'eſt une vérité dont je ſuis perſuadé que perſonne ne doute. Les Chonoté, les Hountéhé, & les Tcholos ont eté punis de leur rébellion ; les Tourbeths ont eté récompenſés d'avoir eté fideles. Ceux d'entre mes Généraux & mes Officiers qui ne ſe ſont pas conformés exactement à mes ordres, ont péri, la plupart, dans l'ignominie des ſupplices ; ceux au contraire qui ſe ſont diſtingués par leurs qualités guerrieres, ont eté elevés aux honneurs. Il faut donc que chacun ſoit ſur ſes gardes, pour ne pas faire un mal, dont il ne ſauroit manquer d'être tôt ou tard puni ; il faut que chacun veille ſur ſoi, pour faire un bien, dont tôt ou tard il aura la récompenſe.

Il

Il en coûte beaucoup de temps & de peines pour acquérir : un moment, une ſeule négligence, ſuffit pour tout perdre. C'eſt par le travail aſſidu & une conſtance à toute epreuve, que j'ai enfin terminé cette grande affaire, contre laquelle tant de gens ſe ſont elevés. A préſent qu'elle eſt terminée, ils mettront fin, je penſe, à leurs diſcours indiſcrets.

Ils doivent être convaincus, ces diſcoureurs inſipides, qu'une guerre, ainſi entrepriſe, contre le ſentiment d'eux tous, n'a ſi bien réuſſi, que parce que le Ciel l'a approuvée, & en a favoriſé l'exécution. Qu'on ne croie pas que je veuille en attribuer les ſuccès à ma vertu, à mes talens, ou aux meſures que j'ai priſes. Non: je ne fus jamais ſi vain. Il falloit que les ſcélérats diſparuſſent de deſſus la ſurface de la terre ; je n'ai eté que l'inſtrument dont le Ciel s'eſt ſervi pour les exterminer.

Le ſang de mes ſujets, j'en conviens, n'a pas moins coulé que celui des barbares. Combien ont péri les armes à la main ! Combien la trahiſon & la perfidie n'en ont-ils pas maſſacrés ! A combien n'ai-je pas fait moi-même ôter la vie publiquement ! Si j'avois beſoin de juſtification, je la trouverois dans la néceſſité fatale, & mieux encore dans la faute des miens.

Les Généraux & les Officiers que j'envoyai d'abord pour cette expédition, n'entrerent pas dans mes vues, n'exécuterent pas exactement ce que je leur avois preſcrit. Ils manquerent leur objet, ſe laiſſerent ſurprendre, & me contraignirent d'uſer de toute la rigueur de nos loix. Je les châtiai, pour n'être pas obligé d'en châtier un plus grand nombre encore.

Dans des circonſtances moins critiques, peut-être n'euſſe-je pas héſité à leur faire grace ; car leurs fautes, après tout, n'etoient pas de la nature de celles qui ne méritent aucun pardon, & je dois, en quelque ſorte, rétablir leur mémoire aux yeux de la poſtérité. Une profonde paix régnoit depuis très-long-temps dans mon vaſte Empire ; la plupart de mes Officiers ne

connoiſſent de la guerre que le nom. N'ayant aucune expérience, peu faits à la fatigue, ne connoiſſant, ni les pays qu'ils devoient conquérir, ni les hommes qu'ils devoient ſubjuguer; pouvoient-ils eviter tous les pieges, profiter de toutes les occaſions, ne pas quelquefois ſe laiſſer ſurprendre, ne pas un peu ſoupirer après le repos? Ce ne fut jamais le courage qui leur manqua, & ſi leur bonne volonté s'eſt quelquefois eclipſée, leur valeur ne s'eſt jamais démentie dans les occaſions où il a fallu la montrer. Ils ont failli par pure foibleſſe; ils ont failli par une négligence que j'ai cru ne pouvoir pas me diſpenſer de punir (49).

Durant le cours de cette guerre, peut-être ai-je manqué à bien des choſes, qu'on me reproche avec fondement en ſecret. Il peut ſe faire que j'aie eté peu aviſé dans le choix de certains Officiers, trop précipité à donner tels ordres, ou à preſcrire telles démarches; que j'aie eté trop négligent à m'inſtruire de ce que je devois ſavoir; que, par amour pour le repos, je me ſois trop facilement déchargé ſur d'autres d'un détail dans lequel je n'aurois pas dû craindre d'entrer moi-même, ou que je n'aie pas fait aſſez d'attention à profiter des lumieres de ceux qui n'avoient d'autres vues que celles de vouloir m'eclairer de bonne-foi. Comme c'eſt ſur moi que réjaillit la gloire dont ſe ſont couverts mes derniers Géneraux, il eſt juſte que je m'impute auſſi une partie des fautes que les premiers ont faites. Puiſſent nos

(49) Tout ce que dit l'Empereur, dans ces dernieres pages, n'eſt pas dit ſans raiſon, ni ſimplement par maniere d'acquit. Il le dit, en premier lieu, pour ſe juſtifier auprès de ſes Mantchoux de la ſévérité dont il a eté obligé d'uſer à leur egard, durant tout le cours de cette guerre; en ſecond lieu, pour la conſolation des familles qui ont vu périr quelques-uns des leurs dans les ſupplices, & enfin pour ſa ſatisfaction particuliere; car il aime mieux paſſer pour equitable & clément que pour juſte, avec trop de rigueur, &c.

derniers ſuccès faire oublier à jamais nos premieres pertes ; puiſſent tous les traits de valeur, & ce total d'une conduite qu'on ne ſauroit s'empêcher d'admirer, effacer pour toujours ce qu'on ſeroit en droit de nous reprocher ſans injuſtice.

Maître de tout le pays des Eleuths, je devois l'être egalement de celui de tous leurs vaſſaux. Les tributaires & leurs eſclaves devenoient par là même les miens. La région de Hoamen que l'on déſigne auſſi par le nom général de Hoei-pou (50), etoit un des domaines du Tchoug-kar.

Kaldan-Tſêreng en fit autrefois la conquête, mit ſous le joug tous les Mahométans qui l'habitent, leur donna des loix, leur imposa des tributs, les ſoumit immédiatement à ſes vingt-un Ngan-ki, auxquels il diſtribua leurs terres qu'il erigea en autant de fiefs. Leur Prince, du nom de Hotchom, fut pris & rélégué pour toujours, dans un lieu reculé de ſon ancien domaine (51), d'où, ſous les plus grieves peines, il ne lui etoit pas permis de ſortir : leurs Grands, diſtribués aux principaux d'entre les Eleuths, les ſervoient en qualité d'eſclaves; en un mot ils n'exiſtoient plus en corps de Nation.

Cependant dès qu'ils nous virent en poſſeſſion d'Ily, ils reprirent courage ; ils ſe perſuaderent qu'ils alloient être rétablis. Ils l'euſſent eté, ſans doute, s'ils avoient eté fideles à tenir leur promeſſe, ſi la reconnoiſſance avoit pu trouver une place dans leurs cœurs.

Un des premiers bienfaits dont ils me furent redevables fut la liberté du Prince Hotchom & de ſon infortunée famille. Je

(50) *Hoei-pou*, c'eſt-à-dire horde des Mahométans, eſt le nom général dont les Chinois appellent tous les Tartares qui ſont au-delà de *Hoa-men*. C'eſt ce que les Géographes Européens appellent la petite Boucharie. *Tſereng* ou *Kaldan, Tſereng* l'avoit conquiſe, & elle etoit reſtée à ſes ſucceſſeurs.

(51) En s'emparant de cette partie de la Boucharie, *Kaldan-Tſereng* prit en guerre le Prince *Hotchom* & le relégua à *Abakaſec*, où il le fit garder à vue.

me hâtai de lui rendre ceux d'entre les principaux de ses anciens sujets qui rampoient ci-devant dans un honteux esclavage chez les Tsong-kar, & j'ordonnai que toutes les personnes du sexe qui avoient eté enlevées de force, fussent exactement rendues à ceux à qui elles appartenoient de droit.

Allez, dit d'abord mon Général à Hotchom en lui brisant ses fers, *allez, soyez libre; retournez dans le lieu qui vous a vu naître & où vous teniez votre Cour; régnez-y sur vos sujets comme auparavant. Rassemblez vos Mahométans dans leurs anciennes demeures, & vivez tous en paix sous la puissante protection de notre grand Empire. Vous lui êtes dès-à-présent soumis, non comme des esclaves, tels que vous etiez chez les Tchoug-kar; mais comme des sujets fideles, peu différens de ses sujets naturels* (52). *J'informerai l'Empereur de ce que je viens de faire; attendez-vous à recevoir les plus grands bienfaits de sa part.*

(52) Dès que *Hotchom* eut été informé, dans le lieu qui lui servoit de prison, que les troupes impériales marchoient contre les Eleuths, il écrivit aux Généraux qu'il se soumettoit très-sincérement à l'Empereur de la Chine, sous les ordres & la protection duquel il vouloit vivre désormais. Sur cette lettre, *Panti*, qui étoit pour lors Généralissime, lui donna la liberté, au nom de l'Empereur, & lui rendit ses Etats, autant qu'il etoit en lui de pouvoir le faire. Il lui promit que, de quelque maniere que cette guerre pût se terminer, l'Empereur lui prêteroit main forte en cas de besoin, & le soutiendroit contre quiconque oseroit l'attaquer. *Hotchom* se soumit à tout, pour lors: mais les troupes impériales ayant essuyé les echecs que j'ai décrits plus haut, lui & les siens secouerent le joug. Ils se conduisirent non en vassaux, mais en ennemis de l'Empire. Ils avoient déjà massacré *Ngao-ming-tao* & les cent hommes qu'il conduisoit, parce que cet Officier les traita avec un peu trop de hauteur, dans leur propre pays. Il etoit naturel qu'ils soutinssent cette premiere démarche pour laquelle ils avoient tout lieu de craindre d'être châtiés. Ils craignoient aussi que leur esclavage n'en fût pas moins réel, sous la protection de l'Empereur & sous des noms honorables, qu'il l'etoit ci-devant sous la domination des Eleuths. Ils voulurent être entiérement libres; ou tout au moins, ils voulurent faire tous leurs efforts pour empêcher que leur pays n'eût le même sort que celui d'Ily, & c'est

Inſtruit de la conduite de mon Général, je l'approuvai dans toutes ſes parties. Je ratifiai toutes ſes promeſſes, & j'en ordonnai la plus prompte exécution. Je traitai les Mahométans comme s'ils euſſent eté les plus anciens de mes ſujets ; & je me conduiſis envers leur Hotchom, comme je l'euſſe fait envers un Prince iſſu de mon propre ſang.

Tant de bienfaits ne ſervirent qu'à faire des ingrats ; un traitement ſi honorable & ſi doux ne fit que répandre l'orgueil dans les cœurs de ceux qui le reçurent.

Hotchom eut à peine la tête tournée vers l'endroit de ſon ancienne domination, que fier de la liberté dont il jouiſſoit, il affecta d'oublier celui qui la lui avoit procurée. Avec l'ingratitude, la défiance entra dans ſon eſprit. Il croit que chacun lit ce

ce qui hâta leur perte. Ils avoient par deſſus les Eleuths l'avantage des armes à feu, ils avoient des villes murées, quelques places fortes, & ils pouvoient être ſecourus par les autres Mahométans leurs voiſins. C'eſt ce qui leur enfla le cœur, & leur perſuada mal-à-propos qu'ils pouvoient réſiſter aux forces de la Chine. Ils ſe cantonnerent chez eux, refuſerent de ſe ſoumettre, & ſe prépareren à tout événement.

Il y avoit deux Princes Mahométans, du nom de *Hotchom*, dont l'un donnoit des loix à *Yerkim*, (*Yerquen*) & l'autre à *Hashar* (*Kaſgar*) ; l'un s'appelloit le grand *Hotchom*, & l'autre le petit *Hotchom*. Ces deux Princes ſe liguerent, leverent des troupes, & oſerent ſe mettre en campagne. Ils payerent cher leur témérité. A la vérité ils eurent, dans les commencemens, quelques petits avantages ſur des corps détachés des troupes Impériales ; mais bientôt *Tchao-hoei* & *Fou-té* allerent en perſonne contr'eux, le premier leur prit *Yerkim* & *Hashar*, & toutes les dépendances de ces deux principales villes, & le ſecond les ayant atteints près d'*Altchour*, les battit à plate couture, & obligea les reſtes délabrés de leur armée à ſe réfugier chez le Sultan de *Badakchan*. Le grand *Hotchom* périt en combattant, le petit *Hotchom* fut livré par le Sultan de *Badakchan* au Général *Fou-té*. Celui-ci lui fit trancher la tête, & l'envoya dans une boëte à l'Empereur, qui la fit expoſer d'abord dans ſon propre palais, au-deſſus de la porte dite la porte de *Ou-men*, vis-à-vis le *Tay-ho-tien*, & enſuite dans la rue des exécutions publiques, dite *Tsai-che-keou*.

Je dirai bientôt deux mots des exploits de *Tchao-hoei* & de *Fou-té* dans la petite Boucharie, dont ils ſe rendirent maîtres.

qui s'y passe ; il donne des interprétations sinistres aux discours les plus affectueux ; il ménage encore quelque temps la délicatesse des miens ; mais bien-tôt il elude mes ordres, & se révolte enfin à découvert. C'est en vain qu'on veut le faire rentrer en lui-même, il n'ecoute plus rien.

Ngao-ming-tao, à la tête de cent hommes, va par ordre exprès du Général, pour faire une derniere tentative ; Ngao-ming-tao & les siens sont inhumainement massacrés par ce Mahométan barbare.

Après avoir conquis Ily & châtié les Eleuths, j'avois remis l'epée dans son fourreau : il fallut que je la tirasse encore, & que, malgré moi, je la fisse agir.

Ngao-ming-tao & les siens, en exécutant les ordres qu'ils avoient reçus de leur général, exécutoient mes propres ordres. Ils remplissoient la partie la plus essentielle dans des guerriers, l'obéissance exacte envers ceux auxquels ils sont subordonnés. C'est en la remplissant, & uniquement parce qu'ils la remplissoient, qu'on leur a arraché la vie ; pouvois-je me dispenser de venger leur mort ? Un Souverain est le pere de ses sujets. Un pere peut-il voir, sans être pénétré de la plus vive douleur, qu'on egorge cruellement ses enfans? Un Souverain peut-il souffrir qu'on massacre impunément ses sujets, dans le temps même qu'ils exécutent ses ordres ? Si sur la terre entiere il en est un seul, qui soit si peu sensible à un affront de cette nature, il ne mérite pas de régner ; s'il en est un qui ne se mette point en peine de venger les siens ainsi massacrés, il ne mérite pas qu'on le serve. Eh ! quels sont les hommes qui pourroient s'attacher d'affection à un pareil maître, jusqu'à lui obéir dans toutes les occasions, au péril même de leur vie ?

Tchao-hoei, Fou-té & les autres etoient encore à la tête de leurs troupes dans les régions qu'arrose l'Ily. Leur valeur couronnée par tant de victoires, n'attendoit qu'un mot de ma

part, pour tenter de nouveaux exploits. Pouvois-je dans les circonstances les laisser ainsi dans l'inaction ? *Partez*, leur ecrivis-je, *allez contre les Mahométans perfides qui ont si insolemment abusé de mes bontés. Vengez ceux de vos compagnons qui ont eté les tristes victimes de leur barbare fureur.* Ils partent & bien-tôt le Hoei-pou est conquis (53).

(53) L'Empereur ne dit qu'un mot de ce qui regarde la conquête de la petite Boucharie. Il avoit cependant les plus belles actions à célébrer ; car ses Généraux s'y sont distingués d'une maniere plus eclatante encore qu'ils ne l'avoient fait, en combattant contre les *Eleuths*. Quoi qu'il en soit des motifs qu'il a pu avoir pour être si laconique, je tâcherai de suppléer à ce qu'il ne dit pas dans son poëme, par ce qu'ont dit ces deux braves Généraux *Tchao-hoei* & *Fou-té*, dans les lettres qu'ils lui ecrivirent, le premier pour lui annoncer la prise de *Hashar*, *Yerkin* & des autres villes, & le second pour lui faire part de la derniere victoire qu'il remporta sur les *Hotchom*.

On avoit déja beaucoup murmuré quand il fut question d'aller faire la guerre aux *Eleuths* ; on murmura encore plus, quand, après l'extinction des *Eleuths*, l'Empereur voulut mettre sous le joug les peuples de la petite Boucharie. Ce fut *Tchao-hoei* qui lui en fit naître l'idée, en lui faisant part des mesures qu'il comptoit prendre pour rendre cette conquête beaucoup plus facile encore que ne l'avoit eté celle du pays des *Eleuths*. Les Mahométans avoient quantité de postes fortifiés, & faisoient usage des armes à feu. Il fallut que *Tchao-hoei* & *Fou-té* livrassent beaucoup de combats, pour pouvoir les forcer, & venir à bout de leur entreprise. Ils les livrerent, & resterent victorieux. Après avoir eté battus par les Impériaux, les deux *Hotchom* s'étoient retirés à *Yerkim* avec les restes de leur armée. *Tchao-hoei* & *Fou-té* les y suivirent dans le dessein de les assiéger. Les *Hotchom*, ne se croyant pas en sûreté, prirent la fuite, emmenant avec eux ceux qui voulurent bien les suivre. *Tchao-hoei* prit sur lui de faire le siege de la ville, & envoya *Fou-té* à la poursuite des fuyards.

Arrivé près d'*Yerkim*, le Géné-

A l'exception d'un petit nombre d'hommes, cantonnés dans quelques petites places reculées que la nature & l'art concourent

ral somma les habitans de se rendre. La peur les avoit saisis, ils ignoroient que l'armée Impériale etoit diminuée de la moitié par le départ de *Fou-té;* ils la croyoient par conséquent beaucoup plus forte qu'elle n'etoit, ils conclurent entr'eux qu'il leur falloit recevoir la loi du vainqueur & se rendre. Ils firent ouvrir les portes de la ville, & inviterent *Tchao-hoei* de s'y rendre lui-même pour en prendre possession au nom de l'Empereur.

Tchao-hoei ne se fit pas presser. Il répondit qu'il se rendroit à *Yerkim pour leur distribuer des graces & les combler de bienfaits, qu'il ne changeroit rien à leurs coutumes, & qu'il ne les obligeroit point à changer de bonnets*, c'est-à-dire, à quitter le turban qui est chez eux un signe de la religion qu'ils professent. En effet, après avoir pris toutes les précautions que la prudence peut dicter dans de pareilles circonstances, le Général fit tout préparer pour son entrée triomphale. Il défendit à ses soldats, sous les plus graves peines, tout acte qui sentiroit l'hostilité. Il leur ordonna de payer grassement tout ce qu'ils acheteroient des Mahométans, avec promesse de les dédommager abondamment dans la suite. Il fut exactement obéi. Le jour déterminé il entra dans la ville avec une partie de ses troupes, en fit le tour aux acclamations du Peuple, & en sortit pour se rendre à son camp. Après avoir mis le bon ordre à *Yerkim*, il se transporta à *Hashar* qui se rendit à discrétion, & qui n'en fut pas pour cela plus maltraité par le vainqueur. Tout s'y passa avec une décence, dont je n'ai guere vu d'exemples dans les Histoires. Dans une lettre que cet habile Général ecrivit à l'Empereur, il lui rend compte de l'etat où il a trouvé les villes dont il s'est rendu maître, & des dispositions qu'il a cru devoir y faire. Cette lettre fut communiquée par l'Empereur aux principaux Officiers des Bannieres. J'eus occasion de m'en procurer une copie, que je viens de retrouver. Je crois qu'on ne sera pas fâché que j'en donne ici la traduction.

« Les deux *Hotchom*, dit *Tchao-hoei*, ayant appris que les troupes de Votre Majesté alloient droit à eux, ne s'amuserent point à vouloir se fortifier à *Yerkim* ni à *Hashar*, ils comprirent qu'il

à

à l'envi à rendre inacceſſibles, tous les autres Mahométans ſe ſoumettent & ſe rangent comme d'eux-mêmes ſous nos glorieux

» leur ſeroit impoſſible de réſiſter à » nos armes. Ils abandonnerent » leurs villes, & comme des rats, » ils ſe traînerent de caverne en » caverne avec leurs familles, les » reſtes délabrés de leur armée, & » tous ceux qui n'avoient pas craint » de ſe mettre à leur ſuite.

» Les habitans de *Hashar*, com- » me ceux d'*Yerkim*, ſe rendirent à » nous avec des démonſtrations de » joie, qui ſont un témoignage » qu'ils ne demandoient pas mieux » que de vivre ſous les loix de Vo- » tre Majeſté, pour eprouver à » leur tour les effets de la bonté de » votre grand cœur, qui embraſſe » toute la terre. Ils vinrent au-de- » vant de nous, nous apporterent » des rafraîchiſſemens, que je re- » çus & que je fis diſtribuer aux » ſoldats, en donnant toutefois à » ceux qui nous les avoient appor- » tés des morceaux d'argent, ou » quelques pieces de monnoie, ſous » le nom de récompenſe, plutôt » qu'à titre de paiement. Ils me » parurent très-ſatisfaits de cette » conduite.

» J'entrai dans la ville par une » porte, & j'en ſortis par une au- » tre; les habitans me comblerent » d'honneur. Les uns m'accompa- » gnoient en criant de temps en » temps : *Vive, vive à jamais le* » *grand Empereur de la Chine*. Les » autres s'étoient rangés ſur deux » lignes, dans toutes les rues par » où je devois paſſer. Ils etoient à » genoux, & reſterent dans cette » poſture tout le temps de mon tra- » jet. Je leur fis à tous un petit diſ- » cours, dans lequel je leur fis en- » viſager le bonheur dont ils al- » loient jouir déſormais, s'ils per- » ſiſtoient dans leur fidélité au ſer- » vice de Votre Majeſté. Je leur » annonçai, en même temps, que » ceux des leurs qui avoient ſuivi » le parti des rebelles, ſeroient en- » voyés à Ily pour y défricher des » terres, & que c'étoit-là la ſeule » punition d'un crime pour lequel » ils devroient perdre la vie.

» Je fus interrompu ſouvent par » les cris réïtérés de : *Vive, vive à* » *jamais le grand Empereur de la* » *Chine ! Que lui & ſes deſcendans* » *nous donnent à jamais des loix !* Je » donnai enſuite mes ordres pour » aſſurer la tranquillité publique, » & pour rétablir promptement » toutes choſes dans leur train or- » dinaire.

» J'avois fait compoſer un ecrit, » dans lequel je promettois de » grandes récompenſes, au nom de » Votre Majeſté, à ceux qui ſe- » roient aſſez braves pour courir » après les Chefs des rebelles, & » aſſez heureux pour les prendre & » me les amener. Je le fis afficher » dans tous les carrefours de la » ville, & j'ordonnai qu'on en fît » de même dans tous les villages du » diſtrict.

» Votre Majeſté attend, ſans » doute, de moi une notice dé- » taillée des pays Mahométans que » nous venons de conquérir. Je vais

etendarts. Mes guerriers eussent bien voulu entrer dans ces gorges, grimper sur ces montagnes, escalader ces murs qui mettoient

» la satisfaire de mon mieux, en » attendant que de gens plus ha- » biles que moi s'acquittent de ce » devoir beaucoup mieux que je ne » puis faire.

» Outre *Hashar* & *Yerkim*, qui » sont les villes principales de ce » canton, nous sommes encore maî- » tres de dix-sept villes, tant gran- » des que petites, & de seize mille, » tant villages que hameaux. Dans » tous ces lieux réunis, il peut y » avoir cinquante à soixante mille » familles, du seul district de *Has-* » *har*. Je ne comprends pas, dans » ce nombre, ceux qui ont suivi » les rebelles, non plus que ceux » que j'ai déja exilés dans les cam- » pagnes d'Ily, au nombre d'envi- » ron douze mille cinq cens bou- » ches. Voici quelque chose de plus » détaillé.

» J'ai fait examiner & j'ai exa- » miné moi-même, avec tout le » soin dont je suis capable, tout ce » qui a rapport à *Hashar*, & j'ai » trouvé que cette ville etoit à » l'ouest un peu au midi de Péking, » qu'elle est eloignée de *Kiayn-* » *koan* (qui est le lieu le plus occi- » dental de la province de Chensi) » d'environ six mille lys. *Hashar* a » un peu plus de dix *lys* de circuit.

» Dans le dénombrement que » j'ai fait faire des habitans, il » ne s'est trouvé que deux mille » cinq cens familles. A l'est de *Has-* » *har* sont *Ouchei* & *Aksou*. Entre » *Hashar* & *Aksou*, il y a trois villes » & deux gros villages. Les villes » sont *Poisonpat-hotchil*, *Poi-inke* » & *Eutorché*. Les villages sont *Pe-* » *serguen* & *Arvouat*. Le nombre » des habitans, tant des trois villes » que des deux villages pris en- » semble, se monte à environ six » mille familles.

» A l'ouest de *Hashar* sont les » *Pourouths* de *Etchi-ien*. Entre » deux il y a encore trois villes & » deux gros villages. Les villes sont » *Paha-estouché*, *Opil* & *Tajamelik*. » Les deux villages sont *Saïram* & » *Tokousak*. Dans tous ces lieux » pris ensemble, il n'y a que deux » mille deux cens & quelques fa- » milles.

» *Hashar* est borné au sud par » *Yerkim*; mais avant que d'arriver » à *Yerkim*, on trouve deux villes, » dont l'une porte le nom de *In-* » *katsar-han*, & l'autre celui de » *Kalik*. Il y a aussi deux villages, » dont l'un s'appelle *Tosohoun*, & » l'autre *Kavalkar*. Tous ces lieux » pris ensemble peuvent renfermer » environ quatre mille quatre cens » familles.

» Au nord de *Hashar* sont les » *Pourouths*, proprement dits, & » quelques autres Peuples. Avant » d'arriver chez les *Pourouths*, on » trouve la ville d'*Arkoui*, & le » village de *Horhan*. Le nombre » d'habitans qui peuplent ces deux » endroits, ne va pas au-delà de » huit cens familles. Tout supputé, » le nombre des familles Maho- » métanes, dépendantes de *Hashar*, » est de seize mille, ce que j'ai

ces petits reſtes à couvert de leurs armes : mais j'arrêtai leur courage, & je leur défendis d'expoſer ainſi leur vie inutilement.

» evalué à cent mille bouches, comme il conſte par les regiſtres publics.

» Pour ce qui eſt de la police & du gouvernement particulier de ces Mahométans, voici ce que j'ai trouvé d'établi parmi eux. Leurs Magiſtrats ou Officiers municipaux ſont au nombre de quinze.

» 1°. Un *Akim*. C'eſt ainſi qu'ils appellent celui qui a une inſpection générale ſur toutes les affaires de la ville. 2°. Un *Hichehan :* c'eſt celui qui eſt immédiatement après l'*Akim*, & qui l'aide dans ſes fonctions. 3°. Un *Haiſée :* c'eſt celui qui connoît des affaires criminelles, & qui les juge. 4°. Un *Marab :* c'eſt celui qui eſt proprement pour le peuple ; il perçoit la taille, & il a inſpection ſur tout ce qui regarde les terres & les eaux. 5°. Un *Nékeb :* il a l'intendance ſur tous les ouvriers. 6°. Un *Patachab* pour veiller à ce qu'il n'y ait point de voleurs, de brigands ou autres malfaiteurs quelconques. 7°. Un *Motachep :* c'eſt celui qui veille ſur tout ce qui concerne les Ecoles, où l'on enſeigne la *religion* & les *king* qui leur ſont propres. 8°. Un *Moutoukoli :* il a intendance ſur le commerce & la police en général. 9°. Un *Toukoan :* c'eſt celui qui eſt chargé de tout ce qui a rapport aux voyages, comme de fournir des chevaux, des vivres & autres choſes néceſſaires à ceux qui veulent aller d'un lieu à un autre. 10°. Un *Poutchiker*, c'eſt-à-dire, un Chef de douane pour les marchandiſes du pays. 11°. Un *Kerentcharab*, c'eſt-à-dire, un Chef de douane pour les marchandiſes étrangeres. 12°. Un *Arabab :* c'eſt celui qui eſt chargé d'exiger la taille de tous les villages du diſtrict. 13°. Un *Chehoun :* c'eſt un Officier immédiatement ſoumis au *Toukoan*, & qui fait exécuter les ordres qu'il en reçoit. 14°. Un *Pakmaïtar :* c'eſt une eſpece de Magiſtrat qui a inſpection ſur tous les jardins, vignobles & autres choſes ſemblables. 15°. Un *Minbek*, c'eſt-à-dire, un Officier de guerre qui a toujours mille hommes de troupes réglées ſous ſes ordres.

» J'ai nommé, pour remplir tous ces poſtes, des perſonnes ſur leſquelles j'ai cru raiſonnablement qu'on pouvoit ſe décharger de ce ſoin. Il n'y a que l'*Akim* que je n'ai pas oſé nommer. Comme c'eſt le premier & le plus important de tous les emplois, il n'y a que Votre Majeſté, dont les lumieres ſont ſans bornes, qui puiſſe choiſir, ſans ſe tromper, un homme qui ſoit en etat de le bien remplir. En attendant ſes ordres, j'ai mis quelqu'un pour en faire les fonctions par *interim*.

» J'ai cru que pour vous aſſurer de la fidélité de ceux des *Hashar*, il etoit à propos de leur donner quelques récompenſes. C'eſt ce

Quand on coupe l'herbe, il y a toujours quelques brins qui echappent à la faux. Ce seroit perdre son temps que d'entre-

» qui m'a engagé à faire une pro- » motion par laquelle j'ai donné » des grades de *Mandarinat* aux » plus distingués d'entr'eux. J'ai eu » egard au nom, à la réputation & » au mérite d'un chacun. J'espere » que Votre Majesté ne me désa- » vouera point dans tout ce que » j'ai fait. Je lui envoie une liste » de ceux auxquels j'ai accordé » quelque grace. J'y ai joint une » notice de leurs qualités, de leurs » talens & de leur mérite, afin que » vous connoissiez par vous-même » ceux de vos nouveaux sujets qui » ont témoigné plus de zele que les » autres pour le service de Votre » Majesté; car c'est ceux-là que j'ai » préféré dans la distribution des » graces que j'ai faites en votre » nom, & sous votre autorité.

» Après avoir pourvu à tous les » réglemens nécessaires pour faire » obferver le bon ordre, j'ai exa- » miné avec soin quels pouvoient » être les revenus de cette ville, » & en particulier ce qui pouvoit » revenir à Votre Majesté pour le » tribut annuel. J'ai trouvé que » lorsque *Kaldan-posoktou* régnoit » sur ces Mahométans, il retiroit » chaque année de *Hashar* vingt-six » mille pieces de monnoie appel- » lées *teuke* : que la même somme » étoit payée à *Tsé-ouang Raptan*, » son successeur; que du temps & » sous le regne de *Kaldan-Tsfereng* » le tribut que ceux de *Hashar* » étoient obligés de lui payer, mon- » toit à soixante-sept mille teuke, » qu'outre cela, il recevoit pour le » tribut des terres de la dépendance » de cette ville, quarante mille huit » cens pathma de grains, mille » quatre cens soixante-trois tcharak » de coton, trois cens soixante-cinq » tcharak de safran.

» Je viens d'employer bien des » termes inconnus à Votre Majesté. » En voici l'explication.

» Le pathma est une mesure qui » équivaut à quarante-cinq de nos » *teou*, ou boisseaux. Le tcharak est » un poids qui equivaut à dix de » nos livres Chinoises. Le teuke est » une piece de monnoie dont la » valeur est à peu-près celle d'un » de nos taels d'argent. Le Kalabour » est encore une espece de mesure » qui contient cinq de nos *téou*.

» Lorsqu'au lieu de payer en » denrées, les habitans de *Hashar* » payent en argent, dans les années » où les denrées manquent, ou par » un accommodement fait entr'eux, » ils comptent quatre *teuke* pour un » *pathma* de grains, quarante-huit » *teuke* pour un *tcharak* de coton, » & trente-deux *teuke* pour un *tcha-* » *rak* de safran.

» Outre ce que je viens de dire, » il y a encore le tribut des Kosaks, » & des Tchokobache. Ces deux » Nations sont obligées de donner » chaque année la somme de vingt- » six mille *teuke*. Elles s'accordent » entr'elles pour cela. Une année, » ce seront les *Kosaks* qui fourni- » ront toute la somme, & une autre » année, la même somme sera » payée par les *Tchokobache*.

» Le corps des marchands & de

prendre de les extirper tous. Sur la ſurface des grandes eaux, il ſe trouve toujours quelques petits corps qui ſurnagent. Qui conçut

» ceux qui trafiquent en beſtiaux, » & autres choſes, payent un tribut » particulier, qui eſt de vingt mille » teuke par an. Ils donnent outre » cela quatre pieces de tapis, qua- » tre pieces de velours, vingt-ſix » pieces, tant en panne, qu'en au- » tres etoffes, & vingt-ſix pieces de » cette eſpece de feutre dont les » Lamas & les Moſcovites ſe ſer- » vent pour ſe faire des coëffures. » Les Eleuths etablis à *Hashar*, » outre les droits ordinaires qu'ils » payent comme les autres, ſont » obligés de donner dix onces d'or » de dix en dix familles.

» Ceux qui ont des jardins ou » des vignes ſont inſcrits de ſept » en ſept, & par chaque ſept, ils » ſont obligés de donner mille li- » vres de raiſins ſecs, de ceux dont » la couleur eſt entre le jaune & le » bleu. Le Corps des Marchands » donne ſéparément & indépen- » damment des autres tributs, cinq » cens livres de cuivre rouge, » chaque année. Ceux qui ſont le » commerce avec les Ruſſes & ceux » de *Ouentouſtan* doivent donner » un dixieme de leur profit.

» Les Marchands etrangers qui » viennent commercer à Hashar » donnent ſeulement un vingtieme » de leur gain. Tels ſont les uſages » que j'ai trouvés etablis. Je les ai » confirmés au nom de Votre Ma- » jeſté. Il arrive rarement que » tous ces droits ſoient exactement » payés. Sous *Hotchom*, le tribut » n'etoit que de vingt mille *teuke* » & de deux mille cinq cens ſoi- » xante-quatre *pàthma*, plus dix » *kalabour* de grains.

» Aujourd'hui les habitans de cette » ville ſont, & en plus petit nombre, » & beaucoup plus pauvres qu'ils » ne l'etoient du temps de *Kaldan-* » *Tſëreng* & de *Tſé-ouang-Raptan*; » on ne ſauroit par conſéquent exi- » ger d'eux des droits, tels qu'ils » les payoient ſous ces deux Princes. » Je doute même qu'on puiſſe per- » cevoir ce qu'en retiroit en dernier » lieu le rebelle *Hotchom*. Je prie » Votre Majeſté d'avoir compaſſion » de ces Peuples, que les malheurs » du temps ne rendent déja que » trop à plaindre. Ils m'ont deman- » dé d'être délivrés du tribut des » etoffes. Ils s'offrent de donner à » Votre Majeſté pour le tribut an- » nuel quatre mille pathma de » grains, mille quatre cent ſoi- » xante-trois *tcharak* de coton, trois » cens ſoixante-cinq *tcharak* de » ſafran, & ſix mille *teuke*. Ils s'en- » gagent de plus à porter chaque » année à Péking mille livres de » raiſins ſecs pour être offerts à » Votre Majeſté. Il me paroît qu'on » peut leur accorder ce qu'ils de- » mandent, pour deux années ſeu- » lement, après leſquelles on verra » ſi l'on doit augmenter, ou dimi- » nuer le tribut. Je m'en ſuis déja » expliqué avec eux ſur ce ton : il » ne s'agit plus que d'avoir le con- » ſentement de Votre Majeſté.

» Lorſque notre armée arriva » devant *Hashar*, la récolte n'etoit

jamais l'insensé projet de n'en vouloir laisser subsister aucun? Les Mahométans qui restent sans avoir subi le joug, sont ces brins

» pas encore faite. Je laissai chacun » maître de son bien, & je défendis » aux soldats, sous les plus grieves » peines, de faire le moindre dé- » gât. Je fis reconnoître les terres » qui appartenoient ci-devant à » *Hotchom* & à ceux qui l'ont suivi » dans sa révolte, je les ai confis- » quées au profit de Votre Majesté, » ainsi que les grains, fruits & au- » tres choses que l'on m'a assuré » être de leurs domaines. Outre » cela, j'ai fait chercher dans les » villes voisines & dans tous les » villages du district, pour savoir » au juste la quantité de grains qui » pouvoit s'y trouver. On m'a rap- » porté un etat de tout. Le voici » tel que je l'ai reçu.

» Dans les différens magasins ou » greniers appartenants ci-devant à » *Hotchom* ou à ses adhérents on » a trouvé trois cens seize *pathma;* » plus quatre *kalabour* de froment, » septante-un *pathma;* plus quatre » *kalabour* d'orge, sept *pathma;* » plus deux *kalabour;* plus trois » *tcharak* de grains appellés *kou-tsée*, » deux *kalabour;* plus cinq *tcharak* » de feves. Tous ces grains réunis » & réduits à nos mesures, ne vont » qu'à dix-sept mille neuf cens no- » nante-cinq boisseaux. Votre Ma- » jesté ne doit pas s'étonner que » nous ayons trouvé si peu de pro- » visions. Le rebelle *Hotchom* & » les siens firent moissonner avant » le temps; pour ce qui est du reste, » les vents & les mauvais temps » ont presque tout détruit. J'ai em- » ployé à l'usage des troupes le peu » que j'ai trouvé.

» Le terroir de ce pays n'y est » pas des meilleurs. Les bonnes an- » nées on recueille sept ou huit » pour un, les années communes, » seulement quatre ou cinq, & les » mauvaises années, deux ou trois » tout au plus. J'ai donné aux dif- » férens *Beks* les terres de *Hotchom*, » & des autres rebelles à cultiver, » à condition que la moitié du pro- » fit reviendroit à Votre Majesté. » *Hotchom* avoit aux environs de » la ville sept jardins, dont il reti- » roit chaque année, environ mille » livres de ces sortes de raisins sans » pepins qui sont si agréables au » goût. On fait sécher tout ce qui » s'en est trouvé, & au printemps » prochain, on les portera à Votre » Majesté. Ce n'est qu'à l'ombre » qu'on fait sécher ces sortes de » raisins; & cela demande du temps, » & beaucoup de soins.

» Outre les sept jardins dont je » viens de parler, *Hotchom* avoit » encore quinze pieces de vignes » situées dans différents quartiers. » Ces vignes avoient eté enlevées » de force à des particuliers dont il » n'étoit pas content. Les femmes & » les enfans de ces infortunés exis- » tent encore. Je prie Votre Majes- » té de leur faire rendre ce qui leur » avoit eté ravi injustement. Pour ce » qui est des treize pieces de vignes » restantes, comme elles ne sont » pas d'un grand revenu, je supplie » Votre Majesté d'en faire un don

d'herbe qui reſtent après la moiſſon, ou ces fétus preſque im percep
tibles qui nagent ſur la ſur face des eaux; ils ne méritent-aucue

» aux Officiers qui ont bien ſervi
» & qui ſe ſont diſtingués.

» Il y a encore un article eſſen-
» tiel à régler dans les villes con-
» quiſes; c'eſt celui des Monnoies.
» Il me paroît qu'il ſeroit à propos
» de leur en donner au moins quel-
» ques-unes qui fuſſent marquées
» au coin que Votre Majeſté déter-
» mineroit pour cela. Je ne penſe
» pas qu'il faille interdire le cours
» des anciennes monnoies. Outre
» qu'il ſeroit impoſſible d'avoir
» toutes celles qui ſont dans le pays
» même, il y en a beaucoup qui
» ſont répandues dans les pays
» etrangers, & elles ſont néceſſai-
» res pour le commerce. Celles qui
» ont le plus de cours à *Hashar*,
» *Yerkim*, *Hotien* & autres villes
» voiſines, ſont faites de cuivre
» & du poids de deux dixiemes de
» de nos onces Chinoiſes. Du temps
» de *Tſé-ouang-Raptan*, elles por-
» toient d'un côté l'empreinte du
» nom de ce Prince, & de l'autre
» côté celle de quelques mots
» Mahométans. Sous *Kaldan-Tſé-*
» *reng*, elles avoient egalement
» d'un côté le nom du Prince, &
» de l'autre quelques caracteres.
» Cinquante de ces pieces de mon-
» noie valent un teuke. Le teuke,
» comme je l'ai dit, équivaut, à
» quelque choſe près, à un de nos
» taels.

» Comme le cuivre eſt rare dans
» ce pays-ci, il me ſemble qu'il
» ſuffiroit de faire dix mille teuke,
» c'eſt-à-dire cinq cens mille pieces
» de la moindre valeur. Dans ce
» cas, un nouveau *teuke* vaudroit
» autant que deux des anciens, &
» à meſure que nous retirerions
» ceux-ci, je veux dire les ancien-
» nes monnoies, nous le réſerve-
» rions pour une nouvelle refonte
» juſqu'à la concurrence de cens
» mille *teuke*, ce qui ſuffiroit pour
» le cours ordinaire & journalier,
» en attendant de nouveaux arran-
» gements.

» Il me ſemble encore que puiſ-
» que ces villes Mahométanes ſont
» ſoumiſes à Votre Majeſté, il ſeroit
» à propos d'y introduire les mon-
» noies qui ont cours dans tout
» l'Empire ſous le nom de caches.
» Les vieilles eſpeces ne ſuffiront
» peut-être pas pour fournir, après
» la refonte, la quantité de pieces
» qui ſeroit néceſſaire pour l'uſage
» journalier & le petit commerce
» intérieur des villes conquiſes. Il
» y a un moyen d'y ſuppléer ſans
» qu'il en coûte rien à Votre Ma-
» jeſté.

» J'ai trouvé à Hashar quelques
» vieux canons de rebut, dont nous
» ne pouvons faire aucun uſage.
» Je penſe qu'il ſeroit bon de les
» fondre, & nous en retirerions à
» peu-près cinq cents mille pieces
» de monnoie; car le poids de
» ces canons eſt d'un peu plus de
» ſept mille livres. Avec ces pré-
» cautions, tout ira dans l'ordre,
» le commerce ne ſera point inter-
» rompu, & ces Mahométans ne
» s'appercevront qu'ils ont changé

attention. En rangeant ſous mes loix cette vaſte etendue de pays, je n'eus point envie d'agrandir mes Etats, d'etendre au loin les

» de maître que par les avantages » qu'ils retireront de vivre déſormais ſous vos loix.

» Je crois que ſur les nouvelles » monnoies, ſi on ne le fait pas » entiérement comme nos caches, » il ſeroit bon d'y mettre d'un côté » ces quatre caracteres Chinois : » *Kien-long-Toung-pao* (monnoie » de cuivre ſous *Kien-long*), & » de l'autre le nom d'*Yerkim* & de » *Hashar*, en Mant-choux & en » Mahométan. Si Votre Majeſté le » trouve bon, je ferai faire ici quelques-unes de ces pieces que je » lui enverrai, afin qu'elle voie » s'il y a à changer quelque choſe.

» Pour maintenir dans le devoir » tous les Mahométans des villes » conquiſes, il me paroît qu'il ſeroit » à-propos de mettre une garniſon. » Pour cela, les trois cents ſoldats » Mant-choux qui ſont à *Si-ngan-fou*, & les cent cinquante qui » ſont à *Alichan*, ſeroient plus que » ſuffiſants avec les neuf cents ſoldats Chinois que j'ai déjà mandés. » Toutes ces troupes ſeroient ſous » les ordres de *Yong-king* & de » *Kountchoux* pour les poſtes de » peu d'importance, qui ſont au » voiſinage de Pourouths, comme » *Opil*, *Tajemelik*, *Tchik*, *Eutorché* & *Paiſoupath*; il ſuffiroit d'y » mettre dans chacun cent ſoldats Chinois. Ces cinq cens ſoldats Chinois ſeroient ſous les » ordres de *Yen-ſiang-ché*, lequel » nommeroit à ſon choix les Officiers ſubalternes. Quant aux vivres néceſſaires pour l'entretien » de toutes ces garniſons, les Mahométans ſeroient obligés de les fournir, en recevant en argent la valeur de leurs denrées, au prix » courant. Il faudroit pour cela » que le gouverneur nommât un » Mahométan entendu, lequel, » ſous les ordres de deux de nos » officiers, ſeroit chargé du détail » de toute cette affaire. Si les circonſtances me déterminent à faire » d'autres réglements, j'aurai ſoin » d'en informer Votre Majeſté & » de lui demander ſes ordres.

» Le vingt-cinq de la lune courante je partirai de *Hashar* pour » me rendre à *Yerkim*, où je mettrai » toutes choſes ſur le même pied » que je viens de les établir ici. En » attendant j'ai ordonné que les » chevaux qui ont ſervi cette campagne, fuſſent conduits à Ingatſar, pour s'y refaire des fatigues » exceſſives qu'ils ont eu à eſſuyer. » J'ai donné aux troupes des lieux » de rafraîchiſſements. J'oſe aſſurer » à Votre Majeſté qu'elles en ont » beſoin, & qu'elles méritent les » attentions dont elle a bien voulu » les honorer dans la diſtribution » de ſes graces.

» Après que j'aurai tout rangé à » *Yerkim*, je me mettrai en marche » pour chercher les rebelles, après » leſquels j'ai déja envoyé *Fou-té*. » En finiſſant, je ſupplie Votre Majeſté de ne rien exiger cette année de *Hotien*, d'*Akſou*, de *Sailim*, » de *Koutché*, & des autres petites

limites

limites de mon Empire. Je n'ai fait qu'obéir au Ciel qui vouloit châtier des coupables; j'ai suivi les intentions de mes ancêtres,

» villes de ces cantons. Elles sont » presque entiérement ruinées. *Ou-* » *chei* est en meilleur etat; j'y ai » envoyé *Chouédé* pour y faire les » réglements nécessaires. Du camp » devant *Hashar*, le 22 de la sep- » tieme Lune, de la vingt-quatrieme » année de *Kien-long*. C'est le 13 » Septembre 1759.

J'ai trouvé la lettre de ce général si instructive, que j'ai cru faire plaisir que d'en donner le précis dans notre langue. Elle fera connoître l'etat actuel d'un pays qui est bien déchu de ce qu'on dit qu'il etoit autrefois; elle donnera une idée de la maniere dont les Généraux se conduisent envers l'Empereur, auquel ils rendent toujours un compte très-exact de leur conduite; & l'on y verra, si je ne me trompe, une esquisse du portrait de *Tchao-hoei*.

Pendant que cet illustre Général faisoit des réglemens dans les villes qu'il avoit conquises, *Fou-té* poursuivoit les *Hotchom*. Il les atteignit près d'*Altchour*, leur livra bataille & les défit entiérement. Voici comment il raconte lui-même cette action dans la lettre qu'il ecrivit à l'Empereur.

« J'atteignis les rebelles près » d'*Altchour*, je les battis; ils se sau- » verent du côté de *Badakchan*. Je » les poursuivis en faisant des mar- » ches forcées; elles etoient de cent » lys par jour le 10 de la septieme » lune (c'est le premier Septembre » 1759), ils arriverent à *Poulok-* » *ckol*. J'y arrivai moi-même envi- » ron vers le coucher du Soleil. » Ne voulant pas m'engager dans » les défilés de cette montagne, » sans guide sûr, j'envoyai *Patout-* » *chirhan*, un de mes Officiers de » confiance, à la tête de quelques » hommes pour aller à la décou- » verte, & prendre quelqu'un qui » pût me guider dans ce pays in- » connu. En attendant, je fis repo- » ser les chevaux qui n'en avoient » pas moins besoin que les hommes. » Le lendemain *Patoutchirhan* m'en- » voya un de ses soldats pour me » dire qu'il avoit vu l'ennemi; mais » que le chemin pour aller à lui » etoit impraticable. Il avoit pris » un *Pourouth* qui etoit au fait de » tous les sentiers, & qui pouvoit » me conduire par des détours. J'in- » terrogeai le *Pourouth*; voici » quelle fut sa réponse. *Vos enne-* » *mis ont déja passé la montagne, &* » *ne sont pas loin de* Badakchan. » *Mais, avant que d'y arriver, ils* » *ont encore une très-haute montagne* » *à passer. Cette montagne est entre* » *deux lacs. Celui qui est en-deçà* » *s'appelle* Pouloungkol, *& celui* » *d'au-delà*, Issilkol. *Quoiqu'il y ait* » *des sentiers pour cotoyer l'un &* » *l'autre lacs, ces sentiers sont si etroits* » *qu'il n'y peut passer qu'un homme à* » *la fois, s'il veut aller à cheval. Après* » *avoir passé le lac* Pouloungkol, *il* » *vous faudra grimper sur la montagne* » *qui est très-escarpée. Quand vous* » *serez arrivé sur le sommet vous dé-* » *couvrirez* Badakchan, *& vous ver-*

qui, depuis trois générations en avoient formé le projet, fondés ſur des raiſons ſemblables à celles qui m'ont fait agir.

» *rez peut-être l'armée de vos ennemis ; car elle n'en doit pas être fort éloignée.*

» Sur ces connoiſſances, je me » mis à la tête de mes troupes, je » les encourageai, & nous marchâmes. Vers le milieu du jour, » nous avions déjà cotoyé le lac, » & nous etions réunis au pied de » la montagne. Un de mes coureurs » vint me dire, que l'armée des » rebelles etoit au centre de cette » même montagne, où il n'etoit » pas facile de l'aller attaquer.

» Après avoir pris notre repas, » & un peu de repos, je voulus » mettre à profit le reſte de la journée pour m'avancer le plus près » qu'il me ſeroit poſſible de ceux » que je cherchois. A l'entrée de » la nuit nous rencontrâmes les » rebelles ; ils firent feu ſur nous, » nous fondîmes ſur eux, la nuit » ſurvint, nous continuâmes à nous » battre, jusqu'à ce qu'enfin les » *Hotchom*, craignant de tomber » entre nos mains, ſe ſauverent du » côté de *Badakchan* avec tous ceux » qui purent les ſuivre.

» Je n'ai pas fait compter les » morts ; mais on m'aſſure que le » grand *Hotchom* eſt du nombre. » Je fis ceſſer le carnage, dès que » je m'apperçus que les rebelles ne » ſe défendoient plus. Les ſoldats » avoient preſque tous ſuivi leurs » chefs, ou péri en combattant. » Nous prîmes tout ce qui reſtoit. » Le nombre des priſonniers va » au-delà de douze mille. Nous » trouvâmes ſur le champ de bataille, dix mille, tant canons que » fuſils, ſabres, fleches & autres » armes, plus de dix mille, tant » moutons que bœufs, ânes & autres bêtes, ſans compter les chevaux qui etoient à la vérité en » petit nombre, parce que les » fuyards avoient monté les autres » pour aller plus vîte. Le reſte du » butin ne vaut pas la peine d'être » compté ». Ainſi s'exprime le Général *Fou-té*. Après cette action, il envoya au Sultan de *Badakchan*, pour qu'il eût à lui livrer *Hotchom* & les principaux de ſa ſuite. Le Sultan qui craignit qu'on ne l'aſſiégeât, accorda tout ce qu'on voulut, ainſi que je l'ai dit plus haut. L'Empereur ne dit preſque rien de cette derniere campagne, j'en ai moi-même dit fort peu de choſe. Il s'y eſt fait cependant des actions auxquelles on donnera probablement une place diſtinguée dans l'hiſtoire. Les Officiers s'y ſont preſque tous conduits en héros, ou peut-être en déſeſpérés. Si l'un d'entr'eux a montré un peu de crainte, la punition exemplaire qu'on en a faite a eté un préſervatif ſpécifique qui a empêché le mal de ſe communiquer. On n'a egard ici, ni au ſang ni au grade. On punit l'officier comme le ſimple ſoldat, & les Généraux comme les Officiers ſubalternes. C'eſt la faute que l'on punit plutôt que la perſonne. Un *Yarhachan*, un *Haminga*, l'un & l'autre des plus diſtingués de l'Empire, ont eté mis

Quels autres motifs auroient donc pu me porter à une entreprise pour l'exécution de laquelle il me falloit nécessairement risquer ma gloire, sacrifier l'elite de mes Mant-choux & de mes Solons, me livrer aux inquiétudes & aux soucis, m'exposer aux sarcasmes de ceux qui ne m'approuvoient pas, & aux intarissables murmures de tous? Que n'ai-je pas souffert!

Quoique mes guerriers combattissent à plus de dix mille lys loin de moi, ils ne faisoient rien sans mes ordres. C'etoit moi qui les commandois. J'etois pour ainsi dire, au milieu d'eux, dans un même camp; j'etois comme sous une même tente avec mes Généraux.

Je recevois exactement leurs lettres: avec la même exactitude je leur faisois passer mes instructions. Combien de fois n'ai-je pas poussé bien avant dans la nuit la lecture de leurs dépêches! ce temps que la nature a destiné au repos des hommes, moi, Empereur, je l'employois à lire leurs lettres toujours très-détaillées, à faire mes remarques sur ce qu'elles renfermoient de plus essentiel; à méditer sur les mesures qu'il y avoit à prendre; à combiner tous les arrangemens; à minuter des opérations, dont les suites bonnes ou mauvaises etoient toujours dans l'un ou l'autre sens de la derniere importance pour moi! ce n'est pas de quoi je prétends me glorifier ici. J'ai fait mon devoir, &

à mort, non pour avoir eté traîtres à leur Patrie, mais pour des fautes de pure négligence. Une grace que l'Empereur voulut bien accorder au dernier, en considération des services de ses ancêtres, ce fut de lui permettre de s'etrangler de ses propres mains.

Lorsqu'on ne sauroit punir la faute dans la personne même qui l'a commise, on la punit dans celle de ses enfants, s'il en a, ou dans celle du reste de sa famille. Un Officier, *Solon* de Nation, qui passa chez l'ennemi, ou pour mieux dire qui se rendit à l'ennemi dès qu'il apperçut qu'il lui etoit impossible d'eviter la mort autrement, fut puni dans la personne des siens de la maniere que je vais dire.

Il etoit d'un détachement qui fut enveloppé par l'armée entiere des ennemis. Excepté lui, tous ceux qui composoient ce détachement, se firent echarper. Le Général, instruit de la lâcheté de l'Officier *So-*

le ciel m'en a récompensé avec une libéralité digne de lui. Les ſuccès eclatans dont il a couronné mon entrepriſe, annoncent qu'elle etoit fondée ſur la juſtice, prouvent qu'il l'a eue pour agréable, & font voir à quiconque ne veut pas fermer les yeux, qu'il a daigné faire attention à ma fidélité à lui obéir.

Je ſais que l'ignorance des faits, que l'aveugle prévention, que l'attachement opiniâtre à un ſentiment qui n'etoit pas le mien, m'ont imputé bien des fautes que je n'ai point faites. Mes véritables fautes, je me les reproches à moi-même ; elles me ſont connues, & je les eviterois, ſans doute, ſi j'avois à recommencer.

Qu'on ceſſe donc enfin de me prêter des intentions que je n'eus jamais, de m'attribuer des vues qui ne furent jamais les miennes, de tenir à tout propos ces diſcours téméraires & indiſcrets, où ſans connoiſſance de cauſe, on ſemble vouloir me juger en dernier reſſort.

Ouen-tſée, cet homme célebre, ſi connu des gens de Lettres, fut pendant quelque temps en butte à tous les traits de la ſatire & de la dériſion. Quelques Lettrés connus donnerent le ton ; ils furent bien-tôt ſuivis de la multitude. Ouen-tſée devint le ſujet de toutes les converſations. Les Savans comme les ignorans ; les grands comme les petits, tout le monde parloit de lui & le

lön, auquel il ne lui etoit pas poſſible de faire ſubir le châtiment dont il le croyoit digne, envoya des ſoldats dans ſon pays, pour ſe ſaiſir de ſa famille, & de tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confiſqués, ſes femmes & ſes enfants furent faits eſclaves, & comme tels donnés à ceux des Officiers que le Général jugea à propos de gratifier. Mais avant que de paſſer chez ceux qui devoient être déſormais leurs maîtres, les garçons furent condamnés publiquement à faire une eſpece d'amande honorable. Cette cérémonie ſe fit de la maniere ſuivante : on habilla militairement ces infortunées victimes de la prétendue lâcheté de leur pere, on leur attacha une fleche à chacune des deux oreilles, & dans cet équipage, on leur fit faire le tour de la ville. Le chef de ceux qui les conduiſoient diſoient de temps en temps à haute voix : *c'eſt ainſi que ſont traités les fils d'un lâche.* La même cérémonie ſe fit dans le camp.

jugeoit à ſa maniere. Celui que l'on critiquoit ainſi etoit inſtruit de tout. Il ne daigna pas répondre, il ne daigna pas même ſe fâcher. Il s'aviſa d'un expédient qui réduiſit au ſilence ſes adverſaires, & réunit tous les ſuffrages en ſa faveur. Il s'enferma dans ſon cabinet, compoſa avec toute l'application dont il etoit capable, une piece de poéſie dans laquelle il fit entrer tout ce qu'il pouvoit avoir d'eſprit, & employa tout ſon art pour la rendre auſſi parfaite qu'il lui etoit poſſible. Il la publia, ſans autre titre que cette ſimple epigraphe : *afin qu'on m'apprécie.*

J'ai fait comme Ouen-tſée. J'ai compoſé ces vers qui décrivent en abrégé toute l'hiſtoire de cette guerre, afin qu'en les liſant, on puiſſe s'inſtruire des véritables motifs qui me l'ont fait entreprendre, de ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant & de plus eſſentiel, pendant tout le temps qu'elle a duré, & afin qu'on ſe mettre en etat, ſi l'on veut abſolument en parler, de pouvoir en parler avec connoiſſance de cauſe, & en porter un jugement ſain (54).

(54) Par le ton qui regne dans tout cet Ouvrage, il eſt aiſé de conclure que c'eſt un Chinois qui en eſt l'Auteur. Auſſi le Secrétaire de l'Empereur, je veux dire celui qui eſt cenſé avoir ecrit ſous la dictée de Sa Majeſté, etoit-il Chinois, & un Chinois lettré du premier ordre, qui ne s'etoit elevé au rang de Miniſtre d'Etat, que par ſon ſavoir & ſon mérite. Il s'appelloit *Tſiang*, & jouiſſoit de l'eſtime générale de ceux de ſa Nation. C'eſt pour cette raiſon, & parce qu'en tant que Miniſtre il devoit être inſtruit, que l'Empereur lui donna la préférence ſur tous les autres, pour tranſmettre à la poſtérité, le précis d'une révolution dans laquelle les Hiſtoriens de l'Empire lui feront jouer le premier rôle.

Je finis mes longues annotations ſur cette guerre, par un trait qui contribuera à faire connoître & le Gouvernement particulier, & le génie propre des Mant-choux.

Un de leurs Grands, du nom de *Chouhédé*, appellé vulgairement, *Chou-ta-jin*, perſonnage recommandable par l'aſſemblage de toutes les vertus civiles & morales, telles du moins qu'on peut les poſſéder, lorſqu'on n'eſt point eclairé par les lumieres du Chriſtianiſme, Chou-

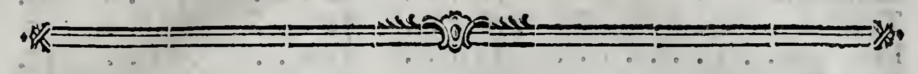
hédé, dis-je, etoit à l'armée, sans inclination, comme sans talens pour ce qui s'appelle proprement la guerre. Le Général Tchao-hoei qui se connoissoit en mérite & qui savoit l'employer à propos, se servoit de Chouhédé dans toutes les occasions où il etoit besoin d'adoucir les esprits & de gagner les cœurs. Dans un pays qu'on mettoit sous le joug, il ne falloit pas commencer par se rendre odieux, il falloit engager les habitans naturels à se tenir tranquilles, & à fournir, comme de leur plein gré, de quoi faire subsister les armées. C'est à quoi sur-tout etoit ordinairement occupé celui dont il s'agit ici.

Dans le temps qu'il etoit à Ouchei, pour y régler les affaires, quelques-uns des principaux Chefs des rebelles passerent non loin de-là, pour aller joindre l'armée des Hotchom. On lui en donna avis: il répondit qu'il n'etoit point envoyé à Ouchei, pour l'abandonner, sous prétexte d'aller combattre les rebelles, mais pour le maintenir dans l'obéissance, & y régler les affaires. Cette sage réponse le fit condamner à mort par l'Empereur, qui s'etoit fait une loi de n'epargner personne de ceux qui pouvant prendre, ou combattre les ennemis, s'en excusoient sous quelques prétextes que ce fût. Chouhédé cependant ne mourut point, par un concours d'evenemens auxquels je refuserois moi-même d'ajouter foi, s'ils ne s'etoient passés, pour ainsi dire, sous mes yeux.

Dès que l'Empereur eût prononcé le mot fatal: qu'il meure. On avoit dépêché un de ces couriers qui font leurs quarante à cinquante lieues par jour, & ces sortes de couriers font toujours une extrême diligence, pour que l'ordre de Sa Majesté s'exécute le plus promptement possible. Il y avoit déja cinq jours que celui-ci etoit parti, quand le second des Ministres d'Etat, homme plus que septuagénaire, se jetta aux pieds de l'Empereur, & lui représenta, la larme à l'œil, combien il alloit eguiser de langues contre sa réputation, par l'arrêt de mort qu'il avoit porté contre un sage de l'Empire, qui ne méritoit que des eloges. *Chouhédé n'est point coupable*, lui dit-il, *& vous voulez qu'il meure. Les vertus & les belles qualités que tout le monde lui connoît feront passer son nom chez nos descendans. Que diront-ils ces descendans, du Prince qui l'a condamné? Seigneur, au nom de votre gloire, je vous demande sa grace, ne me la refusez pas. Il n'est plus temps*, répondit l'Empereur, *le courier est parti depuis cinq jours. . . . . Il est encore temps*, repliqua le vieux Ministre, *accordez-moi la grace de Chouhédé. Je te l'accorde*, dit l'Empereur, *à condition que tu iras toi-même la lui annoncer. C'est une chose impossible à un homme de mon âge*, répondit le Ministre; *mais mon fils, qui est un autre moi-même, fera ce que je ne saurois faire, pour sauver la vie à un homme qui a toujours eté très-utile au service de Votre Majesté.* L'Empereur y consentit.

Cependant le premier courier avançoit toujours vers son terme. Il arriva dans le temps précisément que les affaires dont Chouhédé etoit chargé etoient en voie d'être terminées, & lorsque sa présence etoit le plus nécessaire pour le service de l'Empereur. On lui annonça qu'il falloit

mourir. *Je ne crains pas la mort*, dit-il, *mais il y va du service de Sa Majesté que je vive encore quelques jours. Il n'y a ici que moi actuellement pour travailler à propos à l'approvisionnement de l'armée. Suspendez l'exécution de vos ordres.* Tchao-hoei *ni l'Empereur lui-même ne vous désavoueront point. Il n'y a pas ordre que je meure sur le champ. Je commande ici, je prends tout sur moi. Soyez tranquille, &c.* Le lendemain le courier envoyé pour lui annoncer sa grace arriva.



POSITION
DES PRINCIPAUX LIEUX
DU ROYAUME DES ELEUTHS.

Les degrés de longitude sont comptés en prenant le premier méridien à Péking.

Noms des lieux.	*Latitudes.*		*Longitudes.*	
	Deg.	Min.	Deg.	Min. Occ.
Koutchê.	41	37	33	32.
Pou-kou-eulh.	41	44	32	7.
Chaïar.	41	5	33	21.
Kou-ko-pou-yn.	41	20	33	40.
Aksou.	41	9	37	15.
Saïlim.	41	41	34	40.
Paï.	41	41	35	12.
Ouchei.	40	6	38	27.
Gaoché.	40	19	42	50.
Entorché.	39	36	42	8.
Pesch-karam *ou* Poche-kolmou	39	20	42	10.
Hashar.	39	25	42	25.
Ingazar *ou* Inkesal	38	47	41	50.
Tajemelik	39	6	42	53.
Yerkiam.	38	19	40	10.
Oulelek.	37	41	39	48.
Chatou.	37	43	39	30.
Harhalik.	37	41	39	15.

Noms des lieux.	*Latitudes.*		*Longitudes.*		
	Deg.	Min.	Deg.	Min.	Oce.
Selekoueulh.	37	48	42		24.
Koukiar *ou* Koukeïaeulh	37	7	39		2.
Santchou.	36	58	37		47.
Tououa.	36	52	37		7.
Paltchouk.	39	15	39		35.
Peicheniia	36	26	35		53.
Ilitchi.	37		35		52.
Halahache.	37	10	36		14.
Yulounghache	36	52	35		37.
Tchila	36	47	34		42.
Take.	36	13	33		45.
Kelia.	37	00	33		33.
Antchiien.	41	28	44		35.
Iſitalchan.	41	48	45		6.
Marhalan.	41	24	45		10.
Namkan.	41	38	45		40.
Haohan.	41	23	45		56.
Altoubei	41	33	48		10.
Tachekan.	43	3	47		43.
Badakchan.	36	23	43		50.
Chekonan	36	47	44		46.
Gaolochan.	36	49	45		26.
Ouahan.	38		45		9.
Poloeulh.	37		43		38.
Hatchoute.	37	11	42		32.





MONUMENT
DE LA TRANSMIGRATION
DES TOURGOUTHS
DES BORDS DE LA MER CASPIENNE,
DANS L'EMPIRE DE LA CHINE.

LA trente-ſixieme année de Kien-long, c'eſt-à-dire l'an de Jeſus-Chriſt 1771, tous les Tartares qui compoſent la Nation des Tourgouths ſont venus à travers mille périls juſques dans les campagnes qu'arroſe la riviere d'Ily, demander en grace qu'on voulût bien les admettre au nombre des vaſſaux du vaſte Empire de la Chine. A les en croire, ils ont abandonné ſans retour, comme ſans regrets, les bords ſtériles du Volga & du Jaïk, le long deſquels, non loin de l'endroit où ces deux fleuves vont décharger leurs eaux dans celles de la mer Caſpienne, les Ruſſes leur avoient permis autrefois de s'etablir; ils les ont abandonnés, diſent-ils, *pour venir admirer de plus près la brillante clarté du ciel, & jouir enfin, comme tant d'autres, du bonheur d'avoir déſormais pour maître, le plus grand Prince de l'Univers.*

Malgré les différens combats qu'ils ont eus à ſoutenir, ou qu'ils ont eté obligés de livrer à ceux dont ils traverſoient les terres, & aux dépens deſquels il leur falloit néceſſairement

vivre, malgré les déprédations qu'ils ont souffertes de la part des Tartares vagabonds qui les ont attaqués & pillés sur la route plus d'une fois; malgré les fatigues immenses qu'ils ont essuyées en traversant l'espace de plus de dix mille *lys*, dans un pays des plus difficiles à parcourir; malgré la faim, la soif, la misere & une disette presque générale des choses les plus nécessaires à la vie, auxquelles ils ont eté exposés, pendant les huit mois qu'a duré leur voyage, ils etoient encore au nombre de cinquante mille familles lorsqu'ils arriverent; & ces cinquante mille familles, pour me servir des termes du pays, comptoient sans erreur sensible, le nombre de trois cens mille bouches.

Parmi les Russes qu'ils enleverent lors de leur départ, on compte une centaine de soldats, à la tête desquels etoient un Monsieur Doudin, Dudin, ou Toutint, suivant la maniere dont on prononce ici. Ce nom ne doit pas être inconnu dans nos climats; il ne ressemble en rien aux noms ordinaires des Russes. Ne seroit-ce pas quelque François dépaysé, auquel les Moscovites avoient donné de l'emploi chez eux? Quoi qu'il en soit, si cet Officier avoit vécu encore au mois d'Août dernier, lorsque l'Empereur donna audience aux Princes Tourgouths qu'il avoit appellés à Gi-ho, où il prenoit le plaisir de la chasse, on l'auroit certainement renvoyé avec honneur en Moscovie. Sa Majesté ne dédaigna pas de s'informer par elle-même de ce fait. *Est-il vrai*, demanda-t-elle à l'un des Chefs de la Nation, *est-il vrai qu'avant votre départ vous avez pillé les possessions des Russes, & leur avez enlevé un de leurs Officiers & environ une centaine de soldats? Nous n'avons fait*, lui répondit le Prince Tourgouth, *que ce que nous n'avons pas pu nous dispenser de faire dans les circonstances où nous nous trouvions. Pour ce qui est de l'Officier Russe & de ses cent & quelques soldats, il y a grande apparence qu'ils ont tous péri le long de la route. Je me souviens que dans le partage qu'on en fit, j'en eus huit pour ma part. Je m'informerai de mes gens si quelqu'un*

de ces Russes est encore en vie, & s'il s'en trouve, je les enverrai à Votre Majesté, aussi-tôt après que je serai de retour à Ily.

Cette année 1772, la trente-septieme du regne de Kien-long, ceux d'entre les Eleuths qui s'etoient dispersés ci-devant dans ces vastes régions que l'on appelle du nom général de Tartarie, quelques hordes de Pourouths, & le reste de la Nation des Tourgouths, sont venus, comme les premiers, se soumettre d'eux-mêmes à un joug qu'on ne cherchoit pas à leur imposer. Ils etoient au nombre de trente mille familles, lesquelles ajoutées aux cinquante mille de l'année précédente, font un total de quatre cens quatre-vingts mille bouches qui joindront leurs voix à celles des autres sujets de l'Empire, pour publier les merveilles d'un des plus glorieux regnes qu'il y ait eu depuis la fondation de la Monarchie.

Un evenement si extraordinaire & si peu attendu, arrivé dans des circonstances où l'on célébroit ici, avec une pompe digne de toute la majesté de celui qui y donne des loix, la quatre-vingtieme année de l'âge de l'Impératrice mere, a eté regardé par l'Empereur comme une marque infaillible de la bonté de ce ciel suprême dont il se dit le fils, & dont il se glorifie de n'avoir cessé, depuis qu'il est sur le Trône, de recevoir les plus signalés bienfaits. C'est ainsi qu'il l'a fait consigner dans les Archives particulieres de sa Nation; Archives qui dans la suite des siecles seront peut-être en contraste sur bien des points, avec celles que publieront les Historiens Chinois, & avec celles encore que quelques Nations voisines pourront publier aussi, pour constater les mêmes faits. Celles-ci pourront prêter des vues de politique & des manœuvres qui n'ont point eu lieu, tandis que celles-là, malgré certaines apparences qui pourront rendre probables les intrigues & les négociations que peut-être on supposera avoir eté mises en pratique pour faire réussir un dessein concerté, ne diront cependant que le vrai, qu'on aura quelque peine à croire.

Si le témoignage d'un contemporain, d'un témoin, pour ainſi-dire, oculaire, qui eſt ſans préjugé comme ſans intérêt, etoit néceſſaire ici, pour conſtater que le fait dont on va parler, eſt au nombre de ceux qui ſont vrais dans toutes leurs circonſtances, je le donnerois volontiers, ſans craindre qu'aucun homme tant ſoit peu inſtruit, pût jamais m'accuſer d'erreur ou de partialité. Quoi qu'il en ſoit, en attendant que l'Hiſtoire inſtruiſe la poſtérité d'un evenement qu'il regarde comme un des plus glorieux qui ſoit arrivé ſous ſon regne, l'Empereur en a fait graver ſur la pierre le précis & l'epoque, en quatre ſortes de langues qui ſont celles que parlent les différens peuples qui lui ſont ſoumis, c'eſt-à-dire les Mant-choux, les Mongoux, les Tangouths & les Chinois. Ce monument lapidaire doit être elevé à Ily, ſous les yeux mêmes des Tourgouths, pour être à portée d'être vu par tous ceux des différentes Nations que je viens de nommer. Ayant eu l'occaſion de m'en procurer une copie, priſe ſur l'original même, par un de ceux qui etoient chargés de l'ecrire en Mant choux, j'ai cru que je pouvois en faire la traduction. On la verroit ſans doute avec plaiſir, même comme une piece littéraire, ſi j'avois pu lui conſerver dans notre langue cette noble ſimplicité, cette energie & cette préciſion que l'Empereur a ſu lui donner dans ſa langue naturelle. Voici à-peu-près comment il s'exprime :





MONUMENT
DE LA TRANSMIGRATION
DES TOURGOUTHS

Lesquels volontairement & de leur plein gré, ſont venus en corps de Nation, ſe ſoumettre à l'Empire de la Chine.

« Ceux qui après s'être révoltés, inquiets ſur un crime qu'on » ne peut point encore leur faire expier, mais pour lequel ils » voient bien qu'ils ſeront tôt ou tard punis, demandent qu'il » leur ſoit permis de rentrer ſous le joug de l'obéiſſance, ſont » des hommes qui ſe ſoumettent par crainte; ce ſont des ſujets » forcés. Ceux qui, maîtres de ſubir ou de ne pas ſubir le joug, » viennent cependant s'y ſoumettre volontairement & de leur » plein gré, lors même qu'on ne penſe point à le leur impoſer, » ſont des hommes qui ne ſont ſoumis que parce qu'ils le veulent » bien; ce ſont des ſujets qui ſe ſont donnés librement à celui » qu'ils ont choiſi pour les gouverner.

» Tous ceux qui compoſent aujourd'hui la Nation des Tour- » gouths, ſans être effrayés des dangers d'une longue & pénible » route, pleins du ſeul deſir de ſe procurer pour la ſuite une » meilleure maniere de vivre, & un ſort plus heureux, ont » abandonné les lieux qu'ils habitoient bien loin au-delà de nos » frontieres, ont parcouru avec un courage à l'epreuve de tout, » l'eſpace de plus de dix mille lys, & ſont venus ſe ranger » d'eux-mêmes au nombre de mes ſujets. Leur ſoumiſſion à mon

» egard n'eſt point une ſoumiſſion que la crainte leur ait inſpirée ;
» c'eſt une ſoumiſſion volontaire & libre s'il en fut jamais.

» Après avoir pacifié les frontieres occidentales de mes Etats, » je fis défricher les terres de mon domaine qui ſont aux envi- » rons d'Ily ; je diminuai le tribut auquel les Mahométans voi- » ſins etoient ci-devant ſoumis; je réglai que les Haſaks & les » Pourouths formeroient enſemble les limites extérieures de » l'Empire de ce côté là, & ſeroient gouvernés ſur le pied des » Hordes etrangeres. Pour ce qui regarde les peuples de Aut- » chiyen & de Badakchan, comme ils ſont encore plus eloi- » gnés, je me déterminai à les laiſſer libres de donner ou ne » pas donner de tribut.

» On n'a point à rougir quand on ſait ſe contenter : on n'a » point à craindre quand on ſait ſe déſiſter à-propos. Telles ſont » les diſpoſitions où je me trouve. Dans tous les lieux que le » ciel couvre juſqu'aux derniers recoins qui ſont au-delà des » mers, il y a des hommes qui obéiſſent ſous les noms d'eſcla- » ves, ou de ſujets. Me perſuaderai-je qu'ils me ſont tous ſoumis, » & qu'ils ſe reconnoiſſent pour mes vaſſaux ? Loin de moi une » prétention ſi chimérique. Ce que je me perſuade & ce qui eſt » exactement vrai, c'eſt que les Tourgouths, ſans que j'y aie » contribué en rien de ma part, ſont venus en corps de Nation, » ſe ſoumettre de leur plein gré, pour vivre déſormais ſous mes » loix. Le ciel ſans doute, leur a inſpiré ce deſſein ; ils n'ont fait » que lui obéir en l'exécutant. J'aurois tort de ne pas conſigner la » mémoire de cet evenement dans un monument authentique.

» Les Tourgouths ſont une des branches des Eleuths. Qua- » tre branches différentes formoient autrefois toute la nation » de Tchong-kar. Il ſeroit difficile d'expliquer leur commune » origine, ſur laquelle d'ailleurs on ne ſait rien de bien certain. » Ces quatre branches ſe ſéparerent, & firent chacune une na- » tion à part. Celle des Eleuths, la principale de toutes, ſe

» ſoumit peu-à-peu les autres, & continua juſqu'au tems » de Kang-hi, à exercer ſur elles la prééminence qu'elle » avoit uſurpée. Tſé-ouang-raptan regnoit alors ſur les Eleuths, » & Ayouki ſur les Tourgouths. Ces deux Chefs mécontens » l'un de l'autre eurent des démêlés, dont Ayouki, qui etoit le » plus foible, craignit d'être enfin la triſte victime. Il forma le » projet de ſe ſouſtraire pour toujours à la domination des » Eleuths. Il prit des meſures ſectettes pour aſſurer la fuite qu'il » méditoit, & ſe ſauva, avec tous les ſiens, dans les terres qui » ſont ſous la domination des Ruſſes. Ceux-ci leur permirent » de s'établir dans le pays d'Etchil.

» Cheng-tſon-jin-hoang-ty, mon ayeul, voulant être inſtruit » des véritables raiſons qui avoient porté Ayouki à ſe dépayſer » ainſi, lui envoya le Mandarin Toulichen, & quelques autres, » pour l'aſſurer de ſa protection, au cas qu'il voulût revenir » dans les lieux qu'il habitoit ci-devant. Les Ruſſes, auxquels » Toulichen avoit ordre de s'adreſſer pour demander la per- » miſſion de traverſer leur Royaume, obtint ſans peine de le » parcourir; mais les Ruſſes ne lui ayant donné aucun eclair- » ciſſement ſur ce qu'il cherchoit, il fut trois années & quel- » ques mois à remplir l'objet de ſa commiſſion. Ce ne fut qu'a- » près ſon retour qu'on fut enfin inſtruit de ce qui regardoit » Ayouki & les ſiens (1).

(1) *Les Ruſſes que* Toulichen *eut occaſion de voir ſur ſa route, ne pouvoient guere l'inſtruire des affaires qui avoient rapport au Gouvernement. Ils avoient ordre de défrayer l'Envoyé de l'Empereur, & ils l'exécuterent. D'ailleurs* Toulichen *avoit ordre lui-même de ſe rendre juſqu'à l'endroit où etoit le Han* Ayouki *& de lui remettre en main propre l'ordre en ecrit dont il etoit chargé de la part de ſon maître. La raiſon pour laquelle il fut ſi long-temps en chemin, c'eſt qu'il fut obligé de faire bien des circuits, pour ne pas tomber entre les mains des Tartares, dont toutes les hordes s'en-tredétruiſoient par des guerres cruelles.*

*Le pays d'*Etchil, *où les Ruſſes avoient permis à* Ayouki *de s'etablir avec les ſiens, eſt celui qui eſt entre le Volga & le Saïk, à peu de diſtance de la mer Caſpienne. Il tire ſon nom du*

» Oubaché, qui eſt aujourd'hui Han des Tourgouths, eſt » arriere-petit-fils d'Ayouki. Les Ruſſes ne ceſſant point d'exi- » ger de lui qu'il leur fournît des ſoldats pour les incorporer dans » leurs troupes; en dernier lieu lui ayant enlevé ſon propre fils » pour leur ſervir d'otage, etant outre cela d'une religion diffé- » rente de la ſienne, & ne faiſant aucun cas de celle des La- » mas dont les Tourgouths ſont profeſſion, Oubaché & les » ſiens ſe ſont enfin déterminés à ſecouer un joug qui leur de- » venoit de jour en jour plus inſupportable.

» Après avoir délibéré ſecrétement entr'eux, ils conclurent » qu'il leur falloit abandonner un ſéjour où ils avoient tant à » ſouffrir, pour venir vivre plus à l'aiſe, dans des lieux de la » domination de la Chine, où l'on fît profeſſion de la religion » de Fo (2).

» Au commencement de la onzieme lune de l'année der- » niere (3), ils ſe mirent en chemin avec leurs femmes, leurs » enfans, & tout leur bagage, traverſerent le pays des Haſaks, » côtoyerent le lac Palkaché-nor, & les déſerts qui l'avoiſi- » nent; & vers la fin de la ſixieme lune de cette année (4); » après avoir parcouru plus de dix mille lys pendant l'eſpace » de huit mois entiers qu'a duré leur voyage, ils ſont enfin » arrivés ſur les frontieres de Charapen, non loin des bords » d'Ily.

*fleuve que les Tourgouths appellent du nom d'*Etchil, *& ce fleuve n'eſt autre que le Volga. Le fleuve* Etchil, *dit* Toulichen *dans la relation de ſon voyage, eſt appellé Volga par les Ruſſes.*

(2) La Religion de *Fo* eſt etrangere à la Chine; auſſi l'Empereur ne dit pas que c'eſt à la Chine qu'on profeſſe cette Religion; mais ſeulement dans des lieux qui ſont de ſa domination, tels que la Tartarie & le pays des Eleuths en particulier.

(3) C'eſt-à-dire la trente-cinquieme du regne de *Kien long* de l'Ere Chrétienne, l'an 1770, & environ les deux premiers mois de 1771.

(4) C'eſt la trente-ſixieme année du regne de *Kien-long*, de notre Ere l'an 1771. Le lac *Palkaché-nor* eſt le même qui eſt appellé *Balkath-nour* dans la Carte de M. l'Abbé *Chappe*.

» Je

» Je ſavois déja que les Tourgouths etoient en marche pour » venir ſe ſoumettre à moi. La nouvelle m'en fut apportée peu » de temps après leur départ d'Etchil. Je fis reflexion dès-lors » que Ileton, Général des troupes qui ſont à Ily, etant déja » chargé d'autres affaires très-importantes, il etoit à craindre » qu'il ne pût régler celles qui regardoient ces peuples nouvelle- » ment ſoumis, avec toute l'attention requiſe. Chouhédé (5), un » des Conſeillers du Général, etoit à Ouché, chargé de main- » tenir l'ordre parmi les Mahométans. Comme il ſe trouvoit » à portée de pouvoir donner ſes ſoins aux Tourgouths, je lui » ordonnai de ſe rendre à Ily pour y travailler de ſon mieux à » les etablir ſolidement.

» Ceux qui croient voir du danger partout, ne manque- » rent pas de me faire ſur cela des repréſentations: *Parmi ceux* » *qui viennent ſe ſoumettre*, dirent-ils d'une commune voix, » *il y a le perfide Chereng. Ce traître après avoir trompé Tanga-* » *lon, le fit tuer miſérablement, & ſe réfugia chez les Ruſſes* (6).

(5) C'eſt le même *Chouhédé* dont j'ai décrit l'aventure dans une de mes notes ſur le monument de la Conquête des Eleuths.

(6) *L'année du Tigre jaune, à la quatrieme Lune*, dit l'Empereur en note (c'eſt l'année 1750, vingt-troiſieme du regne de *Kien-long*), Tangalon *& l'Eleuth* Hochotchi, *que j'avois décoré du titre de Grand, s'étant mis à la tête de leurs troupes pour aller à la pourſuite des ennemis, qui avoient pris la fuite, atteignirent* Chereng *&* Laotchantchap, *& les combattirent.* Tangalon *abbattit* Laotchantchap *d'un coup de fleche & le fit ſon priſonnier.* Chereng *qui etoit venu au ſecours de ſon frere, demanda une entrevue avec* Tangalon. *Il fit dire à cet Officier général qu'il etoit ſujet de l'Empereur, & qu'il ne demandoit pas mieux de pouvoir vivre ſous ſes Loix; qu'il ſe rendoit, lui avec tous ſes gens; mais qu'il demandoit en grace qu'on ne fît pas mourir ſon frere qu'il redemandoit.* Tangalon *qui ſe défioit de la ſincérité de* Chereng, *lui promit de lui rendre* Laotchantchap *ſon frere, & de faire ceſſer tout acte d'hoſtillité, ſuppoſé qu'il fût véritablement ſoumis. Son deſſein etoit de ſe ſaiſir à la premiere occaſion de la perſonne de* Chereng *lui-même. Il s'en ouvrit à l'Eleuth* Hochotchi, *avec lequel il etoit venu juſques ſur les bords de la riviere Poukouché. Celui-ci le détourna de ſon projet, en lui diſant qu'il etoit inutile, & même*

» *Qui a trompé, peut tromper encore. Défions-nous; on ne sauroit » être trop sur ses gardes. Recevoir chez soi celui qui vient de lui- » même se soumettre, dit une ancienne Sentence, c'est y recevoir un » ennemi.*

» Sur ces représentations, j'entrai en défiance, & j'ordonnai » qu'on fît quelques préparatifs, à tout evénement. Je réfléchis » cependant avec toute la maturité qu'exigeoit une affaire de » cette importance; & mes reflexions réitérées me convainquirent » enfin que ce qu'on vouloit me faire craindre, ne devoit » absolument point avoir lieu.

» Chereng auroit-il pu, lui seul, persuader toute une nation? » Auroit-il pu mettre en mouvement Oubaché & tous les » Tourgouths ses sujets? Quelle apparence que tant d'hommes

dangereux de vouloir user d'artifice pour soumettre Chereng, *tandis qu'il déclaroit lui-même qu'il etoit soumis.* Tangalon *ecouta cette raison, & se laissa persuader.*

Le lendemain, Chereng *s'approcha du camp de* Tangalon, *dans le dessein, disoit-il, d'admirer le bon ordre de ses troupes, & de recevoir ensuite ses instructions sur ce qu'il avoit à faire. Les soupçons de* Tangalon *recommencerent quand il apprit que* Chereng *venoit à lui à la tête de tous les siens; mais* Hochotchi *le rassura. Il lui fit entendre que* Chereng *n'etoit pas assez téméraire pour vouloir mesurer ses forces avec les leurs; que la crainte au moins le tiendroit dans le respect, & que puisqu'il s'etoit fait annoncer comme venant pour recevoir leurs instructions sur ce qu'il avoit à faire, loin de lui montrer de la défiance, il falloit aller au-devant de lui suivi de quelques personnes seulement pour lui donner des preuves de confiance & d'une entiere sécurité.*

Tangalon *se laissa persuader encore. Il prit avec lui les seuls soldats qui formoient son cortége ordinaire, se fit accompagner par* Hochotchi, *& alla au-devant de* Chereng, *jusqu'à quelque distance de son camp. Dès que* Chereng *l'apperçut, il fit faire un mouvement à ses troupes, & enveloppa mes gens.* Tangalon *fut tué &* Hochotchi *rendit les armes; mais ce lâche ne porta pas loin la peine de son crime. Les Corps de troupes que commandoit* Tangalon *ne voyant pas revenir leur Général, se mirent en marche contre* Chereng, *l'atteignirent, le combattirent, lui arracherent* Hochotchi, *& l'obligerent à prendre une honteuse fuite. Voyant qu'il ne pouvoit échapper à la poursuite des miens, le traître* Chereng *se retira chez les Russes. Pour ce qui est de l'Eleuth* Hochotchi, *il fut puni par le supplice des criminels.*

» aient voulu s'incommoder pour ſuivre un ſimple particulier, » entrer dans ſes vues, & riſquer de périr de faim ou de miſere avec lui ? D'ailleurs les Ruſſes, à la domination deſquels » ils ont oſé ſe ſouſtraire, ſont, ainſi que moi, les maîtres d'un » grand Royaume : ſi les Tourgouths venoient dans le deſſein » d'inſulter les frontieres de mes Etats, pour s'y etablir de » force, peuvent-ils eſpérer que je les y laiſſerai tranquilles ? » Ont-ils pu ſe perſuader que je ne me donnerois aucun mouvement pour les en chaſſer ? & s'ils ſont repouſſés où peuvent-ils ſe retirer ? Oſeroient-ils ſe flatter que les Ruſſes, » qu'ils n'ont payés que d'ingratitude, en les abandonnant comme ils ont fait, voudront bien les recevoir encore chez eux » impunément, & les laiſſer ſe remettre en poſſeſſion des mêmes lieux qu'ils leur avoient cédés autrefois ?

» Si dans leur tranſmigration, les Tourgouths avoient eu un » autre deſſein que celui de venir ſe ſoumettre ſincerement à » moi, ils ſe trouveroient ſans appui des deux côtés ; ils ſeroient » entre deux feux. Des dix raiſons pour ou contre, il y en a » neuf qui perſuadent que leur démarche n'a rien de feint. » Parmi ces dix raiſons, y en eût-il une qui pût faire conjecturer » qu'ils ont quelques vues ſecrettes ; l'avenir nous les dévoilera, & j'agirai alors conformément aux circonſtances. Ce qui » etoit à venir quand je faiſois ces réflexions, eſt enfin arrivé. Il » a prouvé la juſteſſe de mon raiſonnement ; il a exactement » vérifié ce que j'avois prévu.

» Cependant je ne négligeai aucune des précautions qui » me parurent néceſſaires. J'ordonnai à Chouhédé de faire elever des fortins & des redoutes dans les lieux les plus importans, & de faire garder exactement tous les paſſages ; je lui » enjoignis de travailler lui-même à ſe procurer toutes les proviſions néceſſaires en tout genre, dans le dedans, tandis que » les perſonnes capables, qu'il auroit ſoin d'employer avec

» choix, diſpoſeroient tout pour aſſurer la tranquillité du de-
» hors.

» Les Tourgouths arriverent, & en arrivant ils trouverent à » ſe loger, de quoi ſe nourrir, & toutes les commodités qu'ils » euſſent pu trouver, chacun dans ſon habitation propre. Ce » n'eſt pas tout. Les principaux d'entr'eux qui devoient venir » perſonnellement me rendre hommage, furent défrayés & » conduits avec honneur, par la route des poſtes Impériales, » juſqu'au lieu où j'etois alors. Je les vis, je leur parlai, je vou- » lus bien qu'ils priſſent le plaiſir de la chaſſe avec moi; & » après que le nombre des jours deſtinés à cet exercice eut eté » rempli, ils ſe rendirent à ma ſuite, juſqu'à Gé-ho. Là, je » leur donnai le feſtin de cérémonie, je leur fis les dons ordi- » naires avec la même pompe & le même appareil que j'ai » coutume d'employer lorſque je traite ſolemnellement Tche- » ring, & les principaux des Tourbeths dont il eſt le Chef.

» C'eſt à Gé-ho, c'eſt dans ces lieux charmans où Kang-hi, » mon aïeul, ſe fit une demeure dans laquelle il pût ſe retirer » pendant la ſaiſon du grand chaud, en même temps qu'il ſe » mettoit à portée de pouvoir veiller avec plus de ſoin au bon- » heur des peuples qui ſont au-delà des frontieres occidentales » de l'Empire; c'eſt, dis-je, dans ces lieux aimables, qu'après » avoir conquis tout le pays des Eleuths, je reçus les ſinceres » hommages de Tchering & de ſes Tourbeths, les ſeuls d'entre » les Eleuths qui me fuſſent reſtés fideles. Il ne faut pas remon- » ter une ſuite d'années bien longue pour toucher au terme de » cette epoque. Le ſouvenir en eſt encore tout récent.

» Qui l'eût dit! lorſque j'avois le moins lieu de m'y atten- » dre, lorſque je n'y penſois même pas; celle d'entre les bran- » ches des Eleuths, qui, la premiere, s'etoit ſéparée du tronc; » les Tourgouths, qui s'etoient volontairement expatriés, pour » aller vivre ſous une domination etrangere & lointaine, ces

» mêmes Tourgouths ſont venus d'eux-mêmes ſe ſoumettre à » moi de leur plein gré; & il arrive que c'eſt encore à Gé-ho, » non loin du lieu vénérable où repoſent les cendres de mon » aïeul, que j'ai l'occaſion, que je n'ai point cherchée, de les » admettre ſolemnellement au nombre de mes ſujets.

» C'eſt bien à préſent que l'on peut dire, ſans craindre d'exa-» gérer le vrai, que toute la nation des Mongoux eſt ſoumiſe » à notre grande Dynaſtie de Tay-tſing, puiſque c'eſt d'elle en » effet que toutes les Hordes qui la compoſent reçoivent au-» jourd'hui des loix. Mon auguſte aïeul l'avoit ainſi conjecturé; » il avoit prévu que cela arriveroit un jour : de quelle joie » n'a-t-il pas dû être pénétré, en apprenant que ce jour etoit enfin arrivé (7).

» C'eſt ſous le regne de *ma petite perſonne* (8) que les con-» jectures de ce grand Prince ſe réaliſent, que ce qu'il avoit » prévu obtient ſon entier accompliſſement. Quelles marques » pourrois-je lui donner d'une reconnoiſſance proportionnée à » ce que je lui dois ! Quel profond hommage, quels reſpec-» tueux ſentimens pourront m'acquitter envers le Ciel de la » protection conſtante dont il daigne m'honorer ! Je tremble, » ou de n'avoir pas aſſez avant dans mon cœur celles de mes » obligations, qui en devroient remplir toute l'étendue, ou de

(7) *Les Mantchoux ont la coutume, avant & apr.s toute affaire un peu importante, de ſe tranſporter à la ſalle où eſt la repréſentation de leurs ancêtres pour les avertir de ce qu'ils vont faire, ou de ce qu'ils ont fait. Si l'affaire a réuſſi, ils leur en attribuent la gloire; ſi elle a échoué, ils s'excuſent auprès d'eux du mieux qu'ils peuvent. L'Empereur avertit ſon grand pere plutôt que ſon pere, parce que c'eſt* Kang-hi *qui a travaillé à réduire tous les Mongoux ſous ſa domination, & qui a ſoumis les Eleuths* Zongores *ou* Tchoung-kar. *En commençant ce grand ouvrage,* Kang-hi *vit bien qu'il ne pourroit être achevé que ſous ſes ſucceſſeurs.*

(8) *L'Empereur ſe ſert des mots* de ma petite perſonne, *quand apr.s avoir parlé de ſes ancêtres, il a occaſion de parler de lui-même. Il en uſe ainſi par reſpect pour ceux dont il tient la vie.*

» n'être pas affez attentif à les remplir en entier. Après tout, » je n'ai garde d'attribuer à ma vertu & à mes mérites la fou» miffion volontaire ainfi que l'arrivée des Tourgouths dans » mes Etats. Je tâcherai de me conduire, à cet egard, du mieux » qu'il me fera poffible.

» Les Tourgouths etoient à peine arrivés que les repréfen» tations recommencerent. *Ces Peuples*, me dit-on, *font des » rebelles qui fe font fouftraits à la domination des Ruffes, il ne » nous eft pas permis de les accueillir. Il eft à craindre que la réce» ption que nous leur ferions, fi elle etoit favorable, n'occafionnât » des animofités & quelques troubles fur nos frontieres* (9).

» *Que cela ne vous inquiéte point*, répondis-je, *Chereng etoit » autrefois mon fujet : il fe révolta & alla fe réfugier chez les Ruffes, » & ceux-ci le reçurent chez eux. Plus d'une fois, je leur demandai » de me le livrer, ils n'en ont rien fait. Maintenant reconnoiffant fa » faute, Chereng vient fe livrer de lui-même. Ce que je dis ici, je » l'ai déja dit aux Ruffes, dans le plus grand détail, & je les ai » réduits à ne pouvoir me répondre.*

» Quoi donc, pour des egards auxquels même je n'étois pas » tenu, j'aurois pu me réfoudre à laiffer périr tant de milliers » d'hommes qui etoient arrivés déja au voifinage de nos fron» tieres, prefque à demi morts de mifere & de faim ! *Mais*, » dit-on, *ils ont pillé le long de la route, ils ont enlevé provifions » & beftiaux.* Soit. Comment auroient-ils pu conferver leurs » jours, s'ils ne s'etoient ainfi conduits ? Qui leur eût fourni de » quoi fuftenter leur vie ? *Veillez fi bien*, dit un ancien pro-

(9) *Une des raifons pour laquelle on repréfenta à l'Empereur de ne pas recevoir les Tourgouths, eft que ces Peuples vivoient fous la domination des Ruffes avec lefquels la Chine eft liée par un traité folemnel, dont un des articles dit pofitivement de ne pas recevoir les fugitifs réciproques, de les renvoyer ou de les punir fur les lieux. L'Empereur répond qu'il ne fait que rendre la pareille aux Ruffes, qui reçurent chez eux le Prince* Chereng *& toute fa horde, &c.*

» verbe Chinois, *que vou ne puissiez jamais être surpris : gardez-» vous avec tant de soin, qu'une entiere sécurité regne même dans » vos déserts* (10).

» Pour ce qui est du pays d'Ily, où je leur ai permis de » venir fixer leur séjour, quoique tout récemment j'y aye » fait bâtir une ville, ce lieu n'est point encore assez fort pour » pouvoir, de ce côté-là, tenir en respect les frontieres, pour » empêcher que les brigands ne puissent encore les insulter »(11). Ceux qui l'habitent ne sont occupés qu'à labourer la

(10) Ce que dit ici l'Empereur a trait aux représentations qui lui furent faites sur les rapines des Tourgouths dans les pays en particulier qui sont sous la domination des Russes. Sa Majesté tâche de les excuser du mieux qu'elle peut. Le proverbe Chinois qu'elle cite à cette occasion, est pour dire que les Russes ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, si les Tourgouths les ont abandonnés. *Ils doivent être plus vigilants ; ils doivent garder avec plus de soins leurs frontieres, &c.* dit l'Empereur dans un autre ecrit.

(11) L'Empereur n'ose pas ici trancher le mot. Je le dirai pour lui, il craignoit avec raison que les Tourgouths ne s'emparassent à force ouverte d'un endroit qu'ils regardent comme leur ancienne patrie. Comment avec le peu de troupes qu'il y avoit alors à Ily & à ses environs, auroit-on pu empêcher une irruption contre laquelle on ne s'etoit point préparé ? Il eût fallu de nombreuses armées pour chasser ensuite les Tourgouths. En recevant leurs hommages, & en les plaçant lui-même, l'Empereur a evité tous les inconvénients. Il lui eût fallu faire une guerre des plus sanglantes, parce qu'il ne l'eût terminée que par l'extinction totale de cette branche des Eleuths. Ne s'est-il pas conduit plus sagement en tirant parti pour sa gloire d'un evénement que les historiens Chinois n'eussent pas manqué de mettre au nombre des plus sinistres qui sont arrivés sous son regne ? *Telle année*, eussent-ils dit, *les Tourgouths ont fait une irruption dans les terres de l'Empire, nous ont enlevé tant de villages, tant d'hommes, tant de bestiaux, &c. On a envoyé contr'eux de grosses armées à tr s-grands frais, & l'on a conclu, toute réflexion faite, qu'il falloit ou les abandonner à leur mauvais sort, ou mettre tout l'Empire en rumeur, pour pouvoir les exterminer entiérement.... La fleur de nos guerriers a péri en combattant contr'eux, & nous n'avons retiré d'autre avantage que celui d'obliger les Tartares à s'eloigner de nos frontieres, &c.* Ils n'auroient fait que répéter ce qu'ils ont dit tant de fois,

» terre, & à nourrir les bestiaux. Comment pourroient-ils veil-
» ler eux-mêmes? comment pourroient-ils mettre en sûreté les
» déserts?

» Le Général Ileton, instruit de l'arrivée prochaine des Tour-
» gouths, ne manqua pas de m'en avertir. Si par la crainte d'un
» avenir incertain, ou par des considérations déplacées dans les
» circonstances, je m'étois déterminé à faire garder soigneusement
» les limites, pour en défendre l'entrée aux Tourgouths, qu'au-
» rois-je avancé par-là? Réduits au désespoir, ne se seroient-
» ils pas portés aux derniers excès? On traiteroit d'inhumain,
» & ce seroit à juste titre, un homme ordinaire, un simple par-
» ticulier, qui verroit, sans se mettre en peine de les secourir,
» des etrangers venus de loin, epuisés de fatigues, accablés de
» miseres, & prêts à rendre les derniers soupirs; & l'on vou-
» droit qu'un grand Prince, dont le premier devoir est de tâ-
» cher d'imiter le Ciel dans la maniere dont il faut gouverner
» les hommes, eût laissé périr, faute de secours, une nation
» entiere, qui imploroit sa clémence? Loin de nous une ma-
» niere de penser si vile: plus loin encore une conduite qui se-
» roit en conformité. Non, nous n'adopterons jamais des senti-
» mens si durs. Les Tourgouths sont venus: je les ai reçus. Ils
» manquoient des choses mêmes les plus nécessaires à la vie, je
» les ai pourvus de tout abondamment. Je fis ouvrir mes gre-
» niers & mes coffres, mes etables & mes haras. Je fis puiser
» dans les uns de quoi fournir à leurs besoins présens; je voulus
» qu'ils trouvassent dans les autres de quoi se procurer par eux-
» mêmes des secours pour l'avenir (12).

lorsqu'ils ont eu à parler des irruptions des *Hioung-non* & autres Tartares; & au lieu de réflexions caustiques qu'ils eussent peut-être ajoutées contre le Prince & le Gouvernement, il ne leur reste aujourd'hui qu'à déployer leur eloquence pour combler l'un & l'autre des plus brillans eloges.

(12) L'Empereur met en note

» Je

» Je confiai le ſoin de cette importante affaire à ceux de mes
» Grands dont je connoiſſois déja le déſintéreſſement & les lu-

ce qui ſuit. N. *La nation des Tourgouths arriva à Ily toute délabrée, n'ayant ni de quoi vivre, ni de quoi ſe vêtir. Je l'avois prévu, & j'avois ordonné à* Chouhédé *& aux autres de faire en tout genre les proviſions néceſſaires pour pouvoir les ſecourir promptement. C'eſt ce qui s'eſt exécuté. On a fait la diviſion des terres, & on en a aſſigné à chaque famille une portion ſuffiſante pour pouvoir ſervir à ſon entretien, ſoit en la cultivant, ſoit en y nourriſſant des beſtiaux. On a donné à chaque particulier des étoffes pour l'habiller, des grains pour ſe nourrir pendant l'eſpace d'une année, des uſtenſiles pour le ménage & autres choſes néceſſaires; & outre cela, pluſieurs onces d'argent pour ſe pourvoir de ce qu'on auroit pu avoir oublié. On a déſigné des lieux particuliers fertiles en pâturages, & on leur a donné des bœufs, moutons, &c. pour qu'ils puiſſent dans la ſuite travailler par eux-mêmes à leur entretien & à leur bien-être.*

Il faut avouer que l'Empereur s'eſt conduit dans cette occaſion avec toute la ſageſſe & la généroſité du plus grand Prince de l'univers. Il faut avouer auſſi qu'il n'y a dans le monde que l'Empereur de la Chine, qui ſoit aſſez riche pour pouvoir fournir par lui-même, & ſans rien exiger de ſes Peuples, à des dépenſes qu'on ne manqueroit pas de regarder comme exagérées; ſi l'on en faiſoit ici le détail, ſes revenus ſont ſi fixes & ſi bien economiſés, qu'outre les dépenſes ordinaires, il eſt toujours en etat de ſoulager le peuple dans les mauvaiſes années, de faire travailler aux embelliſſemens de ſes palais, & d'en faire de nouveaux, de ſecourir en toute maniere les différentes nations, qui ſont ou ſe diſent ſes tributaires, & d'envoyer chaque année dans les Magazins de ſon propre pays de quoi ſervir de reſſource en cas de quelques fâcheux revers.

Je crois que c'eſt mal-à-propos qu'on a inſinué à l'Empereur que les Tourgouths ſecoueront un jour le joug, & que ce jour n'etoit peut-être pas fort éloigné. Où eſt-ce donc que les Tartares pourroient ſe retirer pour être mieux qu'ils ne ſont? L'Empereur a déclaré qu'il ſe conduiroit à leur égard, comme il fait avec les *Tourbeths* qui eſt l'autre branche ſubſiſtante des Eleuths; c'eſt-à-dire que loin d'exiger des contributions, l'Empereur leur donnera des récompenſes s'ils ſe conduiſent bien, des revenus à leurs chefs, & les laiſſera vivre à leur maniere.

Si d'autres Tartares viennent ſe ſoumettre à l'Empereur, comme l'ont aſſuré les Tourgouths; je me ferai un devoir d'en annoncer l'epoque avec toutes ſes circonſtances.

AMIOT, M. D. L. C. D. J.
A Pe-king le 8 Novembre 1772.

Les Tourgouths partirent du

» mieres. J'espere que tout se fera, comme je le souhaite, avec
» une entiere satisfaction de la part des Tougouths. Il est inu-
» tile que j'en dise ici davantage. Je n'ai prétendu donner qu'un
» précis de ce qui est arrivé.

pays d'Etchil au commencement de la onzieme lune de la trente-cinquieme année de *Kien-long*. Le 16 Décembre 1770 etoit le premier de la onzieme lune de la trente-cinquieme année de *Kien-long*.

Les Tourgouths sont arrivés près d'Ily sur la fin de la sixieme lune de la trente-sixieme année de *Kien-long*. Le dernier jour de la sixieme lune etoit le 9 Août 1771.



EXTRAIT d'une Lettre du P. Amiot, Missionnaire en Chine, à M. Bertin, Ministre & Secrétaire d'Etat.

De Pe-king, le 15 Octobre 1773.

L'Empereur de la Chine ayant fait graver sur la pierre, en quatre langues différentes, l'Histoire de la Transmigration des Tourgouths dans les terres de la domination Chinoise, un Grand de l'Empire, nommé *Yu-min-tchoung*, après en avoir obtenu l'agrément de Sa Majesté, l'a fait imprimer en caracteres blancs sur un fond noir. Ce Yu-min-tchoung est réputé le plus habile d'entre les Lettrés qui existent aujourd'hui à la Chine; c'est aux seules lettres qu'il doit son elévation & toute sa fortune. Il a l'honneur d'être allié à la famille du Philosophe de la Nation par le mariage de sa fille avec le *Saint-Comte* d'aujourd'hui, c'est-à-dire avec le Chef de la maison de Confucius. Yu-min-tchoung etoit ci-devant à la tête du Tribunal des Han-lin, & l'un des Savans qui environnent sans cesse le Trône pour être à portée de pouvoir répondre à l'instant même aux différentes questions sur la Littérature, les Sciences, le Gouvernement, & autres, souvent très-embarrassantes, que peut faire le Souverain. Il travailloit outre cela dans le Ministere, & est enfin parvenu à être Ministre lui-même. Ce Savant rend compte, à la tête de l'Imprimé, de la maniere dont il a obtenu qu'il fût rendu public, & en fait une espece d'analyse. Voici à-peu-près comme il s'exprime.

« L'Empereur, ayant achevé de composer les paroles qu'il » vouloit laisser à la postérité, comme un monument de la sou» mission spontanée & parfaitement libre de toute la nation

» des Tourgouths, me remit ſon manuſcrit en m'ordonnant de » le lire avec attention, & de le mettre au net en caractères » tels qu'il les faut pour être gravés. J'obéis avec reſpect, je le » lus & relus avec toute l'attention dont je ſuis capable, & » j'en fus toujours plus enchanté.

» Sa Majeſté a trouvé l'art difficile de renfermer beaucoup » de choſes en très-peu de mots, & de donner à ce peu de » mots un ſens très-profond & très-etendu; elle n'emploie aucun » caractere qui ne diſe quelque choſe d'eſſentiel, & qui ne ſoit » placé où il doit l'être; elle remonte juſqu'aux principes des » choſes qu'il eſt important qu'on ſache, & répand en paſſant » les ſolides maximes de la plus ſaine doctrine.

» Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que cet ouvrage ne lui » a coûté qu'un quart d'heure ou deux de ſon précieux temps; » il a coulé de ſa ſublime ſource avec la même rapidité qu'un » ruiſſeau qui, du haut d'une montagne, couleroit ſans ſerpen- » ter juſque dans les vallons.

» On ne trouve dans les paroles de ce monument ni com- » paraiſons ni exemples : eh! à quoi ſerviroient les comparai- » ſons & les exemples, puiſqu'elles n'ont pas même beſoin d'ex- » plication pour être parfaitement compriſes ? Tout eſt enoncé » ſimplement, mais avec nobleſſe, en termes précis, mais ener- » giques; tout y eſt d'une clarté qui ne laiſſe rien à deſirer. » C'eſt comme un Ciel ſans nuages, qui laiſſe voir à découvert » toutes les etoiles qui l'embelliſſent.

» En liſant ce manuſcrit tombé du propre pinceau de notre » grand Empereur, mes yeux & mes oreilles ont egalement eté » frappées par les ſenſations les plus douces. La beauté des ca- » racteres, leur elégance, leur arrangement charmerent ceux- » là; la ſucceſſion toujours harmonieuſe des ſons qui les déno- » minent enchanta celles-ci.

» Mon intention etoit d'en faire l'eloge, mais je ne trouve

» aucun terme qui puiſſe le faire dignement, ni exprimer ce » que j'en penſe. J'ai lu les livres des anciens, j'ai lu ceux des » modernes, & je ſuis contraint d'avouer que dans les uns ni » dans les autres je n'ai rien trouvé qui approchât de ce début » lumineux par où Sa Majeſté nous fait connoître de quelle » maniere les Tourgouths nous ſont ſoumis. Tout le reſte n'eſt » ni moins ſatisfaiſant ni moins clairement enoncé.

» La nation des Tourgouths, l'une des branches de celle du » Tchoung-kar, ſe ſépara du tronc dans le temps que les guerres » cruelles déſoloient tout le pays des Eleuths; elle s'éloigna de » ſa patrie, s'avança peu-à-peu juſques ſur les terres qui ſont » ſous la domination des Ruſſes, & obtint de ceux-ci la permiſ- » ſion de fixer ſon ſéjour près des lieux qu'arroſe l'Etchil. C'eſt- » là qu'elle a demeuré plus de 70 ans, dans une ignorance pro- » fonde de ce qui ſe paſſoit au voiſinage de notre Empire.

» Les mauvais traitemens que les La-té (Princes ou Chefs) » des Tourgouths reçurent autrefois de la part du Tchoung- » kar, les obligerent à abandonner leur propre pays pour aller » vivre dans un pays lointain, ſous une domination etrangere. » Les mauvais traitemens qu'ils ont enſuite reçus de la part des » Ruſſes, les ont pareillement contraints d'abandonner leurs » climats pour ſe ſouſtraire à un joug qui leur devenoit de jour » en jour plus inſupportable; ils ſe ſont déterminés à revenir » dans leur ancienne patrie, pour y vivre tranquillement ſous la » domination de notre auguſte Empereur.

» Les bienfaits de Sa Majeſté s'etendent juſqu'aux régions les » plus eloignées, elle traite les peuples etrangers avec la même » bonté dont elle uſe envers les Chinois eux-mêmes, qui ſont » ſes propres ſujets. Les Tourgouths ſont venus de leur plein » gré pour pouvoir vivre ſous ſes loix; elle ne les a point re- » butés, elle les a reçus même avec plaiſir & avec toutes les » marques de l'affection la plus tendre.

» Quand ils arriverent ſur nos frontieres (au nombre de plu-
» ſieurs centaines de mille, quoique la fatigue extrême, la faim,
» la ſoif, & toutes les autres incommodités inſéparables d'une
» très-longue & très-pénible route, en euſſent fait périr preſ-
» que autant), ils etoient réduits à la derniere miſere, ils man-
» quoient de tout. L'Empereur les pourvut de tout. Il leur fit
» préparer des logemens conformes à leur maniere de vivre,
» il leur fit diſtribuer des alimens pour ſe nourrir, & des vête-
» mens pour s'habiller; il leur fit donner des bœufs, des mou-
» tons & des uſtenſiles pour les mettre en etat de former des
» troupeaux & de cultiver la terre, & tout cela à ſes propres
» frais, qui ſe ſont montés à des ſommes immenſes, ſans compter
» l'argent qu'il a libéralement donné à chaque chef de famille,
» pour le mettre en voie de pouvoir travailler dans la ſuite à
» gagner ſa propre vie, & à pourvoir à la ſubſiſtance de ſa
» femme & de ſes enfans.

» De cette façon les Tourgouths ſont à préſent en quelque
» ſorte dans l'abondance de tout. Ils peuvent manger juſqu'à la
» ſatieté; ils peuvent ſe garantir de la rigueur des ſaiſons par
» des habits commodes; ils peuvent guérir leurs maladies, ou
» même les prévenir par l'uſage des remedes ſalutaires dont les
» ſoins & les attentions de Sa Majeſté, qui s'etendent à tout,
» les a pourvus avec la libéralité la plus abondante.

» Après que les Tourgouths eurent eté un peu remis de leurs
» extrêmes fatigues, l'Empereur ordonna à Oubaché leur Roi,
» de venir à la Cour accompagné des principaux Chefs de ſa
» nation. Sa Majeſté fit tout préparer le long de la route, loge-
» mens, chevaux de main, chevaux de bagage, nourriture &
» tout ce qui eſt néceſſaire, tant pour l'agrément que pour la
» commodité, & cela d'une maniere proportionnée à leur rang,
» & conforme à celle dont ils ont coutume de voyager.

» Oubaché & les ſiens obéirent ſans réplique, ils ſe rendi-

» rent à Géhol. Notre grand Empereur, après leur avoir fait » donner des habits de cérémonie, les admit en sa présence dans » le Palais de Y-mien-yu (c'est-à-dire, Palais du séjour ordinai» re), situé dans le Jardin des dix mille arbres; (Ouan-chou» yuen) leur donna le festin solemnel, les combla de présents » & d'honneurs, & les eleva à des dignités plus ou moins con» sidérables, suivant le rang qu'ils occupoient entr'eux dans le » pays qu'ils venoient de quitter.

» Des traitemens si magnifiques & en même temps si ho» norables, ravirent d'admiration les Princes & Seigneurs » Tourgouths, & leurs cœurs en furent pénétrés de la plus » vive reconnoissance; ils furent convaincus qu'il suffit d'être » homme pour avoir part aux bienfaits de Sa Majesté, dont le » grand cœur embrasse tout l'univers : aussi ils ont obéi sans » murmure à tout ce qu'on leur a intimé de sa part. Persuadés » que notre grand Empereur n'a rien ordonné que pour leur » plus grand avantage, ils se sont soumis avec plaisir, pour la » répartition des terres, pour leur jonction ou leur séparation, » pour les quartiers qu'ils devoient habiter, & pour tout le » reste, à tout ce que Sa Majesté a bien voulu leur pre» scrire.

» C'est ainsi qu'ils ont cru pouvoir mériter, en quelque sorte, » la puissante protection dont elle daigne les honorer : c'est par » cette déférence aveugle à toutes ses volontés, qu'ils ont » cru pouvoir se rendre dignes de jouir eternellement de l'ho» norable & utile asyle qu'elle vient de leur accorder avec une » bonté qui n'a point d'exemple; & si l'Empereur lui-même » a commencé & fini cette grande affaire avec tant de grandeur » d'ame & un succès si éclatant, c'est que le Ciel voulant ré» compenser dans sa personne le mérite de ses ancêtres qu'il » imite si glorieusement, lui a sans doute inspiré tout le détail » de la conduite qu'il a tenue.

» En effet, quand la nouvelle ſe fut répandue ſur nos fron-
» tieres, que toute la nation des Tourgouths s'etoit miſe en
» route, & qu'elle prenoit le chemin qui conduit à la Chine,
» ceux de nos Grands qui commandent les troupes qui gardent
» de ce côté-là les limites de notre Empire, en donnerent avis
» à Sa Majeſté, comme d'une affaire de la plus grande impor-
» tance, & demanderent du renfort pour ſe mettre en état de
» repouſſer la force par la force, au cas qu'ils fuſſent attaqués
» par cette multitude de barbares dont on ignoroit encore les
» intentions.

» Sur cet avis, l'Empereur aſſembla ſon Conſeil, & fit part
» aux Grands qui le compoſent des nouvelles qu'il venoit de
» recevoir; tous les eſprits furent en ſuſpens, & perſonne n'oſa
» dire ce qu'il penſoit, parce qu'il n'eſt perſonne qui ne crût
» que les Tourgouths ne vinſſent dans le deſſein de s'emparer
» à force ouverte d'un pays qu'ils regardoient comme leur an-
» cienne patrie. Voyant que tout le monde gardoit le ſilence;
» l'Empereur prit lui-même la parole, & avec cet air de gran-
» deur qui en impoſe, & de ce ton ferme & décidé qu'il ſait
» ſi bien prendre dans les affaires les plus difficiles & les plus
» compliquées, il dit: Dans quelque intention que les Tour-
» gouths viennent, je vais me préparer à les bien recevoir;
» s'ils viennent en ſuppliants, je leur tendrai la main, & je leur
» prodiguerai les ſecours que je ne refuſe jamais aux malheu-
» reux: s'ils viennent en ennemis ou en brigands, j'enverrai
» des armées pour les combattre & les exterminer. Pour moi,
» je penſe, & je n'en doute même pas, que ces miſérables
» n'ont d'autre but que celui de ſe mettre à ma diſcrétion, &
» d'implorer ma clémence, pour obtenir de moi ce qu'ils voient
» bien qu'il leur ſeroit impoſſible de ſe procurer par la force.
» Cependant, pour plus grande ſûreté, je vais faire partir
» quelques troupes, afin de fortifier les garniſons des frontieres;
» mais

» mais en même temps je vais donner mes ordres pour qu'on
» laiſſe aux Tourgouths toute liberté de s'expliquer clairement
» ſur ce qu'ils prétendent.

» C'eſt ainſi que s'exprima Sa Majeſté. Elle prévit dès-lors
» tout ce que nous avons vu arriver depuis. Elle avoit prévu de
» même autrefois tout ce qui devoit arriver aux Eleuths & aux
» Mahométans, lorſque ces deux Peuples commencerent la
» guerre. Sa pénétration lui fait démêler tout ce que les hommes
» renferment ſoigneuſement dans les plus ſecrets replis de leurs
» cœurs, tout ce que les affaires ont de plus embrouillé, de la
» même maniere qu'un flambeau ardent fait diſtinguer les ob-
» jets pendant une nuit obſcure. Elle a vu clairement dans ces
» deux grandes affaires tout ce qui devoit arriver, avant même
» qu'elles commençaſſent; elle les a terminées l'une & l'autre
» avec une egale gloire, quoique d'une maniere différente,
» & avec les plus heureux ſuccès.

» Il ſavoit tout ce que les Tourgouths devoient faire, quand
» il apprit qu'ils abandonnoient les lieux qu'ils habitoient ci-de-
» vant; & quoiqu'ils fuſſent encore eloignés de plus de dix
» mille lys, il les connoiſſoit auſſi parfaitement qu'il peut con-
» noître ſes propres ſujets; dépoſant tout ſoupçon contr'eux,
» il aſſura qu'ils ne venoient que dans des intentions de paix
» & de ſoumiſſion, & l'evénement a prouvé qu'il ne s'eſt point
» trompé.

» L'année de l'arrivée des Tourgouths ſe trouve préciſément
» être la même où l'Empereur célébroit la quatre-vingtieme
» depuis la naiſſance de l'Impératrice ſa mere. *En mémoire de*
» *ce jour heureux, Sa Majeſté avoit fait bâtir ſur la montagne qui*
» *met à l'abri des chaleurs* (Pi-chou-chan) *un vaſte & magni-*
» *fique Miao, en l'honneur de tous les attributs de* Fo *réunis ſous*
» *un même culte* (Pou-to-tſoung-tcheng-ſée); il venoit d'être

» entiérement achevé, quand Oubaché & les autres Princes de
» ſa nation arriverent à Géhol.

» En mémoire d'un evénement qui a concouru à rendre cette
» même année célebre à jamais dans nos faſtes, Sa Majeſté a
» voulu eriger dans ce même Miao un monument qui en con-
» ſtatât l'epoque & en atteſtât l'authenticité : elle en compoſa
» elle-même les paroles, & en ecrivit les caracteres de ſa pro-
» pre main. Combien peu de perſonnes ſeront dans l'occaſion
» de le voir & de le lire dans l'enceinte du Temple où il eſt
» erigé ? Combien l'ignoreroient entiérement, ſi l'on ne
» pouvoit s'en inſtruire que dans le lieu même?

» J'ai l'honneur d'être occupé ſans ceſſe auprès de notre
» grand Empereur ; mes yeux ſont témoins de tout ce qu'il fait, &
» mes oreilles retentiſſent agréablement de tout ce qu'il dit. Je ſuis,
» pour ainſi dire, tout rempli de l'Empereur, & l'on peut m'en
» croire ſur ma parole, quand j'aſſure que, malgré mon amour
» pour l'etude & l'application conſtante que je n'ai jamais inter-
» rompue pour tâcher d'acquérir des connoiſſances utiles, je ne
» ſais pas un dix-millieme de ce que ſait Sa Majeſté. Je connois
» l'Empereur auſſi parfaitement que je puis me connoître moi-
» même, & j'avoue que je ne me trouve qu'un franc hébêté,
» quand j'oſe me comparer à lui.

» Je fus le ſeul à qui Sa Majeſté daigna communiquer les
» paroles du monument immédiatement après les avoir ecrites.
» La lecture que j'en fis ſur le champ me ravit d'admiration, &
» me cauſa la joie la plus vive. Il me parut qu'il etoit contre la
» juſtice que cette admiration & cette joie reſtaſſent comme
» concentrées dans moi ſeul; je demandai la permiſſion de faire
» part de mes ſentimens au Public, & elle me fut accordée.

» En liſant ce que je viens d'ecrire de moi-même, l'on entrera
» ſans doute dans mes vues, & l'on penſera comme moi ; mais

» en lisant les propres paroles du monument composées par l'Em-
» pereur, & que je n'ai fait que transcrire, avec tout le respect &
» toute l'attention dont j'ai eté capable, on se convaincra que
» dans quelque genre que ce puisse être, la gloire dont notre
» grand Monarque se couvre sans cesse aux yeux de l'Univers,
» est digne de l'immortalité. Heureux moi-même, si un seul des
» rayons de cette gloire immortelle peut venir jusqu'à moi
» par simple réflexion! Fait par moi Yu-min-tchoung, Manda-
» rin du titre de King-yen-kiang-koan (c'est-à-dire interprete des
» King) Grand du titre de Tay-tsée, Tay-pao, de la suite
» ordinaire de l'Empereur (Nei-ting-koung-foung), aide du pre-
» mier Ministre (Sié-pan-ta-hio-ché), premier Président du Tri-
» bunal des Subsides (Hou-pou-chang-chou).

» Le 15 de la 8e lune de la 36e année du regne de Kien-
» long ».



QUELQUES REMARQUES

Sur un article intitulé, *Révolution des Calmoucks Logores en 1757*, que M. l'Abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, a inséré dans son *Voyage en Sibérie*, page 190, &c. du tome premier.

ON EST *toujours etonné*, dit M. Chappe, *du peu de connoissance que nous avons des peuples Tartares qui habitent le Midi de la Sibérie, & de l'imperfection des cartes géographiques de ces contrées.*

Les Russes voisins de ces peuples pourroient nous procurer ces connoissances. Je sais même qu'ils ont d'excellens matériaux sur ces différens objets...... Il n'y a pas à douter que les Russes n'ayent de bons matériaux sur ce qui regarde ces Tartares. Il y a apparence qu'ils ont fait tirer la carte exacte de leurs pays, puisqu'en 1756, un Eleuth dans la maison, ou sous la tente duquel logea un de nos Missionnaires géographes que l'Empereur envoyoit pour faire cette carte, lui dit : *Il y a peu de tems qu'il passa ici quelques Oros qui avoient des instruments semblables aux vôtres, & qui faisoient ce que vous faites.* Le Pere Géographe avoit monté son quart de cercle & prenoit hauteur, si je m'en souviens bien.

Il s'y passe de grands événements, continue M. Chappe, dont nous n'avons aucune connoissance, la révolution des Calmoucks Longores en est une preuve frappante.

Si l'on n'a point eu de connoissance en Europe de cette révolution, c'est la faute de ceux à qui j'en avois envoyé

moi-même une relation assez détaillée en 1757 ou 1758. Elle sera restée dans le fond de quelque cabinet, de quelqu'un très-peu curieux de ces sortes d'événemens. L'explication du monument Chinois que j'envoie cette année (1) suppléera à ce qui s'est egaré, ou perdu.

Cette nation occupoit une etendue de pays plus grande que la France; elle a eté détruite en 1757 par les Chinois, à la suite d'une guerre qui a duré dix ans. Voyez pour ce qui suit, mes Notes sur le monument, *ibid.* Il eût eté plus exact de dire : elle a eté détruite *par les Tartares Mantchoux;* car aucun Chinois n'y a eu part : & la guerre qui a exterminé les Eleuths n'a duré qu'environ trois ans & demi, & non pas *dix ans.*

Ces peuples Calmoucks *réfugiés en partie dans la Sibérie & sur le Volga etabliront leurs mœurs & leur Religion dans les contrées, &c.*

Il n'y a pas à craindre que ces peuples etablissent leurs mœurs en Sibérie, ni sur le Volga. Ils ont déja quitté ces pays & sont revenus d'eux-mêmes se mettre sous l'obéissance de l'Empereur de la Chine qui les a bien reçus, leur a donné des terres à défricher, leur a assigné de bons pâturages pour leurs bestiaux, & les a comblés d'honneurs & de bienfaits, ainsi qu'il a fait à plusieurs hordes de Tartares qui se sont données à lui. J'enverrai l'année prochaine une connoissance exacte de la transmigration de ces Tartares (2). *Voyez*, en attendant, *mes notes sur le monument.*

Le Contaisch Tsagan-araptan.... Galdan-Tchiren, &c. Il faut dire, Tsi-ouang, Raptan y Kaldan-Tsereng. *Voyez*, pour le reste, *mes Notes*, ibid. Debatchi, *lisez*, Ta-oua-tsi, ou Tarouats;.... Amour-Saman, *lisez* Amoursana. J'ai expliqué assez au long *l'origine de la guerre* que les Eleuths, ou Calmoucks se

(1) Elle est imprimée dans ce volume, *page 325.*

(2) Elle est imprimée ci-dessus, *page 401.*

firent entr'eux, & j'ai dit à quelle occasion l'Empereur de la Chine se mêla de leurs affaires.

Les Kirsi-Cosaques sont ceux qu'on appelle ici *Hasack....*

Ce peuple infortuné, dit M. Chappe, *attaqué de toutes parts, abandonna sa terre natale à ses ennemis ; & se sauva en Sibérie au nombre de vingt-mille familles*, *&c.* On a vu dans l'explication du monument, que ceux qui se sauverent en Sibérie n'étoient qu'une très-petite partie de la nation. Les quatre Rois & les vingt-un Seigneurs que l'Empereur avoit créés, ont tous eté exterminés avec leurs sujets, à l'exception du Han des Tourbeths. Ceux qui s'étoient réfugiés sous la protection des Russes sont revenus, & ont occasionné la transmigration de plusieurs Hordes de Tartares qui sont venus comme eux demander instamment d'être reçus au nombre des sujets de l'Empereur de la Chine, &c. Pour ce qui regarde la maniere dont finit Amoursana, *voyez le monument Chinois sur la conquête des Eleuths.*

En général la relation succinte de M. l'abbé Chappe est assez exacte à l'exception de deux ou trois articles. Il paroît surpris que la relation Russe passe sous silence *le long séjour que l'infortuné Amoursana fit à Tobolks. Il y a eté enfermé très-longtemps dans la maison de campagne de l'Archevêque.* Il est impossible qu'Amoursana ait fait un long sejour à Tobolks. Il n'a guère vécu qu'un an après sa défection, ou sa prétendue révolte. Il est mort dans un coin de la Sibérie, peu de temps après s'y être retiré, & le Gouvernement Russe ignoroit, ou faisoit semblant d'ignorer, qu'il se fût refugié chez eux. J'en parle avec connoissance de cause, puisque j'ai traduit moi-même les Lettres que les deux Cours se sont écrites à l'occasion d'Amoursana. Je serois en etat de dire bien des particularités curieuses, si je les avois apprises par quelqu'autre voie ; mais je dois aux deux Cours de ne parler que de ce

qui eſt public. Si l'Empereur fait graver quelqu'autre monument où ces particularités ſoient conſignées, alors je pourrai les mettre en françois.

Je remarque que ce que dit M. Chappe d'après l'hiſtoire générale des voyages de M. l'Abbé Prevôt, ne mérite pas autant la croyance du public que le reſte de ſa relation. Ceux qui ont parlé de la Religion des Lama & des Kalmoucks, l'ont fait en gens prévenus ſur certains articles.



TA-HIO.

PRÉFACE.

LE PETIT-FILS de Confucius & un de ses disciples ont composé, d'après ses enseignemens, les deux petits Ouvrages *Ta-Hio* & *Tchong-Yong* dont nous nous hasardons à donner la traduction sous les titres de *la Grande Science* & *du Juste Milieu.*

Soit préjugé ou raison, prévention ou justice, la Chine, après plus de vingt siecles, continue encore à les etudier & à les admirer. Les révolutions du goût, les changemens de Dynastie, les dominations etrangeres même, n'ont jamais entamé l'universalité des suffrages, ni l'elégance pittoresque du style concis dans lequel ils sont ecrits, ni la beauté de la doctrine bienfaisante qu'ils enseignent. Quoiqu'ils ne soient sortis des cendres du grand incendie des livres que tronqués, mutilés & peut-être altérés, les gens de lettres, les hommes d'état, les philosophes & les bons citoyens les regardent comme un des plus beaux monuments qui nous restent de l'éloquence & de la sagesse de l'Antiquité. C'est dans la belle morale qu'ils enseignent, dans les vertus qu'ils commandent & dans les sages regles de politique qu'ils tracent & qu'ils ont eu la gloire de persuader, que les Philosophes d'au-delà des mers auroient dû chercher la solution du grand problême de la durée de l'Empire Chinois, & non pas dans la différence des climats & dans la force des préjugés : causes également absurdes aux yeux de la foi, de l'expérience & de la raison. Nous invitons

invitons les Sages à chercher comment le vrai, qui brille d'une si pouce clarté dans ces Ouvrages, a subjugué les Conquérans qui nous ont vaincus, & les a forcés, par l'intérêt même de leur gloire, à négliger leur langue, pour les etudier, & à reformer d'après leur doctrine, les désordres même qui leur avoient ouvert le chemin du Trône. Plus les ténébres de la barbarie d'où ils sortoient, etoient épaisses & profondes, plus leurs yeux s'ouvroient facilement à une lumiere qui leur faisoit retrouver toute leur raison, & jouir avec délices de la probité qu'ils avoient apportée du fond de leurs forêts. Car, pour le remarquer en passant, un sauvage qui erre dans les bois au gré de ses besoins, est plus près de la sagesse & de la vertu qu'un faux sage, qui ne tient à l'humanité que par les ouvrages dont il la flétrit, & par les maux qu'il lui cause. Aussi ne serions-nous pas surpris que ces prétendus beaux esprits fussent blessés des maximes lumineuses du Ta-Hio & des principes resplendissans du Tchong-Yông, quelque affoiblie qu'en puisse être la lumiere dans notre Traduction. Il faudroit posséder mieux que nous ne le pouvons ici, les richesses de la langue françoise pour rendre exactement le profond & sublime burin de *Tseng-tsée* & de *Tsée-tzée*. Les savants qui lisent le texte original de ces deux grands philosophes n'ont pas besoin que nous disions que le génie du françois ne sçauroit se plier au laconisme plus qu'algébrique de leur style, & encore moins atteindre le brillant & la force de son coloris. La musique & la peinture ne se traduisent pas. Nous n'avons visé qu'à rendre leurs pensées & leurs raisonnements. Il seroit trop long de raconter ici jusqu'où nous avons poussé les confrontations, les discussions, les examens & les recherches pour tâcher d'y réussir ; mais nous osons assurer que nous n'avons rien négligé de tout ce qui dépendoit de nos soins, & que

quoique nous ayons pris pour guide le grand commentaire impérial du Li-Ki, nous avons consulté la plupart des autres qui ont quelque réputation, comme ceux du Kong-in-ta, du Tchang-Ko-lao, de Tcheou-tsée, & la belle glose de Ge-Kiang qui est un chef-d'œuvre de critique & d'élégance. Si nous etions plus maîtres de nos moments, nous nous serions fait un plaisir d'accompagner notre traduction de toutes les notes grammaticales, critiques, oratoires, historiques, politiques, philosophiques, &c. que désireroit la curiosité des littérateurs d'Europe; mais nos occupations ne nous permettent pas de nous engager dans une entreprise qui demanderoit tous les loisirs d'un homme de cabinet. D'ailleurs ceux qui savent la langue Chinoise sont à même de puiser eux-mêmes dans les sources, & les autres se trouveroient trop loin de leur erudition & peut-être de leurs idées. Cependant comme le Lecteur est en droit d'exiger qu'on lui fasse connoître les personnages dont parle le Texte, nous avons jetté en notes, çà & là, ce qui nous a paru plus essentiel à cet egard. Bien plus, comme nous prévoyons bien des surprises & des etonnements sur la beauté de plusieurs maximes de politique & de morale que l'Europe dédaigne d'approfondir, & dont notre Gouvernement fait son appui, nous avons eu l'attention de les eclaircir ou de les confirmer par d'autres Textes des King & des plus célébres Ecrivains de toutes les Dynasties. En quelques endroits même, nous nous sommes permis d'indiquer avec quelle magnificence de raison & de sagesse nos Grands Lettrés ont déployé la vraie doctrine de l'Ecole de Confucius.

Puisse ce surcroît de travail faire plaisir au Lecteur, & l'engager à lever les mains au ciel pour demander à Dieu la conversion d'un peuple qu'il a eclairé de tant de lumieres

& comblé de tant de bienfaits. Hélas! il ſeroit peut-être plus près d'ouvrir les yeux à la lumiere ſurnaturelle de la foi, s'il avoit plus à rougir de ſes erreurs & de ſes vices, & ſi les vertus ſociales & les vérités naturelles dont elles ſont mêlées, ne lui en cachoient pas le crime & le danger.



TA-HIO,

OU

LA GRANDE SCIENCE.

LA VRAIE Sageſſe conſiſte à eclairer ſon eſprit & à purifier ſon cœur, à aimer les hommes & à leur faire aimer la vertu, à franchir tout obſtacle pour s'unir au ſouverain bien, & à ne s'attacher qu'à lui (1).

Heureux qui ſait le terme où tend ſa courſe ! le chemin qu'il doit ſuivre s'offre à ſes yeux tout tracé ; la perplexité & le doute s'envolent dès qu'il y entre ; la paix & la tranquillité font naître mille fleurs ſous ſes pas ; la vérité l'eclaire de ſes plus bril-

(1) Ceux qui ne feront attention qu'aux mots & aux caracteres du Texte pris ſolitairement, trouveront peut-être que nous avons ajouté au ſens de Confucius dans cette premiere phraſe & dans pluſieurs endroits de notre Traduction ; mais nous les prions d'obſerver 1°. que la ſignification des mots & des caracteres dépend en premiere inſtance des idées qu'y attache & qu'en donne celui qui les employe. Un Académicien, un Philoſophe, un Moraliſte & un Prédicateur employent le mot de *Sageſſe* egalement : qui oſeroit dire qu'il ne ſignifie pas plus chez l'un que chez l'autre ? 2° Que la philoſophie de Confucius etant une philoſophie de *ſageſſe*, de vertu & de religion, puiſée dans les ſources les plus pures des anciennes Traditions, on ne doit pas être ſurpris qu'elle prenne ſon eſſor plus haut que celle du Portique. 3°. Que comme tout eſt lié & ſuivi dans le *Ta-Hio* & le *Tchong-Yong*, la ſublimité de la maxime qui précede eſt prouvée par celle qui ſuit.... 4°. Qu'à nous en tenir même aux explications & gloſes Chinoiſes, nous n'avons pas toujours laiſſé le ſens du texte auſſi haut que nous l'aurions pu.... 5°. Que nos Caracteres étant compoſés d'Images & de Symboles, les expreſſions les plus heureuſement choiſies ne les rendent jamais que bien imparfaitement. Le mot d'*eclairer*, par exemple, comment rend-il l'idée que préſentent les images de *ſoleil* & de *lune* du caractere *Ming* ?

lants rayons; toutes les vertus entrent à la fois dans son ame, & avec les vertus, la joie & les délices d'une pure félicité. Mais malheur à qui, prenant les branches pour la racine, les feuilles pour les fruits, confond l'essentiel avec l'accessoire, & ne distingue pas les moyens de la fin. Connoître l'ordre de ses devoirs & en apprécier l'importance, est le commencement de la Sagesse.

O Sagesse, divine Sagesse! tu l'avois appris à la haute antiquité. Un Prince qui vouloit conquérir tout l'Empire à l'innocence & à la vérité, s'appliquoit d'abord à bien gouverner ses Etats (2). Il commençoit par mettre le bon ordre dans sa Maison; son premier soin etoit de régler sa Conduite; pour régler sa conduite, il s'attachoit avant tout à rectifier ses inclinations; il travailloit principalement à affermir ses résolutions; pour affermir ses résolutions, il s'efforçoit sur-tout de fixer ses pensées; pour fixer ses pensées enfin, il remontoit par le raisonnement jusqu'à la premiere Origine & à la derniere Fin de toutes les créatures, & s'en formoit une idée claire.

En effet, l'idée claire de l'Origine & de la Fin de toutes les créatures fixoit ses pensées; ses pensées étant fixées, elles affermissoient ses résolutions; ses résolutions étant affermies, elles l'aidoient à rectifier ses inclinations; ses inclinations etant rectifiées, elles se soutenoient pour régler sa conduite; sa conduite etant réglée, il lui etoit aisé de mettre le bon ordre dans sa maison; le bon ordre régnant dans sa maison, il lui facilitoit la bonne administration de ses Etats, & ses Etats enfin etant bien

(2) La Chine étoit divisée en plusieurs royaumes du temps de Confucius. Il parle pour les Princes qui étoient ses contemporains, & ce qu'il dit est moins un plan de conduite qu'il leur trace qu'un tableau qu'il leur peint de celle de leurs Prédécesseurs, à qui l'Empire entier avoit dû une réforme générale dans les mœurs & la plus heureuse prospérité.

gouvernés, il donnoit le ton à tout l'Empire, & y faisoit fleurir la vertu (3).

Nulle différence à cet egard entre un Empereur & le moindre de ses Sujets : la vertu est la racine de tout bien : la cultiver est le premier devoir & la plus grave affaire de toute la vie. Si on la néglige, les désordres du cœur passent dans la conduite, & l'on ne bâtit que des ruines. Faire l'essentiel de l'accessoire & l'accessoire de l'essentiel, est le renversement de toute raison.

« 1°. *Ouen ouang* (4), dit le *Chou-King*, avoit affranchi son » ame des erreurs & des vices. *Tching tang* (5) méditoit jour &

(3) Les Lettrés regardent cet article comme un précis sublime de tout ce que la philosophie, la politique & la morale ont de plus lumineux & de plus indubitable. Ils ont trouvé dans ce peu de paroles de leur maître, des principes de politique & de morale qui ont subjugué jusqu'à nos vainqueurs, maintenu nos loix, conservé nos anciennes mœurs & perpétué de siécle en siécle ce Patriotisme antique qui ne tient qu'au bien public & lui sacrifie tout. Que ceux qui ont la curiosité de connoître l'organisation intérieure de notre Gouvernement, lisent le *Ta-hio yen y pou*, ils verront qu'il n'appartient qu'à un homme d'Etat, versé dans les lettres & eclairé par l'expérience & le génie, de concilier tous les intérêts avec tous les devoirs, & la politique avec la probité. L'ouvrage de *Kieou Sun* seroit aussi utile en Europe qu'en Chine ; & le chef d'une Horde de Sauvages n'y trouveroit pas moins à profiter que nos plus grands Empereurs pour gouverner leurs immenses Etats.

(4) Ouen ouang fut le Fondateur de la Dynastie des anciens Tcheou qui commença 1122 ans avant J. C. & dura jusqu'en l'an 221. Il est regardé comme l'auteur du commentaire des *Koua* de *Fou-hi*. Le *Chi-King* dit qu'il est dans le ciel auprès du *Chang-ti*. L'histoire loue beaucoup sa modestie, sa douceur, sa frugalité, sa sagesse & sa piété filiale.

(5) *Tching-Tang* fut le Fondateur de la dynastie des *Tang* qui commença 1761 ans avant J. C. & dura jusqu'à l'an 1122. L'histoire lui donne de grands eloges. Elle raconte que voyant son peuple affligé par une sécheresse de plusieurs années, il coupa ses cheveux, se purifia par le bain, jeûna, se revêtit d'un habit de roseaux & alla s'offrir au *Tien*, dans un bois solitaire, pour être la victime de sa colere. Il pria avec beaucoup de larmes & de soupirs, disant : *Je suis un pécheur & un insensé, perdrez-vous tout un peuple à cause de moi ?* L'examen qu'il fit de sa conduite & de son gouvernement est rapporté par tous les historiens qui

» nuit, & obſervoit en tout la loi lumineuſe du *Tien*. *Yao* (6) » pouſſa la pratique de la vertu juſqu'à la plus ſublime perfec- » tion ».

L'exemple de ces grands Princes nous montre tout à la fois ce que nous devons à la dignité de notre ame, & où il faut puiſer les rayons de ſa ſageſſe & de ſa gloire.

2°. On liſoit ſur un baſſin (7) de *Tching tang* : « Que votre

diſent tous auſſi qu'il fut exaucé du *Tien*, & on obtint un pluie très-abondante.

(6) *Yao* eſt le premier Empereur dont il ſoit parlé dans le *Chou-King*. Notre Hiſtoire authentique & inconteſtable commence à lui. Les Critiques & les Sçavants du premier ordre qui abandonnent tout ce qui a précédé ſon Regne à qui veut aſſembler des Conjectures & des Traditions incertaines, datent de lui la fondation de la Monarchie. Le préambule du *Yao-Tien*, c'eſt-à-dire du premier chapitre du Chou-King, commence ainſi. « Ra- » contons l'hiſtoire de l'ancien Em- » pereur *Yao*. Il fut appellé *Fang-* » *hien*, c'eſt-à-dire *plein de mérite :* » ce nom glorieux étoit du à ſa » piété, à ſon génie, à ſon ſçavoir, » à ſa ſageſſe & à mille vertus natu- » relles & acquiſes dont il ſoutint » l'héroïſme par une modeſtie naïve » & une noble défiance de ſoi-mê- » me, &c. Le Chou-King le fait ainſi parler à ſes Grands : » Il y a » 70 ans que je regne, rendez- » vous à mes deſirs, & ſouffrez que » je dépoſe mon autorité entre vos » mains. O Prince, lui dit l'aſſem- » blée, vous avez ſoutenu la gloire » du Trône par vos vertus, ce ſeroit » l'avilir que d'y faire aſſeoir un » autre que votre fils. Non, dit *Yao*, » nommez-moi quelqu'un qui en » ſoit digne, & je le prendrai pour » mon ſucceſſeur, quelqu'obſcure » que pût être ſa naiſſance. L'aſ- » ſemblée nomma *Chun*, de la famil- » le des *Yn*. Le prince charmé de- » manda qu'on le lui fît connoître. » Il eſt fils de *Kou*, lui répondit-on, » ſon pere eſt un inſenſé, ſa ma- » râtre une fourbe & ſon frere un » orgueilleux : malgré cela il eſt » pacifique & obéiſſant ; toutes les » vertus brillent en lui ſans être » obſcurcies par aucun vice. Hé » bien, dit *Yao*, je l'éprouverai : » je lui donnerai ma ſeconde fille » en mariage, & je verrai comment » il ſe comportera. Ce bon Prince » donna ſes ordres ſur-le champ, » fit préparer le trouſſeau de ſa » fille, & ne dédaigna pas de » l'envoyer ſur les rives du Kouei- » Joui pour être l'épouſe de *Chun ;* » allez, lui dit-il, & honorez votre » époux.

(7) Comme nos caracteres ſont très-commodes pour toutes ſortes d'inſcriptions, non-ſeulement parce qu'ils peuvent s'écrire dans tous les ſens, mais encore parce qu'ils ſont également laconiques & éner-

» grand ſoin de tous les jours ſoit d'épurer votre vertu, deve-
» nez de jour en jour plus parfait, & ſoyez chaque jour un
» homme nouveau.

Il eſt dit dans le *Chou-King* (8) : « Appliquez-vous à réfor-
» mer & à renouveller les mœurs des peuples ». On lit dans le *Chi-King* (9) : « Quoique les *Tcheou* fuſſent les plus anciens

giques, les Anciens qui aimoient la vertu, en écrivoient des leçons ſur tout ce qui les environnoit. Le Commentaire intitulé, *la Doctrine des Sée-Chou prouvée par l'hiſtoire*, en cite pluſieurs qui paſſent pour être de la plus haute antiquité. Nous n'en copierons que deux ou trois. Sur une natte pour ſe repoſer : *Endormez-vous dans les bras de la ſageſſe, ſi vous ne voulez pas vous réveiller dans ceux du repentir.* Sur le bord d'un étang : *Plus l'eau en eſt pure & tranquille, mieux elle repréſente le Ciel.* Sur un arc : *La force ſuffit pour le bander, mais c'eſt l'exercice qui la donne.*

(8) Le Chou-King contient 58 Chapitres (en 257,000 caracteres). Des dix Chapitres que Confucius avoit extraits des annales de l'Empire l'an 484 avant J. C. les 5 premiers regardent *Yao* & *Chun* ; les 4 ſuivants la Dynaſtie des *Hia*, 17 la Dynaſtie des *Chang*, & les autres celle des *Tcheou*, qui finit l'an 248 avant J. C. Mais le Chou-King ne va que juſqu'à la 28 année de Siang-ouang, qui correſpond à la 624e avant J. C. Le Chou-King eſt au-deſſus de tous les livres d'hiſtoire des Grecs & des Romains pour l'antiquité, l'authenticité, l'élégance, le ſublime, & ſur-tout pour la beauté de la morale & la pureté de la doctrine.

(9) Le Chi-King eſt un recueil de trois cents piéces de vers (en 39,234 caracteres) recueillies & reviſées par Confucius. Il eſt diviſé en trois parties : la premiere intitulée *Koué-fong* ou *Mœurs des Royaumes*, contient les piéces de vers & chanſons qui avoient cours parmi le peuple, & que les Empereurs faiſoient recueillir en faiſant la viſite de l'Empire pour juger de l'état des mœurs, du gouvernement, des vices, &c. de chaque royaume. Si on jugeoit de certains royaumes ſelon cette regle qui n'eſt pas mauvaiſe, on s'en formeroit peut-être une plus juſte idée qu'en conſultant les livres. La deuxieme intitulée *Siao-ya* & la troiſieme *Taya*, *Petite excellence*, *Grande excellence*, contiennent des Elégies ſur les malheurs des temps, des Satyres contre les mauvais Princes & les mauvais Miniſtres, des Odes, des Chanſons, &c. à la louange des Empereurs, des Princes, des grands hommes, les cantiques d'actions de graces & de réjouiſſance qu'on chantoit lorſque les Princes venoient rendre hommage à l'Empereur, &c. Les erudits & les critiques croyent que tout ce qui eſt dans ces deux parties regarde la Dynaſtie des *Tcheou*. La quatrieme partie nommée *Song*, *Louanges*,

Princes

» Princes de l'Empire, ils ne durent le ſuffrage du *Tien*, qui » les appella au trône, qu'aux ſoins zélés de Ouen-ouang pour » faire refleurir la vertu dans ſes Etats ». Imitez ces grands exemples, & faites ſans ceſſe de nouveaux efforts pour les egaler.

3°. On lit dans le Chi-king : « Les Etats que l'Empereur » gouverne par lui-même ſont de mille Lis (10); chaque fa- » mille habite & cultive le terrein qui lui eſt aſſigné ». On y lit encore : » Le Mien-man va ſe percher ſur les arbres de » la colline ». Hélas ! diſoit Confucius, ce petit oiſeau ſait où il doit ſe fixer; comment l'homme paroît-il l'ignorer? Les rayons de la raiſon qui l'éclaire, le lui montreroient-ils moins sûrement que l'inſtinct de la nature à ce moineau ſauvage?

On lit dans le Chi-king : « O Ouen-ouang, que ta vertu fut » pure & ſublime! ô qu'elle fut admirable & éclatante! La » ſainteté en fut le terme ». C'eſt-à dire que comme Roi il s'appliquoit à procurer le bonheur de ſes peuples; comme ſujet, à reſpecter ſon Souverain (11); comme fils, à honorer ſes auguſtes parents; comme pere, à témoigner ſa tendreſſe à ſes enfants; & comme allié enfin, à garder fidélement tous les traités.

On lit dans le Chi-king : « Tel qu'on voit les roſeaux qui

contient les hymnes qu'on chantoit à la cour des Empereurs dans les cérémonies pour les Ancêtres ſous les Dynaſties des *Chang* & ſous celle des *Tcheou* & dans le petit Royaume de *Lou*, patrie de Confucius.

(10) Un *Li* eſt à-peu-près la dixieme partie d'une lieue d'Europe. Toutes les terres appartenoient à l'Etat, ſous les premieres dynaſties. Le gouvernement aſſignoit à chaque famille une portion de terre à cultiver pour elle, & une autre à cultiver avec ſept autres familles pour l'Etat.

(11) Ouen-Ouang n'avoit qu'un petit Royaume & étoit vaſſal de l'Empire. Il eut la fidélité & le zele de venir à la cour de l'infâme *Tcheou* pour lui faire des repréſentations. Ce monſtre qui le craignoit autant qu'il l'eſtimoit, le retint en priſon pendant deux ans.

» croiſſent ſur les rives du Ki ſe couronner ſans ceſſe d'un » nouveau feuillage, étendre au loin leurs rameaux, & étaler de tous côtés une verdure qui charme les yeux; tel s'offre » à nos regards le bon Prince Ouen-ouang. Son ame eſt comme » un ivoire ſculpté & limé, comme un diamant taillé & poli (12); » ſa perfection eſt ſon ouvrage. O que d'élévation dans ſes » penſées! que de nobleſſe dans ſes ſentimens! que d'affabilité » dans ſes manieres! que de dignité dans toute ſa perſonne! Sa » gloire ſera immortelle comme ſes vertus ». Ces paroles du Poëte, *comme un ivoire ſculpté & limé*, déſignent l'application de ce grand Prince à rectifier ſes idées, & à épurer ſes connoiſſances: celles-ci, *comme un diamant taillé & poli*, marquent ſes efforts pour ſe corriger de ſes défauts & perfectionner ſes vertus: ces exclamations, *ô que d'élévation dans ſes penſées! que de nobleſſe dans ſes ſentimens!* nous apprennent que l'heureux ſuccès de ſon application & de ſes efforts fut l'ouvrage de ſa continuelle vigilance ſur lui-même: les deux ſuivantes, *que d'affabilité dans ſes manieres! que de dignité dans toute ſa perſonne!* nous font voir que la beauté de ſon ame rejailliſſoit ſur ſon extérieur (13) & inſpiroit l'amour de la vertu, en faiſant parler aux yeux ſes doux attraits & ſa majeſté. Cette belle concluſion enfin, *ſa gloire ſera immortelle comme ſes vertus*, nous dit avec force que tandis que les hommes conſerveront les idées du vrai & du bien, ils chériront la mémoire d'un Prince qui a atteint la perfection de la ſageſſe & de la vertu.

(12) On voit par ces paroles que quelqu'odieux que fût le luxe dans l'Antiquité, on connoiſſoit les arts que les ſiécles ſuivants ont trop eſtimés; mais la politique vouloit qu'ils ne fuſſent employés que pour la magnificence de l'Etat: c'eſt encore la politique de notre Gouvernement. Le Proverbe dit: *Quand les gros diamants ſont ſans prix, les petites vertus ſont bien viles.*

(13) Nos Lettrés diſent: *La décence eſt le teint naturel de la vertu, & le fard du vice..... La gravité n'eſt que l'écorce de la ſageſſe, mais elle la conſerve.*

Le Chi-King dit encore : « O Ouen-Ouang ! ô Ou-Ouang ! » Ce n'eſt qu'en remontant à travers bien des générations » qu'on parvient juſqu'à vos heureux règnes : mais qui en » ignore les merveilles & n'eſt pas rempli de votre ſouve- » nir ? » C'eſt leur ſageſſe qui a aſſuré celle de leurs ſucceſ- ſeurs & qui la guide ; c'eſt leur bienfaiſance qui a donné tant de bonté à nos Princes, & qui en ranime ſans ceſſe les généreux ſentimens.

Le peuple lui-même jouit des plaiſirs & des douceurs, des aiſances & des richeſſes que leur prévoyance lui avoit préparées. Auſſi leur ſouvenir, ce ſouvenir ſi cher à tous les cœurs, ſe perpétuera-t-il de ſiécle en ſiécle, & ne s'éteindra jamais dans la mémoire des hommes.

4. « Oui ſans doute, diſoit Confucius, je pourrois entendre plaider une cauſe & prononcer des arrêts ; mais je » n'y vois que peu de gloire à acquérir. La ſeule qui ſoit » digne du ſage, c'eſt de tarir la ſource des procès, & d'en- » vironner le trône de la juſtice de tant de vertus qu'elle » n'ait plus beſoin ni de balance ni de glaive ». Mais comment enchaîner ou du moins contenir les paſſions qui font renaître la chicane de ſes cendres (14) ? Par cet aſcendant

(14) Proportion gardée, il y a quatre fois plus de tribunaux & de gens de juſtice en France qu'ici. Eſt-ce que les François ſont plus mauvais que nos Chinois ? Eſt-ce qu'il y faut plus de têtes pour trouver la vérité & la juſtice que dans l'extrêmité de l'Aſie ? ou plutôt ne ſeroit-ce pas qu'on n'y a pas les mêmes idées que nous de la Magiſtrature ? A remonter du village juſqu'à la Capitale, la gloire de nos magiſtrats eſt moins de juger les procès que de les prévenir, les arrêter, les accommoder & en dégoûter. Hors certains crimes atroces & publics, il n'appartient qu'à l'Empereur de prononcer des ſentences de mort. Moins il y en a, plus ſon regne eſt glorieux. Ajoutons encore ce mot. L'appareil, les recherches, les longueurs & les reviſions des procédures criminelles ont ici quelque choſe de plus effrayant pour la multitude que les ſupplices dans bien d'autre pays.

de sagesse qui désespère la mauvaise foi, intimide la cupidité & met en fuite la malice. C'est-là ce que j'appelle frapper à la racine (15).

5. Ne vous en imposez pas à vous-même (16). Haïssez le mal autant qu'il est odieux & difforme; aimez le bien autant qu'il est aimable & charmant, c'est-à-dire de toute l'étendue de votre ame, & une paix délicieuse vous fera jouir de vous-même avec volupté. Le sage a toujours les yeux ouverts sur sa conscience, & est par-tout docile à sa voix. L'insensé se souille de crimes lorsqu'il est sans témoins (17),

(15) Tous les critiques conviennent qu'on a perdu l'article de *Tzeng-Tzée* qui expliquoit les paroles, *fixer ses pensées*. Plusieurs Lettrés du premier ordre ont essayé d'y suppléer. Nous avons choisi le supplément de *Hoen-Kou-Tzée*. Il est dit dans le *Chi-King*: « *Le Tien » a donné la vie aux peuples & les » gouverne: c'est lui qui préside à l'har- » monie du monde* ». On lit dans le *Chou-King*: « *Qui obéit au Tien, pra- » tique la vertu: qui lui résiste tombe » dans le péché.* Et ailleurs: *Soyez » pénétré de crainte, soyez pénétré de » crainte; les pensées du Tien sont » profondes, il n'est pas aisé de con- » server ses faveurs. Ne dites pas: il » est elevé & très-elevé sur nos têtes. » Ses yeux sont toujours ouverts sur » vous; il observe chaque jour ce que » vous faites* ». Si vous compreniez » bien que le *Tien* châtiera un jour » les méchans sans le moindre » mouvement de colère, vous com- » prendriez aussi que s'il ne les pu- » nit pas encore, ce n'est pas une » molle indulgence qui arrête son » bras. Le jour que sa sagesse a » marqué n'est pas encore venu, » mais il viendra très-immanqua- » blement ».

(16) *On ne trompe les autres*, dit Kouan-tzée, *que parce qu'on se trompe soi-même. Selon Confucius, il faut juger des fautes par les personnes, des personnes par leurs vertus, & des vertus par les devoirs.*

(17) Confucius & ses disciples font souvent contraster le sage & l'insensé dans leurs maximes. En voici quelques exemples pris au hasard. *Le sage est toujours sur le rivage, & l'insensé au milieu des flots..... L'insensé se plaint de n'être pas connu des hommes, le sage de ne pas les connoître.... Le sage fait entrer tous les hommes dans son cœur, l'insensé en chasse ceux qui y sont.... Le sage est grand dans les plus petites choses, l'insensé est petit dans les plus grandes.... Le sage se perd en combattant ses pensées, l'insensé en les suivant.... L'Insensé est un enfant par ses finesses, le sage par sa candeur..... L'insensé n'est occupé que de sa fortune & de ses plaisirs, le sage ne pense qu'à fuir le mensonge & à trouver la vertu.*

& ſe porte ſans pudeur aux plus honteux excès. Voit-il un ſage qui s'approche ? la frayeur le gagne, il ſe hâte de cacher ſa turpitude, & ſe pare d'un faux extérieur d'innocence. Vain artifice ! les yeux les moins perçants pénétrent juſqu'aux derniers replis du cœur d'un hypocrite. L'ame n'a point de ſecret que la conduite ne révele. Auſſi le ſage ne cherche-t-il à ſe précautionner que contre ſa conſcience. « O qu'il faut » s'obſerver, diſoit Confucius, ſur ce que les aveugles voyent » & les ſourds entendent » !

Un homme opulent orne & embellit ſa demeure, tout y annonce ſes richeſſes. Il en eſt de même de la vertu. Le corps où elle habite en reçoit une impreſſion de grandeur & de ſérénité (18), qui annonce aux yeux, qu'elle déploie toute l'ame & l'enivre de délices & de paix : tant il importe au ſage de s'affermir dans ſes bonnes réſolutions.

6. Ce n'eſt que par la droiture du cœur qu'on ſe corrige des défauts & qu'on acquiert des vertus. Mais cette droiture ſi précieuſe & ſi eſſentielle ne peut réſiſter au choc impétueux des paſſions. Les eclats fougueux de la colere la renverſent, les friſſons glaçans de la crainte la font plier, les treſſaillemens ſubits de la joie l'ébranlent, & la pâle triſteſſe la met comme à flot dans ſes larmes. Comment le cœur pourroit-il la ſauver d'une tempête où il n'échappe pas au naufrage ? elle commence à peine, qu'il eſt lui-même comme banni de lui-même. L'on voit alors ſans voir, l'on entend ſans entendre : les plus doux alimens même perdent leur ſaveur & leur goût.

(18) Selon le Lun-yu, « Confucius etoit toujours gracieux & » affable ; mais ſans rien perdre de » ſa modeſtie, ni de ſa gravité. Sa » politeſſe ne dégénéroit jamais ni » en baſſeſſe, ni en fadeur ; & l'air » d'autorité qu'il ſavoit ſe donner » n'avoit rien qui pût bleſſer l'orgueil le plus délicat, parce que » la ſérénité de ſon front, qui découloit de celle de ſon ame, enchaînoit les paſſions & réveilloit » les vertus ».

O ivresse des passions ! ô affreuse tyrannie ! mais ivresse utile, tyrannie avantageuse, parce qu'elles montrent que sans la droiture du cœur on ne peut pas même s'assurer la pratique extérieure de la vertu (19).

7. C'est en vain qu'on espere de mettre le bon ordre dans sa maison, si on n'a pas eu soin d'abord de régler sa conduite. Comment exiger des autres en effet ce qu'on ne peut obtenir de soi ? comment même le leur demander ? On suit comme nécessairement la pente oblique de ses défauts. Au lieu d'amollir les cœurs par la tendresse, de les piquer par le dédain, de les retenir par la crainte, de les gagner par la bonté, de les charmer par les egards, on se prostitue & on s'oublie; on se commet & on s'expose ; on va trop loin & l'on recule; on s'aveugle & on se hasarde; on se rapetisse & on s'avilit :

(19) Les actions des hommes peuvent n'être qu'un fard & un voile dans bien des occasions ; mais la suite de leur conduite ne peut en imposer. Le gouvernement part de ce principe chez nous & se décide dans le choix des Mandarins, 1°. Sur le motif qui paroît les faire agir & le but qu'ils se proposent. 2°. Sur les qualités de leurs bonnes actions & de leurs fautes. *Une grande ame*, dit Confucius, *prend son essor vers la vertu à la moindre occasion ; une ame basse ne va à son devoir qu'en rampant. Un bon cœur penche vers la bonté & l'indulgence, un cœur étroit ne passe pas la patience & la modération.* 3°. Sur l'idée qu'on en a dans leur famille & dans leur patrie. 4°. Sur l'estime ou le mépris du public : *Qui réunit tous les suffrages ou n'en obtient aucun, est un homme dangereux ; on ne peut plaire ni deplaire tout à la fois aux gens de bien & aux méchants, sans être fourbe.* 5°. Sur les paroles & les manieres. *Un homme sévere & brusque peut avoir le cœur bon, celui dont les paroles sont pleines de finesses dont les manieres sont séduisantes, l'a rarement bien fait.* 6°. Sur leur maniere de parler d'eux-mêmes, des autres & des affaires : *Le sage ne se compare à personne, ne releve que les bonnes qualités des autres, & parle d'abord des inconvéniens & difficultés qu'il voit dans les affaires.* 7°. Par leurs prétentions, leurs procédés & leurs demandes : *L'homme qui a du mérite craint les emplois qui en demandent ; plus il est elevé, plus il est affable & prévenant : & sur cent requêtes il n'y en a pas une pour lui.* 8°. Sur leur maintien & leur contenance : *Il faut qu'un arbre soit bien gros & bien enraciné pour que ni le vent ni le poids de ses branches ne le fassent pencher d'aucun côté, &c.*

cela doit être : le cœur mene où il va (20). O qu'il en eſt peu qui voyent les défauts de ceux qu'ils aiment & les bonnes qualités de ceux qu'ils haïſſent! *Un pere*, dit le proverbe, *ne connoît ni les défauts de ſon fils, ni la bonté de ſon champ.* Que la vertu donc règne d'abord dans votre ame, ſi vous voulez la faire régner dans votre maiſon.

8. O vous que le Ciel a placés ſur nos têtes, Rois & Monarques qui gouvernez le monde, que pourront eſpérer les peuples de votre ſageſſe, ſi elle ne vous fait pas ouvrir les yeux ſur vos auguſtes familles, pour les cultiver par vos ſoins. Un grand Prince donne le ton à tout ſon Royaume du fond de ſon palais. Les vertus qu'il y fait eclore & fleurir autour de lui, attirent tous les regards & portent au loin la perſuaſion du devoir & l'innocence des mœurs. Le moyen en effet qu'il ne ſoit pas reſpecté & aimé, ſes magiſtrats honorés & obéis, les malheureux ſoulagés & ſecourus, tandis que la piété filiale (21), l'amour fraternel, & la bienfaiſance diſtinguent encore plus ſon auguſte famille que la pourpre qui la décore. L'Ode dit : « Une mere colle ſon enfant ſur » ſon ſein, elle le ſerre entre ſes bras & l'accable de baiſers ; » il ne parle pas & elle devine juſqu'à ſes deſirs par l'inſtinct » ſecret de l'amour ». Elle n'étoit pas encore mere que la

(20) Le commentaire ajoute : *Qui voit la vie du pere peut prédire celle des enfants. Le berger à cheval ſur un tigre n'en deſcend pas aiſément, le loup s'enfuit, mais le troupeau ſe diſſipe.*

(21) *Nos anciens Empereurs ayant reconnu qu'il n'appartient qu'à la Morale de réformer les peuples, ils mirent toute leur politique à exceller en piété filiale, & ils eurent la joie de voir que perſonne dans tout l'Empire n'oſoit plus s'oublier vis-à-vis de ſon pere & de ſa mere. Il leur fut aiſé alors d'enſeigner tous les devoirs, & de perſuader la pratique de toutes les vertus. Les exemples touchans de leur piété filiale leur avoit donné la clef de tous les cœurs ; ils n'avoient qu'à parler pour voir leurs ordres écoutés avec joie, reçus avec plaiſir, & exécutés avec empreſſement.* Confucius dans le Hiao-King.

nature avoit déja mis cet instinct dans son cœur. La maternité n'a fait que le développer.

L'exemple de la famille du Prince développe encore plus efficacement l'amour pour la vertu & le penchant pour le bien que tous les hommes portent en naissant. Si la cordialité & la déférence y unissent tous les cœurs ; l'imitation les reproduira, les multipliera & les perpétuera dans toutes les familles. Mais si l'injustice & le crime y entrent ; tout est perdu ; cette etincelle commencera l'incendie & causera un embrâsement universel. C'est dans ce sens qu'il a été dit : *Un mot peut tout perdre, un homme peut tout sauver.* La bienfaisance de Yao & de Chun passa de leur cœur dans ceux de tous leurs sujets. Kié & Tcheou (22) au contraire y versèrent leur cruauté & les souillèrent de tous leurs vices. Un Prince défend en vain ce qu'il se permet ; il n'est pas obéi. Il faut qu'il soit exempt des vices qu'il proscrit & qu'il ait les vertus qu'il exige : mais alors qu'il attende & espere tout de ses sujets. On n'a point vu de peuple ni résister à l'exemple de ses Rois, ni le démentir (23).

(22) *Kié* & *Tcheou* sont les Néron & les Caligula de Chine. Le premier est représenté dans le Chou-King & dans les annales, comme un prince pétri de mollesse & de luxure, sans probité & sans religion, magnifique pour ses plaisirs & ses amusemens jusqu'au délire, également superbe dans ses prétentions,& vil dans sa conduite, aussi perfide & aussi cruel qu'une femme perdue de débauche, abusant avec insolence de son autorité pour opprimer les peuples, & la prostituant jusqu'à la dérision & au ridicule, pourvaquer à ses plaisirs. Le second étoit né avec les talens & les belles qualités qui font les grands Princes, il ne fut qu'un monstre. Le luxe, le vin & l'amour des femmes le conduisirent par dégré de vice en vice jusqu'aux excès qui mettent l'homme au-dessous de la bête. Il epuisa tous les trésors de l'Empire pour fournir à ses plaisirs & à ses amusements, fit périr une infinité d'innocents, & outragea la nature jusqu'à faire des plus horribles supplices l'assaisonnement de ses débauches & de ses impiétés. La dynastie des *Hia* finit à *Kié*, & celle des *Tang* à *Tcheou*.

(23) *Qui aime son pere & sa mere n'oseroit haïr personne ; qui les honore,*

On

On lit dans le Chi-King : « Un pêcher que le printemps » a couronné de fleurs & de verdure fait naître le plaisir » dans tous les yeux par le doux eclat de sa beauté ; telle » est une jeune fiancée qui passe dans la maison de son epoux ; » la modestie & la douceur qui suivent ses pas entrent dans » tous les cœurs ». Les vertus du Prince & de son auguste famille trouvent ceux de leurs sujets encore mieux disposés. Ils volent au-devant d'elles pour les recevoir.

L'Ode dit : « O qu'il revere son aîné ! O qu'il chérit tendrement son cadet » ! Un Prince qui est bon frere, enseigne eloquemment à ses sujets à l'être, & se donne tous les droits pour les y obliger.

L'Ode dit : « Une vie irréprochable porte au loin une impression de lumiere & d'innocence qui corrige les mœurs » publiques ». Si un Prince est bon pere, bon fils, bon frere, les peuples se hâteront de lui ressembler, & il atteindra le vrai but du gouvernement en ne paroissant occupé que des sentimens de son bon cœur, & de la tranquillité de sa famille.

9. Si un Prince honore par ses respects le grand âge (24)

n'oseroit mépriser qui que ce soit. Si un Empereur aime & honore ses parens de cœur & de conduite, ce grand exemple instruira tous ses sujets des devoirs de la piété filiale & en persuadera l'observation. Les sauvages même qui habitent les îles de la mer en seront touchés. Il faut qu'un Empereur excelle en piété filiale. Un seul cultive la vertu, disent les annales, *& mille cœurs volent vers elle. Quand je dis que c'est par la piété filiale qu'un Empereur instruit les peuples & les gagne à la vertu, ne croyez pas qu'il doive parcourir l'Empire pour en donner des leçons. Son exemple va partout sur les aîles de la renommée ; il parle à tous les cœurs & il est entendu. Qui oseroit moins honorer ses parens, aimer ses freres & chérir ses amis que le Prince les siens ? O nom glorieux de Pere des peuples*, dit le Chi-King, *tu n'es dû qu'à celui qui conduit à la vertu par ses exemples tous les cœurs que le Tien lui a soumis.* Confucius dans le Hia-King.

(24) On voit dans le King & dans les Annales, que l'Antiquité regardoit le respect & les déférences qu'elle avoit pour les vieillards, les honneurs & les distinctions qu'elle leur accordoit, comme un point capital dans le gouvernement. 1°. Quand on revenoit de la

des Vieillards & la vertu des Sages; s'il distingue par ses egards la prééminence des hommes d'Etat & la supériorité des gens à talens; s'il s'attendrit de cœur sur les pleurs des malheureux & sur les besoins des orphelins, ses peuples charmés se porteront d'eux-mêmes à tout ce que la piété filiale, l'amour fraternel & la tendre compassion ont de plus touchant & de plus aimable. Son cœur entraînera les leurs : il en sera tout à la fois le premier mobile & la regle. S'il veut l'être plus

chasse, ils avoient leur portion de gibier & de venaison, quoiqu'il n'y fussent pas allés. 2°. Leurs enfants étoient dispensés d'aller à la guerre, & même de tout emploi. 3°. On donnoit chaque année trois grands repas de cérémonie aux vieillards; l'Empereur présidoit lui-même à celui de la Capitale; les Princes, les Gouverneurs, les Grands, les Mandarins présidoient à ceux des Villes. 4°. Ils etoient dispensés de de tout ce qu'il y avoit de gênant ou de pénible dans le cérémonial de la Cour, des Fêtes & même du Deuil. 5°. Dans la haute vieillesse leurs fautes ne pouvoient pas être punies par les Supplices, & on faisoit grace, pour l'ordinaire, à leurs enfants, pour ne pas les contrister. 6°. Ceux qui etoient du Conseil, pouvoient donner des avis à l'Empereur quand ils avoient quatre-vingts ans, s'en alloient avant que toutes les affaires fussent expédiées, & ne venoient que quand ils vouloient. Quand ils avoient quatre-vingt-dix ans, ils envoyoient saluer l'Empereur. L'Empereur alloit les voir chez eux, s'il avoit quelque chose à leur demander, & ne venoit jamais sans être précédé par ses présens. Confucius exhortant les Empereurs à conserver les anciens usages, fait voir que c'est la Sagesse, la Vertu & l'expérience qui les ont etablis, &c. Puis il ajoute : *Le Fils sera flatté de vos attentions pour son Pere, le Frere de vos bontés pour son Frere, toute une Ville, toute une Province, des honneurs que vous aurez rendus à un Vieillard. Un million de cœurs vous tiendront compte de ce que vous n'aurez fait que pour un seul de vos Sujets. L'imitation etendra, multipliera, reproduira, perpétuera ce bel exemple en mille manieres, &c.* La Dynastie des *Han* qui etoit moins eloignée de l'Antiquité, fut long-temps heureuse & florissante par les respects qu'elle avoit pour les Vieillards & par le soin qu'elle en prenoit. Vou-ti commence ainsi une Déclaration : *Un Vieillard ne peut être chaudement sans habits fourrés, ni réparer ses forces sans manger de viande. Qu'on nous avertisse, chaque année, du nombre des Vieillards de chaque District, à qui leur famille n'est pas en etat de donner des habits assez chauds, ni de la viande & du vin; Nous ordonnons qu'on prenne sur l'épargne de quoi y suppléer, &c.*

pleinement encore & ne ſe tromper jamais, qu'il epargne à ſon Souverain ce qui l'offenſe dans ſes Vaſſaux, & à ſes Vaſſaux ce qui lui déplaît dans ſon Souverain; qu'il fuie les voies perdues où ſes prédéceſſeurs ſe ſont egarés, & n'entre pas lui-même dans celles où ſes ſucceſſeurs pourroient s'égarer. Que ſa main droite ne frappe pas ceux que ſa main gauche careſſe, & que ſa main gauche ne careſſe pas ceux que frappe ſa main droite; qu'il n'exige enfin que ce qu'il s'accorde, & ſe mette ſans ceſſe à la place de ſes Sujets pour voir la ſienne.

L'Ode dit: « O aimable & cher Prince! tu es comme le » Pere & la Mere de ton Peuple ». Voulez-vous mériter ce grand éloge? Epouſez, prenez toutes les inclinations de votre Peuple, faites-en les vôtres, & ſoyez comme un Pere & une Mere qui aiment tout ce qui plaît à leurs enfants & ont en averſion ce qu'ils haïſſent (25).

L'Ode dit: « Montagnes du Midi, vos ſommets altiers & » ſuperbes n'offrent à la vue que des amas de rochers eſcar- » pés, horriblement ſuſpendus. O Yn, tu effrayes encore plus » les regards des peuples conſternés; ils ne les elevent vers » toi qu'en tremblant ». O Princes! craignez de reſſembler à ce Miniſtre abhorré! votre Trône tout entier s'écrouleroit ſous votre orgueil & vous enſeveliroit ſous ſes ruines.

L'Ode dit: « Tandis que la Dynaſtie des Chang régna » ſur les cœurs, elle ne voyoit que le Chang-ti au-deſſus

(25) « L'Empire, dit Tchang- » hoen, n'a pas eté fondé pour » que toutes les Provinces contri- » buaſſent à la gloire, aux plaiſirs, » à la richeſſe & à la puiſſance » d'un ſeul homme, mais pour » qu'un ſeul homme gouvernât les » peuples de toutes les Provinces » comme un pere ſes enfants, » pourvût à leurs beſoins, ſoula- » geât leurs peines, leur procurât » des plaiſirs, ſupportât leurs dé- » fauts & les formât à la vertu... » Qui n'a de triſteſſes & de joies, » d'averſions & d'attaches que » celles des peuples, les traite » en pere, & trouve en eux des » enfants.

» d'elle, & elle en etoit l'image chérie. O vous qui lui avez » ſuccédé, meſurez des yeux la hauteur de ſa chûte ; & » qu'elle vous apprenne que plus vos deſtinées ſont ſublimes, » plus il eſt difficile de les remplir ». C'eſt le cri de tous les ſiécles : l'amour du Peuple donne les Sceptres & les Couronnes : ſa haine les laiſſe tomber ou les briſe (26). Auſſi un Prince vraiment ſage s'applique, avant tout, à s'ancrer dans la vertu, & à s'y perfectionner, parce qu'il ſait bien que plus il ſera vertueux, plus il ſera aimé de ſes Sujets, & que plus il ſera aimé de ſes Sujets, plus il verra croître ſes Etats, & avec ſes Etats les richeſſes & les biens qui procurent l'abondance. La vertu eſt le fondement inébranlable du Trône & la ſource intariſſable de l'Autorité ; les richeſſes & les biens n'en ſont que l'ornement. Si un Prince s'y trompe & prend l'acceſſoire pour l'eſſentiel, ſes Sujets corrompus par ſon exemple ſecoueront le joug des Loix & ſouilleront de vols & de brigandages tous les canaux qu'ouvrira ſon avarice pour conduire vers lui les ſources des richeſſes. Plus il vient d'or & d'argent à un Prince avare, plus les cœurs ſe refroidiſſent & s'éloignent ; plus un bon Prince vuide ſes tréſors, plus les cœurs viennent en foule & ſe rempliſſent de lui (27). C'eſt la Loi de tous les ſiécles : l'injure qui a ſouillé la bouche en ſortant, rentre dans les oreilles en les déchirant :

(26) Cet endroit fait alluſion à Kié & à Tcheou : le premier ne put pas engager ſes Sujets à prendre les armes pour lui. Le ſecond fut abandonné par ſon armée.

(27) Le grand coup de Politique de Kao-tzou, Fondateur de la Dynaſtie des Han, fut d'adoucir le fardeau des Impôts & de faire ſuccéder une noble ſimplicité au luxe, au faſte, à la magnificence & aux prodigalités de la Dynaſtie précédente. En quelque endroit que ſe trouvât ſon armée, les peuples qui l'aimoient, lui fourniſſoient d'eux-mêmes plus de ſecours qu'il n'eût pû en avoir par les plus criantes contributions. Il diſoit en riant que ſes Sujets avoient la clef de ſon tréſor.

l'avarice du Prince ayant corrompu la probité de ses Sujets, leur iniquité dissipe les trésors qu'a grossi son injustice.

Il est écrit dans le Chou-King : « Le Souverain moteur de » nos destinées ne se lie pas pour toujours à son suffrage ». C'est-à-dire que de la même main dont il a conduit sur le Trône les Princes dont la vertu pourroit en soutenir la gloire & justifier sa prédilection, il en précipite ceux qui le déshonorent par leurs vices, & obligent sa justice à les rejetter. *Vous me demandez*, disoit un grand Ministre à des Ambassadeurs, *ce qu'il y a de plus précieux & de plus estimé dans le Royaume de Tsou ; nos mœurs vous le disent, c'est la vertu.*

La réponse du sage Kieou n'est pas moins belle : les Loix appelloient son neveu au Trône que la mort de son pere laissoit vuide. Le Roi chez qui il s'étoit réfugié, s'offroit à lui en ouvrir le chemin, tout le monde l'assuroit qu'il risquoit tout à différer. *Noyez-vous dans vos larmes*, dit l'Oncle à son Neveu, *ne vous occupez qu'à pleurer la mort de votre Pere. Quoiqu'exilé & fugitif, ce grand devoir de la piété filiale doit vous être plus précieux qu'une Couronne* (28).

(28) Ce trait d'Histoire est raconté fort au long dans le *Li Ki.* Tchong-Eulh, fils d'une premiere Epouse du Roi de Chen-si & Prince héritier de droit, ayant été obligé de s'enfuir pour eviter les embûches de sa marâtre, le Roi de Chansi, chez qui il s'étoit réfugié, lui envoya annoncer la mort de son Pere & lui fit offrir de l'aider à monter sur le trône, s'il vouloit profiter des embarras du deuil, pour surprendre l'Usurpateur & faire valoir ses droits. Le jeune Prince voulut consulter son oncle maternel qui l'avoit suivi, avant de répondre aux Envoyés du Roi de Chansi. Les belles paroles que cite le *Ta-Hio* persuaderent Tchong-Eulh. Après avoir chargé les Envoyés de remercier leur Maître en son nom de la part qu'il prenoit à sa situation, il ajouta : *Comme je suis disgracié & en fuite, je suis privé de la consolation de pleurer sur le cercueil du Roi mon Pere & d'assister à ses funérailles, mais je ne m'occupe que plus vivement de sa mort & de ma douleur. Je serois indigne des bontés & de la protection du grand Prince qui vous envoie, si je pouvois m'en distraire*

« Hélas ! s'écrioit Mou Kong, accablé du souvenir d'une guerre imprudemment entreprise & plus malheureusement conduite, « ce » n'est point la supériorité de génie que je cherche dans un Mi» nistre pour lui donner ma confiance ; mais un esprit vrai, un » cœur droit, une ame grande & magnanime, qui lui » fasse chérir & estimer le mérite sans aucun retour de » jalousie, produire & protéger les talens sans aucune peti» tesse de prédilection, honorer & encourager la vertu avec » cette tendre complaisance & ce vif intérêt que nous prenons » à ce qui nous est personnel. Que je serois tranquille avec » un tel Ministre sur les avenirs de ma Maison & sur le sort » de mes peuples ! Mais si mon choix venoit à tomber sur » un homme plein de lui-même, qui craigne, ecarte, me » cache ou opprime tous ceux dont la capacité, le savoir, » le zele, les services & la probité allarmeroient l'orgueil & aigri» roient la jalousie (29), quelque supériorité de génie & de » talens qu'il ait, que deviendront mes descendants & mes

un instant. Cette réponse que nous avons traduite d'après le Li-Ki, charma le Roi de Chansi, il la loua hautement & la fit publier par-tout. L'histoire raconte comment Tchong Eulh fut secouru par plusieurs Princes & mis en possession des Etats de son Pere vers le milieu du septieme siécle avant J. C.

(29) *Les montagnes épaississent les vapeurs, assemblent les nuages, irritent les vents, allument la foudre & réunissent toutes les Saisons dans un jour. Qui les voit de loin, croit qu'elles sont d'azur & qu'elles touchent le Ciel ; de près ce ne sont que des Rochers entassés & des Forêts peuplées de Tigres & de Voleurs. La Cour est de même, lorsque la jalousie est la boussole des Ministres. On a vu quelquefois les hommes d'Etat se piquer d'une noble emulation pour procurer la gloire de leur Maître & faire réussir tous ses projets ; mais on ne les a vus qu'au temps de Yao & de Chun se renvoyer les honneurs, reculer devant les distinctions & parler les uns des autres devant le Prince, comme des freres qui s'aiment devant leur pere. Aussi n'a-t-on vu que sous Yao & Chun l'Empire tout entier ne faire qu'une famille. Si un Ministre est jaloux du mérite, plus il a de génie, de pénétration & d'expérience, plus il ôte de ressources*

» Peuples ? mon Royaume entier ne ſera-t il pas expoſé aux » derniers malheurs » ? De pareils Miniſtres ſont nés pour la deſtruction & la ruine des Empires. Il n'appartient qu'à un bon Prince de rejeter leurs ſervices, de proſcrire leurs perſonnes, de purger l'Etat de leur préſence & d'exiler parmi les Barbares des hommes qui en ont tous les vices. C'eſt dans ce ſens que Confucius diſoit : *La bienfaiſance d'un Prince n'éclate pas moins dans les rigueurs qu'il exerce, que dans les plus touchans témoignages de ſa bonté.* Si un Monarque n'a pas le courage d'appeller le mérite de loin aux honneurs, s'il lui alonge le chemin & y fait naître des épines, s'il laiſſe ſa confiance à des hommes dont il connoît la méchanceté, ou ne la retire que par ſecouſſes & comme en détail, il frappe ſur lui-même & ouvre la porte aux plus grands malheurs. Faire ſon Favori d'un homme chargé de la haine publique, ou n'avoir que du dédain pour celui qui réunit tous les ſuffrages (30), c'eſt heurter de front toutes les idées de Juſtice que la Nature a gravées dans les cœurs, inviter aux murmures, & entrer dans le nuage où eſt la foudre dont on ſera frappé. Tous les ſiécles l'ont dit, toutes les conſciences le repetent : la fidélité, la droiture & la probité ſont les vrais appuis du Trône : l'orgueil, la duplicité & la malice le renverſent.

à ſon Maître, & creuſe de précipices autour de lui. Sous les Han, &c. Diſcours ſur le Chou-King, par *Lieou-tchi.*

(30) Cet endroit fait alluſion aux révolutions du Miniſtere qui préparerent la ruine des Hia & des Chang. Les ſatyres les plus ſanglantes du Chi-King ſont ſur les mauvais Miniſtres, & nos Lettrés ont enchéri, ſur le Texte, dans les Commentaires qu'ils en ont fait. Le fiel & l'abſynthe coulent de leur pinceau. Ils imitent en cela Confucius leur Maître, qui a voué au mépris, à la haine & à la deriſion de tous les ſiécles tous les mauvais Miniſtres dont il parle dans ſon *Tchun Tzieou.* La grande maxime des Lettrés, c'eſt qu'il faut reſpecter l'Empereur & décrier les mauvais Miniſtres.

Pourquoi s'égarer dans les ſentiers obliques & ténébreux d'une fauſſe politique, tandis que la Sageſſe montre une voie ſi lumineuſe & ſi droite pour aller au but ? Voulez-vous qu'une heureuſe abondance vivifie le corps entier de l'Etat & porte la chaleur de la ſanté & le ſentiment du plaiſir dans tous ſes membres ? augmentez le nombre des Citoyens utiles (31) dont la laborieuſe induſtrie crée & produit les richeſſes ; diminuez celui des habitants paraſites dont la dangereuſe molleſſe fait croître les conſommations & les dépenſes (32) ; que la continuité des travaux multiplie les reſſources de l'Etat, que la ſageſſe de l'œconomie les etende. La vraie gloire d'un bon Prince conſiſte à faire des riches & non pas à l'être : il ne veut des tréſors que pour les répandre. Mais plus il eſt bienfaiſant, plus il trouve dans ſes Sujets toute la généroſité & toute la délicateſſe de ſes ſentimens. Leur zele ſurmonte tous les obſtacles pour faire réuſſir ſes deſſeins, & ils ſont moins inquiets pour leurs propres tréſors que pour ceux qu'il leur confie.

(31) *Les Sourds, les Muets, les Eſtropiés d'un pied, ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs membres, les nains & les Boſſus ſont tous propres à quelque choſe & peuvent travailler ; le Gouvernement leur aſſigne des Penſions.* Ly-Ki. *Défenſes de vendre au marché des etoffes de Soye à fleurs, des Perles, des Vaſes de pierre rare & de prix, d'y expoſer en vente des Habits tout faits ; d'y tenir des Tables pour donner à manger & d'y faire le métier de Traiteur... Défenſes de vendre au marché des légumes qui ne ſont pas de la ſaiſon, des fruits prématurés, du bois coupé d'un arbre encore jeune, des oiſeaux, des poiſſons & des animaux tués encore petits... Les Grands Officiers inſtruiſent l'Empereur des comptes rendus par les Officiers prépoſés ſur leurs marchés. Ayant reçu leurs mémoires, il garde le jeune ; après quoi il s'applique à procurer du repos aux Vieillards, à conſoler les Laboureurs de leurs travaux & à régler les dépenſes de l'année ſuivante, ſelon les revenus qu'on a perçus cette année.* Li-Ki.

(32) On ne connoit que ſix Ordres de Citoyens en Chine ; les Mandarins, les gens de guerre, le Lettrés, les Cultivateurs, les Artiſans & les Marchands.

Finiſſons :

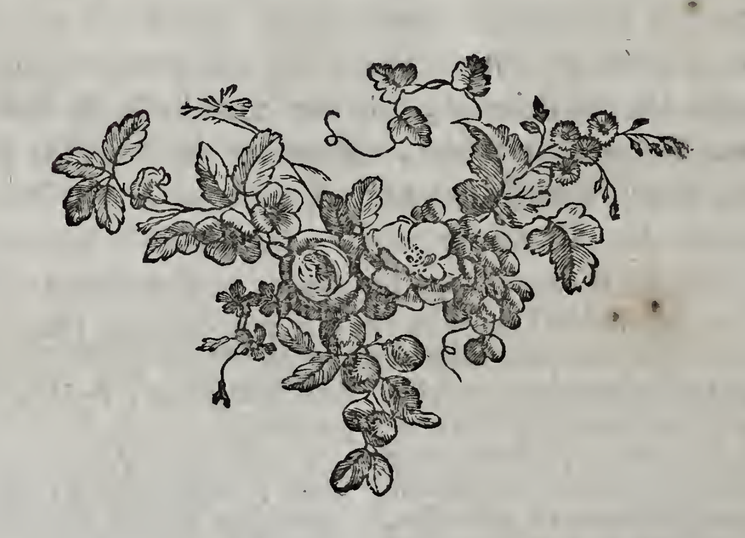
Finiſſons : toutes les ſources de richeſſes coulent pour l'Etat, mais il en eſt où le Prince ne doit jamais puiſer. La décence même le défend aux grands. Un ancien diſoit : *Qui nourrit des courſiers pour ſes chars, ne met pas de volailles dans ſes offrandes. Qui ſe ſert de glace dans ſes feſtins, ne nourrit point chez lui les animaux qu'on y ſert ; & qui commande cent chars à l'armée, rougiroit de groſſir ſes revenus par les exactions d'un receveur ; il aimeroit mieux fermer les yeux ſur ſes vols que ſur ſes baſſeſſes.* La Juſtice eſt le plus riche & le plus inépuiſable tréſor de l'Etat. C'eſt cet ineſtimable tréſor qu'un Prince doit augmenter ſans ceſſe : il ne ſera jamais vraiment riche que par lui. La ſplendeur de l'Etat eſt le fruit de la ſageſſe & de la vertu du Prince (33) ; qui oſe penſer qu'elle eſt l'ouvrage de ſes richeſſes, eſt une ame baſſe & ſans entrailles. Malheur au Prince, s'il ecoute un Miniſtre qui le lui dit, & qui lui laiſſe ſon autorité entre les mains. Tous les Sages de ſon Royaume réunis ne ſauroient remplir les précipices qu'il creuſe ſous ſes pieds, ni l'empêcher d'y périr. Les profits de l'epargne ne ſont pas ceux de l'Etat (34).

(33) Les idées qu'on a en Chine de la ſplendeur de l'Etat dérivent de l'antique perſuaſion que tout citoyen étant un membre de la grande famille de l'Empire, il a droit à ſa ſubſiſtance, à ſon entretien, à ſa conſervation & à toutes les douceurs de la vie qui ſont de la ſphere de ſa condition. L'ancien proverbe dit : *Quand les ſabres ſont rouillés & les bêches luiſantes, les priſons vuides & les greniers pleins, les dégrés des Temples couverts de boue & les cours des Tribunaux d'herbe, les Médecins à pied & les Bouchers à cheval, il y a beaucoup de vieillards & d'enfants, & l'Empire eſt gouverné.*

(34) Sous les Tcheou, dit Kia-Chan, l'Empereur n'avoit que les revenus de ſes domaines & les petits tributs des Provinces ; & ſes tréſors toujours pleins ne s'épuiſoient jamais. Tſin-Chi-Hoang augmenta ſes domaines de tous ceux des Rois qu'il vainquit, multiplia les impôts dans tout l'Empire, établit par-tout des Douanes & des Gabelles : & les montagnes d'or & d'argent qui lui venoient de toutes parts fondoient devant lui, & ne ſuffiſoient pas aux dépenſes de l'Etat. Cela de-

Un Royaume n'eſt riche que par la Juſtice & la Vertu.

voit être. Ce n'eſt pas la quantité des aliments qui nourrit, c'eſt la bonne digeſtion. Il en eſt de même de l'Etat ; c'eſt la bonne adminiſtration qui fait ſa richeſſe. Les Tcheou ne cueilloient que le fruit, Tſin-chi-hoang dépouilloit les branches de leurs feuilles, & les arbres epuiſés ſe ſéchoient, &c.



TCHONG-YONG,

OU

JUSTE MILIEU.

LE TIEN a gravé sa Loi dans nos cœurs, la Nature nous la révele (1), les regles des mœurs sont fondées sur ses enseignements, la sagesse consiste à les connoître, la vertu à les suivre.

Regles des mœurs, regles immuables : elles ne seroient plus elles-même, si elles pouvoient changer. Aussi n'est-ce point ce qui tombe sous les sens qui attire l'attention du Sage & lui cause ses craintes. Que de choses son œil n'a jamais vues, ni son oreille entendues, elles n'en sont que plus sublimes : c'est dans le sanctuaire de la Conscience (2) qu'il les etudie.

(1) Le caractere ancien de *Sing*, *Nature*, est composé du simbole *Seigneur* & de l'image *Cœur*. Le livre *Lieou Chou* définit la *Nature*, *tendance de l'homme à sa premiere origine*, c'est-à-dire, *au bien dont découle tout bien*. Tom. 3. pag. 18. Le Dictionnaire des Caracteres *Tchouang-Tsée* dit plus courtement: *la volonté du Tien se manifestant dans le cœur se nomme Nature*, p. 48. Tchao-Tsée, Philosophe célébre du tems des Song, dit à sa maniere: *La Nature est la lumiere & la touche sensible de la Sagesse invisible.*

(2) Kieou-Sun définit la Conscience : *Lumiere intime & cachée qui n'éclaire que moi ; voix secrette & sourde qui ne parle qu'à moi ; touche délicate & spirituelle qui n'émeut que moi, mais qui me suit par tout & ne me fait grace sur rien.* Nos Philosophes lui donnent les différents noms de *Maître du cœur*, *Conseil de la raison*, *Guide de l'ame*, *Confident de la vertu*, *Avocat du devoir*, *Bouclier de la foiblesse*, *Miroir de l'innocence*, *Echo du Tien*, *Frein des passions*, *Terreur du vice*, *&c.*

Ils distinguent cinq tems dans la Conscience; celui où elle instruit, celui où elle presse, celui où elle approuve ou condamne, afflige ou console, & celui

Tandis que les paſſions aſſoupies & tranquilles courbent la tête ſous le ſceptre de la raiſon, toute l'ame eſt dans un calme profond, & ce calme ſe nomme *Juſte milieu.* Si leur réveil & leurs ſaillies ne l'entraînent pas au-delà des bornes, ce nouvel etat ſe nomme *harmonie.* Le Juſte milieu eſt comme la baſe & le point d'appui de ce vaſte univers : l'Harmonie en eſt la grande règle & le vrai lien. De la perfection de tous deux découle comme de ſa ſource le repos du monde & la vie de tous les êtres.

Confucius l'a dit : *Le Sage tient un Juſte milieu* (3) *en toutes choſes ; l'Inſenſé s'en éloigne.* J'ajoute : le Sage s'y attache par choix, l'Inſenſé s'en écarte par mépris.

O que ce Juſte milieu eſt grand & ſublime, dit encore Confucius, *mais qu'il en eſt peu qui puiſſent s'y tenir long-temps !* Je m'en ſuis demandé la raiſon, & j'ai trouvé que les Philoſophes (4) vont au-delà & que les Simples n'y arrivent pas. Ils ne le connoiſſent même ni les uns ni les autres : les premiers, parce qu'ils mettent leur ſageſſe à voir plus loin, les derniers, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'en approcher. Voilà les hommes : les aliments même qu'ils ont tous les jours dans la bouche & dont ils ſe nourriſſent, il eſt rare qu'ils ſachent en connoître & en apprécier la ſaveur. Qu'il

où elle ſe cache & s'endort. Kien-long, qui eſt aujourd'hui ſur le Trône, a inſéré un beau diſcours ſur la Conſcience dans *ſon Temple des plaiſirs de la vertu.*

(3) Nos Lettrés ſont un peu embarraſſés pour définir exactement le *Juſte milieu* de Confucius. Selon la grande Gloſe, il ſignifie en général la conciliation de tous les devoirs & l'harmonie de toutes les vertus. Du reſte il ne faut pas croire que le *Sage* de Confucius ſoit un Savant. *La Science*, dit Tchin-tſée, *eſt à la ſageſſe, comme la vue à la ſanté. Combien de borgnes & d'aveugles qui ſe portent bien ?*

(4) *Il y a trois ſortes de Philoſophes ; les uns ferment leur porte, les autres leur bouche, & les derniers leur cœur. L'eſpece de ceux qui fermoient les mains s'eſt perdue.* Li-tſée.

eſt triſte & affligeant que la vérité voie ſi peu de monde venir vers elle !

O la ſublime ſageſſe que celle de Chun ! Il aimoit à demander des conſeils, il examinoit les ſuperficiels, gliſſoit ſur les mauvais, louoit les bons & prenoit un juſte milieu entre les uns & les autres pour gouverner l'Empire (5). C'eſt par là qu'il eſt devenu le modele & l'admiration de tous les ſiecles.

Qui ne ſe flatte pas d'être ſage ? Tel qui s'en vante avec le plus d'aſſurance ne voit pas le piege qui eſt tendu devant lui, il y tombe, & ne peut plus s'en tirer. Il en eſt de même pour la vertu. J'y ſuis réſolu, dit-on, je m'en tiendrai à un juſte milieu ; un mois ne s'eſt pas encore ecoulé, qu'on en eſt déja loin. Seroit-ce foibleſſe & impuiſſance dans l'homme ? Mais Hoei (6) étoit né ce que nous ſommes, & il ſe ſoutint

(5) Chun ayant loué Kao-yao qui etoit le Chef de la Juſtice, de ce que la paix, la concorde, le bon ordre & l'amour du devoir régnoient dans tout l'Empire par ſes ſoins. *O Grand Prince*, dit celui-ci, *ne méconnoiſſez pas votre gloire, la Majeſté vous accompagne dans les plus petites choſes, la bienfaiſance regle toutes vos démarches, vous n'étendez pas juſqu'au fils la pénitence d'un pere coupable, & vos bienfaits vont chercher les derniers neveux de ceux qui ont fait de grandes actions. Vous faites graces aux fautes ſans malice, & vous ne puniſſez que les crimes réfléchis. La clémence retient votre bras lorſqu'il faut châtier, & la magnificence charge votre main de dons, lorſqu'il faut récompenſer. Vous aimez mieux laiſſer pluſieurs criminels impunis que de vous expoſer à frapper un innocent. Vous avez horreur du ſang, vous ne le faites couler que malgré vous ; c'eſt ce qui vous rend ſi cher à votre peuple : c'eſt auſſi ce qui conſacre l'autorité de vos Magiſtrats. Non, non*, répondit Chun, *je me fais juſtice, mon inclination penchoit vers cette maniere de gouverner, mais ce ſont vos conſeils qui m'y ont déterminé : le regne de l'innocence dans mes Etats eſt votre ouvrage & votre gloire, &c.* Chou-King, Chap. 3.

(6) Hoei-tſée, Diſciple célebre de Confucius, étoit, comme ſon maître, du Royaume de Lou, aujourd'hui le Chan-tong. Quoique d'une famille ancienne & illuſtre dès le temps de la révolution qui mit les Tcheou ſur le Trône, il etoit aſſez pauvre. Confucius lui dit un jour : *Vous vivez dans la pau-*

avec constance dans un juste milieu. Une vertu acquise etoit à lui pour toujours, parce qu'il l'embrassoit de toute son ame & s'attachoit sans cesse à elle par des liens encore plus etroits.

Avouons-le cependant ; on peut soutenir avec gloire tout le poids d'une Couronne, fouler aux pieds les richesses, braver même la mort, & être encore bien foible pour marcher d'un pas assuré dans la voie etroite du juste milieu & ne s'en ecarter jamais.

Qu'est-ce que la force ? demandoit Tze-lou à Confucius. *Chez les Peuples du midi*, répondit ce Sage, *elle consiste à gagner les cœurs à la vertu par la bienfaisance & la persuasion, & à les dégoûter du vice par la patience & la douceur ; c'est la force des Philosophes. Les peuples du Nord la mettent à dormir, vêtus, sur des arcs & des lances, & à affronter, sans pâlir, les dangers & la mort : c'est la force des héros* (7). *Faire céder ses vertus à la*

vreté & dans l'obscurité, pourquoi ne songez-vous pas à vous pousser à la Cour ? Les champs que j'ai, répondit Hoei-tsée, *suffisent pour ma nourriture & pour mon entretien. Je puis m'amuser avec des instruments de musique ; & la Doctrine que j'ai apprise de vous, fournit à mon ame tous les plaisirs dont elle a besoin. Je ne songe point à entrer dans les charges. Mon cœur voit du même œil la pauvreté & les richesses, l'obscurité & les honneurs ; me faire respecter sans me faire craindre, être aimé des Sages & aimer la sagesse, finir mes jours en paix & sans chagrin est le seul objet de mes vœux.*

(7) *La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillants succès de la guerre. La victoire la plus brillante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers, aime le sang & le carnage, & dès-là mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disoient : Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funebres, accueillez-les avec des pleurs & des cris en mémoire des homicides qu'ils ont faits, & que les monuments de leurs victoires soient environnés de tombeaux.* Tao-te-King, Chap. 31.

Cette belle doctrine de l'antiquité est encore en honneur parmi nous. Les *Achilles*, les *Alexandres*, & les *Césars* d'au-delà les mers feroient regardés ici comme des monstres. Il peut se faire que nos Lettrés, qui ne sont ni braves, ni adulateurs, ne rendent pas assez de justice aux Guerriers & entraî-

complaiſance & ne la pouſſer jamais juſqu'à la foibleſſe, ſe tenir droit dans la foule des allants & des venants & ne plier par aucune ſecouſſe, cultiver la vertu lorſqu'elle eſt en honneur ſans ſe décourager ni s'enorgueillir, braver la dériſion publique pour conſerver ſon innocence, & mourir plutôt que de violer ſon devoir, voilà la vraie force, la force où aſpire le Sage. O que de vuide dans ces recherches profondes & ces actions eclatantes que la vanité deſtine à l'admiration des ſiecles à venir!

Le Sage a-t-il choiſi ſa carriere? il y entre dès que la barriere eſt levée, s'avance d'un pas egal & ne recule plus. Malheur à lui s'il perdoit courage, & s'arrêtoit dans ſa courſe. Mais en faiſant ſon choix, qu'il conſulte ſes forces & ſe tienne dans les bornes d'un juſte milieu. Il n'appartient qu'au Saint (8) de fuir le monde & de reſter dans l'obſcurité ſans s'appercevoir qu'il n'eſt ni vu, ni remarqué.

Les regles que trace la Sageſſe ſont immenſes dans leur objet & d'une délicateſſe infinie dans la pratique. L'homme le plus ignorant néanmoins, la femme la plus bornée peu-

nent la Nation; mais la guerre lui a eté ſi funeſte pendant plus de ſix ſiecles, qu'ils ne ſauroient la rendre trop odieuſe.

(8) Le mot de *Saint* ne préſente pas ici les mêmes idées qu'en Europe. L'étiquette en a fait un titre d'honneur pour l'Impératrice mere, pour les Empereurs de la famille regnante après leur mort, pour certains Sages d'un mérite ſupérieur, &c. l'admiration & l'eſtime le donnent aux perſonnes vivantes dont la conduite eſt irréprochable, &c. Le Caractere ancien eſt compoſé du ſymbole *Gin*, ayant au-deſſus un *œil* & une *oreille*. Le *Liou-chou* dit qu'il ſignifie: *Homme qui eſt un avec le Tien maître de vérité, qui produit de grands changemens dans les mœurs. Vertu parfaite qui devient viſible par la ſouffrance.* L'Analyſe de ce Caractere donne, ſelon l'Auteur, *Eminent entre les hommes, leur expliquant les volontés du Tien.* Tom. 3. p. 2. Nous ajouterons que le ſymbole *Gin* eſt compoſé de l'image d'*homme* mêlée au ſymbole *deux* ou *ſecond*, & ſignifie, ſelon le même Auteur, *à qui rien ne peut être comparé, ſeul maître avec le Tien, qui ne refuſe aucun travail, &c.* Confucius ne voulut jamais accepter le nom de *Cheng*, *Saint*, & dit que le *Saint* étoit en Occident.

vent les comprendre, & s'élever à ce qu'elles ont de plus ſublime. Mais le Sage lui-même y voit toujours un milieu qui le fuit & ſurpaſſe egalement ſa pénétration & ſa vertu.

O Sageſſe! de quelqu'éclat que tu brilles dans la vaſte immenſité de la terre & des cieux, l'homme affecte de t'y méconnoître & oſe murmurer de tes dons. Qu'il te reconnoiſſe du moins dans ces ames de choix en qui tu habites. Le monde eſt trop petit pour leur vertu & ſa malice impuiſſante contre elle.

L'Aigle (9), dit le Poëte, *prend ſon vol & s'éléve au-deſſus des nues ; le dauphin ſe plonge avec rapidité & va au fond de la mer.* Voilà le Saint. Soit qu'il s'éleve ou s'abaiſſe, ſa vertu le ſuit & brille de toute ſa lumiere : il va toucher le terme. Que de pas dans les voyes les plus communes avant d'avoir acquis la force & le courage ! C'eſt d'effort en effort, c'eſt de vertu en vertu qu'il eſt parvenu au faîte de la perfection & de la Sageſſe.

Etudiez l'homme dans l'homme : toute connoiſſance qui ne vient pas de lui, n'eſt pas de lui, ni pour lui. *Le Bucheron*, dit l'Ode, *prend ſur l'arbre même de quoi armer le fer qui doit l'abattre.* Le Sage fait de même, il trouve dans les hommes la maniere de les conduire (10). S'ils l'écoutent & ſe corrigent, il a frappé au but.

Vous interrogez votre cœur avec franchiſe, vous jugez des autres par vous : courage, vous approchez de la Sageſſe ;

(9) Nous avons traduit par *Aigle* le mot *Yven*, pour nous approcher des idées d'Europe où l'on ne connoît guère cet oiſeau aquatique. Nous ne croyons pas que la fidélité d'un traducteur demande qu'il arrête & embarraſſe le lecteur dans un objet de comparaiſon qu'il ne connoît pas.

(10) Notre la Rochefoucault dit : *Qui ſait lire dans ſon cœur, y trouve les ſecrets de tous les autres.... Qui ne ſe connoît pas ſoi-même, n'a encore rien appris.... Un mari ne connoît pas aſſez ſa femme pour oſer en parler ; une femme connoît trop ſon mari pour s'en taire.*

des

ſa premiere leçon eſt de ne faire à perſonne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Hélas qu'il s'en faut que j'en ſois là, même pour les grands devoirs qui ſont le fondement de la vertu & le premier lien de la ſociété. J'exige plus de mes enfans que je ne fais de mon pere : je demande plus à mes gens que je n'accorde à mon Prince : mes freres aînés ne trouvent point en moi ce que j'attends de mes cadets (11), & mes amis ne ſont point dans mon cœur ce que je voudrois être dans le leur. Heureux qui eſt plus equitable & plus fidele ! Mais heureux mille fois qui l'eſt egalement dans ſes actions de tous les jours & dans ſes paroles de tous les moments. Si les unes ſont comme l'écho des autres, ſans qu'il ſe relâche jamais, ni ſur la violence qu'il doit ſe faire, ni ſur l'attention qu'il doit avoir, à ces traits je reconnois le Sage, & j'applaudis avec admiration à la force & à la ſolidité de ſa vertu.

Le Sage ſait être ce qu'il eſt, & n'ambitionne rien au-delà (12).

(11) Nos King, nos loix, nos mœurs, nos uſages & nos préjugés ont fait de l'amour fraternel un devoir ſi eſſentiel, ſi preſſant & ſi rigoureux, que le proverbe dit : *Qui n'aime pas ſon frere, n'a aucune vertu.* Il eſt auſſi honteux ici d'être brouillé avec ſon frere, que de refuſer de ſe battre en duel dans certains pays. Le Magiſtrat condamne un frere à ſecourir ſon frere, quelque tort qu'il puiſſe avoir ; & attendre ſa ſentence pour le faire, eſt auſſi infamant parmi nous, que de reculer ailleurs vis-à-vis d'une dette de jeu. Nos Annales, nos Romans, nos Comédies, nos Livres de morale & de littérature vantent, chacun à leur maniere, la tendreſſe & les tranſports, les charmes & les douceurs de l'amour fraternel. Tous nos grands Poëtes à l'exemple du Chi-King lui ont payé un tribut de louanges, & on va par elle à l'immortalité comme par la ſupériorité des talens & l'éclat des grandes actions. Sée-ma-Kouang n'a pas moins acquis de gloire par les ſoins qu'il rendit à la vieilleſſe de ſon aîné, que par les ſuccès de ſon miniſtere & ſes ouvrages immortels.

(12) *Qui connoit les charmes de la vertu & en eſt épris, brave la mort pour aller à elle ; mais ſi un Royaume eſt ſur le penchant de ſa ruine, ce ſage n'a garde d'y entrer ; s'il eſt agité de guerres inteſtines, il s'enfuit ; ſi les Loix ſont ſans vigueur & les crimes impunis, il ſe cache. Le Sage*

Riche & en place, il dépenſe avec nobleſſe & repréſente avec dignité. Dans l'indigence & l'obſcurité, il vit en pauvre & ne cherche point à ſe donner en ſpectacle. Dans une terre etrangere il ſe regarde comme etranger & ſe comporte de même. Eſt-il dans l'affliction & le malheur ? Il ſait être affligé & malheureux. En quelque ſituation qu'il ſe trouve, il eſt lui-même, & content de ſon ſort. Placé au plus haut rang, il en ſoutient l'éclat par ſa bienfaiſance & ſa bonté ; dans le plus bas, il ne s'avilit jamais juſqu'à ramper devant les titres, ni encenſer la ſtupidité (13). Tous ſes projets, ſes deſirs & ſes efforts ne tendent qu'à ſe perfectionner. N'y réuſſit-il pas à ſon gré ? Il ne s'en prend qu'à lui-même. Auſſi jamais l'indignation n'aigrit ſon cœur ; jamais le murmure ne ſouille ſes levres. Quoi qu'il arrive, les décrets du Tien ſont juſtes à ſes yeux, & les hommes équitables. Tous les obſtacles s'applaniſſent devant le Sage, les voies où il marche ſont droites & faciles, parce qu'il ne cherche qu'à remplir ſa deſtinée. Que le ſort de l'inſenſé eſt différent ! les épines croiſſent ſous ſes pas (14), & il ſe jette dans mille périls pour moiſſonner ce qu'il n'a pas ſemé.

Un habile archer manque-t-il ſon but, dit Confucius, *ce n'eſt ni à ſes fleches ni à ſon arc qu'il s'en prend ; voilà le ſage :* C'eſt à lui même qu'il demande compte de ſes fautes. Mais

n'aſpire aux honneurs que lorſque la vertu y conduit, & peut s'y rendre utile. Il rougiroit également d'être oiſif ſous un bon Prince & en place ſous un mauvais. Confucius dans le Lun-yu.

(13) Nos Sages & nos Philoſophes les plus célebres n'ont jamais eu le ton tranchant de ceux de l'ancienne Grèce. *Confucius connoît les Loix & le Gouvernement des Royaumes divers qu'il a parcourus ; comment l'a-t-il appris*, demandoit à Tſeng-tſée, un de ſes condiſciples ? *Par ſa douceur, ſa probité, ſa modeſtie, ſon honnêteté & ſa candeur*, lui répondit celui-ci. *Les Rois lui confioient leurs ſecrets pour obtenir ſes conſeils.* Lun-yu.

(14) *Qui cueille des fleurs, en flaire l'odeur ; qui amaſſe des epines, en ſent les pointes.* Proverbes.

il ne se décourage pas : C'est en allant de proche en proche, dit-il, que le voyageur s'avance & arrive à son terme ; c'est en montant peu à peu (15) qu'on parvient au sommet des plus hautes montagnes. Il en est de même de la vertu. Commençons par ce qui est plus près de nous.

Le Vulgaire est insensible aux doux attraits des vertus usuelles & domestiques ; il n'en connoît pas le prix, mais, comme chante le Poëte : *Le luth n'a rien d'aussi doux que la voix d'une epouse* (16) *qui aime la concorde. O concorde ! ô vie des cœurs & des ames, tu fais la joie & le bonheur des freres ! Joie pure, bonheur délicieux, qui maintiennent le bon ordre dans les familles, & y font fleurir toutes les vertus. L'epouse voit les caresses de ses petits-fils succéder à celles de ses enfants & accroître ses plaisirs de tous ceux dont ils jouissent.*

Un pere & une mere (17) courbés sous le poids des ans

(15) *Corriger ses défauts, c'est remplir un abîme ; acquérir des vertus, c'est faire une montagne. Qu'est-ce qu'un panier de terre pour l'un ou pour l'autre ?* Ly-Tsée. *L'attention aux petites choses est l'œconomie de la vertu.* Le même.

(16) *Qui croit sa femme, se trompe ; qui ne la croit pas est trompé...... Le temps déchire le voile de la vérité & s'en enveloppe : Les femmes sont de même. Elles révélent les secrets des autres pour cacher les leurs.... La langue des femmes est leur epée, & elles ne la laissent pas rouiller.... Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts ; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers. Quand ils s'aiment tous deux egalement, ils restent ce qu'ils sont.* Ouang-tchi.

(17) « Plus un pere aime son » fils, mieux il l'instruit ; plus une » mere aime sa fille, mieux elle la » pare. Un pere donne des con- » seils à son fils & en demande à sa » fille ; une mere dit à son fils ce » qu'elle a voulu faire, & à sa fille » ce qu'elle a fait. Un pere craint » de témoigner trop d'amitié à » son fils, & de n'en pas témoi- » gner assez à sa fille, une mere » sourit à son fils en public, & » le boude en secret, caresse sa » fille en secret, & la gronde en » public. Un pere marie sa fille » pour s'en défaire, & son fils pour » ne pas le perdre ; une mere ma- » rie sa fille pour qu'elle n'ait » plus besoin d'elle, & son fils » pour qu'il ne puisse s'en passer. » Un pere aime son gendre & sa » bru ; une mere aime son gen- » dre & n'aime pas sa bru. Un

goûtent encore les douceurs de la vie, & leur cœur presque flétri s'ouvre au tressaillement de l'allégresse.

Les plaisirs du Sage, dit Confucius, *sont de donner l'essor à son ame, de s'élever jusqu'à la sphere des esprits, & de contempler la sublimité de leurs opérations.* Ils sont invisibles, & il les voit, ils ne parlent pas, & il les entend. Les liens qui l'unissent à eux n'ont rien de terrestre : rien de terrestre aussi ne peut les rompre : union céleste qui epure les lumieres de l'esprit, embellit l'innocence du cœur, tient le corps dans une posture d'adoration, & vivifie le pompeux cérémonial des sacrifices au *Chang-ti !* O chœurs innombrables d'Esprits! vous êtes sans cesse au pied de son Trône eternel, & votre bienfaisance vous en fait sans cesse descendre par la protection puissante dont vous nous environnez (18). Cependant *le Juste lui-même*, dit l'Ode, *ignore, comme les autres, quand vous daignerez le secourir ; combien peu donc doit s'y attendre celui qui vous*

» pere parle pour son gendre & » travaille pour son fils; une mere » vole son mari pour son fils, & » son fils pour sa fille. Un pere » veut que sa fille soit heureuse, » & son fils honnête homme; une » mere desire que sa fille se porte » bien & que son fils soit riche. » Les derniers regards d'un pere » tombent sur son fils, les derniers » soupirs d'une mere sont pour sa » sa fille. Un fils regrette plus son » pere & pleure plus sa mere; une » fille est plus affligée de la mort » de sa mere, & se console plus » tard de la mort de son pere ». *Ou-ché-hoa, Peintures sans couleurs.*

(18) Il ne faut qu'ouvrir le Chou-King pour voir qu'on a cru de toute antiquité qu'il y avoit de bons & de mauvais esprits. La tradition n'a pas conservé la vraie doctrine des Anciens sur les divers ministeres des premiers; les ténébres de la superstition, de l'idolâtrie & de l'impiété ont tellement obscurci le peu qu'on en trouve dans les Livres des Han, des Tsin, des Tang, &c. qu'il est impossible de concilier un Ecrivain avec l'autre. Dès le temps même de Confucius le culte superstitieux des Esprits avoit altéré l'ancienne croyance, & le Philosophe s'en plaignoit amérement. On a répondu en Europe que nos Chinois étoient tous Matérialistes : c'est une calomnie mal imaginée. Mais ceux qui l'ont débitée, n'auroient pas dû dire qu'on donnoit des repas dans les familles aux ames des ancêtres : un mensonge détruit l'autre.

néglige ? Mais auſſi avec quel eclat ne paroiſſent pas vos bienfaits, tout ſpirituels & inviſibles qu'ils ſont !

La piété filiale de Chun fut héroïque : il pouſſa la vertu juſqu'à la ſainteté ; il fut grand juſqu'à occuper le premier Trône du monde ; riche, juſqu'à être le maître de tout ce qu'environnent les quatre mers ; pieux, juſqu'à conſacrer à l'immortalité la mémoire de ſes ancêtres ; heureux enfin, juſqu'à perpétuer ſa gloire dans ſes deſcendants. O Bienheureux Eſprits, c'eſt à vous qu'il dut ſa vertu, & à ſa vertu le Trône où il fut aſſis, la proſpérité de ſon regne, les applaudiſſements des peuples & les nombreuſes années de ſa longue vie. Car le Juſte *Tien* proportionne ſes faveurs au mérite ; plus il le voit croître, plus il lui prodigue ſes dons ; mais de la même main dont il careſſe l'innocence, il frappe le crime & le foudroye : *Uniſſons nos cœurs & nos voix*, dit l'Ode, *célébrons, chantons notre grand Monarque ; ſa vertu fait la gloire de la Chine, elle en fait auſſi le bonheur. Le peuple & les Grands ſont comblés de ſes bienfaits : le Tien en récompenſe bénit ſon règne, protege ſon Empire & lui prodigue ſes faveurs. Le Trône etoit dû à tant de vertus.*

L'heureuſe & brillante deſtinée que celle de Ouen ouang, dit Confucius ! *il ne connut jamais ni l'inquiétude ni le chagrin. Fils d'un Sage, il mûrit ſes vaſtes & magnifiques projets ; Pere d'un Sage, il lui ouvrit la carriere, prépara ſes ſuccès, & s'aſſocia ainſi à la gloire de tous les deux.*

Vou-ouang (19) tranſmit à ſa poſtérité toute celle qu'il reçut

(19) Vou-ouang, Fils de Ouen-ouang, finit la révolution que ſon pere avoit préparée, & délivra les Peuples opprimés de la tyrannie du ſanguinaire & infâme Tcheou. Les harangues de ce Prince à ſes Troupes ſont dans le Chou-King, elles prêtent à bien des réflexions. La premiere qui ſe préſente, c'eſt que quand il auroit eté un habile hypocrite à la maniere de Cromwel, ce que l'hiſtoire ne donne pas même à ſoupçonner, il falloit que le zele du bien public & l'amour de

de ſes Peres. Il ne prit les armes qu'une fois, & il conquit l'Empire. L'univers entier fut rempli de l'éclat de ſon nom & du bruit de ſa renommée ; & il ne les démentit jamais. Pourquoi fallut-il que ſon regne fût ſi court ? Son frere fit revivre en lui ſa vertu & celle de ſon auguſte pere.

O Tcheou-cong, ta piété filiale fut plus forte que la mort. Elle eleva Tai-ouang & Ouang-ki au rang des Princes, & les fit jouir dans la pouſſiere du tombeau de tous les honneurs du Trône (20). Ce grand exemple perſuada tous les cœurs & fut conſacré par l'imitation publique. Princes, Grands, Lettrés, Citoyens & Cultivateurs, tout le monde s'empreſſa

la Religion fuſſent alors bien vifs dans les cœurs pour s'exprimer comme il faiſoit. Nous ne connoiſſons que l'Ecriture Sainte qui parle plus magnifiquement de la grandeur de Dieu, de ſa ſageſſe & de ſa providence. Les actions de Vou-ouang répondirent à ſes diſcours ; il aſſigna une principauté au Fils du Tyran, délivra les Sages & les Princes que ce monſtre avoit chargés de fers, diminua les impôts, employa à ſoulager le peuple les tréſors qu'il avoit accumulés, corrigea les abus, réforma les mœurs, &c. Les anciens livres ont conſervé pluſieurs des Inſcriptions dont il avoit orné les portes, les appartements & les meubles de ſon Palais. Nous n'en citerons que deux ou trois. *Quand la Religion ſubjugue les paſſions, tout eſt bonheur ; quand les paſſions captivent la Religion, tout eſt malheur..... Le Roi des Rois mérite ſeul nos adorations... Si l'on ſuit l'ordre des ſaiſons dans l'agriculture, tous les champs deviennent fertiles ; ſi l'on prévient le temps des ſacrifices au Chang-ti par l'exercice des vertus, ſes dons ſurpaſſent nos deſirs.* Le frere de Vou-ouang commença ſon diſcours dans le Conſeil par ces paroles : *Les crimes ſont la ſource des malheurs d'un Empire, la vertu ſeule peut le rendre heureux & floriſſant ; que vos premiers ſoins, Seigneur, ſoient donc d'oppoſer la digue des Loix aux paſſions effrénées, &c. &c.*

(20) Chaque Nation a ſa Politique : la nôtre a toujours eté de favoriſer tout ce qui peut conſacrer la piété filiale. Les Empereurs récompenſent les grands Miniſtres, les grands Généraux, &c. en annobliſſant leurs ancêtres. Les Fondateurs de nouvelles Dynaſties en font de même pour les leurs. N'euſſent-ils été que des citoyens obſcurs, comme ceux des Han & des Ming, ils leur décernent les titres les plus auguſtes, ornent magnifiquement leurs mauſolées, & font comme refluer ſur eux toute leur grandeur & leur gloire.

à ſignaler ſa piété filiale ; mais avec une ſubordination pleine de ſageſſe. L'appareil du deuil & la pompe funebre etoient proportionnés au rang que chacun tenoit dans l'Etat ; diſtinction néceſſaire, & qui n'avoit trait qu'à la police. Car pour l'eſſentiel, nulle différence entre le Peuple, les Grands & l'Empereur. Le deuil etoit de trois ans à la mort d'un pere ou d'une mere, & tous le gardoient avec la même rigueur.

Mais que dis-je, deuil, Regrets ! Vou-ouang & Tcheou-cong ſignalerent les leurs d'une maniere eclatante & tout-à-fait digne de leur piété filiale. Ces grands hommes ſe faiſoient une religion d'accomplir les volontés de leurs peres & de tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de leurs vertus. Quand le printemps & l'automne les appelloient à leurs mauſolées pour honorer leur mémoire, ils n'épargnoient rien pour les orner avec magnificence : ils y faiſoient paroître les urnes, les meubles, les habits qui avoient eté à leur uſage, pour rendre leur ſouvenir plus préſent, & dans les offrandes des mets (21), dans la pompe des cérémonies, on gardoit l'ordre, les rits, les diſtinctions, les préſéances & les uſages qu'ils avoient gardés eux-mêmes pour leurs aïeux.

O Ouen-ouang ! ô Tcheou-cong (22) ! Vous borniez votre

(21) On a le Li-Ki au-delà des Mers, on y peut voir le détail des Cérémonies aux Ancêtres. Nous nous contenterons d'obſerver que les offrandes ſe faiſoient à un des petits-fils du mort, qui, vêtu des mêmes habits que lui, reçu comme il auroit pu l'être lui-même, à l'entrée de la ſalle des ancêtres, conduit en cérémonie ſur un ſiege elevé, y recevoit les proſternations de toute la famille, etoit ſervi en cérémonie par les chefs, pendant que la muſique célébroit les vertus des morts par des hymnes, & enfin qu'il étoit reconduit en pompe hors de la ſalle.

(22) Tcheou Kong eſt peut-être le plus grand homme qu'ait eu notre Chine. Tuteur de ſon neveu & Régent de l'Empire après la mort de ſon frere, plus il etoit difficile de faire face aux affaires pendant la minorité d'une nouvelle Dynaſtie, plus il ſe montra grand Prince, grand Politique, grand Capitaine, grand Légiſlateur, grand Philoſophe & grand Citoyen. Né avec un génie ſupérieur,

ambition à posséder avec gloire les titres & les dignités de vos Peres ; votre sagesse à suivre leurs maximes ; vos goûts à conserver leurs fêtes & leur musique ; votre estime à priser ce qu'ils avoient prisé ; votre affection à aimer ce qu'ils avoient aimé. Que sais-je ? vous leur rendiez après leur mort les mêmes respects que pendant leur vie ; vous les honoriez dans leurs tombeaux comme s'ils eussent été assis sur leur Trône. Ainsi parvintes-vous au plus haut dégré de la piété filiale.

Quelque pompeux & quelque solemnels néanmoins que soient les honneurs qu'on rend aux morts, ils ne s'élevent jamais jusqu'au culte religieux. On fait des sacrifices au Chang-ti sur les autels qui lui sont consacrés : on fait des cérémonies aux ancêtres dans les Salles elevées en leur honneur (23). Quelle différence ! différence essentielle qui

il faisoit ses délices des sciences & de l'etude. Il a composé un Commentaire sur le *Koua* de *Fou-hi* qui fait partie de l'*Y-King*. On lui attribue plusieurs Odes du *Chi-King*, le *Tcheou-li* & plusieurs autres livres. Il savoit les propriétés du triangle rectangle, & etoit très-versé dans l'Astronomie, à en juger par le peu qui reste de ce qu'il en avoit ecrit. Il apprit l'usage de la boussole à des Ambassadeurs etrangers pour s'en retourner chez eux. Les discours qu'on voit de lui dans le *Chou-King* sont également eloquens, sages, & pleins de religion. Pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, il fut disgracié par son neveu. Ce prince dont on avoit séduit la jeunesse, ne tarda pas à le rappeller & rendit justice à sa vertu. Il s'étoit offert au *Chang-ti* pour mourir à la place de son Frere Vou-ouang, qui etoit tombé malade au commencement de son regne. Sa disgrace fit trouver son vœu dans ses papiers qu'on avoit saisis. Tous les Ecrivains parlent de Tcheou-kong, comme d'un sage accompli.

(23) L'Europe est encore trop loin de la Chine, pour que nous osions parler des Salles des ancêtres qu'on elevoit dans l'antiquité. Si les Tcheou avoient imaginé de bâtir des places comme la place Royale, la place des Victoires, &c. & de les orner des Statues equestres ou pédestres de leurs ancêtres, les imaginations Européennes se seroient trouvées en pays de connoissance. On a beau dire que tous les Pays se touchent par la raison ; les préjugés les eloignent. Nos Chinois sont très-

est

eſt comme le flambeau du grand art de régner ; mais une fois bien compriſe, elle en applanit toutes les difficultés.

Hélas ! diſoit Confucius au roi de Lou qui l'avoit interrogé ſur les regles du gouvernement, *nos annales racontent les merveilles des regnes de Ouen & de Ou. Il ne faudroit que leur reſſembler pour y apprendre à régner comme eux. Mais ceux qui avoient hérité de leur vertu ne ſont plus, & l'eſprit de leur politique s'eſt eteint.*

La Vertu eſt le ſoleil du Gouvernement. Sans elle tout y eſt foible, tardif & défectueux, comme dans les terres hyperborées ; au lieu que quand elle brille de toute ſa lumiere, le corps politique de l'Etat prend ſa force & ſon accroiſſement, comme les joncs du bord des eaux que la chaleur de l'eté anime & vivifie.

Le ſort d'un Empire eſt entre les mains du Prince qui le gouverne. S'il eſt vertueux, il exigera des autres tout ce qu'il ſe demande à lui-même ; c'eſt-à-dire une fidélité inviolable à tous les devoirs & un amour tendre pour les hommes ; amour qui eſt tout à la fois la ſource & la perfection des vertus ſociales & le grand accompliſſement de tous les devoirs (24).

Européans à cet égard. Un Miſſionnaire auroit beau expliquer à la plupart de ſes néophytes la différence qu'il y a entre les médailles qu'on frappe à l'honneur de Notre Seigneur J. C., de la Très-Sainte Vierge & des Saints ; comme ils n'ont que l'idée des médailles de leurs chapelets, les explications les plus ſatisfaiſantes ne tranquiliſeroient pas leur imagination. Du reſte nous croyons devoir avertir que les ſalles des ancêtres n'étant pas ſous les Tcheou, dans le nuage de l'idolâtrie, où elles ont eté depuis, il ne feroit pas juſte de s'en former la même idée.

(24) Ces belles maximes & preſque toutes celles qu'on trouve dans le Tchong-yong juſtifient les préférences de nos Lettrés pour cet excellent ouvrage. Nous avouons avec douleur qu'ils ſont la plupart d'auſſi mauvaiſe foi ſur l'article de la Religion que certains penſeurs d'Europe. Si la doctrine du Tchong-yong deſcendoit juſques dans leur cœur & réformoit leur conduite,

C'eſt par l'amour qu'il a pour les hommes que l'homme eſt homme. Or cet amour, le cri de la nature qui retentit au fond de tous les cœurs, l'appelle d'abord vers ceux que la chair & le ſang lui ont unis ; la douce humanité l'etend enſuite à tous les hommes ; mais la juſtice tourne ſes premiers regards vers le mérite, & demande ſes prédilections pour la vertu. Ajoutons à la nature nuancée & graduée les ſentimens du cœur, la juſtice diſtingue & ſubordonne les préférences de l'eſtime, & c'eſt de leur harmonie que dérive la beauté & l'innocence des mœurs publiques.

Auſſi un ſage Monarque tourne d'abord toutes ſes vues du côté de la vertu, la vertu le conduit à la piété filiale (25); la piété filiale à la connoiſſance de l'homme, & la connoiſſance de l'homme à celle du *Tien*.

Cinq grands devoirs lient les hommes entr'eux & forment les nœuds de la Société : trois vertus principales leur en facilitent l'accompliſſement & reglent leur conduite. Ces devoirs qui ſont communs à tous les hommes & ne changent jamais, ſont ceux du prince & du ſujet, du pere & du fils, de l'epoux & de l'epouſe (26), du frere aîné & du cadet, de l'ami & de l'ami. Ces vertus qui tiennent à toute la vie &

preſque tous les nuages qui leur cachent la divinité de l'Evangile feroient diſſipés, & les rayons de la grace les éclaireroient aiſément ; mais ils tiennent plus à leurs ſens par leurs paſſions qu'à la vérité par leurs réflexions; ils n'ont de la philoſophie que le manteau ; & ce manteau couvre tout ce que le Docteur des Nations reprochoit aux Lettrés de Rome de ſon tems.

(25) *La piété filiale eſt la loi éternelle du Ciel, la juſtice de la terre & la meſure de tout mérite.... L'homme eſt ce qu'il y a de plus noble dans l'univers, & la piété filiale ce qu'il y a de plus grand dans l'homme. Ajoutons : la perfection de la piété filiale conſiſte dans les reſpects qu'on rend à ſon pere, & la perfection de ces reſpects à les lui rendre en vue du Tien, & à honorer le Tien en lui.* Hiao-King.

(26) *Qui a une femme vertueuſe, a peu de chagrins. Qui a deux femmes, n'en aime aucune ; qui en a trois, en eſt haï.... Un mari qui a pluſieurs femmes, n'en découche que plus ſouvent. Un mari qui n'en a qu'une, n'a pas moins d'enfants.* Proverbes.

en demandent tous les inſtans, ſont la prudence, l'humanité & la force : devoirs & vertus qui découlent de la même ſource & tendent à un ſeul & même but. Or ce but, (ſoit que ce ſoit l'impétuoſité du génie, les progrès des connoiſſances ou la pénible expérience qui vous ouvre le ſanctuaire de la vérité) la ſageſſe conſiſte à le connoître : & ſoit qu'en agiſſant, vous ſuiviez la pente de votre cœur, ou que vous ecoutiez la voix de votre intérêt, ou que vous vous ſurmontiez avec courage, vos plus belles actions ne ſont bonnes & parfaites qu'autant qu'elles l'atteignent.

Le deſir de s'inſtruire, dit Confucius, *approche de la prudence, les efforts de la bienfaiſance développent l'humanité, la timide pudeur nourrit la force & la magnanimité.* Qui ſait & pratique ces trois grandes maximes ſait cultiver la vertu ; qui ſait cultiver la vertu ſait gouverner les hommes ; qui ſait gouverner les hommes, ſait gouverner un Royaume & peut régner ſur l'univers.

O le grand art que celui de régner ! J'en réduis tous les ſecrets à cultiver ſon ame, à révérer les Sages, à aimer ſes parens, à honorer les grands, à traiter ſes officiers avec bonté, à avoir des entrailles de pere pour le peuple, à appeller de loin les gens à talens, à recevoir (27) amicalement les etran-

(27) On a cru au-delà des mers que ces neuf articles etoient comme les neuf colonnes qui ſoutenoient l'edifice immenſe de notre Gouvernement, on s'eſt trompé. Nos Sages en admettent douze, ils les rangent mieux. 1°. La ſageſſe & la vertu du Prince & les moyens de les conſerver. 2°. Le choix des Mandarins, leurs divers dégrés, leurs droits, leurs promotions, récompenſes, &c. 3°. Les peuples; ce qui renferme la population, l'agriculture & tout ce qui les favoriſe. 4°. Les beſoins de l'Etat, c'eſt-à dire les impôts, les marchés, les mines, les coupes de bois, les digues, &c. 5°. Le Li, qui renferme le cérémonial, l'ordre de la ſociété, les fêtes, la muſique, &c. 6°. Les ſacrifices & tout ce qui concerne la Religion. 7°. La Doctrine, croyance & morale, avec leurs ſources, leur enſeignement & leur conſervation, 8°. Le bon ordre pour les villes, les citadelles, les villages,

gers & à porter les Princes comme dans ſon ſein?

En effet un Monarque qui cultive ſon ame, enſeigne & conſacre les regles des mœurs ; en révérant les Sages, il eloigne l'adulation de ſon Trône, & en applanit toutes les avenues à la vérité ; en aimant ſes parens, il excite tous ſes ſujets à aimer les leurs, & bannit la diviſion des familles ; en honorant ſes grands, il acquiert leurs vertus & ſe donne toutes leurs lumieres ; en traitant ſes officiers avec bonté, il excite leur zèle & s'aſſure de leur fidélité ; en ayant des entrailles pour le peuple, il lui ôte le ſentiment de ſes peines & l'encourage au travail ; en appellant de loin les gens à talens, il multiplie les reſſources de l'Etat & fait régner l'abondance ; en recevant amicalement les etrangers, il leur fait deſirer d'être à lui & gagne leur affection ; en portant les Princes comme dans ſon ſein, il augmente ſa puiſſance & ſe rend formidable à tout l'univers.

Revenons ſur nos pas. Pour cultiver ſon ame, enſeigner & conſacrer les regles des mœurs, il faut être chaſte, ſobre, décent & religieux (28) ; pour s'attacher les Sages & les en-

les habits de cérémonie, les ſceaux, les poids, les manufactures, le calendrier, &c. 9°. Les Loix criminelles, civiles, & tout ce qui a rapport à l'adminiſtration de la juſtice. 10°. La ſûreté de l'Empire & tout ce qui a rapport à la guerre défenſive & offenſive. 11°. Les rapports avec les Etrangers, ſoit tributaires ou alliés. 12°. La réforme des mœurs & l'encouragement à la vertu. Chacun de ces articles embraſſe un terrein immenſe & eſt diviſé en une infinité de rameaux. On n'a jamais ſoupçonné en Europe que la Chine eût un Tribunal d'inquiſition pour maintenir la pureté de la doctrine, de la croyance & de la morale de l'Empire. Il eſt cependant très-ancien, très-rigoureux, & a fait plus couler de ſang que tous ceux d'Europe réunis. Bien des gens qui citent notre Chine pour le tolérantiſme, n'y auroient pas vécu long-tems, ou ſe feroient tus.

(28) Le Sieou a fait un livre où il parle aux Empereurs des vertus qu'ils doivent avoir & des vices qu'ils doivent craindre ; & il leur en parle avec cette liberté & cette franchiſe qu'on loue par-tout, & dont on ne trouve des exemples

courager, il faut repouſſer la calomnie & la flétrir, bannir la molleſſe & mépriſer le faſte, honorer la vertu & la faire reſpecter; pour exceller en piété filiale & la perſuader, il faut révérer dans ſes proches les dignités dont ils ſont revêtus, augmenter les revenus dont ils jouiſſent & tâcher de n'avoir qu'un cœur & qu'une ame avec eux (29); pour tenir les Grands en haleine & les rendre fideles, il faut multiplier le nombre de leurs ſubalternes, maintenir leur autorité & employer leurs talens; pour animer les Officiers inférieurs (30)

que chez nous. Ses principes ſur le luxe, le faſte, la molleſſe, les plaiſirs, &c. n'auroient pas eté déſavoués à Lacédémone. Il fait conſiſter la Religion d'un Empereur à orner ſon ame de pureté & d'innocence; à ſervir & honorer le Ciel ſuprême, *Chang-tien*; à adorer ſes jugemens dans les fléaux & les calamités; à inſpirer à ſes ſujets l'amour de la Religion; à ne la perdre jamais de vue lui-même dans les affaires du Gouvernement; à examiner ſouvent ſes fautes & à travailler ſans relâche à ſon amendement.

(29) On dit au-delà des mers que les Princes n'ont pas de parens. Ce n'eſt pas à nous à examiner ſi on leur fait honneur de parler ainſi; mais cette maxime ſeroit mal priſe ici. Nos Empereurs ſe piquent d'être bons parens; & ce qu'on aura de la peine à croire, dans les aſſemblées qu'on appelle de famille, leur dignité ſuprême diſparoît, & ils n'ont que le rang que leur donnent leur âge & la branche dont ils ſont.

(30) Nous ne voyons que le Gouvernement de quelques maiſons religieuſes qui puiſſe donner idée aux Européans de la politique de notre Gouvernement par rapport aux dépoſitaires de l'autorité publique. Nous n'en dirons que ce peu de mots: Les charges & les dignités ne ſont ni vénales, ni perpétuelles, ni héréditaires; il eſt rare qu'on y ſoit elevé dans ſa patrie; on n'y entre qu'après bien des examens; on monte des plus petites aux plus elevées, ſelon ſon talent & ſes ſuccès. Un ſupérieur y répond de tous ceux qui dépendent de lui, ou qu'il a propoſés; on eſt comptable toute ſa vie des fautes qu'on a faites, ou qu'on n'a pas dénoncées, & de trois ans en trois ans on doit à l'Etat la confeſſion publique de celles dont on eſt coupable depuis la derniere; on demande à être dépoſé à la mort de ſon pere & de ſa mere, ou quand on eſt trop avancé en âge. Toute autorité découle de l'Empereur & ſe diviſe & ſubdiviſe à une infinité de rameaux, mais ſans confuſion, ſans embarras & ſans le moindre conflict de Juriſdiction. Chaque diſtrict eſt circonſcrit par les loix, & dans chaque diſtrict ce

& s'assurer de leur dévouement, il faut donner carriere à leur zèle, se fier à leur probité & leur assigner des revenus convenables; pour contenir le peuple & s'en faire aimer, il faut l'occuper à propos, lui alléger le fardeau des impôts & soulager ses peines; pour fixer les gens à talent & donner à leur génie les aîles de l'emulation, il faut les suivre de près, leur laisser prendre leur essor & proportionner les recompenses à leurs succès; pour gagner les etrangers & faire tomber leurs préjugés, il faut les accueillir avec bonté, les congédier auec honneur, fermer les yeux sur leurs défauts & louer hautement leurs bonnes qualités (31). Pour protéger les Princes & se donner toute leur puissance, il faut maintenir l'ordre de la succession dans les familles, veiller à la tranquillité de leurs Etats, exiger dans le tems prescrit leur hommage (32) & être également attentif à n'en recevoir que de petits présens & à leur en faire de magnifiques.

Ces neuf grandes maximes ainsi développées sont comme le précis de l'art de régner; mais leur observation porte toute entiere sur un seul point.

qui ressortît de chaque officier. Les préséances suivent le grade du mandarinat qu'on occupe, dans quelque tribunal que l'on soit, & à grade égal, la prééminence du Tribunal décide. Chacun sait ce qu'il doit & ce qui lui est dû; la loi a été au-devant des plus petites difficultés.

(31) Cet article regarde les Nations qui envoyent des Ambassadeurs. L'ancienne & nouvelle politique du gouvernement n'admet pas les Etrangers à entrer dans l'Empire, soit pour faire le commerce, soit pour y habiter, soit pour y voyager: l'exception qu'on a faite en faveur des Missionnaires est un miracle de la Providence, bien sensible pour qui connoît nos loix, nos mœurs & nos préjugés.

(32) L'Empire étoit divisé sous les Tcheou en terres Impériales que l'Empereur gouvernoit immédiatement par lui-même, & en Royaumes, Principautés & Comtés, qui étoient gouvernés par des Princes de la famille régnante, ou des Dynasties précédentes. Chacun d'eux gouvernoit ses petits Etats comme autrefois en France les Ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, & de Bretagne.

La prévoyance réalise les projets & en assure la réussite ; si elle s'endort, on ne peut compter sur rien. Méditez donc, préparez ce que vous voulez dire, & vous n'hésiterez pas ; réfléchissez, décidez-vous sur le parti que vous prendrez & vous ne serez pas embarrassé ; examinez ce que vous voulez faire, considérez-en les suites, & vous éviterez le repentir ; tracez-vous enfin une regle sûre, fixe & immuable de conduite, elle soutiendra votre foiblesse, portera la lumiere devant vous & guidera tous vos pas.

Rien dans un homme en place, dit-on, ne supplée la faveur & le crédit. Il ne peut réussir dans les affaires d'Etat & dans le gouvernement des peuples qu'autant qu'il a l'oreille du Prince, & en est aimé. Oui ; mais les factions, les cabales & toutes les intrigues de cour rameneroient vers lui l'affection & l'estime du Prince, s'il étoit fidele aux loix de l'amitié ; il seroit fidele aux loix de l'amitié, si la pitié filiale régnoit dans son cœur ; la piété filiale régneroit dans son cœur, s'il s'appliquoit à cultiver la vertu, s'il aimoit la vérité, s'il cherchoit à la connoître & se laissoit pénétrer de ses rayons (33).

(33) « La Science est le flambeau de la sagesse & de la vertu, » disoit le célébre Empereur Yong-lo aux Princes ses enfants. Si on » n'est pas eclairé de sa lumiere, » les passions couvrent de nuages » epais les chemins difficiles de » l'innocence ; on fait des chûtes, » on s'égare & on tombe dans les » plus affreux précipices. Vous » êtes témoins vous-mêmes que » quoiqu'accablé des soins, des » sollicitudes & des travaux du » gouvernement, je dérobe sur » mon repos le plus de tems que je » puis pour m'entretenir avec les » Sages & ecouter les leçons de » morale qu'ils nous donnent dans » leurs livres immortels. Quelque » habiles que soient les femmes à » se parer, elles ont sans cesse re- » cours à leur miroir pour le con- » sulter. Les King, les Annales & » les ecrits des Anciens sont le » miroir des Princes, pour se parer » aux yeux du Chang-ti & de leurs » sujets ; l'adulation de l'amour- » propre est sans ressource contre » les maximes & les exemples des » grands Princes de toutes les Dy- » nasties, quand on les etudie avec » un vrai desir de s'instruire & de » devenir meilleur. Mes chers en- » fants, croyez-en mon expérience

O vertu ! Divine vertu ! la providence du Tien (34) nous pousse dans tes bras : la raison nous y conduit. Heureux celui en qui tu habites ! il frappe au but sans effort & perce jusqu'au vrai d'un seul regard. Son cœur est le sanctuaire de la paix & ses penchans même défendent son innocence. Il n'est donné qu'aux Saints de parvenir à un état si sublime. Qui y aspire doit se décider pour le bien & s'attacher fortement à lui. Pour cela qu'il s'applique à l'étude, & s'instruise de ses devoirs avec soin ; qu'il fasse des recherches & examine les choses avec une grande attention ; qu'il médite sérieusement & ne laisse rien passer sans l'approfondir ; qu'il donne enfin du ressort à son ame & mette dans ses actions

» & ma tendresse ; la science eléve » l'ame, donne du ressort à l'esprit, annoblit les sentimens, elargit le cœur & y porte un sentiment délicieux de paix & de volupté ; mais ne vous y méprenez pas : La science dont je parle » n'est pas la science des choses, » des faits & des mots, qui éblouit » les hommes & les laisse ce qu'ils » sont. La science pour laquelle je » vous demande tous vos soins, » c'est la science des devoirs que » vous avez à remplir, des vertus que vous devez acquérir, » des défauts dont vous ne vous » êtes pas corrigés, des périls qui » exposent votre foiblesse & des » moyens que vous devez prendre » pour ne pas dégénérer de vos » ancêtres, ni obscurcir les » rayons dont vous environne la » gloire immortelle qu'ils ont acquise. Si votre cœur est pur, » droit & bienfaisant, vos pensées » seront vraies, justes & lumineuses, vos jugemens equitables, » sûrs & invariables, vos projets » sages, réfléchis & utiles, vos discours nobles, décens & persuasifs, toute votre conduite enfin modérée, uniforme & irréprochable. Vous irez à la vertu, » aux succès & à la gloire par tous » les chemins où vous entrerez, ou » plutôt elles viendront vers vous. » L'on est savant par la mémoire, » philosophe par l'esprit, sage par » le cœur, & qui n'est pas sage, » n'est rien, &c. » *Préface du Cheng-hio-sin-fa, Maniere d'apprendre par le cœur la doctrine de la sagesse.*

(34) Un Grand en vouloit à la vie de Confucius ; ses Disciples étoient dans des frayeurs continuelles : si la vertu que vous croyez voir en moi, leur dit-il, est l'*ouvrage du Tien, rassurez-vous, le Tien saura bien la protéger.* Lun-yu. de

de la force, de la vigueur & du feu. Hélas! combien il y en a qui s'arrêtent au milieu de leur course, parce que le succès se fait attendre? Mon étude, dit-on, me laisse toutes mes ignorances & tous mes doutes; mes recherches n'étendent ni mes vues, ni ma pénétration; mes réflexions ne dissipent aucun nuage & ne font jaillir aucun rayon de lumiere; mes efforts même echouent contre ma foiblesse & succombent sous le poids de mon inconstance. N'importe; gardez-vous de votre découragement (35). Ce que d'autres ont pu dès la premiere tentative, vous le pourrez à la centieme; ce qu'ils ont fait à la centieme, vous le ferez à la millieme. La regle est sûre : qui la suit verra ses ténebres se changer en lumiere, & sa foiblesse en force & en courage.

Soit en effet que l'impulsion seule de la nature entraîne l'homme dans la carriere de la perfection, soit que ce soit la philosophie qui y conduise ses pas, la pratique assidue de la vertu etend ses connoissances, & ses connoissances à leur tour lui facilitent la pratique de la vertu.

L'homme parfait est le seul dans l'univers qui déploie toute son ame, en epuise les ressources & l'embellisse de toutes les connoissances & de toutes les vertus que peut embrasser la sphere de sa nature (36). Mais dès-là même il a

(35) *Tous mes jours sont à vous, employez-les à me corriger de mes défauts & à me conduire vers la vertu. Soyez pour moi ce qu'est la lime pour le fer, un bateau léger pour le voyageur, & la rosée du Ciel pour un champ sec & aride. Je vous ouvre mon cœur, versez-y les sentimens du vôtre. Il y a des remedes qui ne guérissent que par de longues douleurs, ne balancez pas à les employer sans egard à ma foiblesse; je resterai immobile sous la main qui pansera les plaies de mon ame, je ne crains que l'infection & la mort qui en seroient la suite.* Discours de Kao-tsong au Ministre que le Chang-ti lui avoit montré en songe. *Chou-King, Chap. Yue-ming.*

(36) Nos Philosophes anciens & modernes sont partagés sur la nature de l'homme; les uns prétendent qu'elle est bonne & tournée au bien; les autres qu'elle est

une facilité infinie pour conduire les autres hommes à la perfection. Plus il y travaille avec succès, plus sa bienfaisance & sa sagesse réussissent à faire entrer dans la fin de leur création les êtres innombrables dont il est environné. Le Ciel même & la Terre en reçoivent des secours pour la production, l'augmentation & la conservation des biens qu'ils prodiguent à l'homme, & il en vient jusqu'à être en quelque sorte leur aide & leur coopérateur (37).

Quelle distance de ce haut dégré de gloire jusqu'à la foiblesse de celui qui commence à faire des efforts pour redresser son ame & en effacer les taches ? Quoiqu'il ne marche que pas à pas, il avance cependant dans la carriere & arrive enfin à la perfection. Alors sa vertu devient sensible par dégrés, jette de l'éclat, répand au loin ses rayons, attire les regards, touche les cœurs, les arrache au vice & les enfante à l'innocence & à la vertu. Changement merveilleux qui est la gloire de l'homme parfait & ne peut être opéré que par lui ! Les regards pénétrans de l'homme parfait percent les ténebres de l'avenir & en découvrent d'avance les secrets. Quand une famille s'approche du Trône par ses vertus, & qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, il en est instruit par des signes avant-coureurs (38) des récom-

viciée & penche vers le mal ; les uns & les autres alleguent des textes & des passages des King, pour prouver leurs sentimens. Nos néophites lettrés coupent le nœud gordien & concilient tout par le péché originel, qui n'est pas moins articulé dans les Anciens que l'état d'innocence.

(37) Ce Texte a embarrassé les Commentateurs, & pourroit peut-être s'entendre dans un sens encore plus sublime que ne présente la lettre. Les Lettrés du College Impérial l'expliquent en disant que le Ciel & la Terre sont faits pour l'homme, & que plus l'homme tend à la fin de son être, plus celui qui les gouverne, les fait contribuer aux besoins & aux plaisirs de l'homme.

(38) Tout ce morceau a trait à ce qui est rapporté dans le Chou-King sur les Sages qui causerent des révolutions dans les mœurs, par leurs vertus, sous les Hia & les

penſes & des châtimens du Ciel. L'herbe *Chi*, la tortue, les lui annoncent d'avance, & il en trouve en lui-même un preſſentiment ſecret. Bien plus, aſſocié en quelque ſorte aux deſſeins de l'Eternel, & confident de ſes ſecrets, il prévoit les gens de bien que l'Eternel prépare à la terre, & les méchans qu'il laiſſe ſe multiplier pour être les inſtrumens de ſes vengeances.

La vraie vertu conſiſte ſans doute à ſe perfectionner ſoi-même, & la ſouveraine Sageſſe à être ſage pour ſoi; mais comme la perfection lie entre eux tous les êtres par l'unité de leur origine & de leur fin, & qu'ils ſortent de l'ordre de leur exiſtence dès qu'ils s'en ecartent, le Sage met egalement ſa gloire à y tendre ſans ceſſe par de nouveaux efforts, & à y conduire les autres (39). En travaillant ſans relâche

Chang, ou qui annoncerent la chûte de ces Dynaſties. L'opinion que les prodiges & les phénomenes annoncent les grandes cataſtrophes, le changement de Dynaſtie, les révolutions dans le Gouvernement, eſt générale parmi nos Lettrés: le Tien, diſent-ils d'après le Chou-king, le Chi-king, le Li-ki & le Tchun-tſieou, ne frappe jamais de grands coups ſur une nation entiere ſans l'inviter à la pénitence par des ſignes ſenſibles de ſa colere. Les Philoſophiſtes de la Dynaſtie des Song, que cette opinion fatiguoit, prirent le biais d'expliquer les faits innombrables dont elle eſt appuyée, par le rapport des cauſes morales avec les phyſiques, & leurs influences ſur elles. Leurs raiſonnemens ſur cette matiere ſont auſſi métaphyſiques que tout ce qu'on a dit en Europe ſur l'influence des climats dans les mœurs & le gouvernement des Peuples. Pour ce qui regarde l'herbe *Chi* & la tortue, on ſait aujourd'hui que les Anciens s'en ſervoient pour conſulter le Ciel ſur les choſes douteuſes ou à venir. Mais quelle étoit la maniere de s'en ſervir? dans quels cas particuliers étoit-il permis de le faire? Les livres, ni la tradition n'en diſent rien. Nous nous contenterons de remarquer que la tortue eſt un des quatre animaux myſtérieux & typiques des anciens; qu'on ignore abſolument quelle eſt l'herbe *Chi*, & qu'il eſt dit dans le Li ki que ſe ſervir de l'herbe *Chi* & de la tortue pour la divination *eſt un crime de mort*.

(39) Confucius eſt peut-être le ſeul Sage de l'Antiquité qui ait pouſſé le zèle de la vertu, de la vérité & du bien public juſqu'à

à se perfectionner, il ne concentre pas tellement ses soins en lui-même qu'il ne les etende à tous ceux qui sont à portée de son zele.

Conclusion : travailler à sa perfection est la premiere loi de l'amour, & s'occuper de celle des autres la premiere leçon de la sagesse. L'homme les trouve l'une & l'autre dans son cœur, ecrites de la main de la nature, & il ne marche dans le vrai sentier de la vertu qu'autant que son ame occupée toute entiere de ce double objet n'est pas moins attentive à prodiguer ses soins aux autres qu'à les replier sur elle-même. Mais c'est aux circonstances & aux tems à commander les entreprises de son zele & à en diriger les efforts.

Il n'y a ni vide ni repos dans la vie de l'homme parfait (40).

parcourir les Royaumes & les Provinces pour instruire les Peuples, enseigner la doctrine des Anciens, combattre les abus & les désordres publics. Voici quelques-unes de ses maximes, prises au hasard. *Qui a offensé le Tien, n'a plus aucun protecteur.... La doctrine que j'enseigne n'est pas de moi, je ne suis que l'écho de l'Antiquité que j'aime & révere.... Les richesses & les honneurs dont la probité rougit, sont pour le sage comme ces nuages sans eau que les vents promenent tour-à-tour dans les airs... Il n'y a point de Royaume trop vaste pour un Roi vigilant, loyal & ennemi du luxe, qui se fait aimer du soldat & aime le peuple... Qui n'est pas droit & sincere, ne mérite pas le nom de Sage ; qui choisit mal ses amis, ne le sera pas long-tems ; qui soupire de ses fautes & ne se corrige pas, ne le sera jamais. Un homme faux est un char sans timon ; par où l'atteler ?.... De quoi servent le baume & les parfums autour d'un cadavre ? il ne les sent pas ; ainsi en est-il des cérémonies religieuses & de la musique pour qui n'a pas de piété.... La vertu est le contrepoids de l'une & de l'autre fortune. Qui n'en a pas, monte trop haut ou descend trop bas.... Les poisons les plus présents deviennent des antidotes entre les mains d'un habile Médecin ; il en est de même des mauvais exemples pour le sage..... Qui que ce soit que j'outrage, j'offense le Tien:* Lun-yu, premiere & deuxieme partie.

(40) *Le chemin le plus long est celui où l'on s'arrête.... le Mandarin indolent est un paralitique environné de tigres... Fleuve paisible a ses rives fleuries, mais il coule toujours..... Les Cieux ne sont inébranlables que parce qu'ils tournent sans cesse ; le*

L'action est le soutien & l'aliment de sa vertu ; & sa vertu toujours en haleine va se couronnant sans cesse de nouveaux rayons ; rayons brillans dont la chaleur & la lumiere se propagent avec rapidité, s'etendent en tous lieux & acquierent à chaque instant une nouvelle force. De-là son crédit, son autorité & sa réputation ; crédit qui le met en etat d'entreprendre les plus grandes choses ; autorité qui applanit tous les obstacles ; réputation qui soutient, consacre & perpétue ses succès. Que sais-je ? sa bienfaisance (41) est aussi magnifique & aussi inépuisable que la fécondité de la terre, sa sagesse egale en elévation & en pureté les plus hautes spheres des Cieux, & toutes ses œuvres, marquées au sceau de l'Eternité, soutiendront le poids de sa durée infinie & en recevront sans cesse une nouvelle gloire.

Ajoutons : toutes ces merveilles coulent comme de source. L'homme parfait ne s'est pas encore montré & déja il attire tous les regards. Il semble ne se donner aucun mouvement (42),

soleil n'éclaire l'univers, que parce que rien n'interrompt son cours ; la mer ne diminue jamais, que parce qu'elle reçoit jour & nuit autant d'eau qu'elle en perd ; le sang ne se corrompt point dans nos veines que parce qu'il circule sans interruption ; il en est de même de la vertu du Sage... Sou-tchi. *Le vieux Tsien-tchi étant de retour chez lui du Palais, portoit & reportoit des pierres d'un bout de son jardin à l'autre. Pourquoi vous fatiguer ainsi lui dit un de ses amis ? Pour empêcher répondit-il, que le repos ne rouille les ressorts de mes membres, & l'oisiveté ceux de mon ame.* Annales. Voyez le Chapitre Vou-y du Chou-King qui commence par ces belles paroles : *Quand un Prince fuit la mollesse & l'oisiveté, toute son ame lui raconte les peines & les travaux du colon, & il auroit horreur de lui faire porter le faix des dépenses qu'entraîne le luxe, &c.*

(41) *L'eau ne reste pas sur les montagnes, ni la vengeance dans un grand cœur.... La modestie & la bienfaisance sont les aîles du Sage...... Cœur etroit n'est jamais au large..... La dureté empoisonne, trouble & diminue les plaisirs, la bienfaisance les annoblit, les epure & les multiplie. O bienfaisance ! ô vertu des grands cœurs ! qui pourroit troubler tes joies ? L'ingratitude même en aiguise le sentiment.* Ma-lin.

(42) Les prétendus Disciples de Lao-tzé ont expliqué cette doctrine qui est aussi la sienne, au profit de la paresse, de l'indolence & de la plus apathique oisiveté, & s'en sont fait un titre pour rester assis

& il produit une révolution générale dans les mœurs publiques ; il paroît comme entraîné par le cours des evénemens, & il exécute les plus vaſtes projets : un mot dira tout : ſes œuvres ſont comme celles de la nature ; plus elles ſont ſimples, plus elles ſont ſublimes & inexplicables. O Ciel ! ô Terre ! que de profondeur & de force, que de ſageſſe & de lumiere, que de variété & de conſtance dans votre conduite & dans vos voyes ! Hélas ! ſi je porte ma vue ſur un ſeul point de l'empirée, je me perds dans ſon elevation & ſa hauteur : que ſeroit-ce, ſi je promene mes regards ſur ces voûtes immenſes d'où le ſoleil, la lune, les planetes & les etoiles nous diſpenſent la lumiere & envoyent leurs rayons juſqu'aux dernieres ſphères qui forment la vaſte enceinte de l'univers ? La profondeur de la terre que je foule aux pieds confond mes idées & mon calcul : que ſeroit-ce, ſi, parcourant en eſprit les montagnes, les plaines, les fleuves & les mers, je voulois meſurer leur étendue, me demander compte de leur artifice, ſuivre les détours des liens qui les uniſſent & connoître les peuples innombrables d'animaux, d'inſectes, de poiſſons & de monſtres qui les habitent ? Les campagnes que je vois tous les jours ſont couvertes d'arbres, de plantes & des fleurs que l'homme n'a jamais comptées. Les entrailles même de la terre, les abîmes de la mer renferment mille tréſors qu'il ignore, & lui cachent d'innombrables merveilles. Auſſi le Poëte s'écrie avec raviſſement : *O Tien ! C'eſt toi ſeul qui fais les deſtinées de l'Univers. Tes voyes ſont*

& comme immobiles des années entieres. L'hiſtoire raconte que quelques Empereurs, qui dormoient beaucoup, mangeoient bien, etoient aſſis tout le jour & ne parloient preſque jamais, croyoient que les rêves qu'ils faiſoient tout eveillés au milieu d'un cercle de Tao-ſée gouvernoient l'Empire comme Chun & Yao. Les cenſeurs de l'Empire qui n'étoient pas de cet avis, eurent bien de la peine à ſe faire ecouter.

impénétrables, & ton action ſans travail ni repos. Comme s'il vouloit nous faire entendre que c'eſt en cela qu'il eſt *le Tien. O Ouen ouang* (43), continue-t-il, *ta vertu en fut l'image. Juſqu'où n'étendit-elle pas ſes rayons ? Mais que leur lumiere etoit douce & pure !* c'eſt-à dire que ce grand Prince ne parvint à un ſi haut dégré de vertu que parce que ſa conduite extérieure devenoit de jour en jour plus unie, & ſon application intérieure plus profonde & plus continuelle.

O que les voyes du Saint ſont ſublimes ! ſa vertu embraſſera l'Univers, vivifiera tout, animera tout & s'elévera juſqu'au Tien. Quelle vaſte carriere va s'ouvrir pour nous ? que de loix & d'obligations nouvelles ! que d'auguſtes cérémonies & de ſolemnités ! Mais comment les garder, s'il n'en donnoit d'abord l'exemple ? Sa venue ſeule peut en préparer, en faciliter l'accompliſſement. De-là ce mot de tous les ſiecles, les ſentiers de la perfection ne ſeront fréquentés que lorſque le Saint par excellence les aura conſacrés par la trace de ſes pas (44).

(43) *Ouen-ouang fut toujours vêtu fort ſimplement. Il travailloit ſans relàche du fond de ſon Palais à maintenir la tranquillité publique, & à faire fleurir l'agriculture. Une aimable & attrayante douceur tempéroit la Majeſté de ſon front, & jamais les nuages des paſſions n'en troubloient la ſérénité. Il aimoit ſon Peuple & le portoit pour ainſi dire entre ſes bras comme une mere ſon enfant. Ses bienfaits alloient chercher la veuve & l'orphelin. Il etoit ſi occupé à terminer les affaires ou à les prévenir, qu'à peine avoit-il le loiſir de prendre quelque nourriture, &c.* Chou-king, Chapitre Vou-y.

(44) Tout ce morceau & ce qui ſuit nous paroît ſe rapporter au Saint des Saints attendu & deſiré depuis le commencement du monde. Qu'on ne s'imagine pas au-delà des mers que ce ſoit là une de ces conjectures précipitées que l'amour national fait haſarder. Si c'étoit le lieu de traiter ici cette grande queſtion, nous fournirions des preuves de notre ſentiment auſſi déciſives, auſſi nettes & auſſi concluantes qu'on peut le deſirer en pareille matiere. Mais ce n'eſt pas dans une note qu'on peut articuler ce qu'on trouve là-deſſus dans nos anciens caracteres, dans nos King, & dans les traditions de l'Antiquité qui ſont eparſes çà & là dans les an-

Un cœur droit cependant qui eſt epris des charmes de la vertu, reſpectant en lui-même les dons du Ciel & la dignité de ſa nature, ne balance pas à s'élancer dans la carriere & à ſuivre la lumiere dont ils l'eclairent : il demande, il examine, il cherche à s'inſtruire & donne l'eſſor à ſes penſées. Du premier vol elles ſe portent avec rapidité vers les grands principes & en parcourent les ſpheres immenſes : mais entraînés enſuite par la multitude & l'importance des détails, elles ſuivent le cours des conſéquences les plus eloignées, & parcourent le labyrinthe des diſtinctions les plus délicates & les plus ſubtiles. Il arrive ainſi d'efforts en efforts, de dégré en dégré, à cette ſcience ſublime que la vérité eclaire de toute ſa lumiere, & entre ainſi d'un pas aſſuré & comme de plein pied, dans la voie du *Juſte Milieu.* Alors les connoiſſances qu'il a acquiſes lui aident à en acquérir de nouvelles; & les vertus auxquelles il s'eſt exercé, lui facilitent l'accompliſſement de tous ſes devoirs, & de nouveaux progrès dans la perfection. Elevé aux premieres dignités, il eſt inacceſſible aux foibleſſes de la vanité; &, placé dans le rang le plus bas, il conſerve toute ſa grandeur d'ame (45).

ciens livres. Nous nous bornerons à demander à ceux qui ſeroient les plus opiniâtres à en douter, comment le Tchong-yong peut prendre ſon eſſor ſi haut, s'il n'a pas la tradition pour guide. Que ceux qui liſent nos livres examinent ce que nos Lettrés de toutes les Dynaſties ont ecrit ſur le Saint, & tous les préjugés de l'Europe ſe miſſent-ils entre eux & certains textes, ils ſeront forcés d'avouer qu'ils en diſent des choſes qui ne conviennent qu'à un Homme-Dieu, Roi, Sauveur & Docteur des hommes. Les noms ſeuls d'*Homme céleſte, de Fils du Tien, d'Homme parfait, de Saint par excellence, de Premier-né, de Maître des Sages, de Roi des Eſprits céleſtes, &c.* qu'ils lui donnent, prouvent qu'ils ne parlent pas d'un pur homme.

(45) *Ce n'eſt pas la monture du Diamant qui en fait le prix; pour être dans la boue, il n'en eſt pas moins précieux : le Sage eſt de même. Ce n'eſt pas lui qui perd à ſon obſcurité, c'eſt celui dont ſon elévation ſeroit la richeſſe & la gloire. Tſun-Chou fut trois fois Miniſtre & trois fois diſ-*

Si

Si la vertu fleurit dans le Royaume qu'il habite, tous les honneurs viennent au-devant de lui dès qu'on l'a entendu parler; si le vice y règne & a le sceptre en main; il lui suffira de se taire, & son silence assurera sa tranquillité. Ainsi fit Tchong-Chang dont le Poëte a dit: *Sa haute sagesse le sauva des périls dont il étoit environné.*

Ajoutons avec Confucius: *L'homme borné qui brigue les grands emplois & les obtient, l'homme de rien qui tranche du grand Seigneur & en prend le ton, l'homme inquiet qui fronde le Gouvernement présent & se fait l'apologiste de l'ancien, creusent des précipices sous leurs pieds & préparent leur ruine.*

Il faut être sur le Trône pour prononcer avec autorité sur le Cérémonial, réformer les usages reçus & faire des innovations dans l'ordre des etudes (46). Les chars de nos jours roulent sur l'orniere de ceux de l'Antiquité, notre eloquence sur les regles qu'elle a inventées, & notre morale s'éclaire des principes qu'elle a approfondis & développés. Je dis plus: fussiez-vous Empereur, gardez-vous de rien changer dans le cérémonial & dans la musique des Anciens, si vous n'avez pas leur vertu; & eussiez-vous leur vertu, n'en formez pas même le projet, si vous n'êtes assis sur leur Trône & revêtu de leur autorité.

Je raconte avec plaisir, disoit Confucius, *ce qu'on sait du Cérémonial de la Dynastie des Hia; mais les monuments du Royaume de Ki ne suffisent pas pour en constater l'authenticité* (47). *Je sais assez*

gracié sans en témoigner ni joie ni peine, & dit froidement; monter ou descendre, c'est toujours marcher. Notes sur les Annales.

(46) Chaque Nation a ses préjugés: les nôtres sont tous pour l'Antiquité contre les innovations. Ces paroles du texte sont une censure amere des Philosophes à systêmes du tems de Tsée-sée qui profitoient des troubles, des rivalités & des guerres qui déchiroient l'Empire, pour leurrer les Princes, & faire leur fortune en bâtissant sur des ruines.

(47) Les Princes de Ki etoient descendans de Yu fondateur de la Dynastie des Hia. Ce que dit Confucius des monumens qu'on conservoit dans ce Royaume, prouve

celui de la Dynastie des Yn. Mais il est tombé, & ne subsiste plus que dans le petit Royaume de Song. J'ai etudié avec soin celui de la Dynastie régnante des Tcheou, & je m'y conforme en tout avec soin.

O que de fautes evitées dans le gouvernement si on n'innovoit rien dans le cérémonial, dans les usages & dans les sciences (48). Quelque vertueux en effet que soit un Prince, sa vertu ne suffit jamais pour tranquilliser les esprits sur de telles innovations; on révoque en doute leur utilité; & les peuples allarmés refusent de s'y soumettre: à plus forte raison la probité, la sagesse & la réputation d'un simple citoyen ou même d'un homme d'Etat ne sauroient-elles faire respecter de pareils changemens. Il perd la confiance publique, les cœurs s'éloignent de lui, & la multitude lui résiste.

Ainsi donc il faut toujours partir de là: Que c'est le mérite personnel & la vertu qui sont le premier ressort d'un bon gou-

combien ce Sage etoit attentif à interroger la critique, & timide à croire. Mais si de son tems on etoit si peu instruit sur cette premiere Dynastie de notre Empire, que pouvons-nous en savoir aujourd'hui, après l'incendie des livres & les révolutions innombrables qui nous ont donné tant de maîtres différens?

(48) Il ne faut qu'ouvrir nos Annales pour voir combien la Dynastie des Song a causé de maux à notre Patrie par son goût puérile pour les découvertes, les innovations, & les systêmes. Cinq siecles de mensonges, de délires & de chimeres n'ont pu désabuser les Lettrés du second ordre de la manie de tout soumettre au compas d'une métaphysique idéale & sophistiquée qui se noye dans les mots. La Dynastie des Song, egarée sur ses pas, affoiblit les grands ressorts du gouvernement, & fut détruite par des Tartares qui ne connoissoient que leurs arcs & leurs chevaux. Le philosophisme ne s'est plus approché du Trône depuis; le gouvernement le circonscrit dans la physique systématique. Les savans du premier ordre, les grands Littérateurs & les Sages l'ont abandonnée au peuple des ecrivains de mots, qui font ici le grand nombre. Mais si la politique se rit de leurs rêves, le zele gémit des obstacles qu'ils mettent à la propagation de l'Evangile.

vernement; mais ce mérite & cette vertu doivent avoir acquis cet aſcendant qui prévient les doutes, ce crédit qui entraîne les ſuffrages, & cette autorité qui ſubjugue les eſprits. Or, ſi un Prince marche ſur les traces reſpectées de Yn, de Tching-tang & de Ouen-ouang, perſonne ne craindra qu'il s'égare; s'il fait plier ſes loix au climat, au génie des peuples, & aux circonſtances impérieuſes des tems, perſonne ne lui refuſera ſon ſuffrage; s'il ſe décide d'après les maximes infaillibles de la religion & ſe fonde ſur l'eſpérance de la venue du Saint, attendu depuis tant de ſiécles, perſonne n'héſitera à ſe ſoumettre.

O que c'eſt bien connoître le Tien & les hommes que de s'appuyer de la Religion (49) & de l'attente du Saint, pour perſuader tous les eſprits! Quand un Monarque en eſt venu là, ſes projets deviennent le flambeau & la regle de tous les âges; ſes actions ſont conſacrées par les louanges & l'imitation de tous les ſiecles, & ſes paroles tranſmiſes de génération en génération parviennent comme des oracles, à la poſtérité la plus reculée. Les peuples eloignés tournent leurs regards vers lui en deſirant de vivre ſous ſes loix; & ſes ſujets, qui lui doivent tout, ſe félicitent du bonheur qu'ils ont d'y être ſoumis. *Tous les Princes etrangers*, dit le Poëte,

(49) Ces belles maximes ſont tirées du Chou-king : elles y ſont dites & répétées en une infinité de manieres. Il n'y a pas une page de cet excellent livre où elles ne reviennent; on les trouve egalement dans le Chi-king, le Li-ki & le Tchun-tſieou. Les grands Empereurs de toutes les Dynaſties n'ont preſque point fait de Déclarations, d'Edits & d'Ordonnances où ils ne les aient fait entrer d'une maniere convenable à leur ſujet. Bien plus, dans les tems où les ſectes idolâtriques de Fo & de Lao-tſée ont eté comme aſſiſes ſur le Trône, le gouvernement n'a jamais parlé des idoles au peuple, & le ſtyle du Miniſtere a toujours eté à cet égard, & eſt encore, celui des King, *parce que*, dit Lieou-tchi, *il faut prendre les peuples par leur perſuaſion & par leur conſcience, ebranler le tronc pour remuer toutes les branches.*

chérissent la mémoire de Ouen-ouang, & quelqu'élevé que soit leur Trône, les rayons de sa gloire viennent les y eblouir. Le jour apprend à la nuit les louanges qu'il en a appris, & tous les siecles les répéteront à jamais. Parcourez les Annales, interrogez tous les âges, & vous verrez que tous les grands Princes ont joui avec eclat de l'admiration & des applaudissemens de l'univers.

Quelque éloigné que fût Confucius des tems où vécurent Yao & Chun, son génie franchit tous les siecles qui l'en séparoient & atteignit la sublimité de leurs principes & de leur morale (50). Quelque près qu'il vécût des grands regnes de Ouen & de Ou, il consacra leurs vertus à l'admiration publique & leur assura l'immortalité par les sciences. Ainsi les nouvelles révolutions des astres nous racontent celles des siecles passés, & en retracent le cours : ainsi les nouvelles eaux d'une source montrent les campagnes que les premieres ont fertilisées & en conservent le canal en le remplissant.

O Confucius ! c'est dans les vastes spheres des cieux, c'est dans les trésors inépuisables de la terre qu'il faut chercher l'image de ta haute sagesse & de tes sublimes vertus. Les Cieux quoiqu'entraînés par un mouvement uniforme, ramenent sans cesse une continuelle succession de saisons, & les astres qui

(50) C'est de cette assertion de Tsée-sée qu'il faut partir pour juger de la philosophie de Confucius, & non pas de quelques phrases qu'on lui prête & qui sont egalement démenties par ses ouvrages & par sa conduite. Confucius n'eut jamais qu'une femme, & fut toujours irréprochable dans ses mœurs. Les changemens que fit son ministere dans le Royaume de Lou, la maniere dont il se déposa lui-même, les Disciples qu'il forma, le zele qu'il eut de recueillir & de conserver les King, la maniere dont il soutint les diverses persécutions auxquelles il fut exposé, & la vie frugale & modeste qu'il mena, justifient tous les eloges qu'on lui a donnés & qu'on peut lui donner. Ni la Grece ni Rome n'ont eu de Sage qu'on puisse lui comparer.

nagent dans leur ſein s'entre-ſuccedent pour nous eclairer de leurs rayons. La terre, quoique toujours féconde & bienfaiſante, ouvre tour-à-tour ſon ſein, & le reſſerre, pour ſe proportionner aux productions dont elle nous enrichit, & concilie tous nos beſoins par la variété de ſes viciſſitudes. Ainſi ce ſage par excellence, ſans ſortir jamais des régions elevées de la vérité, ſavoit varier ſes enſeignemens & proportionner ſes leçons aux beſoins des peuples ; ainſi déployant tour-à-tour toute ſa vertu, ou n'en laiſſant entrevoir qu'une partie, il meſuroit ſes exemples ſur leurs forces & ſur leurs progrès (51). Sa grande ame auſſi vaſte que le Ciel, auſſi riche que la terre, les portoit tous dans ſon ſein & les combloit de continuels bienfaits.

Mais que dis-je ? Il eſt réſervé au Saint par excellence, au Saint de tous les ſiecles & de tous les peuples, de réunir tous les rayons de la ſageſſe & d'atteindre la perfection de toutes les vertus. Sa pénétration, ſes lumieres, ſes vues & ſes conſeils embraſſeront ſans effort le gouvernement du monde & en dirigeront les reſſorts ; ſa grandeur d'ame, ſa magnificence, ſon affabilité & ſa douceur concilieront tous les intérêts & gagneront tous les cœurs ; ſon activité, ſa force, ſon courage & ſon intrépidité changeront les obſtacles en moyens, & feront plier le cours des evénemens à ſes vouloirs ; ſa ſimplicité, ſa ſérénité, ſa droiture & ſa candeur inſpireront d'abord la confiance & commanderont le reſpect : ſa majeſté, ſon eloquence, ſa ſagacité & ſa pénétration diſſiperont tous les nuages & feront aimer l'innocence & le bon ordre dont elles montreront la beauté.

(51) *Confucius evitoit de parler de ce qui eſt contre le cours de la Nature ou ſurpaſſe ſes forces, des affaires d'Etat, de la nature & des opérations des eſprits. Le continuel ſujet de ſes enſeignemens etoit la doctrine de l'Antiquité, la pratique des devoirs, la pureté d'intention & la droiture du cœur.* Lun-Yu.

Selon les momens & les circonſtances, il ſuivra de détail en détail toutes les branches de nos différens devoirs, ou les conduira à leur premiere ſource & en ſondera la profondeur. La vaſte immenſité des Cieux, les abîmes inépuiſables des mers ne ſont qu'une foible image des ſpheres immenſes qu'embraſſe ſa ſageſſe, & des tréſors qu'elle contient. Les peuples ſe proſterneront devant lui d'auſſi loin qu'ils le verront; ils ſeront perſuadés dès qu'ils l'auront entendu, & ils n'auront tous qu'une voix pour applaudir à ſes actions; tout l'univers retentira du bruit de ſon nom & ſera rempli de ſa gloire; la Chine en verra les rayons venir juſqu'à elle; ils pénétreront chez les Nations les plus barbares & parviendront juſqu'aux déſerts inacceſſibles, ou trop eloignés pour les vaiſſeaux. Sous l'un & l'autre hémiſphere, en deçà & au-delà des mers, aucun climat, aucune région, aucun pays eclairé par les aſtres, ou mouillé par la roſée & habité par les hommes, où ſon nom ne ſoit béni & révéré. Auſſi eſt-il dit : *Le Tien l'aſſocia à ſa gloire* (52).

O Saint par excellence ! ô homme parfait ! vous ſeul pouvez comprendre le ſecret eternel des conduites de la Providence & nous raconter le myſtere de ſes voyes ; vous ſeul pouvez découvrir le but ſacré de ſes œuvres & nous faire remplir ſes deſſeins ; vous ſeul enfin pouvez connoître les tendres ſoins de ſa bonté & nous apprendre à mettre en elle tout notre appui. O bienfaiſance ! ô charité du Saint ! que vous êtes pures & aimables ! que vous êtes inépuiſables & divines ! Vous êtes un abîme intariſſable de mer-

(52) Pluſieurs Lettrés ont voulu appliquer ces magnifiques paroles à Confucius, quelque violence qu'il fallût faire au texte. Mais le commun des commentateurs les explique du Saint des King. Il faut voir le grand commentaire de Kang-hi ſur l'Y-king, pour pouvoir croire que nos Chinois ayent pu aller ſi loin.

veilles, & les Cieux ſont moins elevés que vous. Mais qui pourra vous bien connoître, s'il n'eſt environné de toutes les ſplendeurs de la ſageſſe, orné de toutes les vertus & admis aux ſecrets ineffables de la Divinité ?

Etre vêtu de pourpre, dit l'Ode, *& la cacher ſous une robe vulgaire, c'eſt en dédaigner l'eclat* (53). Ainſi fait le Saint. Sa ſublime modeſtie eclipſe ſes vertus. Mais un jour les révele à l'autre, les années les montrent aux années, & ſa gloire croît avec elles. L'hypocrite au contraire ſe pare en vain des plus eblouiſſans dehors ; cet eclat emprunté s'affoiblit, s'efface, s'évanouit, & il paroît enfin ce qu'il eſt.

La véritable vertu n'a pas ce brillant qui attire les regards ; & ils ne ſe laſſent jamais de ſe tourner vers elle : elle eſt ſi naturelle, qu'elle ſemble négligée ; & on lui trouve ſans ceſſe mille nouveaux attraits : elle paroît ne devoir inſpirer que de l'indifférence, & les cœurs les plus froids ne peuvent réſiſter à ſes amabilités. Voulez-vous la connoître ſûrement & marcher avec elle dans les voies de la ſainteté ? Deſcendez de ſphere en ſphere juſqu'à la premiere ſource des deux rayons qu'elle répand, pénétrez de ſcenes en ſcenes juſqu'aux

(53) Pour peu qu'on ſoit verſé dans les Sée-chou, ou livre de l'école de Confucius, on y remarque d'abord que les King y ſont cités à-peu-près comme les livres ſaints dans les ecrits des Saints Peres & des Docteurs. Qu'on ne ſe méprenne pas ſur le but de cette comparaiſon. Nous la faiſons, parce que cet uſage nous paroît venir d'une ancienne tradition, d'une doctrine revélée ecrite. Cette conjecture nos paroît d'autant plus fondée, que les King ſont ſouvent cités dans un ſens allégorique & preſque myſtique, fort eloigné du littéral. Confucius lui-même en fournit pluſieurs exemples. L'autorité d'ailleurs attribuée aux King, l'uſage d'expliquer ce qui eſt trop crud, & de concilier tous les textes en un ſeul corps de Doctrine, nous paroît encore une eſpèce de preuve difficile à rejetter. La concordance de nos King eſt impoſſible même pour la morale, mais il n'en eſt que plus ſingulier qu'on ait imaginé de la faire, du moins à-peu-près.

reſſorts ſecrets des grands ſpectacles qu'elle donne, ſuivez de détails en détails les progrès inſenſibles des grandes révolutions qu'elle produit. *Plus les eaux ſont profondes*, dit l'Ode, *plus il importe d'en voir le fond.*

Repliez enſuite vos regards ſur vous-même, entrez dans votre cœur pour en etudier les foibleſſes, interrogez vos penſées pour en trouver l'obliquité, & tâchez de percer juſqu'à ce *milieu* ſublime qui fuit devant les efforts des plus grandes ames & que le vulgaire ignore. *Que les murs les plus reculés de votre chambre*, dit l'Ode, *vous voyent toujours attentif ſur vous, & n'ayez jamais à y rougir de vous* (54).

C'eſt le repos du recueillement & des réflexions qui doit préparer le ſuccès de vos entrepriſes; c'eſt la vérité de vos penſées qui doit être la ſource de la force & de l'efficacité de vos diſcours: *Il ſe tait en entrant dans le Temple*, dit l'Ode, *& le bruit ceſſe de toute part.*

Acquérez à votre vertu ce crédit qui perſuade le bien ſans le ſecours ni des récompenſes ni des promeſſes, & qui inſpire plus d'horreur pour le vice que l'appareil ſanglant des ſupplices & des exécutions: *Il n'eſt environné d'aucun eclat*, dit l'Ode, *il n'a que ſa vertu, & les Princes mettent leur gloire à l'imiter* (55).

(54) Un célébre Lettré qui a eté le maître du nôtre, lui diſoit qu'il falloit être Chrétien pour entendre le Tchong-Yong. Ceux qui liront le texte original en conviendront ſans peine, ſur-tout s'ils liſent les meilleurs commentaires. On ſent à chaque phraſe qu'ils perdent terre, & ne ſont obſcurs & entortillés dans bien des endroits que parce qu'ils parlent de l'Océan comme d'un marais d'eau douce.

(55) « Le Sage eſt comme le » Soleil, il arrive par-tout avec » toute ſa lumiere.... Qui elargit » ſon cœur, retrécit la bouche de » l'envie.... On ſéduit les hommes » par leurs défauts, mais on ne les » gagne que par ſes vertus... Qui » a la doctrine des Anciens pour » bouſſole & ſa conſcience pour » gouvernail, ne trouve point de » tempêtes, ou s'en ſert pour arriver au port. Les Sages ſont les » etoiles du monde moral, la ré-

Que

TCHOUEN - TSÉE.

CARACTERE LI-TSÉE.

人 舊 藏 格 什 匹 篆

亙 有 兵 制 百 州 圓

CARACTERE HING-CHOU.

羹 菌 雀 鳧 鴉 若 賴

米 荔 巢 雛 鵝 祆 覓

CARACTERE TSAO-TSÉE.

[illegible] [illegible] [illegible] 為 [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] 池 鳳 [illegible] 圖



Les Sepulchres des Chinois sont entourés d'Arbres. au milieu est un Oval solide ou Base sur la quelle s'eleve une Pyramide de terre. Ce Caractere en est l'Image.

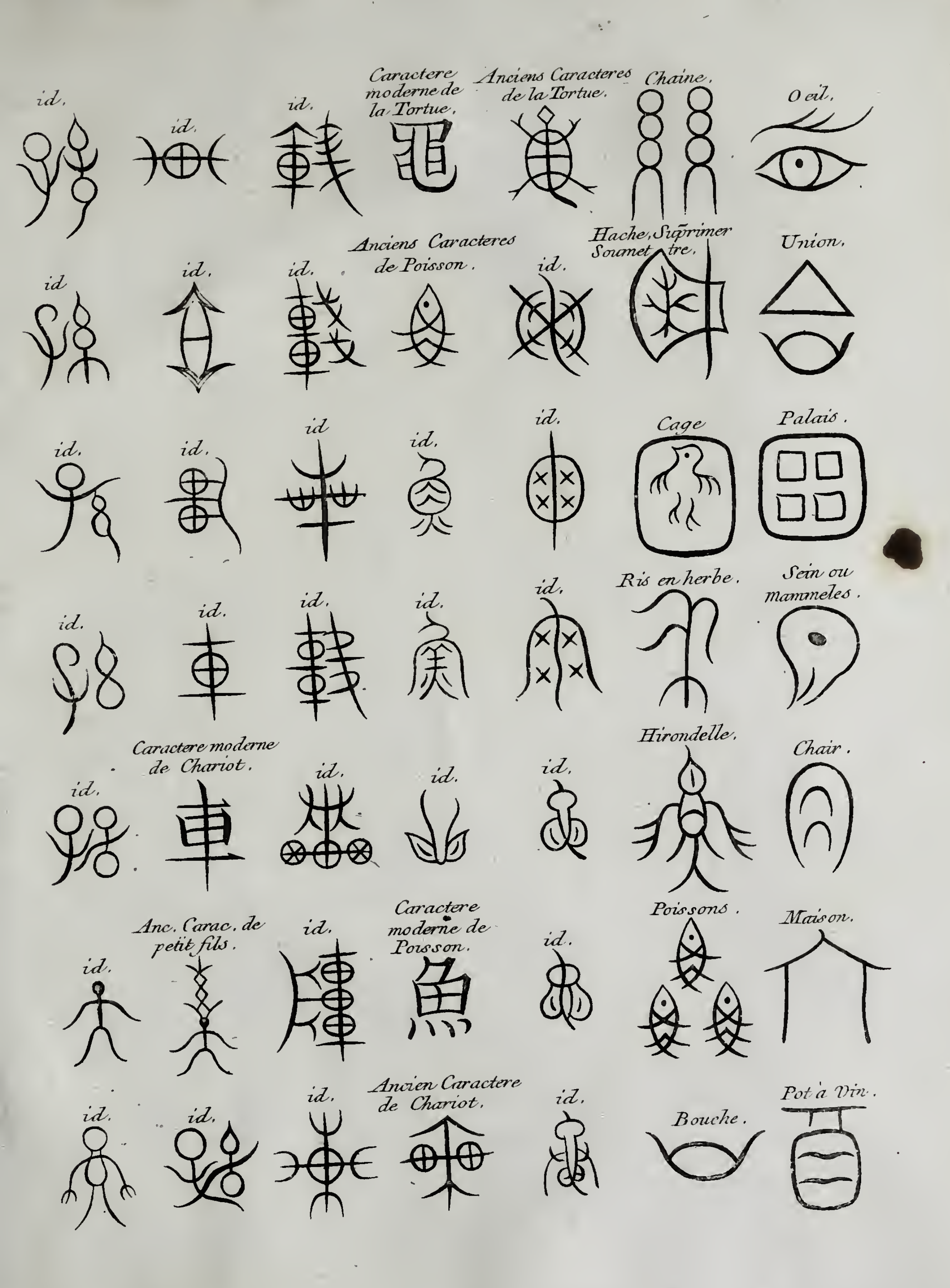
Il est surprenant que la figure ou Caractere de Dragon ou Serpent ait les deux figures ^^ qui sont les figures abregées de l'Homme. Pourquoi deux Homme à l'opposite du Serpent ?





* Ce Caractere est composé de qui signifie obeir au Ciel; et de qui signifie cœur: le 1.er est lui même composé de + dix: croix: et de qui signifie perte: mort.

** C'est encore aujourdhui la forme de l'ouverture des puits chés les Chinois. Cette ouverture est fort etroite afin que les Femmes ne puissent s'y jetter par desespoir.


id.
id.
id.
Caractere moderne de la Tortue.
Anciens Caracteres de la Tortue.
Chaine.
Oeil.
id
id.
id.
Anciens Caracteres de Poisson.
id.
Hache, Suprimer Soumettre.
Union.
id.
id.
id
id.
id.
Cage
Palais.
id.
id.
id.
id.
id.
Ris en herbe.
Sein ou mammeles.
id.
Caractere moderne de Chariot.
id.
id.
id.
Hirondelle.
Chair.
id.
Anc. Carac. de petit fils.
id.
Caractere moderne de Poisson.
id.
Poissons.
Maison.
id.
id.
id.
Ancien Caractere de Chariot.
id.
Bouche.
Pot a Vin.

CARACTERES CHINOIS ET HIEROGLYPHES EGYPTIENS qui se ressemblent de Figure.

CHINOIS. HIER. EGYPT. — CHINOIS. HIER. EGYP.

Mod. Anc.

Vase Metaph. Dignité.

Lecher.

Ce qui est audessous.

*l se dit de
terre par
pposition
u Ciel.*

Milieu.

Branche.

Jaillir. Pousser.

Bouche.

Terre inhabitée.

Champ.

Royaume.

Mod. Anc.

Suspendu. Superieur.

Dix.

Neuf.

Rejetton, Fourche.

Toit.

Soir. Crepuscule.

La Lune.

Face. Visage.

Decharner des Os.

Gouverner. Surpasser en Vertu.

Second.

id. id.

id. id.

id. id.

id. id.

id. id.

id. id.

Caract. moderne de petit fils. *id.*

CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.

方 — Quarré.

卜 卜 — Divination.

圓 — Rond.

Creux en dedans.

口 — Bouche.

五 — Cinq.

合 — Union.

夕 夕 — Le Soir.

且 — Immobile.

合 — Union.

CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.

五 — Cinq.

月 — Lune.

月 — Lune.

Concupiscence.

工 工 — Travail Ouvrage.

淵 — Profond.

節 卩 — Noeud ou Cordon de Tambour. Metaph. de Temperance.

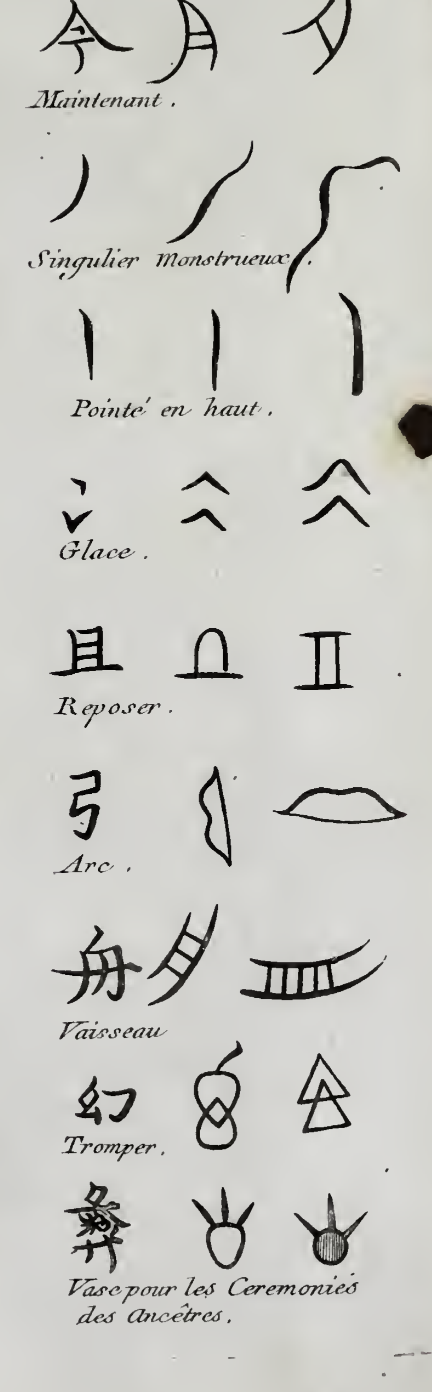
丹 丹 — Couleur de chair.

杵 — Pilon de mortier.

草 — Herbe.

CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.



壺 — Vaisseau pour le Vin.

今 — Maintenant.

Singulier Monstrueux.

Pointé en haut.

Glace.

且 — Reposer.

弓 — Arc.

舟 — Vaisseau

幻 — Tromper.

彝 — Vase pour les Ceremonies des ancêtres.

CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.

Faulx.

Trente.

Oeil.

Comparer.

Arbre.

Vingt.

Main gauche.

Banc. Table.

Regître. Ecriture.

Difforme. Second.

Homme.

CHINOIS. EGYPTIEN.

Mod. Anc.

Chef, ce qui est au dessus.

Parfait. Premier.

Grande Ouverture.

Couvrir, ce qui couvre.

Seigneur, maître.

Opposé. Contraire.

Caractere numerique des hommes.

Chair.

Arbre.

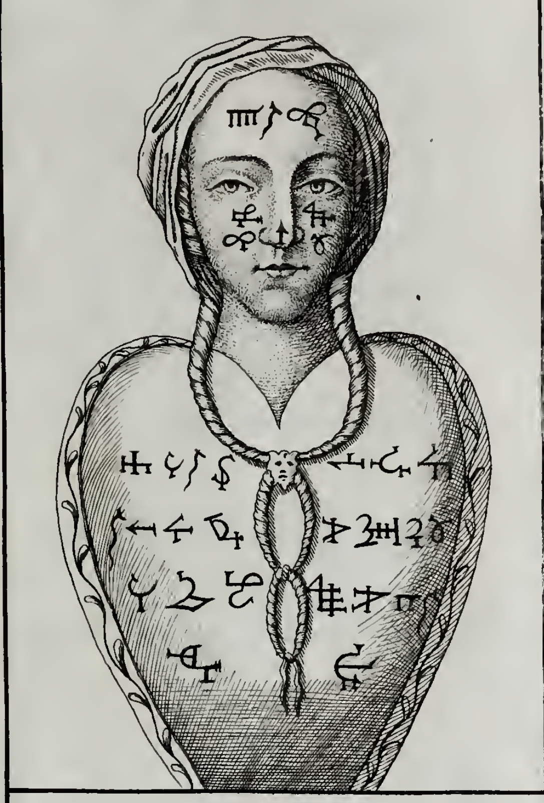
Pellicule qui enveloppe les Bourgeons. Cuirasse.

Prisonnier.

Grande Ouverture.

Inscriptio Ægyptiaca antiquissima exarata simulacro ex marmore nigro Ægypti confecto, et asservato Taurini; quod Deam Isidem, ut volunt plurimi, repræsentat.

	caracteres antiqui ægyptiaci, & sinenses.	caracteres moderni sinenses.
1	Frons	額
2	tam	是
3	lata est	長
4	Oculi	目
5	sunt cœrulei	青
6	Alba est	白
7	Facies	面
8	Unum sive pmum	↑
9	Persona	人
10	Magna	大
11	Hœc est	即
12	Figura ejus	像
13	Longitudine palmas	長
14	Magnas	大
15	Marmoreas	石
16	cum dimidiâ habebat	半
17	novem	九
18	ejusdem generis	是
19	coloris nigri	黑
20	Nimis aut valdé	狠
21	Pulchra	好看



	caracteres antiqui.	caracteres moderni.
22	Priùs erat	先
23	Præsenti tempore	如今
24	tanquam	如
25	Dea	后
26	Veneratur	拜
27	shi	始
28	sou	四
29	chi	西

(27–29: hoc nomen proprium est vel Deæ hujus, vel illius Regis, qui erexit statuam)

Que la ſolidité de votre Piété réveille celle de tous les peuples & lui applaniſſe toutes les voyes : *Quoique ſa vertu ſoit ignorée & ſans gloire*, dit l'Ode, *ſa pureté lui gagne mon cœur & la met dans mon ſein.*

La renommée & la gloire, ſelon Confucius, ſuivent la réforme des mœurs, l'etendent & la perpétuent ; mais elles ſont accidentelles à la cauſe qui les produit & d'un ordre bien inférieur. *La vertu touche les cœurs*, dit le Poëte, *auſſi délicatement qu'un cheveu*, & moi, j'oſe ajouter : un cheveu eſt matériel & ſenſible, au lieu que comme il eſt ecrit ailleurs : *l'oreille ne peut entendre, ni l'odorat ſentir celui qui regne au haut des Cieux.* Ce mot dit tout, & arriver juſqu'à lui eſt la ſouveraine perfection.

» gularité de leurs mouvements » dirige tous les calculs. .... Le » corbeau peut faire taire les » Hoa-mei (oiſeau qui chante » bien), mais perſonne ne l'é» coute..... Avec des talens on a » encore beſoin de prôneur ; avec » de la vertu, on perdroit à en » avoir.... *Kou-yu, mots des Anciens.*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES
DE CE PREMIER VOLUME.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire des Chinois ;* il m'a paru très-digne de l'impression. Fait à Paris, ce 18 Février 1774.

CAPPERONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés les Sieurs SAILLANT & NYON, Libraires, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au Public, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Chinois*, s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-septieme jour du mois d'Août mil sept cent soixante quinze, & de notre Regne le deuxieme.

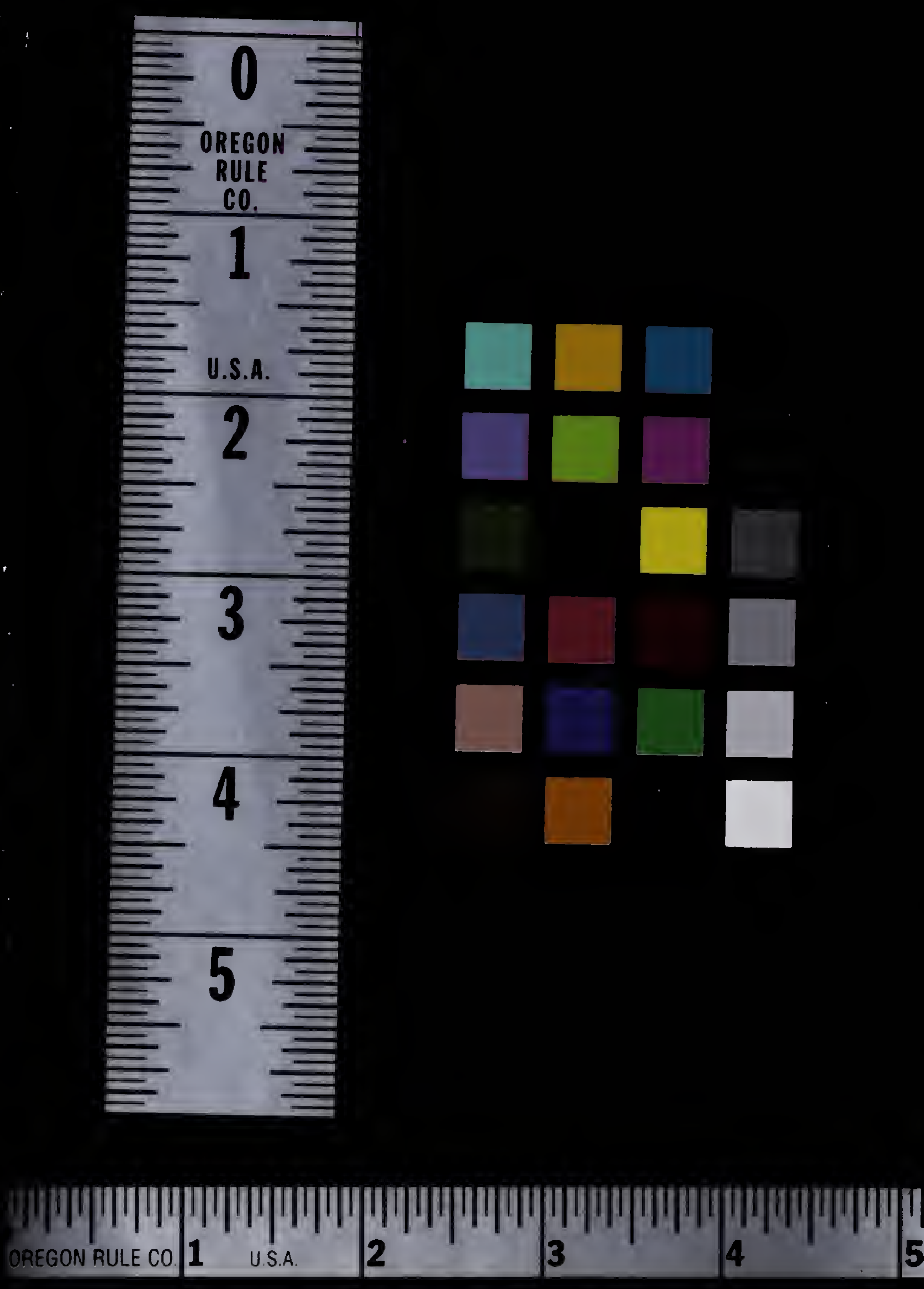
Par le Roi en son Conseil, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2897, fol. 478, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 21 Août 1775.

HUMBLOT, Adjoint.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe. 1776.




OREGON RULE CO.
U.S.A.
OREGON RULE CO.
U.S.A.

